

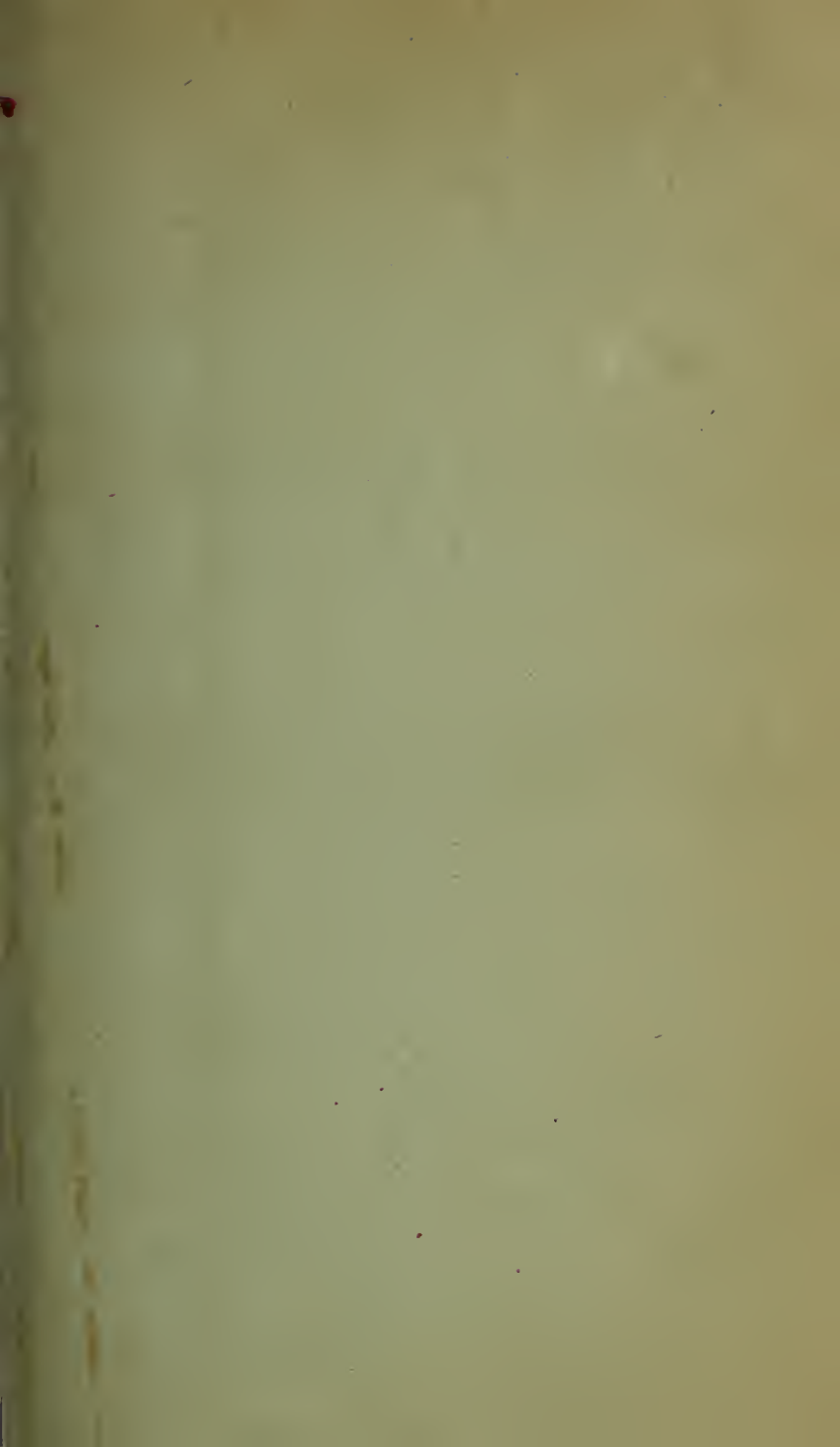


Division

I

Section

7





Digitized by the Internet Archive
in 2015

67.1

JOURNAL
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

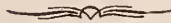
2
JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Cet Évangile du Royaume sera prêché dans toute
la terre habitable, pour servir de témoignage à
toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.



QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE



PARIS.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS
A LA LIBRAIRIE DE CHARLES MEYRUEIS

RUE DES SAINTS-PÈRES, 43 & 45.

—
1869

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



PARIS, 8 JANVIER 1869.

Au moment où nous entrions dans une année nouvelle, le directeur de la maison des Missions recevait, comme pour ses étrennes, une lettre qui lui a fait trop de plaisir et de bien pour qu'il ne se sente pas pressé de la mettre sous les yeux des lecteurs de ce journal. Elle a été écrite par l'un de ces catéchistes auxquels les missionnaires du Lessouto confient, avec tant de bonheur, le soin d'importantes succursales. En voici le contenu reproduit avec la plus scrupuleuse exactitude :

« J'ai reçu tes salutations avec une grande joie et je t'en remercie, parce que tu m'as ouvert une porte pour t'écire et m'entretenir avec toi. — Tu sais comment le Seigneur m'a retiré de la vanité du monde. J'étais comme l'enfant prodigue et j'ai souffert une horrible faim. Je suis rentré en moi-même et, par la miséricorde de mon Père, j'ai pu retourner auprès de lui. Son amour sans mesure m'a couvert réellement d'un manteau de justice et m'a mis un anneau au doigt. Je l'affirme, Dieu m'a fait de grandes choses auxquelles je ne m'attendais pas. Par cet étonnant secours, il m'a même fourni le moyen d'annoncer son nom parmi les hommes. Voici deux mois que je suis à Télé (1) et que j'y enseigne.

(1) Cette annexe dépend de la station que dirige M. Ellenberger.

(Note des Réd.).

« Tu apprendras avec plaisir que l'on s'assemble autour de moi tous les dimanches, Quelquefois, j'ai cent-trente auditeurs. Dans la semaine, les enfants viennent apprendre à lire. Pour la prédication, je reçois un secours qui m'est bien agréable et bien bon ; mon pasteur m'écrit des lettres dans lesquelles il m'explique plus pleinement les vérités de l'Évangile. Je ne crois pas me tromper en disant qu'on ne repousse plus chez nous la Parole de Dieu, comme on le faisait autrefois. On dirait que la guerre dont nous avons tant souffert a opéré comme une charrue qui laboure un terrain dur. Le cœur de l'homme ressemble en effet à un terrain inculte. Maintenant ce que nous attendons, c'est la rosée du ciel, qui est le St-Esprit. Oui, que Dieu lui-même travaille dans les cœurs.

« Je parcours de grands et de petits villages, et je n'ai encore rencontré personne qui ait refusé de m'écouter. Seulement, quelquefois, lorsque l'épée pénètre profondément dans la conscience, on s'en va. C'est ce qui est arrivé un jour que je visitais un village très près de chez nous. Je trouvai là des gens qui allaient consulter le sort pour une grande affaire, et mon arrivée fit manquer l'opération. Je leur demandai en riant de m'initier. « Nous savons, me fut-il répondu, que vous ne croyez pas à ces sortes de choses. » En effet, leur dis-je. Pourquoi n'êtes-vous pas plutôt venus au service aujourd'hui ? Ce jour est celui du Seigneur. Ils se mirent tous à chercher quelque excuse : L'un dit qu'il avait mal à la hanche ; un autre que son chef lui avait donné quelque chose à faire ; un étranger prétexta l'exemple de ses hôtes. Tous trouvèrent de quoi justifier leur conduite. Le Livre de Dieu, leur répondis-je, nous parle de gens qu'un roi invita à des noces et qui furent aussi peu empressés que vous. L'un prétextait le soin qu'il devait à ses bœufs ; l'autre le soin qu'il devait à sa femme ; un autre parla de ses champs. Pendant que je leur appliquais cette similitude, ceux qui m'écoutaient se sentirent frappés au cœur, et ils s'en allèrent sans rien dire.

« Je craignais d'écrire une trop longue lettre ; mais, avant de finir, permets-moi, mon cher père, de te demander une chose à laquelle nous tenons extrêmement, nous, gens de l'Église de Masitisi. C'est que si cela est possible, tu remercies beaucoup les Églises de France et d'autres pays, pour le grand secours qu'elle nous ont envoyé lorsque nous mourions de faim. Quand ce secours en nourriture et en vêtements nous arriva, nous bénîmes Dieu. Nous le bénissons encore et le bénirons toujours à cause de vous, nos frères, de ce qu'il vous a fait penser à de pauvres orphelins tels que nous. Que Dieu vous accorde sa grâce et ses bénédictions en une mesure toujours plus grande !

« Maintenant, mon père, je finis. Ma femme et mes enfants te saluent. Je te salue au nom du Seigneur Jésus en qui tu m'as engendré par l'Évangile. — C'est moi.

« MANOAH MONTSI. »

Nos lecteurs admireront comme nous tout ce qu'il y a de fraîcheur dans ce langage. Quels parfums exhale cette piété à la fois naïve et intelligente, humble et puissante, née d'une franche et simple acceptation de la grâce de Dieu et mûrissant sous les rayons immédiats du soleil de justice ! Oh ! qui rendra ces accents de l'amour reconnaissant et joyeux à nos âmes languissantes. Et Manoah n'est pas un nouveau converti. Voici au moins dix-huit ans qu'il a reçu le baptême. Nous connaissons assez son histoire pour savoir qu'il a passé depuis par de rudes combats et qu'il a pu voir tout ce qu'il y avait de faiblesse dans son pauvre cœur. Mais au milieu de ses luttes, il n'a pas oublié l'*horrible faim* dont il souffrit lorsqu'il était, comme l'enfant prodigue, loin du toit paternel.

Ce qui constitue à nos yeux la principale valeur de cette lettre et nous a surtout induit à la reproduire, c'est qu'on y peut voir, sous une forme concrète, le résultat des travaux de notre Société dans l'Afrique méridionale. Voilà, pouvons-nous

dire aux amis des missions, ce que votre charité, fécondée par l'Esprit du Seigneur, a produit. Les sentiments, les idées, le langage du catéchiste que vous venez d'entendre, sont ceux de tous les ouvriers indigènes qui maintenant travaillent, en votre nom, à l'extension du règne de Jésus-Christ, et, dans chacun de ces ouvriers, vous avez un exemplaire de ce que sont généralement les membres des Eglises du Lessouto. Que ceux d'entre nous dont les souvenirs remontent à une quarantaine d'années, tâchent de se représenter ce qu'ils auraient éprouvé, si, lorsqu'ils lisaient Levailant, on leur eût remis une lettre comme celle de Manoah, en leur disant : Voilà ce que vous écrira un jour l'un de ces sauvages dont le séduisant voyageur vous vante l'heureuse et incorrigible ignorance.

Poursuivons donc avec reconnaissance une œuvre si fructueuse pour les populations qui ont été confiées à notre charité et dont les résultats sont si propres à raffermir notre foi.

Pour mettre nos lecteurs à même de suivre avec intérêt les phases par lesquelles cette œuvre pourra passer dans le courant de l'année qui commence, nous ajouterons quelques mots sur la position présente de nos frères de la mission du Lessouto.

D'après les plus récentes nouvelles, rien de définitif n'a encore été fait pour la pacification du pays. On s'était attendu à voir le gouverneur du Cap reprendre et régler la question territoriale avant la fin de l'année; mais il ne l'a pas fait, et il est probable qu'avant d'agir, il attendra maintenant les instructions du cabinet qui vient de se former à Londres. On peut bien augurer pour la cause des indigènes des tendances libérales et philanthropiques que l'on s'accorde à reconnaître aux nouveaux ministres. Des hommes en qui nous pouvons avoir toute confiance appellent, en ce moment, leur attention sur l'urgente nécessité d'une solution équitable et prompte. Il y a là un pressant sujet de prières que nous ne saurions assez recommander à nos amis.

Pour le moment, il n'y a encore aucune sécurité dans les districts du Lessouto que les Boers prétendent avoir conquis et que les indigènes ne sont aucunement disposés à leur abandonner. Les stations de Hermon, de Béerséba, de Hébron, de Siloé, de Mékuatling et de Lérivé, étant situées dans les parties les plus exposées de ce territoire, demeurent encore inabordables pour les missionnaires qui les dirigeaient. Ces frères trouvent quelque adoucissement à leur épreuve dans les soins spirituels qu'ils peuvent donner à des indigènes chassés comme eux de leurs demeures. On sait d'ailleurs quels précieux services M. Daumas a rendus à la Société en plaidant sa cause à Natal.

Vivant à Aliwal, sur la frontière même du Lessouto, mais en dehors de la lutte, MM. Cochet et Dyke se sont aussi employés à réfuter les calomnies des ennemis de la Mission. Ils ont aidé au maintien des relations de leurs frères avec la colonie du Cap et avec nous-mêmes, tant en surveillant la fidèle transmission des lettres, qu'en nous envoyant de fréquents rapports sur l'état et la marche des affaires. M. Roland père, après avoir été opéré au Cap avec un plein succès et avoir recouvré la vue, est reparti, malgré son âge avancé, pour le pays où il a si fidèlement servi son Maître. De concert avec son fils, il s'attachera surtout à rassembler les membres épars de son Eglise. On sait quelle mission charitable M. Coillard est allé remplir à Motito.

Grâce à des circonstances favorables, MM. Gosselin, Mabile, Germond et Casalis ont pu reprendre leurs travaux à Béthesda, Thabana-Moréna et Morija. En ajoutant ces établissements et celui de Mositisi, fondé par M. Ellenberger pendant la guerre, à ceux de Thaba-Bossiou, de Bérée et de Maboulélé, dont nous sommes toujours restés en possession, il se trouve qu'après avoir été réduits à trois stations dans le Lessouto, nous en occupons, en ce moment, sept, enrichies de dix annexes.

Le réveil remarquable dont nos missionnaires nous entre-

tiennent depuis quelque temps, s'étend au-delà de ces centres d'action. M. Maitin et sa femme faisaient récemment une tournée dans diverses localités où l'on ne voit que bien rarement des messagers du salut, et voici ce que notre frère vient de nous écrire :

« Nous avons été reçus avec de grandes démonstrations de joie. C'était à qui nous apporterait du pain, du lait, du bois. A Motlafuteng le dimanche fut bien employé. Environ 170 personnes y reçurent des enseignements pendant toute la journée. Après le culte du matin, on commença de suite l'école ; je chargeai un frère indigène du second service et j'allai à cheval dans un autre endroit. Je ne m'étais pas fait annoncer, et ne fus pas peu étonné en arrivant de n'observer aucun mouvement et de trouver près de la maison du chef divers groupes de gens qui s'entretenaient comme l'on fait dans nos stations entre les services. C'est qu'en effet on avait eu une réunion, et je me vis de suite entouré d'environ deux cents personnes prêtes à écouter le message que je leur apportais. Le chef me dit devant tout le monde : « Tu vois que nous n'avons pas de prédicateur, mais comme tu nous as dit, à nous autres qui avons visité Bérée, de nous réunir pour prier, nous le faisons. Mon fils dirige le chant de quelques cantiques dont il sait les airs. Il lit ensuite un chapitre, et, comme il ne se sent pas capable d'exhorter, j'ai prié cette femme Elisabeth, qui connaît les choses de Dieu, de nous instruire et de faire la prière. » Pendant le service, plusieurs personnes furent émues jusqu'aux larmes. Il faut dire que nous avons eu l'occasion de voir quelques-uns de ces gens, le dimanche, à Bérée, quoique la distance qu'ils ont à franchir pour y venir soit bien grande.

« En rentrant, vers la tombée de la nuit, au village où j'avais laissé mon wagon, j'y trouvai encore plusieurs individus qui ne pouvaient se décider à quitter ma femme et les frères indigènes que nous avons amenés avec nous. — Pendant notre voyage de retour, après que nous eûmes traversé la Putia-

tsana, nous vîmes accourir après nous une femme portant un pot de bière sur la tête. Elle le remit à ma compagne en disant : « Je viens dans l'espoir que tu m'adresseras encore quelques exhortations. »

Pendant cette tournée, M. Maitin a installé un catéchiste auprès d'un chef appelé Sisa. Ce poste promet beaucoup. Les services sont très bien suivis et plusieurs personnes témoignent déjà le désir de se donner au Seigneur. Des chrétiens de Bérée qui ont visité l'endroit, assurent que pendant une nuit qu'ils y ont passée, on n'a cessé de leur adresser des questions jusqu'au matin. De temps en temps, on leur demandait de faire une prière. « Si j'ajoute, dit notre frère en terminant, que nous avons été assiégés par des gens qui nous suppliaient de leur donner des livres, requêtes auxquelles il nous a été impossible de satisfaire, j'en aurai dit plus qu'il n'est nécessaire pour vous convaincre que le terrain est partout bien préparé pour recevoir la semence du royaume des cieux. C'est un vrai bonheur que d'annoncer l'Évangile à des gens si bien disposés. Ce que nous avons raconté aux membres de notre Église, à notre retour, les a tellement impressionnés, que plusieurs y ont vu un appel de Dieu. — Deux viennent de rentrer, en ce moment, après avoir consacré six jours à l'évangélisation. Ils sont remplis d'admiration du changement qui s'est opéré dans les sentiments de leurs compatriotes. Partout ils ont été bien accueillis. Ils ont tenu des services en règle dans onze villages et ont annoncé la bonne nouvelle dans beaucoup d'autres où ils n'ont fait que passer. »



MISSION DU LESSOUTO.

Lettre de M. ELLENBERGER.

Caverne de Masitisi, 2 octobre 1868.

Messieurs et très honorés frères,

L'œuvre de Masitisi compte déjà deux ans d'existence ; mais une grande partie de ces deux ans a été forcément consacré à des travaux matériels. C'est une rude corvée pour un missionnaire que d'avoir à s'occuper de pierres, de bois et de mortier. Quand, après l'avoir fait, on balance ses comptes, on s'aperçoit qu'il y a un grand déficit à combler du côté de l'œuvre spirituelle. J'en suis tellement convaincu et peiné, qu'après avoir fini quelques petits travaux restés inachevés, je me promets bien de ne plus reprendre ni le marteau ni la truelle, mais plutôt de consacrer tout mon temps à l'évangélisation.

Notre romantique caverne est pour nous, qui y sommes habitués, une demeure fort agréable, chaude en hiver et fraîche en été. La température y varie, en hiver, de 13 à 16 degrés réaumur, et, en été, de 16 à 21 degrés, tandis que sur la terrasse le thermomètre monte jusqu'à 45 degrés. Elle est parfaitement sèche et saine ; nos enfants et nous-mêmes y jouissons d'une bonne santé. Le sel et le sucre n'y sont jamais humides. Nous sommes parvenus, avec l'aide de manœuvres indigènes, à bâtir dans les rochers deux maisonnettes en pierre, l'une pour les bergers et les domestiques, l'autre pour la bonne des enfants et la cuisinière. Entre d'immenses blocs de pierres nous avons fait deux enclos, l'un pour les chevaux et le bétail à cornes, l'autre pour les moutons. Les arbres, fruitiers et autres, que nous avons plantés parmi les rochers et sur la terrasse ont singulièrement embelli ce site

jadis si nu, si sauvage. Les nombreux visiteurs européens qu'attire la caverne, ainsi que huit de nos frères les missionnaires et leurs chères compagnes, ont tous admiré le magnifique panorama qui se déroule devant nos yeux. Au nord et en face de la caverne, la vue se porte sur une fort belle et haute montagne, au pied de laquelle coule le fleuve Orange, et, au nord-ouest, elle s'étend jusque sur les dernières ramifications de la chaîne des Maloutis. La plaine de Masitisi est en ce moment couverte de champs de froment.

La contrée, quoique belle, n'est cependant pas des meilleures pour la culture et les pâturages. On peut en juger par le manque presque complet de rosée et de miel; c'est une terre sèche, mais qui serait fertile si elle pouvait être irriguée. Malheureusement il n'y a pas de sources, et les pluies y sont rares et torrentielles.

Nous nous trouvons amplement récompensés des travaux que nous avons faits pour recueillir dans des réservoirs jusqu'au moindre filet d'eau. Nous pouvons ainsi arroser notre champ de froment et le jardin potager.

Durant cette année, l'œuvre spirituelle de Masitisi a continué à faire des progrès, mais à travers bien des difficultés. La plus grande, c'est qu'ayant eu tant de travaux matériels à diriger et à faire moi-même, je n'ai pu, à mon grand chagrin, aller évangéliser dans les environs aussi souvent que je l'aurais désiré. Cependant, ayant eu à travailler journellement avec les indigènes, j'ai appris à les mieux connaître, et j'ai fait de tels progrès dans leur langue qu'il m'est assez facile de traduire la Bible à livre ouvert. La prolongation de la guerre a également nui au développement de l'œuvre. Nous avons été même obligés de suspendre, pour plusieurs mois, notre école, qui comptait près de deux cents enfants. Une autre difficulté, c'est le manque de local pour le culte. Prêcher en plein air, lorsqu'il fait beau, est quelquefois assez agréable; il peut même être utile de parler de Dieu en présence de ses œuvres merveilleuses, mais lorsqu'il fait froid,

humide, ou qu'il faut lutter contre le vent et des tourbillons de poussière, les auditeurs doivent avoir bien soif de la vérité et les prédicateurs doivent avoir bien médité leur sujet pour tenir bon jusqu'à la fin du premier et du deuxième service. Et que dire d'une foule d'autres inconvénients imprévus ? Parfois, c'est l'arrivée de quelques chiens étrangers qui jette le trouble dans l'assemblée, ou bien quelque coq malicieux se dresse tout à coup devant vous, allonge son cou et, de son chant, déconcerte le missionnaire et distrait l'attention des auditeurs les plus sérieux. Tout cela nous fait songer sérieusement à bâtir une maison de prières. Les membres de l'Eglise se sont déjà mis à l'œuvre. Ils sont tous pauvres, mais quelques-uns d'entre eux sont riches en foi et en zèle pour le Seigneur ; aussi ont-ils déjà ramassé cent cinquante charretées de fort belles pierres. Nous pensons qu'il nous en faut encore autant. Ils ont la ferme conviction que le Seigneur nous viendra en aide pour pouvoir achever ce que nous avons commencé en son nom et pour sa gloire.

En mars dernier, il nous est survenu un incident qui nous a privés, pour quelque temps, d'un nombre assez considérable d'auditeurs païens. Un jeune garçon, né de parents chrétiens et baptisé dans son enfance, se sauva pour aller subir clandestinement les rites de la circoncision. Le père, tout désolé, vint me faire part de l'affaire, et me prier de lui adjoindre quelques hommes, membres de l'Eglise, pour aller à la poursuite de son fils. Sur vingt qui furent appelés, cinq seulement eurent le courage de partir ; les autres reculèrent d'effroi et me dirent : « Sais-tu que tu nous envoies à la mort ? A-t-on jamais ouï dire qu'un jeune homme, une fois admis, pût être retiré avant le temps fixé ? C'est quelque chose d'inouï ce que tu tentes de faire aujourd'hui. » Quoiqu'il en fût, les cinq autres partirent, ayant notre Simon à leur tête. « Que les timides restent, dirent-ils ; et pour toi, notre missionnaire, intercède auprès du Seigneur pour nous ; avec son secours nous ramènerons le jeune garçon. » En

route, ils recoururent plusieurs fois à la prière, et, après trois heures de marche à cheval et dans les montagnes, ils arrivèrent dans un village où quelques païens, en costume de fête, étaient encore rassemblés.

Le chef s'avance et demande quelles sont les nouvelles. Simon réplique vivement : « Point de nouvelles. Où est notre enfant ? »

« — Nous n'en savons rien.

« — Il est ici.

« — Il se peut qu'il soit venu et qu'il se tienne encore caché quelque part dans les rochers.

« — Ne nous trompe pas ; il est ici, reprend Simon en le transperçant d'un regard vif. Donne-nous un guide, et que nous voyons de nos propres yeux s'il n'est pas parmi vos initiés. »

Le chef reste interdit, puis balbutie quelques mots. Un homme se dirige d'un certain côté ; les chrétiens le suivent, et, un instant après, à la grande consternation des initiés et des initiateurs, ils entrent hardiment dans la hutte mystérieuse, trouvent celui qu'ils cherchaient et l'emmenent.

Il était minuit lorsqu'ils rentrèrent à Masitisi. La nouvelle de cette affaire courut en quelques minutes toute la contrée, qui fut en rumeur pendant plus d'un mois. Il s'agissait de venger la profanation du rite national le plus respecté.

C'est bien là, en effet, la grande Diane des Bassoutos. Mais j'étais convaincu que la cognée du Seigneur avait déjà trop pénétré dans le vicil arbre pour qu'il pût reprendre quelque peu de son ancienne vigueur. Aussi ne cessai-je point d'exhorter les membres de l'Eglise, non-seulement à ne point se laisser intimider par les menaces, mais à marcher en avant, en se rappelant que la victoire appartient à notre divin Maître.

Le dimanche suivant, quatre chrétiens parcouraient le pays et y annonçaient l'Évangile. Dans plusieurs villages, les petits chefs se cachèrent, ne voulant pas parler à des profa-

nateurs. Les évangélistes eurent à aller de hutte en hutte. Alors les païens, vaincus par la persistance de nos chrétiens, finirent par se rassembler pour écouter le message du salut.

Dans une réunion d'Église, un vieillard se leva et dit que quant à lui il bénissait Dieu d'avoir donné à ses frères assez de courage pour oser affronter une mort presque certaine. « Cependant, ajouta-t-il, je vois avec bonheur que les temps sont bien changés. J'étais encore jeune homme qu'un jour, me rendant dans mon champ pour en chasser les oiseaux, j'y trouvai, à ma grande surprise, un garçon inconnu. Je vis que c'était un jeune initié qui, par crainte des traitements rigoureux qu'on lui faisait subir, s'était évadé. Ne pouvant le garder, je courus avertir son père. Celui-ci ne répondit mot; mais, tout en me suivant, il se baissait de temps en temps pour cueillir quelques brins d'herbe avec lesquels il tressait une corde. Lorsqu'il vit son fils, il lui jeta un manteau de peau de bœuf sur les épaules, et de la corde fraîchement tressée lui fit une ceinture, puis il l'emmena. Je les suivais du regard, et je devins inquiet en les voyant gravir une montagne escarpée. Je me demandais ce qu'ils allaient faire là. Bientôt ils arrivèrent au bord d'un affreux précipice, puis je vis quelque chose qui roulait en bas. Je pensai d'abord que c'était un bloc de rocher, mais, peu après, j'aperçus le père qui descendait tout seul : le malheureux, pour effacer l'opprobre que la conduite de son fils lui avait attiré, venait de le jeter dans l'abîme ! » Tel fut le récit du vieillard.

Malgré toutes ces difficultés, grâce à Dieu, l'œuvre a progressé. Les païens reviennent à l'Église ; les auditoires varient, suivant le temps, entre deux cents et trois cents personnes. L'école compte maintenant cent vingt enfants. Elle est tenue par Molokoli. Sept nouveaux membres ont été admis dans l'Église le jour de la Pentecôte, et quelques personnes sont entrées dans la classe des catéchumènes.

Le mardi, j'explique l'Évangile, au moyen d'un interprète, à deux femmes cafres dont l'une est membre de l'Église ;

l'autre a été convertie dernièrement au Seigneur. Malokoli me sert d'interprète. Il connaît la langue café et le hollandais tout aussi bien que le sessouto.

Je vois avec plaisir que bien des âmes s'affermissent dans les voies de la piété et font des progrès dans la connaissance des Ecritures, tandis que, hélas ! quelques autres nous donnent lieu de craindre qu'elles ne se soient relâchées dans les saintes habitudes de la piété.

Vous apprendrez avec plaisir qu'en avril dernier, nous avons fondé une annexe non loin de la rivière Télé et dans un centre populeux, à cinq quarts d'heure de Masitisi. Manoah Montsi en est l'évangéliste. Il y fait beaucoup de bien. De temps en temps, j'y passe un dimanche, et j'y trouve, en général, entre cent et cent cinquante auditeurs. Dernièrement, notre évangéliste a eu la joie indicible de cueillir un fruit de ses travaux, une païenne qui s'est convertie au Seigneur. Dans une lettre ci-incluse, adressée à notre cher Directeur (1), Manoah donne sur son œuvre des détails qui ne sont pas sans intérêt.

Agréez, etc.,

F. ELLENBERGER.

MISSION DU SÉNÉGAL.

Le Comité vient de prendre une décision fort sérieuse, mais qu'il croit entièrement conforme à la volonté de Dieu et au sentiment des Églises.

On sait que le choléra a éclaté à Saint-Louis et qu'il y fait de grands ravages. M. Andrault et deux collaborateurs devaient s'embarquer, le 25 de ce mois, pour cette destination. Les laisser partir eût été tenter Dieu. Après un retard d'un ou deux mois, il ne resterait plus à nos amis assez de temps pour s'habituer un peu au climat avant la saison où l'on est

(1) Celle-là même, nos lecteurs l'auront comprise, que nous avons placée en tête de ce numéro.

exposé aux fièvres paludéennes. En conséquence, il a été résolu que leur départ serait renvoyé jusqu'au milieu de l'automne prochaine. D'ici là, ils se livreront à des études spéciales qui pourront être d'une grande utilité à la mission.

Le Seigneur éprouve notre constance, mais il ne permettra pas que ce retard affaiblisse notre résolution de réoccuper un champ de travail qu'il nous a lui-même ouvert, nous le croyons, par les directions de sa Providence.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES MISSIONS PROTESTANTES EN 1868.

Les lecteurs assidus de notre feuille auront pu remarquer d'eux-mêmes que l'année qui vient de finir n'a pas été mauvaise pour la cause des missions évangéliques. Sans doute que sur plus d'un point, cette cause a subi des épreuves, des mécomptes et des temps d'arrêt. Les deuils, les désastres et même les martyres ne lui ont pas manqué. Cela est dans l'ordre des choses : il est impossible qu'une œuvre si vaste, si complexe, exposée à tant de périls, et dont les agents se comptent par milliers, échappe à cette loi de toute œuvre où l'action de l'homme se trouve alliée à l'action divine. Mais, en somme, la presque totalité des nouvelles venues des différents pays où les messagers de l'Évangile sont à l'œuvre, ont confirmé ce que savent depuis longtemps les chrétiens, c'est-à-dire que la bénédiction du chef suprême de l'Église repose abondamment sur les travaux de ses enfants. L'œuvre des missions fait mieux que de se soutenir ; elle grandit d'année en année, non-seulement dans les nouveaux champs de travail qui s'ouvrent devant elle, mais encore dans

ceux qu'elle occupe depuis longtemps et au sein des vieilles Eglises qui l'ont conçue et entreprise. Que Dieu en soit loué ! C'est une magnifique réponse, faite d'en haut, et sans réplique, à ces vaines clameurs de l'incrédulité qui proclament parmi nous la déchéance de la foi chrétienne.

Il nous suffira d'un seul mot pour rappeler ici la miséricordieuse délivrance dont notre belle et chère mission française du Lessouto vient d'être l'objet. Des missionnaires retournant, après de douloureux jours d'exil, au sein des troupeaux dont ils avaient été forcés de s'éloigner, et les retrouvant, non pas comme on l'aurait pu craindre, refroidis et languissants, mais pleins de vie spirituelle et se développant sous l'influence et par les efforts bénis de quelques-uns de leurs membres, c'est là certes l'un des faits les plus frappants que présente l'histoire des missions. Qu'ajouterions-nous, pour le mettre mieux en relief, aux communications renfermées dans nos derniers numéros de 1868 et à celles qui se lisent en tête même de notre livraison d'aujourd'hui ?

Sur un autre point du continent africain, une belle et florissante mission, celle d'Abbéokuta, avait vu se déchaîner également contre elle l'ouragan des colères humaines. Là aussi, des troupeaux dispersés, des missionnaires chassés, et des menaces violentes avaient donné un instant lieu de craindre que tout ne fût perdu ; mais, là aussi, les complots des méchants ont été déjoués par un pouvoir plus grand que le leur. Les dernières nouvelles nous ont appris que les chefs mêmes qui avaient fermé les temples chrétiens, ont été amenés, par la grâce d'en haut, non-seulement à permettre qu'on les rouvrit, mais encore à y rappeler, de leurs propres voix, des troupeaux restés fidèles sous le coup de la persécution.

Sur la côte occidentale, les postes de la Société des missions de Bâle, ceux des missionnaires américains, les Eglises de la colonie de Sierra Léone, qui vivent aujourd'hui de leurs propres ressources, celles de la république nègre de Libéria et celles que notre vieil et célèbre ami noir, le très révérend

évêque Samuel Crowther, a semées sur les bords du Niger, toutes ces œuvres, diverses à plus d'un titre, mais ayant toutes pour objet des populations vouées pendant des siècles aux horreurs de la traite, sont aujourd'hui prospères. Toutes, ou à peu près, ont vu s'accroître, dans le courant de 1868, le nombre de leurs pasteurs, de leurs temples, de leurs écoles.

Au sud encore, dans la Cafrerie, la Natalie et le pays des Zoulous, des réveils religieux très remarquables ont eu pour résultats des conversions nombreuses, des créations nouvelles et une extension du règne de Dieu à laquelle ont pris part beaucoup de chefs qui s'en étaient longtemps déclarés les ennemis. Un missionnaire américain écrivait dernièrement qu'en une année le chiffre des admissions dans la mission dont il fait partie, s'était élevé à plus de 800.

Mais avant de quitter l'Afrique, n'oublions pas de rappeler un des plus éclatants triomphes que le christianisme ait depuis longtemps remportés sur les ténèbres de l'idolâtrie. C'est assez désigner la merveilleuse révolution qui s'est opérée à Madagascar ou du moins dans la capitale du royaume des Hovas et dans les environs. Le sang des martyrs n'avait pas arrosé en vain cette terre, d'abord hospitalière, puis barbare à l'endroit des chrétiens, mais où les événements politiques, et, en dernier lieu, l'avènement au trône d'une nouvelle reine, avaient préparé et ont rendu possible le splendide mouvement religieux raconté naguère dans nos pages. Une correspondance catholique romaine de Tananarive exprimait récemment la crainte que la religion des méthodistes (c'est ainsi qu'elle désignait par ignorance et avec dédain les missionnaires de la Société de Londres) ne devint, dans un temps rapproché, la religion dominante et même la religion d'Etat dans le royaume des Hovas.

Si d'Afrique nous passons en Asie, nos cœurs béniront Dieu des témoignages qu'il se rend au sein de ces immenses populations que de vieux systèmes religieux ou philosophi-

ques ont retenus si longtemps dans les liens d'un asservissement spirituel si profond.

Les nombreuses missions que douze ou quinze Sociétés diverses ont fondées en Chine, se sont affermies et développées au point que leurs progrès, d'abord inaperçus au sein d'un peuple nombreux comme les sables du bord de la mer, ont depuis quelques mois jeté l'alarme dans l'esprit des partisans du passé, et provoqué sur plusieurs points des persécutions dont nous avons entretenu nos lecteurs. Sous ce rapport, et plus encore en ce qui concerne le nombre des communions obtenues ou préparées, l'année 1868 paraît avoir été remarquablement bénie. Comment rester froid ou conserver des doutes quant aux triomphes réservés à l'Évangile en Chine, lorsqu'on voit se former dans de pauvres villages de l'intérieur des congrégations pieuses, d'où sortent presque aussitôt des évangélistes et au besoin des confesseurs dévoués jusqu'à la mort. Ajoutons que la capitale de l'Empire, Pékin, peut être citée parmi les lieux où l'activité des missionnaires protestants a pu se donner libre carrière durant l'année dernière. C'est de là aussi que sont partis récemment des édits qui, sans proclamer positivement la liberté des cultes, paraissent cependant propres à rendre plus facile la propagation de la vérité dans l'Empire.

Nous avons assez souvent à parler de l'Inde britannique pour que nos lecteurs puissent se faire quelque idée du spectacle qu'elle présente au point de vue de l'évangélisation. Il y a là un mouvement, une vie, un esprit d'initiative et une activité qui frappent d'autant plus qu'on ne les retrouve pas seulement chez les missionnaires, voués spécialement à l'œuvre, mais chez d'éminents laïques, chez des militaires de tout rang, et dans quelques cas chez des princes indigènes eux-mêmes. Organisation des Églises naissantes, tournées d'évangélisation dans les campagnes, prédications dans les bazars ou aux fêtes des faux dieux, œuvre des zénanas, accroissement du nombre des pasteurs et des évangélistes indi-

gènes, écoles ou refuges de toute espèce s'ouvrant à un plus grand nombre d'élèves; déclin rapide de la confiance aux idoles, attente générale, au sein des classes instruites, du triomphe définitif des idées et de la civilisation chrétiennes, et par-dessus tout conversions individuelles, sérieuses, sincères, dans toutes les classes:—tels sont les traits distinctifs des relations arrivées de l'Inde dans ces derniers temps. L'une d'elles évalue à plusieurs milliers le nombre des conversions signalées durant les six premiers mois de 1868 dans les provinces du nord et du centre seulement. On croit qu'à l'heure qu'il est, 200,000 indous au moins sont devenus membres de l'Eglise de Christ.

Plus près de nous en revenant vers l'Europe, les progrès du protestantisme dans la Turquie d'Asie méritent d'être signalés ici. C'est dans les rangs de l'ancienne Église arménienne surtout qu'ils s'accomplissent. Un voyageur le constatait en disant, il y a quelques mois, qu'une bonne partie de cette Église paraissait sur le point de devenir protestante, ou du moins d'introduire dans ses croyances religieuses et dans son culte les principales réformes dont le protestantisme lui a donné l'idée et le goût.

L'évangélisation des païens est partout une œuvre de patience, et ses résultats une affaire de temps. Essayer d'apprécier ceux-ci en se resserrant dans le cercle d'une ou même de plusieurs années, serait tenter l'impossible et se condamner d'avance à commettre beaucoup d'erreurs. Cette observation, vraie quand il s'agit des peuples agglomérés de l'Orient, l'est davantage encore quand il s'agit des travaux dont il nous reste à parler. Au delà de l'Atlantique, au Labrador, au Groënland, dans l'Hudsonie, la Colombie britannique, et dans ce que les Américains appellent le lointain ouest, des populations, clair semées sur des espaces immenses et sans voies de communication peuvent entendre longtemps la prédication du christianisme sans que nous sachions rien des effets qu'elle produit sur eux. Là aussi cependant, l'an-

née dernière paraît avoir donné aux missionnaires et aux amis de leur œuvre plus d'un sujet d'encouragement. Quelle touchante démonstration de zèle, par exemple, que ces Esquimæux prenant d'eux-mêmes la résolution de s'enfoncer dans les régions les plus glaciales du Labrador, pour y porter la bonne nouvelle du salut à de pauvres compatriotes inconnus, qu'aucun missionnaire encore n'a visités, et ne craignant pas d'émener avec eux, à la rencontre des immenses difficultés d'une telle entreprise, leurs femmes, qu'anime un égal dévouement, et leurs enfants qu'ils veulent continuer à élever eux-mêmes dans la crainte du Seigneur.

De l'Océanie, enfin, de cette multitude innombrable d'îles dont, il y a si peu de temps encore, les habitants se dévotaient les uns les autres avec un horrible sang-froid, nous sont arrivés l'année dernière encore, comme toutes les années, ou à peu près, depuis les jours du grand John Williams, plusieurs de ces récits qui font que le chrétien s'écrie : « La main de l'Éternel a fait vertu ! » A chacun de leurs départs pour ces archipels lointains, les navires missionnaires, dont nos lecteurs connaissent l'histoire, portent des cargaisons de Bibles que les insulaires convertis attendent avec impatience. Au printemps dernier, ceux d'une île récemment amenée à l'Évangile se disputaient ces livres, écrit un missionnaire, comme si on les leur avait donnés gratuitement et comme ils se seraient disputé autrefois les dépouilles ou le corps d'un ennemi vaincu. Le dévouement des évangélistes indigènes de la Polynésie a fait depuis longtemps l'admiration du monde chrétien; on en a cité, depuis un an, de nouveaux exemples que, dans plus d'un cas, les souffrances et le martyre ont couronnés d'une auréole d'autant plus belle aux yeux du Seigneur qu'elle a brillé loin des regards humains.

Telle est, actuellement, sous quelques-uns de ses aspects principaux, cette grande œuvre de l'évangélisation du monde païen, qui constitue l'une des gloires les plus pures et les mieux appréciées du protestantisme moderne. On voit, et des

statistiques détaillées le démontreraient bien autrement encore, que ses résultats et sa marche justifient largement l'intérêt qu'elle excite, l'affection qu'elle inspire aux chrétiens et les sacrifices qu'ils s'imposent en vue d'elle. Mais cet intérêt, cette affection, ces sacrifices se soutiennent-ils eux-mêmes au sein des vieilles Églises qui ont conçu l'œuvre et qui lui fournissent les moyens de se maintenir? Sous ce rapport encore nous sommes heureux de pouvoir dire que l'année 1868 peut prendre place à côté, et même au-dessus de ses sœurs aînées. Jamais dans les rangs du protestantisme évangélique, en quelque pays que ce soit, en Angleterre comme aux États-Unis, en Allemagne comme en Hollande ou en Suisse, les fêtes et les simples réunions d'édification consacrées à l'œuvre des missions n'avaient été plus vivantes et n'avaient attiré un plus grand nombre d'assistants. Jamais encore la presse n'avait édité une telle quantité de livres, brochures, traités ou feuilles volantes, destinés à faire connaître soit les résultats obtenus, soit les besoins à satisfaire au sein du paganisme; et jamais, enfin, la plus grande des preuves extérieures ou matérielles qui peuvent attester la vitalité d'une cause, celle des sacrifices accomplis, n'avait été fournie d'une manière plus éclatante. A part deux ou trois exceptions, expliquées par des causes accidentelles, toutes les Sociétés de missions, grandes ou petites, anciennes ou nouvelles, ont pu, en 1868, annoncer que le chiffre de leurs recettes s'était accru, parfois dans des proportions très-considérables. Des évaluations, que nous avons tout lieu de croire exactes, portent à près de 30 millions de francs le budget de la cause des missions protestantes durant l'année qui vient de finir. Ce chiffre a son éloquence. Qu'on trouve ailleurs, dans les champs d'activité où l'on a la prétention de travailler à la civilisation du monde, un tel déploiement de zèle et de générosité, sans l'amorce des intérêts particuliers ou sans l'espoir d'une compensation terrestre!

Un dernier mot. Le programme des sujets proposés à la

piété des chrétiens pour la semaine de prières de l'année qui vient de commencer, assignait une large place à toutes les entreprises ayant pour but l'extension du règne de Christ, et particulièrement aux missions parmi les peuples non chrétiens. Nos lecteurs se seront associés à leurs frères du monde entier pour implorer sur tous les travaux de ce genre une effusion du Saint-Esprit toujours plus abondante et plus efficace. Qu'ils continuent à éprouver les mêmes désirs et à en faire un constant objet de prières. De nos jours, et jusque dans nos vieilles Églises, bien des courages s'affaissent, bien des œuvres sérieuses sont en souffrance. Que celle-ci, du moins, continue à se développer avec l'appui de nos sympathies et de nos dévouements. Le devoir de rendre gloire à notre Dieu et le soin de notre propre honneur y sont également intéressés.



INDE

SCÈNES DE LA VIE MISSIONNAIRE AU BENGALE.

Un groupe d'Indous, réunis sur la rive d'un des fleuves du Bengale, suit du regard une barque peinte en vert, qui se dirige de son côté. Un étranger, debout sur le pont, tient d'une main un vaste parasol et de l'autre un livre. C'est un missionnaire. Quelques natifs, compagnons ordinaires de ses travaux, sont à ses côtés. L'embarcation réussit à se frayer un passage à travers les nombreux bâtiments, petits ou grands, qui sont amarés dans le port. Le missionnaire en descend et l'accueil qu'on lui fait prouve qu'il n'est pas inconnu dans la localité; *Salaam Padri Sahib, Padri Sahib Salaam* (Salut, père Sahib, père Sahib, salut); lui crient de divers côtés des voix tout à la fois respectueuses et bienveillantes. Quelques instants après, paraît un des bateliers,

chargé d'un panier rempli de livres et de traités. Ceux-ci aussi sont reconnus. « *Ayi Rischî Christer bohi* (les livres qui parlent de Jésus-Christ), s'écrient les assistants, et la foule augmente autour du missionnaire et des prédicateurs indigènes ; tout le monde veut avoir part aux distributions que l'on prévoit.

La marche du missionnaire et de ses amis à travers le marché n'attire que faiblement l'attention des gens affairés qui s'occupent d'achat et de vente. Mais l'homme de Dieu n'est pas venu là pour ne rien dire, et il veut se faire un auditoire. S'arrêtant tout à coup devant un homme qu'il reconnaît pour n'être pas de l'endroit :

« Mon ami, lui dit-il, avez-vous fait aujourd'hui un long trajet ?

— Oui, Sahib ; mon village est à trois *coss* d'iei (environ deux lieues) et j'en viens à pied.

— Eh bien ! venez avec moi vous reposer un instant sous cet arbre.

Puis apercevant un vieillard à la démarche chancelante :

« — Mon pauvre homme, quel âge avez-vous ?

— Sahib, je ne saurais le dire exactement ; mais je dois approcher de ma soixante-dixième année, et je ne saurais vivre bien longtemps encore ; ma vue s'affaiblit.

— Eh bien ! permettez que je vous montre le chemin de la vie qui ne finira jamais.

— Mon fils m'a parlé des *Padri Sahibs* qui vont de côté et d'autre parler de Jésus-Christ. Êtes-vous un *Padri Sahib* ?

Ici, peut-être, un mendiant viendra d'une voix plaintive et traînante faire appel à la commisération de l'étranger.

« Sahib, je meurs de faim ; je n'ai pas un *para* pour m'acheter de quoi manger. »

Le Sahib tire de sa poche une petite pièce de monnaie en ajoutant : « Allez acheter un peu de riz, puis revenez me trouver ; j'ai à vous parler d'un aliment tel que quand vous en aurez goûté, vous n'aurez plus à souffrir de la faim. »

Ainsi se recrute l'auditoire, et, bientôt, à l'endroit qui a paru le plus propice, vingt, trente, ou quelquefois cinquante Indous se groupent autour du prédicateur de l'Évangile. Quelques-uns, tout préoccupés de leurs affaires, ne s'arrêtent, il est vrai, que quelques minutes et s'en vont sans rien comprendre à cette « perle de grand prix, » qu'ils auront entendu mentionner en passant. Mais d'autres, ayant plus de loisir, écoutent paisiblement le missionnaire qui leur parle, à haute et intelligible voix, de péché, de salut et de cette vie éternelle dont l'Évangile ouvre la voie à quiconque le reçoit.

De temps en temps, un des auditeurs secoue la tête en s'écriant : « Voilà de bonnes paroles ; on ne nous avait jamais rien dit de pareil ; » — ou bien : « Nos prêtres nous enseignent autre chose ; » ou bien encore : « Mais nos pères et nos grands-pères ont eu d'autres croyances ; nous devons nous en tenir à ce qu'ils ont cru. »

Quelques-uns cependant vont plus loin. A leurs regards attentifs et qu'on dirait rivés sur les lèvres du prédicateur, quelquefois aussi aux larmes qui descendent le long de leurs joues, on peut se convaincre que la parole de vie les émeut ; et quand l'homme de Dieu cesse de parler, on les voit tendre vers lui la main en disant : « Sahib, un de ces bons livres, s'il vous plaît ! — Je voudrais, ajoutera l'un d'eux, en savoir davantage sur ces merveilleuses marques d'amour que vous dites nous avoir été données de la part de votre Dieu. »

Dans un village reculé du Bengale, vivait un infortuné lépreux ; il était pauvre, sans amis et profondément dégoûté de la vie. Pendant de longues années, il s'était vainement traîné de temple en temple, de pèlerinage en pèlerinage, pour y offrir en sacrifice à la divinité du lieu, des fruits, une chèvre ou un veau dans l'espoir d'obtenir sa guérison ; il avait, à prix d'argent, acheté de beaucoup de prêtres des prières ou des *poujahs* (actes de culte), sans en recueillir plus de fruit. Dans sa détresse, enfin, il avait fait à pied un long voyage pour aller se baigner à plusieurs reprises dans des

eaux prétendues saintes, mais il en avait été de ces ablations comme de tout le reste, son âme n'en avait pas été plus soulagée que son corps n'en avait recouvré la santé.

Brisé de fatigue et abreuvé de mécomptes, le pauvre homme avait repris le chemin de son village; et il y menait une existence misérable quand, un jour, en se rendant au marché d'une ville voisine, il vit, à l'ombre d'un arbre, une grande foule réunie autour d'un homme qui lui racontait l'histoire de Jésus-Christ.

Un mot du prédicateur, saisi au passage, fit tressaillir le pauvre malade.

« Guérir de la lèpre! Ai-je bien entendu? s'écria-t-il, et fendant la foule, qui s'ouvrit instinctivement devant lui par crainte d'un contact impur. « Que dites-vous là? Serait-il possible que le Dieu des chrétiens me guérisse de cela, dit-il au missionnaire, en lui montrant ses plaies? Oh! s'il le peut, je me jetterai bien vite à ses pieds. »

A ce cri de détresse, l'homme de Dieu dut répondre dans l'esprit de l'Évangile. Quant à la maladie du corps il ne pouvait rien promettre; mais il parla de cette autre lèpre, plus funeste que la lèpre du corps, qui ronge l'âme et dont aucune puissance ou sagesse humaine ne saurait arrêter les ravages.

L'Indou le comprit. C'était un homme intelligent et il avait été à l'école du malheur. Son âme s'ouvrit aux miséricordieuses consolations dont le *guérisseur* de la lèpre spirituelle est la source bénie. Il resta lépreux, mais, dès ce jour-là, ce fut d'une nouvelle vie qu'il vécut, et quelques années plus tard, il s'endormit dans les bras du Sauveur, avec la douce assurance d'aller le rejoindre dans ces demeures célestes, où ni la lèpre du corps, ni la lèpre de l'âme ne sauraient plus troubler la paix de ses rachetés. »

(*Extrait du Journal des missions de l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis.*)

Un missionnaire de cette même Eglise presbytérienne, à Etavah, le révérend Sayre, racontait dernièrement des travaux du même genre que ceux dont il vient d'être question. Quelques agents indigènes et lui avaient fait des tournées d'évangélisation dans les villages des environs, qui sont très nombreux et très rapprochés les uns des autres. Ils parvenaient parfois à en visiter de dix à douze dans une seule journée. « Je ne sais pas exactement, dit le missionnaire, le nombre des endroits où nous avons pu parler de Christ durant l'année ; mais je pense rester au-dessous de la vérité en évaluant à dix mille au moins le nombre des auditeurs auxquels nous nous sommes adressés, non compris les enfants trop jeunes pour en saisir quelque chose....

« C'est dans les villages les moins considérables que nous étions le mieux écoutés. Là, il nous arrivait souvent de voir tous les hommes de l'endroit répondre à nos invitations, et nous prêter une attention soutenue. Dans les localités plus populeuses, et surtout dans celles où se tiennent des marchés, les difficultés sont plus grandes, soit parce que les gens y sont plus occupés, soit parce qu'ils s'exhortent plus volontiers les uns les autres à garder la religion de leurs pères. En général, cependant, mon impression est que les Indous de ce district se défont de l'enseignement de leurs gourous, et que si l'Évangile pouvait leur être annoncé plus régulièrement, ils seraient aisément amenés à le goûter.

« Un des faits les plus encourageants que nous ayons à constater, c'est que nos paroles ont pu atteindre un bien plus grand nombre de femmes que par le passé. Non pas que nous les ayons vues venir, résolument et par troupes, se placer en face de nous pour écouter ; mais très souvent nous en apercevions un certain nombre, quelquefois jusqu'à une dizaine, à demi-cachées derrière un pan de mur, dans une cour, quelquefois sur le toit des maisons,—toujours à une certaine distance, mais à portée de notre voix cependant, — et prêtant avec curiosité l'oreille à tout ce que nous disions.

Dans un village où je ne pus aller moi-même, un de nos évangélistes obtint davantage. A son passage, les hommes se trouvaient employés aux travaux des champs, mais en échange il vit se former autour de lui un auditoire féminin de plus de vingt personnes. Elles l'écoutèrent, dit-il, avec une sorte d'avidité, et au moment de son départ, quelques-unes le retinrent par ses vêtements en le suppliant de rester encore et de leur parler de cet Evangile qu'elles entendaient pour la première fois. Si ce détail est vrai, et je n'ai nulle raison de suspecter la véracité de notre évangéliste, c'est un fait tout exceptionnel et peut-être unique dans l'histoire des missions de l'Inde. Mais il est certain que les femmes de ce pays écouteront toujours bien plus volontiers un prédicateur indigène qu'un missionnaire étranger. Il leur inspire moins de crainte, et surtout il leur parle un langage plus populaire, mieux approprié à la portée de leur intelligence, généralement si peu développée. C'est une des raisons pour lesquelles nous désirons vivement de voir se multiplier à côté de nous le nombre de ces agents. La moisson est grande, qu'il plaise à Dieu d'y envoyer beaucoup d'ouvriers ! •

AFRIQUE OCCIDENTALE.

LA MISSION AMÉRICAINE DE CORISCO.

Cette mission, fondée par l'Eglise presbytérienne des Etats Unis depuis quinze ou vingt ans, se compose de deux stations principales et de plusieurs annexes. Corisco est une île située au fond d'une baie spacieuse. Cette position l'a fait choisir pour le siège de l'œuvre, parce que de là les missionnaires peuvent communiquer plus facilement, d'une part avec leur pays, et de l'autre, avec les peuplades indigènes de la terre ferme. La station de Corisco même a pris assez de dé-

veloppement pour occuper deux ou trois missionnaires. Celle de Benita, située en face, sur les bords d'une rivière, ne remonte qu'à quelques années, mais présente déjà des résultats encourageants. Dans les environs, un évangéliste indigène, nommé Ibia, a formé une entreprise pleine de difficulté, mais où il déploie un zèle et des qualités administratives qui sont un gage de succès. C'est l'organisation d'un village tout chrétien, dont les habitants pourront donner à leurs compatriotes païens l'exemple d'une religion pure, d'une vie tout à la fois simple et soumise aux règles de l'Évangile, et en même temps des progrès dans les voies de la civilisation. Les petites maisons qu'ils se sont bâties, les champs qu'ils ont cultivés et les débouchés qu'ils se sont ouverts pour les produits de leurs travaux, font déjà avec la condition si misérable des contrées environnantes, un contraste très remarqué. C'est une excellente manière de mieux mettre en relief les bienfaits de la foi chrétienne.

L'année dernière, des réveils très encourageants ont eu lieu dans les Eglises de Corisco même et de Bénita. Celui de Bénita a produit la conversion d'une trentaine de païens et un redoublement de zèle parmi les anciens membres de la congrégation.

Le missionnaire du lieu cite un exemple touchant du courage que peut inspirer un commencement de foi. Un jour, il vit arriver chez lui une jeune femme venant d'un village assez éloigné. Après un long entretien, il lui demanda s'il n'était point temps pour elle de reprendre le chemin de sa demeure. Pour toute réponse, elle demanda la permission de rester encore quelques heures à la station et elle expliqua la raison de ce désir. Des danses en l'honneur d'Ukuku, la principale divinité du pays devaient avoir lieu ce jour-là dans son village. Sa famille avait voulu qu'elle y prit part, mais sa conscience éclairée des lumières de l'Évangile, ne le lui avait pas permis. Elle s'était donc enfuie de grand matin, et désirait ne rentrer au village que le soir, après que les danses au-

raient cessé. « Pour une pauvre jeune femme, vu surtout les mœurs du pays, dit le missionnaire, c'était un grand acte de courage ; car d'une part, elle courait le risque de se voir, à son retour, fort mal reçue, peut-être maltraitée, et d'un autre côté, elle se résignait ainsi à faire, de nuit et seule, un long trajet dans une région où il n'y a ni route ni sentiers et qui est infestée de malfaiteurs. »

Nous avons dit qu'un des buts qu'on s'est proposés en fondant cette mission, est d'agir sur les populations de l'intérieur. Cette extension de l'œuvre est une des constantes préoccupations de ceux qui s'y emploient. Un des missionnaires de Corisco, M. de Heer, racontait dernièrement une excursion dont il attendait de bons résultats. Une tribu visitée par lui, celle des Mbiko, l'avait parfaitement accueilli. Tous les hommes, ou peu s'en faut, après l'avoir entendu exposer les grands faits et les grandes doctrines du christianisme, l'avaient fortement engagé à venir s'établir auprès d'eux, ou s'il ne le pouvait, à leur envoyer quelqu'un qui pût les instruire.

De chez les Mbiko, M. de Heer était allé visiter une autre tribu, nouvellement arrivée de l'intérieur pour se fixer plus près des côtes. On la désigne sous le nom de tribu des Bondemi. Quelques-uns des Mbiko que ses paroles avaient le plus touchés, avaient consenti à lui servir de guides. « Notre route, dit-il, si du moins on peut appeler cela une route, nous conduisit à travers des forêts si épaisses et d'un accès tellement difficile, qu'à plusieurs reprises, mes guides, plus experts que moi en exercices de ce genre, furent obligés de me prendre sur leurs épaules. Nous n'étions pas cependant les premiers à franchir ces passages ; le sol y portait les traces visibles de la présence d'éléphants, de léopards et d'autres animaux sauvages.

« A notre arrivée près du village que nous cherchions, nous fûmes frappés d'en voir les habitants s'enfuir avec effroi dans toutes les directions. La couleur de mon visage et peut-être aussi mon vêtement, leur avaient fait croire, à ce que j'appris

ensuite, que j'étais Ukuku, l'un de leurs esprits malfaisants les plus redoutés. C'était évidemment la première fois que la tribu voyait un blanc. Un de mes guides parvint, cependant, à rejoindre quelques-uns des fuyards et à leur persuader qu'ils n'avaient rien à craindre de ma part. La plupart sortirent alors des cachettes où ils s'étaient réfugiés et se rapprochèrent de moi. Je leur dis qui j'étais, ce que j'avais à cœur de faire pour eux, et leur annonçai pour la première fois la bonne nouvelle du salut en Christ. Ils m'écoutèrent paisiblement; mais que d'ignorance, que de superstition, que de dégradation morale je découvris chez ces pauvres gens! Quant à la vie matérielle, leur position est profondément triste, mais leur âme est encore plus en souffrance que leur corps. Ce fut pour moi un vif regret de ne pouvoir faire autre chose que de passer quelques instants avec eux. Malgré leur ignorance, je les croirais accessibles à la prédication de l'Évangile. Oh! quand serons-nous en mesure de répondre à tous les besoins qui se révèlent à nous dans ces contrées, où le paganisme a fait et fait encore tant de mal! »



OCÉANIE.

L'ILE DE ROTOUMAH ET LES ILES FIDJI.

La mission des Wesleyens anglais aux îles Fidji est une de celles qu'on cite le plus souvent pour montrer quels ont été les triomphes de l'Évangile dans la Polynésie. Un des derniers numéros de l'*Évangéliste* en donne des nouvelles pleines d'intérêt.

« Le navire missionnaire le *John-Wesley*, dit-il, est arrivé en Australie, le 23 août dernier, de retour d'un voyage aux îles Fidji. Sa mission était d'apporter des effets de diverse nature aux missionnaires, et une notable partie de sa car-

gaison consistait aussi en Bibles, catéchismes, alphabets, *Voyages du chrétien*, etc., tous en fidjien, pour répondre aux demandes de ce peuple avide de s'instruire. Le vaisseau devait aussi faire le tour des diverses stations et transporter tous les missionnaires à Rewa, pour leur assemblée annuelle de district. Il a visité, entre autres, la station de Rotoumah, sur laquelle nous donnerons quelques détails :

« Cette île, située à une centaine de lieues des autres, est isolée au milieu de l'Océan et n'appartient que de loin au groupe fidjien. La ceinture de récifs qui l'environne la rend presque inabordable et la sépare du reste du monde. Elle a quinze milles de longueur, et sa largeur varie de deux à sept milles. Son sol, formé de scories volcaniques, est fertile, et sa végétation est luxuriante à tel point que l'île a l'apparence d'un jardin. Elle renferme de trois à cinq mille habitants, dont le caractère est plus paisible que celui des Fidjiens. Ils détestent la guerre et ne portent pas habituellement des armes sur eux. Leur langue n'est pas celle qui se parle dans l'archipel Fidji ; elle leur est spéciale. Cette considération devait mettre, pendant longtemps, un obstacle presque insurmontable devant le zèle des missionnaires qui, de bonne heure, avaient jeté les yeux sur cette île perdue dans l'Océan. Des évangélistes indigènes, venus des îles des Amis, furent les premiers à la visiter ; ils en apprirent la langue et travaillèrent à l'évangéliser. John Hunt, lorsqu'il était à la tête du district fidjien, alla visiter ces modestes ouvriers et leur porta les conseils et les encouragements de son expérience déjà longue. Ses efforts pour établir une mission à Rotoumah échouèrent longtemps, à cause des difficultés qu'offrait la langue. Il eût fallu là un agent qui pût, non-seulement se rendre maître de cet idiôme, mais aussi traduire la Bible et d'autres ouvrages élémentaires. Malheureusement, un pareil agent ne se rencontra pas, et la mission des îles Fidji eut à traverser des temps si difficiles qu'elle fut dans l'impossibilité de s'occuper de cette œuvre. Ce n'a été qu'il y a peu

d'années qu'elle a pu y fonder une mission, qui est aujourd'hui sous la direction du Rév, W. Fletcher (1).

« Depuis trois ans qu'il réside à Rotoumah, M. Fletcher vit dans une privation absolue de relations avec ses compatriotes, et une année entière se passe souvent sans qu'il reçoive de nouvelles du reste du monde. Cet isolement est aggravé par le fait qu'autour de lui les tribus indigènes sont en dissensions constantes, ce qui ne permet pas au missionnaire de trouver près de lui une compensation à ce qui lui manque. Une telle situation serait intolérable pour un caractère moins bien trempé que celui de M. Fletcher; sa foi et son dévouement ont été à la hauteur des circonstances. Ajoutons qu'il est admirablement secondé dans son œuvre par madame Fletcher, dont la piété active et la vaillante énergie sont dignes des plus grands éloges. Cette excellente femme se voue avec ardeur à l'éducation des femmes indigènes, et ses efforts ne sont pas demeurés sans fruits.

« Loin de se décourager en pensant à son isolement, le missionnaire de Rotoumah le combat en déployant une grande activité. Il s'est construit lui-même une habitation fort convenable, avec autant d'habileté que s'il eût fait ce métier toute sa vie; il a traduit en entier le Nouveau-Testament avec toutes les ressources d'un esprit cultivé et érudit, et a composé un recueil de cantiques et divers autres petits ouvrages d'instruction élémentaire, le tout sans préjudice de son œuvre d'évangélisation qui a été poursuivie avec une activité courageuse et non sans succès. L'Église compte actuellement à Rotoumah 431 membres, 1,415 auditeurs, 19 lieux de culte, 16 catéchistes, 83 conducteurs de classes et 946 élèves dans les écoles. Si l'on se rappelle que cette œuvre est toute jeune, on verra que ces chiffres indiquent une prospérité remarquable.

(1) Les détails qui précèdent sont empruntés à l'*Apôtre des Cannibales* Vie de John Hunt), p. 197 et suivantes.

« Cette prospérité se retrouve d'ailleurs sur tous les points de la mission des îles Fidji, comme la dernière assemblée de district a pu le constater avec joie. La statistique arrêtée à cette assemblée montre quels pas de géant fait cette œuvre. On compte actuellement dans les îles Fidji 529 chapelles, 353 autres lieux de culte, 12 missionnaires, 44 pasteurs indigènes, 832 catéchistes, 614 prédicateurs locaux, 1,986 conducteurs de classes, 18,550 membres de l'Église, 5,670 membres sous épreuve, 55,707 élèves des écoles du dimanche et 105,782 personnes fréquentant le culte.

« Nos lecteurs se rappellent sans doute qu'à la suite du meurtre du missionnaire Baker et de ses compagnons par les cannibales de la partie montagneuse de la plus grande des îles Fidji, le gouvernement anglais exigea du chef chrétien Thakombau qu'il recherchât et punit les meurtriers (1). Nous avons le regret d'apprendre que cette expédition a échoué devant une résistance inattendue des païens, dont le fanatisme semble s'être exalté par le massacre des chrétiens. La rencontre a été assez meurtrière; cent dix personnes de la troupe de Thakombau ont été tuées, et les pertes de l'ennemi se sont élevées à deux ou trois cents hommes; plusieurs chefs de haut rang sont restés sur le champ de bataille. Le chef chrétien, qui ne s'attendait pas à rencontrer une aussi vive résistance et qui n'avait pas pris ses mesures, a dû rétrograder et remettre à plus tard la poursuite de cette expédition. Le parti païen, comme on peut le supposer, est enivré de cet apparent succès et relève orgueilleusement la tête. Il a osé attaquer plusieurs villes qui avaient récemment embrassé le christianisme. L'une de ces villes a reçu l'étrange message que voici : « Choisissez entre vous déshabiller ou mourir. » Voici l'explication de ce curieux *ultimatum*. Quand quelqu'un, à Fidji, embrasse le christianisme, il se procure immédiate-

(1) Notre feuille a raconté, l'année dernière (janvier 1868), le martyre du Rév. Baker et de ses compagnons d'infortune, ou plutôt de gloire.

ment des vêtements et renonce à la nudité presque complète de ses compatriotes. Aussi les païens disent-ils, quand une de leurs filles passe au christianisme, qu'elle s'est habillée, et, si elle revient au paganisme, qu'elle s'est déshabillée. Le peuple qui reçut le message dont nous venons de parler se défendit courageusement, préférant la mort à l'apostasie ; une quarantaine de personnes périrent en combattant. Les villes chrétiennes de Nandi furent aussi attaquées, il y a peu de temps, et les païens, ayant remporté la victoire, tuèrent une trentaine de personnes, dont ils firent rôtir et dévorèrent les cadavres, sur la propriété d'un colon respectable, qui n'eut que le temps de fuir et de se cacher, avec sa famille, dans une petite île voisine.

« Cette réaction païenne, qui se manifeste par de si horribles excès, ne saurait être de longue durée. La force morale et même matérielle est du côté des chrétiens, et les faits que nous venons de raconter prouvent simplement que le paganisme a la vie dure et se débat avant de mourir. Sa cause est jugée aux îles Fidji, et l'avenir n'est pas à lui. »

A la suite de ces nouvelles, l'article de l'*Évangéliste* mentionne avec détails une excellente institution fondée à Kandavou et dirigée par un pieux et capable missionnaire, M. Nettleton. Elle est destinée à former des évangélistes ou des pasteurs indigènes, et a déjà rendu de grands services. Quarante-trois jeunes Fidjiens en avaient suivi les cours en 1867, et le directeur se plaît à rendre les meilleurs témoignages à leur foi, à leur piété et à leur amour de l'instruction. L'un d'eux, ayant dû quitter l'établissement pour aller mourir chez ses parents (il était atteint d'une consommation arrivée à sa dernière période), a prononcé d'émouvantes paroles : « Il n'y a, disait-il, que deux lieux dans l'univers où j'eusse voulu vivre ; l'un c'est l'institution, où je me fusse préparé pour me rendre utile par la suite, et l'autre c'est le ciel, où Dieu est sur le point de me prendre. Entre les deux, je n'ai pas choisi, mais j'accepte la volonté de Dieu. »

LE SERVICE DIVIN A BAU.

Un voyageur américain, revenu dernièrement des mers du Sud, raconte, comme suit un service religieux auquel il a assisté

« A Bau, dit-il, le service divin a lieu tous les jours. Nous voulûmes assister à celui de six heures du soir. La chapelle était d'une simplicité vraiment puritaine. On n'y voyait, pour tout ornement ou plutôt pour toute commodité, que des sièges placés dans un espace entouré d'une sorte de grille devant la chaire, et qu'un fauteuil destiné au roi. Une soixantaine d'hommes étaient réunis sur l'un des côtés de la chapelle, et environ soixante-dix femmes de l'autre. Un peu après nous, le roi fit son apparition, accompagné de deux de ses gardes. Il avait quitté, ce jour-là, le châle qu'il porte habituellement, pour une *soulou*, espèce de manteau fait d'une étoffe du pays. Il s'agenouilla, fit avec recueillement une courte prière, se releva, prit possession de son fauteuil, ajusta devant ses yeux une paire de lunettes, puis, défaisant lui-même les nœuds d'un mouchoir de poche en coton, en tira deux volumes, savoir une Bible, dont il était facile de voir qu'il se servait depuis longtemps, et un livre de cantiques. Je dois rendre à cette congrégation fidjienne le témoignage de dire que tous me parurent très attentifs et sincèrement appliqués à leurs exercices de piété. Le prédicateur qui occupa la chaire était un natif; j'appris plus tard qu'il venait d'être appelé à un autre poste et que le discours qu'il nous fit était un sermon d'adieu. Ce discours fit sur l'assemblée une profonde impression, autant, du moins, que j'en pus juger à divers signes, et, entre autres, aux fréquentes exclamations de *dina, dina* (c'est vrai, c'est vrai), que j'entendis sortir de la bouche des auditeurs. Tous les assistants, et en particulier le roi, me parurent également s'associer de cœur aux prières et aux chants des cantiques. »

NOUVELLES RÉCENTES

LONDRES.

UNE INSTITUTION CHRÉTIENNE.

Nous avons eu maintes fois l'occasion de mentionner un bel établissement que des philanthropes chrétiens ont depuis longtemps fondé à Londres, sous le nom de *Stranger's home* (la maison ou le *chez soi* de l'étranger). C'est, comme ce nom l'indique, un asile où sont recueillis de pauvres étrangers de toutes les nations, mais surtout des Orientaux, que diverses circonstances amènent à Londres, et qui trop souvent, privés de ressources et d'appui, y tombent dans la misère ou dans le vice.

Chez un peuple aussi chrétien que le peuple anglais, une œuvre de bienfaisance devient toujours, ou à peu près, un moyen d'évangélisation. Un missionnaire spécial est attaché à celle-ci et ses rapports montrent que la bénédiction divine repose sur ses travaux. Le révérend Salter, qui occupe ce poste, depuis sept ou huit ans, possède tout ce qu'il faut pour bien réussir. Il comprend la plupart des principales langues d'Orient et peut ainsi parler de l'Évangile à une multitude de gens qui, sans cela, n'en entendraient peut-être jamais le premier mot. En moins d'un an, il s'est entretenu de la sorte avec plus de deux mille orientaux, et dans beaucoup de cas des conversions et des baptêmes ont été le résultat de ces relations. En mentionnant ces faits, un journal y ajoute un détail curieux. C'est que beaucoup de ceux que Salter a évangélisés, lui ont laissé, en souvenir de reconnais-

sance, leur portrait photographié et qu'il a pu se faire ainsi un album comme il en est peu. On y voit figurer des Océaniens, des Nestoriens de la Perse, plusieurs femmes du Né-paul, divers Indous, un jeune Syrien de Damas, un *saltimbanque chinois*, et une danseuse du même pays. Après sa conversion, cette dernière a donné de telles preuves d'intelligence et de piété qu'on a pu la renvoyer dans son pays pour y exercer, parmi ses compatriotes, les fonctions de *lectrice de la Bible*.

ALLEMAGNE.

ÉVANGÉLISATION DES ISRAÉLITES.

Un des écrivains qui ont le mieux servi la cause des missions en Allemagne, et qui en connaissent le mieux l'histoire, le docteur Barth de Calw, prétendait que, toutes proportions gardées, le nombre des Israélites convertis de nos jours était plus considérable que celui des païens amenés, pendant le même espace de temps, à la connaissance de l'Évangile.

Un livre qui vient de paraître en Allemagne, semble justifier cette affirmation. On y voit qu'à Berlin seulement, il existe environ 2,500 Israélites convertis au christianisme; un pasteur décédé depuis quelque temps, M. Kuntze, en avait à lui seul baptisé deux cents. En Silésie, on n'évalue pas à moins de 6,000 le nombre des enfants d'Israël devenus chrétiens depuis 1815 jusqu'en 1853, époque du dernier recensement de ce genre.

Il faut remarquer, en outre, que beaucoup d'hommes très-distingués, récemment morts ou encore vivants, tels que les Neander et les Stahl en Allemagne, les Cappadoce et les Da Costa en Hollande, et quelques-uns des missionnaires les plus courageux et les plus actifs de nos jours sont des Juifs convertis.

Une correspondance de Bâle citait dernièrement deux faits qui montrent à quel point l'œuvre des missions est goûtée en Allemagne.

Un jardinier mort dernièrement à Francfort, a fait par son testament deux parts de sa fortune, l'une pour sa paroisse et l'autre pour la Société des missions de Bâle, avec laquelle il n'avait jamais eu de relations, mais qu'il aimait pour en avoir souvent entendu parler dans les réunions mensuelles de prières pour l'œuvre des missions.

Tout récemment, un jeune négociant du Wurtemberg a écrit au Comité de la même Société, qu'il désirait servir les missions en qualité de laïque et qu'il se mettait pour cela à sa disposition. Cette offre n'a pas beaucoup surpris le Comité, parce que le jeune homme dont il s'agit est fils d'un missionnaire, nommé Gundert, qui, après quinze ans de travaux dans l'Inde, s'est retiré dans son pays pour y servir encore cette sainte cause, et qui a eu le bonheur de voir déjà trois autres de ses enfants, deux fils et une fille, entrer dans la même carrière.

EMPIRE TURC.

UNE RÉPARATION.

Il y a quelques mois qu'une chapelle protestante arménienne, fondée dans un village des environs d'Erzeroum, nommé Geghi, avait été assaillie et en partie démolie par une troupe d'Arméniens fanatiques. Sur les plaintes des protestants, chaleureusement appuyés par le consul anglais, le grand visir a vivement blâmé cet acte, ordonné que le temple fût reconstruit aux dépens de ceux qui l'avaient détruit, et éloigné du district un camaïcan, ou magistrat principal, qui s'était refusé à punir les coupables.

CHINE.

Le bruit s'est répandu que les chrétiens de la Corée auraient vu redoubler contre eux les fureurs fanatiques dont nous avons déjà dit quelques mots. Ce sont les missionnaires catholiques romains et leurs adhérents surtout qui en auraient été victimes. Des lettres parlent de plusieurs milliers de personnes qui auraient eu à souffrir comme chrétiens. Espérons qu'il y a quelque exagération dans ces rapports et ces chiffres.

LIBÉRALITÉ DE QUELQUES CHRÉTIENS CHINOIS.

Le révérend E. Bryant, missionnaire de la Société de Londres à Hankow, cite un exemple de libéralité chrétienne qui vaut, en effet, la peine d'être remarqué. Ayant parmi les membres de son Église un vieillard très âgé, infirme et, par conséquent, très pauvre, M. Bryant parla de ses souffrances dans une réunion composée de quarante à cinquante Chinois chrétiens, et, sur-le-champ, une souscription ouverte en sa faveur produisit la somme d'environ 45 francs—« fait d'autant plus frappant, dit le missionnaire, qu'à l'exception d'un seul, tous nos gens sont eux-mêmes pauvres et obligés de gagner péniblement leur vie. Cela ne les a pas empêchés, ajoute-t-il, de donner, quelques jours après, environ 25 francs pour aider à l'entretien d'un prédicateur chinois que nous avons placé dans la ville voisine de Hanyang. »

Durant les six premiers mois de l'année, M. Bryant n'a pas baptisé moins de trente-quatre personnes.

JAPON.

Les missionnaires américains établis à Yokohama, font en ce moment imprimer un Nouveau-Testament en caractères

romains, qui, en face l'une de l'autre, présente la version anglaise et la version japonaise. Ce procédé leur a paru propre à intéresser les indigènes au contenu du livre sacré sans trop attirer l'attention des autorités japonaises, qui pourront n'y voir qu'un livre destiné à faciliter l'étude de la langue anglaise. Les missionnaires futurs du Japon y trouveront, de leur côté, l'avantage de pouvoir arriver plus tôt à citer les passages de l'Évangile aux Japonais qu'ils auront occasion d'instruire.

— Un journal méthodiste des États-Unis annonce qu'un jeune Japonais très intelligent, élevé dans un collège de New-Brunswick (État du Nouveau Jersey), vient d'y recevoir le baptême chrétien, après avoir donné les gages d'une conversion véritable. Ce jeune homme, nommé Iwoski Nagai, a voulu qu'on lui donnât, au baptême, les noms de John Wesley, le fondateur du méthodisme. On espère qu'il pourra être utilement employé plus tard à l'évangélisation de ses compatriotes.

MÊME PAYS.

Nous parlions dernièrement des persécutions dirigées à Nagasaki, et dans les environs, contre les restes des anciennes missions catholiques romaines. Un des missionnaires américains établis à Yokohama écrit, en date du 24 septembre, que jusqu'ici les troubles politiques du pays n'ont nullement entravé les travaux protestants. Le révérend Thomson prêche hardiment l'Évangile, dans le dispensaire qu'il dirige, à des auditoires assez nombreux, et il a lieu de croire que ce travail n'est pas vain. Dernièrement, un Japonais, âgé et haut placé, témoignait l'intention bien arrêtée d'étudier sérieusement l'Évangile, et disait : « D'après tout ce que j'apprends, je suis convaincu que cette religion fait paisiblement, mais sûrement son chemin dans l'esprit de beaucoup de gens. »

INDE.

ACCROISSEMENT DU NOMBRE DES PASTEURS INDOUS.

L'évêque anglican de Madras écrit au Comité de la Société des missions de son Église, qu'il vient de mettre au nombre de ses chapelains quatre pasteurs indigènes, qui rempliront les fonctions attachés à ce titre, l'un à Madras même, et les trois autres sur différents points du Tinevelly et du Travancore. Très-prochainement, il compte en nommer deux autres pour le Tanjore et le Telougou, et, un peu plus tard, d'autres encore pourront recevoir la même délégation. Les hommes ne manqueront pas, puisque dans ce moment le nombre des candidats au ministère, dans le diocèse de Madras seulement, ne s'élève pas à moins de 35, dont 14 aspirent à la prêtrise et 21 à l'ordre du diaconat.—Les fonctions particulières des chapelains épiscopaux dans leurs champs de travail respectifs, consistent à transmettre les communications de l'évêque, à lui rendre compte des faits les plus intéressants et à l'assister quand il vaque à l'imposition des mains et à la confirmation des membres de l'Église. Le pieux évêque voit dans les développements qu'il peut donner à cette branche de ses travaux, une preuve éclatante des bénédictions qu'il plait à Dieu de répandre sur les missions évangéliques du sud de l'Inde.

Ces détails nous fournissent l'occasion de rappeler un fait dont les amis des missions protestantes ne sauraient trop se réjouir. C'est que les évêques anglicans coloniaux se montrent, en général, animés d'un véritable esprit missionnaire, qu'ils déploient personnellement beaucoup de zèle pour l'évangélisation, et qu'à deux ou trois exceptions près, ils entretiennent les rapports les plus fraternels avec les missionnaires des autres communions évangéliques.

Eugene CASALIS, directeur.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



MISSION DU LESSOUTO.



Lettre de M. P. GERMOND au Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

EXPLORATIONS ET SÉJOUR EN CAFRERIE, RETOUR A BÉTHESDA
ET DE LA A THABANA-MORÈNA.

« Nous voici de nouveau dans le Lessouto, et pour le moment installés à Béthesda, cette bonne vieille station où je fis mes débuts dans la carrière missionnaire. Cela me semble si étrange que parfois je crois rêver. Il y a trois mois, si quelqu'un m'était venu dire en Cafrerie : encore quelques semaines et vous serez de retour au Lessouto, j'aurais bien ri de sa simplicité, car les affaires y allaient alors de mal en pis, si bien que je songeais sérieusement à me fixer en Cafrerie pour rassembler autour de moi les fugitifs qui commençaient à y affluer. Dieu s'est montré plus sage que les sages, et plus puissant que les puissants. Notre position sans doute est encore loin d'être facile, les troubles continuent et le territoire contesté est toujours plus contesté, mais si tout ce

qu'on peut attendre n'a pas encore été obtenu, le fait de l'intervention de l'Angleterre est à lui seul un avantage immense. Le Seigneur ne manquera pas d'achever son œuvre; après avoir fait le plus, pourquoi ne ferait-il pas le moins ?

Je n'ai pas grand'chose à dire sur notre séjour en Cafrerie. La vie y était fort monotone et assez difficile; nous y avons été mal logés et encore plus mal nourris, mais le sentiment qu'on travaille pour le Seigneur fait passer par dessus bien des misères. Je ne chercherai pas à analyser les quelques résultats qui ont été obtenus, car il est trop facile en pareil cas de se faire illusion. Mais je ne croirai pas dépasser les limites de la vérité si je dis que notre passage à Matatiéle, y a déposé plus d'un germe de vie qui pourra fructifier moyennant la bénédiction du Seigneur. Qu'il veuille bientôt accorder un pasteur à cet intéressant troupeau, qui maintenant se trouve complètement abandonné.

Ainsi que je vous l'ai dit, vers la fin de notre séjour en Cafrerie il y arriva bon nombre de Bassoutos fugitifs. Aussi pensant qu'en fin de compte ils se verraient obligés d'y rester, j'ouvris sous ma propre responsabilité des négociations avec les chefs du voisinage, afin d'obtenir un terrain propre à l'érection d'une station. Matatiéle offrait certains inconvénients, inhérents soit à la localité soit à l'état politique du pays; aussi j'avais jeté mon dévolu sur la contrée arrosée par les eaux de la Tsitsa en raison de sa proximité de la colonie et parce que le sol, plus fertile que celui de Matatiéle, y aurait permis une plus grande agglomération de natifs sur un moindre espace. Ainsi donc, après six mois de séjour dans les huttes de notre ami Lépeana, nous partîmes emportant sa promesse de venir nous rejoindre sitôt après la moisson.

Notre voyage s'accomplit de la manière la plus heureuse, en dépit des nombreuses rivières qu'il nous fallut passer à gué. Un wagon, il est vrai, culbuta dans un ravin et cela de la manière la plus complète, mais à part les cerceaux de la tente qui furent mis en pièces, nous n'éprouvâmes pas de

dommage. C'était encore une preuve de la bonté du Seigneur ajoutée à tant d'autres, car ce n'eût pas été petite mésaventure qu'une voiture brisée alors que nous étions à plus de cinquante lieues de tout secours.

La contrée que baignent les affluents de la Tsitsa est certainement une des plus favorisées du sud de l'Afrique. On y trouve de belles forêts, des eaux magnifiques, d'imposantes montagnes et des plaines fertiles; il n'y manque qu'une population industrielle qui sache mettre à profit tous ces éléments de richesse, mais jusqu'à présent, pour une cause ou pour une autre, ce pays est resté complètement désert. A peine arrivés, et avant que nous eussions eu le temps de nous reconnaître, des pluies torrentielles vinrent nous visiter et nous eûmes passablement à souffrir, mais surtout nos gens dont plusieurs étaient accompagnés de leurs familles. Malgré la pluie, il fallut monter à cheval et aller en quête d'un abri.

Après bien des recherches, rendues pénibles par les marécages qui nous barraient la route et dans lesquels nos chevaux enfoncèrent plus d'une fois jusqu'au poitrail, nous parvîmes à découvrir une caverne si spacieuse que ce fut avec de bruyantes exclamations de joie que nos gens en prirent possession. Sachant bien que ce n'est qu'à la longue et non pas à première vue qu'on peut se rendre compte de tous les avantages d'un emplacement ou de ses désavantages, nous résolûmes de nous établir provisoirement sur l'endroit où nous avions dételé. Les matériaux d'une construction temporaire se trouvaient sous la main, car le bois voisin nous promettait des pieux en abondance et une forêt de roseaux se balançait sur les étangs. La serpe en main, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, nos gens se mettent à l'ouvrage, mais bientôt un cri d'effroi se fait entendre : en un bond tous sont dehors, et les voilà sautant, gesticulant, frappant du pied pour se débarrasser des sangsues qui, par grappes, s'étaient attachées à leurs jambes. En toute autre circonstance, pareille trouvaille eût été un bienfait, et plus d'un pharmacien d'Eu-

rope nous eût envié ce trésor, mais pour le moment nous étions en parfaite santé et personne ne sentait le besoin d'une application aussi libérale de ces intéressantes bêtes. Il nous fallait cependant du roseau, coûte que coûte, et après avoir imaginé plusieurs préservatifs tous plus inefficaces ou plus impraticables les uns que les autres, l'idée nous vint de procéder à la besogne au point du jour, et ainsi on en vint à bout sans trop de sang répandu.

Un autre ennemi se présenta, mais cette fois c'était du sérieux, je parle des serpents. Je me souviendrai toujours d'une certaine promenade que je m'étais avisé de faire un beau matin, promenade à la mode d'Europe, c'est-à-dire en suivant le fil de mes pensées, et en foulant les hautes herbes sans plus de façon que s'il se fût agi d'un champ de trèfle. J'en fus encore quitte pour la peur, mais comme je ne désirais pas me rencontrer de nouveau avec une demi-douzaine de cobras, cette promenade est la seule que j'aie faite sur les bords de la Tsitsa. Nous n'osions plus permettre à nos enfants de s'éloigner du wagon ; aussi je finis par proposer à nos gens une battue générale avec prime pour chaque tête coupée. Il ne s'en présenta qu'un seul pour tenter cette chasse, et en peu de temps il eût gagné toute une somme.

Nous étions encore au milieu de ces travaux de premier établissement lorsqu'un beau matin, nous vîmes une cavalcade s'arrêter devant la hutte qui nous servait de quartier général. Ce n'était rien moins que M. Keate, lieutenant gouverneur de Natal, et M. Shepstone, directeur des affaires indigènes, qui se rendaient à Aliwal, afin de s'y rencontrer avec le gouverneur du Cap. Au gué de la Tsitsa, ayant appris, je ne sais comment, qu'un missionnaire français résidait dans les environs, ils n'avaient pas craint de se détourner considérablement de leur route pour me rendre visite. Je fus naturellement fort étonné de les voir, et encore plus d'apprendre de leur bouche que le gouvernement britannique s'était enfin décidé à intervenir dans les affaires du Lessouto. Cela changeait

notre position du tout au tout. Désireux d'en avoir fini le plus tôt possible avec toute incertitude à cet égard, nous fîmes atteler, et voyageant de concert avec ces messieurs, nous atteignîmes Aliwal au bout de quelques jours. Après dix mois de sauvagerie, nous n'étions pas fâchés de respirer de nouveau un air de civilisation, fût-il même aussi lointain que celui d'Aliwal. Les affaires semblaient vouloir prendre une tournure favorable, aussi nous ne songions plus qu'à faire nos paquets au plus vite pour retourner à Thabana-Moréna. Il se trouva cependant que nous étions loin de notre compte.

Un des végétaux les plus répandus au sud de l'Afrique est un arbuste de l'espèce des mimosas. Tous les voyageurs ont fait connaissance avec ces longues épines blanches, qui les ont maintes fois arrêtés au moment où ils s'en souciaient le moins. Les Boers lui ont donné le nom significatif de « wacht een beesje » (attends un peu). Je me demande comment il se fait qu'il ne figure pas sur le grand sceau de l'Etat, car il serait impossible de trouver un emblème qui caractérisât mieux cet étrange pays. En politique comme en agriculture, en éducation comme en industrie, on y a pour maxime : « Rien qui presse, attendons un peu. » Il y a un proverbe du terroir qui dit : « quiconque n'a pas de patience en arrivant en Afrique, en gagnera avec le temps, mais celui qui en a la perd bientôt. » Comme j'avais conscience de n'en avoir guère apporté avec moi, je me figurais volontiers en avoir beaucoup acquis, et mon séjour à Aliwal me prouva qu'il n'en était rien.

Le gouverneur, allant au Lessouto, nous avait donné les plus belles espérances, car alors tout portait à croire que les Boers accepteraient les offres plus que libérales qui leur étaient faites ; mais lorsqu'à son retour, nous lui demandâmes ce qu'il nous conseillait de faire, il nous répondit par la phrase sacramentelle : « Attendez un peu. » Il lui en coûtait sans doute de n'avoir d'autre avis à nous donner, mais il nous en coûtait encore plus de l'accepter, car ce n'était pas

tout que d'attendre, il fallait savoir où. Le Lessouto nous étant fermé, il ne restait que l'Europe ou la Colonie, et là, une cruelle expérience nous avait appris ce qu'il en coûte pour y vivre. Ne sachant donc trop que faire, nous fîmes atteler notre wagon, et, à pas lents, nous nous dirigeâmes vers la frontière du Lessouto, dans l'espérance qu'il surgirait promptement des événements qui viendraient nous l'ouvrir. Cette espérance ne se réalisa pas, et sous le toit, ou plutôt sous le rocher hospitalier de nos amis Ellenberger, nous attendîmes tout un long mois sans rien voir venir. Les Boers continuèrent à piller les Bassoutos et ceux-ci leur rendaient la pareille. Nous n'avions pour nous abriter durant l'hiver qui s'approchait, qu'une hutte, plus l'éternel wagon. Aussi sans plus nous inquiéter d'une autorisation de Pierre ou de Jacques, nous fîmes nos préparatifs pour passer l'Orange, et après les quelques retards et incidents inséparables d'une course en wagon, nous arrivâmes heureusement à Bêthesda,

Notre cher frère Gossellin y était de retour depuis quelques semaines. Il habitait l'atelier d'imprimerie, car la maison d'habitation avait bien souffert. Portes et fenêtres étaient enfoncées; nous parvîmes cependant à remettre en état deux ou trois chambres, et à peine étions-nous installés que l'hiver se mit en campagne avec son cortège de pluies froides et de neiges; mais cette fois nous étions à l'abri.

Après avoir consacré quelques jours à mettre nos affaires en ordre, je me rendis à Thabana-Morèna, afin de me rendre compte de l'état de cette station qu'on m'avait représenté sous un jour assez lamentable. La distance qui la sépare de Bêthesda n'est pas grande, et cependant jamais voyage ne me sembla si long. On se sentait saisi de mélancolie en suivant ce chemin tant de fois parcouru dans des jours plus heureux. Une herbe épaisse le recouvrait maintenant, des murs ruinés, des monceaux de cendres marquaient la place où s'élevaient jadis de populeux villages; plus d'habitants, plus de troupeaux, et à part le vol de quelque corbeau solitaire, rien

qui vint prêter de la vie à ce paysage désolé. La guerre, dit-on, a sa poésie ; c'est possible quand on l'envisage de loin, mais vue de près elle est certes bien laide, laide de toute la laideur du mal.

La station fut bientôt en vue : c'était bien elle, mais ce n'était plus elle, et je la contemplais avec la tristesse dont, après de longues années d'absence, on se sent saisi à la vue d'un ami dont la vieillesse ou la maladie ont défiguré les traits. De longues herbes envahissaient les cours, les murs étaient disjointes et les toits crevassés ; la maison était encore debout, mais les portes et les fenêtres en avaient été enlevées ; quelques arbres avaient grandi, mais en revanche l'incendie avait gagné les hautes herbes qui remplissaient le jardin, et il ne restait ici et là, que quelques tiges, noircies par la flamme pour désigner les lieux où nous avions travaillé de si bon cœur et avec tant d'espérance. La pauvre chapelle était devenue une ruine, car la guerre ayant éclaté au moment où nous allions poser la charpente, les murs (construits à l'africaine, c'est-à-dire avec des briques séchées au soleil) s'étaient partout effondrées par l'effet des pluies. En un mot, partout on lisait : misère et abandon ; la seule richesse que je pouvais y trouver encore était celle des souvenirs.

Le soir venu, manquant de bois pour notre feu, nous allâmes ramasser quelques vieilles tiges d'absinthe, et réunis dans ce qui était jadis notre salle à manger, nous prîmes notre repas en dépit du vent d'hiver qui soufflait à travers les embrasures ; puis, la prière faite, mes gens s'allèrent coucher tandis que je restai à rêver en contemplant le feu qui s'éteignait. C'était le 17 juillet, et c'est de cette façon que je célébrais mon trente-troisième anniversaire. Cette date était pour moi riche en souvenirs, car elle me rappelait non-seulement les anciennes fêtes de famille et de bien-aimés parents, mais encore notre départ d'Europe, aussi bien que la première visite des Boers, alors qu'ils étaient venus, il y a deux ans, incendier le village de la station. Bien des choses s'étaient

passées depuis, et après tant de travaux, tant de voyages, tant de fatigues, je me trouvais en face d'une station à demi détruite et d'un troupeau totalement dispersé. Mais non : la moindre plainte serait coupable, car si mon troupeau est dispersé, il n'a du moins pas failli sous l'épreuve et il pourra être rassemblé de nouveau ; si des murs sont à bas et des arbres détruits, le mal est réparable et le Seigneur a sans doute voulu m'inviter par là à m'occuper toujours moins de mes intérêts et toujours plus des siens.

La nouvelle de mon arrivée s'était répandue avec la rapidité de l'éclair, et dès le lendemain, petits et grands, jeunes et vieux, descendaient des montagnes pour venir me serrer la main. Ils étaient tous venus, et cependant le tout se réduisait à bien peu. On voyait bien des figures amaigries par la misère et surtout une collection de haillons indécritibles. Les chrétiens cependant avaient encore quelque chose de décent ; mais ce qui me faisait oublier un peu leur misère, c'était la joie de voir que la mort les avait du moins tous épargnés. Leur demandant comment ils faisaient pour vivre, l'un d'eux me répondit : Nous ne le savons pas nous-mêmes ; notre provision de blé est épuisée, depuis longtemps nous ne mangeons que des herbes et des racines ; mais Dieu nous a fait vivre au jour le jour par sa puissance, et nous voilà. C'est du froid que nous souffrons le plus, car nous avons perdu nos dernières couvertures à Kémé, lors de l'attaque des Boers. Aussi le soir on fait un grand feu et l'on se couche autour ; mais alors, ajouta-t-il en souriant, il faut ne pas trop rêver, sans quoi on roule sur les charbons : regarde plutôt mes jambes couvertes de cicatrices. Je fus bien heureux de pouvoir venir au secours des plus indigents, grâce à l'envoi de nos chères sœurs de Nîmes ; mais il a fallu le faire un peu en cachette, car la misère était grande et pour quatre heureux on s'exposait à faire dix jaloux.

Je suis de retour à Béthesda depuis une dizaine de jours. Dès que j'aurai pu me procurer les matériaux nécessaires

pour rendre ma maison habitable, nous reprendrons le chemin de Thabana-Morèna sans plus nous inquiéter de ce que les événements peuvent amener. Je crois au reste que les Boers y regarderont à deux fois avant que de nous expulser de nouveau.

Thabana-Morèna, 18 octobre.

Voilà une lettre qui aurait dû partir il y a longtemps, mais notre déménagement de Béthesda ici nous a donné passablement d'occupation. Oh! Dieu veuille que ce soit le dernier! sept en deux ans c'est plus qu'assez pour lasser la patience de l'homme et même celle de l'Africain. M'étant rendu à Aliwal pour m'y procurer les fenêtres dont j'avais besoin, j'ai traversé à mon retour une partie de l'Etat Libre, et du territoire en litige. Les Boers ont arrêté mon wagon, et bien que je n'aie déguisé ni mon nom ni le but de mon voyage, ils m'ont laissé passer. En revanche, M. Bowker, agent du gouvernement auprès de Moshesh, trouve, dit-on, que je me suis trop pressé et que j'aurais bien fait *d'attendre encore un peu*. C'est possible, mais si le territoire contesté est ouvert à toutes les bandes de Boers, pourquoi serait-il fermé à un ministre de l'Évangile? Au reste, il en sera de nous ce que Dieu voudra. La semaine dernière, le village d'un petit chef, à quelque distance d'ici, a été attaqué au point du jour et trois hommes ont été tués. Ayant dû envoyer mon wagon à Béthesda pour y prendre du blé, mes gens ont failli se rencontrer avec un détachement ennemi, qui s'est dirigé sur un petit village en face de la station. Là un vieillard que je connaissais a été tué. De cette seule famille, voilà donc le père, la mère, deux fils et un petit fils qui successivement ont été abattus par la balle ennemie. Cet événement m'a profondément ému, car il me semble encore voir ce pauvre homme, alors qu'à mon départ de Béthesda, frère Gosselin, assis à côté de lui sur un banc de pierre, l'exhortait à se donner toujours plus au Sci-

gneur. Hier dimanche, une patrouille est venue battre les montagnes au-dessus de la station. Au retour, des noirs qui faisaient partie de la bande sont venus me rendre visite. Ils ont été polis, et cependant j'ai cru devoir prier mes gens d'user de précautions lorsqu'ils se rendent aux services, et même en certains cas de s'abstenir ; c'est bien triste pour un pasteur que d'être obligé d'en venir là, mais comme nous avons un poste de Boers en face d'ici, il faut être sur ses gardes, vu que bien certainement ils n'épargneraient pas nos gens par le fait qu'ils vont prier Dieu.

Voilà une bien longue lettre ; en la relisant, j'en suis à regretter d'avoir autant parlé de moi et si peu de mon œuvre, mais que voulez vous ? notre position, à nous missionnaires du territoire contesté, n'est pas la même que celle de nos frères du Haut-Lessouto : ils ont la paix, et nous avons les troubles, et, en fait de population, nous ne voyons autour de nous que quelques dizaines de gens découragés, rongés par la misère. Pour le quart d'heure donc notre œuvre se réduit à peu de chose, et en fait de récits missionnaires, comme en fait d'aumônes, on ne peut donner que ce qu'on a.

P. GERMOND.

Lettre de M. F. COILLARD.

Motito, le 12 octobre 1868.

Vous serez heureux d'apprendre que nous sommes enfin arrivés à notre lointaine destination le 19 du mois dernier. Nous avons été deux mois et demi en route ; mais c'était l'hiver, et un des hivers les plus rigoureux. Au début de notre voyage, la neige et une pluie glaciale nous retinrent quatre jours sur les bords d'une rivière ; notre attelage faillit y périr.

Le froid fut plus intense encore du moment que nous eûmes gravi le Drakensberg, et que nous nous trouvâmes sur les hauts plateaux de l'Etat-Libre. Le pays était brûlé, et le peu d'herbe qui çà et là avait échappé à la conflagration générale était toute desséchée. Nos bœufs dédaignaient ce pâturage qui ne les nourrissait pas et ils dépérissaient visiblement.

A mesure que nous nous avançâmes vers le nord, l'herbe devint un peu meilleure et le froid moins vif. Nous passâmes par Cronstadt, dans l'Etat-Libre, et par Potchefstroom dans la république du Transval, où nous nous arrêtâmes quelques jours pour faire reposer nos bœufs. De là, nous tirâmes vers le soleil couchant. Nous traversions le plus souvent d'immenses plaines sablonneuses et sans eau, où s'ébattaient des troupes d'antilopes, de gnous et de zèbres, et où les rugissements du lion et les cris discordants des chakals troublent seuls le silence des nuits. Mais la main du Seigneur nous a partout conduits et protégés. Ceux des Boers parmi lesquels nous avons voyagé nous ont tous traités avec respect, et quelques-uns avec bonté.

Nous nous sommes étudiés à ne négliger aucune occasion de répandre la semence de la vie éternelle, tant parmi les blancs que parmi les noirs. Un esprit sérieux d'ordre et de soumission a régné parmi nos gens; ils s'associaient au grand but de notre mission; ils égayaient souvent les vastes solitudes que nous traversions par le chant de leurs cantiques, et ne contribuaient pas peu à adoucir l'ennui et les fatigues du voyage.

Nous avons peu d'incidents à raconter et peu d'accidents à déplorer. Si notre voyage a été long, il a aussi été heureux et béni, et nous pouvons exprimer les sentiments qui remplissent nos cœurs par ces paroles du roi-prophète: « Mon âme bénit l'Éternel et n'oublie pas un de ses bienfaits. »

C'est le 4 septembre, deux mois après avoir quitté Maritzburg, que nous arrivions à Mamousa. Cette annexe de Motito n'a rien de bien poétique. C'est un coteau tout jonché de

pierres, où le soleil darde sans pitié ses rayons de feu, et où le vent aime à tourbillonner furieusement. Tout auprès coule le Hart. Au milieu de ces plaines arides, que borne seul l'horizon, ce coteau est une *montagne*, et ce ruisseau une *rivière* ! Là sont groupés les villages des Koranas qui reconnaissent l'autorité de Mosheu.

Ici, la civilisation est en faveur, comme en témoignent quelques maisons de briques en construction ou en ruines. Les hommes et les femmes s'y couvrent de vêtements de peau taillés à l'européenne. Les Koranas ont rejeté plusieurs pratiques du paganisme, telles que la polygamie, la circoncision, le mariage païen, qui fait de la femme une propriété comme au temps de Jacob. De sorte qu'on pourrait dire que le terrain qui doit recevoir la semence de l'Évangile est déjà tout défriché.

Il n'y a ici ni presbytère, ni jardin ; une grossière construction en pieux, badigeonnée à l'intérieur, avec de petits trous pour porte et fenêtres, sert de tabernacle aux fidèles qui se réunissent pour adorer Dieu et se nourrir de sa Parole. Un local plus solide, mieux aéré et plus vaste, est une nécessité dont l'urgence n'est pas à discuter. C'est à l'ombre de ce temple primitif, comme auprès d'un ami, que nous plantâmes notre tente.

Notre arrivée causa une grande sensation dans le village. La joie de ces Koranas était encore augmentée par la surprise. Car, il faut bien le dire, ils nous avaient si ardemment désirés et si longtemps attendus, qu'ils avaient fini par ne plus nous attendre. Ils nous souhaitèrent la bien-venue avec les présents d'usage : du lait, des œufs, de la viande et du millet. De bonne heure, les chefs venaient s'informer de notre santé, et ils ne se couchaient pas sans s'être assurés d'abord que nous ne manquions de rien.

Nous restâmes dix jours avec eux. Pendant ce temps, nous pûmes visiter quelques villages avoisinants, converser en particulier avec chacun des membres de l'Église et des

catéchumènes, et tenir presque chaque jour des réunions spéciales. Quelques cas de discipline durent être examinés, et nous aurient, au besoin, fait sentir combien il est à regretter que l'on ait si longtemps négligé les besoins spirituels de ce troupeau.

Toutefois, je suis heureux de pouvoir constater que, grâce au zèle actif du catéchiste Andréase, de Wilhem, et de quelques autres chrétiens vivants, l'œuvre s'est maintenue et présente même, à plus d'un égard, un aspect encourageant.

Une réunion d'Eglise, préparatoire à la sainte cène, dura la plus grande partie du jour. Il s'y dit des choses bien édifiantes. Mosheu nous toucha, non moins qu'Andréase, par le récit de ses expériences et des besoins de ce troupeau délaissé. Mais quand il pria, il électrisa l'assemblée. Dans ces épanchements, on sentait une âme luttant avec Dieu, une âme mûre pour le ciel.

Une chose qui nous affecta vivement et qui prouve que nous ne travaillons pas parmi des ingrats, c'est le souvenir qu'ils ont gardé du pasteur qui les a quittés, et l'affection qu'ils conservent pour sa veuve et ses enfants.

Le deuxième dimanche, nous primes la sainte cène avec une cinquantaine de communicants. Quelques membres de l'Eglise se trouvaient absents, à une chasse lointaine. Les services furent marqués d'une grande solennité. Le temple, qui contient de 200 à 250 auditeurs, et qui suffit en temps ordinaire, se trouva beaucoup trop petit. Nous sentions que le Seigneur était au milieu de nous.

Il y a eu quelques défections parmi les catéchumènes; mais huit ou neuf, qui sont restés fidèles, et auxquels les chrétiens rendent un bon témoignage, demandent à être reçus dans l'Eglise. Il paraît que notre bienheureux frère Frédoux se proposait d'en baptiser quelques-uns lorsque Dieu l'a pris à Lui. Toutefois, nous avons cru prudent d'attendre. J'aurai peut-être plus tard l'occasion de vous parler d'un jeune homme qui s'est converti depuis deux ans.

L'école comptait plus de cent enfants. Quelques-uns, il est vrai, profitant de notre présence, venaient d'un village assez éloigné, où Wilhem tient ordinairement une école journalière. Andréase m'assure que la moyenne est de 70 à 80 écoliers des deux sexes et de tout âge. Cette école, dépourvue de livres et des matériaux nécessaires à l'enseignement, était tombée entre les mains d'une jeune fille pieuse et pleine de bonne volonté, qui faisait de son mieux et essayait d'enseigner tout ce qu'elle savait, mais qui savait fort peu de chose. C'est un fait significatif que ces chers enfants fréquentassent si régulièrement une école après tout si peu attrayante.

Nous y mîmes un peu d'ordre et de discipline et lui rendîmes un peu d'entrain par de nouveaux chants. Nous en confiâmes la direction au fils aîné d'Andréase, chrétien d'une quarantaine d'années, qui nous a paru s'acquitter de ses fonctions assez bien. Pour faire une œuvre un peu plus complète, et malgré la famine effrayante qui désole le pays, nous dûmes consentir à nous charger de quelques jeunes gens qui reviendront enseigner à Mamousa tout ce que nous aurons pu leur apprendre pendant leur séjour avec nous à Motito. L'un d'eux nous a accompagnés, d'autres doivent suivre bientôt. C'est pour nous, en ce moment, une lourde charge; mais les besoins de l'œuvre sont tels, que nous ne pouvions pas hésiter longtemps, et, quant à nos besoins, nous comptons que le Seigneur y pourvoira.

Nous quittâmes Mamousa avec de douces impressions; nous nous séparâmes de ces braves gens comme de vieilles connaissances, rafraichis dans nos âmes, heureux d'avoir pu faire quelque chose pour l'avancement du règne du Sauveur et pour l'édification de quelques-uns de ses petits.

Six jours d'un voyage pénible, à travers des sables brûlants parsemés de mimosas rabougris, nous amènent à Motito. Mme Frédoux nous y reçoit avec bonté. J'avais souvent entendu parler de la beauté de cet endroit. Ces beaux vergers, ces saules gigantesques, cette eau fraîche et abondante en

font une oasis dont il est difficile pour le voyageur fatigué, qui sort du désert, de ne pas exagérer les charmes. Nous, nous ne sommes point dans cette disposition d'esprit qui contemple et admire ; un sentiment de tristesse, que nous ne pouvons maîtriser, s'est emparé de nous, et jette un linceul sur ce riant endroit. La présence de cette veuve, de ces trois orphelins, ce cabinet de travail, ces livres, ce riant jardin même, tout nous rappelle un deuil mystérieux. Dans le petit cimetière de la famille missionnaire, qu'ombragent quelques arbres, nous allons visiter un tombeau avec un empressement mêlé d'émotion. Sur la grande tablette d'ardoise qui le recouvre se lit, en anglais, cette épitaphe :

A LA MÉMOIRE DU
 REVÉREND **JEAN FRÉDOUX**,
 DE LA SOCIÉTÉ MISSIONNAIRE DE PARIS,
 LEQUEL A TRAVAILLÉ PENDANT VINGT ANNÉES,
 AVEC PATIENCE ET DÉVOUEMENT,
 PARMIS LES BÉCHUANAS.
 IL FUT APPELÉ DANS SON REPOS A MOROKOENG.
 LE 27 MARS 1866, DANS SA 44^e ANNÉE,
 VICTIME, AINSI QUE PLUSIEURS DE SES GENS,
 DU RESSANTIMENT AVEUGLE D'UN EUROPÉEN DÉPRAVÉ.
 IL EST PLEURÉ NON-SEULEMENT PAR SA FAMILLE
 ET PAR SES FRÈRES MISSIONNAIRES,
 MAIS AUSSI PAR TOUTE LA POPULATION INDIGÈNE.

Plus bas, se lisent deux versets qui furent le texte du *dernier* sermon que notre frère prêcha à Motito la veille de son départ pour Morokoeng, sermon qui paraît avoir produit beaucoup d'impression sur ceux qui l'entendirent : « Ne soyez pas surpris de cela, car le temps viendra que tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et ceux qui auront fait de bonnes œuvres en sortiront et ressusciteront pour la vie, et ceux qui en auront fait de mauvaises pour la condamnation. » (Jean, 5, 28 29.) — C'est bien remarquable.

Le lendemain de notre arrivée, un nombreux auditoire se pressait dans la chapelle. Je prêchai, le matin, sur Gén. 5, 24. « Ainsi Hénoë chemina avec Dieu, et il ne parut plus, parce que Dieu *le prit*. » — Et l'après-midi, sur Hébr. 11, 2. « Quoique mort, il parle encore. »

Vous serez peut-être surpris d'apprendre que nous avons eu de la peine à trouver un logis en arrivant. Le matériel de la station n'est certainement pas prospère, et accuse hautement l'absence d'un missionnaire. Au bout de la maison qu'occupe Mme Frédoux, se trouve une chambre de quatorze pieds carrés dont nous avons pris possession. Je voudrais pouvoir dire que le spirituel présente un aspect plus réjouissant. De tout temps Motito paraît avoir été, dans ces régions, une des forteresses du paganisme. Depuis que la station a été sans directeur, ce paganisme, comme on devait s'y attendre, s'est raffermi et a repris vis-à-vis de l'Évangile une attitude agressive fort alarmante. Toutefois, je ne voudrais pas vous affliger par un tableau trop noir. Nous ne faisons qu'arriver, et nous ne doutons pas qu'une connaissance plus intime de ce troupeau ne nous révèle des sujets de joie et d'encouragement. Alors même que cette Église ne serait qu'un lumignon fumant, ce lumignon fume encore, et c'est un signe de vie.

Notre premier soin a été de nous occuper de l'école que dirige maintenant Liretsé, sous la surveillance de Mme Frédoux. Vous seriez réjoui de voir l'entrain qui s'y manifeste déjà. Le catéchiste dont je viens de rappeler le nom est resté fidèle, malgré la désertion de quelques hommes qui étaient considérés comme les colonnes de l'Église. Ce pays est un pays de famine. Le blé indigène y est un luxe dont on ne jouit pas habituellement. Les sauterelles y sont une bénédiction comme les cailles le furent autrefois pour les Israélites. Quand il n'y a plus ni blé, ni sauterelles, que les vaches, faute de pâturage, n'ont plus de lait, il faut alors que les gens, comme les frères de Joseph, aillent au loin acheter ou mendier un peu

de nourriture. Et bien, Liretsé a préféré souffrir la faim plutôt que de s'éloigner. Depuis la mort de M. Frédoux, il a dirigé les services du dimanche, les réunions de la semaine et l'œuvre en général avec un zèle digne d'éloges. Maintenant, il va partir pour le pays des Baharoutsis, et il fera, en même temps, de ce voyage une tournée d'évangélisation.

Quant à nous, nous sommes bien résolus à rester ici aussi longtemps que possible. Mais je dois vous rappeler que la porte de Lèribé peut nous être ouverte d'un jour à l'autre, et que notre station, dans les circonstances actuelles, a les premiers droits à notre sollicitude. Et puis, je ne dois pas vous laisser ignorer non plus que ma santé, si éprouvée par la maladie et par le climat si chaud de Natal, pourrait ne pas supporter les chaleurs plus grandes encore de ce pays. Pour relever cette œuvre, il faudrait que le comité pût agir promptement et envoyer sans délai deux missionnaires, l'un pour Motitô et l'autre pour Mamousa. Deux postes aussi éloignés l'un de l'autre ne peuvent être soignés par un seul homme. Ce sont deux œuvres distinctes et chez des peuples bien différents. Les Koranas n'ont aucune sympathie pour les Battapis; ils ne parlent leur langue que comme une langue étrangère. Un grand nombre d'entre eux ne la comprennent pas ou s'obstinent à ne pas la comprendre. Un missionnaire judicieux ne tarderait pas à découvrir à Mamousa les éléments d'une grande œuvre, et, dans l'esprit qui anime les chrétiens les moyens de l'accomplir.

Votre dévoué en Christ,

F. COILLARD.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PAYS BIRMAN.

LES KARENS. — UN MISSIONNAIRE CHEZ LE ROI DU BIRMAN.

Les travaux des missionnaires baptistes américains parmi les Karens du Birman doivent à leurs succès une célébrité qui nous dispense d'en rappeler l'origine ou la nature. Chacun sait que ces populations sont éparses au sein des jungles marécageuses ou sur les flancs des montagnes du pays; qu'on a retrouvé chez elles d'antiques traditions qu'on pourrait presque appeler bibliques, qu'elles ont eu pour premier missionnaire l'illustre docteur Judson; qu'elles ont été depuis lors visitées, au fond de leurs retraites, avec un zèle admirable, et que nulle part peut-être, de nos jours, la prédication de l'Évangile n'a été mieux goûtée et n'a porté des fruits plus bénis que chez elles.

L'Union ou Société des missions baptistes américaines a fondé pour les Karens sept missions ou stations centrales, dirigées par huit missionnaires américains. Plus de 100 annexes ou stations moins considérables se rattachent à ces centres. Le chiffre des congrégations, plus ou moins organisées en Églises, s'élève à 340, comprenant ensemble plus de 18,500 membres baptisés. Ces postes sont desservis, sous la surveillance des chefs de la mission, par environ 350 évangélistes, prédicateurs ou pasteurs indigènes, dont 58 ont reçu l'imposition des mains.

A ces signes évidents d'une prospérité qui va croissant

d'année en année, il ne faut pas oublier d'ajouter, comme un des traits les plus caractéristiques de l'œuvre, que malgré leur pauvreté, les Karens ne comptent pas uniquement sur la libéralité d'autrui pour subvenir aux frais de la mission dont ils sont l'objet. Ils y participent eux-mêmes pour les deux tiers, et donnent en cela un bon exemple à des Églises bien autrement anciennes ou riches. L'année dernière, les 54 congrégations qui dépendent de la station principale de Bassein et qui comptent ensemble 5,743 membres, ont donné au delà de 25,000 francs, c'est-à-dire près de 5 francs par tête. Que les œuvres de Dieu marcheraient plus vite si l'on trouvait en tous lieux des chrétiens proportionnellement aussi généreux que ceux-là !

Dans un séminaire ou collège théologique, ayant pour objet de former des pasteurs indigènes, on voyait, l'année dernière, 58 jeunes Karens qui s'appliquaient, avec autant de piété que d'intelligence, à l'étude de la Parole sainte et à l'acquisition des autres connaissances, indispensables pour l'exercice du ministère de la Parole.

Inutile de dire que la Bible a été traduite dans la langue des Karens. Les missionnaires ont, en outre, publié plusieurs livres ou traités qui ont déjà rendu d'immenses services.

Les détails qu'on vient de lire s'étant présentés à nous, nous n'avons pu résister à l'envie de les donner ici comme un résumé succinct d'une des œuvres chrétiennes actuelles les plus remarquablement bénies. Mais ils ne sont pas le but principal que nous nous sommes proposé en écrivant en tête de cet article le mot de *Pays Birman*. C'est plus au nord et dans un champ de travail tout nouveau que nous avons voulu conduire nos lecteurs.

Depuis plusieurs années, la partie du Birman qui contient le plus de Karens appartient à l'Angleterre. Mais, au nord, se trouve encore le royaume Birman, dont le monarque est

resté indépendant, et qui a pour capitale l'importante cité de Mandalay.

Depuis longtemps, les missionnaires employés dans l'Indo-Chine, ou presque l'île orientale de l'Inde, avaient formé le projet et conçu l'espoir de fonder une œuvre permanente dans cette ville, que plusieurs d'entre eux avaient accidentellement visitée. L'entreprise cependant n'était pas d'une exécution facile. Les rois du pays s'étaient longtemps montrés décidés à réprimer sans ménagements toute tentative de ce genre; les populations paraissaient également mal disposées, et aucune circonstance n'était venue donner quelque un de ces encouragements où les hommes pieux aiment à voir des appels directs et pressants de la Providence.

Mais dernièrement, une de ces circonstances s'est présentée. On a su que le monarque actuel, homme plus éclairé et d'un esprit plus libéral que ses prédécesseurs, avait reçu avec bienveillance le livre sacré des chrétiens. Quelques-uns de ses sujets avaient, soit dans leur pays même, soit dans l'Inde, goûté la prédication de l'Évangile. Saisissant avec empressement ces ouvertures, les messagers de la Parole sainte ont franchement abordé ce nouveau champ d'activité. Laissons l'un d'eux, le révérend Marks, de la Société pour la propagation de l'Évangile, nous raconter ce qu'il a pu faire à Mandalay même. Cette relation présente des détails de mœurs qui en feront excuser la longueur.

« Ce fut, dit-il, le 19 octobre qu'eut lieu notre première entrevue avec le roi du Birman. Le capitaine Sladen et le Kulla Woon (un fonctionnaire birman) m'accompagnaient. Le palais royal, qui paraît occuper à lui seul environ un huitième de la cité, est entouré d'une sorte de bastion. En arrivant au bas du grand escalier, nous dûmes tous ôter nos chaussures et marcher sans elles jusqu'à l'appartement, assez éloigné, dans lequel le monarque donne ses audiences. Plusieurs hauts fonctionnaires, ou officiers du royaume, s'y trouvaient déjà, assis sur le sol, à la façon des Orientaux.

Nous nous plaçâmes auprès d'eux en prenant résolûment la même attitude. Quelques instants après, le roi fit son entrée, suivi d'un enfant qui était son fils. Il est d'une taille élevée, d'une forte corpulence, et paraît âgé d'environ 55 ans. Le seul vêtement de marque qu'il portât était un *pulso*, sorte de riche robe de soie qui descend de la ceinture jusqu'aux pieds. Il prit place sur un tapis de velours ; le petit prince déposa près de lui la *boîte à bétel* d'or et la coupe à boire dont il était porteur, puis il se retira respectueusement. — A l'entrée du monarque, tous les Birmans présents avaient baissé la tête jusqu'à en frapper le sol, et étaient demeurés dans cette position.

« Une fois assis, le roi prit un binocle et tint ses regards fixés sur nous pendant assez longtemps. Prenant ensuite la parole : « Est-ce là le Pougaye (missionnaire) anglais dont on m'a annoncé la venue ? Depuis quand est-il arrivé ? Quel est son âge ? » etc. puis, enfin, « quelles demandes a-t-il à me faire ? il peut être sûr, » daigna dire sa Majesté, « qu'elles lui sont accordées avant même qu'il les ait exposées. »

« A cette dernière question posée d'une manière si encourageante, je répondis que j'avais à demander quatre choses :

1° La permission de m'établir à Mandalay comme missionnaire ;

2° L'autorisation de bâtir une église pour la célébration du culte chrétien suivant le rit de l'Église anglicane ;

3° Un terrain pour nous servir de cimetière ;

4° Et enfin, l'assistance du roi pour la construction d'une école pour les enfants birmans.

« Sur le premier point Sa Majesté me répondit, avec une politesse parfaite, que j'étais le bienvenu dans sa ville royale, qu'elle avait attendu mon arrivée avec impatience, etc. Sur les trois autres, que, de concert avec le capitaine Sladen, je pourrais choisir un terrain propre à servir de cimetière, mais que, quand à la construction d'une église et d'une école le roi se chargerait lui-même d'en faire tous les frais. Je répondis que

pour l'église, l'évêque de Calcutta m'avait déjà promis une contribution de cent livres sterling. — Oh ! répondit le roi, cela est tout à fait inutile ; je me charge de tout. Puis il m'invita à faire dresser sur-le-champ les plans, en recommandant que l'école fût assez grande pour recevoir un millier d'enfants. Son intention, ajouta-t-il, était d'y placer quelques-uns de ses fils sous notre direction. Et là-dessus, le monarque ordonna de faire venir sur-lè-champ neuf jeunes princes, tous âgés d'une dizaine d'années environ, qu'il remit formellement entre mes mains. Il me donna ensuite de sa royale main cent pièces d'or (valant environ 50 livres sterling) pour l'achat des livres ou autres objets dont nous aurions besoin pour l'école.

« Ce sujet de conversation épuisé, le roi exprima les sentiments de haute estime qu'il avait voués au capitaine Sladen, puis, revenant à moi, me demanda si je pourrais lui procurer des machines venant d'Europe. A cette question peu attendue, je répondis que, malgré mon désir d'être agréable à sa Majesté, je devais m'abstenir de toute espèce de transaction commerciale ou politique, parce que j'étais et ne devais être qu'un *enseigneur* de religion. — Et je suis heureux de pouvoir dire que le roi parut approuver cette réponse.

« L'audience avait duré deux bonnes heures. En nous congédiant, le roi m'invita à venir déjeuner au palais le lendemain avec les jeunes birmans que j'avais déjà sous ma direction. Il accepta ensuite avec bienveillance quelques livres de piété, richement reliés, que le Comité de Calcutta m'avait chargé de lui offrir en présent.

« Le lendemain, à 9 heures, je pris avec moi les cinq jeunes Birmanes que le monarque avait désiré voir, (1) et nous nous mîmes en route pour le palais, dans deux chars traînés par

(1) Voici leurs noms : Moug Gyee, Moug Hpo Tou, Moug Bah Ohn, Moug Tsan Hlah Oung, et Moug Hpo Ming. Si nous avons bien compris, ces jeunes Birmanes sont élèves d'une école missionnaire ouverte depuis quelques années à Rangoun. (Redaction).

des bœufs, et recouverts de rideaux de soie. Voyager à cheval m'eût été plus commode, mais pour un *poungbye*, ce moyen de transport eût paru très inconvenant.

« Nous trouvâmes le roi dans le *Hman nan dor* (palais de verre), entouré de quelques-unes de ses femmes et de ses filles. En entrant, mes jeunes gens se prosternèrent comme font toujours les Birmans, tandis que je m'inclinai, mais en ayant soin, suivant l'étiquette du pays, de m'arranger de manière à ce que mes pieds disparussent sous moi. Le roi était assis sur une estrade élevée de cinq ou six marches au-dessus du sol. Il me demanda avec bonté si j'étais logé convenablement et si l'on avait soin de moi, puis me répéta ses promesses de la veille, et exprima l'espoir que tout s'arrangerait au gré de mes désirs. Il me fit ensuite quelques questions sur le compte de chacun de mes élèves, et leur adressa à eux-mêmes quelques paroles bienveillantes. De mon côté, je lui présentai un joli télescope, et les élèves offrirent quelques jouets anglais destinés aux jeunes princes, sur quoi le roi fit donner à chacun d'eux deux *pulsos*, qui valaient environ 3 livres sterling.

« Au nom des jeunes filles birmanes élevées dans l'école de miss Cooke (à Rangoun), je présentai à Sa Majesté, pour la reine, une boîte remplie de jolis ouvrages à l'aiguille ou au crochet, que ces jeunes filles avaient faits dans ce but. Le roi ayant tiré quelques-uns de ces objets de la boîte, y jeta un coup d'œil évidemment peu connaisseur; puis il les passa aux dames placées derrière lui, qui les examinèrent avec plus de soin, et parurent en mieux apprécier la valeur.

« Cela fait, le roi revenant à nos cinq élèves, se mit à parler de religion. Il leur recommanda de ne pas abandonner à la légère la religion de leurs ancêtres. A l'ouïe de ce conseil, je pris la liberté de me récrier. Le monarque me dit en souriant :

« — *Pone-dor-Ghye* (haut *Poungbye*), titre qu'il me donne

toujours, ne vous alarmez pas; une autre fois, quand nous serons seuls, nous parlerons ensemble de ces choses.

« Je répondis que j'en serais heureux, parce qu'à mes yeux c'était le sujet le plus important dont on pût s'entretenir. Le roi répliqua qu'en parlant à ces jeunes gens comme il l'avait fait, son seul but avait été d'empêcher qu'ils ne fissent quelque démarche précipitée et n'embrassassent une nouvelle religion pour faire plaisir aux hommes; que, du reste, il était parfaitement tolérant; que jamais il n'avait exhorté ni musulman, ni Indou, ni chrétien à se faire disciple de Bouddha, et qu'il voulait que chacun adorât la divinité comme il l'entendait. Il confirma cette largeur de vues en m'invitant à faire usage de ses bateaux à vapeur entre Rangoun et Mandalay; tous les jeunes gens qu'il me conviendrait d'amener dans cette dernière ville auraient le privilège d'un passage gratuit.

« L'entrevue terminée, on nous conduisit dans une autre pièce où le déjeuner nous attendait. Il était splendide et tout à l'anglaise. Pendant qu'ils nous servaient, les domestiques birmans manifestèrent leur étonnement de voir mes jeunes élèves manier avec aisance la fourchette et le couteau, au lieu de s'en tenir à l'usage traditionnel des doigts.

« Mais une surprise m'était réservée à moi-même. Tout à coup, au milieu du repas, je vis mes cinq élèves glisser de leurs sièges et tomber sur le sol. Je levai les yeux et découvris la cause de ce mouvement étrange: c'était la présence d'un des fils du roi, un jeune prince d'environ dix-sept ans, que son père avait chargé de s'assurer par lui-même que nous étions convenablement traités.

« Pendant le repas, nous dûmes faire honneur à plus de trente espèces de gâteaux ou pâtisseries, tous fabriqués, eut-on soin de nous dire, par les augustes mains de la reine elle-même.

« Le déjeuner terminé, un des *Woons*, ou officiers du palais, nous invita à visiter les jardins royaux. Ces lieux de promenade diffèrent de ce qu'on désigne ailleurs par le nom de

jardins. Nous y vîmes très peu de fleurs, mais beaucoup de petits arbres et de buissons, plantés, à ce qu'il me parut, sans la moindre régularité. Tout cela, cependant, est bien tenu et orné d'un étang, ou large canal, qui sépare le jardin en deux parties égales. »

Encouragé par un accueil si plein de promesses, le révérend M. Marks prit ses mesures pour n'en pas perdre l'effet. Il se hâta de dresser ses plans, et, quelques jours après, il eut le plaisir de les soumettre au roi et à son premier ministre, qui, moyennant quelques légères modifications, les adoptèrent, et engagèrent l'auteur à les mettre sur-le-champ à exécution. Comme secours, le roi lui fit donner une nouvelle somme de 100 livres sterling, et apprenant qu'il devait prochainement retourner à Rangoun, il l'adjura en quelque sorte de revenir bientôt à Mandalay, ou, s'il ne le pouvait, d'envoyer à sa place un autre missionnaire ayant les mêmes vues que lui.

Dans cette troisième entrevue, le monarque birman fut plus explicite encore que dans les premières quant à ses vues tolérantes.

« — Je ne suis nullement hostile à votre religion, dit-il à M. Marks. Si je l'avais été, je ne vous aurais pas invité à venir ici. Tous ceux qui, après vous avoir entendu prêcher, voudront embrasser votre foi le feront en pleine liberté. Je vous confie l'instruction de mes propres fils; si cela les conduit à devenir chrétiens, je les laisserai faire et ne leur en voudrai pas.

« A l'ouïe de ces paroles, prononcées du ton de bonne humeur habituel au roi, mes souvenirs, dit M. Marks, se reportèrent aux années 1823 et 1824, durant lesquelles le Dr Judson et ses collègues languissaient dans les cachots du Birman pour y avoir fait retentir le nom de Jésus-Christ. Quel changement! N'y a-t-il pas là un remarquable exaucement de cette prière, sortie alors des lèvres ou de la plume

de ces dévoués serviteurs de Dieu : « O Seigneur ! qu'il te
« plaise d'ouvrir les yeux du roi du Birman ! »

« Ce prince, élevé comme un prêtre ou poungnye, est très instruit, mais encore bouddhiste de conviction. Il s'efforce de s'acquérir des mérites en s'appliquant à faire de bonnes œuvres ; il m'a chargé moi-même de faire parvenir des aumônes à Ceylan (l'île sacrée du Bouddhisme) et en quelques autres lieux.

« Le Kulla Woon, ayant assisté à notre culte du dimanche, avait dit au roi qu'il nous avait entendu prier pour lui et pour sa famille. Le monarque avait appris cela avec un vif intérêt, et en prit occasion de me dire qu'il n'avait pas moins de quatre-vingt-dix enfants.

« Dans ce nouvel entretien, je lui offris un exemplaire de notre liturgie (prayer book) en langue birmane. Il y lut à haute voix la confession de foi ; puis il en parcourut silencieusement quelques pages, et me promit d'en faire l'objet d'une étude sérieuse. »

MADAGASCAR.

DEUX JOURS DE FÊTE.

Un des missionnaires d'Antananarivo, le révérend Cousins, a récemment rendu compte au Comité de la Société des missions de Londres de deux cérémonies intéressantes, qui constatent de nouveau les merveilleux progrès de l'œuvre évangélique dans cette capitale de Hovas.

La première n'est rien moins que le couronnement de la nouvelle reine, Ranavalo II. Cette cérémonie eut lieu en plein air. On évalue à 4 ou 500,000 le nombre des assistants. Le dôme du dais sous lequel la reine avait pris place était en velours écarlate, et richement orné de fers de lances en ar-

gent. Au-dessous se lisaient, sur les quatre côtés, les paroles suivantes : « *Gloire à Dieu! — Paix sur la terre! — Bonne volonté envers les hommes! — Que Dieu soit avec nous!* » Sur une petite table dorée, placée à la droite de la reine, se trouvaient une belle Bible en langue malgache, richement reliée, et un exemplaire du Code du royaume. De nombreux coups de canon furent tirés, après quoi la reine se leva et prononça le discours du couronnement. Le passage relatif au christianisme fut court mais significatif : il était conçu dans ces termes : « Quant à la prière, elle n'est obligatoire pour personne; mais il n'y sera mis aucun empêchement, car c'est Dieu qui vous a faits. »

Peu de temps après, eut lieu la dédicace du second des cinq temples commémoratifs (*Memorial churches*) dont la mission a depuis longtemps commencé la construction. La reine et sa cour assistèrent à la cérémonie. Le nouvel édifice, qu'on a décoré du nom de « cathédrale de la capitale, » a été construit sur les plans d'un architecte anglais; c'est dire assez qu'il se distingue avec avantage de tous les autres édifices de la ville, et qu'à ce titre il a vivement impressionné les indigènes.

Conformément à l'étiquette du pays, la reine, qui est censée propriétaire du bâtiment, fut la première à y entrer. La place qu'elle devait y occuper avait été élevée au-dessus du sol, de telle façon que personne ne pût compromettre, en quelque sorte, sa dignité en se trouvant placé à son niveau. Ce fut le révérend M. Toy qui prononça le discours de dédicace, Mais ce qui donna peut-être le plus d'éclat à la cérémonie ce fut la musique. Un chœur d'environ deux cents chanteurs avait été organisé, et il eut pour l'accompagner un orgue-harmonium. Cette partie du service se composa de trois morceaux chantés sur des airs anglais, après lesquels on entonna l'air national des Hovas, auquel un des missionnaires avait adapté des paroles appropriées à la circonstance. A la suite de ces chants, le premier ministre (qui a fait profession

de christianisme) se leva, et, au nom de la congrégation, présenta à la reine le *hasina*, c'est-à-dire une pièce d'argent représentant le tribut dû au souverain. Cela lui fournit l'occasion de prononcer une allocution courte, mais substantielle. Il exhorta le peuple à se confier en Christ, à respecter les lois, et à s'appliquer de toutes ses forces et en toutes choses à la pratique du bien.

En somme, la cérémonie fut très-imposante, et la journée très-bonne pour la cause chrétienne. La présence de la reine était une sanction éclatante donnée, non-seulement à la liberté des cultes, mais à la prépondérance du christianisme, et il y a tout lieu d'espérer que cette fête laissera dans l'âme de tous ceux qui l'ont vue des impressions vraiment salutaires. Elle donnera certainement une nouvelle impulsion à ce beau mouvement religieux dont nos lecteurs connaissent déjà l'étendue et la rapidité.

VARIÉTÉS

LE SAHARA ET SES HABITANTS.

Dernièrement, un des missionnaires américains qui évangélisent les côtes occidentales d'Afrique citait les vastes régions sablonneuses du Sahara au nombre des pays que les missions protestantes devraient aborder, et, à l'appui de son idée, il rappelait que les habitants de ces contrées ont autrefois appartenu à l'Église chrétienne. Une lettre, adressée par l'évêque actuel d'Alger, M. de Lavigerie, aux directeurs de l'œuvre de la propagation de la foi (catholique romaine, cela va sans dire), confirme ces renseignements, et donne sur le

Sahara des détails pleins d'intérêt. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici quelques fragments de cette pièce. Comme évêque de l'Eglise romaine, l'auteur a nécessairement ses vues particulières. Il recommande, de son côté, le Sahara comme champ missionnaire à exploiter ; mais les observations qu'il a recueillies n'en conservent pas moins leur valeur. Laissons-le parler :

« Au sud de l'Algérie et des autres Etats barbaresques qui longent la Méditerranée, s'étend, entre le 35° et le 15° degré de longitude, une mer de sables, parsemée d'oasis plus ou moins considérables, jetées comme des îles, comme une sorte d'Océanie terrestre, au milieu de cette immensité.

« C'est ce vaste pays que les anciens appelaient la Lybie intérieure, l'Ethiopie intérieure, que nous nommons aujourd'hui le Sahara. Il a pour limite à l'ouest l'Océan ; à l'est, l'Egypte, et mesure par conséquent environ 40 degrés de longitude.

« Aux temps les plus reculés, ce désert (ou du moins ses parties habitables) comptait une population nombreuse. L'historien égyptien Ptolémée n'énumère pas moins de cinquante nations ou tribus diverses, les unes blanches, les autres noires, qui habitaient de son temps ces lointains pays. Les Romains, à l'époque de leur établissement dans la Numidie et la Mauritanie, poussèrent leurs avant-postes bien au-delà des frontières actuelles de la domination française, et l'on y trouve encore en beaucoup d'endroits, après de longues journées de marche à travers les sables, l'empreinte de leur génie de domination, de civilisation et de conquête.

Dès le onzième siècle de notre ère, les apôtres du christianisme les avaient dépassés dans les étapes de leurs victoires ; et, après avoir fondé les grandes Eglises du littoral, Carthage, Julia-Cæsarea, Hippone, et plus de six cents autres évêchés, ils avaient porté le nom et le règne de Jésus-Christ jusque dans le désert. Ouergla, Rat Ghadamès et d'autres villes en-

core étaient, dans le siècle de saint Augustin, des villes épiscopales.

« Mais les progrès de l'apostolat furent bientôt arrêtés par les invasions des Barbares. Les Vandales ariens dominèrent sur tout le nord de l'Afrique assez de temps pour couvrir ses champs de ruines et ses églises du sang des catholiques. A peine les empereurs de Constantinople avaient-ils rétabli leur pouvoir dans ces provinces infortunées, que les Arabes musulmans se précipitèrent sur elles, et alors commença la longue agonie de toute cette Afrique chrétienne, agonie cruelle, héroïque, trop peu connue, qui dura des siècles, au milieu de toutes les tortures de la persécution la plus raffinée.

« Un nombre immense de familles furent transportées de force dans le fond de l'Arabie. Tout le reste fut obligé d'abandonner aux musulmans vainqueurs les plaines et les vallées, et de se réfugier, pour éviter la mort, dans les gorges les plus incultes des montagnes du littoral et de l'Atlas, ou au-delà des dunes de sables, dans les oasis du désert.

« Dans les montagnes du littoral, ces anciens maîtres de l'Afrique prirent peu à peu le nom de Kabyles; dans les oasis du désert, ils se nommèrent Mzabites et Touaregs; mais les uns et les autres conservèrent leur langue nationale (le berbère), leurs traditions civiles, et, durant des siècles entiers, leur religion.

« Il est certain, en effet, que les Kabyles avaient encore des évêques au onzième siècle. L'un d'eux fut même sacré à Rome par le pape Grégoire VII, qui l'y avait appelé dans ce but. Il se nommait de son nom latin Servandus. Quelques années auparavant, le pape saint Léon se plaignait, dans une de ses lettres, que cette ancienne portion de l'Afrique chrétienne, qui avait autrefois compté tant de centaines d'évêques, n'en eût plus alors que cinq. Depuis ce temps, nous n'avons sur l'existence de l'Eglise dans ce pays que des notions confuses. Nous savons seulement que, entourés de musulmans fanatiques, le plus souvent persécutés ouvertement par eux, les

chrétiens indigènes perdirent successivement leurs évêques et leurs prêtres, et que, vaincus eux-mêmes par les menaces, entraînés par l'ignorance et par la séduction, ils embrassèrent insensiblement le mahométisme. Après le quatorzième siècle, il n'est plus fait mention, par aucun des historiens ou voyageurs arabes qui parlent de l'Afrique du nord, de l'existence des chrétiens dans ce pays.

« Néanmoins, on peut dire avec vérité que si le christianisme a disparu du milieu de ces anciennes populations africaines, conquises par le glaive des Arabes, il a laissé encore en elles des traces profondes que reconnaissent aisément tous les esprits non prévenus.

« Je ne m'occuperai pas ici des Berbères du littoral; je ne vous parlerai que de ceux du Sahara, les Beni-Mzab, nos voisins les plus proches, et les Touaregs du nord, qui dominent sur la plus grande partie du pays.

« Un fait général à noter tout d'abord, c'est que les Arabes ne regardent pas les Touaregs et les Mzabites comme de vrais musulmans. Ils appellent les premiers les « *abandonnés* » de Dieu (c'est ce que signifie le mot Touareg), parce qu'ils n'ont pas accepté de cœur et qu'ils ont souvent renié la foi musulmane; ils disent d'eux qu'ils n'ont pas de religion : « *Ma andhoum-ed-din.* »

« Ils nomment les Mzabites *Cinquièmes* (Hamsi) (ce qui est devenu un terme des plus injurieux parmi les musulmans), pour indiquer qu'ils n'appartiennent à aucune des quatre sectes reconnues du mahométisme. La haine la plus vivace, la plus violente existe du reste, comme cela est naturel, entre les Arabes et les Berbères, soit que ceux-ci habitent le désert, soit qu'ils aient cherché leur refuge et établi leur demeure sur les montagnes du littoral.....

« L'une des traces de ces différences religieuses, encore visibles aujourd'hui dans les mœurs des habitants du désert, est la fidélité avec laquelle ils suivent leurs traditions nationales, en tout ce qui concerne la vie ordinaire. Ils n'ont point,

à cet égard, adopté le Coran, qui est, comme on le sait, pour tous les autres musulmans, non-seulement le Code religieux, mais encore le Code civil. Ils ont un corps de lois distinct, qu'ils nomment d'un nom significatif par son origine romaine, quoique l'étymologie en soit grecque, le canon, *Kanoun*.

« Je ne parle pas de leur constitution politique et municipale. Elle garde aussi l'empreinte très profonde et très accusée de l'organisation romaine, avec cette particularité bien notable que chez les Touaregs la femme est apte à exercer le pouvoir politique, à la différence de ce qui se pratique ailleurs dans le monde musulman, et, en particulier, chez les Arabes, où la femme n'est jamais en réalité qu'une esclave.

« J'appuie également sur ce point que les Berbères, soit du littoral, soit du désert, n'ont pas adopté la polygamie. Ils sont restés monogames. Et chez les Touaregs, indépendamment de la singularité politique qui permet de conférer aux femmes la direction suprême de la tribu, la loi est que la femme marche en tout l'égale de l'homme. Elle est même en général supérieure à l'homme sous le rapport de l'éducation. Elle a une instruction plus développée, elle conserve le visage découvert, même devant les étrangers, contrairement à la coutume des femmes musulmanes qui ne paraissent jamais que voilées. Elle s'assoit à la table de son mari, elle est entourée de son respect, de celui de ses enfants, de celui de ses hôtes. En un mot, selon la remarque d'un voyageur, elle occupe dans cette société barbare la place que la châtelaine chrétienne occupait dans notre société du moyen-âge.

« Cette condition d'honneur faite à la femme est, pour qui connaît l'Orient, vraiment caractéristique. Il est évident que le christianisme a passé par là et y a laissé son empreinte. Cette empreinte, on la rencontre également dans des détails que j'appellerai matériels, parce que l'esprit a cessé presque toujours de les vivifier pour ceux-mêmes qui les conservent.

« On sait, par exemple, l'horreur que les musulmans ont

pour la croix. Ils évitent soigneusement d'en reproduire le signe dans leurs édifices, dans les ornements qu'ils y ajoutent ou dans ceux dont ils entourent leur corps. Eh bien ! chez les Touaregs, c'est tout le contraire. Voici ce qu'en dit un jeune voyageur, le dernier qui ait parcouru ces régions, sous les auspices et avec une mission du gouvernement français, M. Duveyrier, qu'on ne peut certes pas accuser d'écarter sous l'empire de préoccupations religieuses :

« La croix se trouve partout (chez les Touaregs), dans
 « leur alphabet, sur leurs armes, sur leurs boucliers, dans
 « les ornements de leurs vêtements. Le seul tatouage qu'ils
 « portent sur le front, sur le dos de la main, est une croix à
 « quatre branches égales ; le pommeau de leurs selles, la poi-
 « gnée de leurs sabres, de leurs poignards, sont en croix. »

« On a observé souvent les mêmes signes chez les Berbères du littoral, et il ne faudrait pas conclure de ce que j'ai dit plus haut, que le sens en est complètement perdu. Non, beaucoup de Berbères en ont parfaitement l'intelligence.

« — Que portes-tu inscrit sur ton front et sur ta main ? demandait récemment à un Kabyle un saint religieux de mon diocèse.

« — C'est répondit le Kabyle sans hésiter, c'est le signe de l'ancienne voie.

« — De quelle voie veux-tu parler ?

« — De celle que suivaient autrefois nos pères.

« — Mais pourquoi l'a-t-on gravé sur ton front ?

« — Parce que c'est un signe de bonheur.

« — Et pourquoi ne suis-tu pas la voie de tes pères, puisque c'est la voie du bonheur ?

« — Moi, non, dit-il en secouant la tête. Je suis né musulman et je mourrai musulman ; mais mes fils mourront chrétiens comme leurs ancêtres, et mes petits-fils naîtront chrétiens.

« Autre détail qui pourra faire sourire, parce qu'il semblera minutieux, mais qui, pour les voyageurs en pays musulman,

a une réelle importance. Les Arabes ont horreur de la cloche autant que de la croix. Ils l'ont impitoyablement bannie, non-seulement de leur culte, mais encore de tous les usages de la vie civile, comme ayant une sorte de cachet chrétien. Les Touaregs seuls les ont conservées, et ils chargent de clochettes les selles de leurs chameaux.

« Enfin, plusieurs de leurs croyances, de leurs pratiques religieuses, profondément différentes de celles qu'enseigne ou prescrit le Coran, me paraissent de nature à éclairer complètement cette question de leurs origines chrétiennes.

« Ainsi Dieu, qui dans leur langue se nomme *Amanaï* ou *Adonaï* (c'est évidemment l'*Adonaï* de nos saints livres), habite le ciel, où, contrairement aux idées musulmanes, qui n'en font qu'un lieu de plaisirs sensuels, il est entouré d'esprits bienheureux. Et ces esprits, les Touaregs les nomment *Andgélous*. C'est le nom des anges, absolument tel que la langue des habitants de l'Afrique romaine le prononçait il y a douze siècles, à l'époque où les Berbères étaient chrétiens.

« Dans certaines régions du désert, chez les Mzabites, les traditions se sont conservées avec plus de netteté peut-être encore relativement au christianisme.

« Il y a quelques semaines, un de MM. les professeurs de mon grand séminaire, très versé dans la langue arabe et parfaitement au courant des usages du pays, voyageait dans le sud de l'Algérie avec deux personnages distingués de cette nation.

« — Avez-vous, leur demandait-il, d'autres livres religieux que le Coran ?

« — Oui, nous avons nos livres à nous.

« — Et que disent vos livres particuliers ? Parlent-ils de Mahomet ?

« — Non, ils n'en parlent pas.

« — Que disent-ils donc ?

« — Ils disent qu'il faut honorer Jésus, fils de Marie !

« Singulière réponse, mais dont on aurait tort de conclure cependant que les Mzabites sont encore chrétiens. Ils sont musulmans à l'extérieur et ils se disent tels. Au fond, ils mêlent ensemble les vérités, les erreurs, les superstitions et les traditions les plus diverses, et ils y sont attachés jusqu'au fanatisme; mais ce qu'il faut admettre forcément, c'est que leurs ancêtres, de qui ils tiennent ces livres qui leur ordonnent d'honorer Jésus, fils de Marie, ont été chrétiens; c'est qu'ils n'ont embrassé le mahométisme que sous l'empire de la force; c'est qu'il y aura là, un jour, d'anciens souvenirs à réveiller, à cultiver, dans le triple intérêt de la foi, de la civilisation et de la France. »

Comme autre vestige de la domination du christianisme dans ces contrées, M. de Lavigerie cite, d'après une lettre adressée à son prédécesseur, un usage qui n'a probablement pas toute la signification qu'il lui attribue, mais qui a quelque ressemblance lointaine avec la confession auriculaire, et qui, dans tous les cas, offre un curieux détail de mœurs,

« Vous le savez. dit-il, presque tous les hommes de cette confédération se livrent au négoce. Forcés par les exigences de leur commerce de sortir de leur pays, chaque année, ils se répandent en grand nombre dans les villes du littoral. On les rencontre aussi avec les Juifs dans les ksours de l'intérieur, où les Français n'ont pas formé d'établissement fixe. Mais dans leurs pérégrinations, quelque part qu'ils aillent, leurs marabouts ne les perdent pas de vue et se font exactement renseigner sur leurs faits et gestes par quelques dévots fanatiques.

« Les Mzabites qui, comme peuple, se placent infiniment au-dessus des Arabes qu'ils méprisent, pour mieux prouver encore leur orgueilleuse supériorité sur l'indigène, affectent, dans la pratique des observances de la foi religieuse, une sévérité qui va jusqu'à la rudesse. Ainsi, l'Arabe fume parfois; il prend volontiers du café, etc.; le Mzabite, musulman plus austère, au moins dans sa vie publique, ne doit se per-

mettre aucune de ces délicates-ses, sous peine de péché (*h'arem*). Appelé pour ses affaires loin des villes de la confédération, un Mzabite, que la distance qui le sépare de son pays et de ses marabouts rend plus audacieux ou moins vigilant, s'émancipe quelquefois, au grand scandale de ses frères plus réservés; on le voit se dédommager sans vergogne des longues privations imposées par la crainte à ses penchants vicieux, fumer voluptueusement d'interminables pipes et absorber des torrents de café. Horreur! souvent même il mélange de kif son tabac et boit du vin maudit!..... Mais c'est en vain qu'il donne des coups de pied à la loi et qu'il s'insurge contre des prescriptions qui lui sont devenues odieuses, ce fils du diable n'échappera point au châtiment: le marabout l'attend au retour, et alors, gare au prévaricateur!

« Je l'ai dit, le marabout est exactement informé par ses fidèles des fautes commises en dehors de sa juridiction par quelque *paroissien* peu scrupuleux, et il en prend note.

« Ses marchandises écoulées, sa provision de grain faite, — car on n'en récolte pas dans le pays, — le Mzabite traverse de nouveau le Sahara algérien et rentre pour un temps au sein de sa famille. A peine a-t-il quitté les parages où il exerçait son commerce, que ses mauvaises habitudes cessent comme par enchantement: plus de tabac, plus de café, plus de joyeux propos, plus de criminelles folies; il est subitement redevenu le musulman sévère des anciens jours, c'est-à-dire grave comme une statue, froid comme le marbre, impassible en apparence comme le destin. Il fait régulièrement ses ablutions, personne ne prononce avec une componction plus attendrissante le nom vénéré d'Allah, et, le premier à l'heure de la prière, il marche recueilli vers la mosquée; enfin il a toutes les allures d'un petit saint. Qu'il joue là un rôle hypocrite, ce qui est probable, ou qu'il soit sincèrement converti, ce qui est chanceux, le zèle ardent qu'il déploie ne le sauvera pas. Le marabout, qui connaît son monde, se montre en

général fort peu sensible à toutes ces démonstrations. Cet homme a péché, et son péché mérite punition; telle est la loi, peu lui importe le reste, il fera son devoir.

« Le cri du *mouzzen* (1) a retenti au-dessus de la ville; tous les vrais croyants, répondant à son appel, sont réunis dans la nef de la mosquée et vont commencer le *sallih* (la prière). Mais l'œil perçant du marabout qui la préside a bien vite découvert le Mzabite coupable, perdu dans la foule de ses frères; et pour lui l'heure de la justice a sonné. D'une voix tonnante, le prêtre l'interpelle: » Un tel, s'écrie-t-il, tu n'es pas digne de prier avec les autres, va-t-en. » En d'autres termes, n'est-ce pas la parole de saint Paul aux fidèles de Corinthe: *Tollatur de medio vestrum qui hoc opus fecit* (2)?

« Le Mzabite, foudroyé par ces mots terribles, s'arrache lentement du milieu de ses frères silencieux, et va se placer dans la plus humble posture contre un des piliers de la nef. Il ne se plaint pas, ne murmure pas; c'est la loi, il s'y soumet. D'ailleurs, s'il essayait de s'y soustraire, il sait bien qu'il causerait un effroyable scandale, et que tous les hommes de l'assemblée se réuniraient à ses proches pour le maudire.

« La prière commence ensuite, et tandis que ses coreligionnaires chantent ou récitent, avec le flegme qui les distingue, les formules du livre sacré, l'excommunié, honteusement relégué près de son pilier, invoque, en poussant de lamentables gémissements, la miséricorde de son juge: Pardon! pardon! (*smah'li!*) Mais le marabout fait la sourde oreille. Et cinq fois par jour, quelquefois durant trois semaines, plus ou moins, selon la gravité de sa faute, le pénitent continue ainsi sans succès à jeter le même cri,

« Enfin, lorsque le prêtre pense que l'expiation a été assez

(1) Celui qui convoque, dn haut du minaret de chaque mosquée, les musulmans à la prière.

(2) 1 Cor., v. 2.

longue, que le coupable, ramené à de meilleurs sentiments par cette humiliation publique, ne recommencera plus, il feint alors de l'entendre pour la première fois, et l'interpellant directement :

« — Que demandes-tu? lui dit-il.

« — Je demande le pardon, répond le Mzabite.

« — Pourquoi? reprend le marabout.

« — Parce que j'ai péché.

« — Qu'as-tu fait? — Voici le moment de la confession.

« — J'ai fumé du tabac, bu du kif, répond humblement le coupable; j'ai pris du café, j'ai bu du vin, j'ai mangé de la cuisine des infidèles, etc.

« Il s'accuse enfin de toutes les fautes extérieures qui passent pour graves dans l'esprit rigide de ces musulmans, et il termine par son cri habituel :

« — Pardon!

« Le marabout se recueille un instant; puis, d'une voix imposante et solennelle, il prononce la formule d'absolution :

« Je te pardonne; que Dieu te pardonne! »

« Ainsi se termine la pénitence du coupable. A partir de ce moment, il reprend sa place au milieu de ses frères et peut désormais prier avec eux. »

NOUVELLES RÉCENTES

INDE.

Les journaux de l'Inde sont remplis des regrets qu'excitent dans ce pays la retraite et le départ pour l'Angleterre du viceroi, l'illustre sir John Lawrence. Depuis quatre ans, ce haut fonctionnaire a gouverné l'Inde avec une supériorité de vues,

une droiture et une aménité de manières que tous admiraient et qui lui ont gagné tous les cœurs. Dans un grand repas d'adieu que lui ont donné, à Calcutta, les employés civils et militaires, les témoignages d'estime les plus touchants lui ont été rendus, et la manière dont il y a répondu, empreinte tout à la fois de modestie et d'affection, « a excité, dit un des assistants, l'enthousiasme le plus vif dont j'aie jamais été témoin. »

Dans une adresse éloquente, l'évêque de Calcutta et son clergé ont remercié l'ex-vice-roi de tout ce qu'il a fait pour le bien du pays, au point de vue religieux comme à tous les autres, et une Commission spéciale, chargée de représenter les missionnaires du Bengale, en a fait autant.

Le départ de sir John Lawrence peut être regardé, en effet, comme une perte pour l'œuvre des missions évangéliques. Il l'aimait sincèrement, et sans la protéger au delà de ce que lui permettait la nature de ses hautes fonctions, il savait la faire apprécier et aimer dans le monde indou. Chacun le vénérât lui-même comme un chrétien non moins sincère que conséquent.

Un journal dit que dans tous ses rapports avec l'Inde, qui ont duré près de quarante ans, sir John Lawrence semblait avoir pris pour devise cet antique adage hébreu : « être juste, aimer la miséricorde, et marcher humblement avec Dieu. »

PALESTINE.

Les lecteurs des journaux missionnaires savent qu'il existe à Nazareth, sous la direction du pieux évêque Gobat, de Jérusalem, une petite congrégation protestante. Cette Église, composée en grande partie de Grecs et d'anciens catholiques romains convertis au pur Évangile, a fait déjà ses preuves de zèle et de persévérance. On compte à Nazareth quatre écoles de garçons et une de filles. On se propose, en outre, d'y fon-

der prochainement un séminaire de jeunes gens se destinant à l'éducation. Mais l'Eglise manque encore d'une chose essentielle ; d'un temple qui fasse honneur à sa foi et en favorise l'extension. On annonce que des chrétiens allemands et suisses, ayant à cœur de combler cette lacune, ont ouvert une souscription pour se procurer les fonds nécessaires en vue de la construction d'un temple évangélique à Nazareth. Un pieux architecte de Zurich a, dans ce but, offert gratuitement un plan qui paraît convenir parfaitement. Nous souhaitons bonne réussite à cet excellent projet.

Nazareth est aujourd'hui une bourgade de 5 à 6000 âmes. Les protestants de la localité et des environs sont au nombre d'environ 500.

CORÉE.

Les missions catholiques romaines établies dans cette presque île paraissent y être persécutées avec une violence extraordinaire. Si l'on en croit les quelques relations arrivées en Europe, le nombre des victimes ne s'élèverait pas à moins de 2,000. C'est surtout à Saoul, siège du gouvernement, que ces actes de fanatisme se sont produits. Dans les provinces, les autorités se donnent, dit-on, la peine d'interroger les chrétiens, tandis qu'à Saoul on les étrangle en prison, sans autre forme de procès. Une loi récemment promulguée ordonne à tout étranger arrivant dans le pays de se présenter devant les mandarins du lieu, et d'y déclarer catégoriquement s'il est chrétien ou non.

Les nouvelles de Chine parlent aussi de quelques actes de persécution dirigés contre des missions protestantes.

Eugène CASALIS, directeur.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



PARIS, 9 MARS 1869.

C'est en ce moment que le gouverneur du Cap va reprendre et régler d'une manière définitive les questions qui concernent les Bassoutos et leurs adversaires. Un incident imprévu l'avait momentanément arrêté. L'Etat-Libre, récusant la compétence du plénipotentiaire chargé de pacifier le pays, s'était décidé à envoyer à Londres une députation pour protester contre toute intervention dans ses démêlés avec les indigènes. Comme on devait s'y attendre, les délégués n'ont pas réussi. Le cabinet britannique pouvait-il désavouer un homme qui ne faisait que se conformer à la ligne de conduite qu'on lui avait prescrite? Comment, d'ailleurs, l'Angleterre pouvait-elle tolérer plus longtemps une guerre qui, depuis plus de trois ans, désole les frontières de l'une de ses principales colonies?

Les derniers journaux du Cap annoncent que le gouverneur se préparait à partir pour le Lessouto, bien résolu, cette fois, à ne pas laisser son œuvre inachevée. C'est pour nous le moment de redoubler nos instances auprès du Seigneur pour que les questions si graves qui vont être débattues reçoivent enfin une solution équitable, basée sur les droits des populations et donnant satisfaction à leurs besoins. Surtout, demandons à Dieu de maintenir et d'étendre le beau réveil

qui a déjà tant contribué à la consolation des Eglises du Lessouto et à la nôtre. Si cette œuvre de grâce est le salut des âmes qui en sont l'objet, elle est aussi celui du pays, car elle éteindra les haines et réprimera les passions bien plus efficacement que ne sauraient le faire des mesures politiques ou administratives.

Voyant approcher le moment où il pourrait retourner dans le Lessouto, M. Daumas a profité du paquebot qui fait régulièrement le service entre Natal et le Cap, pour aller voir les amis que nous avons dans la métropole de la colonie, et raviver leur intérêt en faveur de notre œuvre. Cette visite a produit un excellent effet. Malgré la parfaite évidence et l'énormité des injustices dont nos missionnaires ont été victimes, leurs adversaires avaient réussi à créer quelques préventions contre eux. Elles ont été promptement dissipées par les récits pleins de candeur de notre frère. Les pasteurs de l'Eglise réformée, et d'autres dénominations, ont l'excellente habitude de déjeuner de temps en temps ensemble pour s'entretenir librement de tout ce qui touche à leur ministère. Ayant invité M. Daumas à l'un de ces repas fraternels, ils ont été émus jusqu'aux larmes par le tableau des désolations de nos stations, des souffrances de nos ouvriers. Il a été décidé sur-le-champ que l'on aurait une grande assemblée publique, où tout serait expliqué, ou chacun pourrait demander les renseignements dont il aurait besoin. Cette réunion a eu lieu et paraît avoir fait le plus grand bien. Il n'y a eu qu'une voix pour protester contre l'atteinte portée à une œuvre sur laquelle reposait et repose maintenant plus que jamais la bénédiction divine. On a prié pour elle avec ferveur, et il a été résolu que l'on écrirait une lettre au président de l'Etat-Libre pour essayer encore de le ramener à de meilleures dispositions.

Notre frère a trouvé un puissant auxiliaire dans M. Martin, homme de bien, plein d'énergie et d'intelligence, tout dévoué à la cause de la justice et de l'humanité. Résidant à Natal

et ayant fréquemment l'occasion de visiter l'intérieur, il connaît à fond la triste histoire des rapports des blancs avec les indigènes. C'est lui qui a le plus contribué à dévoiler le trafic d'esclaves auquel se livrent depuis longtemps les Boers du Transal, sujet qui vient enfin d'être porté devant le Parlement anglais, et dont le gouvernement a reconnu toute la gravité. Intimement lié avec le missionnaire de Mékuatling, M. Martin l'a accompagné au Cap pour le seconder dans ses efforts.

Au moment où il nous envoyait ces nouvelles, M. Dumas repartait pour Natal, bien résolu à reprendre immédiatement, avec sa famille, le chemin du Lessouto, dont la présence du gouverneur allait lui faciliter l'accès. Nous avons toute raison de croire qu'il pourra bientôt nous apprendre qu'il est de nouveau en possession de la chère station où il a travaillé avec tant de persévérance et de succès.

La dernière malle de l'Océanie vient de nous apporter la nouvelle que M. Vernier a été dûment installé à Mooréa. Cette île, que l'on désignait autrefois sous le nom d'Eiméo, peut être considérée comme une province de Taïti, dont elle n'est séparée que par un bras de mer de trois à quatre lieues. Elle est beaucoup plus petite. Sa population ne s'élève pas au-delà de 1,260 habitants répartis dans quatre districts : Papétoāï, Afaréaitou, Haapiti et Taévaro. Elle offre l'aspect d'un faisceau de montagnes très rapprochées les unes des autres, s'élevant de la manière la plus imposante du sein de l'Océan, et toutes couvertes de la plus admirable végétation. Dans les étroites vallées qui serpentent à leurs pieds croissent le bananier, le jacquier, l'ananas; on y cultive aussi, depuis quelque temps, et avec succès, le coton et le café. C'est dans cette île que les premiers missionnaires de l'archipel cherchèrent un refuge en 1810, lorsque les persécutions des païens les forcèrent à s'éloigner momentanément de Taïti. C'est à Papétoāï, où réside maintenant M. Vernier, qu'ils construisirent leur premier temple; c'est dans la vallée d'A-

faréaïtou qu'ils établirent leur imprimerie. Il n'y a pas longtemps que M. Alger nous faisait assister à l'inauguration d'une nouvelle chapelle bâtie à Haapiti, sous la direction du chef Taatarii. L'île est encore exclusivement protestante. Malgré l'insuffisance de leur instruction, les pasteurs indigènes ont maintenu autour d'eux la connaissance des doctrines fondamentales du christianisme. Ils vont maintenant trouver auprès de M. Vernier un appui et une direction dont ils n'eussent puse passer plus longtemps sans détriment pour la cause qui leur était confiée. La propagande catholique n'attendait qu'une occasion favorable pour assaillir leurs troupeaux.

Nous faisons suivre cet article d'une lettre où M. Vernier raconte lui-même son arrivée et son installation à Papétoāï.

Ajoutons, avant de terminer, que M. de la Roncière va cesser d'administrer Taïti au nom de la France. On vient de lui donner pour successeur M. de Joulard, capitaine de vaisseau. Demandons à Dieu de bénir ce nouveau gouverneur et de lui inspirer des sentiments de bienveillance pour notre œuvre.

LETTRE DE M. VERNIER.

Papétoāï (Mooréa), 16 novembre 1868.

Cher et honoré frère,

Le Seigneur a enfin permis que tous les obstacles qui depuis longtemps nous retenaient loin de notre Église de Papétoāï, fussent levés. Après un séjour de plus d'une année avec nos bien-aimés frères de Papéété, l'heure est venue de leur dire adieu et de porter nospas vers un nouveau champ de travail. Ce n'a pas été sans regret que nous avons dû nous éloigner d'eux, car nous nous étions longuement habitués, sous les mêmes toits, à jouir d'une intimité pleine de douceur; mais une autre destination nous ayant été assignée par le

Maître de la moisson, il ne nous restait qu'à obéir avec joie à sa sainte volonté!

C'est le 9 novembre que nous avons fait voile pour notre île de Mooréa.

Monsieur le commandant, commissaire impérial, nous avait gracieusement accordé le passage sur un petit navire de l'État. Un bon vent nous a poussés en très peu d'heures à travers la nappe bleue qui sépare les deux îles, et nous nous sommes bientôt trouvés en présence des ravissantes cîmes de l'ancienne Eiméo. Je ne pouvais me lasser de les admirer, ainsi que les beaux paysages qui dominent la baie de Cook et celle de Papétoāi.

D'aussi loin que les habitants de ce dernier village nous ont aperçus à bord du navire, ils sont accourus sur le rivage pour nous souhaiter la bien-venue. C'étaient de grandes manifestations de joie, surtout parmi les enfants. Chacun s'est empressé de nous serrer la main en prononçant quelque affectueuse parole. Dès que nos bagages ont été déposés à terre, ces braves gens les ont chargés sur leurs épaules et sur leurs têtes; les enfants et les femmes même se sont empressés de saisir un fardeau proportionné à leurs forces. Notre installation dans l'ancienne maison Simpson a été l'affaire d'un instant. Au culte du soir, auquel assistaient bon nombre de diacres et de membres de l'Église, nous avons été heureux de fléchir les genoux devant le trône de notre Père Céleste pour le bénir de sa divine protection. — Notre grand voyage, commencé en juin 1867, était enfin terminé.

Nos indigènes nous ont donné déjà des marques nombreuses de leur vive affection. Ils excellent en cela. Leurs paroles, presque toujours figurées, frappent et intéressent l'esprit. Je garderai toute ma vie le souvenir d'une assemblée de l'Église, tenue vendredi dernier dans le temple de Papétoāi. Plusieurs pasteurs et diacres y ont pris la parole pour exprimer leur joie de nous voir définitivement établis au milieu d'eux. Ils ont

développé, dans un langage touchant, l'idée que pendant plusieurs années ils avaient été orphelins, sans père et sans berger pour les conduire au bercail des cieux, mais que maintenant Dieu s'était souvenu d'eux en leur envoyant un conducteur.

« Tu seras notre père, disaient-ils, et nous serons tes enfants. Tu arrives d'un pays éclairé, d'une terre de science, de connaissance, de sagesse ; tu nous en feras part, ainsi qu'à nos enfants. Nous désirons beaucoup jouir des lumières de ton pays et avancer dans ce qui est bon et grand, soit pour l'esprit, soit pour le corps. Quant aux besoins de cette vie, nous t'aiderons de notre mieux ; aide-nous, toi, pour la vie qui est à venir, etc. »

J'étais excessivement ému de toutes leurs paroles. Ce qui m'a touché au-delà de toute expression, c'est qu'un diacre est monté dans la chaire à la fin du service, et a enlevé un grand crêpe noir qui l'entourait depuis la mort de M. Simpson, en disant : « Nous ne sommes plus orphelins, la chaire ne doit plus porter le deuil. »

Dès le dimanche suivant, j'ai eu la satisfaction et la joie de m'adresser à des auditeurs attentifs, dans leur propre langue. Je n'ai eu jusqu'ici que des encouragements, qui me font espérer qu'avec la bénédiction du Seigneur, nos efforts dans cette île intéressante ne seront pas inutiles.

Comme vous le savez, sans doute, cher et honoré frère, si nous ne sommes pas venus plus tôt à Mooréa, ç'a été à cause de motifs indépendants de notre volonté. Pendant plusieurs voyages consécutifs que j'avais faits à Papétoaï, je n'avais pu m'entendre avec le district sur l'emplacement à donner au nouveau presbytère. Le terrain qui avait été demandé à la reine dans ce but étant le seul qu'elle possédât dans le village, je trouvais peu convenable d'insister auprès d'elle pour en obtenir la cession. Les autres terrains appartenaient tous à des propriétaires qui n'étaient pas disposés à les céder pour rien. C'est pourquoi, après en avoir causé

avec mon collègue M. Atger et notre frère M. Viénot, je me suis décidé à acheter un hectare et demi de terre environ, dans une belle position, à l'entrée de la baie de Papétoaï; c'est là que les habitants du district s'apprêtent à bâtir la nouvelle maison.

Le chef vient de me dire que, dès demain, rassemblés au son du tambour, ils iront, avec des haches, abattre les goyaviers et les citronniers pour préparer l'emplacement.

Votre tout dévoué,

J.-Fréd. VERNIER.



TAITI.

QUELQUES MOTS SUR LES ÉCOLES.

Par suite des craintes qu'avait inspirées l'absence de M. et Mme Viénot, de l'insuffisance du corps enseignant et des efforts que les missionnaires catholiques ont faits pour s'emparer des enfants, nos écoles ont passé par une crise assez alarmante. Grâce à Dieu, la situation s'est fort améliorée. On a perdu quelques élèves à Papéété, et cinq à six à Papaoa, mais les inscriptions sont promptement remontées à deux cent vingt. Il faut aussi tenir compte du fait que plusieurs des jeunes gens les plus avancés ont cessé de suivre les leçons pour occuper des places. Parmi ceux-là, deux sont devenus élèves interprètes du gouvernement, un, commis-greffier, deux, secrétaires du juge de paix, qui est en même temps notaire. Deux autres ont concouru avec succès pour des places d'interprètes salariés par l'État. L'admission de ces jeunes Taïtiens à de tels emplois fait honneur à l'école dirigée par M. Viénot, et a été fort remarquée dans l'île.

Il faudrait que nous pussions pousser avec vigueur cette partie de notre œuvre, et, pour cela, adjoindre à notre frère

des instituteurs capables. Mais la chose nous sera impossible aussi longtemps que l'état des fonds de la Société ne s'améliorera pas.

« Croiriez-vous, écrit M. Viénot, que les prêtres viennent d'ouvrir une seconde école catholique dans le district? Ainsi l'une est à notre droite, l'autre à notre gauche. Au *maximum*, ils peuvent avoir vingt enfants dans les deux écoles. Quel zèle et quelle persévérance à imiter! »

Notre frère serait fort reconnaissant s'il recevait de France des objets qu'il pût distribuer comme prix. On fait grand usage de ce moyen dans les établissements rivaux. Il ne serait pas nécessaire que ces prix fussent de grande valeur; il suffirait qu'ils eussent quelque utilité. A Taïti, on ne peut se procurer rien dans ce genre, si ce n'est à des prix exorbitants.

LESSOUTO.

IMPROVISATION PIEUSE ET POÉTIQUE DE DEUX FEMMES DE MABOULÉLÉ

M. et Mme Keck eurent, il y a quelques mois, un enfant qui leur fut retiré cinq jours après sa naissance. On était encore au milieu des troubles et des perplexités de la guerre; mais cela n'empêcha pas les sympathies des naturels de se manifester de la façon la plus touchante.

Après que l'enfant eut été déposé dans son petit cercueil, vêtu d'une robe blanche et entouré de fleurs, on fit savoir aux habitants de la station qu'ils pouvaient venir le voir. Tous accoururent, et chacun eut son mot à dire sur le départ si prompt de ce petit être, dont la naissance avait été saluée avec une grande joie. Deux femmes surtout étonnèrent le missionnaire en improvisant une espèce de complainte dialoguée qui lui parut digne d'être recueillie.

Nous la reproduisons ici comme un intéressant spécimen de poésie primitive, une preuve de l'élévation et de la profondeur des sentiments que peuvent éprouver ces noirs, auxquels tant de gens s'obstinent à ne reconnaître que des instincts égoïstes et matériels. Cet impromptu peut aussi servir à donner une idée de la manière dont les légendes se sont formées parmi ces populations naïves et impressionnables. Si les missionnaires n'étaient pas là pour veiller à ce qu'un tableau créé par l'imagination ne soit pas considéré comme répondant de tout point à la réalité, la complainte des deux néophytes de Maboulélé resterait peut-être parmi les Basoutos comme une démonstration de la préexistence des âmes.

Complainte.

Débora. — Nous sommes bien tristes ici ; nous pleurons, et pourtant au ciel il y a fête. Les anges chantent, ils se sont empressés d'aller à la rencontre du petit garçon qui vient de nous quitter. Il y a quelques jours, nous étions heureux, nous bénissions Dieu en voyant ce bel enfant qui réjouissait nos cœurs. Il est déjà parti, nous laissant dans le deuil.

Anna. — Tu sais, ma chère, que lorsqu'il quitta le ciel pour venir sur cette terre, c'étaient alors les anges qui pleuraient. Tous se réunirent autour du jeune frère qui voulait partir. Où vas-tu donc ? lui disait l'un ; pourquoi nous quittes-tu ? Ne sommes-nous pas heureux ici auprès de Jésus ? Ne vois-tu pas combien les habitants de la terre de péché souffrent et gémissent ? Serais-tu las de chanter nos beaux cantiques ? Notre beau pays ne plaît-il plus à ton âme ? Oh ! reste avec nous, il fait si beau ici ! Enfant, ajouta un ange expérimenté, crois-moi, tu ne gagneras rien à aller là-bas ; tu perdras ta robe blanche, ta pureté, et peut-être même ta place au milieu de nous.

Débora : Notre petit enfant se tut, les laissa tous parler, se lamenter, le blâmer, l'exhorter à rester ; puis il dit :

Mes frères, vous ne me comprenez pas ; je ne suis nullement fatigué de chanter les louanges de Jésus, ni de le servir, ni d'être avec vous. Notre belle patrie m'est toujours chère ; je sais que dans les lieux où je vais, règnent les pleurs, la tristesse, des douleurs inconnues ici. Ce n'est pas sans raison que je veux y aller. Je n'ai aucune envie de voyager ; ce qui me pousse, c'est la pitié ; j'ai compassion de gens qui ne sont pas heureux comme nous, et c'est ce qui m'a décidé à vous quitter, à m'éloigner de notre beau pays ; à me rendre sur une pauvre terre hérissée d'épines ; mon désir est d'y aller pendant quelques jours dissiper des tristesses et réjouir des cœurs par ma présence ; je ne resterai pas longtemps de peur de me souiller ; attendez-moi ; dans quatre jours, je reviendrai tel que je pars.

Anna : Les anges eurent la bouche fermée, plusieurs pleuraient ; tous baissaient tristement la tête. Enfin, un des plus âgés parla et dit : Mon frère, nous t'entendons, mais nous avons peur pour toi ; nous craignons que la tentation ne soit trop forte et que tu ne finisses par te plaire là-bas ; mais puisque tu as une mission d'amour, puisque c'est pour consoler ces malheureux pécheurs, va ! mais souviens-toi de tes promesses. Garde-toi bien surtout des souillures de la terre ; ne prends rien de ce que les hommes voudront t'offrir ; ne bois pas de leur eau ; ne goûte même pas du lait de la mère que Dieu te donnera là-bas ; nous verrons si tu seras fidèle.

Debora : Alors commencèrent les adieux ; chaque ange voulait le baiser, lui adresser une dernière exhortation ; tous l'accompagnaient jusqu'à la porte, qui se referma bientôt sur lui.

Il arriva chez nous, et nos cœurs s'élargirent à la vue du bel enfant qui venait du ciel. Nous nous empressâmes de lui donner de l'eau, mais nous eûmes beau y mettre du sucre, il la refusa ; il dédaigna le sein que sa mère lui présentait ; nous étions surpris, nous ne pouvions comprendre sa conduite. Il savait bien ce qu'il faisait, il ne voulait pas perdre l'affection de ses frères du ciel :

Anna : Trois jours se passèrent ainsi ; nous étions angoissés, nous criions à Dieu. Au ciel, on se préparait à aller à la rencontre du jeune voyageur. L'enfant que nous aimions tant ne se plaisait pas chez nous, il gémissait, il voulait partir, il demandait à Jésus de lui rouvrir la porte des cieux, et de le reprendre dans ses bras. Quand le soleil se leva pour la cinquième fois sur lui, il partit. Les anges impatients avaient les yeux fixés sur le chemin qui conduit du ciel à la terre. Un grand cri de joie retentit tout à coup dans toute la ville : « Il arrive » ! et aussitôt des milliers d'anges se pressèrent autour de la porte de la céleste cité. Tous les anges entonnèrent un chant de joie, pendant lequel l'enfant fut promené par la ville ; et, depuis, les fêtes et les réjouissances se succèdent au ciel sans interruption, tandis que nous sommes ici à pleurer et à gémir.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES MISSIONS MÉDICALES, DANS L'INDE ET EN CHINE,

Quels effets produisaient, soit sur les malades, soit sur la foule, les guérisons miraculeuses que Notre-Seigneur opérait ? Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, l'Évangile est sobre de détails, mais il en dit assez pourtant pour que nous sachions à quoi nous en tenir. Il nous raconte que beaucoup de ceux que le Christ avait rendus à la santé croyaient en lui, qu'ils le suivaient en donnant gloire à Dieu, et que, transportées d'admiration, les foules se pressaient pour l'entendre en s'écriant que jamais rien de pareil ne s'était vu.

Aujourd'hui les miracles ont cessé, mais la promesse de Jésus aux siens qu'il sera avec eux jusqu'à la fin du monde,

cette magnifique promesse demeure, et la guérison des malades est encore un des moyens que le Chef suprême de l'Église met en œuvre pour amener beaucoup d'âmes à la connaissance de la vérité qui les sauve.

Tout le monde sait que, depuis longtemps déjà, les Sociétés de Missions ont reconnu que les médecins-missionnaires sont au nombre des agents les plus utiles qu'elles puissent employer, et bien souvent nous avons eu l'occasion de citer des faits qui confirmaient cette expérience. Aurions-nous, en particulier, besoin de rappeler à nos lecteurs les inappréciables services que nos médecins-missionnaires français, MM. Lautré et Eug. Casalis, ont rendus à cette belle mission du Lessouto, dont de récentes épreuves ont si admirablement démontré la solidité ?

Les hommes dévoués qui, dans à peu près tous les grands centres missionnaires, travaillent à la propagation de l'Évangile tout en soulageant les misères corporelles, appartiennent à diverses nationalités et ont appris l'art de guérir dans des Facultés diverses, mais il existe en Écosse un établissement spécial qui en a déjà produit un grand nombre, et sur lequel on ne lira pas sans intérêt quelques détails.

La *Société des Missions médicales*, ou plutôt des *missionnaires-médecins* d'Édimbourg, a été fondée, si nous ne nous trompons, il y a dix ou douze ans. Ainsi que son titre l'indique, elle a pour but spécial de former, en vue de l'œuvre des Missions, des hommes capables de la servir tout à la fois comme médecins et comme prédicateurs de l'Évangile. Sa devise, tout évangélique, est cet ordre que le Seigneur donnait à ses disciples en les envoyant deux à deux annoncer sa venue : « Prêchez que le royaume des cieux est près et guérissez les malades. » Sous l'habile direction de son pieux fondateur, le docteur Burns Thompson, elle a déjà pu envoyer en divers pays plusieurs de ses élèves qui, s'établissant pour son compte ou au service d'autres Sociétés, se montrent remarquablement fidèles à cet ordre.

L'établissement, auquel est attaché un dispensaire, compte habituellement de dix à douze élèves internes, auxquels se joignent, pour suivre les cours, quelques autres jeunes gens de la ville.

La Société aspire à fonder au loin, dans les grands centres missionnaires, des établissements du même genre, c'est-à-dire qui réunissent à des hôpitaux et à des dispensaires des écoles médicales ouvertes à de jeunes indigènes. Elle y a réussi déjà sur quelques points, notamment à Bombay, à Madras et en Palestine, à Nazareth.

Un journal mensuel, rédigé par le docteur Burns Thompson, tient le public religieux au courant des opérations de la Société. Un autre journal très-répandu, le *Christian Work* (les œuvres chrétiennes) d'Édimbourg, lui consacre aussi quelques pages dans chacun de ses numéros ; et ces comptes-rendus ne sont pas de ceux qui font le moins d'honneur à la cause des Missions évangéliques. Nous en donnions, ici même, un spécimen en parlant, il y a quelques mois, des travaux du docteur Davidson, à Madagascar. Ce médecin-missionnaire, devenu le médecin de la reine d'Antananarivo et de sa cour, est un élève d'Édimbourg, qui s'est mis au service de la Société des Missions de Londres.

Tous les mois, la Société d'Édimbourg a des réunions où l'on s'occupe spécialement des sujets ou des faits missionnaires qui ont quelque rapport avec le but spécial de l'institution. On y voit et l'on y entend parfois quelques-unes des célébrités médicales de l'Université d'Édimbourg qui, sous ce rapport, tient un rang distingué parmi les grandes villes d'Europe.

Quelques traits empruntés au compte-rendu d'une de ces séances donneront une idée de l'intérêt qu'elles présentent.

Un des orateurs qui prirent la parole était le docteur Cleghorn, revenu récemment de l'Inde, où il avait rempli, pendant plusieurs années, les fonctions importantes de conservateur des forêts. Dans le cours de ses nombreux voyages à travers le pays, le docteur avait visité plusieurs missions

médicales, et il avait remporté de toutes ces visites les impressions les plus favorables.

A Madras, le docteur David Paterson, agent de la Société médicale, a sous sa direction deux dispensaires, un hôpital et une école où se forment à l'art de guérir quinze jeunes Indous, généralement capables, assidus au travail, et tous chrétiens. Au passage du docteur Cleghorn, ils lui donnèrent une preuve de leur soif d'instruction en lui demandant de leur faire une conférence sur les monts Himalaya ; « et jamais, dit-il, auditoire plus attentif ne s'était présenté à mes regards, mais ce qui me toucha davantage encore, ce furent les exhortations vraiment évangéliques que j'entendis adresser par quelques-uns de ces jeunes gens aux malades de l'un des dispensaires, que je visitai avec eux. »

Un autre élève de la Société d'Édimbourg, le révérend docteur Lowe, s'est acquis, dans le royaume du Travancore, une grande influence et les bonnes grâces du monarque indigène. Sa tâche, comme médecin, n'est pas aisée, parce qu'une grande partie des patients auxquels il donne ses soins se trouvent dispersés dans des jungles marécageuses, où l'humidité engendre beaucoup de maladies. Ces difficultés n'empêchent pas M. Lowe de former à l'art médical plusieurs jeunes Indous. Le roi lui-même s'est chargé de pourvoir à l'entretien de l'un d'entre eux.

Le docteur Elmslie, également sorti de l'École d'Édimbourg, a fondé, dans le Punjab et dans le Cachemire, des œuvres médicales auxquelles certaines autorités locales ont fait, à diverses reprises, une assez grande opposition, mais que les naturels apprécient, et qui ont été, pour beaucoup d'entre eux déjà, l'instrument d'un vrai réveil religieux. Au mois d'août 1868, le docteur Elmslie écrivait, de Cachemire même, que jamais encore son œuvre ne lui avait donné de si précieux encouragements. « Je ne saurais, ajoutait-il, vous parler d'aucune conversion parmi mes malades ; mais, évidemment, la croyance aux idoles s'en va, et ils se mon-

trent beaucoup plus empressés à lire ou à écouter les choses sérieuses qui constituent le grand message dont nous avons été chargés. » Un chiffre suffira pour donner une idée de l'importance des travaux du docteur : c'est que dans la ville d'Amritsar, il n'avait pas reçu et traité dans son dispensaire provisoire, moins de 557 malades en deux mois, et qu'à tous, lui ou ses aides avaient adressé quelques paroles sérieuses concernant l'état de leur âme...

Un autre orateur, qu'on entendit dans la même séance, après le conservateur des forêts de l'Inde, le révérend John Braidwood, revenu dernièrement du même pays, raconta brièvement l'histoire presque romanesque d'un élève de la Société d'Édimbourg. Entré au service de l'Église presbytérienne d'Ecosse, le docteur Colin Valentine avait été envoyé dans le Rajpoutana et s'était établi à Beawr, principal siège de la mission, quand, il y a trois ans, sa santé le força de faire une excursion dans le pays, et lui fournit l'occasion de s'arrêter à Jeypoor, ville capitale du Rajah. Celui-ci venait de fonder une école de médecine; ayant entendu parler du docteur Valentine, il le fit prier de vouloir bien examiner les élèves de l'établissement. Après quelque hésitation, le docteur consentit, et telle fut l'impression produite par la manière dont il s'y prit, qu'à la suite de cette séance, le Rajah lui proposa, non-seulement la direction de l'école, mais les fonctions de médecin de la cour et de directeur de l'instruction publique. Voyant en cela une porte providentiellement ouverte devant lui pour servir plus utilement la cause de l'Évangile, M. Valentine accepta pour un an, moyennant l'assentiment de la Société qui l'employait. Celle-ci se hâta de donner un avis favorable, et il en est résulté que, depuis trois ans, le docteur est resté à ce poste important, où il peut travailler avec une grande liberté à l'avancement du christianisme en même temps qu'à celui de la civilisation. Un fait a contribué à fortifier dans l'esprit du Rajah la confiance qu'il avait eue dès l'abord en lui. C'est la conversion d'un prêtre in-

dou, très-vénéré dans le pays, et qui s'était acquis plus de crédit encore en découvrant et en révélant une conspiration contre la vie du Rajah. Des fanatiques, irrités de voir dans ce prince un ami des lumières nouvelles, avaient conçu l'idée de le faire périr au moyen de charmes ou de sortilèges empruntés aux pratiques de l'indouisme.

Les dernières lettres du docteur annoncent qu'il s'occupe de fonder à Jeypoor plusieurs institutions qui seront, à la cour d'un prince indou, de précieuses nouveautés : une bibliothèque, un musée industriel, des cours d'histoire naturelle et de botanique, etc.

C'est de l'Inde, comme on le voit, qu'il fut surtout question dans la réunion dont nous venons de parler. La Chine, cependant, n'est pas moins ouverte à l'activité des médecins-missionnaires, et la Société d'Édimbourg aurait pu le rappeler car un de ses élèves, le docteur Carnegie, a fondé à Amoy un hôpital qui, l'année dernière, n'avait pas reçu moins de 751 malades, non compris ceux qui étaient venus prendre de simples consultations.

Nous croyons qu'un autre élève encore de la Société d'Édimbourg, le docteur Stewart, a récemment ouvert un hôpital à Fuchau.

Mais, pour plus de détails sur ce sujet, c'est à une autre source que nous allons puiser.

Dans le *Journal des Missions de l'Église presbytérienne des Etats-Unis*, le docteur Kerr, chirurgien en chef de l'hôpital de Canton, exprime la pensée qu'aider les prédicateurs de l'Évangile à en faire pénétrer les lumières au sein d'un peuple comme le peuple chinois, est le but le plus noble et le plus attrayant que puissent se proposer de jeunes chrétiens versés dans les sciences médicales.

Les médecins indigènes chinois sont très-nombreux, et on peut dire qu'ils jouissent dans leur pays d'autant de considé-

ration que les pays les plus civilisés peuvent en accorder aux leurs. Et pourtant leur science est bien peu de chose. Ils n'ont fait aucune étude ni de la structure du corps humain, ni des fonctions de ses divers organes. Ils ignorent également la nature de la plupart des maladies et les vertus spéciales des remèdes qu'ils leur opposent. Sur tout cela leurs théories, très-complicquées et longuement élaborées, sont presque toujours diamétralement en opposition avec la réalité. Il en résulte que si, dans les maladies ordinaires, une longue pratique supplée dans une certaine mesure à leur ignorance, il n'en est pas de même dans les cas extraordinaires, et qu'alors on les voit essayer tantôt une médication sans vigueur, tantôt des remèdes violents qui tuent presque inévitablement les malades.

En chirurgie, le mal est encore plus grand. Pour le médecin chinois, tout, ou à peu près, se borne à l'emploi de quelques caustiques, de cataplasmes et d'emplâtres plus ou moins anodins. On chercherait inutilement dans tout l'empire un homme qui entende quelque chose aux opérations chirurgicales. Ceux-là seuls en ont quelque idée qui se sont trouvés en relation avec des praticiens étrangers; et, au fait, ils en sauraient davantage qu'ils n'en seraient pas plus avancés. Jamais l'industrie chinoise n'a compté parmi ses produits, parfois si remarquables d'ailleurs, un seul de ces instruments de chirurgie que la science et l'art ont inventés et si admirablement perfectionnés dans nos pays civilisés.

Ajoutons que jamais non plus, — et dans les conditions qu'on vient de voir, cela se conçoit aisément, — l'idée n'était venue d'ouvrir en Chine des hôpitaux où les classes pauvres pussent être soignées et guéries de leurs maladies. Or, les indigents en Chine se comptent par centaines de millions. Quel immense champ de travail et quel noble résultat à poursuivre que de faire pénétrer dans un tel pays, sous les auspices du christianisme, quelques-uns des bienfaits dont les pays chrétiens jouissent à ce point de vue!

De là l'origine des missions médicales en Chine et les excellents effets qu'on en a déjà recueillis sur quelques points importants.

Au commencement de notre siècle, les propagateurs de l'Évangile qui tournèrent leurs regards vers l'empire du milieu, n'y jouissaient d'aucune liberté ; il ne leur était permis ni de prêcher en public, ni même de distribuer des traités. Ce fut alors, vers 1840, qu'une Société américaine eut l'heureuse inspiration d'ouvrir à Canton (la seule ville où les missionnaires eussent alors le droit de résider) un hôpital, qui, dès l'abord, attira une foule de malades, et qu'on put, bientôt aussi, ranger au nombre des institutions les plus utiles à l'avènement du règne de Dieu.

On ne s'y était d'abord occupé que de la guérison des maladies du corps, mais peu à peu on se mit à distribuer des traités, à exposer les principes de la foi chrétienne. Les services rendus à tant de pauvres amenèrent les autorités chinoises à fermer les yeux sur ces infractions à la loi de leur pays, et aujourd'hui que bien des barrières ont commencé à tomber en Chine, on peut être sûr que la fondation d'établissements pareils est encore un des moyens le plus infailibles d'ouvrir les voies à la prédication du christianisme. C'est ce qui arrivera surtout dans les villes de l'intérieur, où les étrangers sont toujours accueillis avec plus ou moins de préventions défavorables.

Grâce au zèle de la plupart des grandes Sociétés de missions qui travaillent en Chine, tous les ports de mer ouverts par les premiers traités, Canton, Schanghai, Ningpo, Fuhow, Amoy, ont des hôpitaux prospères. Il en a été ouvert aussi, depuis quelques années, dans plusieurs grandes villes de l'intérieur, entre autres à Pékin, Hankow, Swatow, dans l'île Formose et ailleurs, et partout avec le même succès. La capitale de l'empire en possède même deux, et y voit affluer par milliers le nombre des malades, qui, la plupart du temps, y entendent parler de Christ pour la première fois de

leur vie, mais en sortent rarement sans emporter avec eux de bonnes impressions et de précieux souvenirs.

Les chapelles des différentes missions comptent presque toutes parmi les auditeurs qui les fréquentent habituellement, des gens qui n'en ont pris le chemin que parce qu'ils avaient d'abord pris celui de l'hôpital ou du dispensaire chrétien. Plusieurs évangélistes et même, croyons-nous, un pasteur indigène aujourd'hui consacré, ont été amenés à l'Évangile de la même manière.

Encouragés par ces premiers résultats, plusieurs médecins-missionnaires ont entrepris d'enseigner leur art à de jeunes Chinois, qui dès à présent les assistent et qui pourront plus tard s'établir pour leur propre compte dans d'autres localités.

Un des plus anciens médecins-missionnaires employés en Chine par la Société de Londres, le docteur Hobson, a publié en chinois un ouvrage en quatre volumes qui traite des principales branches de l'art médical, et en expose les éléments de manière à diriger les étudiants en médecine chinois dans leurs premiers pas. D'autres écrits du même genre sont annoncés comme devant paraître bientôt.

On a remarqué bien des fois déjà que les hérauts de l'Évangile doivent être et sont en réalité les pionniers de la civilisation. Les faits que nous venons de signaler montrent que les missionnaires-médecins figurent avec honneur dans les rangs de ces bienfaiteurs de l'humanité.

INDE.

ÉVANGÉLISATION DES FEMMES.

Dernièrement, à New-York, une grande réunion d'amis des Missions s'est occupée spécialement des progrès du christianisme dans l'Inde, et de la nécessité, de plus en plus clai-

rement démontrée, d'employer des femmes à l'évangélisation de ce pays. C'est par les femmes surtout qu'on peut être sûr d'arriver aux femmes, et une fois que les femmes seront gagnées, les succès seront bien autrement rapides qu'ils ne l'ont été jusqu'ici. Une lettre, écrite de l'Inde et lue dans cette séance, a mis cette assertion dans un jour éclatant en décrivant l'influence des mères indoues sur leurs enfants, et en particulier sur leurs fils.

« Aussitôt qu'un enfant est venu au monde, dit l'auteur de cette lettre, sa mère le présente à la divinité spéciale du logis. Dès qu'il peut bégayer quelques mots, les premiers qu'elle l'habitue à répéter sont les noms les plus connus du panthéon indou, et avant même que sa jeune intelligence ait eu le temps de se développer, elle lui raconte les absurdes et dégradantes légendes dont elle a été elle-même nourrie. Comment s'étonner après cela que, dans la plupart des cas, il devienne en grandissant un des appuis des superstitions et des pratiques immorales de l'indouisme? L'ambition de la pauvre femme, si profondément ignorante elle-même, aboutit forcément à ce résultat.

« Supposez, après cela, que, par suite de quelques circonstances heureuses et souvent contre le gré maternel, l'enfant soit placé dans une école missionnaire: il y apprend les vérités fondamentales du christianisme; son cœur en est ému, la lumière se fait dans son esprit, et dans ses visites à la famille, il se montre bien décidé à ne plus vénérer ni la divinité du logis, ni aucune autre idole. Mais à cette découverte, la pauvre mère reste comme pétrifiée. Quoi! son enfant, son fils bien-aimé, celui qui lui a coûté tant de peines et de soins, devenir chrétien! Oh! il faut l'en empêcher à tout prix! alors, comme on dit ailleurs, toutes les cloches sont mises en branle, on a recours aux dieux, des sacrifices et des cérémonies, aussi pompeuses qu'on le peut, sont organisés dans les temples; et soyez sûr qu'aucun des moyens d'agir sur l'imagination du jeune homme ne sera négligé.

« Puis, si l'enfant reste ou retourne à l'école et persiste à se déclarer pour le Christ, voici la mère qui vient le voir, et qui, les cheveux épars, la figure baignée de larmes, se jette à ses pieds, lui embrasse les genoux, et laisse déborder comme les eaux d'une cataracte tout ce qu'il y a dans son cœur de tendresse, d'alarmes, d'épouvante : « O mon enfant, veux-tu me
« laisser ainsi ? Veux-tu abandonner les dieux de tes pères ?
« Oh ! pour le faire, attends au moins que je sois morte. Il
« faut que mon âme monte au ciel, ne la condamne pas à la
« perdition. Je suis ta mère, oh ! mon enfant, mon enfant ! »

« Et à la vue de ce désespoir, l'enfant, qu'elle ne lâche plus, jette des regards éperdus sur elle, sur le missionnaire, puis vers le ciel ; une lutte terrible s'engage dans son âme ; il en est comme brisé, et bien souvent, dans la plupart des cas, hélas ! c'est la mère qui remporte la victoire !

« On dit qu'aux Indes la femme n'est rien : cela est vrai dans un sens, mais en ceci son pouvoir est énorme. Le seul moyen d'y échapper est de nous assurer l'appui des mères, et nous n'y parviendrons qu'en les gagnant elles-mêmes, par le cœur, à la cause du vrai Dieu. »

Ainsi parlent, non-seulement l'auteur de la lettre, mais tous les missionnaires qui sont à l'œuvre parmi ces 150 à 200 millions d'âmes que compte l'Inde britannique ; et de là aussi tous les efforts que l'on a tentés, depuis une dizaine d'années surtout, pour multiplier dans ce pays le nombre des femmes missionnaires. Nous avons pu signaler ici plus d'une fois quelques-uns des premiers effets de cette nouvelle direction donnée aux missions indoues, et notamment de cette œuvre des zénanas, que tous les rapports s'accordent à représenter comme pleine d'avenir. Ajoutons que toutes les Sociétés de missions, anglaises ou américaines, rivalisent actuellement à qui comptera, parmi ses agents, le plus de femmes chrétiennes consacrées spécialement à l'évangélisation des pauvres femmes idolâtres de l'Inde.

Une Société des États-Unis, dont la formation ne remonte

qu'à 1860, l'*Union missionnaire américaine*, est entrée avec résolution dans cette voie. Elle emploie déjà dans l'Inde (au Bengale seulement, croyons-nous) 11 chrétiennes venues d'Amérique et 35 chrétiennes indigènes, qui vont de maison en maison, et y donnent l'instruction à plus de 800 Indoues appartenant, pour la plupart, aux classes élevées.

Le correspondant d'un journal américain lui écrit de Calcutta :

« Ce mode d'évangélisation présente des caractères qui lui sont propres.

« En arrivant dans la pièce où les femmes d'une maison doivent se réunir, la visiteuse est mise en possession du seul siège qui s'y trouve. Son auditoire s'assied à ses pieds, — un vrai troupeau d'enfants dans presque tous les sens du mot, et, au point de vue intellectuel, infiniment plus enfant que les élèves d'une de vos classes élémentaires d'histoire ou de grammaire. Ce qu'elles demandent surtout, c'est qu'on leur apprenne à broder; mais la première et indispensable condition qu'y met la maîtresse est qu'on étudie d'abord l'alphabet, puis qu'on se forme à l'art de la simple couture. Ennuycées de ces travaux sérieux, quelques-unes se découragent, et au bout de quelques leçons on ne les revoit pas; mais la plupart pourtant persévèrent, apprennent à lire couramment et reçoivent, avec plus ou moins de profit les premières notions de la foi chrétienne.

« Et ainsi vont, de maison en maison, presque toujours par une épouvantable chaleur, ces saintes servantes du Seigneur, et l'on peut dire que rien n'égale leur dévouement et leur énergie. Ce qu'elles font là est une grande œuvre. Les ruits n'en sont pas encore très-visibles, mais ce qu'on peut en attendre pour l'avenir religieux du pays est incalculable. »

LES MISSIONS DE L'UNITÉ DES FRÈRES OU MORAVES.

Il est des institutions dont on ne se lasse pas d'admirer le zèle et de citer les travaux. Telle est celle des frères Moraves. Voici ce qu'en disait il y a quelque temps la *Semaine religieuse* de Genève :

« Nous avons sous les yeux le dernier Rapport publié sur l'œuvre des frères Moraves parmi les païens : 316 missionnaires sont répartis dans 87 stations, aux Indes occidentales (qui en comptent à elles seules 58), au Groenland, au Labrador, au Thibet, en Australie, et dans l'Afrique australe.

« Les frères de l'Unité furent, au milieu du dix-huitième siècle, les pionniers de cette dernière mission où travaillent maintenant avec eux les Anglais, les Allemands et les Français parmi les Bassoutos. Et c'est là aussi qu'en vrais disciples de Jésus-Christ, ils ont desservi depuis cinquante ans un hospice de lépreux.

« Toujours à la brèche, au nord comme au sud, à l'orient comme à l'occident, ils se sont attaqués à ces Papous de la Nouvelle-Hollande, si dégradés, et si abrutis que quelques voyageurs leur ont refusé le nom d'hommes. A l'heure qu'il est, 77 indigènes y reçoivent leurs soins dans deux stations où les terres sont cultivées, où les huttes informes sont devenues des maisons, et où de vraies familles habitent ces maisons et y chantent les louanges du Seigneur.

« Sur les frontières du Thibet, un champ inexploré jusqu'ici se cultive depuis quelques années par les frères Moraves. Des obstacles de tout genre n'ont cessé d'entraver les missionnaires, mais ils ne s'impatientent point; ils étudient la langue, ils se font aimer par leurs bons offices, surtout médicaux, et ils attendent avec foi le jour où Dieu leur ouvrira les portes de ce royaume du Grand-Lama.

« Bien avant toutes les autres Sociétés religieuses, les Moraves ont compris l'importance, le devoir de développer chez

les indigènes l'esprit missionnaire ; ils en occupent à ce titre 1,070 dans leurs diverses stations. Jusqu'ici les Esquimaux semblaient si timides, si enfants, qu'on ne les croyait pas capables de se passer de lisières. L'an dernier, deux d'entre eux ont spontanément offert leurs services et sont partis avec leurs familles pour aller vers les païens plus au nord, leur parler du Seigneur Jésus-Christ. Plusieurs amis d'Europe se souviennent dans leurs prières de ces deux hommes, prémices de leur nation, Daniel et Gottlob ; on n'en a pas encore de nouvelles.

« Les missions moraves se font de la manière la moins dispendieuse possible : elles ne dépensent que 390,000 fr. pour ces 316 missionnaires. Mais des ouragans terribles ont récemment, dévasté plusieurs des stations de Saint-Thomas et de la côte des Mosquites ; et maintenant la caisse des missions présente un déficit de 60,000 francs.

On espère que la charité des amis de l'œuvre l'aidera à sortir de cet embarras momentané.

AUSTRALIE.

MOËURS DES INDIGÈNES.

L'article qui précède rappelle que les populations indigènes de la Nouvelle-Hollande ou Australie, sont au nombre des races les plus dégradées du monde, au point de vue de l'intelligence comme au point de vue physique. Sous ce rapport le récit qu'on va lire est saisissant ; nous l'empruntons au journal d'un missionnaire morave, fixé à Kitalpanina, M. Meissel dont le nom a déjà paru quelquefois dans nos pages.

« Une femme indigène, dit-il, était morte durant la nuit,

et avait été enterrée le matin suivant; mais, chose horrible à dire, son corps a été dévoré ensuite, du moins en partie, par ses compatriotes. Un homme de la police qui avait assisté à l'enterrement, était resté sur les lieux jusqu'à ce qu'il se crut assuré qu'aucun acte de ce genre n'aurait lieu. Mais un natif lui a dit depuis qu'aussitôt après son départ les gens de l'endroit avaient déterré le corps et s'en étaient repus. Cet homme ajouta qu'ils s'imaginent qu'ils oublieraient bientôt leurs amis décédés s'ils ne s'assimilaient pas ainsi leurs restes.

« Comme de raison, on avait attribué la mort de la défunte à la sorcellerie, et on n'avait pas manqué de se livrer à des pratiques superstitieuses pour découvrir le coupable. Parvenus sur les bords de la fosse, creusée à quatre ou cinq cents mètres du camp, les porteurs du cadavre, s'étaient agenouillés en gardant le funèbre fardeau sur leur tête. Une proche parente de la défunte s'était placée, dans la même attitude, en face d'eux, de l'autre côté de la fosse. Puis, pendant à peu près une demi-heure, un autre membre de la famille avait émis d'une voix stridente des questions comme celles-ci : « Quel est le sorcier qui a fait ceci ? Où est-il ? A quelle tribu appartient-il ? Quand a-t-il fait le coup ? etc. » A chacune de ces questions la pleureuse placée en face avait répondu comme elle l'avait jugé bon. La dernière question posée était celle-ci : « Par quel moyen l'acte fatal a-t-il été accompli ? » A cela elle avait répondu hardiment : « Au moyen d'un os. » Et l'assistance tout entière de répéter avec des cris discordants et prolongés : « Au moyen d'un os. »

« Tel est un des usages les plus constants de ces pauvres gens, à la mort de l'un des leurs, et cela même alors qu'un âge avancé, comme dans le cas présent, suffirait à lui seul pour expliquer le décès. Suivant eux, quand l'ennemi de quelqu'un veut se défaire de lui, il se procure un os d'homme, ou, en certains districts, un os de kangourou; puis il l'enterre, et chaque nuit il va en enlever un morceau en pensant à celui dont il désire la mort, jusqu'à ce que cette mort arrive. Si le

charme ne réussit pas, et si malgré tout la personne reste bien portante, c'est, parce que quelqu'un se livre à des opérations contraires qui détruisent l'effet désiré.

« Quant aux personnes désignées ainsi comme coupables du meurtre sur la tombe du mort, on peut être sûr que les parents de celui-ci ne les perdront pas de vue, et que, tôt ou tard, elles périront de leurs mains, très souvent sans savoir pourquoi et même sans se douter que le moindre soupçon ait plané sur elle. »

Tels sont les effets de l'ignorance chez les sauvages de l'Australie. On sait que malgré ces mœurs barbares, les messagers de la Parole sainte les recherchent, vont s'établir auprès d'eux, et ont déjà eu la joie d'en voir quelques-uns ouvrir leur cœur aux influences de la grâce. Mais cette population, si misérable à tant d'égards, tend à disparaître du sol qu'elle possédait jadis à elle seule. Le missionnaire Meissel affirme que d'après ses observations, il y a parmi les natifs au moins douze décès pour une naissance. L'adoption de l'Évangile et des mœurs chrétiennes pourrait seule arrêter ou du moins diminuer cet effrayant acheminement vers une disparition complète.



AMÉRIQUE DU SUD.

UNE EXCURSION MISSIONNAIRE DANS LA GUYANE ANGLAISE.

Georgetown, capitale de la Guyane anglaise, est située à l'embouchure de la Démérara. Plus haut, en remontant cette rivière et ses nombreux affluents, on trouve de magnifiques forêts qu'exploitent de nombreux bûcherons ou coupeurs d'arbres, venus d'Angleterre ou sortis des rangs de la population créole. Plus haut encore, à 200 milles (de 70 à 80 lieues) de Georgetown, la rivière forme une cataracte qu'on désigne

sous le nom de Grande-Chute (*Great falls*). Ce point est comme la dernière limite de la civilisation, en ce sens qu'au delà le pays ne compte plus pour habitants que les restes épars des anciennes tribus aborigènes.

Jusqu'à la Grande-Chute, les bûcherons ont apporté avec eux quelques notions du christianisme; mais si l'on en excepte une des tribus aborigènes avec lesquelles ils se sont mis en rapport, celle des Arawaks, les Indiens s'étaient, jusqu'à ces derniers temps, montrés très peu disposés à se laisser évangéliser. Depuis quelques années cependant, une autre d'entre elles, celle des Acawoios, est devenue plus accessible, et c'est d'elle surtout qu'il s'agit dans la relation de voyage qu'on va lire.

Le caractère et les habitudes de ces anciens possesseurs du sol, aujourd'hui relégués dans l'intérieur par le flot envahisseur de la civilisation. présentent plus d'un trait intéressant.

On peut dire, en général, des populations aborigènes de ces contrées, que les colons appellent indistinctement les *Bucks*, qu'elles sont les moins barbares parmi les barbares. Ces Indiens sont naturellement doux, timides jusqu'à l'excès, parfaitement inoffensifs et n'ayant d'autres vices que ceux qu'a fait surgir parmi eux le contact ou le voisinage des blancs. Quelques querelles de tribu à tribu sont les seules occasions où ils se montrent animés d'un esprit de dispute ou de violence. Ayant excessivement peu de besoins, et chacun, ou à peu près, se suffisant à soi-même, ils vivent indépendants, se mêlent très peu à la population blanche et encore moins aux nègres venus d'Afrique, avec lesquels ils paraissent n'avoir que très peu de traits communs. Leur plus grand défaut, au point de vue de la civilisation, est leur amour de la vie nomade. Ils paraissent incapables de se résigner à séjourner plus de trois à quatre mois sur le même point. Leurs villages temporaires, toujours situés sur les bords d'une rivière, d'un lac ou d'un étang, ne se composent que de quelques huttes construites à la hâte et avec le moins

d'apprêts possible : quelques pieux plantés dans le sol et servant d'appui à des feuilles de palmier ou à des roseaux en font tous les frais. A l'intérieur, pour tout meuble, le hamac, qui sert tout à la fois de lit, de sofa ou de siège, et une sorte de buffet ou d'appentis, qu'ils nomment le *barbra*, destiné à recevoir les provisions de bouche (quand il en existe), quelques pièces de vaisselle grossière, et les petits objets qu'on ne saurait laisser traîner sur le sol.

Toute l'industrie des Bucks se borne à chasser et à pêcher, à fabriquer leurs arcs et leurs flèches, leurs instruments de pêche, quelques pots en terre glaise, leurs hamacs et les embarcations légères au moyen desquelles ils voyagent sur les rivières et les étangs du pays. Ces barques ne sont, du reste, que des troncs d'arbres creusés, surtout au moyen du feu, ou bien l'écorce d'une espèce d'arbre, qu'ils arrangent et consolident sans y employer jamais ni clous ni corde d'aucun genre. Vivant toujours, comme nous l'avons dit, sur le bord des eaux, on pourrait presque les appeler un peuple amphibie. Depuis quelques années, cependant, ils se sont mis à couper des arbres, soit pour les vendre eux-mêmes aux marchands, soit pour le compte des bûcherons attirés qui exploitent les forêts.

Au point de vue religieux, ils ont bien quelques notions de l'existence d'un dieu et d'une vie à venir, mais très vagues, et qui n'exercent aucune influence sur leurs pensées ou leurs actes. Ils n'ont ni prêtres, ni temples, ni rites, ni pratiques d'aucune sorte, — ce qui ne les empêche pas de se laisser exploiter assez souvent par le charlatanisme de quelqu'un de ces prétendus sorciers ou médecins qu'on retrouve partout où règnent l'ignorance et les vagues frayeurs du paganisme.

C'était une partie de ces populations qu'allait visiter, en août 1868, l'évêque anglican de la Guyane. Il avait déjà fait le même voyage en 1867 ; mais on lui avait parlé d'un mouvement religieux qui se manifestait sur quelques points. Il

voulait s'en assurer de ses propres yeux, et consolider par sa présence tous les progrès qu'il pourrait avoir à constater.

Accompagné d'un ecclésiastique qui avait pendant quelque temps exercé son ministère dans la contrée, il voyageait dans un simple bateau, recouvert d'une tente et conduit par quatre rameurs.

En remontant la Démérara, l'évêque se trouva, dès le soir du premier jour, en face d'un établissement qu'il ne pouvait se dispenser de visiter bien qu'il n'eût rien de commun avec les aborigènes. C'était une colonie chinoise remarquablement prospère, qu'évangélise un catéchiste nommé M. Bispham. Un vieux Chinois, sincèrement converti à l'Évangile, y servit d'interprète à l'évêque, qui, le lendemain de son arrivée, put baptiser vingt-cinq Chinois, presque tous adultes, en confirmer quarante-sept et administrer la Sainte Cène à soixante-dix communiants, parmi lesquels se trouvaient cependant quelques créoles. Une école, récemment ouverte, compte déjà un assez bon nombre d'élèves et rend de précieux services. En somme, l'évêque partit de cet endroit, nommé *Hopetown* (la ville de l'espérance), en emportant l'idée qu'il s'y faisait une œuvre pleine d'avenir.

La station de Dalgyn, qu'il atteignit le soir du même jour, et où il devait passer le dimanche, ne lui donna pas moins de satisfaction. Une chapelle convenable y a été bâtie, en grande partie aux frais du troupeau, sur un terrain donné par un pieux et vénérable vieillard africain, qu'on peut appeler le patriarche du village. Un catéchiste capable et dévoué occupe ce poste, sous la direction d'un pasteur qui vient y passer dix ou douze jours tous les deux mois. L'évêque y baptisa quelques enfants et donna la communion à cinquante-sept personnes, dont la plupart étaient des Indiens.

De Dalgyn, les voyageurs, quittant leur légère embarcation, traversèrent à pied, non sans fatigues, sans privations et sans dangers, une forêt marécageuse, pour visiter une sta-

tion de l'intérieur nommée Dacoura; puis, regagnant le fleuve, ils continuèrent à le remonter, et après deux jours de lutte contre le courant, ils arrivèrent au poste missionnaire le plus avancé que l'Église anglicane ait fondé dans ces parages, celui de Maluli. Ici, les bords de la rivière n'offrent plus au regard ni établissements d'aucun genre, ni maisons qu'on puisse appeler de ce nom. L'œil n'y découvre plus, soit à droite, soit à gauche, que d'immenses forêts, entrecoupées de ruisseaux ou d'étangs, le long desquels errent les Indiens, adonnés, comme toujours, à la pêche, à la chasse, ou à l'abatage des arbres. Quelques bûcherons européens, dont le principal, nommé M. Couchman, rend de grands services à la cause évangélique, sont établis à Maluli, et, plus haut encore, au pied de la Grande-Chute.

Ce lieu était le terme du voyage de l'évêque. Seize mois auparavant, il l'avait déjà visité en compagnie d'un missionnaire qu'il appelle « l'apôtre des Indiens » le révérend Brett, et d'un catéchiste indigène nommé Philippe. Ces deux hommes, qui parlent couramment les langues arawak et acawoio, sont à l'œuvre dans la contrée depuis quelques années, et y ont déployé un zèle vraiment apostolique. C'était le résultat de leurs travaux que l'évêque venait constater.

Il n'eut pas de peine à reconnaître, dès l'abord, qu'il n'y avait rien d'exagéré dans les rapports qu'il avait reçus. Son arrivée, annoncée depuis quelques mois, avait excité un tel intérêt qu'en remontant le fleuve, au-delà même de Malouli, il en trouva les deux bords encombrés d'indigènes. « On aurait pu croire, dit son compagnon de voyage en racontant cette scène, que chaque arbre du rivage recélait un Indien. » Des feux brillaient partout; des groupes de Bucks, de Buckines et d'enfants les entouraient, et, plus près, jusque dans le lit du fleuve, s'agitaient, tantôt dans leurs légers canots, tantôt debout au milieu des flots, les plus curieux ou les plus pressés de ces Peaux-rouges.

Le chef de la tribu des Acawoios, qu'on désigne ordinai-

rement sous le nom de capitaine Kanaïmapo, était venu en personne au-devant de l'évêque, avec l'intention de lui demander le baptême pour lui et pour tous ceux de son peuple qui avaient cru à la parole des missionnaires. M. Couchman, le bûcheron mentionné plus haut, raconta aux voyageurs l'ardeur avec laquelle ces gens s'étaient groupés autour de lui, aussi souvent que la chose leur avait été possible, pour l'entendre expliquer l'Évangile. Impatients de voir l'évêque, et se regardant déjà comme membres de l'Église, ils avaient travaillé avec un redoublement d'énergie dans le but de se procurer des vêtements convenables pour le jour de leur baptême.

Ce fut dans la maison de M. Couchman, située non loin de la Chute, qu'eut lieu le premier examen des candidats. Ils étaient au nombre de cent quarante. Tous avaient appris par cœur le Symbole des apôtres et l'Oraison dominicale, traduits dans leur langue par M. Brett, et ils répondirent, généralement avec intelligence, aux questions que l'évêque leur adressa, par l'entremise de M. Couchman, sur les doctrines contenues dans ces deux documents. « Rien, dit le narrateur déjà cité, n'égale la douceur et le charme de la voix de ces enfants de la forêt. C'est une véritable musique qu'il est impossible d'entendre sans émotion. »

Le lendemain, dans la chapelle de Maluli, grande assemblée d'Indiens, parmi lesquels figurent les candidats de la veille. Ils se présentent par centaines, et cent soixante-dix-sept d'entre eux se montrent assez instruits, et donnent des preuves assez certaines d'une conversion véritable pour être jugés dignes d'entrer dans les rangs de l'Église. Le jour suivant encore, qui était un dimanche, soixante-sept autres adultes, et cent cinquante-deux enfants sont baptisés; la confirmation est donnée à un certain nombre d'individus, la plupart Indiens, et, enfin, la sainte Cène est célébrée avec ordre et recueillement. Dans un tel lieu et dans des circonstances si peu ordinaires cela produisit une impression dont il serait difficile de décrire la solennité. Tous ces

actes, baptêmes, confirmations, prières et communion, avaient duré près de cinq heures sans interruption. Ce fut, pour l'évêque et pour ses collaborateurs, une journée très fatigante, mais singulièrement bénie.

Au nombre des candidats admis était le vieux chef Kanaïmapo, dont le baptême occasionna une sorte d'épisode dans la cérémonie. Atteint depuis quelques jours d'une fièvre qui est malheureusement très fréquente dans le pays, il s'était trouvé indisposé au commencement du service, et l'on avait craint qu'il ne pût en attendre la fin; mais, avec l'assentiment de l'évêque, ses gens étaient allés chercher son hamac, l'avaient suspendu dans un des coins de la chapelle, et ce fut là que le digne vieillard reçut l'eau du baptême.

Plusieurs des quatre cents Indiens qui s'étaient présentés au baptême avaient dû être ajournés; l'évêque les consola de ce mécompte en annonçant que, Dieu le voulant, il reviendrait avant un an, et que s'ils avaient fait, en connaissances et en piété, les progrès auxquels il les exhortait, il serait heureux de leur conférer les mêmes privilèges qu'à leurs compagnons.

Quelques-uns des néophytes étaient venus de très loin dans l'intérieur pour prendre part à la cérémonie; on en cita trois qui avaient fait un voyage de plusieurs semaines pour atteindre Maluli.

Par suite d'engagements préalables, l'évêque dut quitter Maluli le soir même du dimanche dont il avait fait un si bel emploi. Au moment où il monta dans la barque qui devait l'emmener, la foule des Indiens s'était portée sur son passage, et beaucoup d'entre eux suivirent l'embarcation, en courant sur le rivage, aussi loin qu'ils le purent, saluant de la main, et poussant des acclamations qui montraient bien de quels sentiments leurs cœurs étaient pleins, car ce peuple est généralement très sobre de démonstrations pareilles.

Les progrès de l'Évangile parmi les Acawoios sont un fait très encourageant et plus important encore qu'on ne pourrait le croire au premier coup-d'œil. Ces Indiens ont des rap-

ports très fréquents avec la plupart des tribus Caraïbes de l'intérieur. Beaucoup d'entre eux voyagent comme colporteurs et savent la plupart des dialectes parlés dans ces vastes régions si peu connues. Ils peuvent donc devenir, sous la bénédiction divine, ce peu de levain qui fera un jour lever toute la pâte.

Admirable puissance du christianisme, réfutation glorieuse de toutes les négations de l'incrédulité ! La connaissance du nom de Christ pénètre et se répand de plus en plus au sein des populations perdues dans les forêts du Nouveau-Monde ! Quand la science s'occupe de ces contrées, c'est uniquement pour en décrire l'aspect ou les produits ; les missionnaires y vont chercher des âmes, et répandre les célestes consolations de la foi. De quel côté sont les vrais bienfaiteurs de l'humanité ?



ÉTATS-UNIS.

UNE BELLE RÉUNION MISSIONNAIRE.

A la fin de l'année dernière, l'Eglise protestante épiscopale de New-York tint une réunion qui prouve à quel point l'œuvre des missions est populaire dans ce pays. Elle eut lieu dans une des plus splendides et des plus vastes salles de la ville, l'Académie de musique ; et l'on évalue à plus de quatre mille personnes le chiffre des assistants. Plusieurs orateurs des plus goûtés y prirent la parole pour recommander, à divers points de vue, l'objet de la réunion. Des chants, des prières, auxquels l'assemblée entière s'unit avec un entrain remarquable, animèrent la séance, et quand vint la collecte, on s'aperçut qu'il y avait là autre chose qu'une excitation passagère. Pendant qu'elle se faisait dans les rangs de l'assemblée, trois des assistants se levèrent et annoncèrent qu'ils souscrivaient chacun pour 1,000 dollars (5,000 fr.) ; un

quatrième s'engagea pour 500 dollars (2,500 fr.), et le produit des bourses ne s'éleva pas à moins de 2,000 dollars (10,000 francs.) Produit total de cette collecte d'un jour : 27,500 fr.

Des Eglises ou des Sociétés religieuses peuvent faire de grandes choses quand elles sentent à leurs côtés et derrière elles une telle armée d'amis aussi généreux que sympathiques.

NOUVELLES RÉCENTES

COLOMBIE BRITANNIQUE.

On n'aura pas lu sans intérêt le récit missionnaire où figure si honorablement l'évêque anglican de la Guyane. Un autre prélat de la même Église, l'évêque de la Colombie écrit de Victoria, sous la date du 2 novembre, que les missions indiennes qu'il a sous sa direction donnent aussi des résultats remarquables. Malgré l'insuffisance des ressources, il a fallu, pour répondre à des vœux manifestés de plusieurs côtés, entreprendre de nouvelles œuvres, et, en les bénissant, le Chef suprême de l'Église en a comme légitimé la hardiesse. Dans le district de la rivière Thomson, plus de 1,000 conversions ont accru d'autant le chiffre des membres de l'Église, et une visite de l'évêque à ces néophytes l'a convaincu que c'était vraiment une précieuse acquisition. Une autre mission, d'une origine plus récente encore, entreprise au sein de la tribu des Apts, est en voie de prospérité. L'évêque a pu la confier à un ancien missionnaire catholique romain, dévoué depuis longtemps à l'œuvre des missions, et d'autant plus capable de mener celle-ci à bien qu'il s'est franchement converti à l'Évangile.

« Nous avons ici, ajoute l'évêque, de grands sujets de bénir Dieu. Il y a dix ans, la Colombie ne possédait qu'une église et qu'un pasteur ; aujourd'hui, nous avons vingt-cinq églises ou chapelles, douze bâtiments d'école, quinze ecclésiastiques et treize catéchistes ou instituteurs fonctionnant dans trente-cinq localités différentes. Voilà ce que, sous la bénédiction d'en-haut, nous ont permis de faire les généreuses sympathies de nos amis. »

LE DOCTEUR LIVINGSTONE.

Le célèbre docteur Livingstone vient de recevoir une honorable distinction. L'Académie des sciences, de Paris, prenant en considération les précieux services qu'il a rendus à la géographie, vient de le nommer l'un de ses correspondants, et cela presque à l'unanimité des suffrages. Nos lecteurs savent que, tout en cessant d'être missionnaire pour devenir un des explorateurs les plus heureux de l'Afrique centrale, l'intrépide voyageur est resté l'ami des missions et qu'il s'occupe avec amour des moyens à tenter pour mettre un terme à l'odieux trafic des nègres.

Le docteur ne recevra pas de sitôt la nouvelle de l'honneur que vient de lui conférer l'Institut de France. Ses dernières lettres, datées de la fin de décembre 1867, annoncent qu'à cette époque il était encore occupé à chercher les sources du Nil, dans un endroit nommé Cazembe, et situé à quelque distance d'Ujiji. Il avait éprouvé de grandes fatigues, mais se portait pourtant bien. Une des privations les plus pénibles qu'il eut à supporter était, disait-il avec simplicité, « une complète absence de souliers. » Il avait eu aussi, en traversant une rivière, le malheur de perdre son papier, ses crayons, sa cire à cacheter, et s'estimerait heureux si ses amis trouvaient le moyen de lui faire parvenir de quoi réparer ces pertes.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Un missionnaire de cette contrée rend compte des admirables changements que la prédication de l'Évangile a produits à Cavalla, la principale des stations de l'Église épiscopale des États-Unis en Afrique. Quand l'évêque Payne y arriva, la contrée présentait l'aspect d'une sorte de forêt sauvage ; à présent on pourrait presque l'appeler un vaste jardin.

A cette époque, il y avait dans la ville plus de vingt prêtres du démon ; maintenant, il n'y en a plus qu'un, et c'est un pauvre homme sans crédit, que tout le monde méprise. Aux cris les plus féroces et au bruit des orgies, a succédé celui de la prière et des chants religieux, qui, tous les matins et tous les soirs, vient réjouir le cœur du chrétien.

D'autres symptômes, non moins encourageants, sont, d'une part, le nombre croissant des pasteurs ou des catéchistes indigènes, et de l'autre, les succès accordés aux efforts de la mission pour faire arriver le christianisme aux tribus de l'intérieur, restées jusqu'à ce jour sous l'influence de l'islamisme.

AFRIQUE DU SUD.

Depuis cinq ans, la mission fondée par la Société allemande des missions rhénanes parmi les Namaquas de la côte occidentale, a éprouvé de grands revers. Elle a perdu plusieurs de ses missionnaires ; par suite des guerres incessantes auxquelles se sont livrés les indigènes, cinq de ses stations ont été détruites, un comptoir établi à la Baie des Baleines a été saccagé, et l'agent qui le dirigeait mis à mort. A la suite de ces désastres, la Société, craignant pour l'avenir de ses œuvres dans ce champ de travail, a imploré

pour elles la protection du gouvernement anglais. On espère que cette demande d'intervention recevra un accueil pareil à celui qu'a reçu du même gouvernement notre mission française du Lessouto.

ILES SANDWICH.

Projet de jubilé. — Les Églises évangéliques de ces îles, c'est-à-dire la grande majorité de la nation, se proposent de célébrer bientôt, en juin 1870, le cinquantième anniversaire de l'arrivée des premiers missionnaires américains. En vue de ce jubilé, la Société des missions sandwichiennes a décidé d'inviter toutes les missions de l'Océanie à s'y faire représenter, autant que possible, par des délégués indigènes. On espère obtenir pour eux des passages gratuits à bord des navires que diverses Sociétés de missions emploient dans ces parages. Cette grande conférence, dont on se promet beaucoup d'édification, aura lieu à Honolulu. Le seul fait de sa possibilité montre quelles bénédictions Dieu a répandues sur les travaux de ses serviteurs aux îles Sandwich.

SIERRA-LEONE.

On sait les succès obtenus à Sierra-Léone par la Société des Missions de l'Église anglicane, qui, depuis quelques années, a pu se retirer de ce champ d'activité, parce que les Églises qu'elles y a fondées se sont assez développées pour pouvoir se suffire à elles-mêmes.

La Société des Missions wesleyennes qui, depuis l'origine, a travaillé aussi à l'évangélisation des nègres de la colonie, y est encore à l'œuvre, et avec bénédiction. Dans les quinze chapelles ou lieux de culte qu'elle y possède, plus de 15,000 personnes entendent régulièrement la prédication de l'Évan-

gile, et le chiffre des membres effectifs de l'Église s'élève à environ 5,000. Plusieurs prédicateurs nègres, aussi dévoués que capables, nourrissent ces troupeaux du pain de la Parole.

CE QU'UN MISSIONNAIRE PENSE DES ÉPREUVES DE LA VIE
MISSIONNAIRE.

Le missionnaire dont nous allons citer quelques pensées est un de ceux que le Conseil américain emploie dans l'empire turc.

La santé de l'épouse de ce missionnaire s'étant altérée, une amie avait jugé bon, sans les consulter ni l'un ni l'autre, de suggérer au comité l'idée de les enlever à leur champ de travail en les rappelant aux Etats-Unis.

Informé de cette démarche tout à fait amicale, le missionnaire a écrit au comité :

« Madame..... (l'amie trop bienveillante) vous prie d'excuser ce qu'elle a fait, entièrement à notre insu, et elle en assume toute la responsabilité.

« Je crois pouvoir vous assurer que depuis notre arrivée en Turquie, il ne nous est pas venu une seule fois à l'esprit de retourner en Amérique. Des idées de ce genre, en face d'une tâche comme celle que nous avons à remplir, sont le plus grand malheur qui puisse arriver à un missionnaire, et, au fond, il y a toujours un peu d'incrédulité dans les fades sympathies dont les missionnaires sont quelquefois l'objet. C'est avec intention que je me sers de ce mot de *fades* (mawkish). Comme missionnaires, nous attachons assurément beaucoup de prix aux sympathies de nos frères en la foi, mais à condition que leur sollicitude reste chrétienne. S'imaginer que nous sommes bien à plaindre, et nous regarder peut-être comme des martyrs, parce qu'on nous sait privés de bons fauteuils, de tapis moelleux, d'éclairage au gaz, de

voies ferrées, de journaux du soir, ou d'un cercle d'amis agréables, est un genre de compassion que nous ne pouvons accepter. Le Seigneur a dit : « Allez et enseignez les nations. » Il a ajouté : « Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. » Voilà pourquoi je suis en Turquie, et cela me suffit pleinement. L'effet produit sur les missionnaires par les épreuves ou les difficultés qu'ils ont à vaincre dépend entièrement de l'amour qu'ils ont pour le Sauveur. Plus l'amour s'est développé dans le cœur, moins la croix se fait sentir. Voilà, du moins, ce que nous pensons. Oui, que Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, soit béni pour toutes les épreuves qui nous arrivent, car il n'en est aucune qui ne nous rapproche davantage de lui. »

CHINE.

PERSÉCUTIONS ET RÉPARATIONS.

En septembre dernier (1868, page 335), nous racontâmes à nos lecteurs que la mission anglaise de l'île Formose venait d'avoir son premier martyr, et se trouvait encore exposée au feu de la persécution. Depuis lors, d'autres actes violents ont encore eu lieu. La maison du docteur Maxwell, médecin-missionnaire à Takao, a été incendiée ; le docteur a perdu, dans ce désastre, tout ce qu'il possédait, notamment une précieuse bibliothèque médicale ; deux chapelles ont été saccagées et détruites ; et, pour mieux ruiner l'œuvre, ses adversaires les plus acharnés, c'est-à-dire les lettrés du pays, ont accusé les missionnaires de crimes abominables, tels que meurtres d'enfants, sacrilèges, etc.

Malgré ces faits, le docteur Maxwell et son collègue, le révérend M. Ritchie, qui avait également perdu tout ce qu'il possédait, ont courageusement continué leurs travaux, et, comme on le voit souvent dans l'histoire du christianisme, la

crainte des tourments et de la mort n'avait point mis un terme aux progrès. L'automne dernier, le révérend Ritchie écrivait que huit indigènes venaient de lui demander le baptême.

D'autres nouvelles, d'une date toute récente, annoncent que les réclamations des représentants de l'Angleterre auprès des autorités chinoises, n'ayant pas eu pour résultat la cessation des violences et la réparation des dommages, deux navires de la marine anglaise se sont dirigés sur Amping, le principal port de l'île, et qu'après un vain essai de résistance, les Chinois ont dû se soumettre. Ils n'ont fait du reste, en cela, que suivre les injonctions du vice-roi de Fau-Chow, qui avait ordonné aux autorités locales de prendre des mesures rigoureuses pour empêcher le retour des troubles et donner satisfaction aux missionnaires. Il y a donc lieu d'espérer que ceux-ci pourront continuer en paix et sans doute étendre leurs travaux. L'hôpital fondé à Takao par le docteur Maxwell rend à la population des services qui, en dépit des lettrés, leur font écouter avec faveur la prédication du christianisme.

— On n'aura pas oublié non plus les actes barbares dont avaient été victimes, à Yan kow, les missionnaires établis dans cette ville sous la direction du révérend Taylor. Les journaux anglais annoncent que, sur les énergiques représentations du consul anglais, adressées au vice-roi de la province, les auteurs de ces violences ont été châtiés, plusieurs magistrats coupables d'inaction destitués, et que les missionnaires seront indemnisés de leurs pertes. Une colonne, érigée sur le lieu même où les désordres avaient eu lieu, en conservera le souvenir et recevra une inscription propre à tranquilliser les étrangers qui visiteront la ville ou voudront s'y établir.

Eugène CASALIS, directeur.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



AFRIQUE MÉRIDIONALE.



MORIJA.

Quelques extraits d'une lettre de M. Mabile, écrite le 4 janvier, montreront à nos lecteurs quelles bénédictions Dieu continue à répandre sur la station de Morija. On se rappelle que c'est l'une de celles qui nous avaient été ravies et où le Seigneur a ramené ses serviteurs d'une manière toute providentielle.

« Je tiens à mettre d'abord sous vos yeux une courte statistique qui pourra vous faire juger des progrès de notre œuvre à Morija et dans les environs.

Août 1868.		Décembre 1868.	
Candidats au baptême.....	121	Id.	212
Ecoliers.....	250—290	Id.	427
Membres de l'Église présents.	230—250	Id.	234
Id. absents..	62	Id.	69
Membres décédés.....	9	Id.	3
Anciens renégats repentants qui demandent à rentrer dans l'Église.....	23		
Auditoire.....	1,700	—	2,400

« Ces chiffres, surtout celui des candidats au baptême, vous

montreront que le Seigneur manifeste sa puissance dans notre district comme il le fait dans les stations de Bérée et de Thaba-Bossiou. Quelques villages sont tout particulièrement bénis. Ainsi, celui de Maképé, qui n'avait jamais fourni de membre à notre Eglise, voit les merveilles de la grâce divine s'opérer dans son sein. Ceux du fond de la vallée de Rakuiti ont aussi leur part, et une grande part dans ce mouvement. Il y a eu là des cas de conversion extraordinaires. Je n'en citerai qu'un qui est tout récent. Une femme ayant appris que sa nièce était venue au service le dimanche, l'avait réprimandée et accablée d'injures. Bientôt après, cette malheureuse païenne se rendit dans son champ de maïs pour le sarcler. Des gens qui travaillaient tout près, et dont plusieurs étaient chrétiens, la virent avec surprise s'asseoir fréquemment pour s'essuyer le visage. Était-ce l'effet du travail, de la chaleur?... Vint un moment où on l'entendit pousser des cris et sangloter. Le souvenir du traitement qu'elle avait, le matin même, infligé à sa parente avait réveillé sa conscience. Le dimanche suivant, elle était au service, et maintenant elle est du nombre des personnes que nous préparons au baptême. J'aurai, dans mes prochaines lettres, plusieurs cas nouveaux de conversion à vous rapporter, ayant demandé à nos catéchistes de m'écrire ceux qui leur paraîtraient les plus intéressants.

« Pendant les jours qui ont précédé Noël, nous avons fait subir leurs examens aux élèves de l'école. Le jour de la fête, il y eut, comme d'habitude, un service d'actions de grâces pour le don du Sauveur. Le soir, les enfants furent réunis dans la chapelle, autour d'un arbre illuminé. Les parents et les gens du village avaient été invités à ce spectacle, nouveau pour eux. Nous distribuâmes quelques prix aux élèves les plus avancés. Un de ces prix fut pour l'enfant le plus aimé de toute l'école. Une lanterne magique ajouta beaucoup à l'intérêt de la soirée. Plusieurs cantiques furent chantés. Les jeunes gens de l'école normale exécutèrent en chœur la pre-

mière partie de : « Célébrez l'Éternel, » de M. Bost, et s'en tirèrent avec honneur.

« Le lendemain, la matinée tout entière et une bonne partie de l'après-midi furent consacrées à écouter les rapports des catéchistes et des maîtres d'école. Les anciens de l'Église étaient présents. Deux de Béerséba et deux de Hermon s'étaient joints à nous. Nous nous entretenmes aussi de la discipline, de la prédication, de la nécessité d'étudier avec soin la Parole de Dieu, de beaucoup pratiquer la prière secrète, d'être en bon exemple à tous. Il fut décidé que chaque mois l'un des catéchistes viendrait, à son tour, se faire entendre dans la chaire de Morija, afin que nous pussions juger de ses progrès. Nous allons recommencer, dès ce mois de janvier, nos réunions pastorales, ou plutôt d'études bibliques. Tous s'en montrent très désireux, comprenant bien que s'ils ne puisaient pas souvent à d'autres sources que celle de leurs idées et de leurs sentiments personnels, ils finiraient bientôt par se répéter. Il fut aussi bien convenu que les catéchistes, surtout dans les endroits où il s'agit encore de défricher, ne devaient pas tant prêcher qu'instruire les païens un à un, entrer en conversation avec eux, leur adresser des questions, et s'assurer qu'ils comprenaient les vérités qui leur étaient ainsi inculquées.

« Nous nous entretenmes du décès de trois femmes, membres de l'Église qui, nous l'espérons, s'en sont allées au ciel. L'une, Mina Mamosélé, est morte subitement de la rupture d'un anévrisme, pendant qu'elle était assise sur le seuil de sa porte. Le catéchiste Esaïa a été très édifié par la fin des deux autres, qui étaient de Kolo. L'une, au moment d'expirer, répéta plusieurs fois : « J'attends le Seigneur, je ne pense plus à autre chose qu'à lui. » Deux candidats au baptême nous ont aussi été enlevés par la mort. Il s'agit d'abord d'une jeune femme dont j'avais béni le mariage en 1867: elle a succombé à la fièvre typhoïde qui sévit en ce moment dans le pays. L'autre est un homme, du nom de Mokapi. Il avait été

blessé pendant la guerre, en novembre 1867, et il a succombé après toute une année de souffrances. Il a passé les deux derniers mois de sa vie dans la station. Il était très patient, priait beaucoup seul ou avec les personnes qui venaient le voir. Ce qui l'inquiétait, c'était de connaître encore si peu l'Évangile. « Si le Seigneur, disait-il, voulait m'accorder un peu de temps, pour que je puisse m'instruire et mieux apprendre ce qu'est son amour !... S'il voulait m'épargner encore pour que je fasse connaître son amour à d'autres !... » Ces regrets, il les exprimait souvent, mais sans cesser de se confier en Jésus-Christ pour toutes choses. Il s'est éteint tranquillement, un dimanche matin.

« Dans le courant de l'année, nous avons eu quatorze décès parmi les chrétiens. Si ces amis sont tous allés auprès du Seigneur, nous ne pouvons que souhaiter d'être où ils sont, et demander à Dieu que les places qu'ils ont laissées vides dans l'Église soient bientôt occupées par d'autres.

« Le dimanche après Noël, l'affluence fut telle qu'après que le temple se fut rempli, il fallut organiser un autre service sous les arbres du jardin. Nous avions de 1,500 à 2,000 auditeurs. Il était beau de les voir recueillis, recevant évidemment de vives impressions. La sainte Cène fut distribuée pendant l'après-midi. Environ deux cents personnes s'approchèrent de la table. Le soir, il y eut encore une réunion à laquelle je n'assistai pas; les catéchistes la présidèrent, et elle paraît avoir fait du bien.

« Le lundi, nous eûmes une réunion générale des candidats au baptême, surtout pour nous assurer des efforts que ceux qui ne savent pas lire font pour y parvenir. Pendant ce temps, ma femme avait rassemblé les compagnes de nos catéchistes et de nos maîtres d'école. Elle les exhortait à devenir de véritables aides pour leurs maris et leur donnait des directions et des conseils. En somme, nous avons lieu d'être contents de cette réunion générale. Puisse-t-elle avoir contribué à faire avancer le règne du Seigneur dans ces quartiers!

« J'ajouterai deux mots sur l'école normale. Nous avons donné vacances aux élèves depuis le jour de Noël jusqu'au 20 janvier. Avec la première classe, j'ai commencé un peu d'histoire ecclésiastique, de chronologie biblique, une étude suivie de l'Évangile selon saint Luc, une série de données sur chacun des auteurs sacrés. Je vais y ajouter un travail destiné à relier entre elles les prophéties de l'Ancien Testament. Mon beau-frère M. le docteur Casalis), qui me seconde parfaitement, s'occupe surtout de la seconde classe et de la troisième, qui est celle des commençants. Tout notre temps est pris. Pour la partie pratique, nous envoyons ceux de nos élèves auxquels nous avons le plus de confiance annoncer l'Évangile dans les villages voisins.

« Nous avons commencé, dimanche dernier, la semaine de prières mise à part par toute l'Église de Christ.

« La collecte de cette année a été consacrée tout entière à aider à l'entretien des évangélistes. »

A. MABILLE.

LETTRE DE M. LEMUE.

Carmel, 7 janvier 1869.

Messieurs et très honorés Frères,

Dieu nous a fait la grâce de commencer cette année sous d'heureux auspices. Aux fêtes dernières de Noël, sept jeunes femmes ont été admises dans l'Église, à la grande joie de la congrégation et surtout de leurs parents. Cinq avaient déjà reçu le sacrement du baptême dans leur enfance. L'une d'elles, nommée Mary, a répété le Symbole des Apôtres en son nom et au nom de ses sœurs. Dans ce petit groupe était une fille de Mothobi, ancien de l'Église depuis la fondation de

Carmel. Une autre, qui a grandi auprès de nous, est la fille d'un vieux serviteur qui a passé trente-six ans à notre service et qui, en mourant, nous l'a spécialement recommandée. Elles savent toutes lire et ont une grande connaissance des saintes Écritures, comme l'a bien prouvé leur examen public. Les deux autres se sont agenouillées pour recevoir les eaux du baptême. Pour nous, c'était une fête émouvante et délicieuse. Ces sept jeunes mères, entourant la chaire, vêtues de modestes habillements blancs, étaient pour ainsi dire la fleur de la station, et leur influence sur la nouvelle génération peut avoir d'heureux résultats. Nous les avons conduites à la crèche, auprès de l'Enfant Jésus, que nous avons adoré ensemble comme les bergers des plaines de Bethléhem, et les mages venus de l'Orient. Elles viennent du Sud, et il y a aussi place pour elles.

Au service de l'après-midi, j'ai proposé à la congrégation d'imiter les mages et d'apporter leurs dons au Seigneur. Les uns donnent dix francs, les autres un peu moins, mais la plupart amènent des moutons de la valeur de 9 à 10 francs. Ils seront vendus dans la suite, et le produit sera versé dans la caisse des missions.

Nous venons de passer une autre journée non moins intéressante dans le village de Smithfield, où le Seigneur a béni la prédication de notre frère, le docteur Lautré. Six personnes, trois jeunes hommes et trois jeunes femmes, sont devenus les prémices de son ministère dans ce village de l'État libre. Nous les avons longuement examinés sur les doctrines fondamentales de la foi chrétienne, et je n'ai point balancé à les admettre dans l'Église. Le baptême leur a été administré dimanche dernier et la communion au second service. L'un de ces néophytes paraît vivement sentir la grâce que Dieu lui a faite ; il sera, je l'espère en édification à l'Église. Johanne (c'est son nouveau nom) a un cœur chaud et parle avec sentiment. Un jour, à la suite d'une prédication, il vint, comme je sortais de la chapelle, me glisser deux francs dans la main

pour les missions; lorsque dernièrement son mariage a été béni et légalisé, avant son admission dans l'Église, il m'apporta encore de son propre mouvement sept francs. Mais je m'arrête laissant à notre frère Lautré de vous parler plus au long de son œuvre.

Je ne vais jamais à Béthulie sans éprouver une vive émotion de n'y plus retrouver mon ami et bienheureux frère Pellissier. J'y retrouve encore sa veuve fidèle et sa congrégation, m'estimant heureux de continuer son œuvre aussi longtemps que le Seigneur m'en accordera la force. Vous savez que les indigènes de Béthulie sont au service de la population blanche du lieu et des fermiers du voisinage. Il y a une espèce de mouvement et certains signes de vie parmi ces os secs. Dix personnes ont demandé à être inscrites sur la liste des candidats, mais nos visites sont un peu rares et ces personnes ne sont jamais au complet quand nous les convoquons, attendu que la plupart sont en service aux environs. Il en résulte que leurs réponses laissent beaucoup à désirer et nous demandons à Dieu de leur ouvrir le cœur, comme il fit celui de Lydie. Nous avons là en Jonas Morélé un aide bien précieux. C'est lui qui sous l'œil de Mme Pellissier, réunit en notre absence les indigènes pour l'école et la prière. Il peut lire et manier la plume avec facilité, et de plus il s'intéresse aux progrès spirituels des membres du troupeau.

Aux fêtes de Noël, vingt-trois communicants se sont approchés de la table sainte, c'était le même nombre à une communion précédente. M. Cloete, jeune pasteur évangélique de l'Église réformée, les a réunis à mon invitation et leur a prêché en hollandais. Ils disent avoir bien compris et avoir été édifiés. Il compte encore leur prêcher de temps en temps.

La congrégation augmente sensiblement. Je crois que la dernière fois que je la visitai, elle égalait celle de Carmel. Ils ont mis un zèle remarquable à leur collecte pour la mission. Tous les auditeurs, membres de l'Église et autres, ont donné leur pite; la famille Pellissier s'est mise en tête. Cette collecte

s'est élevée à 178 francs, argent du pays, soit 134 fr. argent de la colonie, sans compter bon nombre de moutons remis aux soins de Jonas, qui se fera un devoir d'en disposer au profit de la Société dès que l'occasion s'en présentera. Un autre jeune homme, nommé Daniel, sorti de Thaba Nchu, est venu se joindre au petit troupeau, et comme il est doué, aussi bien que Jonas, de connaissances solides, nous ne doutons point qu'il ne vienne en aide au premier.

J'ai été bien réjoui d'apprendre que M. Coillard s'était dirigé vers la station de Motito et de son annexe Mamousa, restées vacantes depuis si longtemps. Ce cher frère m'a écrit, depuis, que l'ennemi n'a pas été oisif à Motito pendant l'abandon de la station. Mais voici ce qu'il me dit de Mamousa, qui nous a toujours donné plus de satisfaction que la station même de Motito :

« Nous avons aussi passé dix jours à Mamousa, où les Koranas nous ont chaleureusement reçus. Ils ont gardé de vous comme de feu notre frère un bien affectueux souvenir. L'œuvre se maintient parmi eux malgré bien des obstacles. Andries est fidèle et zélé, il trouve dans son fils aîné, qui dirige l'école, et dans Wilhem et Cornelius, de précieux aides toujours prêts à le seconder. Mocheu, lui, est bien vieux, bien brisé sous le poids des ans; il semble, comme Moïse, contempler la terre promise du sommet de Pisgah, mais son âme mûrit pour le ciel. »

Veillez croire, M. le Président et Messieurs, à l'affection sincère et au respect de votre dévoué serviteur et frère en Christ,

Prosper LEMUE.



Extrait d'une lettre de M. LAUTRÉ, médecin missionnaire.

On sait qu'après avoir eu sa grande part dans les périls et es désastres du terrible siège de Thaba-Bossiou, M. Lautré alla chercher un asile à Smithfield. Cette localité est à peu de distance de Carmel, ce qui permettait à notre frère d'avoir de fréquents rapports avec M. Lemue et son troupeau. Il pouvait aussi, à l'occasion, porter quelque secours aux restes de l'ancienne congrégation de feu M. Pellissier à Béthulie. A Smithfield même, se trouvent des noirs, pour la plupart Bassoutos, qui se sont mis au service des colons. On a vu, par la lettre du pasteur de Carmel, que M. Lautré a été béni dans les efforts qu'il a faits pour le salut de ces indigènes. Voici comment il parle lui-même de ce succès dans une lettre qu'il vient d'adresser au Comité.

« Le nouvel an a été un temps de fête et de rafraîchissement spirituel pour la congrégation de couleur de Smithfield. Peu de temps après mon arrivée, un changement remarquable se produisit dans les sentiments et la vie de quelques indigènes et je crus devoir en admettre dix à un cours d'instruction religieuse préparatoire au baptême. De ce nombre, deux se sont refroidis. Les huit autres sont demeurés fidèles. M. Lemue a bien voulu venir passer trois ou quatre jours ici, au nouvel an, et nous avons interrogé soigneusement, sur leurs sentiments et leur vie, six de ces catéchumènes. Les deux autres étaient alors absents pour des raisons indépendantes de leur volonté. Les six que nous avons examinés nous ont convaincus par leurs réponses qu'ils pouvaient être reçus membres de l'Église militante du Seigneur. Le soir du même jour, la bénédiction nuptiale fut donnée, dans la chapelle, aux catéchumènes Johanne et Elizabetha qui avaient jadis contracté leur mariage à la manière païenne. Un service de préparation à la sainte Cène, fut également présidé par M. Lemue.

« Le dimanche, 3 janvier, dans la matinée, les six candidats, trois hommes et trois femmes, prirent place sur des bancs disposés devant la chaire. Ils s'associèrent de cœur à cette touchante déclaration de saint Pierre qui servit de texte : « A qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ; et nous avons cru et nous avons reconnu que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » M. Lemue adressa ensuite une allocution chaleureuse aux catéchumènes et les baptisa. Dans l'après-midi, il administra la sainte Cène à vingt-cinq communicants, dont quelques-uns n'étaient qu'en visite à Smithfield.

« Les six néophytes lisent couramment les saintes Écritures. Celui qui m'a donné le plus de joie chrétienne est ce Johanne dont le mariage vient d'être béni. Quand mes rapports avec lui commencèrent, il n'avait jamais mis les pieds dans une église. Pendant longtemps, ce fut en vain que je l'engageai à fréquenter le culte. Tantôt il disait n'en avoir pas le temps, tantôt il prétextait que ses maîtres l'en empêchaient. Je pris des informations auprès de ces derniers et je me convainquis que la faute n'était pas de leur côté. Cependant, la conscience de Johanne ne tarda pas à être vivement alarmée et sa résistance fut ainsi vaincue. Il était quelquefois tellement bouleversé pendant le service, et il avait tant de peine à se remettre de son émotion, qu'il fallait que deux personnes le soutinssent et le ramenassent chez lui. Mais quelle joie que la sienne lorsqu'il put regarder à Jésus comme à son Sauveur ! En entendant cet homme décrire ce qu'il éprouve et exposer ses convictions, je me rappelle involontairement la remarque de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Mais ce n'est pas seulement par la clarté de ses idées qu'il se distingue, c'est aussi par son humilité et la profon-

deur de ses sentiments. Il venait, quand il en avait le temps, prendre des leçons de lecture dans le Nouveau Testament auprès de ma femme. En lisant certains passages, son émotion était quelquefois si grande qu'il était obligé de suspendre sa lecture. Son cœur était trop plein. Sa femme et d'autres néophytes sentent aussi très vivement. Un dimanche soir, je me bornai à lire le récit de la passion du Sauveur dans les divers Évangiles. A peine si j'ajoutai çà et là quelques réflexions. L'émotion fut telle que la plupart des auditeurs durent sortir pour donner libre cours à leurs larmes qu'ils ne pouvaient plus retenir.

« Une liste de souscription vient d'être ouverte parmi eux pour notre Société. Les dons qui y figurent s'élèvent, en monnaie de l'Etat-Libre, à 188 fr. 22 c. Malheureusement cette somme échangée en monnaie ayant cours dans la colonie du Cap, n'a produit que 125 fr. 48 c. On a donné deux moutons qui n'ont pas encore été vendus.

« Les Nouveaux Testaments et les recueils de cantiques pour les Bassoutos, que nous attendons de France, ne tarderont pas, nous l'espérons, à arriver. Ils seront les bienvenus. Plusieurs des indigènes qui sont dans ce village et d'autres qui vivent dispersés parmi les Boers, viennent bien souvent me demander des livres et sont tout disposés à les payer. »

Agréez, etc.

F. P. LAUTRÉ.

Nous ajoutons avec regret que M. Lautré, dans sa lettre, parle de sa santé comme ayant sensiblement décliné.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ÉTATS-UNIS.

WALTER LOWRIE.

Quoiqu'il ait paru plus d'une fois dans nos colonnes, ce nom est guère connu en France. Et cependant il mérite de l'être. Celui qui l'a porté et que Dieu vient de retirer à lui, est l'homme qui a le plus puissamment contribué à répandre l'amour des missions au sein d'une des Eglises des Etats-Unis qui font le plus pour l'avancement du règne de Christ dans le monde païen.

Une courte notice bibliographique consacrée à la mémoire de ce chrétien dans le *Foreign missionary*, journal de l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis, nous a trop profondément édifiés pour que nous n'en reproduisions pas ici quelques traits. L'auteur de ce récit dit avec raison qu'après la Bible, un des plus précieux dons que Dieu puisse faire au monde, est la vie d'un homme de bien. Quoi de plus propre en effet, à éclairer l'esprit, à éveiller la conscience, à montrer le pouvoir de la grâce pour rétablir dans l'âme cette splendide image de son Créateur que le péché y a si misérablement obscurcie !

L'honorable Walter Lowrie, le héros de cette notice, n'était pas américain de naissance. Il avait vu le jour à Edimbourg en 1784. Mais dès l'âge de huit ans, ses parents l'avaient emmené aux Etats-Unis, où ils se fixèrent comme agriculteurs dans une ferme isolée de la Pensylvanie.

Obligé de bonne heure de prendre part aux travaux

de la ferme, le jeune Walter n'eut pour s'instruire aucune des facilités que présentent les villes. Quelques heures consacrées à l'étude le soir, en dépit des fatigues de la journée et parfois, en hiver, quelques leçons reçues comme au vol, d'un de ces instituteurs de passage qu'on voyait alors parcourir le pays, constituèrent, à ce point de vue, tous les avantages dont il jouit. Mais son éducation religieuse fut une de ces éducations vigoureuses que les presbytériens de la vieille roche savaient donner à leurs enfants. Son père et sa mère étaient profondément attachés, l'un et l'autre, à ces fortes croyances évangéliques dont le célèbre catéchisme de Westminster a si fidèlement retracé et conservé l'esprit. C'est assez dire qu'ils regardaient comme un de leurs premiers devoirs de travailler à faire vivre l'amour du Seigneur dans le cœur de leurs enfants.

Ce fut à l'âge de dix-huit ans, sous l'influence d'un réveil religieux qui s'opéra dans la contrée, que le jeune homme éprouva dans son âme le changement auquel les chrétiens ont donné le nom si expressif de conversion. Jusqu'à la fin de sa longue vie, on l'entendit souvent parler avec émotion des expériences chrétiennes qu'il avait faites à cette époque. Un des premiers effets de ce changement fut de lui inspirer un vif désir de se consacrer au saint ministère. Il se mit en conséquence à étudier le latin, le grec, l'hébreu, et apporta une telle ardeur à ces travaux qu'en peu de temps ses progrès dépassèrent ceux que beaucoup d'autres font dans les collèges. Cette fermeté de propos était telle qu'on le vit un jour franchir à pied, par un temps affreux, plus de trente milles environ (40 kilomètres) dans le seul but de se procurer un dictionnaire grec qui lui faisait défaut.

Des circonstances providentielles ne lui permirent pas de donner suite à ce projet, mais sans l'empêcher de rester chrétien et bien décidé à consacrer sa vie entière à glorifier son Dieu, dans quelque carrière qu'il pût être appelé à le faire. Et l'occasion de montrer la sincérité de cette résolution

ne se fit pas attendre longtemps. Les connaissances qu'il avait acquises, son caractère sérieux, et surtout la pureté de sa conduite, lui avaient gagné l'estime de tous les habitants du district, de sorte qu'en 1811, à l'âge de 27 ans, ils le nommèrent, presque à l'unanimité, leur représentant au Sénat de l'Etat de la Pensylvanie. Ces fonctions, remplies en conscience pendant sept ans, eurent pour effet de mettre ses rares qualités dans un jour tellement éclatant qu'en 1818, l'Etat entier lui confia le mandat de le représenter au Sénat général des Etats-Unis. Chacun sait qu'à l'exception des honneurs de la présidence et de la vice-présidence, la charge de sénateur est la position la plus honorable qu'un citoyen des Etats-Unis puisse ambitionner.

A cette époque, le Sénat eût à s'occuper de plusieurs grandes questions, à la discussion desquelles prirent part quelques-uns des hommes d'Etat ou des publicistes les plus renommés du pays, les Webster, les Clay, les Calhoun, les Randolph. A côté de ces notabilités restées célèbres, le jeune représentant de la Pensylvanie ne passa pas inaperçu. Son caractère moral, son entente des affaires et la sûreté de son jugement lui valurent au contraire la confiance de tous. Un de ses collègues a dit bien des fois, depuis, que dans toutes les questions politiques ou constitutionnelles, l'opinion de Walter Lowrie faisait autorité aux yeux de ceux qui le connaissaient.

N'oublions pas de dire, à l'honneur de sa mémoire, que dans un débat important, où se trouvait impliquée la question de l'esclavage, alors si neuve encore, il prononça un discours qui fit une profonde sensation. Il s'y était élevé avec autant de vigueur que d'éloquence contre toute introduction du travail forcé dans les Etats où la constitution ne l'avait pas autorisé.

Avant son entrée au Sénat, Walter Lowrie avait rempli les fonctions d'ancien dans l'Eglise presbytérienne de Butler. A Washington, il s'unit à quelques-uns de ses collègues, pieux

comme lui, pour fonder la réunion de prières du Congrès qui, depuis lors, a toujours mêlé de la manière la plus heureuse l'influence de la vie religieuse aux préoccupations de la politique. Il fut aussi l'un des fondateurs de la Société de tempérance pour les membres du Congrès, et prit une part active aux travaux de cette Société de colonisation pour les affranchis, qui a donné naissance à la République noire de Libéria.

A l'expiration de son mandat de sénateur, la haute estime dont il jouissait, lui fit confier la charge de secrétaire du Sénat. C'était un poste de haute confiance, non moins lucratif qu'honorable, et qui offrait de plus cet avantage d'être à peu près inamovible ; les deux hommes qui l'avaient rempli, depuis l'ouverture du Congrès, l'avaient conservé jusqu'à la fin de leurs jours.

Nous sommes entrés dans tous ces détails, en apparence étrangers au caractère de cette feuille, dans le but de bien mettre en relief la haute signification des faits qu'il nous reste à raconter.

Ce fut en ce moment où la position sociale de l'honorable M. Lowrie semblait si bien déterminée et se présenter sous un aspect qu'on pouvait appeler brillant, que sa conscience religieuse ouvrit devant lui une carrière toute nouvelle, et qu'en disciple du Seigneur, on le vit obéir résolument à sa conscience.

Une commission sénatoriale avait été chargée du règlement des affaires des tribus indiennes fixées sur le territoire des Etats-Unis. W. Lowrie, appelé à faire partie de cette commission, en prit occasion d'examiner de près la situation de ces races dépossédées et particulièrement leur état de misère religieuse. A la même époque, une autre circonstance providentielle lui inspira l'idée d'étudier la langue chinoise, et il s'y appliqua avec cette énergie de résolution qu'il apportait dans toutes ses entreprises. C'était chose curieuse que de voir un homme d'Etat, tout préoccupé des soucis de la vie pu-

blique et des affaires générales du pays, se lever, tous les jours, deux heures plus tôt que d'ordinaire pour s'appliquer à l'acquisition de la langue d'un peuple avec lequel ce pays n'avait alors que des rapports si rares et si lointains.

A la même époque enfin, quelques membres pieux de l'Eglise à laquelle il appartenait eurent l'idée de fonder une petite Société missionnaire, et de proposer à l'Assemblée générale, dont le siège était New-York, de prendre cette œuvre sous son patronage, ou, pour parler plus exactement, de l'entreprendre elle-même, en nommant dans son sein un comité spécialement chargé de la faire vivre et de la diriger.

Ce plan fut adopté, mais pour lui faire porter des fruits, il fallait un homme qui devint en quelque sorte l'âme de l'entreprise. Le nom de Walter Lowrie s'offrit alors à l'esprit de tous, d'autant plus naturellement qu'il avait été l'un des instigateurs les plus ardents de l'entreprise.

Sous l'empire de ces pensées, l'assemblée générale lui adressa un appel, et grande fut la surprise des gens du monde en apprenant, en 1836, que le secrétaire du Sénat venait de donner sa démission de ce poste si élevé au point de vue social, pour devenir l'humble agent d'une œuvre toute nouvelle et pour eux si peu attrayante. Mais le fidèle chrétien n'avait pas hésité, et, comme quelqu'un lui demandait les motifs d'une décision si étrange : « J'ai dû, répondit-il avec simplicité, « choisir le poste où je pouvais servir le plus utilement les « intérêts de Jésus-Christ. »

De tels sentiments étaient à eux seuls une garantie de succès. L'entreprise se présentait comme pleine de difficultés. Il fallait éveiller les sympathies de l'Eglise entière, organiser tout un système d'opérations, choisir des champs de travail, préparer des missionnaires, puis les envoyer dans toutes les directions jusqu'aux extrémités de la terre, et établir entre tous ces postes et la Société centrale un ensemble de rapports qui en assurassent la marche. Mais si l'œuvre était difficile, ceux qui avaient vu dans l'ancien secrétaire du Sénat

l'homme le plus capable de la mener à bien, ne s'étaient pas trompés dans leurs prévisions. Walter Lowrie y déploya tout ce que l'étendue de ses vues, la fermeté de son caractère, l'énergie de sa volonté et son expérience des affaires administratives lui permettaient de mettre au service d'une cause aimée ; et si, aujourd'hui, les missions de son Église sont au nombre des plus prospères, c'est, après Dieu, à lui qu'il faut en rapporter l'honneur. Travaux de cabinet, voyages à travers les Églises, discours éloquents consacrés en tous lieux à plaider les intérêts de la cause, correspondance considérable, soins, soucis, préoccupations de toute espèce, telle a été pendant plus de trente ans, la grande affaire de sa vie, sans qu'un seul instant son courage ait failli à la tâche ou se soit montré au-dessous de ses devoirs.

Et quand, au bout de ces trente ans, l'heure du repos a sonné pour lui, ce grand serviteur du Maître céleste a pu contempler d'un cœur reconnaissant l'accomplissement de l'œuvre que Dieu lui avait donnée à faire. Aujourd'hui, l'amour des missions s'est répandu dans toutes les Églises où son action s'est exercée, et leurs ouvriers sont nombreux, dévoués, capables et remarquablement bénis. On les trouve parmi les Indiens de l'Amérique du Nord, dans l'Inde, à Siam, en Chine, au Japon, en Afrique, dans l'Amérique du Sud, dans plusieurs États européens soumis à l'autorité du Pape, et, enfin, dans les deux mondes, parmi les restes dispersés du peuple juif.

A ces sacrifices de distinctions et de profits temporels, de forces physiques et intellectuelles, faits avec calme, sans excitation factice d'aucun genre, mais avec une constance toujours égale, le héros de cette notice en joignit d'autres plus grands encore, mais acceptés et accomplis dans un même esprit de foi et de résignation parfaite à la volonté de son Dieu.

Sous l'influence de l'esprit qui l'animait et de l'éducation chrétienne qu'il avait donnée à ses enfants, trois de ses fils

s'étaient dévoués de cœur à cette œuvre des missions que leur père servait, au sein de la patrie, avec une abnégation si frappante, et deux d'entre eux peuvent être comptés parmi les martyrs de cette sainte cause. L'un d'eux, le révérend Walter Lowrie, fut l'un des premiers messagers de la parole sainte que l'Église presbytérienne fit partir pour la Chine; mais, en 1847, il y fut massacré par les pirates qui infestaient alors les mers de ce pays. Un autre, le révérend Ruben Lowrie, qui venait d'être consacré au saint ministère, prit immédiatement le chemin du même pays pour y remplacer son frère, et y mourut, six ans après, sous l'influence d'un climat peu salubre, jointe à des travaux poursuivis avec une ardeur presque exagérée. Un troisième, l'ainé de tous, le docteur John Lowrie, qui était parti pour l'Inde au moment même où le cœur de son père se tournait vers l'œuvre des missions, en 1835, y consacra de longues années à l'évangélisation des Indous, et ne revint aux États-Unis, avec une santé délabrée, que pour y servir encore, dans la mesure des forces qui lui restaient, l'œuvre au développement de laquelle le nom de Lowrie reste irrévocablement attaché.

Ajoutons un dernier trait, qui montre à quel point l'amour de Christ et de son règne domina toute la vie de l'ancien sénateur pensylvanien. En créant un Comité de missions et en chargeant un de ses membres d'un mandat dont l'exécution devait nécessairement réclamer tout son temps et l'empêcher d'exercer aucune autre profession, l'assemblée générale de l'Église avait dû attacher à ces fonctions des honoraires proportionnés à l'importance du poste et à l'honneur même du corps qui l'avait fondé. Mais en se dévouant à cette œuvre, Walter Lowrie n'avait fait entrer pour rien dans ses calculs le bénéfice qui pourrait lui en revenir. Jouissant d'une certaine aisance, il employait aux besoins de sa maison ses revenus personnels, et n'acceptait de l'Église, comme salaire, qu'une somme équivalente au surcroît de ses dépenses annuelles, ce qui se réduisait souvent à peu de chose. Depuis

plusieurs années, il avait même fini par refuser toute espèce d'honoraires. Le bonheur de faire son devoir était la seule compensation qu'il ambitionnât. Et c'est ainsi qu'il a travaillé jusqu'au delà de sa quatre-vingtième année, sans qu'on l'ait jamais entendu se plaindre, ni de la fatigue, ni des épreuves qui ne pouvaient manquer de se produire souvent dans le cours d'une telle carrière.

Le biographe auquel nous empruntons ces détails, a décrit, en quelques traits, que nous ne pouvons qu'indiquer, les caractères principaux de la piété de l'honorable Walter Lowrie.

C'était, avant tout et à la racine de tout, la foi. Ayant compris par le cœur, à l'époque de sa conversion (à 18 ans), qu'il avait été délivré de l'empire du péché et de la mort par le sang de Christ, il s'était dès lors consacré sans réserve à glorifier Dieu dans son corps et dans son esprit, et jamais, volontairement au moins, ou à la légère, on ne le vit s'écarter en rien de cette règle suprême de sa vie. En toutes choses, en présence de toutes les difficultés à combattre ou de toutes les irrésolutions à fixer, « Où est, demandait-il, le vrai, où est le devoir ? » Et une fois sûr de la ligne de conduite à suivre, aucune considération, aucune puissance au monde ne l'en aurait détourné. C'était la fermeté du roc, mais tempérée par la douceur charitable qu'inspire naturellement l'amour du Christ. Il sympathisait avec toutes les souffrances, et même avec les faiblesses, sans jamais permettre à ses émotions de troubler son jugement ou de l'entraîner loin des sentiers du devoir.

Travailleur infatigable, il mettait au service de Dieu, en toutes choses, et surtout dans cette œuvre des missions, qui était devenue son unique préoccupation, tout ce qu'il avait de lumières dans l'esprit et de forces dans le corps, mais en comptant toujours sur l'action de Dieu plutôt que sur ses travaux. « Faisons ce que nous avons à faire, répétait-il sans cesse, et, quant aux résultats, laissons-en le soin au Maître

céleste. Ses promesses sont certaines; soyons sûrs qu'il saura les accomplir. »

Arrivé à l'âge de 84 ans sans infirmités, l'éminent serviteur de Christ s'est endormi doucement dans le Seigneur, le 14 décembre 1868, laissant après lui un grand vide dans l'Église, dans le Comité dont on peut dire qu'il était l'âme, dans sa famille, et dans le cœur des amis de l'œuvre qu'il avait si remarquablement servie. On peut être certain, ajoute le biographe, qu'au loin, dans toutes les parties du monde qu'habitent les missionnaires qui le regardaient comme leur père, la nouvelle de son départ fera couler bien des larmes de regret, mêlées aux souvenirs de la reconnaissance et du respect. »

Quoique morts, des hommes comme celui dont nous venons de retracer l'histoire parlent encore. De telles vies valent mieux que les plus beaux livres. Heureux qui sait s'en inspirer pour s'encourager à l'accomplissement de son devoir, quel qu'il soit, et sous quelque forme qu'il lui soit assigné d'en haut!



CHINE.

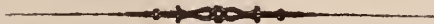
LA MÈRE ET LE FILS.

Nos lecteurs n'auront pas oublié le voyage que nous leur fîmes faire, il y a quelques mois, dans les environs de Fuh-Chau en compagnie de l'évêque anglican de Hong-Kong et du révérend Wolfe, de Fuh-Chau.

La Société des Missions de l'Église d'Angleterre emploie, dans plusieurs localités de ce district, des catéchistes chinois, auxquels on rend ce témoignage qu'ils se montrent tout à la fois zélés, prudents et pleins de persévérance. M. Wolfe ajoute, en parlant de l'un d'eux, nommé Timothée, et

employé dans la ville de Ming-ang-teng, que c'est un homme de prière et un prédicateur très original. Dernièrement, le missionnaire a baptisé deux hommes, deux femmes et deux enfants qui lui devaient d'être parvenus à la connaissance de Christ. « L'histoire religieuse d'une des femmes qui faisaient partie de ce petit groupe de néophytes, offre un intérêt tout particulier. Elle a choisi pour nom de baptême celui de Phœbé, et quand le catéchiste l'annonça au missionnaire il put dire, en empruntant les paroles de saint Paul : « Recevez-
« la pour l'amour du Seigneur, car elle a fait du bien à plu-
« sieurs personnes et à moi en particulier, » Cette chrétienne a passé par le creuset de l'épreuve et a supporté pour l'amour de Christ, beaucoup de souffrances, qui, grâces à Dieu, cependant, paraissent aujourd'hui arrivées à leur terme. Chez elle la foi a triomphé de tous les obstacles. A l'époque de sa conversion, son fils en fut irrité au point qu'il eut l'idée d'assassiner le catéchiste auquel il l'attribuait, et qu'il accabla sa pauvre mère d'injures et de mauvais procédés. Mais elle pria pour lui avec toute l'Église, et cette prière a été exaucée. Ce violent ennemi de Christ, converti lui-même, a été baptisé à Fuh-Chau en présence de quatre-vingts chrétiens chinois, parmi lesquels se trouvait l'heureuse mère.

« Celle-ci, de retour dans sa ville natale, y consacre tout son temps à la cause de l'Évangile, et le Seigneur y bénit ses travaux. Elle possède assez d'instruction pour qu'on puisse l'appeler une femme littéraire. Aussi a-t-elle une grande autorité dans le cercle de ses connaissances. On la voit souvent, sa Bible et son livre de cantiques en mains, aller de maison en maison lire la Parole sainte, exhorter et prier avec une chaleur qui produit une profonde impression sur tous ceux qui l'entendent. »



ROYAUME DE LAOS.

TRAVAUX DES MISSIONNAIRES AMÉRICAINS.

Nous avons raconté (en mai 1868, page 180) l'établissement d'une mission à Chieng-Mai, capitale du royaume de Laos. Les lettres des deux fondateurs presbytériens de cette œuvre, les révérends Mac-Gilvary et Wilson, et celles d'un de leurs collègues de Bangkok, qui est allé les visiter l'année dernière, le révérend House, donnent, sur cette entreprise nouvelle des renseignements pleins d'intérêt.

Les habitants du pays ont avec ceux des contrées voisines, notamment avec ceux des royaumes de Siam et du Birman, beaucoup de traits communs ; mais ils s'en distinguent avantageusement à plus d'un égard. C'est une population simple, laborieuse, ennemie de la fraude, et que son isolement a préservée jusqu'à présent de ces besoins factices qui naissent du contact avec les étrangers, presque toujours au détriment du caractère et des mœurs.

Leur religion est le bouddhisme, et nulle part peut-être les temples et les monastères de ce rite ne sont plus nombreux. Il n'est pas de village qui n'en possède au moins un ; les villes en ont plusieurs, et l'on n'en compte pas moins de quatre-vingts à Chieng-Mai. Mais les incrédules qui essaient d'opposer le bouddhisme et son célèbre fondateur Çakia-Mouni au christianisme et à Jésus-Christ, feraient bien d'aller étudier au Laos les effets moraux de cette forme religieuse si répandue dans l'orient. Les pratiques les plus superstitieuses y abondent. De prétendus sorciers exploitent continuellement l'ignorance populaire. A tout propos, on a recours aux charmes, aux incantations, aux exorcismes, et le culte du démon ou des mauvais esprits est évidemment celui qui tient le plus de place dans les habitudes du peuple.

« Je n'oublierai jamais, écrit un des missionnaires, la pre-

mière prière de ce genre que j'entendis, car il est profondément triste de voir tant de sérieux et une foi si complète employés à invoquer la puissance du démon. Après avoir traversé, au-delà de Muang-Tocn, un long et sombre défilé, nous arrivâmes en face d'une espèce de niche, sans idole, mais consacrée au démon que les indigènes regardent comme le gardien de ce passage à travers les montagnes. Le conducteur de l'éléphant qui me portait était assis devant moi sur le cou de l'animal. Tout à-coup, je le vis joindre les mains et les élever dans l'attitude de la prière, en disant : « Fais qu'aucun mal ne nous arrive. Nous sommes ici six hommes et trois éléphants, qu'aucun mal ne nous arrive, etc. » Plus loin, comme nous descendions le fleuve en bateau, nous vîmes plusieurs fois, aux passages qui offraient quelques difficultés, nos bateliers descendre à terre, allumer des cierges, puis faire des libations et des offrandes, en fleurs, en noix de bétel ou en aliments divers, à cette même puissance mystérieuse qui, dans le fond de leurs croyances, n'est autre chose que le prince des ténèbres. Jamais, non plus, ils ne prenaient leurs repas sans commencer par mettre à part une portion destinée « aux esprits de l'air ou de la forêt. » Il y a outre cela dans la plupart des villages, toujours dans quelque endroit bien ombragé, un petit édifice de forme particulière qui n'a d'autre destination que le culte du démon. »

Chieng-Mai, la capitale du pays, est une assez grande ville. Elle l'emporte sur la plupart des autres cités asiatiques par l'ordre qu'on y voit régner, par la largeur de ses rues et par l'élégance de ses maisons, élevées au-dessus du sol par des colonnes en bois, et presque toutes entourées de palmiers ou d'autres arbres fruitiers. On en évalue la population à vingt mille âmes. Tous les matins, en outre, on voit arriver des villages environnants, qui sont très nombreux et très peuplés, des milliers de paysans, et surtout de femmes, bien vêtus, à l'air paisible, qui apportent au marché, dans des paniers, les produits de leurs champs, de leurs jardins et même de leurs métiers à tisser. C'est surtout (détail de

mœurs assez curieux) du sel que ces marchands reçoivent en échange de leurs denrées, car, dans le pays, l'argent monnayé est très rare et le cuivre encore plus.

Tel est le siège de la première mission destinée à faire pénétrer dans le Laos les lumières de la foi chrétienne. Les deux missionnaires, sans être médecins, ont assez de connaissances médicales pour pouvoir, dans beaucoup de cas, diriger l'emploi des simples remèdes dont ils ont apporté avec eux une abondante provision. C'est pour les prédicateurs de l'Évangile un puissant moyen d'attirer l'attention et de captiver la bienveillance du peuple. Ils en trouvent un second dans le goût très prononcé que toutes les classes de la population paraissent avoir pour la musique.

En attendant qu'une maison puisse être bâtie pour la mission, M. Mac Gilvary occupe une des *salas* publiques (sorte de caravansérails) qui bordent l'une des avenues les plus fréquentées par où l'on arrive dans la ville. Or, dès que le chant des hymnes chrétiennes se fait entendre, avec accompagnement d'harmonium, dans cette demeure temporaire, tous les passants s'arrêtent; les gens qui se reposent ou prennent leurs repas dans les *salas* voisines accourent; la vérandah du missionnaire se remplit d'auditeurs ravis et captivés, et bien souvent la cour elle même en regorge. A l'ouïe de la « boîte à musique étrangère, » ils restent comme cloués sur le sol par quelque charme magique. Quand ils l'ont entendue un jour, beaucoup d'entre eux reviennent le lendemain ou les jours suivants pour en jouir encore, et comme, à chaque fois que des assemblées de ce genre se forment, les missionnaires en profitent pour annoncer Christ et adresser de sérieux appels aux consciences, il en résulte une diffusion assez rapide de la vérité chrétienne. Pour en tirer plus de parti encore, les missionnaires se sont hâtés de traduire, dans la langue du pays, quelques cantiques bien simples, entre autres celui qui commence par ces mots : « Il est une patrie, etc. » Et l'on ne saurait dire avec quel bonheur beaucoup de gens l'ap-

prennent et le répètent. Un noble, ou prince du pays, en fut un jour tellement charmé que, pour le contenter, il fallut le lui chanter quatre fois de suite.

Un autre résultat, important pour la mission au point de vue matériel, a été obtenu en grande partie par le même moyen. Dès l'arrivée des missionnaires, le roi, qui les avait accueillis avec la plus grande bienveillance, leur avait assigné un terrain très convenable pour y bâtir une école, une chapelle et une maison. Mais, par suite de quelque circonstance imprévue, cet emplacement avait reçu une autre destination, et tous les efforts des missionnaires pour obtenir qu'on leur en allouât un autre étaient restés infructueux. Or, un jour, le roi, ayant entendu parler de la « boîte à musique » et des chants étrangers, témoigna le désir d'en juger par lui-même. Il vint, en conséquence, rendre visite aux missionnaires, et fut tellement enchanté de ce qu'il entendit, que, dès le lendemain, les deux missionnaires reçurent l'invitation d'aller voir avec lui un terrain nouveau qu'il s'engageait à leur donner sur-le-champ. Cet emplacement était plus convenable encore que le premier; mais deux familles du pays y avaient leurs maisons. Les missionnaires offrirent de les dédommager de la perte qu'elles auraient à subir. Mais le lendemain le roi leur fit dire, par un de ses principaux officiers, qu'ils n'eussent pas à s'en inquiéter, parce qu'il en faisait son affaire.

Tout cela, sans doute, n'est pas le grand succès que doivent ambitionner des gens qui veulent avant tout le salut des âmes. Mais la mission de Chieng-Mai ne compte encore que dix-huit mois d'existence, et chez un tel peuple, dans un pays si nouveau, au sein d'une obscurité si profonde, c'est un précieux encouragement que cette liberté et cette faveur accordées par tous, depuis le roi jusqu'aux enfants, à des hommes qui déclarent hautement n'aspirer à rien moins qu'à renverser le bouddhisme pour le remplacer par la doctrine du Dieu qu'adorent les chrétiens. Aussi, les lettres des mission-

naires respirent-elles l'espérance et la joie. « Certainement, dit l'un d'eux en terminant la sienne, certainement Dieu entend les prières de ses enfants; nous avons, dans le bien qu'il nous a déjà fait ici, le gage de plus grandes bénédictions encore, et nous espérons avoir bientôt à demander au comité de nous envoyer du renfort. »



ÉVANGÉLISATION DES JUIFS.

SOCIÉTÉ DE LONDRES POUR LA PROPAGATION DE L'ÉVANGILE
PARMI LES ISRAÉLITES. — SOIXANTIÈME RAPPORT GÉNÉRAL.

Cette Société, dont nous avons parlé maintes fois à nos lecteurs, est la plus considérable de celles qui travaillent à l'évangélisation des enfants d'Israël. A l'époque de sa dernière assemblée générale, en 1868, le chiffre de ses recettes durant l'année s'était élevé à plus de 900,000 fr., et ses dépenses avaient, à quelques francs près, atteint le même chiffre.

Un des faits intéressants dont elle put alors entretenir ses amis, fut le succès de ses travaux à l'Exposition universelle de Paris en 1867. Ses représentants au Champ de Mars s'y étaient mis en rapport avec des milliers d'Israélites, et avaient pu placer les Livres sacrés des chrétiens dans beaucoup de mains.

Le comité put annoncer, de plus, comme sujet d'encouragement, qu'une seule fois, depuis la fondation de la Société, le nombre des baptêmes avait dépassé celui de l'année 1868.

Durant le même exercice, il était sorti des dépôts de la Société 3,170 Bibles, 3,668 Nouveaux Testaments, plus de 26 portion détachées des Saintes-Écritures, 72,000 traités et 76,000 écrits plus courts désignés sous le nom d'*appels*.

Les écoles que la Société entretient à Londres étaient en

voie de prospérité. Elles ont reçu depuis leur ouverture au-delà de 871 élèves.

L'institution connue sous le nom de *Wanderer's home*, qui reçoit à Londres les *inquirers*, c'est-à-dire ceux qui témoignent un désir sérieux d'instruction, s'était, depuis sa fondation, ouverte pour 848 personnes, dont 391 ont reçu le baptême.

Passant ensuite en revue les nombreuses stations qu'occupent les agents de la Société, le rapport de 1868 donne sur la plupart de ces postes des détails qui paraîtront un peu secs, mais qui font pourtant comprendre l'étendue des opérations de la Société. Voici, à quelques abréviations près, le résumé succinct que nous en trouvons dans le *Recueil de la Mission évangélique parmi les Israélites*, qui se publie à Strasbourg sous la direction de M. Schlochow, missionnaire à Mulhouse.

Liverpool. De plusieurs candidats au baptême, M. Hirsch n'a reçu qu'une Israélite qui depuis quelque temps cherchait la vérité et qui saisissait toutes les occasions de se rendre à l'église; une famille allemande s'intéressait à elle et a été toute réjouie de son baptême; sa conversion paraît une réalité.

Manchester. M. Friedländer a eu plus souvent l'occasion de s'adresser aux Israélites que l'année précédente; il a distribué 52 exemplaires du Nouveau Testament en quatre langues différentes, 9 Bibles hébraïques et plus de 200 traités. Il a visité Birmingham, Wolverhampton, Nottingham, Hull, Leeds, Bradford et Sheffield; à Hull il s'est adressé à un grand nombre d'émigrants juifs. Il a eu 16 catéchumènes adultes et a administré 3 baptêmes.

Amsterdam. Il y a quelque temps, un colporteur avait donné à une Israélite un traité et un Nouveau Testament, qu'elle lut avec attention, et qui l'amènèrent à la connaissance de la vérité. Comme elle se sentait l'âme angoissée, quelques amis l'engagèrent à se rendre à Amsterdam pour consulter

M. Pauli ; n'ayant pas les moyens de le faire, elle s'adressa au pasteur de la ville qu'elle habitait. La paix du cœur lui fut accordée et elle fut reçue dans l'Église par le baptême. L'année passée il y a eu 8 baptêmes à Amsterdam.

Dantzig. M. Lawrence écrit : « J'ai prêché à K..., et j'ai eu l'occasion de plaider la cause d'Israël, non-seulement devant un auditoire chrétien, mais encore devant des Israélites qui assistaient au service. Il a été distribué 203 Nouveaux Testaments, et, depuis la création du dépôt, c'est-à-dire depuis sept ans, 10,166 exemplaires ou parties de l'Ancien Testament, et 2,565 exemplaires ou parties du Nouveau Testament en hébreu ou en juif polonais. »

Hambourg. 231 Nouveaux Testaments ont été distribués, et 38 Bibles complètes. Dans une maison de commerce, un colporteur, qui précédemment avait été fort mal reçu, l'a été tout autrement, et, après une conversation amicale, trois jeunes gens demandèrent un Nouveau Testament ; dans une autre maison, deux jeunes gens firent de même, encouragés par leur patron qui leur dit s'en être procuré un exemplaire dans une autre occasion. Deux baptêmes ont été administrés.

Berlin. Le docteur Klee a tenu, à Z..., deux réunions sur l'invitation du pasteur et de la paroisse. Il a visité, entre autres, un jeune médecin qui lui a dit que son respect pour le christianisme s'était augmenté depuis qu'il avait entendu une jeune mourante chanter les louanges de Dieu. Une amie de la mission en Israël consacre à cette œuvre le profit qu'elle retire de son commerce.

Posen. Un Israélite disait que bien des Juifs reçoivent le Nouveau Testament, mais ne le lisent point ; son interlocuteur lui répondit que, si un exemplaire sur mille est lu, la perte des 999 est amplement couverte.

Breslau. D'après le rapport de M. Romann, les Israélites disent, même dans leurs journaux : « Hélas ! la mission est ici en voie de progrès. » Quatre prosélytes ont été baptisés, sa-

voir, trois femmes et un jeune homme très-bien noté par les officiers de l'hôpital militaire, où il est employé.

Lemberg. Ce champ missionnaire est riche en promesses. M. Brühl nous dit que tous les exemplaires du Nouveau Testament dont il disposait ont été reçus avec reconnaissance par de respectables Israélites, si bien qu'avant la fin de l'année il ne lui restait plus que le sien propre. En dix semaines, il a distribué 35 Nouveaux Testaments en hébreu, 22 en juif polonais et 25 en d'autres langues, et il a pu s'assurer qu'ils ont été lus et médités.

Francfort-sur-le-Mein. Le nombre des Israélites qui se sont rendus chez le docteur Poper a été pour le moins le double de celui de l'année précédente. Il a vu un jeune malade lisant le Nouveau Testament, et il a eu la joie de l'entendre dire : « Voilà où je trouve mon soulagement ; c'est là pour moi la source de la paix et de l'espérance », et en parlant ainsi, il lui pressait la main. De treize catéchumènes, dont quelques-uns étaient des instituteurs, aucun n'a reculé devant la crainte de perdre sa place : six continuent leur instruction, et une femme a été baptisée.

Italie. Trieste, Venise, Padoue et Gorice ont été visités soit par M. Cotter et le colporteur, soit par le colporteur seul ; il a été fait 167 visites et on en a reçu 15. Dans une de ces villes, presque toute la communauté israélite penche vers le protestantisme.

Jassy. « L'année passée, dit M. Volkenberg, l'Évangile s'est propagé dans des endroits qui paraissaient inaccessibles à la Parole de Dieu. C'est ce que nous avons remarqué lors de notre visite dans trois villes, comptant 800, 1,300 et 1,400 familles israélites. Sans aucune distinction de classe ou de secte, les Israélites de ces villes se rassemblaient autour de nous, remplissaient notre salle du matin au soir, parlaient avec nous du christianisme et montraient une connaissance surprenante de l'Évangile. En moins de quinze jours, nous avons

distribué ou vendu 61 Nouveaux Testaments, 2 livres de prières en hébreu, 700 traités.

Bucharest. 478 Nouveaux-Testaments, quelques-uns reliés avec l'Ancien Testament, ont été vendus exclusivement à des Israélites; une bonne partie de ces exemplaires était en juif polonais. Deux jeunes filles ont confessé leur foi en Jésus; l'une a eu à endurer bien des mauvais traitements; l'autre travaille à amener les siens à la connaissance de Jésus.

Belgrade. M, Palotta a visité sept villes dont la population israélite est considérable, et dans l'une desquelles jamais encore missionnaire protestant n'était entré. « Les Juifs, dit le missionnaire, y honorent la Bible plus que le Talmud, et le protestantisme y trouve beaucoup de sympathie. »

Constantinople. Ici l'œuvre de la mission demande beaucoup d'énergie et de prières; les difficultés sont nombreuses, la haine et la persécution abondent. Un vieillard a été emprisonné et laissé sans nourriture pendant deux jours pour savoir de lui les noms de ceux qui suivent le culte protestant; trois de nos écolières ont été menées au Mémuneh (bureau de la synagogue) et on leur a infligé la bastonnade parce qu'elles fréquentent nos écoles; elles ont continué d'y venir malgré ce traitement barbare. — Nous aurions distribué plus de Nouveaux Testaments en juif espagnol si nos exemplaires eussent été d'un format facile à cacher, car, hélas! plus d'un Israélite craint qu'on ne le voie lire l'Évangile; c'est au point que, quand quelques-uns l'acceptent et le lisent, ainsi que les traités, malgré tous les châtimens qui les frappent, nous nous en étonnons et nous en louons Dieu. J. B... reçut, le 15 avril, un Nouveau Testament et, bientôt après, confessa la foi en Jésus et demanda le baptême; au mois de mai, il fut victime d'un accident de mer; le 29, il renouvela sa confession, et, le lendemain, il mourut de la mort des justes, mettant toute sa confiance en Christ. Un Israélite fut condamné par le tribunal de sa nation à payer 160 piastres pour avoir lu dans sa boutique des livres chrétiens, qu'il avait dit être de

bons livres; son associé, qui l'avait dénoncé, obtint la dissolution de la société. En présence de ces persécutions, le Nouveau Testament est presque partout lu en secret. De 26 candidats au baptême, l'un est mort dans la foi avant son admission; un autre a été admis, 5 se sont retirés, 2 ont quitté la ville, et les autres suivent plus ou moins régulièrement l'instruction religieuse, toujours en butte à la persécution de leurs anciens coreligionnaires.

Jérusalem. Acca et Caïpha ont été visitées trois fois, Tibériade (2,000 âmes), Safed (3,500) et Shufa-Omer deux fois; Damas (6,000 Juifs), Beyrouth (400), Sidon (300), Hébron (400) et Jaffa (500) une fois. A Naplouse, la Parole de Dieu a été prêchée dans la synagogue, et les sept familles d'agriculteurs de Bukea ont reçu des livres et des traités de Saint-Jean-d'Acré. Sous l'influence indirecte de la communauté de Jérusalem, et par suite du déclin de celle des rabbins, les Israélites de Safed et de Tibériade sont mieux disposés que précédemment et croissent dans la connaissance de l'Évangile; 16 Nouveaux Testaments ont été vendus et 290 distribués gratuitement. Sur la colline de Sion, le service divin est célébré en anglais, en hébreu, en allemand et en espagnol, et l'Évangile est annoncé, non-seulement à la congrégation, mais encore à une foule de visiteurs.

Alger. Il a été vendu 348 Bibles, 160 Nouveaux Testaments et plus de 1,400 exemplaires du Pentateuque et des Psaumes, et l'on a distribué gratuitement 967 Nouveaux Testaments et 3,343 Évangiles et Psaumes en différentes langues, ainsi qu'une grande quantité de traités religieux.

Dans cette ville, un vitrier avait envoyé sa fille à l'école. Quelque temps après, il vint demander ce qu'il devait, tout en exprimant sa vive reconnaissance pour l'instruction qu'elle avait reçue. La maîtresse lui dit que l'école était gratuite; il s'en alla mécontent, en disant: « Je sais ce que je ferai. » Deux mois après, il revint, apportant dans une petite bourse 3 fr. 50 c. en monnaie. « Voici, dit-il, ce que j'ai

mis de côté pour vous; c'est peu de chose, je voudrais avoir 200 fr. à vous donner.» La maîtresse refusa d'abord, mais elle finit par accepter pour ne pas le désobliger. Un peu plus tard, on le chargea de remettre quatre carreaux de vitre dans la salle d'école, et, quand on voulut le payer, il répondit : « Ne suis-je pas votre débiteur? » Cet homme est un Juif polonais. Maintenant, 46 catéchumènes, adultes et enfants, reçoivent l'instruction religieuse; 2 hommes et 3 enfants ont été baptisés.

NOUVELLES RÉCENTES

QUARANTE-CINQUIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

C'est le jeudi 15 avril, à 8 heures du soir, et dans le temple de l'Oratoire, qu'a eu lieu cette fête chrétienne. Nous n'avons pas voulu en renvoyer l'annonce à une autre livraison.

La séance s'ouvrit sous une profonde impression de tristesse. La nouvelle d'un grand deuil circulait à voix basse dans les rangs de l'assemblée. Un des pasteurs de l'Église réformée de Paris, M. Rognon, venait d'être enlevé dans toute la maturité de son beau talent, à sa famille, à son troupeau, au protestantisme français dont il était une des gloires, et à la Société des missions qui le comptait depuis des années déjà parmi les membres de son Comité.

Appelé à prononcer la prière d'ouverture, M. le pasteur *GrandPierre*, vice-président de la Société, se rendit l'organe des sentiments de l'assistance entière en faisant monter vers Dieu l'expression d'un profond regret et en le suppliant de

faire descendre avec abondance les célestes consolations de sa grâce dans tous les cœurs affligés.

Après lui, M. le comte *Jules Delaborde*, président de la Société, fit ressortir, en quelques mots bien sentis, tout ce qu'un tel deuil donnait de solennité à la réunion, et rappela la part et l'intérêt que M. Rognon prenait aux travaux du Comité. L'éternité glorieuse s'est ouverte pour ce fidèle serviteur de Christ. Que le vide que son départ a laissé dans nos rangs, nous stimule à un redoublement d'énergie.

Les encouragements, d'ailleurs, ne nous font pas défaut. L'histoire de notre belle mission du Lessouto en renferme de très grands. Les œuvres accomplies dans ce pays sont comme revenues à nous en leçons instructives et en exemples édifiants. Nos missionnaires ont fait là des découvertes intéressantes au point de vue de la géographie, de l'ethnologie, de la science; mais leur prédication a eu d'autres résultats plus précieux au point de vue moral. Elle a exercé sur les Bassoutos la plus heureuse influence. Il y a là maintenant un peuple dont les récentes épreuves ont révélé les progrès en civilisation et fait surtout éclater la constance. Et au milieu de ce peuple se trouvent des Eglises régulièrement organisées, comprenant la vie religieuse, tendant sans cesse à s'étendre comme à s'affermir, et commençant à produire des instituteurs, des évangélistes, de futurs pasteurs. Encore une démonstration vivante de ce fait que, partout où il pénètre, le christianisme accomplit une œuvre de civilisation en même temps qu'une œuvre de régénération spirituelle et morale.

Le rapport de M. *Casalis*, entendu à la suite de ce discours, arrivera bientôt sous les yeux des lecteurs de notre feuille, qui, du reste, en connaissent déjà les faits principaux. Nous n'en donnerons qu'une analyse très succincte.

Ce rapport est tout entier à la gloire de Dieu. C'est au Seigneur qu'est dû l'apaisement, et, il y a lieu de l'espérer maintenant, la fin prochaine des luttes qui ont si misérablement

pesé sur le Lessouto et sur notre mission. Trois des stations forcément abandonnées ont pu être reprises, ce qui, joint aux trois restées debout, et à celle que M. Ellenberger a pu fonder à Masitisi, porte à *sept* le nombre des postes actuellement occupés.

Mais il y a d'autres faveurs divines à signaler. Pendant la guerre et depuis, il s'est opéré dans les stations une effusion du Saint-Esprit qu'un missionnaire a pittoresquement appelée « une véritable épidémie de grâce. » Dans trois stations, plusieurs centaines de conversions ont eu lieu; c'est par milliers que les dernières fêtes chrétiennes ont attiré les auditeurs dans les temples; tous les âges participent aux bienfaits de ce réveil; des annexes nouvelles sont fondées et confiées à des évangélistes indigènes, et la grandeur toujours croissante des besoins a déterminé les missionnaires à ouvrir enfin, à Morija, une institution désirée et projetée depuis longtemps, celle d'une école spéciale destinée à former des catéchistes et des instituteurs. Une vingtaine de jeunes gens en profitent déjà. Une nouvelle édition du Nouveau Testament sessouto, tirée à 5,000 exemplaires a pris dernièrement le chemin du Lessouto. C'est, entre les mains des Eglises africaines, une arme puissante à opposer, d'une part aux restes du paganisme et de l'autre aux efforts du catholicisme romain, qui essaie, jusqu'ici sans succès, Dieu en soit loué! de s'implanter dans le pays.

En passant du Sud de l'Afrique à Taïti, le rapporteur a trouvé l'occasion de signaler un autre des merveilleux effets de la Bible au sein des nations. C'est à elle que sont dus la persévérance des Taïtiens, appelés à l'Évangile par les missionnaires anglais, et les succès de l'œuvre qu'y font aujourd'hui nos missionnaires français. Un nouveau temple a été construit à Haapiti et M. Vernier a été installé comme pasteur à Moréa. Les écoles sont prospères, et des démarches actives sont continuées dans le but de faire reconnaître les droits du protestantisme taïtien dans la répartition des fonds

alloués à l'instruction primaire par le gouvernement français.

On espérait pouvoir annoncer aujourd'hui la reprise des travaux forcément interrompus au Sénégal, en leur donnant pour siège principal Saint-Louis, la métropole de la colonie ; mais la présence du choléra dans cette ville a contraint le Comité d'ajourner la réalisation de ce projet.

L'état des fonds gêne l'action du Comité. Cependant la maison des missions est restée ouverte avec trois élèves, auxquels un quatrième viendra s'adjoindre à la fin du mois.

En terminant, M. Casalis a exprimé la reconnaissance du Comité pour les dons exceptionnels qui ont été faits à la Société, notamment par Mme Eynard de Genève et, à Paris, par la famille de feu M. François Delessert. Le produit du sou missionnaire, en France, s'est élevé à 20,000 fr., grâce aux efforts soutenus de son fondateur.

Du rapport financier, présenté à l'assemblée par M. le comte *Robert de Pourtalès*, trésorier, il résulte que la situation de la Société s'est améliorée, mais sans être encore ce qu'elle devrait être. Par suite de dons exceptionnels, les recettes de l'exercice se sont élevées à 209,436 francs, tandis que les dépenses n'ont été que de 180,477 francs ; mais il y avait un déficit antérieur de 42,515 francs, et il est dû aux missionnaires sur leurs traitements une somme de 12,000 fr., de sorte qu'il reste encore un déficit réel de plus de 25,000 fr. L'attention des amis ne saurait se porter avec trop de sollicitude sur cet état de choses. Il faut des ressources pour pouvoir reprendre la mission suspendue au Sénégal, aussitôt que le moment opportun sera venu.

M. le pasteur *GrandPierre*, vice-président de la Société, prenant la parole après la lecture des rapports, déclare qu'il n'a pas été seulement édifié mais émerveillé du spectacle que présente la mission du Lessouto. Ailleurs, on voit des mouvements religieux promettre d'abord beaucoup, mais ensuite diminuer et quelquefois s'éteindre. Ici, c'est tout le

contraire qui arrive. Les épreuves n'ont fait que rendre plus éclatante la solidité de l'œuvre et qu'en accroître le succès. C'est par centaines qu'ont lieu les conversions. Ces conversions ne sont pas obtenues à grands renforts d'éloquence ; nos missionnaires parlent de l'Évangile en toute simplicité et leurs auxiliaires sont d'humbles catéchistes indigènes ; mais les uns et les autres sont réellement des chrétiens, voilà tout le secret des admirables succès accordés à leur zèle. Tout cela est singulièrement encourageant. Quand nous voyons partir nos missionnaires nous sommes tentés de les plaindre. Eh bien ! non ; leur lot est plus beau que le nôtre. Nous avons à lutter, en Europe, contre un paganisme nouveau qui veut détruire l'Église de Christ. Au milieu de nos luttes, regardons vers le Sud de l'Afrique et prenons courage. Dans une lettre de consolation, saint François de Sales s'écriait : *Vive Jésus !* Poussons le même cri. Jésus est toujours le même, et ce qu'il fait au Sud de l'Afrique soyons sûrs qu'il le fera aussi chez nous.

M. le pasteur *Zipperlen*, en s'associant de tout son cœur aux paroles de M. GrandPierre, se sent pressé de faire part à l'assemblée d'une de ses impressions. Comment se peut-il que, dans une œuvre comme celle-ci, en présence de résultats si beaux, le Comité ait toujours à parler de déficit ? On nous a dit que sans les dons exceptionnels de l'année, ce déficit aurait été énorme ! Ah ! nous avons tous notre part de responsabilité dans ce reproche. J'en fais moi-même mon *meâ culpâ*, dit l'orateur ; j'en ai honte et j'espère que cette honte me sera profitable.

Les services de prières en faveur des missions et la lecture des deux journaux de la Société, peuvent produire la plus salutaire influence. Il y a dans ces journaux, trop peu répandus, une démonstration vivante de l'Évangile ; il faut pousser à l'emploi de ces moyens d'intéresser, et se rappeler ici, comme à l'égard de toutes les œuvres chrétiennes, qu'il ne suffit pas d'admirer, mais que chacun de nous doit être

ouvrier avec Dieu. Il faut que cet affreux mot de déficit disparaisse de nos rapports.

M. le pasteur *G. Monod* a été chargé par un missionnaire américain qui arrive du Birman et qui aurait pris la parole dans cette réunion s'il n'avait dû repartir le matin même, de donner quelques détails sur ce pays. La mission parmi les Karens fondée, il y a 50 ans, par le célèbre D^r Judson, compte aujourd'hui de 350 à 380 Eglises, comprenant ensemble 20,000 membres effectifs et un beaucoup plus grand nombre d'auditeurs de la Parole. La plupart de ces Eglises se suffisent à elles-mêmes et s'imposent, en outre, des sacrifices pour l'extension du règne de Dieu. Elles ont leurs écoles et même un séminaire ou école de théologie à Rangun. Une littérature a été créée et la Bible a été traduite dans la langue des Karens.

En terminant, l'orateur rappelle avec chaleur l'urgent devoir d'entreprendre une œuvre missionnaire parmi les mahométans de l'Algérie. La famine du corps ne les décime plus comme elle l'a fait, mais nous leur devons la Parole de Dieu, dont la privation est la plus funeste de toutes les famines.

M. *Andrault*, missionnaire au Sénégal, voudrait voir mieux compris qu'il ne l'est le devoir de contribuer largement pour l'œuvre des missions. Le grand nombre des collectes qui se font pour d'autres œuvres nuit sans doute à celle-ci; mais il ne faut pas s'en faire un prétexte pour donner peu. L'orateur propose en exemple les Juifs qui donnaient la dîme de tous leurs biens, sans qu'il leur fût commandé, comme il nous est commandé, à nous, d'aller prêcher leur religion en tous lieux. — Il cite aussi les chrétiens des îles Sandwich qui ne sont qu'au nombre de 130,000 et qui donnent un million, tandis que les 1,500,000 protestants de France ne donnent guères davantage pour les œuvres chrétiennes. N'y a-t-il pas là de quoi nous couvrir de confusion?

RUSSIE.

QUELQUES OEUVRES MISSIONNAIRES DE L'ÉGLISE RUSSE EN ASIE.

A la suite des luttes intestines qui ont agité, dans ces dernières années, l'empire du Milieu, un grand nombre de Chinois ont quitté les provinces orientales et se sont fixés sur le territoire russe, dans le gouvernement de Sémisetchensk. L'Église orthodoxe s'est empressée de leur faire annoncer l'Évangile, et plus de sept cents conversions ont eu lieu. Dans le voisinage du lac Baïkal, les magistrats de la ville de Verny ont décrété la construction d'une église destinée aux Chinois, et un ecclésiastique a été nommé pour desservir la nouvelle communauté. Une somme importante a été réunie pour cette œuvre par voie de souscription.

On annonce, d'autre part, que l'évêque du Kamschatka a commencé récemment une grande tournée missionnaire, en passant par Albazine et en remontant le cours de l'Amour, en bateau à vapeur. L'évêque a été reçu avec empressement par les habitants d'Albazine. Il leur rapportait une vieille image de saint, datant de l'époque où la ville fut fondée par les Cosaques. Les Chinois saccagèrent plus tard la ville; après leur départ, on retrouva au milieu des ruines cette image que Monseigneur Benjamin vient de restituer à la ville d'Albazine.

(*Le Témoignage.*)

Le dernier détail du récit qu'on vient de lire montre que l'Église grecque, comme l'Église romaine, entremêle ses travaux pour la propagation du christianisme d'idées et de pratiques contraires à l'esprit de l'Évangile. Ce n'est pas une raison pour mépriser ces travaux; mais n'y a-t-il pas là pour les protestants un motif de plus à redoubler de zèle pour répandre de plus en plus dans le monde ce culte en esprit et en vérité que leur Père Céleste a déclaré seul digne de lui.

AMÉRIQUE DU NORD.

La Colombie britannique, ou ces vastes régions qui s'étendent depuis les Montagnes-Rocheuses jusques à l'Océan Pacifique et à la grande île de Vancouver, est évangélisée par des missionnaires de l'Église anglicane. Ils y travaillent sous la direction de l'évêque de Victoria, qui paraît lui-même doué d'une grande activité missionnaire. Ces efforts réussissent, mais non sans peine.

On rapporte que, dernièrement, un agent de la Société pour la propagation de l'Évangile, le révérend Willmar, assisté d'un catéchiste, a fondé une station dans un lieu nommé Alberni. Une cinquantaine d'Indiens suivent ses instructions, mais jusqu'à présent il n'a pas réussi à y faire venir les femmes. Une école ouverte dans la même localité avait eu d'abord beaucoup d'élèves; mais les Indiens d'une tribu voisine ayant répandu le bruit que tous ceux qui laisseraient inscrire leurs noms sur le registre mourraient bientôt, il a suffi de cette absurde prédiction pour réduire le chiffre des élèves à peu de chose. Cependant, le chef du lieu suit régulièrement le culte chrétien et encourage tout le monde à l'imiter.

ÉTATS-UNIS.**LA NATION DES CHACTAS.**

Les Chactas sont une des tribus indiennes qui se trouvent actuellement enclavées dans les États-Unis, et une de celles où le christianisme et la civilisation se sont développés avec le plus de succès. Un des missionnaires qui les ont évangélisés avec un zèle exemplaire, le révérend Wright, mort en 1853, avait eu dans sa longue carrière le privilège d'en admettre plus d'un millier dans les rangs de l'Église chrétienne.

La Bible et plusieurs livres religieux, plus ou moins importants, ont été traduits pour leur usage. Aujourd'hui, la tribu compte 16 Eglises organisées, avec 1,100 communiants et environ 1,500 élèves des écoles du dimanche. Elle serait plus prospère encore, soit au point de vue religieux, soit au point de vue social, si, pendant la grande guerre de 1861 et des années suivantes, la plupart des Chactas les plus influents n'avaient pas commis la faute de se rattacher à la Confédération du Sud. Par suite de cette circonstance, beaucoup de missionnaires furent obligés de quitter leurs postes. Mais aujourd'hui l'ordre est rétabli, et il y a lieu d'espérer qu'une nouvelle ère de développement va s'ouvrir pour la nation.

CAFRERIE ET NATALIE.

Le révérend Laing, missionnaire de l'Église libre d'Écosse à Burnhill, écrit que dernièrement il a baptisé, en un seul jour, dix-sept Cafres adultes, et que le nombre des candidats au baptême inscrits sur ses registres, s'élève à quatre-vingt-seize.

Un autre agent de la même Église, le révérend Allison, employé dans la colonie de Natal, n'est pas moins béni dans ses travaux. Il a baptisé, en un jour, trente-six Africains; tous jeunes gens, dit-il, à deux exceptions près.

Les missionnaires wesleyens établis dans la même contrée continuent à donner d'intéressants détails sur le réveil dont la plupart de leurs stations ont été le théâtre. Les conversions sont nombreuses et il y a lieu d'espérer que les effets de ce mouvement seront durables.

Eugène CASALIS, directeur.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



PARIS, 10 MAI 1869.

Nous avons enfin connaissance des arrangements que le gouverneur du Cap a faits avec les Boers de l'Etat-Libre pour les amener à déposer définitivement les armes. Nous disons avec les Boers, car il ne paraît pas que les Bassoutos aient été consultés. Après avoir tout réglé avec les principaux représentants de l'Etat-Libre, sir P. Wodehouse s'est contenté de convoquer une grande assemblée près de Thaba-Bossiou pour apprendre aux chefs indigènes et à leurs gens ce qu'il venait de faire. La convention qu'il a signée doit être encore soumise à la ratification du cabinet britannique.

Pour apprécier ces arrangements d'une manière juste et vraie, il faut les envisager à deux points de vue.

Si l'on se replace au moment où les Bassoutos ont eu le plus de revers, et où la position de notre mission paraissait le plus désespérée, les résultats de l'intervention du gouverneur sont une incontestable amélioration.

La paix a été proclamée et placée définitivement sous la garantie de la Grande-Bretagne.

Sir P. Wodehouse a pu sans trop de peine faire comprendre aux Boers l'absurdité des limites qu'ils avaient prétendu imposer à Moshesh après le siège de Thaba-Bossiou, limites que les indigènes n'auraient jamais acceptées, attendu qu'elles eussent laissé les trois quarts de la population littéralement sans feu ni lieu.

Le chef Molapo, fils de Moshesh, qui avait fait une paix particulière avec l'Etat-Libre, a été, sur sa demande, replacé dans ses anciens rapports avec sa famille et sa tribu. Par là, le territoire qui était sous sa dépendance a été réannexé au Lessouto.

Les indigènes demeurent exclusivement maîtres de la chaîne des Maloutis et de ses belles vallées, depuis les sources du Calédon jusqu'à la jonction de la Makhaleng et de l'Orange, au-dessous de Béthesda.

De cette manière, nos stations de *Morija*, de *Hermon*, de *Thabana-Morèna*, de *Siloé*, de *Béthesda*, de *Léribé*, se trouvent officiellement rendues à leur destination et replacées sous la direction des missionnaires. En y ajoutant les deux que l'on n'avait pu nous enlever, Thaba-Bossiou et Bérée, et celle de Masitisi, que M. Ellenberger a fondée pendant la guerre, nous avons neuf principaux centres d'évangélisation. Toutes les annexes récemment établies nous restent également.

Si nous prenons maintenant en considération la position infiniment meilleure où les indigènes avaient remis leurs affaires, depuis plus d'un an, surtout si nous nous plaçons au point de vue du droit, les arrangements de sir P. Wodehouse sont loin de répondre à ce que l'on avait attendu de lui.

Il a consenti à ce que les Boers deviennent possesseurs de tout le territoire des Bassoutos qui est sur la rive droite du Calédon et d'un district situé au sud, entre le Calédon et l'Orange. Cette décision enlève à des milliers d'indigènes des terres dont ils tiraient admirablement parti, et que leur avaient reconnues tous les précédents traités ratifiés par l'Angleterre.

Il est vrai que ces quartiers, étant les plus exposés, se sont fort dépeuplés depuis le commencement de la guerre; mais les indigènes n'en avaient pas entièrement abandonné la défense. Ce qui le prouve c'est qu'il y a encore là des mois-

sons à faire en divers endroits, et il a été stipulé que les Boers attendraient la récolte avant d'entrer en possession.

Par cette partie des arrangements, notre Société perd deux stations : *Hébron* et le *Nouveau-Béerséba*, entre le Calédon et l'Orange. M. Cochet et MM. Rolland, père et fils, se trouvent ainsi définitivement dépossédés. Deux autres établissements : *Mékuatling* et *Maboulélé*, sur la rive droite du Calédon, ne nous sont maintenus qu'à la condition de devenir d'insignifiantes enclaves dans un pays faisant désormais partie de l'Etat-Libre. On ne leur a pas même donné l'étendue d'une grande ferme.

De ces deux dernières stations, la plus ancienne, la plus considérable, et par conséquent celle qui perd le plus au changement est Mékuatling. Les Bataungs (tribu sœur de celle de Moshesh et cependant distincte d'elle) s'étaient groupés avec des Bassoutos, autour de M. Daumas et le regardaient comme leur père à tous les points de vue. Il ne leur reste plus d'autre perspective que d'aller chercher ailleurs un asile et des moyens d'existence. Le gouverneur l'a si bien senti qu'il a proposé au chef Moletsané et à ses gens de s'installer à une vingtaine de lieues de là, dans la partie du Lesouto qui se trouve présentement la moins encombrée.

Pour rendre plus supportable ce qu'il y a de fâcheux pour nous dans ces arrangements, on nous prépare, en ce qui concerne Mékuatling et Maboulélé, des titres de propriété, avec droit de vendre quand et à qui bon nous semblera. Ceci a été expressément stipulé dans la convention. Pour Hébron et Béerséba, on a seulement insinué que si une supplique était adressée au conseil de l'Etat-Libre, il se pourrait qu'on nous fit une compensation. Nous avouons qu'il nous est absolument impossible de comprendre la distinction que l'on établit entre ces deux stations et les autres. La Société les tenait au même titre, et là, pas plus qu'ailleurs, elle n'a rien fait qui dût l'exposer être dépossédée.

Quant à nos réclamations pour les pertes personnelles de plusieurs de nos missionnaires, les vols dont ils ont été victimes, les dépenses et les inconvénients d'un exil immérité, la détérioration des immeubles de la Société, pendant deux années d'abandon forcé, tout cela n'a pas même été l'objet d'une simple mention.

Ce n'est pas que sir P. Wodehouse n'estime profondément nos missionnaires et n'apprécie leurs travaux, ce n'est pas qu'il ne connaisse la politique et les procédés irritants des Boers vis-à-vis des indigènes. On sait à quoi s'en tenir, dans les colonies, sur les questions de cette nature.

Mais, pour obtenir de l'Etat-Libre des concessions plus équitables, il eût fallu le replacer sous la loi britannique. Cela pourrait entraîner de grandes dépenses, que l'Angleterre ne se soucie nullement de faire. Le Cap n'a guère de valeur pour elle que parce que ses vaisseaux y trouvent quelques points de relâche. On sait de très bonne source que sir P. Wodehouse était parti du siège de son gouvernement avec le désir bien réel de maintenir les frontières des Bassoutos telles qu'elles étaient avant la guerre. Le Conseil des Boers lui a opposé un *non possumus* devant lequel il a cru devoir s'incliner pour ménager le trésor du gouvernement puissant, mais éminemment calculateur, dont il est le représentant.

Au moment où nous terminons cet article, nous apprenons que M. Daumas vient d'arriver à Londres. Nos amis de Natal l'ont engagé à faire de nouveaux efforts pour conjurer la ruine dont sa station est menacée et le démembrement de l'importante population à laquelle cette station servait de point de ralliement et de centre d'évangélisation. Notre frère a laissé sa femme et ses enfants à Maritzburg. Les hommes de bien qui l'ont engagé à partir ont adressé à lord Granville, ministre des colonies, un mémoire qui serait irrésistible si la raison seule était consultée dans ces sortes d'affaires. Nous recommandons vivement notre frère aux prières de tous les amis de l'œuvre des missions.

Nous faisons suivre cet article d'un compte rendu de l'entrevue du gouverneur avec les chefs du Lessouto. Il a été rédigé par un homme tout dévoué aux Boers. L'écrivain n'a pas pallié le sans façon avec lequel les maîtres originaires du pays ont été traités. Il est intéressant d'observer comment, au moment d'un succès inespéré, sa conscience l'a forcé de semer ici et là, dans son récit, quelques mots d'intérêt pour les missionnaires et leur peuple d'adoption.

GRANDE ASSEMBLÉE CONVOQUÉE PAR SIR P. WODEHOUSE CHEZ
LES BASSOUTOS.

(*Extrait d'un récit publié par le journal l'Ami de l'Etat-Libre.*)

« Son Excellence arriva à Khorokhoro (à trois lieues de Thaba-Bossiou) le vendredi 19 février, et fit dresser sa tente à l'endroit où demeure, en ce moment, le résident britannique, M. Bowker. Le gouverneur n'avait auprès de lui que son secrétaire privé, M. Cripps, et un certain nombre de Bassoutos qui l'avaient accompagné depuis le village du chef Letsié. M. Bowker était absent, ayant reçu l'ordre d'aller élever des bornes sur la nouvelle ligne fixée par le gouverneur. Bientôt arrivèrent Molapo avec un grand nombre de ses guerriers, Moletsané et d'autres chefs. On leur dit qu'ils seraient tous convoqués le lundi suivant, 22, à une heure du matin, et que jusque-là Son Excellence ne dirait rien d'officiel sur les résultats de la conférence qu'elle venait d'avoir avec les représentants de l'Etat-Libre, sur la nouvelle frontière et les raisons qui en avaient déterminé l'adoption.

« Le lundi, vers dix heures, sir P. de Wodehouse fit apporter une chaise de son campement, se plaça à l'ombre d'un grand rocher, et attendit patiemment que les divers clans bassoutos se fussent rassemblés. On les voyait en ce moment arriver de toutes parts. Bientôt, d'autres chaises furent apportées, ainsi qu'une petite table pour l'usage du gouverneur.

« Letsié, fils aîné de Moshesh, se montra alors à une petite distance, à la tête de longues colonnes de cavaliers. Il venait de Morija, et il fit halte pendant quelques instants, attendant l'arrivée de Molapo, de Moletsané, de Masoupa, et d'autres fils de Moshesh avec leurs suivants. A l'heure indiquée, il y eut là entre deux mille et trois mille guerriers qui, sur un ordre des chefs, s'approchèrent du gouverneur.

« On vit arriver aussi ces hommes excellents, si pleins de dévouement et de zèle, les missionnaires protestants français : MM. Jousse, Mabile, Maitin, Keck, Duvoisin, Casalis et l'infatigable évêque catholique M. Allard, avec un prêtre, le père Gerrard. Malheureusement, le chef Moshesh n'était pas présent. Son grand âge et ses infirmités le mettent dans l'impossibilité de faire le plus petit voyage.

« Sir P. Wodehouse fit asseoir les missionnaires et les chefs à sa droite et à sa gauche ; l'étendard britannique flottait sur un roc au-dessus de sa tête. Tout autour, ce n'était qu'une masse vivante de gens dans toutes les attitudes et les postures possibles, les yeux fixés sur le gouverneur, l'oreille tendue pour entendre chaque mot qui allait sortir de sa bouche et décider de leur avenir. Il fit d'abord quelques remarques préliminaires, puis il décrivit la nouvelle frontière et la montra sur une carte. A chaque phrase, prononcée lentement et presque à voix basse, il s'arrêtait et attendait que M. Mabile, qui parle le sessouto avec une rare perfection, eût rendu sa pensée. Nous ne prétendons pas donner même une superficielle analyse du discours, par la raison bien simple que la voix de l'orateur se faisait à peine entendre à dix pas.

« Pour couper court, nous nous bornerons à dire que la séance s'est terminée d'une manière satisfaisante. Moletsané est le seul chef qui se soit plaint. Il a déclaré que le gouverneur l'avait ou induit en erreur ou intentionnellement trompé, attendu qu'il lui avait promis de lui rendre ses terres dans le voisinage de Mékuatling, et en y comprenant cette station.

« Le gouverneur a répondu qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu pour les chefs; que la commission de l'Etat-Libre avait fait de l'abandon des terres ci-devant occupées par Moletsané une condition *sine quâ non*; que les négociations eussent entièrement avorté s'il eût insisté, et que la guerre eût recommencé avec toutes ses désolations sans qu'il fût possible d'en entrevoir la fin. Son Excellence ajouta qu'on allouerait des terres à Moletsané, et à ses gens, dans un district auquel l'Etat-Libre avait cessé de prétendre.

« Les chefs, bien qu'ils sentent vivement la perte d'une si grande partie de leur magnifique pays, reconnaissent qu'ils sont fatigués de la guerre, et que peut-être, sans l'intervention du gouverneur, ils auraient fini par tout perdre.

« Les missionnaires disent qu'ils ont pleuré pendant trois jours sur des stations qui leur étaient très chères et qu'ils avaient fondées depuis longtemps, mais qu'ils sentent que dans l'intérêt de la paix, ils doivent faire tous leurs efforts pour favoriser le développement d'un meilleur état de choses, inculquer des habitudes de soumission, d'honnêteté et d'industrie à ceux des indigènes qui suivent leurs avis.

« Les Bassoutos se trouveront probablement un peu à l'étroit dans leurs montagnes, mais ayant maintenant des frontières bien définies et la protection de l'Angleterre, ils n'auront plus à craindre qu'à l'avenir, s'ils se conduisent bien, on leur prenne quoi que ce soit.

« Le gouverneur est parti de Khorokhoro, le mardi 23, pour se rendre à Thaba-Bossiou, où doit se tenir une seconde grande assemblée auprès du vieux chef. On y traitera certaines questions relatives à des déplacements de populations, questions sur lesquelles Letsié s'est déclaré incompétent. On ne sait pas encore le résultat de cette réunion. Selon toute probabilité, Moshesh aura reconnu qu'il n'y a pour lui aucune autre alternative que de consentir simplement aux propositions du gouverneur. Il nous tarde cependant de savoir comment les choses se sont terminées.

« Si, comme nous le désirons et l'espérons, tout est définitivement réglé, les Bassoutos seront, dans deux ans, un peuple riche et heureux. C'est l'opinion du gouverneur. De fait, il n'y a parmi eux, en ce moment, aucune apparence de pauvreté. Leurs chevaux et leur bétail sont en très bon état; d'immenses étendues de pays sont en pleine culture. On ne voit de tous côtés que de superbes champs de blé et de maïs.

« L'Etat-Libre, de son côté, acquiert une magnifique ceinture de terres nouvelles. Il n'y a qu'une chose à désirer, c'est que notre gouvernement sache en tirer parti, l'occuper et l'administrer convenablement. »

LETTRE DE M. JOUSSE.

Thaba-Bossiou, le 1^{er} février 1869.

Messieurs et honorés frères,

J'aurais dû, à la fin de l'année qui vient de s'écouler, vous envoyer un rapport sur la marche de l'œuvre à Thaba-Bossiou; mais des travaux qui tendent toujours à augmenter en raison de nos succès, puis quelques indispositions dues à de grandes fatigues m'en ont empêché. L'extension que prend l'œuvre du Seigneur dans ce quartier, et la proximité du siège de la mission catholique, me font penser quelquefois, que le filet de l'Évangile est décidément trop lourd pour mes faibles forces. Je suis sous l'impression que beaucoup reste à faire de ce qui pourrait être fait, et cela m'est un sujet de tristesse.

Toutefois, le Seigneur ne s'est pas montré faible dans l'accomplissement de son œuvre ici, et vous apprendrez avec plaisir que cette œuvre se continue d'une manière encourageante. De nouvelles conversions viennent incessamment ré-

jouir nos cœurs. Depuis mon rapport du mois d'août, soixante personnes environ ont été admises dans la classe des candidats au baptême, dont le chiffre s'élève ainsi à plus de deux cents. Il y a dans l'air que nous respirons, comme dans les luttes que nous avons à soutenir, quelque chose qui nous dit que la source des bénédictions du Seigneur n'est pas tarie. C'est le temps d'abondantes semailles, c'est le jour de l'action, mais de cette action qui, bénie d'en haut, fructifie presque instantanément. Chacun éprouve le besoin de travailler. Le dimanche, quand je ne puis pas aller moi-même faire un troisième service sur la montagne de Moshesh, j'y envoie des chrétiens. Les hommes sont chargés du service ordinaire; des femmes pieuses vont visiter des malades incurables pour lesquelles elles font un petit culte; elles sont accompagnées de jeunes filles qui conduisent le chant.

Un bon mouvement s'est aussi opéré parmi les jeunes gens de la classe des catéchumènes. Il y a quelques mois que l'un d'eux demanda la parole à la suite de l'instruction religieuse du jeudi; elle lui fût accordée. Dans un discours très sérieux, il recommanda la vigilance et cet amour fraternel qui fait que chaque enfant de Dieu s'intéresse au salut de son prochain. Après lui, d'autres prirent la parole pour s'accuser de n'avoir encore rien fait pour l'avancement du règne de Dieu. Après les avoir écoutés avec un vif intérêt, j'exprimai le désir de les voir mettre la main à l'œuvre sans plus tarder et, séance tenante, ils formèrent une espèce de Société d'évangélisation. Le dimanche suivant, un certain nombre d'entre eux sont allés évangéliser dans les environs, et, à leur grande joie, ils ont été très favorablement accueillis. Depuis lors, un certain nombre de personnes appartenant aux villages visités ont commencé à fréquenter régulièrement le culte du dimanche. Le jeudi, après l'instruction religieuse, ceux qui sont allés évangéliser rendent compte de ce qu'ils ont fait, et ils choisissent, séance tenante, ceux qui, le dimanche sui-

vant, iront évangéliser à leur tour. Dans un village situé non loin de la chaîne des Maloutis, nos jeunes amis ont été, un jour, fort mal reçus. Le chef, tout en se donnant pour un observateur du jour du dimanche, leur a défendu de parler à ses gens.

Depuis lors, on y est retourné. Un jeune fils de Moshesh, ardent et zélé était de la partie. Quand on les vit venir, on voulut lancer les chiens sur eux, mais, par respect pour le chef, on ne le fit pas. Ce dernier adressa de sérieux reproches au chef du village ; il lui reconnut le droit, funeste pour son âme, de ne pas prêter l'oreille aux invitations du Seigneur, mais il lui refusa celui d'empêcher ses gens de le faire. Une réunion eut donc lieu et, à la fin du service, des vieillards demandèrent pourquoi on voulait les empêcher d'entendre de si bonnes paroles.

Il y a, à quelques lieues d'ici, dans la direction de Lérivé, un village de Cafres, qui sont depuis longtemps établis dans le pays. Leur langue était une barrière entre eux et nous, et souvent je m'étais demandé ce qu'on pourrait faire. Il y a un peu plus d'un mois, j'envoyai quelques personnes passer le dimanche avec eux, car j'avais appris que la génération nouvelle comprenait le sessouto. Quels n'ont pas été mon étonnement et ma joie en apprenant que nos gens avaient été reçus avec empressement par le chef principal ?

En un instant, la population de différents villages cafres s'était réunie et tous avaient écouté avec recueillement et sérieux.

En repartant, les évangélistes emportèrent le message suivant : « Dites à votre missionnaire que je suis heureux qu'il ait pensé à nous ; la parole de Dieu s'est fait entendre aujourd'hui au milieu de nous. » Voilà un poste qu'il serait important d'occuper, comme annexe se rattachant à Thaba-Bossiou.

Dieu veuille nous faire trouver, bientôt, l'homme capable d'entreprendre cette œuvre !

Dans mon dernier rapport, je disais qu'un agrandissement de la chapelle était devenu indispensable; mais la pensée d'avoir à démolir pour rebâtir encore m'effrayait. L'idée me vint de faire faire une galerie à l'extrémité du temple, ce qui a parfaitement réussi. Environ quatre-vingt jeunes hommes de plus peuvent assister au culte du dimanche. Le travail a été promptement fait et à meilleur marché que si nous avions dû abattre, pour les agrandir, les deux ailes de l'édifice. Le temple n'en est pas moins encore trop petit, ce qui nécessite une double prédication à la même heure. Dès que j'aurai du bois convenable, je ferai faire deux autres galeries et alors le bâtiment contiendra de sept à huit cents personnes.

Annexe desservie par Andreas et David. Cette annexe, située à trois lieues d'ici environ, doit sa fondation à celle de la mission catholique romaine à Tloütlé. Ce district se rattache à la station de Thaba-Bossiou, et, pendant longtemps, il a été visité tantôt par les missionnaires eux-mêmes, tantôt par des indigènes convertis. Il y a six ans environ que l'évêque catholique de Natal, contrairement aux usages suivis par les missionnaires de différentes Sociétés, est venu s'établir là. C'était vouloir moissonner dans le champ d'autrui. Ce n'a pas été sans éprouver une peine très vive que j'ai vu s'introduire au milieu de nous un culte qui, en tant de points, touche à l'idolâtrie. Soustraire à cette influence des âmes élevées à l'école de l'Évangile, était un devoir pour moi. Grâce à Dieu, une annexe a été fondée, et quoique nous en soyons encore au temps des petits commencements, nous ne doutons pas que l'œuvre n'y soit, un jour, dans un état prospère. Une âme a déjà trouvé la paix d'en haut et nous pouvons espérer que d'autres seront aussi amenées à confesser leur Sauveur. L'emplacement qu'il nous a été donné d'occuper est charmant; il est situé au centre de plusieurs villages.

Annexe confiée aux soins de Silas. Cette annexe a été fondée dans l'une des parties les plus peuplées du Lessouto, non loin des anciens repaires des cannibales. Je n'ai pas

encore reçu le rapport de Silas, mais j'ai appris indirectement que plusieurs personnes ont été converties et forment déjà le noyau d'une petite Eglise. Tita, fils de Silas, fait l'école pour les enfants. Mais je m'arrête, faute de détails précis.

Annexe dirigée par Péka. Cette annexe ne compte, comme les précédentes, que quatre mois d'existence. Au commencement, on y a eu un grand nombre d'auditeurs; le dimanche, l'évangéliste, accueilli avec joie par tout le monde, semblait n'avoir à redouter aucune difficulté. Mais l'expérience devait apprendre à notre ami combien peu il faut compter sur des impressions superficielles. Il a vu se retirer peu à peu plusieurs de ceux qui avaient montré de l'empressement; leur retraite devait être suivie d'une véritable opposition. Mais la semence jetée en terre n'a pas tardé à porter du fruit; en moins de quatre mois, quatorze personnes ont été converties, et deux relaps ramenés à la foi. Quoique le service du dimanche soit moins bien suivi qu'au commencement, il y a cependant encore un bon auditoire qui tend à s'accroître graduellement. Péka, l'évangéliste de cette annexe, vient de nous faire une visite en famille. Il parle de l'œuvre qui lui a été confiée avec calme et mesure, mais on sent qu'il y a mis tout son cœur. « Il faut que je m'en retourne bien vite, » nous disait-il l'autre jour, « car mes enfants ont été fort tristes de me voir partir. » Je citerai un fait qui honore cet ouvrier du Seigneur. Ayant une certaine aptitude pour la médecine et sachant surtout fort bien arracher les dents, il se créait par là de grandes ressources. Sur une simple observation que je lui ai faite dans l'intérêt de l'œuvre, il a consenti à exercer gratuitement son art.

Enfin, une quatrième annexe en projet, qui sera définitivement fondée à Kémé, cet hiver, est déjà desservie par un membre de notre Eglise qui, presque tous les dimanches, va y prêcher l'Évangile.

Vous le voyez, Messieurs, le vent souffle à l'évangélisation des natifs par les natifs. Mais il n'en faudrait pas conclure

qu'il n'y aura bientôt plus rien à faire pour les missionnaires eux-mêmes. L'expérience faite dans d'autres champs de missions, a démontré que pendant de longues années des Eglises sorties du paganisme doivent avoir à leur tête des hommes qui ont grandi au sein de la chrétienté. Ce n'est pas seulement le niveau intellectuel qui doit être élevé; le niveau moral en a plus besoin encore. Tout en travaillant à l'émancipation des Eglises indigènes, ne la hâtons pas d'une manière imprudente. Ici, au Lessouto, nous sommes chez nous. Arrivés les premiers au sein de populations qui les ont adoptés, vos missionnaires font une œuvre qui est sans contredit un des plus beaux fruits du réveil religieux de la France et de la Suisse. Mais si, par malheur, notre foi venait à manquer et nos ressources à faiblir; si nous devions laisser à d'autres une tâche qui nous a été imposée, il faudrait désespérer de toutes les œuvres chrétiennes entreprises par nos coreligionnaires et reconnaître qu'on n'a pas eu tort de nous appeler le plus inconstant de tous les peuples. Mais il n'en sera pas ainsi; c'est là du moins mon vœu et ma ferme espérance.

Agréez, etc.

T. JOUSSE.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

UNE ÉGLISE DU NORD DE L'INDE.

Un missionnaire américain, de l'Eglise presbytérienne, le révérend Ullmann, attaché à la mission de Furrukhabad, au nord de l'Inde, écrivait dernièrement :

« On nous demande quelquefois, soit ici même, soit aux États-Unis, si nos chrétiens indigènes sont autre chose que des Indous baptisés, ou, en d'autres termes, si nous les regardons comme vraiment convertis à l'Évangile.

« A ceux qui posent cette question dans l'espoir de trouver l'œuvre des missions en faute et par haine du christianisme, je n'ai rien à dire. Mais à ceux qui ont réellement à cœur de savoir au juste ce qu'il en est et si la parole du salut porte ici, dans les cœurs, les fruits qu'elle a portés ailleurs, à ceux-là je suis heureux de pouvoir répondre par quelques faits.

« Sans aucun doute, nous avons dans nos Églises indigènes ce qu'on trouve dans les Églises chrétiennes de tous les pays, des membres morts ou qui n'ont que le bruit de vivre. Le cœur de l'homme est dans l'Inde ce qu'il est partout ailleurs. Un individu se présente à nous comme disposé à s'instruire; nous répondons à ses questions, s'il nous fait des objections nous cherchons à les résoudre. Si, après une instruction plus ou moins longue, il se déclare convaincu et nous demande le baptême, nous nous appliquons autant qu'il est en nous à nous assurer de la réalité de sa conversion. Nos incertitudes dissipées, quand elles le sont, nous le baptisons; mais quelque temps après nous reconnaissons, à des signes divers,

que l'esprit de cet homme avait été atteint sans que son cœur eût ressenti les célestes influences de la grâce. Que faire? Une erreur a été commise, nous en gémissons, nous nous promettons d'être à l'avenir plus difficiles encore en fait d'admission; mais nous nous consolons, pourtant, par la pensée que d'autres, plus saints que nous, ont été trompés de la même manière, que Pierre avait admis dans l'Église un Ananias et une Saphira, Paul, un Démas, — et, en outre, par l'espoir que peut-être ce chrétien de tête ou de nom, mis par son entrée dans l'Église en position d'entendre souvent la parole de Dieu, finira par en éprouver un jour la puissance véritablement régénératrice.

« La même chose, ou à peu près, se produit en ce qui concerne les élèves de nos orphelinats ou les enfants nés de parents chrétiens, qui fréquentent nos écoles. Plusieurs d'entre ceux-là ont aussi trompé nos espérances; on peut dire alors d'eux, comme des précédents, qu'ils étaient *nos* convertis plutôt que les convertis *du Seigneur*. Ils n'ont pas la vie; mais aussi longtemps qu'ils ne se livrent pas ouvertement au vice, qu'ils ne transgressent avec éclat ni les commandements de Dieu ni les règles de l'Église, pouvons-nous les exclure plus qu'on ne le fait dans les Églises les mieux organisées de notre pays? La parabole du bon grain et de l'ivraie n'a-t-elle pas partout son application, et n'est-ce pas toujours au Seigneur seul qu'appartient le droit de faire la grande séparation ?

« Et puis, grâces en soient rendues à Dieu, nous avons ici, à côté des ossements desséchés, des membres du corps de Christ véritablement vivants, qui sont « notre joie, notre « couronne », et dans l'âme desquels l'Esprit saint produit absolument les mêmes effets qu'il a produits dans la primitive Église et qu'il produit partout où il souffle. En présence du monde, ces gens arborent et soutiennent courageusement le même drapeau que les chrétiens de tous les temps et de tous les lieux; appelés dans la vie aux mêmes combats, et dans

leurs cœurs aux mêmes tentations, ils cherchent leurs forces aux mêmes sources, et, dans tout ce que je connais de leur vie intérieure, je puis affirmer qu'ils ont, par leurs prières, le même accès auprès de « l'auteur de toute grâce excellente et « de tout don parfait. »

« Permettez-moi de vous citer quelques faits à l'appui de ces assertions.

« En donnant, il y a quelques jours, une instruction à ceux qui fréquentent notre classe théologique, je parlai de la puissance de la prière et je racontai une expérience remarquable faite par l'un de mes collègues dans l'Inde, à qui, sur ses instances, Dieu avait permis de continuer ses travaux beaucoup plus longtemps qu'il n'avait paru appelé à le faire.

« Sur cela, un des membres de la classe, nommé L..., nous raconta lui-même deux faits non moins frappants :

« Quelques années après ma conversion, nous dit-il, je « fus invité à aller voir, dans la prison de Futtehgurh, un de « mes beaux-frères, qui venait d'être condamné à mort, avec « deux autres Indous, comme coupable de meurtre. L'accu- « sation était fausse. Un Zémindar (propriétaire) du district « ayant convoité la petite propriété de mon parent, avait vu, « dans un assassinat commis dans la localité par des incon- « nus, une occasion favorable pour se défaire du proprié- « taire; il avait suborné à prix d'argent quelques témoins, « et mon beau-frère, étant pauvre, n'avait pu réussir à se « faire entendre des juges. En me racontant ces faits, le « pauvre homme avait le cœur brisé, et brisa le mien. Il me « suppliait de lui sauver la vie, si je pouvais. Ému de pitié, « je me mis à prier avec larmes, puis, sans perdre de temps « je partis pour Agra (situé à 80 milles, environ 30 lieues de « Futtehgurh), dans le but d'intercéder auprès de la Cour « suprême. — Durant tout ce trajet, je ne cessai de prier, « suppliant le Seigneur de m'ouvrir les voies pour arriver « jusqu'aux juges. Or qu'arriva-t-il? Une des premières per- « sonnes que je vis à Agra fut un de ces juges, qui me con-

« naissait, et ce fut lui qui m'adressa la parole. « Que venez-vous faire à Agra, L...? » me demanda-t-il. A cette question, je répondis par un simple récit de l'affaire et lui remis une pétition, que j'avais eu soin de préparer. « — Où habitez-vous maintenant et que faites-vous? ajouta-t-il. « — J'exerce les fonctions de catéchiste sous la direction des missionnaires de Futtehgurh. — Est-ce vrai? — « Oui, vraiment, monsieur; Dieu sait que je ne mens pas. — « Prenez garde; si vous me trompiez, j'en conclurais que vous n'êtes pas un chrétien, mais un hypocrite.—Assurez-vous-en, monsieur. » Là-dessus, sans perdre de temps, le juge fit partir pour Futtehgurh une dépêche qui ordonnait de surseoir à l'exécution jusqu'à nouvel ordre. Le sachant, je redoublai d'instances auprès du Seigneur, le suppliant de mettre la vérité au grand jour et de ne pas permettre que je fusses confus, moi qui me confiais en lui. Un mois se passa ainsi, et je puis dire que pour moi ce fut un rude mois; mais je continuai de prier, et à la fin un ordre de la Cour suprême arriva, enjoignant de mettre en liberté mon beau-frère. D'où venait cette déclaration d'innocence? Les autorités de Futtehgurh ne le surent pas, mais moi je le savais. C'était la réponse du Seigneur à mes supplications. »

« Une autre fois, dit encore L., à l'époque où j'habitais encore près du Gange, on apporta sur les bords du fleuve un de mes parents qui paraissait mourant. Ses amis païens, voulant assurer son salut, avaient désiré le voir rendre son dernier soupir près de cette onde sacrée et pouvoir ensuite y jeter ses cendres. Comme ils passaient devant chez moi, le moribond exprima l'envie de me voir une dernière fois. On me l'apporta, et quand je me baissai vers sa couche, je le sentis jeter autour de moi ses faibles bras, comme pour implorer ma protection. C'était cependant un brahmine, et, comme chrétien, j'aurais dû lui inspirer la même horreur qu'un paria. Touché de compassion, je renvoyai

« les quatre hommes qui portaient son petit lit, en leur disant
 « que si le malade mourait, ils sauraient où reprendre son
 « corps pour le brûler et le rendre au Gange. Un seul de ceux
 « qui l'accompagnaient resta; il était de la même caste que
 « lui et pouvait lui donner des soins. Moi, de mon côté, je me
 « mis en prières, je priai longtemps, en demandant, avec
 « toute l'ardeur dont j'étais capable, la guérison de cet
 « homme, et cette fois encore il plût au Seigneur de m'en-
 « tendre; le vieillard revint à la vie, put retourner dans sa
 « famille, et j'ai lieu de croire qu'il n'a point oublié de quelle
 « main lui était venue sa délivrance. »

« Ces faits prouvent que nos convertis indous connaissent l'efficacité de la prière; montrons qu'ils sont capables d'autre chose encore.

« La *Société des traités religieux de l'Inde*, qui a son siège à Allahabad, m'avait demandé de faire en sa faveur une collecte parmi les résidents anglais de ma station. J'essayai de lui rendre ce service, sans y réussir; car des 30 ou 40 Européens auxquels je m'adressai, et qui, presque tous, ont des émoluments bien supérieurs à ceux des missionnaires, pas un ne se montra disposé à consacrer la plus petite somme à une œuvre pareille. Que fis-je alors? J'envoyai une courte circulaire à nos chrétiens indigènes de Furrakhabad et de Rakka, et parmi eux 15 personnes donnèrent ensemble 43 roupies (112 fr. 50 c.). Quelques-uns avaient souscrit pour deux annas (30 centimes), mais l'un d'eux avait donné 5 roupies (12 fr. 50 c.), et, cependant, la plupart peuvent être appelés pauvres.

« Parmi ces souscripteurs, il en est un, nommé D., qui s'était inscrit pour une roupie, bien qu'il lui fût impossible de la payer avant le mois suivant. Cet homme est « lecteur de la Bible », au service de la mission. Avant d'embrasser la foi chrétienne, il possédait une certaine aisance, et on lui devait beaucoup d'argent; mais il a dû tout abandonner et n'a plus pour ressource que ses minces honoraires de lecteur

biblique. Sa femme, convertie comme lui, moult elle-même son grain et fait, en travaux manuels, beaucoup de choses auxquelles elle n'avait pas été habituée; mais tous les deux ont accepté avec joie ces sacrifices. Dernièrement, un de nos convertis (je l'appelle *notre*, celui-là, et non pas converti *du Seigneur*), ayant emprunté, chez un changeur, une somme de 60 roupies, pour laquelle D. s'était porté garant, a manqué à ses engagements. Mais D. n'a pas oublié les siens, et, chaque mois, sans se permettre le moindre murmure, il prélève sur ses modiques émoluments une petite somme destinée à payer cette dette.

« Il y a quelque temps qu'ayant parlé du haut de la chaire contre l'amour excessif des ornements qui caractérise les femmes du pays, je citai le passage de la première épître de Pierre (III, 3 et suiv.), où se trouve décrite la vraie parure de la femme chrétienne. Ce fut pour l'épouse de D. un trait de lumière; jusque-là elle avait porté des ornements d'or et d'argent, restes de son ancienne splendeur, mais sur-le-champ elle en abandonna l'usage, non-seulement dans le but de faire plaisir à son mari, mais avant tout pour se mettre entièrement d'accord avec la parole du Seigneur.

« Encore quelques exemples :

« Un tisserand, baptisé par l'un de mes collègues, l'année dernière, avait, par suite de son baptême, vu ses ressources diminuer et tous ses parents ou amis lui tourner le dos. Cela ne l'avait pas empêché de continuer sans se plaindre à travailler résolument pour subvenir à ses besoins et à ceux de son père et de sa mère, tous deux très-âgés. Ayant appris cependant, tout à fait accidentellement, qu'il n'y réussissait pas, ce même L. qui sait si bien prier, dit un jour dans une de nos réunions : « Mes amis, notre frère A., devenu pauvre à cause du
« Seigneur, se montre toujours fidèle; il me semble que notre
« devoir est de lui venir en aide; je sais qu'en ce moment une
« vingtaine de roupies (50 francs) le tireraient d'embar-
« ras. » Et sur-le-champ une souscription, parmi les membres

des deux congrégations, produisit pour A. la somme de 29 roupies, qui lui ont effectivement été d'un grand secours.

« Un autre de nos lecteurs bibliques, nommé N., fut, il y a quelques jours, appelé à comparaître devant la justice, pour dire ce qu'il savait sur le compte d'un prisonnier arrêté tout récemment comme l'auteur principal du massacre des chrétiens de Futtehgurh, lors de la grande insurrection de 1857. Quand il eut répondu aux questions du juge, qui est un incrédule déclaré, il se tourna vers l'accusé, dont il ne connaissait que trop bien la culpabilité, et, du ton le plus sérieux, il l'exhorta à se repentir, et, pour le relever, lui cita l'exemple du bon brigand auquel Jésus-Christ avait pardonné sur la croix. » Le magistrat qui, selon toute apparence, n'avait pas entendu l'Évangile depuis des années, se montra très-attentif à cette prédication sortant d'une bouche indoue. Il lui parla ensuite avec une douceur qui étonna l'assistance, lui demanda sa profession et le congédia en déclarant qu'il voudrait avoir souvent à entendre des témoins aussi évidemment animés de sentiments chrétiens.

« Un dernier exemple. — T. remplit, au service du gouvernement, un emploi important qui l'expose à de grandes tentations, surtout en matière de fraude et de subornation ; mais on peut affirmer hautement, et tout le monde s'accorde à penser, « que le Seigneur l'a merveilleusement préservé du mal » sous ce rapport. Cet homme a, de plus, à porter, dans son cercle de famille, une croix très-pesante, que des motifs de prudence m'empêchent de désigner autrement. Ce qu'il en souffre est parfois affreux, mais sa confiance en Dieu n'en est nullement ébranlée et c'est en elle qu'il trouve la force dont il a besoin. il se montre, en outre, tellement libéral que, lorsqu'il est question dans l'Église de quelque œuvre charitable à accomplir, nous osons à peine nous adresser à lui. Mais il le sait, et, de temps à autre, nous le voyons nous apporter de l'argent, en nous demandant d'en disposer « à la façon de Dieu ; » ce qui, dans son anglais très incorrect, veut dire sans

bruit et sans que son nom paraisse. Dans la souscription ouverte ici pour éteindre la dette de notre Société de missions (celle de l'Église presbytérienne des États-Unis), T. s'est inscrit pour 20 roupies (50 francs), ce qui fait au moins le quart de ses émoluments de chaque mois. »

« Je pourrais multiplier ces exemples, mais en voilà, je pense, assez pour rassurer ceux de nos amis qui peuvent avoir quelques doutes sur la valeur des conversions que le Seigneur accorde à nos faibles efforts pour l'avancement de son règne. Sans doute, je le répète, nous avons, à côté de ces brebis qui écoutent avec joie et fidélité la voix du bon Berger, des brebis languissantes ou même galeuses, dont la conduite nous attriste; il en est même que nous avons dû retrancher du troupeau. Mais, en somme, le Seigneur est fidèle à ses promesses, et c'est, ici comme chez nous, son Évangile qui éclaire les esprits, réveille les consciences et touche les cœurs à salut. »

Dans une autre lettre, le même missionnaire revient sur la souscription faite dans sa station pour éteindre la dette de la Société des missions, et parlant spécialement des dons obtenus dans l'annexe de Rakka, il cite des chiffres vraiment utiles à étudier. La petite congrégation de cette localité a donné au-delà de 1,000 francs (201 dollars), se décomposant ainsi : Les sept premières personnes inscrites sur la liste jouissent en moyenne d'un revenu mensuel d'environ 180 fr. et le chiffre de leurs dons s'est élevé à 775 francs; les sept souscripteurs suivants ne gagnent que de 30 à 40 francs par mois, et ils ont donné 62 fr. 50 c.; sept autres encore, qui n'ont pour se soutenir, eux et leurs familles, qu'environ 20 francs par mois, ont donné près de 25 francs. Les enfants de l'école du dimanche, enfin, ont figuré dans la souscription pour une vingtaine de francs.

Et qu'on veuille bien le remarquer : il s'agissait là d'une collecte exceptionnelle, qui n'a nullement dispensé les dona-

teurs des autres collectes auxquelles ils prennent part. L'Église de Rakka a donné dans la même année près de 400 francs pour des œuvres d'évangélisation locale, presque la même somme pour le soulagement de leurs pauvres, etc.

Apprécier la valeur d'une religion d'après le chiffre des dons qu'elle provoque ne serait pas toujours sage, et bien des gens peuvent trouver à ce procédé un air mercantile peu digne de l'Évangile. Mais des offrandes de cette nature sont des sacrifices; l'expérience prouve, partout et toujours, que la vie des Églises ne se manifeste jamais plus sûrement que par les sacrifices, et combien d'Églises, dans le vieux monde chrétien, gagneraient à pouvoir être comparées, sous ce rapport, à celles que le révérend Ullmann vient de nous faire connaître!



EMPIRE TURC.

PROGRÈS DU PROTESTANTISME DANS LA TURQUIE CENTRALÈ.

Nous racontions, l'année dernière, qu'à Marasch, le succès des missionnaires a été tel, parmi les Arméniens surtout, qu'on a pu fonder deux Eglises florissantes, ayant chacune ses pasteurs et ses écoles. On y a de plus établi un séminaire de théologie. Le révérend Trowbridge, envoyé récemment de Constantinople pour prendre la direction de cet établissement, écrit à l'un de ses amis :

« Dimanche dernier, j'ai prêché, pour la première fois, dans la première église. M. Montgomery et le pasteur indigène Murad administraient la communion dans l'autre. Dans chacune d'elles, les auditoires étaient très considérables et très recueillis.

« Hier matin, avant six heures, je me rendis à la première église pour prendre part à la réunion de prière. J'y trouvai

une assemblée déjà nombreuse et qui paraissait telle, bien que le local puisse contenir environ mille personnes. Ces réunions sont vraiment « des réunions de prières. » On n'y perd jamais son temps en remarques ou en exhortations générales. Un des assistants, par exemple, se lèvera en disant : « Il y a dans l'Église beaucoup de malades, « dont quelques-uns sont en danger de mort ; tous ont « besoin du secours de nos prières ; » puis, il priera pour eux, sans toucher à d'autres sujets. Un second, se levant à son tour, recommandera un autre objet à la piété des fidèles et ne mentionnera non plus que celui-là dans sa prière. Hier matin, douze prières de ce genre eurent lieu successivement, sans compter la lecture du saint livre et les chants. Les choses se passent de la même manière dans nos réunions du séminaire, et je vous assure qu'il y a dans cet usage une abondante source d'édification. Nos *vingt-huit* élèves sont animés d'un véritable esprit de prière, dont il est impossible de ne pas attendre les fruits les plus heureux.

La Mission protestante de la Turquie Centrale (au nord-est de la Méditerranée) comprend, outre le poste de Marasch, ceux d'Aintab, d'Ourfa, d'Alep, d'Antioche et d'Adana. On y compte, y compris les annexes, vingt congrégations, dont la moitié ont pour guide spirituels des pasteurs indigènes, et qui depuis quelque temps font des efforts remarquables pour subvenir elles-mêmes, non-seulement à l'entretien du culte et au salaire de leurs pasteurs, mais à l'extension du champ missionnaire et aux dépenses des écoles primaires. Ces écoles sont au nombre de 37, avec plus de 1,400 élèves. Le chiffre des protestants officiellement inscrits et reconnus dans ce district, est actuellement de 7,311; c'est près d'un million de plus qu'à la fin de 1867. On évalue à près de 20,000 francs ce qu'ils ont donné l'année dernière pour des œuvres religieuses.

Le séminaire de Marasch, mentionné plus haut, n'est pas la seule institution d'où peuvent sortir des agents pour les besoins de la mission. L'Église d'Aintab possède un pensionnat où vingt-cinq jeunes filles reçoivent assez d'instruction pour devenir institutrices parmi leurs compatriotes. En général, on peut dire que la vie religieuse est remarquablement développée chez les protestants de cette contrée.



ÉTATS-UNIS.

SCÈNES DE LA VIE MISSIONNAIRE PARMİ LES INDIENS.

Le simple récit qu'on va lire montre à quel point les hommes qui travaillent à l'évangélisation des Indiens doivent s'armer de patience et avoir sans cesse présent à l'esprit ce précepte de saint Paul : « N'aspirez point aux grandes choses, mais marchez avec les humbles. »

Le révérend Hamilton, employé dans ce champ de travail, écrivait au mois de janvier 1869 :

« Un de ces derniers dimanches, je suis allé visiter le village de Mud (boue), sur l'invitation d'un de ses habitants qui m'avait exprimé le désir que l'Évangile y fût prêché. Dès qu'il me vit, cet homme, nommé Noise, fit prévenir tout le monde de mon arrivée, et, sur ma recommandation, il invita particulièrement les femmes à se rendre à l'assemblée. Il sortit ensuite lui-même et revint m'annoncer qu'on m'attendait dans la grande tente du chef Fire (« feu »). — En m'y rendant, je me trouvai en présence de quatre chefs : « le Vieux faiseur de villages, » qui jouit de peu d'influence, puis le maître de la tente et « la Fumée jaune », qui sont les deux plus importants, et le « Léger Walter, qui me parut être plutôt un instrument dans la main des autres, qu'un chef indépendant. Nous échangeâmes des poignées de mains et je leur

dis l'objet de ma visite. Ils me répondirent qu'ils m'entendraient avec plaisir, mais, craignant aussitôt de s'être trop avancés, ils se hâtèrent d'ajouter :

— Nous pensions que vous aviez quitté le pays pour n'y plus revenir; on nous l'avait dit.

« Nullement, répondis-je; je ne m'étais absenté que pour assister à l'assemblée générale de l'Église. J'avais laissé ici tout ce que je possède; la tombe de ma femme est dans la contrée, et je suis venu pour me fixer auprès de vous. Je vous croyais parfaitement au courant de tout cela.

— Vous aviez renvoyé les enfants de l'école dans leurs familles; c'est pour cela que nous ne les avons pas reconduits auprès de vous.

— Ils avaient besoin de vacances, et les parents eux-mêmes nous avaient demandé de leur en accorder. Cela s'est ait, d'ailleurs, toutes les années, vous le savez bien.

— Non, nous ne l'avions jamais entendu dire.

— Tous, cependant, vous aviez été invités à la petite fête que nous avons donnée aux élèves. Deux d'entre vous y avaient assisté avec leurs femmes; vous aviez écouté nos paroles, pris part au repas, et vous vous étiez montrés satisfaits d'apprendre que nous comptions sur une nouvelle fête du même genre.

— Nous ignorions tout cela, et nous vous croyions parti pour toujours.

« Les chefs mentaient et le savaient bien, mais insister davantage eût été superflu; je changeai de conversation.

— Aujourd'hui, je suis venu pour vous parler de l'Évangile. Voulez-vous que nous ayons une réunion publique?

— Un grand banquet va avoir lieu; nous n'avons pas de local à vous offrir.

— Je prêcherai en plein air, dans tel endroit qu'il vous plaira.

— L'année dernière, à la même saison, nous allâmes à la

maison missionnaire et vous refusâtes d'échanger une poignée de mains avec nous.

« Ceci encore était un mensonge, auquel je ne pris pas la peine de répondre, parce que j'avais déjà eu occasion de le faire. Je me contentai donc de répéter ma question.

— Voulez-vous que je prêche l'Évangile dans le village?

— Non, il ne peut pas y avoir d'assemblée aujourd'hui.

— Voulez-vous que je revienne dimanche prochain, ou un autre jour quelconque?

— Non; nous ne voulons plus ni vous entendre prêcher, ni avoir d'autres rapports avec vous, ni envoyer nos enfants à l'école; ils n'y apprennent rien.

— Entendez-vous aussi que je refuse désormais des remèdes à ceux de vos malades qui viendront m'en demander?

« N'osant répondre à cette question par un « oui », les chefs gardèrent le silence; mais nonobstant ce petit avantage obtenu sur leur mauvais vouloir, je compris que, pour cette fois, il n'y avait rien à gagner, et je les quittai en répétant que je me tenais à leur disposition et viendrais évangéliser la tribu quand ils le voudraient.

« A peu de distance de leur village, je trouvai un camp d'Iowas qui étaient venus leur rendre visite, et en l'honneur desquels devait sans doute avoir lieu le banquet dont il avait été question. L'accueil de ceux-ci fut bien différent. Ils me saluèrent cordialement, et exprimèrent d'eux-mêmes le désir de m'entendre leur parler des choses de Dieu. Je me hâtai de le faire, et bien que mon discours durât longtemps, leur attention ne parut pas se lasser un seul instant.

« Un peu plus loin, en continuant ma route, je rencontrai une troupe de Pancos, dont la langue est un peu différente de celle des Omahas. Dès que je leur eus fait comprendre, au moyen d'un jeune homme disposé à me servir d'interprète, que j'aimerais à les entretenir de Jésus-Christ, ils se rangèrent en bon ordre devant moi, et se montrèrent très attentifs, surtout quand je leur fis lire quelques passages d'un

livre imprimé pour eux à New-York, et que je me trouvais avoir sur moi. Je leur distribuai ensuite quelques traités qu'ils me promirent de se faire lire par un de leurs jeunes compatriotes, élevé à l'école de Bellevue.

« Ainsi mon voyage n'avait pas été entièrement perdu. L'adversaire m'avait fermé l'oreille des Omahas, mais des Iovas et des Pancos m'avaient écouté. C'est ainsi que le Maître que nous servons sait déjouer les projets du méchant.


• Le dimanche suivant, je retournai au village de Mud. Cette fois, tous les chefs en étaient absents. Ils s'étaient rendus, pour affaires, auprès de l'agent du gouvernement; mais non sans avoir déclaré, en partant, qu'ils n'entendaient pas que je tinsse de réunion. Je ne m'en rendis pas moins auprès d'une femme influente dont on m'avait donné le nom; mais elle me répondit que son logement n'était pas balayé, et, en outre, qu'elle avait trop à faire pour me recevoir. — Un homme qui était à fendre du bois, me répondit également qu'il n'avait pas le temps de m'écouter. Je lui lus les commandements de Dieu, mais il n'y prêta pas la moindre attention, et finit par me dire très carrément qu'il « ne voulait pas entendre parler de ces choses, et qu'il serait inutile d'essayer d'y revenir. » Je répondis que j'y reviendrais cependant encore, ce qui parut le blesser et le fit se remettre à fendre son bois avec une sorte de frénésie.

« A quelque distance de là, je rencontrai cinq à six jeunes gens jouant avec de petits bâtons, qu'on appelle dans le pays « des os glissants. » Ils parurent, dès l'abord, très peu disposés à m'écouter; mais, à force d'insister, je parvins à éveiller leur attention. Ils me suivirent ensuite jusqu'à l'endroit où j'avais laissé mon wagon, avec quelques enfants de notre école, que j'avais emmenés avec moi. Là, je me mis à chanter un de nos cantiques avec les enfants. Là-dessus, les jeunes gens se serrèrent davantage autour de nous; d'autres gens du village arrivèrent; un petit groupe se forma, et avec l'aide d'un de nos écoliers, qui parlait bien le omaha, je par-

vins à captiver, pendant quelques instants, ce petit auditoire improvisé. Le bûcheron, qui m'avait si bien éconduit, avait entendu les chants, et pouvait voir notre petite réunion; mais il n'en continua pas moins son travail. L'entretien dura plus d'une heure, et j'ose espérer qu'il n'aura pas été sans fruit. — Telles sont les difficultés contre lesquelles nous avons à lutter dans cette partie de notre champ de travail.

« Les choses se passent bien différemment sur un autre point, je veux dire dans le village du chef appelé « La Flèche. » Arrivant un dimanche dans ce lieu, le chef, qui se trouvait campé dans les champs avec sa famille, me fit dire sur-le-champ qu'à son grand regret il ne pouvait pas revenir ce jour-là au village, mais que si j'avais un interprète pour parler de l'Évangile aux gens, sa maison était entièrement à ma disposition. Il envoya de plus inviter tout le monde à se rendre à la réunion que je tiendrais, de sorte qu'en arrivant dans l'endroit, j'y trouvai un auditoire qui m'attendait, et tellement nombreux que, par les ordres du chef encore, on avait fait, en dehors de la tente, un grand feu, autour duquel eut lieu l'assemblée. Là, je pus parler librement et avec la satisfaction que donne au prédicateur de la vérité la certitude d'être bien écouté. La plupart des assistants comprenaient évidemment l'importance de la prédication, des actes de culte et des prières qui l'accompagnèrent. Le contraste avec ce que j'avais vu au village de Mud était frappant et admirablement propre à m'en consoler. Au village de La Flèche, le dimanche est observé régulièrement, tandis que dans l'autre, rien absolument ne distingue ce jour des autres jours de la semaine.

« Le chef et tous ceux sur lesquels s'étend son influence, paraissent bien décidés à marcher en avant dans les voies du christianisme et de la civilisation. »



ABYSSINIE.

On sait que les travaux des missionnaires si longtemps détenus dans les fers par le roi Théodoros, et qui n'en ont été délivrés que par l'arrivée d'une armée anglaise, avaient principalement pour objet les nombreux enfants d'Israël habitant ce pays. Nous avons dit aussi que l'interruption momentanée de ces travaux n'a pas découragé les amis de cette œuvre et qu'on peut espérer de la voir bientôt reprise. Ces faits donnent de l'intérêt à la nouvelle suivante, que publiait, au mois de mars dernier, le *Courrier du Bas-Rhin* :

« Dans sa dernière séance, la Société de géographie a entendu un Hongrois, M. Joseph Halévy, qui revient d'Abyssinie, où il avait été envoyé par le Comité de l'Alliance israélite, présidé par M. Crémieux. Il a particulièrement étudié les Fellachas, population juive de ce pays. Connaissant parfaitement la langue de l'Amhara, parlée par les habitants de l'Abyssinie proprement dite, ils ont cependant une langue particulière, qui n'est pas l'hébreu. Les livres sacrés sont traduits en cette langue, et ils suivent les fêtes habituelles du judaïsme, bien que les dates où arrivent ces fêtes ne coïncident pas avec celles adoptées dans le reste du monde. Ils pratiquent la circoncision ; enfin les livres sacrés présentent certaines différences.

« Sauf les prescriptions religieuses, ils ont du reste les mêmes mœurs et coutumes que les chrétiens qui les environnent et dont rien ne les distingue. Il n'en est pas moins extrêmement remarquable de trouver, au milieu de l'Abyssinie, des populations pratiquant le judaïsme, bien qu'on ne puisse constater l'époque de leur arrivée dans le pays.

« L'histoire abyssinienne prétend, du reste, que l'Abyssinie a été gouvernée autrefois par des dynasties juives, dont elle a conservé la chronologie. Le pays presque entier aurait

même professé le judaïsme et ne se serait converti au christianisme qu'à une époque relativement récente.

« M. Joseph Halévy a ramené d'Abyssinie un jeune nègre juif qui a été placé à l'École orientale de l'Alliance, rue des Marais, 46, où l'on forme comme professeurs de jeunes Israélites venus de tous les points de l'Orient.

« A la dernière séance générale de l'Alliance israélite, au moment de la lecture du rapport sur la mission de M. Halévy en Abyssinie, le Comité a présenté à l'auditoire le jeune Abyssin, qui a été vivement acclamé. »



ANGLETERRE.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE L'ÉGLISE ÉTABLIE.

Cette Société qui, par l'étendue de ses travaux, comme par le chiffre de ses recettes, marche toujours en tête des institutions du même genre, a célébré, le 4 mai, son soixante-dixième anniversaire dans la grande salle d'Exeter-Hall. C'est, dit un journal, avec un véritable enthousiasme qu'on est venu à cette fête chrétienne.

L'archevêque de Cantorbéry présidait. On remarquait, en outre, dans l'immense assemblée cinq évêques, plusieurs lords, des membres du Parlement, des généraux, des amiraux et une multitude d'autres notabilités, soit ecclésiastiques, soit laïques.

Dans son discours d'ouverture, le président a fait une remarque qui nous dispensera de la faire nous-même. C'est que les progrès de l'œuvre des missions et l'intérêt toujours croissant qu'elle excite sont la réponse la plus péremptoire qui puisse être faite aux vains propos qui représentent comme touchant à leur fin, soit l'Eglise anglicane, soit le christianisme évangélique lui-même.

L'année dernière, le rapport avait eu à signaler des progrès sensibles sur les années précédentes, et cette année le même langage a pu être tenu, appuyé, comme toujours, sur l'incontestable autorité des chiffres.

L'année dernière, le nombre des missionnaires (consacrés) employés par la Société était de 282; il est actuellement de 320, parmi lesquels on ne compte pas moins de 118 pasteurs indigènes ou originaires des pays mêmes qu'ils évangélisent. C'est sur cette dernière classe surtout que l'augmentation a porté : 28 consécration d'indigènes ont eu lieu dans le courant de l'exercice. La Société emploie, en outre, comme catéchistes, lecteurs de la Bible, instituteurs, etc., environ 2,000 agents indigènes, dont quelques-uns pourront devenir un jour des pasteurs.

L'année dernière, les 155 stations de la Société comprenaient ensemble 15,155 communicants; aujourd'hui, 156 stations en ont 16,145, c'est-à-dire environ un millier de plus. On remarquera peut-être que le chiffre des stations est resté à peu près stationnaire, mais il faut se rappeler que, chaque année, quelques-uns des postes de la Société se détachent d'elle pour devenir des Eglises, vivant de leur vie propre et se suffisant à elles-mêmes, ou tirant leurs ressources d'ailleurs. Le chiffre de ceux qui ont fait ce progrès s'élève à 77. Les Églises nègres de la colonie de Sierra-Leone, qui sont dans ce cas, comptent maintenant 10 pasteurs noirs, environ 4,400 communicants, et, dans leurs écoles, près de 13,000 élèves.

Il importe de faire observer que les 16,000 communicants mentionnés ci-dessus ne constituent pas à eux seuls tout le résultat des travaux de la Société. Le nombre des indigènes baptisés, dans ses différentes missions, est au moins d'environ 80,000.

Quant aux ressources, le rapport a constaté que vers le milieu de l'exercice, les dons qui font vivre l'œuvre n'arrivaient pas, et que le comité s'en inquiétait; mais en l'apprenant,

les amis de la Société se sont émus, et, en définitive, jamais encore les recettes n'avaient été aussi élevées. Elles ont atteint le chiffre de 3,933,250 fr., non compris les dons spéciaux qui, reçus dans les stations, doivent y être appliqués à des besoins locaux, et qu'on peut évaluer à une dizaine de mille livres sterling (250,000 fr.)

C'est donc bien au-delà de quatre millions de francs que la Société a reçus cette année pour l'avancement du règne de Christ parmi les païens. Les legs figurent dans cette somme pour plus d'un demi million.

Mais sortons des chiffres pour aborder un genre de détails moins matériels.

En jetant un coup d'œil rapide sur le vaste champ d'activité qu'exploitent les agents de la Société, le rapporteur a pu dire de l'immense majorité des points occupés que l'œuvre y est en voie de progrès.

Sur la côte occidentale du continent africain, la Société, déchargée, comme nous avons vu, de l'entretien des Eglises natives de Sierra-Leone, a pu faire entreprendre, dans les contrées limitrophes, des œuvres qui, dès à présent, semblent promettre d'heureux résultats. — Dans le Yoruba, la belle mission d'Abbéokuta, si tristement éprouvée par le mauvais vouloir de quelques chefs, a pu, grâce au zèle et à la capacité d'un missionnaire indigène, maintenir une position qu'on espère voir s'améliorer encore. Sur les bords du Niger, l'évêque noir, Samuel Crowther, voit les stations qu'il a fondées s'affermir et se développer.

En Palestine, les missionnaires de Jérusalem ont reçu des encouragements. Les fondements d'une Eglise ont pu être jetés à Nazareth, et l'Évangile est prêché, au-delà du Jourdain, à plusieurs de ces tribus errantes d'Arabes qu'il est difficile d'atteindre, mais dont quelques-unes pourtant se montrent mieux disposées qu'on n'aurait pu le croire.

A la Nouvelle-Zélande, la guerre semblait avoir porté à l'œuvre des coups mortels, mais elle ne l'a pas tuée pourtant.

En l'absence forcée de missionnaires, des pasteurs indigènes ont dignement soutenu le drapeau de l'Évangile, et des signes nombreux donnent lieu d'espérer que les sentiments religieux renaissent dans quelques-uns des districts où les passions politiques avaient fait le plus de ravages.

Au nord de l'Amérique, dans le pays du Prince-Rupert et dans la Colombie britannique, des succès qu'on voudrait voir plus rapides, mais qui sont constants et solides, couronnent la persévérance des missionnaires. Dernièrement, le gouverneur de la Colombie, dans un rapport adressé au gouvernement, a constaté la prospérité toujours croissante du village chrétien de Metlakatlah, dont notre feuille a raconté l'histoire.

Mais c'est surtout dans l'Inde et en Chine que les champs de travail sont vastes, l'activité grande et les perspectives encourageantes. — Quant au premier de ces pays, ces paroles d'un missionnaire expérimenté, que « l'Église de Christ s'y étend, que la lumière se fait jour et que l'influence du christianisme y devient de plus en plus manifeste, » sont confirmées par tous les rapports sur l'état des postes de la Société. Un des caractères les plus frappants de ce mouvement, c'est la multiplication rapide, l'ardeur et l'énergie missionnaire des ouvriers indigènes de toutes les classes, depuis les pasteurs consacrés, qui sont aujourd'hui au nombre de 120, jusqu'aux plus simples des lecteurs de la Bible ou des colporteurs. Réunions dans les villes, réunions dans les villages, visites dans les maisons, prédications dans les bazars, dans les rues ou sur les grands chemins, rien ne les épouvante ni ne les arrête, et il est probable qu'un jour, dans un avenir peu éloigné, les résultats de cet immense travail de diffusion dépasseront tout ce qu'on a vu jusqu'ici. Les conversions sont du reste déjà nombreuses. Une seule mission, celle qui a pour objets les Santhals, en a enregistré plus de 300 dans le courant de 1868.

En Chine, dans cette immense agglomération de 400 millions d'âmes, les progrès sont moins sensibles. Les travaux

de plusieurs missionnaires ont été entravés, soit par la maladie, soit par des tentatives d'opposition qui heureusement n'ont pas fait tout le mal qu'on pouvait craindre. Mais les derniers rapports ont apporté d'excellentes nouvelles. Plusieurs postes nouveaux ont été fondés, soit dans de populeuses cités, soit dans des villages de l'intérieur, et, ici encore, les messagers de l'Évangile ont à louer le zèle que les indigènes convertis mettent à les seconder dans leurs travaux. Rien de plus instructif et de plus touchant que quelques-uns des récits de ce genre que leur correspondance contient. L'évêque de Hong-Kong, qui, l'année dernière, a visité les postes de la Société sur toute la côte, en a été particulièrement frappé.

N'oublions pas, puisque nous parlons de l'extrême Orient, de dire qu'au mois de janvier dernier, la Société a fait sa première apparition au Japon, dans la personne d'un jeune gradué de Cambridge, qui est allé se fixer à Nagasaki. Il s'était préparé à cette tâche par une étude de la langue japonnaise, aussi approfondie qu'il lui était possible de la faire loin du pays.

Tels sont, réduits en quelque sorte à l'état de squelette, les renseignements principaux que le comité a pu donner, cette année, sur la marche et la situation de l'œuvre qu'il dirige. Ils suffisent à prouver que pour une septuagénaire, comme l'a dit jovialement le rapporteur, la Société ne manque ni de vigueur ni d'activité. Elle en bénit Dieu, mais en lui demandant de pouvoir se montrer encore plus vigoureuse et plus entreprenante. Les quatre millions mis à sa disposition par ses amis ne la contentent pas. Elle fait à leur libéralité de nouveaux appels, et leur demande tout particulièrement de s'employer à organiser, partout où ils le pourront, des associations auxiliaires, qui lui assurent un concours toujours plus efficace, c'est-à-dire plus de sympathies, de prières et de ressources pécuniaires.

A la lecture de ce rapport succédèrent des discours, auxquels nous pourrions plus tard emprunter quelques traits, mais

dont nous devons nous contenter de dire ici qu'ils contribuèrent puissamment à soutenir l'enthousiasme de l'assistance, et qu'ils furent salués des plus chaleureux applaudissements. Quatre évêques, un lord et plusieurs missionnaires revenus des contrées les plus diverses, parlèrent de leurs impressions ou ajoutèrent des détails plus circonstanciés à ceux que le rapport avait donnés. Tous furent applaudis; mais jamais plus énergiquement, nous en avons fait la remarque avec plaisir, qu'après les passages où ils rendaient témoignage à la puissance de ces grandes croyances chrétiennes en dehors desquelles aucune association missionnaire n'a jamais existé, et n'est possible.

L'année dernière avait vu apporter dans la manière de célébrer l'anniversaire de la Société une modification importante. Pour répondre aux vœux de beaucoup de chrétiens que leurs occupations empêchaient d'assister à la réunion du matin, il en avait été tenu une autre le soir, et à celle-ci aussi la foule s'était portée. Une tentative si heureuse ne pouvait être oubliée. La séance du soir a eu lieu cette année, comme l'année dernière, avec un auditoire moins brillant peut-être, mais non moins nombreux que celui du matin, et elle a présenté un tel intérêt qu'un des orateurs a exprimé le désir qu'on puisse trouver l'année prochaine le moyen d'en organiser une troisième.

L'Eglise anglicane se meurt, avons-nous entendu dire quelquefois. Etrange signe de déclin et de mort que de pareils discours et de pareils actes!



NOUVELLES RÉCENTES

MADAGASCAR.

Quelques feuilles religieuses avaient annoncé prématurément, et parlant à tort, le baptême de la reine des Howas, Ranavolo II, qui, dès son avènement au trône, s'était montrée, à la vérité, très-favorablement disposée envers l'Évangile et ne craignait pas de recevoir les instructions des missionnaires. Aujourd'hui la nouvelle est certaine. Les dernières nouvelles annoncent que Ranavolo et quelques-uns de ses principaux officiers ont été baptisés dans une des chapelles de la Société des missions de Londres. En rendant compte de l'assemblée générale de cette Société, nous donnerons quelques détails sur cette imposante cérémonie.

L'ESCLAVAGE A MADAGASCAR.

Ainsi le christianisme est à Madagascar librement prêché, joyeusement accepté et même triomphant, mais bien du temps s'écoulera sans doute encore avant qu'il y ait porté tous ses fruits de rénovation et de vie.

Un voyageur, arrivé récemment d'Antanarivo même, raconte qu'il y a vu, dans la maison d'un homme qui se montrait favorable à la cause de l'Évangile une troupe de jeunes esclaves nouvellement arrivés de la côte de Zanzibar. La plupart n'étaient encore que des enfants. Logés dans de misérables huttes, ils étaient à peine couverts de quelques lambeaux d'étoffe, et le régime auquel on les soumettait n'avait rien d'humain. Les lois du pays condamnent le

trafic des esclaves, et par son dernier traité avec l'Angleterre, le gouvernement s'est engagé à favoriser toutes les mesures destinées à le réprimer ; mais jusqu'à présent il s'est montré impuissant ou négligent, et il n'a rien fait qui puisse être réellement efficace. Espérons que les lumières de la foi triompheront de ce mal à Madagascar et partout ailleurs, comme elles ont fini par en triompher aux États-Unis.

LES TRAITÉS RELIGIEUX DANS L'INDE ET EN CHINE.

La grande *Société des traités religieux* de Londres embrasse dans ses opérations toutes les parties du monde qu'elle peut atteindre. L'Orient surtout occupe une grande place dans ses travaux.

Dans l'Inde, elle fait imprimer des traités à Calcutta, à Moorzufferpore, à Allahabad, à Bombay, à Kolapour, à Surate, à Mangalore, à Madras et à Ceylan. Le chiffre des traités sortis de ses presses, en 1868, s'est élevé à près d'un demi-million, et la Société a dépensé pour ces branches de ses travaux environ 60,000 francs.

En Chine, les trois imprimeries, de Canton, d'Amoy et de Pékin, ont produit plus de 62,000 traités et coûté au-delà de 15,000 francs.

Puisque nous en trouvons l'occasion, disons que les travaux de cette Société n'avaient jamais pris les proportions qu'ils ont atteintes en 1868. Cette année a vu sortir de ses presses, en traités ou en livres plus considérables, au-delà de *huit cent cinquante millions* de pages. Il a été mis en circulation, dans le même espace de temps, environ 40 millions d'exemplaires de ses publications, ce qui porte à plus de 1286 millions le chiffre de ceux que la Société a répandus dans le monde depuis qu'elle existe.

Les recettes de la Société ont atteint également le chiffre

le plus élevé où elles soient jamais parvenues: Elles ont été d'environ, 2,900,000 francs.

QUELQUES DONNS GÉNÉREUX EN DEHORS DU CHRISTIANISME.

On a souvent cité les splendides offrandes que les Rajahs ou de riches Indous font aux temples de leurs faux dieux. Aujourd'hui, à mesure que les lumières de la civilisation se répandent dans l'Inde, c'est, sur quelques points au moins, d'un autre côté que se dirige la munificence des riches du pays. Récemment, un Indou a donné 500,000 francs pour la formation d'une bibliothèque à l'Université de Calcutta, et un musulman, 625,000 francs pour la création d'une seconde Université dans la même ville. Mais, nulle part, ces actes de générosité princière ne sont plus fréquents que chez les Parsis de Bombay et des villes voisines. Dans ces derniers temps, l'un d'eux a donné plus de 160,000 francs pour la fondation d'un collège à Surate; un autre, riche négociant à qui ses mérites ont valu de la part de la reine d'Angleterre le titre de baronnet, sir Djidjiboy, a donné 375,000 francs pour aider de jeunes Indous dans leurs études de droit, et un quatrième s'est associé à la même œuvre par un don de 125,000 francs.

MER DES INDES.

Un de ces pieux évêques anglicans qui aiment les missions et le prouvent par leurs actes, le très-révérénd docteur Ryan, de l'île Maurice, racontait à Londres, il y a quelques jours, un trait touchant.

« Me trouvant de passage dans une île de l'Océan indien, très-éloignée de mon diocèse, et qui n'en fait pas même partie, a-t-il dit, je me croisai sur la route avec un vieil

Indou, dont l'aspect vénérable me frappa. Je l'abordai et lui demandai s'il connaissait le chemin du ciel? A cette question je m'attendais à voir le vieillard répondre par un *salaam* et passer outre. Mais qu'on juge de ma surprise, quand je l'entendis me dire : « Monsieur, il y a sept ans qu'étant à Maurice, j'ai entendu parler des choses auxquelles vous faites allusion, mais, depuis quatre ans que j'habite cette île, personne ne m'en a dit un mot. Oh ! si vous le pouvez, envoyez ici quelqu'un qui nous montre le chemin du ciel. » Après quelques paroles sérieuses échangées entre nous, je me remis en route, mais en me retournant j'aperçus le vieil Indou, qui, les bras étendus vers moi, semblait encore me crier : « Envoyez-nous quelqu'un qui nous montre le chemin du ciel, » et, d'après tout ce que j'ai vu, je suis convaincu que beaucoup d'autres Indous poussent vers nous le même cri. Où trouver, et comment envoyer autant de missionnaires qu'il en faudrait pour répondre à tous les besoins de ce genre? »

UN MISSIONNAIRE MAHOMÉTAN.

Le révérend Knowles, de Gondah, dans l'ancien royaume d'Oude, signale un fait curieux. C'est que, dans ses tournées missionnaires, il est constamment suivi par un docteur de l'islamisme, qui se propose évidemment de détruire le plus tôt possible l'impression produite par ses paroles sur l'esprit des sectateurs du Coran. Cet homme, âgé d'environ trente-cinq ans, appartient à la secte des Sunnites, et paraît doué d'une intelligence supérieure. On le dit très éloquent, mais très fanatique et ne parlant, comme les anciens propagateurs de la foi mahométane, que d'organiser une *jihad*, c'est-à-dire une sainte guerre contre tout ce qui ne s'incline pas devant le croissant. Portant toujours avec lui l'Évangile et le Coran, il exalte celui-ci aux dépens du premier, et ne craint pas de dire que le devoir du croyant est « d'étendre sur place » qui-

conque ose dire un seul mot contre la loi du prophète de la Mecque.

Ces procédés d'un autre âge n'effraient pas le missionnaire chrétien. Il dit, au contraire, avoir remarqué qu'ils ont contribué à rendre ses derniers voyages d'évangélisation plus intéressants et plus fructueux que les précédents.

BEL EXEMPLE DONNÉ PAR DES OFFICIERS ANGLAIS.

Un officier supérieur de l'armée anglaise dans l'Inde, le lieutenant-colonel Martin, racontait dernièrement à Londres comment s'était formée, il y a quinze ou vingt ans, la mission du Punjab, et tout ce qu'elle devait à la piété des employés civils ou militaires du gouvernement. Beaucoup d'entre eux prenaient une part active à l'évangélisation; presque tous prêtaient, en toute occasion, le concours le plus empressé aux missionnaires, et contribuaient largement aux frais de l'entreprise.

Après la seconde guerre contre les Sikes, les officiers de l'armée qui y avaient pris part résolurent de faire entre eux une *collecte d'actions de grâces*, applicable à cet objet spécial. Cette idée fut accueillie avec empressement dans tous les corps d'armée, et le chiffre des dons dépassa 60,000 roupies (150,000 fr.)

Ces faits ne sont pas les seuls qui montrent à quel point l'œuvre des missions est appréciée par les représentants du gouvernement anglais dans l'Inde. Un grand nombre d'officiers ou de fonctionnaires civils revenus de ce pays en Angleterre, s'y distinguent par l'énergique appui qu'ils donnent aux institutions missionnaires de toute espèce.

Eugène CASALIS, directeur.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



PARIS, 18 JUIN 1869.

Mission du Lessouto. — On a vu par notre dernière livraison que nos perplexités dans ce champ de travail ne sont pas encore à leur terme. Il semblait cependant si naturel qu'après avoir reconnu, comme il l'a fait, la justice de nos réclamations, le pouvoir médiateur rendit à leur destination tous nos établissements, sans en excepter un seul! S'attendait-il à nous voir tellement heureux et reconnaissants de ce que six stations nous étaient rouvertes, que nous pussons subir sans une vive douleur la perte définitive de Mékuatling, de Maboulélé, de Hébron, de Béerséba? L'élan tout spontané qui a porté M. Daumas à venir se mettre personnellement à la brèche, l'accueil qui lui a été fait en Angleterre, nous ont rendu quelque espoir. Par une coïncidence qu'il serait difficile de ne pas appeler providentielle, MM. GrandPierre et Casalis étaient appelés à Londres par d'autres intérêts au moment où notre frère y débarquait. Ils ont pu l'aider dans ses premières démarches. Ses réclamations ont été appuyées par un mémoire adressé au ministre des colonies, lord Granville. Plusieurs membres du parlement épousent chaleureusement notre cause. Le ministre et son principal secrétaire ont donné de longues audiences à M. Daumas. Ils ont, depuis, rappelé auprès d'eux le directeur de la Maison des missions pour lui demander des éclaircissements qui leur étaient nécessaires. Evidemment la convention

signée par sir P. Wodehouse les a jetés, eux aussi, dans une grande perplexité. Ils paraissent sentir qu'elle est loin de répondre non-seulement aux exigences de la justice, mais encore aux intérêts bien compris des populations dont il s'agit d'assurer la tranquillité.

Il était de la plus haute importance qu'on sût quels sont à cet égard les vrais sentiments et les dispositions des indigènes. Un fils de Moshesh est venu donner là-dessus au gouvernement anglais tous les renseignements qu'il peut désirer.

Tsékélo est arrivé à Londres la semaine dernière, accompagné de M. Buchanan, avocat de Natal, tout dévoué à la cause des naturels. Ce jeune chef a été l'un des plus intrépides défenseurs de son pays ; ses blessures en font foi. Après avoir bravé des périls qui n'avaient, hélas ! rien de nouveau pour lui et pour ses compatriotes, il a eu le courage d'affronter ceux de la mer pour venir en Europe. Il est le premier Mossouto qui l'ait fait. Si l'on songe au profond mystère qui recouvre encore aux yeux des enfants du Lessouto le *perfide élément* et les peuples qui vivent à l'autre extrémité de ses flots, on comprendra la puissance des sentiments auxquels le fils de Moshesh a cédé.

Un rapprochement se place irrésistiblement sous notre plume. Tsékélo, avons-nous dit, est le premier des habitants du Lessouto qui ait franchi l'Océan. Cela est parfaitement vrai en ce qui concerne les hommes ; mais une *femme*, née dans le même pays, l'avait devancé, sous la seule impulsion de l'affection et de la reconnaissance. Il y a quelque temps, un jeune commerçant anglais, que l'état de sa santé avait induit à aller respirer l'air pur et vivifiant de l'Afrique méridionale, épousait l'une des filles de M. et Mme Daumas. Une des converties de Mékuatling, toute dévouée à la famille missionnaire, voulut accompagner la nouvelle mariée dans la demeure provisoire que l'époux avait choisie, et lui consacrer ses services sans demander d'autre rétribution que sa

part au pain quotidien. Un peu plus tard, la fille du missionnaire et son mari quittèrent définitivement l'Afrique pour aller vivre au sein de leur parenté à Liverpool. Mafounassé ne put se résoudre à les quitter. — « Veux-tu retourner avec moi dans ton pays ? » lui demandait M. Daumas il y a quelques jours. « Oh ! de tout mon cœur, si j'étais libre, » répondit l'excellente négresse ; « mais ta fille a deux enfants, il faut que je les voie grandir ! » Qu'on s'étonne après cela que nos missionnaires aiment tant ces pauvres Africains, et ne puissent se consoler de leurs malheurs !

Mission de Taïti. — Une bien triste nouvelle vient de nous parvenir : l'état de la santé de M. Atger le force à revenir en Europe. Nous avons appris, il y a quelques semaines, que le mal dont il se plaint depuis longtemps s'était fort aggravé à la suite d'un refroidissement subit. Nous espérions que cette crise ne serait qu'accidentelle. Une lettre que l'on verra plus loin ne permet plus d'illusion. Il faut que nous nous résignons à perdre les services d'un homme que le Seigneur semblait avoir tout spécialement qualifié pour l'un des postes missionnaires les plus importants et les plus difficiles. Nous donnerons plus tard connaissance à nos lecteurs des arrangements que le comité sanctionnera ou fera lui-même pour parer aux besoins de la situation.

MM. Vernier et Viénot, dans des lettres que nous avons reçues avec celle de M. Atger, expriment la vive douleur que leur fait éprouver un départ dont ils reconnaissent l'urgente nécessité. M. Viénot nous envoie en même temps une nouvelle fort encourageante. L'administration française, frappée du bien que fait notre école de Papéété, lui a voté une allocation annuelle de 4,000 francs, à savoir, 2,000 francs pour le directeur, et 2,000 francs pour l'atelier où les élèves apprennent des arts utiles.



Extraits d'une lettre de M. le pasteur Atger, adressée au directeur de la Maison des missions :

Papéété, 22 mars 1869.

Cher et honoré frère,

Vous serez peiné d'apprendre que j'ai été très souffrant à la suite de l'indisposition dont je vous parlais dans ma dernière lettre. Je suis descendu le plus bas possible, jusqu'à perdre plusieurs fois connaissance. Je me remets peu à peu, mais j'ai encore très mal au gosier. La prédication et même la conversation prolongée me fatiguent. Je n'ai jamais été entièrement rétabli, vous le savez, de la laryngite dont j'ai tant souffert, il y a trois ans, et cette affection, dont j'espérais triompher, revient et prend les caractères d'un mal chronique. Aussi, après beaucoup d'hésitations et de combats intérieurs, je me suis décidé à rentrer en France. Les médecins m'assurent que les chaleurs d'un pays tropical contribuent, autant que les travaux de mon ministère, à entretenir cette irritation du larynx qui serait pour moi une menace continuelle si je restais à Taïti. M. le docteur Guillasse, dont je vous envoie le certificat, est persuadé qu'un séjour en France hâtera beaucoup mon rétablissement. Il croit qu'un rhume sérieux dans l'état où je me trouve suffirait pour m'emporter, en développant rapidement une inflammation qui n'a pas encore un caractère de gravité très prononcée. Je pourrais, comme j'en avais d'abord formé le projet, aller à San-Francisco ou à Sydney ; mais, tout compté, les frais d'un voyage en Australie ou en Amérique, joints à ceux d'un séjour qui devrait être assez long pour être efficace, seraient aussi considérables que ceux d'un voyage en France et même d'un retour à Taïti, en supposant ce retour possible.

J'aime à croire que MM. les honorés directeurs de l'œuvre des missions évangéliques apprécieront la valeur de ces mo-

tifs. Il me serait pénible qu'une décision que je n'ai prise qu'après beaucoup de luttes intérieures n'obtient pas leur approbation. Vous vous rappellerez, cher frère, que, il y a trois ans, lorsque je fus atteint de la grave maladie dont je souffre encore, je ne parlai jamais de rentrer en France. Et pourtant j'étais, et je le savais, considéré à Taïti comme un homme perdu. Le médecin me conseillait de quitter immédiatement ce pays, et ne me croyait pas viable pour six mois. Mais je portais seul le poids de mon œuvre. Un départ aurait été exploité par les prêtres comme un abandon, comme une désertion. Vous m'aviez promis un collègue... et j'attendis, heureux, si Dieu voulait m'appeler à lui, de mourir à un poste d'honneur !

Il semble, cher frère, que Dieu veuille bénir d'une manière spéciale la fin de mon trop court et trop imparfait ministère à Taïti. Vous savez que notre temple de Papéété menace ruine ; j'ai reçu d'un négociant une offre de fournitures pour une somme d'environ 700 francs pour aider à le réparer. J'ai cru voir dans cet élan de générosité un motif d'action immédiate. J'ai dressé une liste de souscriptions, et bientôt j'avais 3,600 francs assurés par les dons des seuls Européens. Les indigènes souscrivent à part. Le gouverneur a promis un secours. J'espère réaliser 10 ou 12,000 francs d'ici à quelques jours. Cette somme sera encore bien insuffisante ; mais Dieu nous aidera à trouver le reste. Vous partagerez certainement, cher frère, le vif sentiment de satisfaction que j'ai éprouvé en constatant, par des témoignages aussi effectifs, la puissance des sympathies que notre Eglise taïtienne excite parmi la population européenne de la capitale de l'île...

E. ATGER, pasteur.

LESSOUTO

Rapport sur l'école supérieure de Moriia
par M. le docteur CASALIS.

Messieurs et très honorés Directeurs,

Une conférence officielle des missionnaires français s'est réunie la semaine dernière à Bérée. Parmi les sujets de délibération et de discussion qui ont occupé vos délégués, la question de l'école supérieure de jeunes gens a certainement été l'une des plus importantes. M. Jousse, le secrétaire de la conférence, vous transmettra le résultat des délibérations, mais comme notre frère était surchargé de travail et d'écritures, il n'a pas pu vous donner, sur la question spéciale de l'école, tous les détails que vous êtes en droit d'attendre. Nous eussions préféré, mon beau-frère et moi, quel'un de nos collègues, moins intéressé que nous dans la marche passée de l'institution, se fût chargé de vous présenter un rapport sur cette partie de l'œuvre missionnaire à Moriia, mais personne ne s'étant offert pour remplir cette tâche, nous nous permettons, Messieurs, d'attirer nous-mêmes pendant quelques instants votre attention sur le résultat de nos travaux. Le Seigneur a béni nos faibles efforts bien au delà de notre attente. En parlant ainsi, nous nous sentons parfaitement à l'abri de tout sentiment d'orgueil ou de présomption, car nul mieux que nous ne peut connaître notre faiblesse. — Qu'au Chef suprême de l'Eglise soient rendus tout honneur et toute louange !

Il n'est pas nécessaire, sans doute, de chercher à vous prouver l'utilité ou plutôt l'absolue nécessité d'une école du genre de celle qui nous occupe. Il était question depuis bien longtemps de fonder dans le Lessouto une institution où l'on pût former des ouvriers indigènes. — Mais dans ce

monde, autre chose est de projeter et autre chose d'exécuter. Par un enchaînement mystérieux de circonstances, il s'est trouvé que cette école tant désirée ne devait pas être fondée dans les temps de prospérité et de paix, mais sur les ruines d'une mission à peu près anéantie, et, pour ainsi dire, au milieu du tumulte des combats. Cependant, cette œuvre, commencée par la foi et, après de grandes hésitations, a de suite porté des fruits à la gloire du Maître de la moisson.

Le samedi 3 avril, plusieurs de nos frères étaient réunis à Morija; c'étaient MM. Lemue, Cochet, Dyke, Lauté et Gossellin, se rendant tous à la conférence de Bérée. Le moment nous a paru très favorable pour faire subir un examen à nos élèves en présence de ces messieurs. Quoique pris au dépourvu, nos jeunes gens ont donné pleine satisfaction à leurs examinateurs. Quelques détails pourront vous donner une idée de la nature de l'enseignement. Une mappemonde muette ayant été suspendue au mur, les élèves ont été successivement appelés et interrogés sur la géographie. Voici quelques-unes des questions : Nommez les principaux fleuves, les montagnes de l'Asie; déterminez les limites géographiques de l'Europe, celles de l'Asie, etc.; donnez les noms des golfes qui baignent l'Europe, l'Afrique, l'Amérique; combien y a-t-il de contrées en Europe? quels sont les noms de ces contrées, ceux de leurs capitales? etc., etc.

Nous devons à la vérité de dire qu'il a été fait honneur à toutes ces questions avec précision et justesse. Pour *l'arithmétique*, un certain nombre d'élèves ont été appelés au tableau noir, et ont résolu des questions assez difficiles. Ils ont également réussi dans les calculs de tête. *La langue anglaise* a ensuite occupé une place importante dans l'examen; puis la *récitation* de fables et de morceaux de poésie *en langue sessouto*. Après cela, M. Mabile a fait aux élèves les plus avancés un certain nombre de questions sur la chronologie et *l'enchaînement des événements bibliques*, sur *l'histoire des temps apostoliques*. Mais, de toutes les branches d'enseigne-

ment passées en revue, aucune n'a donné autant de résultats brillants que le *chant*. Ce n'est pas la première fois, Messieurs, que vous entendez dire que nos gens deviennent facilement de bons musiciens. Leurs oreilles sont sensibles à l'harmonie, et c'est avec une facilité remarquable qu'ils exécutent des chœurs en quatre parties et à reprises alternatives, tels que ceux de M. Bost, si connus dans nos Eglises de France.

Il est enfin une branche que nos élèves semblent aussi beaucoup apprécier. Nous voulons parler de la *gymnastique*. Nous n'avons garde de la négliger, pour bien des raisons qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer. Nous n'avons pas dédaigné d'y joindre plusieurs de nos jeux, tels que celui des barres, du saut de mouton, etc. etc., autant de moyens de récréation et d'exercice qui contribuent à donner de l'entrain à notre jeunesse et à la préserver des fâcheux effets d'une application trop soutenue. Les frères qui assistaient à l'examen ont bien voulu témoigner leur satisfaction, nous dirions volontiers leur *étonnement*, de ce qu'en quelques mois seulement ces jeunes Bassoutos ont fait de si rapides progrès. Qu'en huit mois, un petit Européen se rende maître de ses quatre règles d'arithmétique, qu'il sache bien lire et écrire, que tous les noms de la nomenclature géographique lui soient familiers, il n'y a rien là de très extraordinaire. Mais si ce même résultat est atteint par un pauvre noir, dont toute l'éducation première consistait à savoir déchiffrer plus ou moins couramment les pages de son Nouveau Testament et à tracer quelques caractères sur son ardoise, vous avouerez, Messieurs, qu'il y a là un fait d'une haute portée, un résultat bien réjouissant et fort encourageant. Il n'est pas malaisé de discuter dans nos cercles scientifiques sur le peu de développement des facultés intellectuelles des noirs. Fier de son beau front caucasien, l'Européen semble toujours prêt à décerner un certificat d'irréremédiable imbécillité à son pauvre frère aux cheveux crépus. Seul, le missionnaire qui a

commerce avec ce dernier, qui l'a aimé dans son abaissement moral et matériel jusqu'à travailler à l'en retirer, seul, le ministre de Celui qui est venu chercher sans distinction de races tous ceux qui étaient perdus, a le droit de protester énergiquement contre le stigmate infligé sans connaissance de cause aux peuplades de l'Afrique. Pour nous, Messieurs, nous sommes convaincus que les Bassoutos sont capables d'atteindre même à un haut degré de développement intellectuel.

La conférence de Bérée a unanimement sanctionné l'établissement de l'école supérieure à Morija. Elle a compris que dorénavant cette œuvre devait occuper un rang prééminent dans notre activité missionnaire. Les prêtres de Rome cherchent à nous supplanter, mais que peuvent-ils faire lorsque nous allumons et plaçons haut élevé le flambeau de l'éducation au lieu de le couvrir d'un boisseau ». Le Mossouto comprend admirablement la force du *prends et lis*; il voit avec satisfaction que notre foi ne repose pas sur des légendes et des dogmes d'invention humaine, qu'elle est l'œuvre de Dieu dans le cœur de l'homme en dehors de toute intervention cléricale. Si nous voulons conserver notre influence sur cette tribu, instruisons la jeunesse, publions des livres, jetons la lumière sur tous les sujets, et, avec la parole de vie, nous mettrons le pauvre et ignorant païen sur la voie qui conduit à la vraie sagesse. M. Mabile ayant à diriger l'une des Eglises les plus importantes du Lessouto et ne pouvant plus s'occuper seul de l'école supérieure, la conférence a appelé M. Dyke à la direction de l'établissement. L'un et l'autre, nous avons promis notre coopération autant que nous le permettront nos fonctions respectives. L'emplacement choisi pour l'école est situé à une portée de fusil des maisons missionnaires de Morija, sur une petite élévation dominant une belle pièce de terrain arabe, entourée de murs, et dont le chef Paulus Matété a généreusement donné l'usage à l'école. Dans une quinzaine de jours, nous espérons voir arriver

M. et Mme Dyke. C'est à eux qu'il appartient de vous instruire de leurs plans pour le développement de l'œuvre confiée à leurs soins éclairés.

Pour nous, messieurs, il ne nous reste qu'à bénir le Seigneur de ce qu'il nous a permis de voir cette école fondée et portant déjà des fruits bénis, à sa gloire.

Recevez, très honorés directeurs, l'expression de notre respectueuse affection en Jésus-Christ, notre Sauveur.

D^r E. CASALIS.

Lettre de Philémon Rapétloané, maître d'école à Morija.

(Traduction de M. Mabile.)

Morija, 4 mars 1869.

L'œuvre du Seigneur continue à faire des progrès. Chaque semaine, il y a des pécheurs qui se convertissent, qui renoncent au gouvernement de Satan pour se mettre dans le royaume de Jésus-Christ. Un grand miracle s'accomplit dans le Lessouto. Dans les stations de Bérée, de Thaba-Bossiou et de Morija, les réunions de candidats comptent leurs membres par plusieurs centaines.

Les chrétiens ont repris du zèle pour l'évangélisation ; hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles, s'y emploient avec ardeur, et le Seigneur bénit leurs efforts. Les écoles aussi sont en progrès, non-seulement ici, dans la station, mais aussi dans les annexes qui s'y rattachent. A Morija, il y a, outre l'école journalière des enfants, celle des personnes âgées, celle des femmes qui veulent apprendre à lire, et puis aussi l'école des jeunes gens.

Je veux vous parler maintenant d'une fête que nous ve-

nons de célébrer. Nous avons passé la journée de dimanche dernier à Kémé. C'était le jour de l'installation de Nathan comme catéchiste. Il y a déjà plusieurs mois qu'il y réside et prêche l'Évangile. Jusqu'ici, la guerre nous avait empêchés de procéder à son installation telle que nous désirions la faire en présence des gens de l'endroit et avec le concours de toute l'Église. La paix étant survenue, nous avons pensé que nous devions nous hâter. Le dimanche 28 février avait été fixé pour la fête. La veille, presque toute l'Église de Morija s'y trouvait déjà ; le missionnaire de Thaba-Bossiyou s'y joignit à nous, voulant par sa présence et son concours, nous assurer de ses sympathies pour l'œuvre que nous venions commencer.

Le lendemain matin, au lever du soleil, arrivèrent de tous côtés, à cheval, à pied, de grandes troupes de gens, les uns habillés à l'européenne, les autres dans l'ancien costume du pays. Les chefs de l'endroit et des villages voisins vinrent aussi ou se firent représenter. Nous commençâmes les services de la journée par l'école du dimanche. Les enfants se réunirent sur une aire, en rond ; bientôt tous les païens, qui aiment tant à entendre nos cantiques, se pressèrent autour des enfants. Après plusieurs chants, qui réussirent très bien, un des élèves de l'école supérieure fit une courte exhortation sur ces paroles : « Ne vous conformez pas au présent siècle. »

Le service d'installation se tint à l'ombre, sous de nombreux péchers. J'oubliais de dire qu'avant de commencer ce service, les anciens de l'Église et les chefs du village de Kémé et des localités voisines, se réunirent et déclarèrent à notre missionnaire que c'était avec le consentement de tous que la nouvelle annexe allait être fondée à l'endroit même où nous étions. Il n'est pas nécessaire de dire que nous acceptâmes cette décision avec une grande reconnaissance. Le missionnaire de Thaba-Bossiyou ouvrit le service par le chant et la prière. Après avoir annoncé que le dimanche suivant serait consacré, dans toutes les stations et les annexes, à des

services d'actions de grâces pour la paix qui venait d'être proclamée, il exhorta l'assemblée, d'après le passage qui dit : « Coupe-le ; pourquoi occupe-t-il inutilement la terre ? » Son but fut de rendre l'assistance attentive à la miséricorde de Dieu, qui n'avait pas permis que la tribu des Bassoutos fût détruite et qui voulait, comme tous pouvaient le voir aujourd'hui même de leurs yeux, que cette tribu fût encore évangélisée et portât encore plus de fruit que par le passé. Il y avait eu des fruits précédemment, mais peu en comparaison des efforts que le Seigneur avait faits pour convertir et sauver la nation entière. Notre missionnaire se leva ensuite. Il commença par remercier publiquement les chefs des villages de Kémé et le chef Letsiè de ce qu'ils avaient consenti de bonne grâce à la fondation de la nouvelle annexe au milieu d'eux. Il leur dit que l'Évangile qu'on allait leur annoncer ne leur était pas nouveau, que beaucoup savaient dès longtemps ce qu'il disait, que, depuis plusieurs mois, Nathan lui-même avait clairement expliqué la nature des enseignements de cet Évangile. Il leur rappela brièvement les points principaux de la doctrine chrétienne, et ne leur cacha pas que si, d'une part, il y avait dans la parole de Dieu des choses douces, il y en avait aussi d'amères ; que c'était tout ensemble la vie et la mort, le pardon et le jugement. Puis il demanda aux chefs et à l'assistance si, malgré cela, ils étaient encore disposés à recevoir Nathan, leur faisant bien comprendre que ce témoin de la vérité devait leur dire *toute la vérité*, et ne pas craindre de condamner leurs fêtes et coutumes païennes, que son devoir était de les reprendre avec amour, mais sans faiblesse, et de s'abstenir lui-même de tout ce qui n'était pas conforme à l'Évangile. Le chef Thlali se leva et dit qu'ils ne pouvaient rejeter ce qu'on leur offrait ; que, pour sa part, il espérait qu'un jour Dieu lui donnerait la force de renoncer au péché : qu'il fallait que personne ne défendit à sa femme ou à ses enfants de fréquenter le culte divin.

Lorsque Thlali se fut assis, notre missionnaire rappela à

Nathan ses divers devoirs comme prédicateur de l'Évangile, d'après quelques mots tirés des versets 12 à 16 du iv^e chapitre de la 1^{re} Épître à Timothée. Nathan prit à son tour la parole pour dire qu'il n'avait rien de nouveau à apprendre à ceux qui l'avaient déjà entendu depuis son arrivée à Kémé. Il ajouta qu'il se promettait bien, avec la grâce et l'aide de Dieu, de ne pas leur annoncer autre chose que l'Évangile, s'efforçant constamment, non-seulement de le leur prêcher, mais de le mettre en pratique devant eux. Il croyait que Dieu le bénirait, que Dieu l'avait déjà béni en réveillant quelques âmes à salut; il espérait que ce n'était que le commencement d'une grande œuvre que le Seigneur allait accomplir au milieu d'eux.

Après Nathan, je me levai pour montrer aux gens de Kémé que, jusqu'ici, dans ce qui touche à leurs âmes, ils avaient été comme des brebis dispersées, n'ayant pas de berger. Je les exhortai à rendre grâces à Dieu de ce que Jésus leur avait envoyé aujourd'hui un pasteur pour les conduire à la vie éternelle. Ricare se leva aussi et leur expliqua comment on pouvait les comparer, pour la plupart, aux os desséchés dont parle le prophète; que peut-être, avec le secours de Dieu, ces os finiraient par se revêtir de muscles, de chair et de peau et s'animent pour devenir des serviteurs de Dieu. Ésaïa, de Kolo, termina le service par une fervente prière.

Telle fut la réunion d'installation du catéchiste Nathan. Nous rentrâmes pleins de joie et d'espérance en demandant au Seigneur de vouloir répandre abondamment, sur les habitants de ce district, son Esprit tout-puissant pour réveiller et sauver beaucoup de pécheurs. Rendez grâce avec nous, de ce que l'œuvre que Dieu a fondée au milieu de nous par vos mains, Satan n'a pu la détruire, quoiqu'il ait fait tous ses efforts pour mettre un terme aux progrès du royaume de Jésus. Il est évident que nous sommes les enfants du Tout-puissant, de l'Invincible!

Nous saluons, (je parle pour moi-même et pour mes

frères et mes sœurs en Jésus), nous saluons nos missionnaires bien-aimés, MM. Arbousset et Casalis. Nous saluons les pères de nos missionnaires. Nous saluons les Eglises qui nous aiment en Jésus, et les écoles, et les Unions de jeunes gens. Ces salutations, nous les faisons avec amour, espérant que vous les recevrez avec joie. Demeurez en paix !

C'est moi, Philémon, qui ai écrit ces lignes.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

MADAGASCAR.

UN BAPTÊME.

Nous avons mentionné en quelques mots, dans notre dernier numéro, le grand événement que les missionnaires anglais d'Antananarivo ont pu annoncer à leurs amis d'Angleterre : la conversion de la Reine Ranavolo II, et le baptême qu'elle a reçu en même temps que son premier ministre.

Voici dans quels termes le rapport présenté à la Société des missions de Londres, dans sa dernière Assemblée générale, raconte cette victoire du christianisme sur les vieilles superstitions du pays. On nous saura gré de reproduire ce récit en entier.

Il était tout naturel qu'en annonçant un pareil fait, l'esprit du narrateur se reportât aux anciens souvenirs qu'il commence par évoquer.

▪ En 1836, on vit, un dimanche matin, les portes de la petite prison d'Ambatonakanga, l'un des quartiers de la capitale, s'ouvrir pour livrer passage à une jeune femme

contre laquelle une sentence de mort avait été portée. Cette jeune femme avait à peine trente ans. Elle était belle ; ses manières étaient d'une remarquable douceur, et, en ce moment son visage brillait de cet éclat que donne à la figure du chrétien la conviction que le ciel va s'ouvrir pour lui. Entourée de gardes, la jeune femme marchait d'un pas ferme, et, bien qu'elle sût où on la conduisait, elle se mit à chanter joyeusement quelques-unes des hymnes pieuses qu'elle avait appris à aimer. Une foule immense, dont une partie poussait d'ignobles huées, tandis que l'autre restait comme saisie d'étonnement à la vue d'un tel calme, la suivit à travers les rues jusque sur les bords de l'espèce de précipice qui limite, au Sud, la rangée de collines sur lesquelles est bâtie la capitale des Hovas. De l'endroit où s'arrêta le cortège, la vue était splendide ; de là, le regard planait sur l'immense plaine d'Imérina, sur ses champs fertiles, arrosés de rivières et de lacs sur ses collines ombragées de beaux arbres, sur ses innombrables troupeaux épars de tous côtés aux environs des plus gracieux villages. Mais la jeune chrétienne ne fit pas, en ce moment, plus d'attention à ces objets attrayants qu'elle ne s'était montrée sensible aux clameurs de la multitude ou à la rudesse des bourreaux ; tous les regards de son âme étaient tournés vers son Dieu. Arrivée au pied de la colline, elle s'agenouilla pour prier, et ce fut dans cette attitude qu'elle fût transpercée par la lance de l'exécuteur. Sort cruel, mais glorieux, qui fit de Rasalama (c'était son nom) le premier de ces nombreux martyrs qui ont illustré l'Église indigène de Madagascar.

• Trente deux ans plus tard, en 1868, une autre femme, suivie aussi d'une très grande foule, prenait le même chemin, mais dans un but bien différent. Au-dessus, et à quelques pas de l'endroit où coula le sang de Rasalama, s'élève aujourd'hui une jolie chapelle, bâtie en mémoire de son sacrifice. C'est vers cet édifice que s'avance la femme dont nous parlons maintenant, et cette femme n'est rien moins que la

Reine actuelle des Hovas. Elle veut, non plus persécuter les adorateurs de Christ, mais s'associer à eux pour dédier au service de leur Dieu la chapelle qui portera le nom de Rasalama. La nouvelle maison de prières regorge d'adorateurs et une foule nombreuse, incapable de pénétrer dans l'enceinte, en encombre les abords. La Reine a donné, pour être solennellement déposée sur la chaire, une Bible splendide que la Société biblique britannique et étrangère avait offerte à la souveraine qui l'a précédée sur le trône. Elle ne fait pas ce jour là profession de la foi chrétienne, mais son premier ministre prend la parole pour exhorter tous les assistants à révéler en Christ le seul nom par lequel les hommes puissent être sauvés.

» Quelques mois se passent encore, et, dans la même chapelle, le 21 février dernier, deux néophytes viennent, en toute simplicité et comme l'auraient pu faire deux des plus humbles personnages de l'île, recevoir le baptême des mains de l'un des pasteurs qui dirigent l'Église du pays. L'un de ces néophytes est encore la Reine; l'autre est son premier ministre. Le pasteur officiant est un pasteur indigène, nommé Andriambelo. La foule qui se presse de nouveau dans le temple compte dans ses rangs la plupart des hauts fonctionnaires de l'État, et l'imposante cérémonie produit sur tous les esprits l'impression la plus profonde. Quel moment que celui-là pour ces chrétiens malgaches qui ont dû si longtemps se cacher pour prier le Dieu de l'Évangile, et pour ces missionnaires qui, dès qu'ils l'ont pu, sont allés reprendre dans le pays des travaux longtemps interrompus par de si longues et si sanglantes persécutions !

Deux jours avant le baptême, Andriambelo et Rahahrami, un autre des pasteurs indigènes d'Ambotsipotsi, avaient eu avec la Reine et le premier ministre un entretien sérieux, dans lequel les nobles catéchumènes avaient rendu compte de leur foi et raconté quelques particularités de leur vie religieuse. Le récit de la Reine remontait jusqu'à son enfance.

Toute jeune, elle avait eu pour maître d'écriture et de lecture un chrétien, devenu plus tard un des pasteurs de l'Église indigène. Cet homme craignant les fureurs de la Reine alors régnante, n'avait pas osé dire un mot de l'Évangile à son élève; mais un frère de celle-ci, mort depuis, connaissait Andriantsiamba, l'un des quatre martyrs brûlés plus tard à Faravohitra. C'était cet homme qui, visitant son frère, avait parlé pour la première fois du Sauveur à la jeune princesse en l'exhortant à s'occuper sérieusement des intérêts de son âme.—Le premier ministre avait eu, lui aussi, des faits intéressants à rappeler. A la même époque de ténèbres, le dernier des martyrs du Seigneur, Razafinarina, lui avait donné un exemplaire des saintes Écritures. Sans bien comprendre alors le prix de ce volume, il avait voulu le garder cependant, et à cet effet il l'avait caché dans la cour de l'enclos où se trouvaient renfermés les taureaux de combat destinés à figurer dans les fêtes de la cour.

Nous citons ces faits et ces noms propres pour montrer que les baptêmes du 21 février, comme du reste toutes les conquêtes actuelles de l'Évangile à Madagascar, se rattachent étroitement à l'histoire des premiers martyrs du pays, et que le mouvement religieux dont se réjouissent les missionnaires est bien une œuvre nationale. C'est sans doute pour lui conserver ce caractère que la Reine s'est fait instruire de préférence par des indigènes, et que c'est des mains d'un pasteur indigène qu'elle a voulu recevoir l'eau du baptême.

C'est aussi ce qu'a constaté, en d'autres termes, le rapport d'où nous avons extrait ce qui précède. Après avoir annoncé que, l'année dernière, le chiffre des convertis s'est élevé à 20,000, et que le chiffre total des chrétiens indigènes est de 37,000, le Rapporteur ajoute :

» Ces changements si remarquables se sont opérés sans secousse, sans contrainte, et en dehors de toute influence politique. L'impulsion est venue d'en haut et a été toute divine. Le souvenir des fidèles morts pour la foi, le bon

exemple donné par les vivants, la Bible ouverte, la prédication de l'Évangile, la liberté des cultes et, par dessus tout, l'Esprit saint agissant sur les âmes, voilà ce qui a tout fait. Qu'au Seigneur en soit rendue toute la gloire! »

Les nouvelles de Madagascar étaient la communication la plus saisissante que le Comité de la Société des missions de Londres eût à faire à ses amis, réunis cette année en Assemblée générale sous la présidence de M. C. Reed, membre du Parlement. Le D^r Mullens, rapporteur, a eu cependant à signaler beaucoup d'autres encouragements. De tous les points occupés par la Société sont arrivés des renseignements pleins d'intérêt. Les stations principales sont au nombre de 130. Les 150 Églises qui s'y rattachent comptent 35,000 membres effectifs et voient se grouper autour des prédicateurs de l'Évangile près de 192,000 personnes de tout âge qui n'hésitent pas à se donner le nom de chrétiens. La Société a fondé dans ses divers champs de mission 15 institutions destinées à former des pasteurs ou des évangélistes indigènes, et qui possèdent actuellement 170 élèves. Le chiffre des ouvriers auxiliaires indigènes qui travaillent sous la direction de ses 156 missionnaires anglais, dépasse 1,200; 81 d'entre eux ont reçu l'imposition des mains. Un fait propre à donner une idée de la diversité des champs de travail cultivés par ces agents, c'est que le nombre des langues qu'on y parle ne s'élève pas à moins de 26.

Les recettes de la Société pendant l'exercice avaient été de 108,847 livres sterling (plus de 2,700,000 francs.)

Treize missionnaires, momentanément éloignés de leurs stations, pour divers motifs, mais se préparant à y retourner, étaient présents à la séance. Plusieurs d'entre eux en ont accru l'intérêt par leurs discours.



AMÉRIQUE ET OCÉANIE.

LES ÉMIGRANTS CHINOIS EN CALIFORNIE, EN AUSTRALIE
ET AUX ILES SANDWICH.

Les Chinois, qu'on a longtemps regardés comme peu disposés à s'éloigner de leur pays, n'ont pas conservé cette réputation depuis que l'appât du gain les a séduits. La découverte des grands gisements aurifères de la Californie et de l'Australie a eu chez eux un immense retentissement; et, depuis lors, c'est par centaines de milliers qu'on peut évaluer ceux que le travail des mines ou d'autres industries ont attirés dans ces deux pays.

Grâce à leurs habitudes laborieuses, la plupart de ces émigrants ont trouvé à s'occuper dans ces régions d'une manière plus avantageuse que d'autres appartenant aux races qui les méprisent. Un assez grand nombre d'entre eux ont déjà pu retourner dans leur patrie pour y jouir de l'aisance qu'ils ont ainsi acquise.

Mais, sur les deux points indiqués, l'émigration chinoise se renouvelle sans cesse, et paraît toujours tendre à s'accroître. On n'en évalue pas le chiffre actuel à moins de 60 ou 80,000 pour la Californie, et de 25 à 30,000 pour l'Australie.

Attentives à ce fait, plusieurs Sociétés de missions, soit américaines, soit anglaises, ont pris des mesures pour que l'Évangile fût prêché à ces multitudes. Il avait, dès l'abord, paru probable qu'on les trouverait plus accessibles que dans leur pays, et, dès à présent, beaucoup de faits intéressants ont justifié cette espérance.

En Californie, les Chinois, se prévalant de l'entière liberté religieuse que laissent à tous les lois américaines, ont élevé des pagodes, et la plupart s'adonnent en paix aux pratiques idolâtres dont ils ont l'habitude. Mais d'autres prêtent l'oreille aux prédicateurs évangéliques, fréquentent les réunions chrétiennes, demandent ou ont déjà reçu le bap-

tême, et, ce qui est plus significatif encore, il est déjà sorti de leurs rangs quelques-uns de ces évangélistes indigènes qui, dans tous les champs de missions exploités depuis quelque temps, rendent des services si précieux à la cause de l'Évangile.

La mission de l'Église presbytérienne des États-Unis, commencée à San-Francisco en 1852, par un missionnaire revenu de Chine, est dirigée, depuis 1859, par le révérend A. Loomis, qui a, pour le seconder, deux évangélistes ou colporteurs chinois. Nous avons eu déjà plus d'une fois à citer quelques-uns des encouragements accordés à son zèle. Une congrégation chinoise, peu nombreuse à la vérité, mais pleine de vie et d'activité, s'estime heureuse de l'avoir pour son pasteur.

« Dimanche dernier, écrivait-il en novembre 1868, notre petite Église a eu la joie d'admettre dans ses rangs, par le baptême, un néophyte, nommé Ah Moon, qui depuis longtemps fréquentait régulièrement nos services, et que sa conduite irréprochable à tous égards rend particulièrement recommandable. Je le crois appelé à se rendre utile dans l'œuvre du Seigneur. La sainte Cène, célébrée après le baptême, édifia profondément tous les membres présents. Nos écoles du dimanche, tenues l'après-midi, sont plus fréquentées que jamais; elles comptent habituellement de 80 à 100 élèves, dont un assez grand nombre d'adultes. Le chiffre des auditeurs au culte du matin n'augmente pas autant que nous le voudrions, mais il s'accroît pourtant.

« Ce n'est pas sans opposition que l'œuvre se développe. Il y a quelques semaines qu'un soir je vis arriver chez moi un jeune homme d'environ dix-sept ans. Il me dit que son père lui avait bien permis de fréquenter l'école dans le but de s'instruire mais qu'il lui avait défendu de rester après la classe pour entendre parler de religion. Malgré cela, le jeune homme avait assisté quelquefois au service divin, et il venait me demander de prier avec lui. J'obtempérai à sa de-

mande, puis nous eûmes un entretien sérieux, nous lûmes ensemble l'Évangile, et, en me quittant, il emporta un livre de prières qu'il m'avait exprimé le désir de posséder. »

La démarche de ce jeune homme fit sans doute revenir à la mémoire de M. Loomis une histoire très intéressante qu'il racontait, il y a quelques années, dans sa correspondance. Un jeune Chinois, nommé Tam Ching, entré comme domestique au service d'un des membres de l'Église chinoise, avait entendu parler de l'Évangile et avait voulu en savoir davantage. Il s'était, en conséquence, mis en rapport avec le missionnaire, avait suivi l'école du dimanche et n'avait pas tardé à faire preuve d'une intelligence peu ordinaire. En peu de temps, il apprit à lire, et eut bientôt épuisé toute la collection de livres ou de traités chinois que la mission possédait. Mais la Bible surtout fut l'objet de ses études. Il lut avec une sorte de passion; un petit Nouveau Testament de poche, dont on lui avait fait présent, ne le quittait jamais, et il était rare qu'à la suite des exercices religieux on ne le vit pas demander au missionnaire l'explication de quelque passage qu'il ne comprenait pas bien, et qu'il avait eu soin de marquer dans son petit volume.

Un frère, plus âgé, était venu en Californie en même temps que lui, mais s'en était allé plus loin travailler dans les placers. Ayant appris, par quelque compatriote, que Tam Ching paraissait sur le point de se faire chrétien, il était accouru à San-Francisco et avait eu recours à tous les moyens possibles pour l'empêcher de suivre son dessein. Mais ni raisonnements, ni moqueries, ni prières, ni menaces n'ébranlèrent un instant les convictions bien arrêtées du jeune homme; il ne s'absenta pas une seule fois des exercices religieux, et il prit sur son sommeil les heures que ses discussions avec son frère dérobaient forcément à cette étude de la Bible qui faisait ses délices.

Et cependant une idée attristante préoccupait ce jeune esprit si avide d'instruction, ce jeune cœur si largement ou-

vert aux inspirations chrétiennes. Ce fut un mot du missionnaire qui en provoqua l'expression. En lui disant qu'il pourrait un jour retourner dans son pays pour y annoncer la bonne nouvelle du salut en Christ, M. Loomis ajouta : « Vous avez là un père et une mère, auxquels vous seriez heureux sans doute de faire abandonner le culte abominable des idoles. » « Un père ! s'écria là-dessus Tam Ching ; ah oui ! j'ai un père ! et je ne saurais vous dire combien il m'aime, et à quel point mon cœur est brisé quand je pense à la douleur qu'il éprouvera en apprenant que je n'adore plus ses dieux, que je ne m'associerai plus au culte de ses ancêtres, et que quand il sera mort lui-même, je ne croirai pas pouvoir conserver de rapport avec son esprit. O mon père, mon pauvre père ! Il m'aimait tant, et il a fait tant de choses pour moi ! Etant très pauvre, il lui avait fallu, dès ma naissance, travailler durement pour me nourrir et me vêtir ; mais il a fait plus que cela. Pour m'envoyer à l'école, je l'ai vu mettre en gage son petit bien, puis tout ce qu'il avait, jusqu'à ses habits, oui, jusqu'à ses habits, pour que je pusse recevoir quelque instruction. Oh ! mon père, mon pauvre père ! que dira-t-il quand il saura que je suis devenu un adorateur du Christ, du dieu des étrangers ! »

Malgré cette perspective douloureuse et ces pressentiments Tam Ching était retourné en Chine, au mois de janvier 1867. On espérait qu'après avoir revu sa famille, il pourrait entrer dans un institut missionnaire fondé à Canton en vue de former des évangélistes indigènes. Mais les luttes prévues y mirent obstacle. Quand, au sein de sa parenté, le jeune Chinois refusa de se joindre aux siens pour rendre grâce de son retour aux divinités du foyer domestique, ce fut une explosion de cris, de gémissements et de colères, qu'il ne parvint pas à calmer. Malgré tout l'amour qu'il portait à son fils, le père déclara qu'il ne le recevrait comme tel que lorsqu'il serait revenu au culte de ses ancêtres. Tout fut tenté pour lui faire renier Christ, ou arracher au moins de ses lèvres

quelque promesse de retour à la vieille foi. Et quand l'inutilité de ces tentatives fut démontrée, le père lui signifia de ne pas revenir chez lui, parce qu'il ne le regarderait plus comme son fils. Pendant son séjour en Californie, Tam Ching avait fait des économies assez considérables; il les remit tout entières à son père; puis, après avoir tenté sans succès bien des démarches pour obtenir une réconciliation, il reprit le chemin de la Californie. De retour à San-Francisco, il demanda au missionnaire de le recevoir au nombre des jeunes gens qui étudiaient en vue du saint ministère. M. Loomis put accéder à ce désir, et si, comme il y a lieu de l'espérer, l'Esprit du Seigneur entretient dans l'âme de Tam Ching le feu sacré qu'il y a mis, ce jeune homme contribuera puissamment à dissiper les ténèbres où vivent tant de ses compatriotes soit en Californie, soit en Chine. Du reste, il pense toujours à son père et il invite fréquemment ses amis à l'aider de leurs prières pour qu'il ait, un jour, le bonheur de le voir amené à la connaissance de Christ.

De San-Francisco, l'activité du missionnaire se déploie sur les autres points du pays où les Chinois trouvent à s'occuper, notamment à Sacramento, à San-José, à Santa-Clara, etc. Il se loue beaucoup des services des colporteurs qui, sous sa direction, parcourent ces contrées et suppléent à la rareté des visites qu'il y peut faire lui-même. Un collègue, que la Société a promis de lui donner bientôt, pourra l'aider à organiser sur ces points des congrégations régulières, dont les éléments existent déjà parmi les Chinois isolés qui reçoivent et lisent les Ecritures.

Quelques-uns de ses anciens paroissiens, retournés en Chine, d'autres qui sont allés se fixer dans les régions aurifères qu'il ne visite pas, entretiennent avec lui une correspondance qui lui montre que ses instructions n'ont pas été perdues pour eux.

A côté de cette œuvre presbytérienne, les Wesleyens épiscopaux en ont commencé une, dont ils ont, eux aussi, confié

la conduite à un ancien missionnaire revenu de Chine, et très au courant du langage et des mœurs de ce pays.

Des relations politiques plus étroites entre les Etats-Unis et le gouvernement chinois font prévoir que l'émigration chinoise s'accroîtra de plus en plus en Californie.

En Australie, l'évangélisation des émigrants chinois remonte moins haut, et nous manquons de renseignements sur les résultats obtenus par les représentants des diverses Sociétés qui s'y emploient. L'un d'eux cependant, le révérend M. Cadwell, de l'Eglise méthodiste épiscopale des Etats-Unis (du moins à ce que nous croyons), est parvenu à fonder, dans une localité nommée Castlemaine, une petite congrégation chinoise intéressante, et dont plusieurs baptêmes ont récemment accru l'importance.

Dans cette œuvre, le missionnaire a pour auxiliaire un évangéliste chinois dont l'ardeur et l'activité paraissent dignes de remarque. Leong-on-Toug (c'est ainsi qu'il s'appelle) ne se contente pas de prêcher l'Évangile à Castlemaine. Il consacre à peu près tous les jours de la semaine à parcourir les divers campements où se trouvent des Chinois. Pour peu qu'il y soit bien accueilli, il y retourne souvent; quand quelques-uns de ses compatriotes prêtent l'oreille à ses enseignements, il les suit de près, et, grâce à cet esprit vraiment missionnaire, Dieu s'est déjà servi de lui pour amener plusieurs âmes à la connaissance et à la profession de la foi qui sauve. L'année dernière, au mois de juin, l'Eglise chinoise de Castlemaine le vit se présenter un jour devant elle avec six de ses compatriotes, que le Maître céleste lui avait ainsi donnés. Laissons-le les introduire lui-même auprès de leurs frères, en exposant les vues et l'esprit dans lesquels il s'applique à l'œuvre de Christ. Ce discours, dont le missionnaire a donné la substance, montre comment peuvent parler des évangélistes chinois.

« Je suis heureux, a dit Leong-on-Toug, de me trouver avec vous ce soir ; car je vous amène quelques brebis retrouvées, au sujet desquelles je veux que vous vous réjouissiez avec moi et avec les anges du ciel. Bien longtemps, j'avais travaillé sans rien prendre ; mais, obéissant au Maître, j'ai jeté de nouveau le filet, et je puis aujourd'hui vous présenter ces six frères, venus pour demander le baptême chrétien. Naguère encore leurs cœurs étaient remplis de ténèbres ; mais Dieu y a fait briller sa lumière ; ils ont mené deuil sur leurs péchés ; ils ont cru en Jésus, et maintenant ils se sentent pardonnés. Je ne m'attribue point à moi-même la gloire d'un tel changement. Celui qui l'a fait est le Dieu tout-puissant, le Dieu qui des pierres même peut susciter des enfants à Abraham. Mais c'est pour moi un grand encouragement à continuer de travailler pour lui, dans la persuasion qu'il accompagnera de sa grâce la prédication de sa parole. — Changer des opinions régnant depuis longtemps n'est pas chose facile. Toute leur vie, mes compatriotes ont été habitués à adorer les idoles, à rendre un culte à leurs ancêtres. Quand je leur dis qu'ils doivent abandonner ces folles pratiques pour servir le Dieu vivant, sans quoi ils s'exposent à des punitions éternelles, ces paroles leur semblent dures. Il en était ainsi aux jours du Seigneur, et de nos jours encore il en est ainsi. Toujours une partie de la semence tombe le long du chemin, une autre parmi les pierres ; mais toujours aussi quelques grains tombent dans une bonne terre. Que le Seigneur rende ceux-ci toujours plus nombreux ! Qu'il prépare de plus en plus le cœur de mes compatriotes à recevoir sa parole ! Et puissent les multitudes qui la recevront porter beaucoup de fruits, à la gloire de notre Dieu et de son fils Jésus-Christ, notre Seigneur ! Amen. »

Quelques personnes prétendent que les missions sont une entreprise manquée. Qu'elles osent soutenir cette opinion en entendant une telle allocution sortir de la bouche d'un Chinois !

L'émigration chinoise aux îles Sandwich est peu importante quant aux chiffres. Dans cet archipel, qui n'a pas l'attrait des mines d'or, on ne compte que quelques centaines de Chinois. Mais cette infériorité relative n'ôte rien à la valeur du témoignage que leur rend un missionnaire depuis longtemps fixé dans le pays, le révérend M. Coan.

« Dans le district de Hilo, dit-il, ces Chinois sont marchands, cuisiniers, colporteurs, intendants, journaliers, et généralement on les regarde comme d'excellents voisins, polis, affectueux et d'une grande honnêteté dans les affaires. Plusieurs d'entr'eux ont pris l'habitude de fréquenter les chapelles des évangélistes indigènes, et de contribuer, souvent avec largesse, à nos œuvres religieuses ou de charité.

« Dimanche dernier, j'étais allé, dans l'après-midi, visiter une plantation de sucre dirigée par un Chinois. La maison était pleine de visiteurs, moitié Chinois, moitié Sandwichiens. Nous en primes occasion de faire, en faveur des missions, une collecte dont le chiffre ne s'éleva pas à moins de 97 dollars (près de 500 fr.). Trois des Chinois présents avaient donné chacun trois dollars, plusieurs autres deux, etc. On peut compter également sur leur générosité quand il s'agit de bâtir une chapelle, ou de pourvoir à l'entretien de ce culte que la plupart d'entr'eux, les plus intelligents du moins, préfèrent à leurs pratiques idolâtres, même avant d'avoir fait profession de christianisme.

« Notre Société des missions sandwichiennes, comprenant le devoir d'évangéliser ces étrangers, a pris des arrangements pour les faire visiter régulièrement par un jeune marchand Chinois de Hilo, nommé S. P. Aheong. Depuis huit jours, j'ai le plaisir d'avoir chez moi ce jeune frère. Dimanche dernier, il prêcha en langue sandwichienne devant un auditoire très-nombreux, et, l'après-midi, il tint, en deux dialectes chinois, des services pour ceux de ses compatriotes qui habitent la ville et les environs. Il parle passablement l'anglais, très-bien la langue des îles et six des nombreux dialectes de son

pays natal. Sa parole est claire, incisive, parfois éloquente; ses manières sont celles d'un chrétien bien élevé, et lui ouvriraient partout l'entrée des meilleures sociétés. Aussi ses compatriotes sont-ils fiers de lui, sans que (je me hâte de l'ajouter) ces succès l'aient rendu présomptueux ou despotique. Fils d'un officier chinois, tué au siège d'une ville, il avait reçu de l'éducation, et, après la mort de son père, s'était embarqué comme écrivain à bord d'un navire chargé de coulis chinois. Débarqué ici et placé, ou plutôt vendu frauduleusement comme scribe, par le capitaine du navire, il avait eu beaucoup de peine à se faire rendre justice; mais il y était enfin parvenu, avait entrepris un petit commerce et s'était marié. C'est en traversant ces phases diverses qu'il a rencontré sur son chemin l'Évangile et qu'il l'a pris pour fondement de sa foi. Il s'appelle lui-même « un tison retiré du feu. » D'après tout ce que j'ai vu de lui, je le regarde comme un ouvrier très utile dans l'œuvre du Seigneur. »

NOUVELLE-ZÉLANDE.

MASSACRE D'UN MISSIONNAIRE.

Les nouvelles de la Nouvelle-Zélande, qui pendant longtemps avaient fait la joie des amis de l'œuvre missionnaire, leur ont au contraire apporté, depuis quelques années, de nombreux sujets de tristesse. Par suite de la guerre avec le gouvernement anglais, bien des tribus qu'on avait cru gagnées à l'Évangile s'en sont éloignées; une secte de fanatiques sanguinaires, connus sous le nom de Hau-Hau, parce qu'ils imitent les aboiements du chien, a commis d'atroces cruautés; des églises ont été détruites, des missionnaires chassés, et quelques-uns même ont perdu la vie, victimes

des passions sauvages qu'ont réveillées ces déplorables événements.

La liste de ces martyrs vient de s'accroître encore d'un nom. Un missionnaire de l'Eglise wesleyenne, le révérend J. Whiteley, a été massacré le 13 février dernier, par une troupe de forcenés, appartenant, paraît-il, à la secte des Hau-Hau. C'était un samedi. M. Whiteley se rendait dans un endroit où il devait prêcher le lendemain, quand, à l'entrée de la nuit, et à quelques milles seulement du terme de son voyage, il rencontra cinq Maoris qui déchargèrent sur lui leurs fusils et l'étendirent sans vie sur le sol.

Le révérend Whiteley, arrivé à la Nouvelle-Zélande en 1832, y avait travaillé à peu près sans interruption à l'évangélisation des Maoris. Cette date suffira pour faire comprendre qu'il était l'un des vétérans de l'armée missionnaire dans le pays. C'était un homme dévoué, tout entier à son œuvre et infatigable dans l'accomplissement de ses devoirs. Parlant la langue du pays aussi couramment que l'anglais, doué d'une grande vigueur physique et d'un courage indomptable, il franchissait, sans y attacher la moindre idée de mérite, d'énormes distances, soit à travers les forêts, soit en canot sur plusieurs rivières, pour s'en aller prêcher en divers lieux jusqu'à six ou huit fois chaque dimanche.

La tribu que le pieux serviteur de Christ avait continué d'évangéliser malgré les tristes agitations de la guerre, ne s'est pas associée aux passions féroces de ses meurtriers. Elle s'en est au contraire affligée beaucoup, et la plupart de ses membres étaient en larmes quand on rendit à la terre les restes mutilés de leur pasteur.

Cet acte de cruauté n'est, du reste, pas un fait isolé dans ces parages. Il paraît que, le même jour, sept autres blancs, dont trois enfants, furent massacrés, selon toute apparence, par les mêmes individus, et comme appartenant à une race que beaucoup de Maoris ont, malheureusement, appris à détester. Déplorable effet des dissensions que provoque trop

souvent, il faut en convenir, la tyrannique ambition des blancs, et que la charité des missionnaires ne parvient pas toujours à calmer.



ANGLETERRE.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES DES SOCIÉTÉS DE MISSIONS EN 1869.

Deux des grandes Sociétés de missions anglaises qui ont récemment célébré leurs anniversaires, celle de l'Eglise établie et celle de Londres, ont été mentionnées dans notre dernier numéro ou dans celui-ci. On nous saura gré d'ajouter ici quelques renseignements succincts sur les autres.

La *Société des missions wesleyennes*, présidée par M. Mac Arthur, membre du parlement, a pu annoncer que les nouvelles venues de ses divers champs de travail continuaient à être généralement satisfaisantes. Elle a 704 stations principales ou districts avec 5,700 lieux de culte, emploie près d'un millier de prédicateurs locaux indigènes, et ne compte pas moins de 174,000 élèves dans ses écoles. En pays païen ses missions les plus importantes sont celles de Sierra-Leone, du sud de l'Afrique, de la Polynésie (îles des Amis et îles Fidji), de l'Inde, de Ceylan, des Antilles, etc. Un des progrès les plus sensibles à signaler est l'accroissement du nombre des ouvriers indigènes sortis du paganisme. Ainsi sur 21 missionnaires employés par la Société à Ceylan, 18 sont des Indous. — Les recettes de l'année s'étaient élevées à 146,249 livres sterling. Cette somme est inférieure d'environ 3,000 livres à celle de l'année précédente; mais cela s'explique par le fait qu'une collecte extraordinaire, celle du jubilé de la Société, célébrée cette année, a produit près de quatre millions de francs.

La *Société des missions baptistes*, présidée par son trésorier,

M. Joseph Tritton, a pu, grâce à la générosité de ses amis, diminuer la dette considérable qui pesait sur elle, mais sans être encore en mesure de donner à ses travaux l'extension que les circonstances et beaucoup d'appels lui imposent en quelque sorte. Les œuvres d'Afrique, des Antilles et de l'Inde offrent beaucoup de sujets d'encouragement. En Angleterre, on a remarqué avec joie un accroissement d'activité de la part d'une « Association missionnaire de jeunes gens, » qui a pris à tâche de rendre la Société plus populaire au sein des Eglises baptistes. Les recettes de l'année dernière s'étaient élevées à 34,556 livres sterling, et les dépenses à près de 30,000 livres.

La *Société pour la propagation de l'Évangile en pays étranger*, la plus ancienne des Sociétés de missions, fêtait cette année son 168^e anniversaire. Elle vient en aide à 477 ecclésiastiques et entretient, dans l'Inde, en Afrique, au nord de l'Amérique et dans l'Océanie, des œuvres auxquelles on lui a reproché, non sans raison, paraît-il, d'avoir imprimé le cachet de ce qu'on appelle la haute Eglise ou d'un ritualisme exagéré, mais qui témoignent cependant d'une grande activité. Les recettes de l'année ont atteint le chiffre de 103,132 livres sterling.

La *Société de Londres pour l'avancement du christianisme parmi les Juifs*, présidée cette année par le comte de Shaftesbury, a pu annoncer des résultats sur lesquels nous pourrions revenir. Un des orateurs qui ont pris la parole dans cette réunion est le célèbre M. Stern, retenu si longtemps dans les cachots d'Abyssinie. La mission poursuivie dans ce pays par ses compagnons de captivité et par lui sera probablement reprise bientôt. M. Flad se propose de retourner dans ce pays; mais la santé de M. Stern, brisée par vingt-cinq années de travaux et par ses longues souffrances, ne lui permettra pas de se dévouer de nouveau à la même tâche. — La Société avait reçu, durant son dernier exercice, près de 35,000 livres sterling.

On trouvera dans le tableau synoptique qui suit tout ce que nous pouvons dire ici de quelques autres institutions missionnaires moins importantes, mais qui toutes cependant sont en voie d'accroissement. Nous donnons ces chiffres de recettes en francs, et en nombres ronds, en les faisant précéder de ceux qu'ont obtenus la Société biblique et la Société des traités religieux, qui, toutes deux, suivant leur habitude, ont consacré une partie de leurs ressources à l'évangélisation du monde païen. Nous y ajoutons de plus, d'après un journal anglais, ce que les trois Eglises d'Ecosse (l'Eglise nationale, Eglise libre et Eglise presbytérienne) ont donné, l'année dernière, pour les œuvres missionnaires.

Voici ce tableau d'ensemble :

Société biblique britannique, etc....	4,538,000 francs
— des Traités religieux, près de	3,000,000
— des Missions de l'Eglise établie, près de.....	4,000,000
Société pour la propagation de l'Evangile.....	2,578,000
— des Missions wesleyennes....	3,656,000
— des Missions de Londres,....	2,700,000
— des Missions baptistes.....	764,000
— de Londres pour l'évangélisation des Juifs.....	873,000
Dons pour les Missions moraves.....	313,000
Missions de l'Amérique du sud.....	264,000
Missions de l'Eglise presbytérienne d'Angleterre.....	165,000
Ecole normale d'institutrices pour l'Inde.....	111,000
Dons pour aider à l'œuvre des missions turques.....	95,000
Société britannique en faveur des Juifs	150,000
Ecosse. — Eglise nationale pour les juifs et les païens.....	300,000

VARIÉTÉS

PÉKIN.

Depuis que des armées venues de l'extrême Occident ont pénétré jusque dans cette célèbre capitale de l'Empire du Milieu, nous en avons lu beaucoup de descriptions, mais aucune peut-être qui nous ait paru tout à la fois aussi succincte, aussi complète et aussi variée que celle que nous allons reproduire. Elle a été publiée dans le journal *le Nord*, qui la dit écrite à Pékin même, sans doute par quelque résident russe. On peut s'en apercevoir à quelques détails, et à certaines particularités du style.

La haute importance de Pékin comme poste missionnaire, et les travaux évangéliques qui s'y poursuivent déjà donnent de l'intérêt à ces renseignements.

« Pékin ou Béidsin (capitale du Nord) est construite dans une vaste plaine entourée de montagnes qui se trouvent à 20 kilomètres de distance de la ville, et dont la hauteur s'élève à peu près à 3,000 pieds.

« Cette plaine est extrêmement fertile et soigneusement cultivée. Elle produit du riz, du sorgho, du froment et de l'orge en abondance, ainsi que d'autres espèces de légumes et de fruits. Lorsqu'on jette un coup d'œil sur cette plaine d'un endroit plus élevé, on aperçoit ces riches prairies se perdant derrière les arbres qui entourent, en forme de groupes nombreux, des cimetières et des collines, de manière

que l'œil du spectateur ne voit plus qu'une grande forêt, au milieu de laquelle s'élèvent des temples majestueux et un grand nombre de monuments. Le fleuve Chonn Ché (eau trouble), qui a son issue dans une montagne voisine, se dessine comme un ruban jaune-rougeâtre à travers les jardins verts de cette plaine. Dans le lointain, on distingue les voutes gigantesques d'un pont en marbre sur lequel passe la seule route qui existe dans la direction de la résidence du côté de l'ouest de l'empire. Autrefois, ce fleuve débordait et inondait la plaine jusqu'au pied de la muraille de Pékin; mais, depuis plusieurs siècles, il a pris une autre direction vers le côté du sud-ouest, où il se réunit au fleuve Peï-Ho. Encore aujourd'hui on peut voir au pied de cette muraille la trace de son lit primitif, et c'est là que les Anglais qui habitent Pékin font leurs courses de chevaux annuelles sur des chevaux de race mongole.

« A Pékin l'eau est excessivement mauvaise et les Chinois ne font rien pour obvier à cet inconvénient. Sur le plan de cette ville, il est vrai, sont indiqués des canaux qui étaient autrefois en communication avec les fleuves voisins, de manière à pourvoir la ville en abondance, mais aujourd'hui ces canaux sont desséchés, et ils ne se remplissent que dans les temps pluvieux d'une eau sale dont les exhalaisons infectent l'air. L'eau de Pékin n'est pas seulement malsaine pour l'homme : elle est nuisible à la végétation; les plantes qu'on arrose avec cette eau ne prospèrent pas.

« La calcination de la première couche de la terre à Pékin provient, dit-on, des nombreuses destructions et reconstructions successives exécutées durant des siècles. Comme la plupart des grandes villes, Pékin est bâti en rectangle dans la direction du méridien. Presque toutes les rues se dirigent du nord au sud ou de l'est à l'ouest. La muraille qui sert à abriter la ville est d'une étendue de 40 kilomètres; son épaisseur et sa hauteur ont près de 60 pieds. Mais il existe encore

une seconde muraille qui divise Pékin en deux villes séparées qui s'appellent la ville chinoise et la ville tartare.

Quant à la muraille qui entoure la ville, elle est loin d'être d'une solidité aussi formidable que les Chinois le prétendent. En l'examinant attentivement, on découvrirait facilement que derrière le premier rang de briques il n'y a plus que des gravois et quelques restes de ruines. Les puissances alliées auraient pu facilement détruire cette muraille lors de la dernière guerre.

« La nuit, les portes de la ville sont fermées, et les lois sous ce rapport sont très strictement observées, même par l'Empereur. Toutefois, on dit qu'avec de la bonne monnaie on peut se frayer un passage à l'heure que l'on veut.

« La partie septentrionale de Pékin, nommée la ville tartare, est habitée par les ministres de l'Empereur, par les représentants des puissances européennes; en un mot par les notabilités. Au milieu de cette ville se trouve aussi la résidence de l'Empereur. Personne n'a encore vu le palais impérial, si ce n'est quelques missionnaires catholiques qui ont résidé auprès de la cour de Pékin il y a deux siècles, et qui nous ont laissé une description très intéressante de la résidence de Sa Majesté chinoise.

« La ville méridionale, nommée la ville chinoise, est beaucoup moins peuplée. Il n'y a qu'un quart de la ville qui soit habitée, quoiqu'elle ait la même étendue que l'autre. Dans ses quartiers abandonnés on n'aperçoit que des ruines d'anciens temples, des places dévastées, et puis un magnifique bois de cèdres qui ombrage les célèbres temples du Ciel et de la Terre. C'est là que vient, chaque automne, à l'époque de l'équinoxe, l'Empereur pour sacrifier aux dieux. Pendant son passage vers ces lieux sacrés, personne n'ose se montrer dans les rues; même les Européens sont gracieusement priés de ne pas quitter leurs maisons pendant toute la durée de la procession.

« La ville chinoise est aussi le centre du commerce, qui

est très développé. Les magasins sont très richement remplis de marchandises de toutes espèces et portent devant leur entrée des enseignes énormes, tout à fait comme dans les grandes villes d'Europe.

« L'aspect de propreté de ces magasins trouve son contraste dans la saleté des rues, qui est vraiment inimaginable. Les rues sont très étroites, très inégales et sillonnées par les roues minces et ébréchées des chariots chinois. L'été, quand il pleut, cette partie de la ville se transforme en un grand marais; en hiver cependant, le terrain est tellement sec qu'on ne sait comment se préserver de la poussière qui, au moindre vent, s'élève en colonnes épaisses.

« Toutes les maisons, même celles des ambassades européennes, sont construites dans le style chinois. C'est une construction en bois avec des murs en briques. L'architecture européenne ne se prêterait pas au climat de ce pays. Une maison chinoise n'a pas de fenêtres qui donnent sur la principale rue, où se trouve la grande porte. Cette porte est généralement peinte d'une couleur rouge, et sur chaque contrevent sont représentées les différentes divinités de la maison, entourées d'inscriptions se rapportant à la gloire de la famille qui l'habite. En entrant dans la maison, on traverse une longue série de cours, dont la dernière est spécialement réservée au beau sexe. Autour de ces cours sont distribuées des chambres très simplement décorées, mais dont l'ameublement se distingue par son fini artistique.

« Le parquet est généralement en marbre; pourtant on trouve quelquefois de magnifiques parquets en bois. Dans la plupart des chambres est placé un petit poêle qui sert de lit aux Chinois. Les fenêtres sont éclairées, au lieu de vitres, par une espèce de papier de soie très épais et qui préserve mieux du froid que le verre.

« La population de Pékin n'est pas si nombreuse que plusieurs savants d'Europe le prétendent. Quoique la ville soit très grande, elle n'est pourtant pas partout habitée. Il y a

des quartiers entiers abandonnés et dévastés. Le chef de la mission spirituelle russe à Pékin, Mgr l'archevêque Palady, savant très versé dans la connaissance de la langue chinoise et habitant depuis de longues années cette ville, dit que sa population ne dépasse pas le chiffre de 5 à 600,000 habitants. Il y a à peu près 250 Européens à Pékin.

« La mission russe, a dans la ville tartare, deux monastères. L'un, qui se trouve du côté méridional, servit jusqu'en 1801 de résidence à l'archevêque ; aujourd'hui, il est le pied à terre de la mission diplomatique. L'archevêque Palady réside actuellement dans l'autre monastère, qui est bâti du côté septentrional. Les environs de ce monastère sont habités par des Chinois chrétiens qu'on appelle les Albazins. Ils sont d'origine russe, leurs ancêtres ayant été fait prisonniers à la prise de la forteresse d'Albazine sur l'Amour.

« Le palais de l'ambassade russe se distingue par la beauté de sa façade extérieure, reconstruite par les soins de l'ambassadeur actuel, le général Vlangali. A quatre ou cinq cents pas de l'ambassade de Russie, vers l'Est, sont situés les palais des ambassades anglaise et prussienne. L'ambassade anglaise a un très nombreux personnel. Elle a plusieurs secrétaires traducteurs et vingt jeunes gens qui y sont envoyés par le gouvernement pour apprendre la langue chinoise et pour être plus tard employés dans les consulats anglais en Chine.

« Au centre de la ville, il y a la douane, dont les employés sont des Anglais. L'inspecteur général de cet établissement touche un salaire de 10,000 livres sterling par an. Les Anglais sont employés dans toutes les douanes de l'empire, et, par cet arrangement, le gouvernement retire de ses douanes environ 3 millions de livres sterling par an, tandis qu'auparavant, sous l'administration douanière chinoise, la recette était pour ainsi dire nulle. — Outre la mission russe, il y a à Pékin des missionnaires protestants et des missionnaires catholiques. Ces derniers possèdent quatre monastères et une magnifique église au centre de la ville.

« La nourriture est excellente à Pékin. La viande de boucherie est très bonne et à bon marché. Outre cela, on vous sert à table des poules et des canards. En hiver, on apporte de la Mongolie des antilopes, des faisans, des mouflons et d'autre gibier. Pékin ne manque pas non plus de poisson. Les fruits y sont très bons. Il n'y a que les légumes et le pain qui laissent beaucoup à désirer. Du reste, la plupart des ambassadeurs font venir leurs provisions de l'Europe.

« La Chine et la langue chinoise méritent bien que les Européens qui y sont prennent quelque intérêt à les étudier et à les approfondir, quoiqu'il n'y ait rien de plus incomplet et de plus illogique que la langue chinoise. Elle a 80,000 signes, et chacun de ces signes a sa signification à part. Cependant 400 millions d'hommes, c'est-à-dire un bon tiers de la population de notre univers, parlant cette langue, je pense que cela suffit pour la rendre intéressante.

« Ce qu'il y a de plus difficile pour l'Européen, c'est la prononciation. L'Anglais dit par exemple Hien-fong, les Russes disent Lan-fin; le nom du célèbre prince Kong est prononcé et écrit par les Russes Goun; mais quand l'on entend prononcer ce nom par un Chinois, on s'aperçoit que ni l'Anglais ni le Russe ne savent le dire juste. »

Nous donnerons une autre fois quelques détails sur les œuvres missionnaires protestantes qui se poursuivent à Pékin.

NOUVELLES RÉCENTES

COLONIE DU CAP.

L'Eglise libre d'Ecosse vient de perdre le plus ancien de ses missionnaires dans la colonie du Cap, le révérend John

Bennei, qui depuis près de cinquante ans était à l'œuvre au sud de l'Afrique. Sa mort a été frappante. Parti de sa demeure pour aller prêcher dans une de ses annexes, sa voiture, qu'il conduisait lui-même, arriva bien à la porte de la chapelle, mais n'y déposa qu'un corps privé de vie. M. Bennie, mort si paisiblement, a laissé après lui la réputation d'un serviteur de Christ aussi capable que laborieux et dévoué.

CAFRIERIE.

Depuis longtemps, on sentait le besoin de réviser avec soin la version des saintes Ecritures en langue cafre. Dernièrement, une conférence missionnaire, tenue à King William's Town, s'est occupée de l'affaire, et a chargé un comité spécial d'entreprendre ce travail. La plupart des Sociétés à l'œuvre dans le pays, celles de Londres, de l'Église établie, de l'Église wesleyenne, de Berlin, des Frères moraves, de l'Église libre d'Ecosse et de l'Église presbytérienne d'Ecosse, ont chacune un représentant dans ce comité. Celui de la dernière est un cafre, nommé le révérend Tujo Soga, dont le nom a déjà paru dans nos pages comme celui d'un éloquent prédicateur. Ce pasteur indigène a publié une traduction du célèbre livre de Bunyan, le *Voyage du chrétien*, qu'on dit remarquablement bien faite.

CEYLAN.

UNE BELLE VIEILLESE.

En 1819, le docteur Spaulding vint se fixer à Ceylan, où l'envoyait le Conseil américain des missions; il y est encore, et voici ce qu'un voyageur disait de lui l'année dernière :

« Malgré ses soixante-seize ans, le révérend Spaulding est

toujours à l'œuvre. Membre d'un comité chargé de réviser la version des saintes Ecritures, il consacre, chaque semaine, deux longues journées à ce travail, sans se croire pour cela dispensé de prêcher le soir, pendant une heure au moins, et au clair de lune, c'est-à-dire en plein air. Un de ces soirs, nous franchîmes ensemble à cheval environ dix milles (plus de 12 kilomètres), présidâmes deux réunions où il prit la parole, et revînmes chez lui à dix heures. Je le croyais très fatigué, mais le lendemain il n'y pensait plus et il reprit ses travaux comme d'ordinaire. Une telle vigueur physique à cet âge, et sous un climat pareil, est quelque chose de merveilleux, mais moins remarquable encore que tant de zèle uni à tant de persévérance.

« Mme Spaulding, âgée de soixante-douze ans, peut marcher de pair avec son mari. Tous les jours on la voit diriger, sous la vérandah de la maison missionnaire, la classe de jeunes filles qu'elle a fondée aux jours de sa jeunesse.

CHINE.

En novembre dernier, deux missionnaires de l'Eglise méthodiste épiscopale à Fuchow, MM. Baldwin et Lowry, allèrent passer dans un district voisin, qu'ils avaient déjà évangélisé, celui de Hog-Chiang, une huitaine de jours durant lesquels ils administrèrent le baptême à 79 adultes et à 18 enfants. Deux mois après, à un nouveau voyage, ils baptisèrent encore 13 personnes et 2 enfants. Plusieurs de ces néophytes adultes avaient prouvé la sincérité de leurs convictions en supportant avec une remarquable fermeté des persécutions assez vives.

Eugène CASALIS, directeur.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



PARIS, 13 JUILLET 1869.

Nous avons la satisfaction d'apprendre aux amis de notre œuvre que les arrangements du gouverneur du Cap n'ont pas été ratifiés à Londres et qu'ils ne le seront probablement pas sans de très grandes modifications. Le ministre des colonies, loin d'autoriser l'exécution de la convention faite avec les Boers, a donné à ses dépêches le caractère d'une enquête impartiale et approfondie. Nous devons la connaissance de ce fait, non-seulement à des communications officieuses, mais encore à la réponse très explicite qu'une interpellation, dans la Chambre des communes, a provoquée de la part du gouvernement.

Dieu a daigné bénir des démarches faites avec la plus entière droiture de cœur et un humble recours à sa protection paternelle. Nous avons maintenant l'appui d'un grand nombre de membres du Parlement. Seize d'entre eux, agissant au nom de beaucoup d'autres, se sont rendus dernièrement auprès du ministre et lui ont remis une note qu'ils ont depuis publiée, et dans laquelle ils déclarent qu'aucune partie du pays des Bassoutos ne peut et ne doit être aliénée sans l'autorisation de la Chambre.

La manifestation de ces sentiments, que nous avons si longtemps gémi de ne pas voir se produire, est principalement due aux renseignements fournis par M. Daumas, à l'apparition du fils de Moshesh, et aux réclamations de M. Bucha-

nan son digne conseiller. Toutefois, le succès de leurs efforts eût été douteux, si la question ne se fût présentée au public anglais sous un aspect tout nouveau. Jusqu'ici, nos amis d'Outre-Manche n'admettaient pas qu'ils fussent responsables des injustices dont nous nous plaignions. L'illusion n'a plus été possible lorsqu'ils ont vu un gouverneur anglais prendre les Bassoutos et notre mission sous sa protection, au nom de la Grande-Bretagne, et débiter dans l'accomplissement de ses devoirs de *protecteur* en imposant aux indigènes l'abandon de la moitié de leur pays et à notre Société celui de quatre de ses stations.

Les dépêches du ministre arriveront à temps pour assurer le maintien de la tranquillité en prévenant l'exécution de la convention qui devait commencer dès les premiers jours du mois d'août. Le dénouement final sera sans doute moins prompt, mais, en bénissant le Seigneur de ce qu'il a écarté le péril auquel nous étions présentement exposés, sachons nous attendre à la sagesse et à la bonté de ses décisions pour l'avenir.

Nous avons le bonheur de posséder M. Daumas à Paris depuis quelques jours. Les scènes désolantes par lesquelles il a passé, les ennuis de l'exil, n'ont pas diminué l'entrain et la confiance qui caractérisent sa piété. On frémit en l'entendant raconter les massacres dont il a été témoin, mais on redevient serein comme lui en apprenant avec quelle fidélité le Seigneur se tenait auprès de ses serviteurs dans les moments les plus critiques, quels soulagements et quelles consolations il leur faisait la grâce de prodiguer aux malheureux qui les entouraient.

Nous espérons voir arriver très prochainement le fils de Moshesh et M. Buchanan. Ils seraient déjà ici sans une indisposition assez sérieuse qui a fort inopinément arrêté le premier à Boulogne. Leur séjour au milieu de nous sera malheureusement très court. Ils ont le projet de se rembarquer pour le Cap dans le courant du mois prochain.

Pour la première fois, depuis quatre ans, nos frères du Lessouto ont pu se réunir en conférence. Bien que le compte-rendu de leurs séances ne présente rien de très nouveau, nous croyons qu'on ne le lira pas sans intérêt. Il est d'ailleurs fort important que l'on voie comment les missionnaires apprécient l'état de leur œuvre après la crise qu'elle vient de traverser.



*Extraits d'une lettre de M. LEMUE, adressée au directeur de la
Maison des missions.*

Carmel, 5 mai 1869.

Me voici de retour du Lessouto où nous avons eu la joie de nous réunir. Vous avez dû recevoir déjà le compte-rendu de nos séances, expédié par M. Jousse. Quelle belle œuvre que celle dont nous sommes aujourd'hui témoins chez les Bas-soutos! A Morija, vos chers enfants sont bien employés, à côté des ruines du presbytère autrefois incendié. J'ai vu quinze cents personnes accourir des environs pour entendre l'Évangile. C'est notre frère Germond qui a exhorté cette imposante congrégation à se donner à Christ; puis, M. Mabile, assisté par votre fils, admettait quarante-cinq néophytes dans l'Église visible par le sceau du baptême. L'après-midi, dans l'enceinte du temple, MM. Cochet, Dyke, Emile Rolland, moi-même et les autres frères qui avaient officié le matin, nous avons tous pris part au service de la communion. Là, environ huit cents personnes étaient de nouveau réunies pour entendre la bonne nouvelle de la résurrection et de l'immortalité bienheureuse. Trois cent cinquante communians, pasteurs, catéchistes, évangélistes, maîtres d'école, néophytes, fidèles dispersés des autres troupeaux, tous ensemble ont pris part à la sainte Cène et de nouveau promis, foi, obéissance et amour, au Père qui nous a aimés, au Fils qui nous a lavés de nos péchés par son sang, et au saint Esprit notre grand consolateur.

C'est aussi avec une véritable joie que nous avons assisté à un examen des vingt-cinq élèves de l'école supérieure, si bien commencée par les frères de Morija. Notre mission entre dans une nouvelle phase. Cette école, qui était depuis longtemps l'objet de nos ardents désirs, est maintenant un fait accompli. Ces jeunes gens ont bien mis à profit les quelques mois qu'ils viennent de passer sous les soins éclairés de leurs maîtres; leurs progrès nous font bien augurer pour l'avenir. Le chant est ravissant. Les peines qu'ont dû se donner nos chers amis Mabilie pour leur enseigner la musique, ont été richement récompensés. Ce sera un puissant moyen de conserver aux élèves leur entrain et de rendre leurs études agréables. Vous avez dû apprendre avec une grande satisfaction que M. Dyke a accepté la place de directeur de l'école. Il est très capable, avec le secours du Seigneur, ainsi que notre chère sœur Mme Dyke, de diriger cette œuvre essentielle qui promet déjà si bien.

A Bérée et à Thaba-Bossiou, l'Évangile est aussi bien appréciée qu'à Morija; les écoles y fleurissent et la foule se presse pour entendre la Parole. Ce n'est plus une plante jeune et délicate comme nous l'avons vue dans le passé, c'est une tige vigoureuse qui porte des fruits. — A Bérée, notre frère, M. Maitin, me faisait remarquer que la tribu des Bataung ou de Moletsané est celle qui manifeste aujourd'hui le plus d'empressement dans la recherche de la vérité. Ainsi les fléaux de la guerre et de la famine ont dû labourer le sol durci du paganisme pour que la divine semence y germât abondamment. A Madagascar, où ce sol a encore été plus remué et arrosé du sang des martyrs, il porte en proportion. L'on croit que Moletsané lui-même est sous de fortes impressions.



RAPPORT DE LA CONFÉRENCE.

Bérée, 12 avril 1869.

*Monsieur le Président et à Messieurs les Membres du Comité
de la Société des Missions évangéliques de Paris.*

Messieurs et très-honorés frères en Jésus-Christ,

C'est avec un sentiment bien vif de joie et de reconnaissance que les missionnaires français au sud de l'Afrique, se sont réunis en conférence, à Bérée, le 5 du courant. Pouvoir se rencontrer encore au Lessouto pour s'entretenir des intérêts du règne de Dieu, après l'effroyable tempête qui a ravagé ce beau pays, pendant plusieurs années, et menacé de ruiner toute notre œuvre, voilà certainement une grâce signalée du Seigneur, pour laquelle tous les amis de notre œuvre en Europe ne manqueront pas de bénir Dieu avec nous. L'Eglise du Seigneur au Lessouto ne pouvait pas périr; elle devait au contraire sortir du creuset de l'épreuve épurée et plus forte que par le passé, pour résister aux luttes nouvelles que son développement futur lui réserve. On a pu croire, un moment, que le Maître avait abandonné la nacelle à la fureur des flots; mais, à sa voix puissante, les vagues furieuses se sont apaisées, elle a repris sa marche accoutumée et elle s'avance vers de nouvelles conquêtes. Gloire à Dieu!

Nous ne reviendrons pas, Messieurs, sur les événements douloureux qui ont suspendu, pour un temps, le cours régulier de nos travaux; il nous semble préférable de passer rapidement en revue tous nos établissements missionnaires et de vous donner par là une juste idée de l'état actuel de la mission.

MEKUATLING ET MABOULÉLÉ.

C'est avec un sentiment de douleur bien profonde, que nous avons à constater la perte de quelques-unes de nos stations. Lorsque le gouverneur de la colonie du Cap, sir P. Wo-

dehouse, vint au Lessouto, l'année dernière, il nous donna l'assurance formelle que tous nos établissements nous seraient rendus, et, ce n'était pas sans une émotion mêlée de joie que nous contemplions, dans un avenir plus ou moins rapproché, le retour de tous nos missionnaires dans leurs stations respectives. La convention faite et signée à Aliwal par le représentant de la reine d'Angleterre dans ce pays et le président de l'Etat libre, nous a profondément affligés.

Personne ici ne s'attendait à un tel désappointement. Mais cette convention nous a paru être un arrêt sans appel : l'accepter, nous y conformer, telle est, ce nous semble, la seule ligne de conduite que nous puissions suivre dans les circonstances actuelles.

Ainsi que vous l'avez déjà appris par une lettre de M. Cochet du mois de février dernier, Mékuatling et Maboulélé nous ont été conservés, mais avec une étendue de terrain si petite, qu'elles suffiront à peine pour y entretenir quelques douzaines de familles (1500 morgen). Il est vrai que la convention porte que le gouvernement de l'Etat libre pourra ajouter du terrain si les membres de son conseil le jugent nécessaire ; mais ce serait se faire une étrange illusion que de compter là-dessus. De plus, ces deux stations se trouvant désormais enclavées dans l'Etat libre et devant être administrées d'après les lois de cet Etat, si peu favorables aux missions, il nous semble impossible, alors même qu'on ferait justice à notre demande, d'y continuer l'œuvre comme par le passé. Un nouveau district a été assigné aux gens du chef Moletsané.

BÉERSÉBA ET HÉBRON.

Les stations de Béerséba et de Hébron n'ont pas même été mentionnées dans la convention ; cependant, comme ces établissements n'ont pas été mis en vente par l'Etat libre, nous n'avons pas perdu tout espoir qu'ils nous seront rendus, à notre demande. (1)

(1) D'après un journal du Cap, cette requête aurait déjà été rejetée.
(Note des rédacteurs.)

La population de Béerséba a été dispersée plus peut-être qu'aucune autre. La plus grande partie est allée dans la colonie du Cap pour y chercher du travail; un résidu s'est mêlé aux troupes des autres stations du Lessouto, plus particulièrement à celui de Morija.

Il est difficile de constater l'état spirituel des membres dispersés. Cependant, si l'on a appris que la foi de plusieurs s'est refroidie, on sait qu'un grand nombre sont restés fidèles au milieu des circonstances les plus défavorables au développement de la piété. Plusieurs prêchent l'Évangile à leurs compatriotes exilés. Nous avons lieu de croire que, la paix étant faite, beaucoup vont rentrer dans le Lessouto.

La congrégation de Hébron est aussi en partie dispersée. Un bon nombre de ses membres, dépouillés de tout, sont allés se mettre au service des colons. D'autres restent groupés autour de leur chef sur les confins de la Cafrerie, où on leur a permis de se réfugier. C'est là que se trouve le résidu proprement dit de l'Église. Il est sous la direction d'un catéchiste capable et expérimenté, Yonker, homme d'une foi éprouvée, qui a la confiance du troupeau qu'il nourrit du pain de vie. Pendant une visite que M. Cochet leur fit, en janvier dernier, il eut la joie de recevoir dix personnes dans l'Église par le baptême; cinq avaient appartenu à la station de Thabana-Morèna. Deux relaps furent réadmis dans la communion des fidèles. Il y a là une classe de candidats au baptême qui compte vingt-cinq personnes. Le chiffre des communians est de quarante-cinq. C'est peut-être ici le lieu de dire que les missionnaires qui ont passé leur exil à Aliwal se sont occupés de la population noire qui s'y trouve, et que vingt-cinq adultes se préparaient au baptême sous leurs soins.

MORIJA.

Vous savez, Messieurs, que la station de Morija a été privée de son pasteur pendant plusieurs années à cause de la guerre.

Naturellement, l'œuvre a dû en souffrir ; mais les chrétiens n'ont jamais cessé de se réunir en plus ou moins grand nombre, pour prier Dieu et s'exhorter mutuellement. Le plus souvent, ils le faisaient dans des retraites presque inaccessibles que présente la montagne au pied de laquelle s'élève la station. C'est au mois de juin de l'année dernière que M. Mabile est rentré définitivement à Morija. Depuis lors, la population est graduellement revenue et, quoiqu'elle ne soit pas encore toute réunie dans ses anciens foyers, l'établissement a repris en partie son apparence des jours d'autrefois. L'école supérieure fondée, l'année dernière, dans cette localité, a contribué, et contribuera toujours plus à lui donner de l'importance.

Mais c'est surtout dans les annexes, anciennes ou nouvelles, de Morija, que l'œuvre a pris un développement remarquable. Elle fait concevoir les plus belles espérances pour l'avenir. Dans telle de ces succursales fondée il y a un an seulement, on compte déjà soixante-cinq candidats au baptême. Partout, les écoles sont régulièrement suivies par un nombre d'élèves qui va toujours croissant. Voici du reste des chiffres qui sont de nature à nous prouver que, si l'œuvre a été un moment suspendue, elle se trouve encore dans un état de prospérité très réjouissant :

Membres de l'Eglise présents.....	280
Momentanément dispersés dans la colonie	
du Cap.....	60
Candidats au baptême... ..	302
Auditeurs..... de 2,000 à	3000
Relaps admis à la Sainte-Cène.....	9

THABA-BOSSIYOU.

Thaba-Bossiyou est, de toutes les stations, celle qui a le plus souffert sous le rapport matériel. Le temple, le presbytère et

leurs dépendances n'offraient aux regards, il y a deux ans, qu'un assemblage de ruines, bien propre à déchirer le cœur de M. Jousse lors de son retour d'Europe. Avec le secours du Seigneur, le temple d'abord, le presbytère ensuite, ont été successivement réparés et rendus à leurs destinations respectives.

L'œuvre spirituelle qui, à l'arrivée de M. Jousse, avait déjà pris un développement propre à l'encourager, n'a pas cessé un instant de faire des progrès. Un grand nombre de Bassoutos qui s'étaient concentrés à Thaba-Bossiou pendant la guerre, sont retournés dans leurs villages respectifs. Cependant, le nombre des auditeurs s'est maintenu au service du dimanche. Une galerie pouvant contenir environ 80 personnes a été construite dans le temple, sans faire cesser pour cela la nécessité de tenir deux services à la fois, l'un dedans, l'autre dehors. A la dernière fête de Pâques, 48 personnes ont été reçues dans l'Eglise par le baptême, en présence de plus de 2,000 auditeurs. Le nombre des candidats qui suivent, chaque semaine, un cours de religion, s'élève à plus de 170. L'école dirigée par M. et M^{me} Jousse compte en général plus de 100 élèves. Cet hiver, après la récolte des millets, ce chiffre, nous l'espérons, s'élèvera à 200. La fondation d'une mission catholique, à quelques lieues de Thaba-Bossiou, a fait surgir un élément nouveau au sein de populations accoutumées à n'entendre parler que de l'Évangile et de Jésus-Christ. Le zèle que déploient les membres de cette mission, qui sont au nombre d'environ 20 personnes des deux sexes, augmente considérablement la tâche du missionnaire de Thaba-Bossiou, qui doit veiller incessamment pour déjouer leur plans de prosélytisme. Malgré tous leurs efforts, pas un membre de l'Eglise n'a été gagné à leur cause, si l'on en excepte une femme qui était sous la discipline pour cause d'inconduite. Les trois annexes fondées par M. Jousse, dans le courant de l'année dernière, marchent de manière à nous prouver qu'elles

répondent à des besoins réels. Dieu le voulant, une quatrième sera fondée, avant peu, à Kémé.

BÉRÉE.

Bérée est l'une des stations privilégiées qui ont pu conserver leurs pasteurs pendant la dernière guerre. Le champ d'activité de nos frères Maitin et Duvoisin s'est fort étendu par le fait que des populations considérables sont venues chercher un refuge dans cette partie du pays. C'est dans ce quartier là surtout que la population de Mékuatling a provisoirement établi sa demeure. Il y a un an environ qu'un commencement de réveil s'est manifesté à Bérée. Depuis lors, l'Esprit du Seigneur n'a pas cessé de faire sentir son action, et chaque semaine a vu s'accroître le nombre des convertis. Les enfants ont eu une bonne part dans ce réveil qui a amené 330 personnes à la connaissance du Seigneur. Ces nouveaux membres de la famille de Christ se trouvent répartis dans trente villages différents. Quoique les Bassoutos proprement dits figurent pour une bonne partie dans ce réveil, nous devons constater que le plus grand nombre des néophytes appartiennent à la tribu de Moletsané. Le nombre des communians, diminué d'abord, par l'éloignement forcé de plusieurs des anciens membres du troupeau, s'est accru, ensuite, par l'arrivée de chrétiens appartenant à d'autres Eglises. Les congrégations du dimanche sont si nombreuses qu'il est nécessaire de tenir en même temps deux services à la fois. Dans le courant des deux dernières années, 38 personnes ont été ajoutées à l'Eglise par le baptême. L'école compte un nombre considérable d'enfants; elle est placée sous la direction spéciale de M. et M^{me} Duvoisin, qui s'acquittent de leur tâche avec persévérance et dévouement.

Les missionnaires de Bérée ont fondé deux annexes qui marchent bien; la bonne nouvelle du salut y a déjà opéré des conversions.

BÉTHESDA.

La station de Béthesda a perdu presque tous ses habitants pendant la guerre. Cependant, si l'on en excepte les quatre mois d'exil de M. Gosselin à Masitisi, les services ont été célébrés, presque sans interruption, tous les dimanches. Le nombre des auditeurs qui fréquentent le culte est encore assez restreint; mais nous n'avons aucun doute que cette station ne devienne bientôt un poste fort important. A la dernière fête de Pâques, la sainte Cène a été distribuée à environ 30 membres. Une personne a été mise sous la discipline pour cause d'inconduite. Deux autres, par contre, ont été réadmis dans la communion des fidèles après avoir donné des preuves de leur repentir.

HERMON.

Nous n'avons que peu de chose à dire sur la station de Hermon. Située sur la frontière, la dispersion de ses habitants a été plus complète et d'une plus longue durée. Grâce à Dieu, les fidèles de cet endroit, dont une bonne partie s'est réfugiée dans les environs de Morija, se sont conduits d'une manière chrétienne jusqu'à ce jour. Nous pensons qu'après la moisson la station se peuplera de nouveau.

MABOULÉLÉ.

La station de Maboulélé, on s'en souvient, avait été fondée plus particulièrement pour Mophéli et ses gens. Ce chef ayant émigré par suite d'arrangements faits avec l'Etat-Libre, la population s'est trouvée réduite à très peu de chose. Pendant la dernière année de lutte, M. Keck n'a été entouré que de malades et d'impotents. Depuis quelque temps, plusieurs des familles qui avaient suivi Mophéli, sont revenues, ce qui porte

la population de la station à environ 100 personnes. La prédication de l'Évangile n'y a pas été sans fruit ; une vingtaine d'adultes ont été admis dans la classe des candidats au baptême. Depuis la cessation des hostilités, les gens du voisinage assistent au culte, le dimanche ; mais, d'après la convention faite par le gouverneur, ces personnes devront quitter cette partie du pays à la fin de juillet. Aussi souvent que les circonstances l'ont permis, l'école a été tenue par Mlle M. Keck. Lorsque Mophéli émigra, des membres de l'Église, au nombre de 14, et des candidats au baptême, au nombre de 12, qui durent le suivre, furent munis de livres pour servir au culte public et à leur édification personnelle. Nous savons de source certaine que les plus intelligents d'entre eux se sont partagé la tâche d'annoncer l'Évangile et de tenir l'école.

LÉRIBÉ.

Nous n'avons pas de rapport sur Lérivé, son pasteur, M. Coillard, ayant été chargé d'une mission spéciale à Motito. Les missionnaires qui ont pu visiter cette station reconnaissent unanimement que l'œuvre y est en voie de progrès. Depuis l'exil de M. Coillard, c'est-à-dire depuis plus de trois ans, les services religieux ont été régulièrement tenus par des indigènes, et le nombre des convertis s'élève à plus de 30.

Des membres de l'Église, inspirés par le seul désir de faire du bien, se sont efforcés de répandre dans le district la connaissance de l'Évangile. Un chef a tenté d'arrêter cette œuvre en ressuscitant des coutumes païennes, mais il n'a pas réussi au gré de ses désirs ; le petit troupeau de Lérivé a fidèlement marché dans la bonne voie, et cela dans une parfaite harmonie.

THABANA-MORÉNA.

La station de Thabana-Moréna a eu aussi sa part de revers. Étant située sur le passage des forces de l'État-Libre, les

natifs qui l'habitaient n'ont pas tardé à se disperser, de sorte qu'à son retour M. Germond n'en trouva plus qu'une vingtaine, qui vivaient réfugiés dans les cavernes des alentours. Leur nombre va s'accroissant de jour en jour, et la paix étant définitivement assurée, il est hors de doute que cette localité redeviendra un champ de travail important.

A l'heure qu'il est, les membres de l'Eglise sont au nombre de 24, y compris 5 personnes qui ont été reçues à la sainte Cène aux dernières fêtes de Pâques.

SILÔÉ.

Siloé a participé aux mêmes vicissitudes que Thabana-Moréna, dont il dépend comme annexe, M. Maeder, qui en avait charge a dû, lui aussi, prendre le chemin de l'exil. S'étant rapproché de ses enfants établis sur les rives de l'Orange, il a partagé son temps entre l'évangélisation de gens de couleur et des travaux manuels dont la rémunération a contribué à couvrir ses frais de déplacement. Siloé ne tardera pas non plus à être réoccupé.

MASITISI.

Vous vous rappelez, Messieurs, qu'il y a un peu plus de deux ans, alors que les affaires du Lessouto prenaient une tournure de plus en plus alarmante, M. Ellenberger, le missionnaire de Béthesda, traversa l'Orange, s'établit dans une caverne qu'il s'efforça de rendre habitable, et rallia autour de lui des populations que la guerre obligeait à quitter leur pays. Masitisi est le nom déjà bien connu de l'endroit choisi par notre frère. Contrairement à ce qui arrive ordinairement quand on fonde une station, M. Ellenberger a eu tout d'abord une congrégation nombreuse, une Eglise et des écoliers. A ces éléments divers provenant de l'émigration, il faut ajouter la population qui occupait déjà le sol, ce qui, tout ensemble, offrit à notre frère un champ de travail vaste et in-

téressant. Depuis la fondation de cette station de refuge, 23 personnes ont été ajoutées à l'Eglise par le baptême; 16 reçoivent les enseignements du catéchuménat, et l'école du dimanche attire beaucoup de monde. La paix va ramener dans leurs foyers bien des gens qui s'étaient réfugiés à Masisisi; mais la population du district est considérable et l'œuvre de l'évangélisation y est à peine commencée. Une annexe a été fondée sur les bords de la Télé; la direction en a été confiée à l'indigène Manoah, qui s'acquitte de ses devoirs d'une manière très convenable. Déjà plusieurs personnes ont été rendues attentives aux vérités du salut.

CARMEL.

La station de Carmel continue à prospérer sous la direction de M. Lemue. Loin de la contagion du paganisme, le troupeau fait des progrès journaliers, au double point de vue de la piété et de la civilisation. Il sait s'imposer des sacrifices dès qu'il s'agit de contribuer au bien de l'œuvre des missions. Notre frère, M. Lemue, se rend de temps en temps à Béthulie, où il prêche l'Évangile à des indigènes qui sont au service de la population blanche de la localité et des environs. Il y a là un petit mouvement religieux qui inspire de l'intérêt à notre ami; près de 20 personnes ont été inscrites sur la liste des candidats au baptême. La congrégation augmente sensiblement. La collecte de l'année s'élève déjà à plus de 250 francs. Il reste encore des dons en nature qui seront convertis en argent. En temps ordinaire, c'est un indigène du nom de Jonas qui est chargé du troupeau de Béthulie.

Tel est, en résumé, Messieurs et honorés frères, l'état actuel de notre mission. Chacun conviendra qu'une œuvre qui a résisté à de si longues épreuves doit avoir de profondes racines. Nous sommes loin de croire à un triomphe complet; l'ennemi des âmes n'abandonne pas facilement sa proie; mais ce qui est évident pour tous, c'est que notre chère mission

du Lessouto n'a jamais donné autant d'encouragements et de garanties de stabilité que maintenant. La porte est partout ouverte à la prédication de l'Évangile et le besoin d'instruction est presque généralement senti. De tous côtés on nous demande des livres. Enfin, la part de plus en plus active que les troupeaux prennent à l'évangélisation, montre assez que l'œuvre est entrée dans une période nouvelle de développement et de succès. Que le Seigneur continue à la bénir !

Veillez agréer, Messieurs et honorés frères, l'assurance de notre dévouement le plus complet.

Le Président de la Conférence,

(Signé) P. LEMUE.

Le Secrétaire,

Théop. JOUSSE.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

JAPON.

Nous inscrivons avec joie ce titre en tête d'un article missionnaire de quelque étendue. Quoique peu important en lui-même, ce détail est un symptôme. Il montre que l'Évangile continue de marcher à la conquête du monde et que les obstacles les plus infranchissables en apparence ne sauraient l'arrêter. Qui eût osé dire, il y a vingt ans, que des messagers de la Parole sainte étaient à la veille de pouvoir s'établir au Japon et donner de là d'encourageantes nouvelles à leurs amis d'Europe ou d'Amérique ?

Un dignitaire de l'Église épiscopale (protestante) des États-

Unis, l'évêque Alford, a pris occasion des persécutions dirigées récemment contre un certain nombre de Japonais catholiques romains, pour exprimer l'espoir que, malgré tout, le christianisme évangélique prendra pied dans ce pays, plus tôt et plus facilement qu'on ne l'avait pensé.

La loi qui punit de mort tout Japonais converti à la foi chrétienne n'a jamais été rapportée et l'on peut dire qu'elle existe non-seulement dans le Code, mais dans l'esprit et dans les habitudes des hommes d'Etat. Le peuple, de son côté, continue, dans son ignorance, à confondre le christianisme avec les pratiques superstitieuses enseignées jadis par les prêtres portugais, et à le regarder en conséquence comme une sorte de magie plutôt que comme un système vraiment religieux. En dépit de ces préventions, cependant, et malgré les prescriptions de la loi, les missionnaires américains, établis dans les ports déclarés libres, se sont hardiment mis à l'œuvre. Se prévalant des droits assurés à leurs nationaux, ils ont appris la langue, fait des excursions dans l'intérieur, enseigné, sous forme d'entretiens, les principaux faits et les grandes doctrines de la foi chrétienne, traduit les saintes Ecritures et même célébré des baptêmes. Dernièrement, un représentant de l'Eglise épiscopale d'Angleterre est venu jeter les fondements d'une œuvre pareille à la leur, et dès à présent on peut constater l'existence d'une petite Eglise protestante japonaise. Six indigènes ont osé faire hautement profession de croire à l'Évangile.

La conversion ou plutôt le baptême de trois de ces néophytes remonte au mois de janvier dernier.

« L'un d'eux, écrit M. Thompson, de Yokohama, est un homme d'environ 35 ans, avec lequel j'étudie le japonais depuis cinq ans, et que tous ceux de mes collègues qui l'ont connu s'accordent à regarder comme le meilleur maître de langue qu'ils aient trouvé dans le pays. C'est un homme de bon sens, d'un goût sûr et d'excellentes manières, peu démonstratif au premier abord, mais qui, dans nos entretiens

religieux, m'a parlé de ses convictions avec la plus grande liberté, et je le crois très sincère dans la confession qu'il vient d'en faire. Avant de le recevoir dans l'Eglise, je l'avais exhorté à bien penser à tous les dangers auxquels il allait s'exposer, soit de la part de ses concitoyens soit de la part du gouvernement. Mais sa résolution n'en fut pas ébranlée un instant et je suis heureux de pouvoir rendre le même témoignage aux deux autres néophytes baptisés en même temps que lui.

« Le second de ces nouveaux disciples de Jésus-Christ est plus jeune que le précédent, et a déjà passé par le creuset de l'épreuve. Il est d'une faible constitution et paraît l'avoir été dès son enfance. Quelque temps avant l'arrivée des étrangers au Japon, un docteur indigène, appelé à le soigner dans une maladie, lui avait donné quelque idée des sciences occidentales, avec lesquelles sa connaissance du hollandais l'avait rendu lui-même quelque peu familier. Ces premières notions ayant excité dans l'esprit du jeune malade une vive curiosité, il s'était appliqué à l'étude de l'anglais, s'était procuré des livres en cette langue et avait inspiré le même goût à quelques-uns de ses amis. Mais cela seul ayant suffi pour le rendre suspect de christianisme, sa famille l'avait fait consigner dans sa chambre en lui interdisant toute communication avec le dehors. Cette réclusion ne dura pas moins de quatre cents journées, et jeta le jeune homme dans un tel trouble d'esprit qu'il eut longtemps à lutter contre des idées de suicide. Heureusement que son maître d'anglais, japonais comme lui, se trouvant en possession d'une Bible, parvint à lui en faire passer quelques passages copiés à son intention. Il les lut, les médita, et puisa dans cette étude la ferme résolution de faire plus ample connaissance avec le livre des chrétiens. Rendu plus tard à la liberté, il obéit à cette impulsion en venant s'établir dans ce but spécial à Yokohama, et c'est ainsi qu'avec l'assistance

de l'Esprit de Dieu, il est arrivé à une pleine possession de la vérité qui sauve.

« L'ami qui lui avait en quelque sorte ouvert la voie par l'envoi mentionné ci-dessus, n'y est pas entré lui-même aussi résolument. On le dit un homme remarquable, très instruit et qui s'est tout à fait affranchi des croyances idolâtres comme de l'athéisme pratique de Confucius. Mais il n'a pas encore accepté l'Évangile pour règle de sa foi.

M. Thompson croit que ces deux jeunes Japonais sont destinés, dans les plans du Seigneur, à se rendre utiles pour l'évangélisation de leurs compatriotes. Tous les deux, comparables, sous ce rapport, à deux autres jeunes Japonais baptisés précédemment par son collègue M. Ballagh, lui paraissent bien qualifiés pour exercer autour d'eux une salutaire influence, sinon pour devenir eux-mêmes des prédicateurs de la bonne nouvelle.

Tels étaient deux des néophytes baptisés à Yokohama en janvier dernier; le troisième était une femme, la première japonaise qui ait fait un pas si décisif. Une lettre de Mme Hepburn, femme de l'un des missionnaires du lieu, va nous la faire connaître. En mars dernier, cette dame écrivait au *Journal des missions presbytériennes* de New-York :

« Peut-être que vos lecteurs se souviendront de quelques lignes consacrées par moi à les entretenir d'une femme âgée, avec laquelle j'avais fait connaissance aussitôt après notre arrivée ici, en 1859. Elle habitait alors avec son mari, mort depuis, une maison des environs, petite, mais jolie et fort commode, où j'avais toujours beaucoup de plaisir à lui rendre visite. Tout, chez elle, était si propre, si bien rangé! elle paraissait toujours si gaie et il y avait tant de cordialité dans sa manière de me souhaiter la bienvenue!...

« Elle aussi me venait voir assez souvent; mais, en janvier 1860, ces visites ayant cessé tout à coup, j'allai m'informer de ce qu'elle était devenue...

« A mon apparition, elle se leva et se mit à pleurer, en me

disant qu'elle était très-malade et que les docteurs japonais la regardaient comme perdue. J'essayai de la consoler, mais sans y réussir beaucoup. Me montrant du doigt une de ces petites niches qui, dans presque toutes les maisons du pays, contiennent les idoles du foyer, elle ajouta qu'elle avait bien prié ses dieux, mais qu'ils ne lui avaient fait aucun bien. Là-dessus, je m'efforçai de diriger ses regards vers le vrai Dieu et vers Jésus, notre adorable et tout-puissant Sauveur; mais à cette époque, hélas! je ne pouvais que balbutier bien imparfaitement le japonais, et c'était la seule langue qu'elle comprit.

« De retour à la maison missionnaire, je priai mon mari (le docteur Hepburn) de venir avec moi voir sur-le-champ ma pauvre vieille amie. Il la trouva très malade, en effet, de je ne sais quelle affection pulmonaire. Mais les soins qu'il lui donna furent si efficaces qu'en très peu de temps sa santé se rétablit. Elle en fut très reconnaissante et vint nous remercier dès qu'elle le put, avant même (elle eut soin de nous le faire remarquer) d'avoir pris le temps de faire arranger sa chevelure comme l'aurait exigé l'étiquette du pays. D'autres visites suivirent celle-là. M. Hepburn, plus expert que moi dans l'usage du japonais, lui parlait souvent de Jésus, et il me semble encore la voir à ses pieds, assise à la mode du pays, passer de longs moments à l'entendre lui exposer les doctrines de notre foi. L'Oraison dominicale ayant été imprimée à cette époque en langue japonaise, elle en reçut avec bonheur un exemplaire, l'apprit par cœur, et nous dit ensuite qu'elle la répétait avec bonheur, tous les matins et tous les soirs.

« Tout le monde, dans les familles missionnaires, s'intéressait à la vieille Baba (c'est ainsi qu'elle se nomme). Quand M. Ballagh institua le service du dimanche en langue japonaise, Baba se mit, dès l'abord, au nombre de ses auditeurs les plus assidus, et cette régularité s'est toujours maintenue, bien que souvent elle ait à franchir, par de mauvais temps,

une distance d'environ quatre milles (5 ou 6 kilomètres). J'ai bien souvent pensé, en la voyant, qu'on pourrait, à cet égard, la citer en modèle à beaucoup de gens, dans des pays qui s'appellent chrétiens. Elle a reçu, en outre, des instructions religieuses spéciales, et, le dernier dimanche de janvier, elle a pu faire profession publique du christianisme en recevant le baptême des mains de M. Thompson, en même temps que deux jeunes gens dont il pourra vous entretenir lui-même.

« C'était, je vous assure, un spectacle très-intéressant que celui de ces trois enfants du Japon admis ensemble dans l'Eglise du Sauveur. Ces baptêmes ont été pour M. Thompson un précieux encouragement. La vieille Baba paraissait radieuse. Jésus avait entendu sa prière ! Elle avait pu confesser sa foi en lui ! Elle appartenait maintenant à son Eglise ! C'était, disait-elle, tout ce qu'elle pouvait désirer et elle se sentait prête à déloger de ce monde.

« Chers amis, souvenez-vous dans vos prières de ces nouveaux chrétiens. Dans votre heureux pays, on ne se fait pas l'idée de tout ce qu'il faut de courage à un Japonais pour qu'il ose se déclarer disciple de Jésus-Christ. »

Aux considérations générales citées au commencement de cet article, l'évêque Alford ajoute quelques renseignements sur la religion des Japonais et sur l'état politique de leur pays. Le soleil est pour eux une déesse, qui compte parmi les ancêtres du Mikado. C'est cette descendance qui confère à ce dernier la souveraineté du pays. Cette croyance se trouve étroitement unie au Sinto, qui est la religion dominante parmi le peuple. Dire au juste ce qu'est le Sinto serait difficile. Dans ses temples proprement dits, il n'existe aucune image quelconque. Seulement un miroir, placé sur l'autel de manière à réfléchir la figure de l'adorateur, est regardé comme l'emblème de la vérité, et des honneurs divins y sont rendus, à un esprit nommé *Kami*, que des feuilles de papier blanc, suspendues aux portes de l'édifice, sont censées représenter, en même temps qu'elles sont l'emblème de la pureté.

Autour du temple, cependant, de vastes terrains, qui en dépendent, abondent en figures d'animaux, surtout de buffles, de chevaux et de renards. A tout cela se trouve relié, mais par des rapports et dans une mesure encore mal connus, le culte rendu au Mikado, soit pendant sa vie, soit après sa mort; et non-seulement à lui, mais aux insignes de sa souveraineté, au cheval qu'il monte, au *morimon* ou palanquin dans lequel on le porte, au diadème qui surmonte son front, à son sceau, etc. Les attributions reconnues à ce personnage mystérieux inspirent à l'évêque Alford la crainte que les avantages remportés, dans ces derniers temps, par le Mikado sur le Taïcoun, qu'on regardait comme son égal ou à peu près, ne soient pas favorables à l'extension du christianisme au Japon. Que les chrétiens se réjouissent cependant et qu'ils bénissent Dieu. C'est beaucoup déjà que le pur Evangile soit enfin prêché dans ce pays regardé si longtemps comme hermétiquement fermé aux missionnaires.

CHINE.

UN MISSIONNAIRE ET SA FEMME.

Se fait-on, dans nos pays, une idée de ce qu'est, ou, du moins, de ce que peut être la vie des missionnaires dans certaines contrées? et ne prêtons-nous point trop aisément l'oreille aux suggestions malveillantes qui mettent parfois en doute l'abnégation de ces pionniers de la civilisation?

A ce point de vue, le piquant récit qu'on va lire peut avoir son utilité.

Un missionnaire américain, attaché à l'imprimerie chrétienne de Madras, M. Huat, appelé à Pékin dans l'intérêt de l'œuvre, eut l'occasion d'y voir un autre missionnaire et

sa femme qui, après un court séjour dans cette capitale de l'empire, repartaient pour leur station.

« Hier au soir, écrit-il, j'ai assisté au départ des G... , avec lesquels je suis heureux d'avoir fait connaissance. J'avais beaucoup entendu parler d'eux, et j'ai éprouvé plus de plaisir à les voir que ne m'en ont donné les curiosités du pays les plus vantées. Ils nous ont quittés par une chaleur de 100 degrés (Fabrenheit), et par des tourbillons de poussière tels qu'on n'en voit de pareils qu'à Pékin. Et dans quel équipage ! Figurez-vous ce cher frère, l'intrépide missionnaire, monté sur ce qu'il lui plaît d'appeler son cheval, mais qui n'est qu'un de ces mauvais bidets, que, dans l'Inde, nous flétrissons du nom de *Tat*. Sur une exécrationnelle selle, des cordes retenaient un énorme paquet de couvertures grossières, constituant toute la literie que les deux époux auront à leur disposition pendant plus d'un mois. A cette vue, je me demandais comment notre cher voyageur allait se jucher au sommet de cette montagne informe ; mais il n'en était pas à son coup d'essai, et bientôt je l'y vis tranquillement installé comme s'il n'avait jamais connu de siège plus commode. — Sa noble compagne dont la haquenée n'était qu'un grand âne, aux interminables oreilles, avait adouci, au moyen de quelques tapisseries, les aspérités de sa selle ; mais, d'un côté, pendait un énorme paquet de livres saints, et de l'autre, un sac rempli de pain, flanqué de quelques hardes, parmi lesquelles je distinguai les restes d'un vieux chapeau de paille, à l'usage du mari. Désirant me rendre utile, je tins un instant le baudet, qui mériterait à lui seul toute une description. Sans fers aux pieds et la tête baissée, la pauvre bête, qui devait répondre au nom de *Patience*, contemplait les préparatifs du départ d'un regard parfaitement résigné et comme accoutumée à faire ce qu'elle allait avoir à faire ; et c'était bien le cas, puisqu'elle avait déjà porté sa maîtresse à travers monts et vallées, sur une espace d'au moins douze cents milles. Encore ici, nous nous demandions, le révérend M. Blodget

et moi, comment Mme G... ferait son ascension; mais c'était nous inquiéter bien à tort. En un clin-d'œil, un léger saut nous tira de suspens, et, l'instant d'après, agitant avec grâce les rênes de sa monture, Mme G. suivit son mari, qui venait de faire avancer la sienne... Ils allaient au pas le long de la rue, je les suivis avec une grande envie de pleurer; puis je pleurai, et si vous aviez été à ma place, mon cher ami, vous auriez pleuré comme moi, j'ose le dire. Voir s'éloigner ces chers amis, qui, pendant leur séjour ici, nous avaient rendu plus d'un service, justifiait de reste cet attendrissement; mais il s'y était mêlé bientôt un retour humiliant sur moi-même. Bien souvent, depuis mon arrivée à Pékin, j'avais regretté le confortable de notre vie de Madras; je m'étais plaint du curry qu'on met devant nous, du pain que nous mangeons, des domestiques qui nous servent. Hélas! hélas! que je me sentais honteux de ces indignes murmures à la vue de ces jeunes serviteurs du Christ, se mettant en route dans l'équipage que je viens de dire, avec la perspective de coucher sur le sol pendant au moins un mois, sans autre lit que quelques méchantes couvertures, sans savoir ce qu'ils trouveraient à manger avec leur pain tout sec, et cependant calmes, confiants et prêts à louer Dieu de toutes les marques de protection qu'il pourrait leur accorder dans le cours d'un tel voyage!

« Ces chers amis s'en vont, à quarante lieues d'ici, passer quelques jours, peut-être quelques semaines, dans un endroit où les travaux d'un colporteur ont produit un certain réveil. Ils regagneront ensuite, avec la même simplicité d'allures et dans le même appareil, leur station de Kalgan, située à cent autres milles plus loin. Que de leçons dans un pareil spectacle! J'avais vu ailleurs bien des missionnaires, j'en suis un moi-même, mais en rentrant au logis, combien je me trouvais peu digne de porter un si glorieux titre! »

PROGRÈS DU CHRISTIANISME A CHÉ-FOU.

En octobre 1868, le révérend Corbett, missionnaire de l'Eglise presbytérienne américaine à Ché-fou, dans la province de Chantung, s'estimait heureux d'avoir à donner de bonnes nouvelles de ses travaux. Il venait d'administrer le baptême à plusieurs Chinois, qu'il avait tous examinés avec soin et dont quelques-uns avaient donné des garanties de leur sincérité en arrivant à la foi par le chemin des épreuves. La conversion de l'un de ces néophytes, âgé de soixante-sept ans environ, mais très vigoureux encore d'esprit comme de corps, mérite d'être remarquée. Plus d'un an avant son baptême, il avait entendu le missionnaire, dont il recherchait les enseignements depuis quelque temps, parler sur le devoir de la prière, et dès lors il avait, dit-il, prié comme jamais encore il ne lui était arrivé de prier. Cela ne l'avait pas empêché, tant la force des préjugés et des habitudes est grande, de vouloir, à l'époque du nouvel an, rendre à ses ancêtres le culte auquel tout vrai Chinois attache une si haute importance. Mais au moment de le faire un scrupule s'était élevé dans sa conscience. Pour le satisfaire, il avait ôté de ses « *tablettes ancestrales*, » les noms de ses aïeux et les avait remplacés par ceux du Dieu des chrétiens, Père, Fils et Saint-Esprit. Mais cette substitution ne l'ayant tranquilisé que très médiocrement, il avait senti le besoin d'étudier de plus près les doctrines chrétiennes, s'y était appliqué de toutes ses forces, et le résultat de ce travail a été une acceptation complète et bien comprise du salut en Christ. Quoiqu'il habite à plus d'une lieue de la ville, jamais sa place au temple ne reste vide, et l'on sait, par les gens de son village, qu'il s'occupe très activement à répandre la connaissance de l'Evangile autour de lui.

La femme et les deux fils adultes d'un des colporteurs de la mission, nommé Lin, ont été baptisés en même temps, à

la grande joie de leur père. M^{me} Lin n'avait pas attendu d'être ainsi marquée du sceau des chrétiens pour travailler à l'avancement du règne de son Maître céleste. Elle s'occupe beaucoup des femmes chinoises, et c'est par suite de leurs rapports avec elle que plusieurs d'entre elles suivent le culte de la chapelle missionnaire.

Comme colporteur, le chef de cette famille rend de grands services. C'est un homme courageux, actif et souvent très-original dans sa manière d'aborder les gens, ou de les amener à réfléchir.

Un soir que M. Corbett prêchait en plein air, et dans l'obscurité, devant un groupe assez nombreux, l'un de ses auditeurs s'écria tout à coup : « Je crois. » Là-dessus, Lin, qui se tenait à côté du missionnaire, appela son fils et lui cria d'apporter une lumière, en disant : « Il faut que je voie en face cet « heureux homme qui croit. Personne n'en est là sans « devenir aussitôt mon ami, mon frère. »

Une autre fois, Lin, rencontrant dans la rue une ancienne connaissance qu'il n'avait pas vue depuis longtemps, va directement à elle et lui dit : « Mon ami, savez-vous une grande « nouvelle? — Quoi donc? — Que Jésus, le Fils de Dieu, est « venu dans le monde pour sauver les pêcheurs et que tous « sont invités à s'approcher de lui pour être sauvés. Aussi- « tôt que je l'ai su, j'ai examiné, je me suis assuré que cela « était bien vrai; je suis devenu chrétien, et j'en suis heu- « reux, car j'ai la douce assurance que mon âme est sauvée. « Essayez-en vous-mêmes, ami; repentez-vous de vos pé- « chés, jetez au loin vos idoles, et, comme moi, vous arrive- « rez au salut. Mais vous êtes pressé; je ne vous en dirai « pas davantage aujourd'hui. Adieu.... Pensez à ce que je « viens de vous dire; cela en vaut la peine, car si vous ne « croyez pas à Jésus-Christ, vous resterez sans Sauveur. »

Puis il s'éloigne; mais, quelques jours après, il retrouve son homme, non par accident cette fois, l'aborde de nouveau, lui demande s'il s'est occupé de « la grande nouvelle », et

profite du sentiment de curiosité qu'il a fait naître pour adresser plus longuement et, l'on a lieu de le croire, avec fruit, de pressants apprêts à la conscience et au cœur de son auditeur.

L'été dernier, deux membres de l'Eglise indigène de Ché-fou, portant l'un et l'autre le nom, très-commun en Chine, de *Ouang*, ont rempli volontairement les fonctions de col-porteurs, sans recevoir d'autre salaire qu'une légère remise sur les livres placés par eux, c'est-à-dire à peine de quoi couvrir leurs frais de voyage et d'auberges. Dans une excursion d'environ quatre-vingt lieues à l'intérieur, ils avaient vendu huit cent cinquante portions des Livres saints, environ quinze cents livres ou traités, et, à leur retour, ils étaient accompagnés de deux jeunes gens auxquels leurs entretiens avaient inspiré le désir de se mettre en relations directes avec le missionnaire.

M. Corbett lui-même fait dans la province de Chantung de longues tournées missionnaires, ayant pour but de préparer le sol en vue d'une évangélisation plus régulière. « Cet été, écrit-il, j'ai parcouru à cheval plus de 800 milles (environ 300 lieues), prêché dans plus de trois cents villages ou villes (non compris quatre cités entourées de murailles) et trouvé le plus souvent, hélas! beaucoup d'indifférence unie à l'ignorance la plus grossière, mais, dans bien des cas pourtant, un certain intérêt pour les grands objets dont j'avais à parler. Dans une de ces excursions, M^{me} Corbett m'accompagnait. Sa présence faisait partout bien plus de sensation que la mienne. Elle attirait à nous une multitude de femmes auprès desquelles je n'aurais pas eu accès sans cela. Pendant que je prêchais aux hommes, ma collaboratrice s'adressait à l'auditoire féminin qui se formait bientôt autour d'elle, et je vous assure qu'il y avait quelque chose de fortifiant pour l'âme dans le spectacle animé qu'offraient aux regards ces deux groupes, où nous travaillions, chacun de son côté, à dé-

poser dans les âmes les premiers germes de la bonne nouvelle du salut. »

A Ché-fou même, madame Corbett dirige une école de garçons et, une fois par semaine, une classe biblique qui réunit en moyenne une vingtaine de femmes. Une autre dame, Miss Downing, arrivée plus tard dans ce champ de travail, tient l'école des filles, mais doit encore consacrer une grande partie de son temps à l'étude de la langue.

« En somme, dit en terminant M. Corbett, nous sommes heureux parce que nous nous sentons bénis dans nos travaux; jamais nos supplications ne s'élèvent vers le trône; des miséricordes sans y porter avec elles l'expression d'une profonde reconnaissance. »



EGYPTE.

ÉCOLES DE MISS WHATELEY, AU CAIRE,

Tous les amis des missions connaissent ces établissements, et nos lecteurs en particulier savent tout ce que leur pieuse fondatrice a déployé de courage et de persévérance dans cette œuvre si chrétienne. Aussi les nouveaux détails qu'ils vont lire les intéresseront. Un correspondant de la *Semaine religieuse*, de Genève, les a extraits pour cette feuille d'un journal anglais, qui n'est pas une publication missionnaire, et ne saurait par conséquent être soupçonné de partialité.

« L'histoire de ces écoles, dues entièrement aux efforts et à la persévérance de la fille de l'ancien archevêque de Dublin, n'est pas encore connue comme elle devrait l'être. Peut-être jamais entreprise aussi utile et aussi difficile ne fut tentée par une seule et même personne. Miss Watheley a eu, non-seulement à surmonter des préjugés sans nombre et une

extrême ignorance, mais aussi à lutter contre les superstitions des Musulmans, et contre la haine des prêtres d'Eglises se disant chrétiennes, mais réellement aussi peu éclairées que l'Islamisme lui-même. Si elle a pu remporter la victoire contre de semblables oppositions, il faut l'attribuer à l'esprit qui l'anime, au pouvoir remarquable qu'elle possède d'inspirer la confiance, et à la perspicacité avec laquelle elle sait juger les personnes avec lesquelles elle peut se trouver en relation.

« Miss Watheley a commencé pendant l'hiver de 1860 à 1861, avec sept petites filles assises par terre dans son appartement. Maintenant, au bout de huit ans, le nombre des enfants qu'elle reçoit est de 250, dont 170 garçons et 80 filles, et ce nombre va toujours en augmentant, Sur ces enfants, environ 40 petites filles et 60 petits garçons sont musulmans; les autres sont Coptes, Grecs ou Syriens.

« Les garçons sont élevés avec soin sous la direction de MM. Shakoor, missionnaires de Syrie. Les jeunes filles reçoivent l'enseignement de Miss Whateley elle-même, secondée par Mme Shakoor. Les enfants des deux sexes sont également instruits dans la connaissance de l'Écriture sainte. On ne saurait trop appuyer sur le fait que, dans cet enseignement, tout point de controverse est soigneusement évité. C'est là un des secrets les plus importants pour obtenir le succès quand il s'agit d'élèves de professions de foi si différentes. Les vérités principales du christianisme sont rendues palpables par les préceptes et par l'exemple, et on a remarqué que les Mahométans répondaient aussi promptement et aussi correctement aux questions sur l'histoire sainte que nos enfants anglais du même âge le font dans les écoles du Dimanche.

« En outre, l'instruction comprend la lecture et l'écriture en arabe, de même que l'arithmétique et la géographie. Les garçons apprennent aussi la grammaire, si difficile et si compliquée, de leur propre langue; puis, ils commencent

l'étude de l'histoire et celle de la langue anglaise. Dans les classes supérieures, le turc et le français sont également enseignés.

« L'étranger est frappé de surprise et d'admiration lorsqu'il entend ces petits orientaux lire couramment l'anglais et répondre à des questions souvent assez difficiles d'histoire et de géographie. Il en est peu dont l'âge dépasse douze ans, et quelques-uns n'en ont pas plus de quatre. Il est inutile de remarquer que, quand ils arrivent à l'école, ils ne savent pas même l'alphabet arabe. Les jeunes filles apprennent les ouvrages de couture ainsi que les élégantes broderies du pays, qui constituent toujours une source de gain pour une ouvrière habile.

» L'influence indirecte de ces écoles ne saurait être trop appréciée. Peu à peu les enfants soustraits à l'empire dégradant des coutumes de l'Orient, se forment aux habitudes de la vie domestique avec une idée distincte de ses devoirs et de ses privilèges. Ils ont su acquérir, du moins dans une certaine mesure, quelques-uns de ces sentiments purs et élevés qui, en Angleterre, sont associés au nom du *home*, mais qui, jusqu'à présent, n'ont jamais été connus en Orient. Ils commencent à comprendre, et leurs parents aussi, que les femmes ont leurs droits aussi bien que leurs devoirs, de sorte que, tôt ou tard, les mères, les sœurs, les épouses occuperont leur place et exerceront leur action salubre dans les familles, déjà nombreuses, où l'enseignement de Miss Whateley commence à porter ses fruits. Au reste, toute œuvre d'éducation en Orient doit, pour réussir complètement, être commencée par une réforme sociale. Le point le plus important doit être de répandre les vérités bienfaites d'une religion pure, de faire sentir au cœur, dont l'Islamisme ne peut jamais satisfaire les besoins, l'influence si consolante et si douce de l'Évangile. Cette œuvre s'accomplit, non point secrètement ni lentement, mais ouvertement, et avec un succès toujours croissant. Les élèves appartiennent

nent à toutes les classes de la société, car, au Caire, on regarde peu aux distinctions de rang.

« Il n'est pas toujours prudent de parler de conversions radicales au christianisme dans un pays où ceux qui changent ouvertement de religion courent risque de perdre la vie, mais on est heureux de pouvoir affirmer que l'intérêt porté à la Bible se répand de plus en plus.

« Un dépôt de livres a été établi au Caire; on y trouve des exemplaires de la Bible en arabe et en grec, que des Coptes et des Musulmans viennent souvent acheter. Des portions détachées des Ecritures, telles que l'Évangile selon St-Jean et selon St-Luc, sont distribuées gratis.

« Au commencement de cette œuvre, les frais de l'enseignement ainsi que ceux du matériel des écoles, étaient entièrement à la charge de Miss Whateley; mais il y a déjà longtemps que l'entreprise étant devenue trop lourde pour ses moyens personnels, elle a fait un appel à la bienfaisance de ses amis d'Angleterre. Avec leur aide, elle s'est trouvée en mesure de continuer. Mais les sommes souscrites jusqu'à ce jour sont loin de suffire aux besoins de l'établissement.

« Dernièrement le prince et la princesse de Galles ont visité ces écoles et ont été reçus avec enthousiasme par les élèves, qui ont chanté en chœur de jolis vers de circonstance, sur une mélodie arabe. Leurs Altesses royales ont été réjouies des connaissances des enfants, de leur intelligence ainsi que de leurs habitudes d'ordre et de propreté; aussi ont-elles témoigné à Miss Whateley leur approbation de la manière la plus encourageante. »

Puisque nous sommes en Egypte, nous ne laisserons pas échapper cette occasion de dire quelques mots d'une autre œuvre missionnaire devant laquelle paraît s'ouvrir un avenir encourageant.

La mission américaine qui a pour objet principal les Coptes, ne compte que quatorze ans d'existence, et, pendant les sept ou huit premières années, l'œuvre n'avait pas été conduite avec beaucoup de vigueur. Le sol s'est trouvé cependant mieux préparé qu'on ne l'avait cru, et, aujourd'hui, des progrès sensibles prouvent que ce premier travail n'a pas été vain. Le nombre actuel des missionnaires est de douze, dont deux seulement sont laïques. Trois jeunes femmes sont à l'œuvre dans les écoles, et on n'évalue pas à moins de 40 le chiffre des ouvriers indigènes employés à titre de colporteurs, d'évangélistes ou même de prédicateurs. D'Alexandrie à Assuan, il y a huit stations, à la plupart desquelles se rattachent plusieurs annexes. Le chiffre des communians, dans tous ces postes, dépasse 200, et dans les écoles, qui sont au nombre de 14, environ 600 enfants de toute dénomination reçoivent une instruction foncièrement chrétienne. — La mission possède à Alexandrie une école de théologie ou séminaire, dans lequel 22 jeunes gens se préparent au saint ministère, et une imprimerie spécialement destinée à produire pour les Coptes une littérature chrétienne. Ces populations paraissent sensibles à de tels avantages. Depuis huit ans on leur a *vendu*, et non pas *donné*, annuellement, de huit à dix mille exemplaires des saintes Ecritures ou de livres religieux adaptés à leurs besoins intellectuels.



ANGLETERRE.

LES TRAITÉS RELIGIEUX PARMİ LES PAÏENS.

La part que prennent à l'évangélisation du monde païen des Sociétés qu'on n'appelle pas des sociétés missionnaires, notamment la grande Société biblique britannique et la Société des traités religieux de Londres, a souvent été men-

tionné dans nos pages. A l'assemblée générale de la dernière de ces institutions, un ancien missionnaire de l'Amérique septentrionale, le révérend archidiacre Hunter, en a cité des preuves dont il pouvait personnellement garantir la valeur. Quelques passages de son discours méritent d'être cités.

« En 1844, a-t-il dit, alors que, bien jeune encore, je partis comme missionnaire pour le nord-ouest de l'Amérique, le comité de la Société des traités avait mis à ma disposition une riche collection de ses petits livres. Mais en arrivant sur les rives de la rivière Rouge, je trouvai que la Société y avait fait son apparition bien avant moi. Le révérend M. Jones et, dès 1827, l'archidiacre Cochrane, ce missionnaire si dévoué, avaient mis en circulation beaucoup de ces livres, et déjà le petit *Recueil d'hymnes pour les chaumières*, qu'a publié la Société, servait au culte dans toutes les églises du pays. Je n'en ai pas moins eu, durant les vingt ans de mon séjour dans ces régions, de fréquentes occasions de donner et de faire lire vos traités.

« Sur les bords de la rivière Rouge, le plus grand nombre des colons parlaient l'anglais, d'autres le gallois ou le français; tous appréciaient également les publications de la Société et en faisaient leur profit. Mais ceux des Indiens qui ne connaissaient aucune de ces langues, n'avaient pas les mêmes privilèges. On n'avait jamais rien imprimé pour eux, par la raison bien simple que leur langue n'avait jamais été écrite et n'était pas même fixée. Et cependant la langue Crie, dont il s'agit, est la plus répandue de toutes ces contrées; on la parle ou on la comprend à peu près partout. Je dus donc me mettre sur-le-champ à l'étudier. En faire une langue écrite n'était pas chose facile; on le comprendra quand j'aurai dit que beaucoup de ses mots composés sont d'une telle longueur qu'ils peuvent remplir toute une ligne d'impression. Mais cette occupation me plaisait, car ce dialecte se distingue par des qualités éminentes. Les Indiens Cries, comme on les appelle, sont une race remarquablement

intelligente, et qui a su se faire une langue frappée, pour ainsi dire, au même coin. Après bien des jours, des semaines et des mois d'un rude travail, je parvins à en fixer les éléments de manière à ce qu'on pût l'écrire, et, après un nouveau labeur, je réussis à traduire les Evangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Jean, que, sur ma demande, la Société biblique se hâta d'imprimer.

... « Quelques-uns des termes de cette langue sont très expressifs; mais j'y cherchai vainement un mot qui répondit à celui de « Sauveur. » L'idée qu'il exprime ne s'était jamais présentée à l'esprit de personne. Pour y suppléer, je réunis un certain nombre d'Indiens des plus capables; je leur exposai mon embarras, et nous décidâmes ensemble l'adoption d'un mot composé qui signifie à la lettre « Celui qui donne la vie, » conformément à cette parole de Christ : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » L'idée renfermée sous le mot d'Evangile fut plus aisée à rendre; le terme employé signifie, en Crie comme en grec, « le bon message, la bonne nouvelle du salut. »... Aujourd'hui la Bible entière a été imprimée non-seulement dans la langue des Cries, mais aussi dans celle des Objiwais, et, de plus, beaucoup de traités dans les mêmes dialectes servent à expliquer ou à faire ressortir les enseignements de cette parole de Dieu... J'ai eu le privilège de prêcher Christ sur les bords de la rivière Saskatchewan, et jusque sur ceux du grand fleuve Mackenzie, dans des régions où, à certaines époques, le soleil se montre à l'horizon pendant vingt-quatre heures; j'ai parlé du salut à des milliers d'Indiens appartenant à bien des tribus différentes, et partout, comme aujourd'hui en Angleterre, dans ma paroisse de Bayswater, les productions de la Société sont pour nous de précieux auxiliaires.

... « Ces publications inspirent toute confiance aux prédicateurs de l'Evangile. Ils savent qu'on n'y trouvera jamais rien qui ne soit en parfait accord avec « le livre, » avec cette Bible, qui, suivant certaines idées du jour, *contient* la Parole de

Dieu, mais qui pour nous *est* la Parole, la Parole inspirée depuis le premier verset de la Genèse jusqu'au dernier verset de l'Apocalypse. Le rapport de la Société annonce que, l'année dernière, 850 millions de pages sont sorties de ses magasins. Que Dieu en soit béni! Ces pages peuvent être comparées aux feuilles de ces arbres dont il est dit que « leur feuillage servira de remède aux nations. (Ézéch., XLVII, 12.) »

Un autre missionnaire, revenu aussi d'une des extrémités du monde païen, M. Muirhead, qui depuis vingt-cinq ans annonce Jésus-Christ aux Chinois, a rendu devant la même assemblée un même témoignage à l'influence bénie des traités.

« En un an, a-t-il dit, plus d'un million de ces précieuses pages ont été, sur nos demandes, envoyées à Schanghai; nous en avons fait circuler dans le pays une immense quantité, et ma conviction est qu'elles ont, dès à présent, fait un bien immense... Partout où nous prêchons, dans les rues, dans les maisons, dans les temples, nous distribuons des traités avec d'autant plus de fruit que la plupart de nos auditeurs savent lire... Je ne crois pas trop m'avancer en affirmant qu'aujourd'hui la grande majorité des chrétiens indigènes doivent à quelque traité les premières impressions religieuses qui les ont amenés à prendre Jésus-Christ pour leur Sauveur. »

Les recettes de la Société pendant son dernier exercice ont presque atteint le chiffre de 3 millions (119,170 livres sterling), 150,000 francs de plus que l'année dernière. Les dons figurent dans ce total pour près de 400,000 francs.

Dans l'Inde et à Ceylan la Société a fait, l'année dernière, imprimer en plusieurs dialectes et en divers lieux, à Calcutta, Mangalore, Surat, Madras, Bombay, etc., environ 500,000 traités, qui ont été mis à la disposition des missionnaires de toutes les dénominations. Le chiffre des allocations faites en vue de ces impressions s'est élevé à près de 72,000 francs.

GENÈVE.

La Société des missions de Genève a eu son assemblée générale de cette année, le 16 juin, dans la salle de la Réformation. Dans une chaleureuse allocution, son Président, M. le pasteur C. Barde, a ouvert la séance en rappelant que le devoir des chrétiens est d'imiter leur Maître céleste qui agit tout à la fois au loin et auprès. Le royaume de Christ doit s'établir autour de nous, et loin de nous dans le monde entier. En quelque lieu qu'elles soient, les âmes pour le salut desquelles Jésus-Christ est mort ont la même valeur. Il faut donc évangéliser personnellement quand on le peut, et soutenir ceux qui vont évangéliser au loin.

La marche de la Société a été satisfaisante. Ses recettes, plus considérables que jamais, se sont élevées à 47,778 fr. Cette somme a été, suivant l'habitude, répartie presque en entier entre les trois Sociétés à qui celle de Genève vient en aide : celle de Bâle, celle de Paris et celle des Frères de l'unité ou moraves. La première a reçu 31,077 francs ; la seconde 9,655 francs et la troisième 6,432 francs :

Après la lecture du rapport, plusieurs orateurs, M. le professeur *Bouvier*, de Genève, M. *Rosseeuw Saint-Hilaire*, de Paris, M. le pasteur *Nagel*, de Neuchatel et M. le professeur *Laharpe*, de Genève, ont adressé quelques paroles à l'assemblée. Les deux premiers l'ont entretenue spécialement de la Société des missions de Paris et de ses travaux. On sait que depuis cinq ans il existe à Genève un comité auxiliaire de cette Société. M. *Bouvier*, parlant au nom de cette association, a dit qu'elle avait reçu, de son côté, 6,262 francs, et il a vivement réclamé le concours des assistants en leur signalant surtout l'école d'évangélistes indigènes nouvellement ouverte à Moriga. M. *Rosseeuw Saint-Hilaire* a remercié les chrétiens genevois de l'intérêt affectueux qu'ils prennent à la Société de Paris et en a demandé la continuation.

NOUVELLES RÉCENTES

DEUX NOUVEAUX MISSIONNAIRES.

Le journal *La Croix* racontait, le mois dernier, que, le 2 mai, l'Eglise évangélique de Mulhouse avait pris part dans le temple de Saint-Etienne à une cérémonie touchante. Deux élèves missionnaires de la Société de Bâle, appartenant à des nationalités bien différentes, y avaient été consacrés ensemble au saint ministère. L'un d'eux, qui est allemand, M. *Haas*, est destiné à l'Afrique; l'autre, nommé M. *Minsiu*, est d'origine chinoise, et va rentrer dans sa patrie comme missionnaire, après cinq années de préparation dans la maison des missions. « Ce qui rehaussa l'intérêt chrétien de cette fête fut l'allocution de M. Minsiu, qui raconta d'une manière simple et attrayante, en allemand compréhensible sinon irréprochable, l'histoire de sa vie et de sa conversion. M. le pasteur Stœber, assisté de six collègues, consacra les deux missionnaires au service du Seigneur, au milieu des prières et des bénédictions de l'assemblée. »

UN VOYAGE MISSIONNAIRE AUTOUR DU MONDE.

Nous empruntons à l'*Evangeliste* l'intéressante nouvelle que voici :

« L'Eglise méthodiste épiscopale des Etats-Unis a, comme on sait, des missionnaires sur divers points du globe, et elle fait visiter, de temps en temps, ces missions par quelqu'un de ses évêques. L'évêque Kingsley vient de partir de New-York

pour un voyage de ce genre, dont il ne sera de retour que vers la fin de 1870. Ce long voyage ne sera rien de moins qu'un véritable *tour du monde*, comme nos lecteurs peuvent s'en assurer par l'itinéraire que doit suivre l'évêque.

Traversant le continent américain de l'Atlantique jusqu'au Pacifique, grâce à la grande ligne interocéanique qui vient d'être ouverte, il présidera en Amérique les conférences du Colorado, de l'Orégon, du Néveda et de la Californie; puis, il s'embarquera, le 4 septembre prochain, à San-Francisco pour la Chine, où il inspectera la mission méthodiste américaine qui a une grande importance; deux missionnaires feront route avec lui pour aller renforcer cette œuvre, dont les centres principaux sont Foochow et Pékin. Arrivé vers le milieu d'octobre en Chine, l'évêque en repartira un mois après pour l'Inde, où il arrivera vers le 1^{er} janvier, si rien ne vient contrarier ses projets. Deux mois lui suffiront pour voir de près la belle mission que les méthodistes américains poursuivent dans cette vaste presqu'île; puis, par la mer Rouge et le canal de Suez alors achevé, il se rendra dans la Méditerranée et visitera successivement les diverses missions que son Eglise possède en Turquie, en Allemagne, en Danemark, en Suède, en Norwège, en Suisse et en France. L'évêque compte ensuite pouvoir prendre en France ou en Angleterre l'un des paquebots qui font un service régulier, de façon à rentrer à New-York, en septembre 1870, quinze mois après l'avoir quitté, et après avoir accompli un voyage de circumnavigation complet autour du monde.—Ce sera la première fois assurément qu'un pasteur chrétien aura ainsi fait le tour de notre globe dans un but uniquement religieux. »

ILE FORMOSE.

Nos lecteurs n'auront peut-être pas oublié que, l'année dernière, un agent de la Société des missions presbytériennes

d'Angleterre, le docteur Maxwell, médecin missionnaire établi dans l'île Formose, y fut l'objet d'une violente persécution. Une troupe de fanatiques, excités, selon toute apparence, par les lettrés du lieu, s'étaient jetés sur sa maison, l'avait pillée, brûlée, et avait ensuite massacré cruellement un pieux évangéliste indigène, nommé Chang Hong, qui secondait le docteur dans ses travaux d'évangélisation. Instruites de ces faits, les autorités consulaires anglaises, appelant à leur aide un vaisseau de la marine royale d'Angleterre, étaient intervenues pour découvrir les auteurs de ces violences et exiger des réparations convenables. Cédant à ces réclamations, les magistrats chinois avaient, en effet, procédé à une enquête et fait punir quelques-uns des coupables.

Ce fait, joint à la protection accordée à d'autres missionnaires chinois par les consuls ou les officiers de marine anglais sur d'autres points de la Chine, a déplu à quelques hommes d'État anglais, comme courant risque de jeter des éléments de discorde entre le gouvernement anglais et le gouvernement chinois. Il en est résulté, dans la Chambre des lords, un débat assez vif, dont la conclusion a été que les autorités anglaises doivent, en Chine et ailleurs, protéger leurs nationaux non comme missionnaires, mais comme sujets anglais, à condition qu'ils ne fassent rien contre les lois civiles du pays.

Quant au docteur Maxwell, chassé par la persécution de la ville de Pittava, il n'a pas pour cela renoncé à son entreprise. Après bien des démarches, il a pu louer à Tai-Wan-Fou, capitale de l'île, un local convenable où il vient de se fixer, avec deux aides indigènes dévoués, nommés Bun et Tiong.

AFRIQUE DU SUD.

Mossélékatsi, ce célèbre chef Zoulou à qui de sanglants exploits et d'horribles cruautés avaient acquis, au sud de l'A-

frique, une célébrité si peu enviable, est arrivé au terme de sa longue vie. Il est mort, l'année dernière, dans les vastes régions qu'à la tête de ses farouches Matébélés, il avait conquises sur les Béchuanas de l'intérieur. On sait que ses sujets le révéraient et surtout le craignaient comme un dieu toujours prêt à s'irriter, et il paraît que, jusqu'à la fin, ses habitudes tyranniques, son orgueil effréné et son caractère soupçonneux ont semé la terreur autour de lui.

Malgré ces dispositions si peu encourageantes, l'intrépide missionnaire Moffat, qui l'avait connu dans sa jeunesse, eut, en 1859, le courage d'aller lui prêcher l'Évangile et fonda sous ses yeux une mission dont un de ses fils M. John Moffat prit la direction. Cette œuvre, dont nous avons dans le temps raconté les commencements, a marché lentement, mais s'est soutenue cependant avec assez de fermeté pour justifier les espérances de son fondateur. Pendant longtemps, le vieux roi, sans oser chasser ou persécuter les missionnaires, avait entravé leurs travaux en refusant à ceux de ses sujets qui l'approchaient l'autorisation de se faire instruire *dans la religion des blancs*. Depuis deux ou trois ans, cependant, il s'était montré moins hostile, parce qu'un des missionnaires avait guéri d'une grave maladie celle de ses filles qu'il aimait le plus tendrement.

Sa mort, prévue depuis longtemps, changera-t-elle, dans un sens favorable à l'extension du règne de Dieu, la situation des missionnaires qu'il supportait sans les aimer? On l'espère, sans oser en être sûr: il y a lieu de craindre que cet événement ne donne lieu à quelqu'une de ces guerres qui tiennent une si grande place dans la vie des nations africaines.

INDE. — UNE CÉRÉMONIE COMME IL S'EN VOIT PEU.

Le 31 janvier dernier, l'Église missionnaire de Palamcotta, dans la province de Tinevelly, a pris part à une fête

dont elle conservera le souvenir, et que l'on peut citer à ceux qui contestent l'utilité des œuvres missionnaires. L'évêque de Madras y a ordonné, c'est-à-dire consacré au saint ministère, suivant le rite anglican, *trente-deux* Indous, dont 10 ont reçu l'ordre de prêtrise et 22 l'ordre du diaconat. Deux Européens ont été en même temps ordonnés prêtres. C'était, écrit un témoin oculaire, un magnifique spectacle que cette consécration dans une contrée qu'on peut encore appeler païenne, puisque, malgré les admirables succès de l'Évangile au Tinevelly, cette province ne renferme encore qu'environ 50,000 chrétiens. Mais des besoins religieux s'y manifestent de toutes parts, et l'on ne prévoit aucune difficulté quant au placement des trente-quatre ouvriers admis ce jour-là dans le corps ecclésiastique. L'examen des candidats indous avait été dirigé par deux ecclésiastiques indigènes.

ÉTATS-UNIS.

On annonce que la compagnie du chemin de fer du Pacifique qui doit traverser les États-Unis pour relier entre eux les deux Océans, vient de concéder gratuitement à une Société de missions, celle des Baptistes, des terrains considérables échelonnés sur une grande partie de la ligne, pour qu'elle y établisse des stations missionnaires.

Ce fait montre en quelle estime l'œuvre des missions est aux États-Unis. On peut en inférer tout au moins que la propagation de la foi chrétienne est regardée dans ce pays comme un puissant moyen de civilisation.

Eugene CASALIS, directeur.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



LE CHEF TSÉKÉLO ET M. BUCHANAN.

La plupart de nos journaux religieux ont déjà décrit l'impression que ces deux intéressants délégués ont produite sur le public protestant de la capitale. Nous ne sommes pas fâchés d'avoir été devancés. La crainte d'être soupçonnés d'un peu de partialité nous eût probablement empêchés de donner plein essor à nos sentiments si nous eussions dû parler les premiers. Disons-le maintenant sans hésitation : la nation des Bassoutos ne pouvait pas être mieux représentée parmi nous qu'elle ne l'a été par le fils de Moshesh. Quant à M. Buchanan, on reconnaît de suite en lui un de ces hommes rares qu'aucune considération, aucun sacrifice n'arrêtent lorsqu'il s'agit de défendre la cause de la justice et de la vérité. Nous regrettons vivement qu'une indisposition sérieuse ait retenu le jeune chef pendant trois semaines à Boulogne. Obligé de retourner le plus tôt possible dans son pays pour préparer ses compatriotes au changement qui va, selon toute probabilité, se produire dans la politique du gouvernement anglais à leur égard, il ne pourra pas, comme nous l'eussions désiré, visiter les principaux centres du protestantisme français.

Tsékelo a trente-deux ans. Il est de belle taille et fortement bâti. Il y a dans son maintien beaucoup d'aisance et de dignité. Sa parole facile et éloquente est admirablement servie par une physionomie mobile, intelligente et pleine d'expression. Ce qui frappe surtout, c'est le parfait à-propos de tout ce qu'il dit, l'absence la plus complète dans ses manières de cet embarras, de cette gaucherie que l'on s'atten-

drait à trouver chez un homme subitement transporté du fond de l'Afrique dans l'un des centres les plus brillants du monde civilisé.

C'est à Versailles que l'on a eu, tout d'abord, l'occasion de l'entendre (1). Voici les principaux passages de son discours.

« Vous êtes surpris de me voir et je ne le suis pas moins de me trouver au milieu de vous. Je pourrais presque changer mon nom de Tsékélo en celui de Makalo (étonnement). Je suis le premier homme de ma nation que vous ayez vu et il ne m'était jamais venu à la pensée que je serais un jour en France et que je vous verrais de mes yeux. Ma présence au milieu de vous est comme un prodige, surtout parce que j'appartiens à l'un de ces peuples que la Bible appelle des *païens*, des *barbares*. J'accepte ces noms. La Bible veut dire par là que nous ne connaissions pas le vrai Dieu, que nous étions sans espérance, plongés dans les plus profondes ténèbres. Cela est vrai. Au Sud de l'Afrique, les gens qui nous méprisent nous appellent Cafres. C'est un mot arabe qui signifie : gens sans foi, sans croyances et auxquels on ne peut jamais se fier. Je repousse cette appellation. Nous pouvons parvenir à la vérité, nous savons qu'il y a un pouvoir supérieur. D'autres, plus respectueux pour nous, disent que nous sommes des gens de couleur. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Connaissez-vous un homme ou une femme qui ne soient pas des gens de couleur ? N'y a-t-il que la couleur noire ? Vous avez aussi votre couleur et même vous la trouvez supérieure à la nôtre. Le nom qui nous convient est donc bien celui que nous donne la Bible.

« Dernièrement, à Londres, un jeune garçon, me rencontrant dans la rue, se mit à me regarder du haut en bas. Que me voulez-vous ? lui dis-je. Rien, répondit-il, mais j'aimerais savoir ce qu'on éprouve quand on est noir comme vous !

(1) Avec sa bonté bien connue, une amie qui réside dans cette ville, avait dès l'arrivée de Tsékélo, de MM. Daumas et Buchanan, organisé pour eux une petite fête de bienvenue. (Note des Rédacteurs.)

Mes amis, je vous dirai ce que vous me faites éprouver, vous qui êtes ici. Je suis surpris, je suis heureux parce que je vois que je suis au milieu de vrais chrétiens. Vous me faites un accueil qui me confond. C'est parce que vous êtes de vrais chrétiens. Depuis que je suis en Europe, j'ai vu beaucoup de gens qui m'ont frappé par leur belle apparence, mais je n'ai pas pensé qu'ils fussent tous chrétiens. Pour être chrétien il faut baisser la tête et recevoir le joug de Jésus-Christ. Il faut en venir à aimer son prochain comme soi-même. Cela est difficile pour tout le monde, pour les blancs aussi bien que pour les noirs. Mais, ici, je trouve de vrais chrétiens, qui nous ont aimés et nous ont envoyé des missionnaires.

« Vous avez pris part à nos souffrances, vous avez combattu pour nous. Vous êtes disposés à nous secourir encore dans nos difficultés présentes. Nous devons aussi beaucoup de reconnaissance à M. Buchanan. Il s'est mis seul à la brèche pour nous; il a lutté contre sa propre race; il s'est exposé pour nous au blâme et à la haine de ses concitoyens.

« Quant aux missionnaires, vous ne pouvez pas vous faire une idée des peines et des fatigues qu'ils ont endurées pour nous. Je n'étais pas encore né quand les premiers sont arrivés dans notre pays. Lorsque j'ai commencé à ouvrir les yeux, je les ai remarqués et j'ai bien vu qu'ils ne ressemblaient pas aux autres hommes, mais je m'imaginai qu'ils avaient toujours été là, qu'ils étaient nés avec Moshesh, mon père. C'est lui qui m'a raconté comment ils étaient venus dans son pays. On se demandait si c'étaient réellement des hommes. On leur touchait les cheveux et l'on disait : ces cheveux sont comme ceux des singes. On leur faisait ôter leur chaussure pour s'assurer qu'ils avaient des orteils aux pieds. Ils ont eu à se défendre contre les bêtes féroces, à se bâtir des maisons. On ne pouvait pas comprendre ce qu'ils étaient venus faire dans le pays. Pendant longtemps, ils eurent à étudier la langue. Quand ils demandaient le nom d'un objet, on s'ima-

ginait qu'ils remarquaient cet objet pour la première fois et l'on se moquait de leur ignorance. Que pouvaient-ils faire alors? Rien autre chose qu'attendre patiemment. Ils étaient comme un voyageur qui a été surpris par une forte averse de pluie et de grêle et qui doit se résigner à attendre avant de pouvoir se remettre en route. Eh bien, ces hommes ont fait cesser les guerres intestines qui régnaient parmi nous. Ils nous ont éclairés, ils nous ont fait grandir. L'Évangile a été une bénédiction pour nous, non-seulement parce qu'il sauve les âmes, mais aussi parce qu'il nous a enrichis de toute manière ici-bas.

« Ce que les missionnaires ont accompli, ils ont pu le faire parce qu'ils annonçaient la vérité, la Parole de Dieu. Ils n'étaient que quatre au commencement dans le Lessouto : MM. Arbousset, Casalis, Daumas, Gosselin. Cependant ils nous ont vaincus. Ce n'est pas par leur force : ils ne sont pas venus avec une armée ; c'est la vérité de Dieu qui a été plus forte que nos erreurs. Tout ce que je sais de bon, je le dois à ces hommes. »

« Continuez à vous souvenir de nous, vous qui nous avez envoyé ces missionnaires. Je ne vous connaissais pas avant d'arriver au milieu de vous. Il y a cependant un nom que j'avais souvent entendu prononcer chez nous, c'est celui de M. GrandPierre. Mais il y a si longtemps qu'on parlait de lui comme du père des missionnaires qu'en arrivant ici je craignais de faire allusion à lui, pensant qu'il devait être mort ou que c'était un de ces vieillards décrépits auxquels il faut donner de la bouillie comme à de petits enfants. Nous demandions : que fait M. Casalis en Europe? et on nous disait : il fait ce que M. GrandPierre faisait avant lui ; j'en concluais que M. GrandPierre était complètement épuisé. Je suis heureux de le trouver au contraire droit comme un jeune homme; fort et vigoureux. — Poursuivez votre œuvre chez nous. Puisque vous nous avez aimés sans nous connaître, pourriez-vous nous abandonner maintenant que vous nous avez vus et que vous nous connaissez ! Le Dieu qui vous a

mis au cœur de nous envoyer des missionnaires ne vous dira jamais de nous abandonner. — Je vous remercie au nom de mon père, de mon peuple et en mon propre nom. »

Le mardi 3 août, une réunion extraordinaire de missions a eu lieu dans le temple de l'Oratoire. Elle était présidée par M. le comte Delaborde. On remarquait sur l'estrade, M. Daumas, le chef Tsékélo, M. Buchanan et divers membres du Comité. Bien que l'on fût au moment de l'année le moins favorable pour toute espèce de réunions, le temple suffisait à peine pour contenir les assistants. Toutes les Eglises évangéliques de Paris y étaient représentées.

C'était comme une fête de famille. On a pu voir une fois de plus combien l'œuvre des missions est propre à rallier toutes les fractions du protestantisme, quelles précieuses occasions elle leur fournit de se réunir aux pieds de leur commun Maître pour ne songer qu'à sa gloire et au salut du monde.

Après une prière prononcée par M. GrandPierre, le président a ouvert la séance en faisant remarquer le caractère providentiel de cette réunion. Dieu qui sait tirer le bien du mal, a voulu que les épreuves de notre mission, en nous procurant l'avantage de voir de nos propres yeux les fruits qu'elle a portés, servissent à raviver notre zèle.

M. Buchanan, invité à prendre la parole et ayant pour interprète M. Alfred André, s'est attaché à donner une idée de ce qu'a été la carrière de nos missionnaires depuis le moment de leur départ jusqu'à ce jour (1).

« Qu'il soit bien entendu dès le début, a-t-il dit, que je ne suis pas un missionnaire. Si je m'associe à ce qui se fait ici ce soir, je ne veux pas cependant me donner en Europe pour ce que je ne suis pas en Afrique, à savoir l'un des grands soutiens et défenseurs de l'œuvre des missions. Vous comprendrez d'ailleurs facilement qu'un séjour de quarante ans dans le continent dont je viens de prononcer le nom

(1) M. Buchanan a bien voulu faire pour nous quelques retouches aux notes qui avaient été recueillies pendant qu'il parlait. (Note des Réd.)

soit une bien pauvre préparation pour prendre la parole au milieu d'une assemblée si nombreuse, si distinguée, et dans une métropole comme celle-ci. Mais ce long séjour au-delà des mers, m'a fourni l'occasion de voir les missionnaires à l'œuvre et de juger des résultats de leurs nobles et charitables efforts. Je voudrais vous en donner une idée. Pour cela permettez-moi de faire appel à votre imagination et de placer successivement sous vos yeux trois tableaux distincts, qui se rapportent : le premier aux difficultés contre lesquelles vos missionnaires ont eu à lutter au début de leur entreprise ; le second, aux succès qu'ils ont obtenus ; le troisième, à la récompense qui les attendait ici-bas.

« Voyez d'abord le missionnaire et sa compagne se préparant à partir pour le champ lointain où ils vont servir le Seigneur. Dites-vous bien qu'ils sont en tout semblables à ce que nous sommes nous-mêmes, sujets aux mêmes infirmités que nous. Ils sont exposés à toutes les fluctuations de sentiments et d'idées, à toutes les lassitudes, tous les découragements, toutes les tentations dont nous faisons nous-mêmes journellement l'expérience. Et le sentier dans lequel ils s'engagent est solitaire et rude ; il n'y trouveront rien qui rappelle cette poésie de la religion qui parfois attendrit vos cœurs lorsque vous êtes assis sous vos vignes et vos figuiers. Quelles luttes n'ont-ils pas à soutenir avec eux-mêmes avant de se résoudre à tout quitter ? Se fait-on une juste idée de leurs angoisses ? N'y a-t-il donc pour eux rien à faire en France, dans leur propre pays ? Pourquoi quitter un champ de travail si proche et si cher, où ils pourraient servir le Seigneur sous les yeux de leurs familles et de leur amis ? Et puis, voyez le sourire sceptique avec lequel on parle de leurs projets. L'anthropologiste, l'homme de la science émettent leurs doutes sur l'unité de l'espèce humaine, sur la possibilité de régénérer les portions de l'humanité qui sont encore plongées dans la barbarie. Ils proclament l'absurdité des paroles de l'Écriture inspirée qui prédisent le règne universel du Tout-puissant sur

la terre! — Lorsque le missionnaire a triomphé de tout ce qui pouvait affaiblir ses convictions, éteindre son zèle, il faut qu'il dise adieu à sa patrie, que ses regards se détachent du drapeau national dont la vue faisait palpiter son cœur et qui le couvrait de son ombre. Il faut qu'il fasse taire toutes les voix de sa vie passée, qu'il rompe toutes les attaches du patriotisme, de la civilisation, de la science, de la littérature, des beaux-arts, qu'il renonce aux consolations et aux joies du culte qu'il offrait à Dieu dans les temples sanctifiés par les souvenirs de la foi de ses pères. Il faut qu'il s'arrache aux embrassements de sa famille. Et qu'on n'oublie pas qu'un cœur qui a pu s'émouvoir au sentiment des besoins de nations éloignées doit être éminemment capable d'éprouver toutes les tendresses du cercle domestique!

« Tout cela n'est que l'avant-goût des épreuves et des difficultés qui attendent le missionnaire sur la terre étrangère. Le voilà arrivé sur le continent africain. Aux scènes animées de la vie civilisée ont succédé les solitudes du désert. Il doit maintenant franchir lentement, par des chemins non frayés, et au milieu de grands dangers, plusieurs centaines de lieues avant d'atteindre sa destination. Il peut y avoir là bien des choses que les admirateurs de la nature appelleraient belles et sublimes ; mais l'homme qui doit passer là toute sa vie frissonne à la vue de ces régions désolées, à la rencontre de cette nouvelle existence où rien ne lui rappellera le mouvement intellectuel et social auquel il était accoutumé. Et que dire des gens au milieu desquels il va s'établir? Comment le reçoivent-ils? Les femmes le regardent avec surprise et défiance. Les enfants s'enfuient à son approche. Les hommes se récrient à l'idée qu'il ait la prétention de leur apprendre à croire en un Dieu invisible et de les élever au niveau des Européens. Comment le téméraire champion triomphera-t-il seul de tant d'ignorance, de superstitions, de préjugés? Dans la décourageante position où il se trouve, il ne peut compter sur aucune sympathie de la part

des blancs témoins de sa lutte avec le paganisme. Loin de l'encourager, de fortifier ses mains, de lui souhaiter la bénédiction de Dieu, les colons se rient de son fanatisme, le taxent de folie, et tout en déclarant qu'ils ne croient pas le moins du monde à la possibilité des transformations qu'il veut opérer, tremblent qu'il ne réussisse à élever les naturels jusqu'à leur niveau.

« Voici donc le missionnaire arrivé et commençant un travail qui doit durer autant que sa vie. Il est encore sans un abri contre les rayons brûlants du soleil, contre les vents, les pluies torrentielles des régions intertropicales. Dans cette position, que fait sa compagne? Se plaint-elle, exprime-t-elle des regrets? Au contraire, elle s'attache à soutenir son mari, elle l'entoure de ses sympathies et de ses soins.

Cependant, qu'on le remarque bien, ils n'ont l'un et l'autre pour exciter leur zèle, pour les porter à la persévérance, aucun des stimulants que le monde présente à ceux qui le servent. Le grand capitaine voit d'avance les lauriers qu'il va cueillir, il est électrisé par l'enthousiasme des troupes qui lui obéissent et qui partagent ses périls. Pendant que l'artiste, dans la solitude, reproduit sur la toile les conceptions de son génie, il sait sur quels applaudissements il peut compter, il voit la postérité graver son nom sur des tables de marbre, peut-être même sur le socle de quelque statue. En est-il de même du missionnaire? Non : il sait qu'il restera obscur, qu'aucune célébrité ne s'attachera à son nom, qu'aucune récompense humaine n'est réservée aux fatigues et aux épreuves qu'il endure. Il est seul, livré à ses propres forces, luttant contre l'ignorance et la corruption humaines dans ce qu'elles ont de plus hideux! Ah! si ce n'était l'amour de Dieu et du prochain qui l'anime, jamais on ne pourrait expliquer une telle vie.

Toutefois, le travail du serviteur de Christ n'est pas vain. Après vingt, trente ans de labeurs, un second tableau s'offre à nos regards. Voici l'humble maison missionnaire. A côté

s'élèvent l'école, la jolie chapelle qui, au son de la cloche, se remplit tous les dimanches d'auditeurs attentifs et recueillis. Le kraal indigène, autrefois composé de huttes, s'est sinon entièrement, du moins en très-grande partie, transformé en un village plus conforme à nos idées. L'architecture n'en est pas encore très-avancée, mais le progrès est bien marqué. On ne voit plus trace des sentiments de surprise, de crainte ou de dédain que les indigènes manifestaient à l'égard du missionnaire. Ils s'assemblent avec confiance et pleins d'un religieux respect dans la maison du Seigneur. Entendez-vous ces chants dont résonnent les airs? Ce sont les mêmes qui retentissent dans vos temples. La même Bible que vous lisez dans votre culte, est lue par les indigènes dans le leur. Voici deux jeunes époux qui viennent demander la bénédiction nuptiale; un père et une mère qui présentent leur enfant aux fonts baptismaux. Et ce ne sont pas là des tableaux de fantaisie, ce sont des faits dont j'ai été moi-même témoin. Voilà les transformations qui se sont opérées là où le missionnaire a fidèlement poursuivi la course qu'il s'était proposée, imposant silence à toutes les réclamations de la chair, ne se laissant décourager par aucun doute. Il a transformé le désert en un véritable jardin de l'Éternel. Non-seulement il a prêché, mais il a instruit et civilisé; il a été pour toutes choses le conseiller de ses ouailles; il a été leur médecin pour le corps aussi bien que pour l'âme; il leur a appris à se construire des demeures, à se confectionner des vêtements, à cultiver le sol.

Vous demandez maintenant ce que disent les spectateurs de ce grand changement, les hommes d'origine européenne qui habitent le même pays que le missionnaire. Sont-ils revenus de leurs dédains? Le succès les a-t-il désarmés? Le serviteur de Dieu a-t-il enfin conquis leur respect et leur sympathie? Pour répondre à ces questions, nous n'avons qu'à lever encore une fois le rideau. Voyez la scène qui se présente à vous. Les stations sont envahies et saccagées. L'une d'elles

l'est jusqu'à dix-neuf fois. Les balles pleuvent autour du missionnaire. Il n'est resté dans l'endroit que des indigènes qui n'opposent aucune résistance et on les massacre sans pitié. Pendant des heures entières, une bande de forcenés qui s'appellent chrétiens fouillent la maison de l'envoyé de Christ. On met le feu au village, et les filles du missionnaire, bravant les périls de cette scène de désolation, courent çà et là pour désigner aux incendiaires les maisons où des vieillards, de pauvres infirmes se sont réfugiés et pour les supplier de les épargner. Que d'actes de barbarie accomplis sans la moindre compassion n'aurais-je pas à raconter ! Et l'on veut que le missionnaire soit témoin de ces choses sans prendre la plume pour les raconter, sans élever la voix pour protester en faveur de l'humanité et de la justice ! Si du moins d'autres voix s'élevaient ! Mais telles sont les préventions semées à dessein contre les indigènes qu'il instruit et contre lui-même que les colons étrangers à la lutte, et pas même les Eglises coloniales ne font entendre une seule parole de réprobation contre ceux qui détruisent son œuvre ! Il faut qu'il prenne l'attitude d'un suppliant pour demander à ceux qui lui ont fait tant de mal, la permission de rentrer dans ses foyers et de reprendre ses travaux ! Voilà la récompense que de dignes serviteurs de Jésus-Christ ont reçue de la part des hommes. Mais Dieu juge autrement, et c'est pour lui que les missionnaires travaillent ! »

Ici, M. Buchanan s'arrête ; bien qu'il ait encore beaucoup à dire, il sent qu'il doit laisser au chef indigène le temps de se faire entendre de l'assemblée.

Tsékélo, interprété par M. Casalis, commence par des observations d'un piquant intérêt sur les différences de races ; nous les omettons parce qu'elles rentrent dans ce qu'il avait déjà dit à Versailles. Puis il ajoute :

« Les missionnaires sont les premiers hommes que j'aie vus appartenant à votre race. On vit d'abord arriver MM. Ar-

bousset, Casalis, Daumas et Gossellin, et on se demandait : D'où viennent ces gens-là? Que sont-ils? — Les uns disaient : « Ce sont des dieux; » les autres : « mais ils n'ont pas la puissance divine; » d'autres encore : « pourquoi sont-ils ici? que sont-ils venus chercher au milieu de nous? Mon père dit alors : « Quand on trouve un œuf, on ne le détruit pas, mais on veut voir ce qui en sortira et on le donne à couvrir à une poule. Faisons de même. » Il prophétisait: notre salut était dans cet œuf. — Les missionnaires nous invitèrent à venir les écouter, mais nous n'en avions aucune envie, et quand ils nous appelaient auprès d'eux, les uns pensaient à danser et à chanter, et les autres apportaient leurs manteaux pour faire un bon somme. C'était un temps de ténèbres, un temps de mort, une époque où le pays était encore à l'état de désert et dans la désolation. Mais Moshesh, mon père, cherchait la paix sans relâche et il disait toujours : « Peut-être doit-elle venir au moyen de ces étrangers. » Il y avait eu une guerre interminable. Pendant cette guerre, les bestiaux avaient été détruits et le cannibalisme s'était introduit, tellement que beaucoup de personnes furent mangées par leurs semblables. Voilà l'état où nous étions, et à qui aller, à qui demander secours? On ne le savait pas. C'est alors qu'arriva l'Évangile. Mon grand-père paternel a été mangé par les cannibales, mon grand-père maternel a eu, lui aussi, le même sort. Au milieu de toutes ces détresses arriva l'Évangile. Ce fut comme lorsqu'on verse une immense quantité d'eau sur un incendie : le feu s'éteint. La nation trouva la paix, on put bâtir des maisons solides, et réparer les désastres de la guerre. Lorsqu'on vit la paix se rétablir, beaucoup de gens dont les parents avaient été mangés par les cannibales accoururent vers Moshesh pour lui dire : « Tu sais que mes parents ont été mangés, il faut faire justice de ces misérables. » Vous pouvez voir par ces plaintes dans quelle misère nous étions plongés. La honte de ce cannibalisme subsiste encore, à tel point qu'on voit quelquefois des

hommes passer la tête baissée; ee sont d'anciens cannibales. On lit dans leurs regards et leur attitude la honte de leurs forfaits. Nous avons vu par là que le sang humain est une chose d'une valeur inappréciable et qu'on ne peut pas le répandre impunément. Voyez quelle est la misère de l'homme! Ces cannibales ne sont pas devenus tels tout d'un coup; ils ne l'étaient pas à l'origine. C'est un triste fruit de la guerre. Je dirai ee que je sais d'un ancien eannibale à qui je demandais comment il l'était devenu. Il me dit : « Des ennemis étaient venus parmi nous; ees ennemis étaient entrés dans une maison; ils avaient égorgé plusieurs personnes; l'une d'elle était tombée en travers du foyer et le feu avait rôti ses jambes. J'avais grand faim, j'étais à jeun depuis deux ou trois jours, je me laissai aller à prendre de cette chair rôtie, je la plaçai entre mes dents avec quelque dégoût; mais je la trouvai bonne, et c'est ainsi que je suis devenu eannibale. » Tous ees cannibales pourraient en dire autant; e'est à la suite de grandes misères qu'ils sont tombés dans eette dégradation. A eette époque, notre peuple était mort; il n'y avait pas de médecin qui pût guérir une mort pareille. L'Evangile, lui, l'a guérie. La nuit se passerait si je continuais à vous entretenir des misères de mon pays. Quand on vous parle des infortunes de vos pères, vous n'en avez connaissance que par les relations qu'ils ont laissées; moi, je vous parle d'infortunes que j'ai vues de mes yeux, comme j'ai été témoin de la délivrance qui a été apportée par l'Evangile.

Je vous remercie, vous qui nous avez envoyé des missionnaires et qui, en nous les envoyant, avez fait de nous des hommes. Vous nous avez créés une seconde fois. Nous avons eu des malheurs; mais nous sommes devenus un peuple; les bénédictions dont nous jouissons, c'est à vous que nous les devons.

Je remercie l'Empereur qui vous gouverne, qui est votre père, qui s'est intéressé à nous.

Je vous remercie, vous pasteurs, vous anciens de l'Eglise, qui la gouvernez spirituellement, et je vous prie de continuer l'œuvre que vous avez commencée. Il faut persévérer, d'autant mieux que maintenant vous me connaissez et que vous m'avez vu ; Il faut persévérer comme un homme qui, ayant ensemencé son champ, l'arrose et le cultive jusqu'à ce que la récolte soit arrivée à maturité. Je vous remercie surtout à cause de ces hommes que vous nous avez envoyés : MM. Arbousset, Daumas, Casalis, qui se sont donnés à nous, souffrant la faim, la soif, s'exposant à tous les périls, afin de faire quelque chose de nous. Tout ce que je sais, tout ce que je suis, je le suis et je le sais par eux. Ils ambitionnent une autre couronne, la couronne des cieux ; mais mon cœur est ému à leur endroit, et j'ai voulu leur rendre ce témoignage. Ce qui nous a étonné chez ces hommes (M. Casalis fait remarquer que ceci s'applique à tous les missionnaires que le chef a connus), c'est de voir tant de douceur, tant de charité s'allier à tant de courage et de force ; ils ne se sont jamais lassés, nous les avons vus continuer leurs travaux au milieu des guerres, au sein des perplexités, sans jamais se rebuter. Nous nous sommes demandé comment cela se faisait, où ils trouvaient leur force et ce qui les poussait à travailler comme ils le font. — Nous avons découvert que leur force était la force de la vérité, la force que communique l'Évangile qu'ils nous avaient apporté. Ce qu'ils voulaient nous faire comprendre, c'est que l'homme n'est pas ici-bas pour y vivre et y mourir seulement, mais pour se préparer à sa véritable patrie ; ils désiraient que nos âmes fussent sauvées, et ce désir les a soutenus. Ils ont compris aussi nos besoins terrestres et, si la guerre ne nous avait troublés, nous serions une nation civilisée. Pourquoi nos missionnaires ont-ils été persécutés ? On ne peut rien leur reprocher ; ce sont des hommes de paix ; ils l'ont toujours cherchée et se sont même opposés à nous quand nous avons voulu prendre les armes. On les a chassés parce qu'on savait qu'ils étaient le

fondement, la lumière de la nation et que le jour où l'on pourrait les chasser, la nation tomberait dans les ténèbres comme une maison que l'obscurité envahit, comme une maison dont la lampe s'éteint.

Je termine. Vous devez être fatigués, on peut l'être même en étant assis. Je m'arrête là, demandant à Dieu de vous bénir. »

Il serait difficile de décrire l'effet produit par les paroles du jeune chef. Pour notre part, nous apprécions d'autant plus le témoignage qu'il a rendu à la Parole de Dieu et à ses propagateurs, qu'il n'est pas encore au nombre des baptisés, et qu'il n'appartient aux Eglises du Lessouto que par l'éducation et par la fréquentation du culte public.

Avant de lever la séance, Monsieur le président, parlant au nom de l'assemblée, remercie M. Buchanan de l'intérêt qu'il porte à la mission française et donne à Tsékélo l'assurance que les Eglises de notre patrie seront fidèles aux Bassoutos. On chante la doxologie, à laquelle le chef se joint d'une voix forte et harmonieuse, dans la langue de son pays. M. le pasteur Dhombres prononce la prière de clôture, puis un grand nombre d'assistants viennent serrer affectueusement la main de l'intéressant Mossouto dont la parole les a si vivement émus.



TAITI.

DÉPART PROCHAIN DE DEUX OUVRIERS POUR CETTE DESTINATION.

Il n'est malheureusement que trop certain que M. Atger va se voir obligé par l'état de sa santé de revenir en France. Il retarde autant qu'il le peut l'heure où il devra s'arracher

à une œuvre qu'il aime de tout son cœur, mais sa retraite paraît inévitable. Pour combler autant que possible le vide qu'il va faire, nos frères de Taïti ont résolu de confier les fonctions pastorales à M. Viénot. De son côté, le Comité se dispose à faire partir M. Brun (de Marsillargues), le plus ancien des élèves de la maison des missions. Ce frère reçut, il y a plusieurs années, ses premières impressions religieuses dans l'orphelinat de Saverdun. De là il se rendit à Courbevoie, pour se préparer aux fonctions d'instituteur sous la direction de l'excellent M. Gauthey. Ses premiers essais dans l'enseignement se firent plus tard à Bayonne, parmi les jeunes Espagnols dont le soin avait été confié à M. le pasteur Nogaret. Une vocation missionnaire prononcée l'amena à la maison des missions en 1865. L'imposition des mains lui a été donnée à Saverdun, le 12 de ce mois. En décidant qu'il la recevrait dans cette ville, le Comité a voulu reconnaître la part que les directeurs de l'orphelinat ont eue dans la préparation du candidat et resserrer les liens qui nous unissent à l'une des institutions les plus chères au protestantisme français. Le directeur de la maison des missions étant retenu à Paris par la présence de la députation du sud de l'Afrique, la Société a été représentée, en cette occasion, par M. le pasteur Arboussset, auquel il revenait plus qu'à tout autre d'expliquer au futur missionnaire de Taïti les devoirs spéciaux qui l'attendent.

M. Brun s'embarquera très prochainement. Il aura pour compagne de sa vie et pour aide dans ses travaux une fille de M. et Mme Chatenet, chefs d'un pensionnat protestant, fort apprécié par nos coreligionnaires de Paris. L'expérience de l'enseignement que notre jeune sœur a déjà acquise, après s'y être préparée dès son enfance ne pourra que profiter beaucoup à notre œuvre.

Que nos Eglises veuillent bien accorder leur intérêt à ces nouveaux ouvriers et se souvenir d'eux dans leurs prières. Qu'elles se rappellent aussi les embarras que l'état de nos

finances nous crée. Certes, à n'écouter que la prudence humaine, nous nous garderions bien d'accroître ces embarras par de nouveaux envois. Mais de toutes les imprudences, en est-il que l'on puisse comparer à celle que nous commettrions en refusant d'accomplir les devoirs que le Seigneur nous impose par les voies de sa Providence? Frères et sœurs en Christ qui lirez ces lignes, vous comprendrez les luttes qui se livrent dans nos cœurs et les motifs qui nous portent à ne point regarder en arrière après avoir mis la main à la charrue. Venez en aide à la Société des missions; elle n'en eut jamais plus besoin.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

Nous parlions, l'année dernière, d'un projet du gouvernement chinois qui intéressait l'œuvre des missions : celui de fonder à Pékin, avec le concours des Occidentaux, une Université où les jeunes Chinois pourront acquérir les connaissances scientifiques qui assurent aux nations civilisées une si grande supériorité sur les autres. Un journal de Berlin donnait récemment sur ce sujet de curieux détails qu'une feuille française, la *Revue des cours littéraires*, a résumés comme suit :

« Le décret d'institution a été rendu le 26 février 1868, malgré l'opposition des lettrés, menacés dans leurs privilèges. Les professeurs désignés sont en grande partie des Français. L'ouverture des cours a été renvoyée à deux ans, intervalle jugé nécessaire pour élever les bâtiments, pour construire un observatoire, pour faire venir de France et

d'Angleterre les meilleurs instruments, et pour donner aux professeurs le temps d'apprendre le chinois.

« L'enseignement portera spécialement sur l'astronomie et la mécanique, deux sciences depuis longtemps en décadence chez le peuple qui a la prétention de les avoir inventées. Pour flatter la vanité chinoise et la réconcilier avec la création nouvelle, les considérants du décret ne manquent pas de rappeler la haute antiquité de ces sciences dans l'empire du Milieu : les Occidentaux n'ont que le mérite de les avoir poussées plus avant dans l'application et dans le détail; en profitant de leurs travaux, la Chine ne fait que reprendre son bien. Les cours ne seront accessibles qu'à ceux qui auront achevé avec succès leurs études classiques (nous dirions en France qui auront passé leur examen de bachelier), et peut-être la Chine ne fait-elle encore ici que nous reprendre ce que nous lui avons emprunté.

« Un internat sera annexé à l'Université, suivant la maxime des classiques : « Pour travailler avec fruit, il faut séjourner dans l'atelier; pour apprendre efficacement, il faut se tenir constamment auprès du maître. » Des examens auront lieu tous les mois. Il y aura de plus, chaque semestre, un examen de classement, et au bout de trois ans un examen de sortie. Ceux qui satisferont à cette dernière épreuve entreront dans les classes supérieures des lettrés et jouiront, en outre, d'avantages particuliers; les autres continueront leurs études. Enfin l'enseignement sera gratuit et même une rémunération sera attribuée aux élèves « pour les soustraire à toute préoccupation pénible. » Cet *argent de poche* est fixé par mois à 10 taels (environ 8 fr. 50 de notre monnaie). On voit que les Chinois font bien les choses. »

Signalons un autre progrès, plus significatif peut-être encore que le précédent et pour lequel on conçoit que les mis-

sionnaires engagés dans l'œuvre rendent à Dieu de ferventes actions de grâces.

Le gouvernement de Pékin vient d'émettre, en l'adressant spécialement aux habitants de Sou-Chow et de quelques autres villes où les *lettrés* s'étaient montrés très hostiles aux missionnaires, une proclamation conçue dans les termes suivants :

« Qu'il soit connu de tous que les étrangers qui propagent leur religion ne le font pas sans y être autorisés, mais que d'après le traité, il leur est permis de le faire partout et de pratiquer ainsi les devoirs de leur profession. Dernièrement des placards anonymes, affichés dans les rues de la cité de Sou-Chow, annonçaient que tous ceux qui entreraient dans la religion de ces étrangers, seraient maltraités pour cela. Les gens intelligents savent que ces paroles sont fausses, mais les ignorants pourraient les croire vraies et le peuple être ainsi entraîné à commettre des désordres. Ecrire des placards anonymes est toujours contraire aux lois, et les mettre en circulation est une chose que personne ne doit se permettre. C'est pourquoi, nous, les trois Hiens, nous défendons de nouveau toute action de ce genre. Les *lettrés* et tout le monde devraient savoir que partout où il y a des étrangers, il peut y avoir aussi des chapelles ou des églises, et que si des natifs deviennent membres de leurs congrégations, ils le font volontairement, sans y être aucunement forcés. Que chacun donc, à dater de ce moment, s'occupe de ses propres affaires, et ne s'amuse pas à dire des choses vaines, sans fondement, qui ne peuvent que causer des troubles. — Si quelqu'un ose désobéir aux termes de cette proclamation, qu'il sache bien qu'il sera recherché et sévèrement puni. »

Ces déclarations si précises et qu'on pourrait proposer en modèle à certains gouvernements qui se piquent de christianisme, auront-elles pour effet de mettre un terme au mauvais vouloir des *lettrés*, et d'assurer partout les avantages d'une

entière liberté aux missionnaires et aux indigènes disposés à les écouter? S'en flatter serait probablement se faire illusion. La Chine est grande et l'on ne saurait espérer que tous les gouverneurs ou mandarins se montrent également zélés à faire respecter la volonté de l'autorité centrale. Mais la plupart le feront pourtant, et quelques-uns paraissent avoir mis de l'empressement à se montrer obéissants. On écrit de Fuh-Chau, que les mandarins de cette ville se sont décidés à couvrir de leur protection les missionnaires et leurs convertis, en déclarant, dans une proclamation, que les premiers ont d'excellentes intentions, que les œuvres qu'ils font sont louables et que quiconque leur fera du mal en sera rigoureusement puni.

Sous l'influence des mêmes dispositions, un chrétien chinois des environs d'Amoy, nommé O-tau, vient d'obtenir une réparation qui paraît avoir produit une vive impression dans la contrée. A la suite de sa conversion, il y a près d'un an, le chef du village de San-io, qu'il habitait, était parvenu à le dépouiller de ses maisons, de ses champs et à le faire expulser de la localité avec toute sa famille. Mais, en mars dernier, le *Tauntaï*, ou premier mandarin d'Amoy, appelé à se prononcer sur l'affaire, a ordonné la restitution des biens enlevés, cassé la sentence de bannissement et envoyé à San-io un commissaire spécial chargé d'y réinstaller O-tau dans sa demeure, et de défendre au chef du village de s'opposer à la réouverture de la chapelle qu'il avait fait fermer. A cette occasion, le chrétien chinois a donné une preuve de désintéressement qui honore sa foi. D'après la sentence du *Tauntaï*, il devait lui être alloué une indemnité, d'environ 1,500 fr., pour les pertes qui étaient résultées pour lui, pendant un an, de la privation de ses biens et de l'expulsion de sa famille; mais par amour de la paix et pour ne pas irriter la population contre ses coreligionnaires du même village, O-tai a volontairement renoncé à toucher cette somme et s'est contenté de rentrer dans ses possessions. Son retour à San-io a été un

jour de triomphe et de joie pour toute la petite congrégation de l'endroit.

Le nom de Fuh-Chaw, mentionné plus haut, nous fournit l'occasion de citer quelques chiffres bien propres à faire ressortir l'importance des missions protestantes dans l'empire du Milieu.

Depuis 1847, le Conseil américain et l'Eglise épiscopale des Etats-Unis ont chacun une mission dans cette ville; en 1850, la Société de l'Eglise établie d'Angleterre y fonda aussi un poste. Ce champ de travail parut longtemps des plus ingrats. Ce fut en 1856 seulement qu'eut lieu le baptême du premier Chinois sincèrement converti à l'Évangile. Mais, dans les treize ans qui se sont écoulés depuis, l'œuvre a marché d'un autre pas. On compte aujourd'hui, à Fuh-Chaw même ou dans les environs, environ 900 chrétiens évangéliques, répartis entre 40 congrégations; dispersées elles-mêmes sur un espace d'environ trente-cinq lieues en tout sens. Les trois missions possèdent ensemble plus de 60 chapelles, emploient régulièrement une quarantaine d'agents indigènes, font donner une instruction supérieure, en vue des besoins de l'évangélisation, à 120 jeunes gens, et ont organisé plus de 20 écoles primaires où le christianisme est ouvertement enseigné.

Beaucoup de gens trouvent que les progrès de nos missions sont trop lents, et nous accuseraient volontiers d'exagérer quand nous les représentons comme bénies de Dieu. Ces impatientes pensent-ils que les missionnaires de Fuh-Chaw aient perdu leur temps et que leurs travaux n'aient pas droit à quelques éloges?

L'article qu'on vient de lire était composé quand les journaux nous ont fait connaître, d'après une correspondance de Schanghai, un manifeste qui contraste singulièrement avec la libérale proclamation des trois *Hiens* de Pékin.

On a depuis longtemps signalé l'existence en Chine d'un grand nombre de Sociétés secrètes, dites *Mih-ten*, ayant une organisation spéciale, s'occupant des affaires publiques, et souvent assez hardies pour contre-carrer les mesures ordonnées par le gouvernement.

C'est d'une de ces Sociétés, la *Mih-ten* de Y-Tschang, qu'émane la manifestation dont nous parlons. Elle a pour but d'exciter les populations indigènes contre les étrangers et tout particulièrement contre les Anglais, en déclarant que ces gens appartiennent à « une race insignifiante, mal élevée, sans foi ni loi, et habitant dans l'Océan un recoin qui s'appelle l'Angleterre, d'où ils se précipitent de toutes parts comme des pores ou des loups pour faire du tort aux gens, etc.

« Leur principal enseignement, ajoute le manifeste, est celui qui a rapport à Jésus-Christ. Dans leurs congrégations, ils prétendent que tous les hommes sont pécheurs; ils adorent le maître du ciel... Mais ce sont tous des hérétiques et des démons, etc. »

En conséquence, et pour « délivrer le pays de ces abominations, » les membres de la Société se sont engagés « par serment » à mettre en vigueur certains règlements dont quelques traits suffiront à révéler l'esprit sauvage.

Récompense de 10,000 casch à qui aura tué un étranger.

Récompense de 100,000 casch à qui aura brûlé ou détruit un navire à vapeur des étrangers.

Destruction de toute maison louée à des étrangers pour y fonder un établissement quelconque; récompense à qui dénoncera ce genre de transaction, et menace de mort contre tout Chinois « assez égoïste » pour louer sa maison dans un pareil but.

Ordre d'incendier toute jonque ou bateau qui aura servi au transport d'un étranger pour monter, descendre ou traverser la rivière, etc.

On conçoit qu'en présence d'un tel fanatisme, se cachant

dans l'ombre et décidé à l'emploi de moyens pareils, les missionnaires peuvent s'attendre encore à des obstacles, à des dangers, à des épreuves. Mais Dieu veille sur eux, la violence même des colères qu'ils excitent prouve que leurs succès sont remarquables, et l'histoire de l'Eglise du Christ est là pour démontrer que les fureurs de ses adversaires ne l'ont jamais empêchée de conquérir des âmes à la grande cause de la vérité.

UNE INTÉRESSANTE POPULATION.

Aucun missionnaire n'a pu pénétrer ou du moins n'a pu se fixer encore dans les vastes régions qui séparent la Chine des provinces supérieures de la presqu'île *orientale* de l'Inde. Mais il paraît que, malgré cela, on commence à parler de l'Évangile dans ces contrées. Un voyageur anglais, nommé M. Cooper, en a acquis la preuve, et son témoignage est d'autant plus frappant qu'il ne provient ni d'un missionnaire, ni même d'un homme attaché aux doctrines évangéliques.

Obéissant à cet amour de voyages lointains, difficiles et même périlleux, qui pousse dans les contrées les moins explorées un si grand nombre de ses compatriotes, M. Cooper avait quitté Schanghai avec l'intention d'atteindre de là les frontières occidentales de la Chine, puis de traverser le Thibet et de gagner ainsi les possessions anglaises du Punjab. Ce projet ne put être réalisé qu'en partie. Arrivé sur les confins du Thibet, le hardi voyageur en trouva les habitants tellement hostiles que s'engager dans les défilés de leurs montagnes eût été aller au devant d'une mort violente à peu près certaine. Pour échapper à ce danger, il ne vit d'autre moyen que de se diriger, plus à l'est, vers les contrées où prennent leur source, d'une part le Brahmapouter qui coule vers l'ouest, et l'Irawaddi qui va arroser, au sud, le Birman

et le royaume de Siam. Là, il se trouva encore en face de populations peu disposées à se montrer hospitalières ; mais, après bien des détours et des fatigues, il finit par se frayer un passage qui devait le conduire, en suivant l'Irawady, à Prome, ville du Birman anglais. Ce fut là que lui arriva l'incident en vue duquel nous mentionnons ce voyage.

Au premier village qu'il rencontra sur les bords de l'Irawaddy, non loin d'une de ses sources, les gens du lieu le conduisirent vers leur chef, homme d'une taille presque gigantesque, à la figure énergique et noble, un type parfait de ce que sont les habitants de ces hautes régions. L'accueil qu'il en reçut n'eut rien d'alarmant, mais fut caractéristique. Dès les premiers mots : « Vous êtes un blanc, lui dit le chef, mais êtes-vous un des hommes de Dieu ? » Un peu abasourdi par une question si peu attendue en lieu pareil, l'Anglais, qui ne se piquait pas d'être un chrétien, du moins au sens évangélique du mot, répondit d'une manière évasive. Sur quoi le chef, reprenant, lui dit : « Si vous êtes un des hommes de Dieu, je désire que vous nous parliez, à moi et à mes gens, du grand Dieu qui a fait le monde. Quelques-uns des nôtres, ayant descendu le fleuve, ont rencontré des blancs qui leur en ont dit quelque chose. Je voudrais apprendre moi-même à le connaître, et, s'il est possible, devenir aussi un de ses hommes. »

Ainsi pressé, M. Cooper évoqua, du mieux qu'il put, ses souvenirs d'enfance et de jeunesse pour exposer au montagnard les grands faits et les croyances fondamentales du christianisme, tout en ayant par devers lui, il en fait l'aveu, la pensée qu'il parlait là de choses qu'il était loin de connaître assez pour en donner une juste idée. Le chef lui-même parut s'en apercevoir, mais sans renoncer pour cela à son idée. Apprenant que l'étranger désirait descendre le fleuve, il mit à sa disposition un canot, pourvut libéralement à ses besoins, et le fit accompagner par quelques-uns de ses gens qui, en arrivant à Prome, devaient prier instamment

les missionnaires établis dans cette ville, de lui envoyer quelqu'un qui pût leur apprendre, à lui et à sa tribu, ce qu'ils avaient à faire pour devenir des « hommes de Dieu. » La seule faveur qu'il réclamât de son visiteur, en retour des services qu'il lui avait rendus, était d'appuyer cette demande auprès de ses compatriotes *Sahibs*.

Put-il être fait droit à une demande formulée et envoyée au loin (à quarante lieues de distance au moins) d'une manière si propre à éveiller l'intérêt des missionnaires? Le récit que nous avons sous les yeux ne nous le dit pas, mais quoique incomplet sur ce point, il nous a paru digne d'être cité. C'est une preuve de plus à l'appui de cette assertion des missionnaires que dans l'Inde entière, jusqu'aux régions les plus reculées, on entend bruire comme un écho, plus ou moins accentué, des grandes vérités que les messagers du salut prêchent depuis un demi-siècle dans ce pays. Ce progrès de l'Évangile est aujourd'hui de notoriété publique. Bien des Indous le reconnaissent, tout en restant encore attachés eux-mêmes aux idées ou aux pratiques du paganisme. De ce pressentiment à une conversion générale ou à des conversions individuelles très nombreuses, il y a sans doute bien loin encore; mais c'est un progrès pourtant, et qui oserait reprocher aux Sociétés religieuses ou aux hommes à qui on le doit, d'avoir usé leurs forces ou perdu leur temps à la poursuite d'un vain fantôme?



MADAGASCAR.

Nous avons raconté le baptême de la reine des Howas et de son premier ministre dans une des chapelles de la Société des missions de Londres. Un journal anglais a publié, depuis, une lettre qui met en relief l'importance de cet événement et la sincérité des sentiments qui l'ont produit.

Elle nous apprend que les prêtres catholiques romains établis à Tananarive, jaloux de ce succès accordé aux missionnaires protestants, et effrayés du discrédit qu'il pourrait jeter sur leurs propres travaux, avaient conçu le projet d'obtenir de la reine qu'elle assistât à un de leurs offices. Cette demande ayant été dès l'abord repoussée, ils avaient eu recours à des considérations politiques; ils avaient fait valoir leur qualité de Français, et insisté avec tant de persévérance que la reine avait fini par céder. Au jour fixé, en conséquence, c'est-à-dire le 25 mars dernier, la Souveraine, suivie des plus hauts personnages de sa cour, se rendit à la chapelle catholique nouvellement construite dans un des quartiers de la ville. Suivant les usages constants du papisme, en tout temps et en tous lieux, l'édifice avait été décoré avec autant de magnificence et de goût qu'on l'avait pu; festons, guirlandes, statues, tableaux, cierges allumés, riches ornements d'autel, instruments de musique, et, à la place d'honneur, un trône brillant destiné à la reine, rien n'y manquait. A l'entrée du cortège royal, les prêtres officiants, accompagnés, à ce qu'il paraît, du représentant de la France, allèrent à sa rencontre. La Reine les salua courtoisement et s'avança jusqu'au milieu de l'édifice; mais ce fut tout. Arrivée là, son premier ministre, s'acquittant d'une formalité bien connue, lui présenta, au nom de l'assemblée, le *hasina*, c'est-à-dire, la pièce d'argent à laquelle le souverain a droit comme propriétaire de tout édifice public un peu important. La Reine, restée debout, reçut cette sorte de redevance comme elle avait accueilli les hommages du clergé, avec politesse, mais en laissant percer l'intention de retourner immédiatement sur ses pas. Là dessus, le commissaire français la pria de vouloir bien occuper le trône préparé pour elle. Le premier ministre répondit que sa souveraine n'était venue que pour recevoir le *hasina*, et, comme le commissaire insistait avec vivacité, il ajouta que rien dans le traité conclu avec la France n'obligeait

la Reine à prier dans ce lieu. Puis la cour sortit, sans être restée dans la chapelle plus de dix ou douze minutes.

Aussi cette visite, si ardemment désirée et sollicitée, n'a-t-elle pas produit l'effet qu'on en attendait. Il en est résulté au contraire que les auditoires de la chapelle catholique, déjà très peu considérables, le sont encore moins.

« La Reine et la cour, ajoute le correspondant du journal anglais, ont prouvé dans cette occasion leur ferme résolution de ne s'attacher, en fait de religion, qu'à ce qui est parfaitement conforme à l'esprit et aux prescriptions du christianisme évangélique..... La Bible, toute la Bible, et rien que la Bible voilà la devise de ces nouveaux chrétiens, comme elle fut celle des premiers disciples de la Réforme.... Que les prières de tous ceux qui aiment la Bible s'élèvent vers Dieu pour lui demander instamment de bénir la Reine et la cour de Madagascar ! »

Du reste, ce qu'il était facile de prévoir est arrivé. L'impression produite par le baptême de la Reine a rendu le mouvement plus rapide que jamais. « A Ambohipotsi, écrit le révérend M. Toy, j'ai plus de cent catéchumènes qui reçoivent des instructions régulières. Parmi eux se trouvent l'astronome en chef de la défunte Reine, quelques-uns des employés supérieurs de la maison royale actuelle, le chef des officiers civils et plusieurs membres du gouvernement, qui pour la plupart sont des hommes déjà avancés en âge. Cet empressement, que mettent à venir à nous des gens qui naguère faisaient encore profession d'idolâtrie, et dont plusieurs même ont compté dans les rangs des persécuteurs, n'est pas sans danger. Nous sentons parfaitement ce qu'il y a d'humain dans les vues de quelques-uns et ce qui peut en résulter. Mais qu'y faire? Notre devoir tout tracé n'est-il pas d'aller notre chemin tout droit et sans ambage, exposant, avec toute la fidélité dont nous sommes capables, les vrais principes de la foi, et laissant à Celui qui tient les cœurs des hommes dans sa main, le soin de diriger, de pré-

server et de faire arriver à bonne fin l'œuvre qu'il nous a confiée? »

L'année dernière, les diverses congrégations avaient vu s'accroître de 20,000 le nombre de leurs membres. Les missionnaires s'attendent à ce que cette année le chiffre des additions sera pour le moins aussi considérable. De toutes parts, on manifeste le désir de s'instruire, la presse de la mission suffit à peine à fournir assez de livres, et le besoin de nouveaux lieux de culte augmente constamment. « Vous verrez dans nos notes de ce jour, écrit le révérend M. Cousin au Comité de Londres, qu'environ cent congrégations s'adressent à nous pour que nous les aidions à bâtir des chapelles, ou à agrandir celles qu'elles ont déjà. Ce seul fait vous montrera de quel pas notre œuvre marche. Un tiers au moins des chapelles qu'on se propose de construire pourront contenir de 800 à 1,000 auditeurs. »

Les deux missionnaires que nous venons de citer ont entrepris une œuvre dont le besoin se faisait vivement sentir, et dont on comprendra la haute importance. Ils ont ouvert des cours réguliers pour des jeunes Malgaches qui aspirent à devenir pasteurs. « Nous avons commencé, disent-ils, avec près de quarante élèves, non compris d'anciens pasteurs, qui désirent suivre ces instructions le plus régulièrement qu'ils le pourront. Dieu bénira ce travail, nous en avons la ferme assurance, parce qu'il doit contribuer efficacement au progrès de son règne. Jusqu'à ce jour, les jeunes gens se montrent pleins d'ardeur et l'œuvre se présente sous l'aspect le plus encourageant; mais il faut tenir compte de la nouveauté et voir si, cet attrait une fois émoussé, nous aurons à parler de persévérance et de succès solides. Quoiqu'il en soit nous recommandons instamment cette branche de nos travaux aux prières des chrétiens. »

ÉTATS-UNIS.

L'ÉVANGILE PARMİ LES NÈGRES.

Depuis le grand acte de justice qui a rendu la liberté à des millions de nègres, les chrétiens américains de toutes les dénominations, ou à peu près, se sont très activement préoccupés, comme on sait, du devoir d'élever les affranchis au niveau de leurs nouvelles destinées, en pourvoyant avec plus de sollicitude que jamais à leurs besoins religieux et en les instruisant. Un rapport tout récent de l'Eglise presbytérienne nous apprend que le nombre des congrégations de couleur dont cette Eglise s'occupe, s'élève à 71, dont 11 ont été organisées dans le courant de 1868. Pendant la même année, 15 lieux de culte ont été ouverts. Plus de 1,000 individus ont été admis à la communion pour la première fois, et 3,000 enfants ou adultes ont fréquenté les écoles. « Ces succès sont très-encourageants, dit le rapport, mais sont loin de répondre à la grandeur des besoins; l'Eglise demande pour l'aider à étendre cette œuvre, les secours et les prières de tous ses amis. »

Les divers agents employés dans ce champ de travail se louent beaucoup de la soif d'instruction, de la docilité et du bon vouloir des affranchis. On peut dire d'eux aussi qu'ils sont animés d'un zèle exemplaire, et d'un dévouement à toute épreuve.

Le ministre placé à la tête d'un des troupeaux nègres de la Caroline du Sud écrit que ses paroissiens ont souscrit pour plus de 200 dollars (1,000 francs) en faveur des œuvres de l'Eglise. Il pense qu'il serait difficile de trouver ailleurs un troupeau plus bienveillant envers ses conducteurs spirituels, et qu'à vues humaines, on peut être sûr qu'il fera tout ce qu'il pourra pour l'avancement du règne de Christ.

Le même pasteur ajoute : « Dans cette œuvre et dans notre

position, nous avons beaucoup de privations et de peines à supporter. Pendant des mois, ma famille et moi nous avons vécu de pain d'orge, de pommes de terres et de quelques autres légumes; et puis, nous sommes attristés par la pensée de voir nos enfants grandir dans un pareil milieu. Mais nous avons promis à ces gens de rester auprès d'eux, et quand on leur a fait entendre d'ailleurs que nous les quitterions, ils en ont montré tant de douleur que nous sommes bien décidés à continuer de leur consacrer tout ce que Dieu nous donnera de force. »

Une veuve, qui remplit les fonctions de maîtresse d'école dans un poste du même genre, mais plus pauvre encore, écrivait dernièrement au secrétaire du comité :

« Quand reviendrez-vous voir mon école? Si vous saviez comme elle marche bien et que d'heureux changements s'y sont opérés depuis votre dernière visite! Si j'en avais les moyens, je paierais volontiers votre voyage pour vous procurer ce plaisir!... Désirant mieux arranger notre petite chapelle en y faisant mettre des lampes et des pupitres qui manquaient, j'ai organisé une petite vente qui a rapporté environ 30 dollars. Avec cela nous arriverons à notre but, de sorte que la semaine prochaine, quand notre pasteur, actuellement absent, reviendra, il trouvera les lampes suspendues et les pupitres à leur place. Nous jouissons à l'avance du plaisir qu'il en aura... En somme, mon école me donne tant de satisfaction, et tous nos gens se montrent si reconnaissants de ce que je fais pour eux, que je resterai joyeusement à mon poste aussi longtemps que Dieu m'accordera d'y accomplir quelque bien. »

Une autre maîtresse d'école, jeune orpheline qui est à l'œuvre depuis trois ans, écrit au même secrétaire :

« J'apprends, par le journal de notre Eglise, que vous avez besoin de fonds pour envoyer un catéchiste dans une congrégation d'affranchis. Retenez sur mon traitement 10 dollars (50 francs) par mois, pendant un trimestre, et affectez-les à

cet objet. Les chrétiens ne sauraient être trop attentifs à l'obligation d'éclairer ces enfants de l'Afrique. C'est le plus grand bienfait qu'on puisse leur procurer ici, et n'est-ce pas, de plus, un excellent moyen de travailler à répandre la connaissance de Jésus-Christ dans leur ancien pays ? »

Ces derniers récits témoignent du dévouement des agents employés à l'œuvre. Il en est d'autres qui ne font pas moins honneur à la libéralité des simples membres des Eglises de couleur. Nous n'en citerons qu'un.

Des députés du Comité de l'Eglise presbytérienne, visitant une congrégation affranchie de la Georgie, furent témoins de la manière dont se font les collectes destinées à l'œuvre.

« Après le sermon et la prière finale, disent-ils, le vénérable pasteur noir qui dirige l'Eglise fit ressortir, en quelques termes bien sentis, l'importance de la collecte qui allait avoir lieu et que « le Seigneur lui-même recommandait, » ajouta-t-il. — Il indiqua ensuite un cantique, pendant le chant duquel chacun devait, suivant l'usage, venir déposer son offrande sur une table placée devant la chaire. Un membre du troupeau était chargé d'inscrire les noms de ceux qui, n'ayant pas d'argent sur eux, promettaient de donner ce qu'ils pourraient dans le courant de la semaine. Le chant commencé et, pendant qu'il se continue avec un entrain qui remue le cœur, tous les assistants vinrent l'un après l'autre, sans ostentation mais avec aisance, et comme accoutumés à ce pieux exercice, mettre leur pite ou leur pièce d'argent sur la table. L'un donnait un ou deux dollars, un autre dix cents (50 centimes) sans cesser pour cela de s'associer au chant de la congrégation. La manière dont un vieillard s'y prit m'émut tout particulièrement. Sa femme se trouvait assise loin de lui, de l'autre côté de la chapelle. Il alla la chercher, la prit par la main comme il eût fait d'un enfant, lui mit une pièce d'argent entre les doigts, et tous les deux, s'approchant ainsi de la table, y placèrent chacun son offrande.

« L'hymne achevée, la collecte l'était aussi ; le pasteur et

le chantre y prirent part, et l'un des anciens, ayant compté le produit, annonça qu'il s'élevait à 78 dollars (390 francs). Une dernière prière fut ensuite prononcée, la bénédiction donnée, et l'assemblée congédiée.

« Nous apprîmes que l'année dernière, le total des collectes faites dans la même chapelle, pour les pauvres, pour l'entretien du culte ou pour l'œuvre des missions, avait dépassé le chiffre de 3,000 dollars. On ajouta que, selon toute apparence, la moitié de cette somme suffirait pour acheter tout ce que peuvent posséder les membres de la congrégation. Quel exemple et que nos vieilles Eglises de blancs seraient plus bénies qu'elles ne le sont, soit dans leur propre sein, soit dans les œuvres qu'elles ont à faire au loin, si elles savaient aussi bien comprendre que donner « suivant ce que l'on a et avec gaieté, » est un des actes même du culte qu'elles doivent rendre au Seigneur ! »



GRÈCE.

LE RÉVÉREND DOCTEUR JONAS KING.

La cause des missions évangéliques en Orient vient de perdre un de ses plus fidèles serviteurs. Le révérend docteur Jonas King, le pieux missionnaire américain qui, depuis près de quarante ans, s'était dévoué à l'évangélisation d'Athènes et de la Grèce, est entré dans son repos le 22 mai dernier, à l'âge de 77 ans.

Appartenant à une famille du Massachussets, très attachée aux croyances puritaines, mais peu favorisée des biens de la terre, Jonas King avait dû, pour s'instruire en vue du saint ministère, déployer une force de volonté qui, dès sa jeunesse, avait révélé en lui l'homme des dévouements actifs et persévérants.

Nommé, en 1821, professeur de langues et de littérature orientales au collège d'Amherst, il était venu passer quelque temps à Paris, pour y étudier ces branches de la science plus à fond qu'il n'aurait pu le faire alors dans son pays. Mais ce fut là qu'il plût à la Providence d'imprimer à sa vie une direction différente.

Un missionnaire de ses amis, nommé M. Fisk, employé déjà en Orient par le Conseil américain des missions, conçut la pensée de fonder une mission à Jérusalem, et demanda au jeune professeur de venir l'aider à réaliser ce projet. Jonas King vit dans cette invitation un appel de la Providence. Il se mit pour trois ans à la disposition du Conseil américain, et, dès le printemps suivant (1823), il fit son entrée dans la vieille et sainte cité du peuple de Dieu.

Au bout de ces trois ans, employés aux travaux de la mission avec une activité qui a laissé des souvenirs, le jeune missionnaire retourna aux Etats-Unis, et y rendit de précieux services, en plaidant la cause des missions dans les Eglises de l'Union. Mais, à cette époque, les malheurs de la Grèce, cruellement opprimée et ravagée par les armées turques, avaient excité aux Etats-Unis, comme dans beaucoup d'autres pays, une commisération qui ne se borna pas à de vaines condoléances. Un Comité de dames philhellènes proposa au jeune orientaliste d'accompagner jusqu'à destination un important envoi de secours préparé en vue de ces misères. Ramené ainsi, en 1828, dans un pays qu'il avait déjà visité en passant, il regarda comme un devoir de s'y fixer en vue de l'Évangile, contracta dans ce but un nouvel engagement avec le Conseil américain des missions, et quand, en 1831, les Turcs eurent évacué Athènes, il se décida à en faire le centre d'une mission qui devait rayonner de là sur tout le pays. Son mariage avec une jeune femme de Smyrne, appartenant à l'Église grecque mais en parfaite communion de sympathie et de foi avec lui, devait lui faciliter et lui a constamment facilité, en effet, l'accomplissement de sa tâche.

Raconter les travaux du docteur King à Athènes pendant les trente-neuf ans qu'il y a vécu, dépasserait les limites où nous devons nous tenir. En apprécier les résultats, et surtout les indiquer en chiffres, serait également difficile, mais tous ceux qui ont pu juger de cette œuvre s'accordent à dire que le docteur King a exercé en Grèce une influence des plus salutaires. Par ses prédications, par ses écrits, par son caractère, il a contribué plus que personne à faire disparaître les préventions de ce peuple contre la foi évangélique. Des nombreux élèves quise sont pressés autour de lui, plusieurs n'ont pas craint de se déclarer hautement protestants ; l'habitude de lire les Saintes Ecritures s'est introduite dans les écoles ; si la Bible a un libre cours en Grèce, c'est surtout à son influence qu'on le doit, et lui-même en distribuait chaque année un grand nombre d'exemplaires.

Obligé, à diverses reprises, de combattre les prétentions despotiques du clergé grec, cette lutte lui avait valu plus d'une épreuve. Elle avait été poussée si loin, en 1852, qu'à la suite de quelque agitation populaire, habilement exploitée par ses adversaires, un tribunal condamna le missionnaire à 15 jours de prison et à l'expulsion du royaume. Mais ce jugement était et parut tellement contraire à toutes les lois de l'équité, que les 15 jours d'incarcération se réduisirent à un, qu'un décret royal révoqua la sentence d'exil, et que le gouvernement grec indemnisa le docteur des pertes que cette affaire lui avait occasionnées.

Ecrivant le grec moderne avec la même facilité que sa langue maternelle, le docteur King a traduit dans cet idiome un assez grand nombre de traités anglais, et composé lui-même plusieurs écrits religieux, qui ont été beaucoup lus et le sont encore. L'un d'eux, intitulé : *Lettre à l'évêque de Carystie sur les honneurs rendus à la Vierge Marie, le culte des images, etc.*, a été traduit du grec en français, et imprimé à Paris en 1867.

Dans cette même année, le pieux missionnaire, après avoir

fait, pour cause de santé, un assez long séjour aux Etats-Unis où ses longs et pénibles travaux étaient appréciés à leur juste valeur, avait repris le chemin du pays dont il avait fait sa seconde patrie. Sa fin a été ce que pouvait être la fin d'une vie si bien remplie, celle d'un chrétien qui s'endort avec confiance entre les bras du Dieu qu'il a aimé et servi.

VARIÉTÉS

MORT ET FUNÉRAILLES D'UN ROI DE L'INDE.

Le christianisme ajoutera-t-il, un jour, l'Inde entière aux nombreux pays dont il a fait la conquête? A cette question les missionnaires, s'appuyant sur les promesses de l'Évangile, répondent hardiment par l'affirmation, et beaucoup d'Indous eux-mêmes, laissent, à cet égard percer des pressentiments qu'on peut regarder comme un remarquable signe des temps.

Mais l'Inde est grande, les populations sont immenses et, dans les parties du pays où l'influence anglaise ne s'est encore fait sentir que d'une manière indirecte, on retrouve encore toutes vivantes les superstitions les plus bizarres et des mœurs évidemment inconciliables, non-seulement avec les idées chrétiennes, mais avec les progrès ordinaires de la civilisation, telle que la comprennent les nations échappées depuis longtemps aux ténèbres de la barbarie.

L'année dernière, un de ces royaumes indous qui, tout en devenant tributaires de l'Angleterre, ont conservé leurs Rajahs ou souverains particuliers, le royaume de Mysore, perdit le prince qui, depuis de longues années, occupait ce

trône, illustré jadis par Hyder Ali et par son fils Tippo Saëb, les alliés de la France au dix-huitième siècle.

La relation suivante, que nous reproduisons d'après le journal le *Peuple*, nous apprend comment était mort ce prince et quels honneurs furent rendus à sa dépouille mortelle.

On ne verra paraître, dans ce récit aucune de ces pratiques cruelles qui trop souvent dans les contrées païennes ensanglantent la tombe des chefs ou des rois. Ces coutumes atroces n'ont pas cours au Mysore, du moins actuellement; et, nulle part dans l'Inde les autorités ou l'influence anglaise ne leur permettraient de se produire au grand jour. Mais les instincts féroces qui poussent l'homme naturel à l'effusion du sang ne sont pas la seule folie que le christianisme aspire à faire disparaître du monde païen. L'absurdité des usages qu'on va voir suffit pour démontrer l'importance des travaux missionnaires et en faire désirer le succès.

« Depuis quelque temps, dit notre récit, le Rajah s'affaiblissait à vue d'œil. Les brahmes et les membres de la famille royale, voyant approcher le moment où le vieux roi allait mourir, le firent porter hors de ses appartements et le placèrent sous la véranda extérieure. L'usage ne permet pas à un Indou de caste de rendre le dernier soupir dans l'intérieur de sa maison. C'est là que le roi attendit son dernier jour et reçut même la visite des autorités anglaises.

« Les prières païennes et les aspersiones de tous genres ne furent pas épargnées. Le grand *gourou* implorait Vichnou; les *saniassés* (religieux indous voués au célibat), invoquaient Siva. L'heure suprême approchait. Les parents du roi, désireux d'obtenir sa bénédiction, lui versent du lait dans la bouche; ils y introduisent aussi de l'eau puisée dans le Gange. La nature succombe enfin, et *Darma-Rajah* expire.

« On emporte aussitôt le corps et on le dirige vers l'entrée principale du palais. Mais, afin que la demeure royale ne soit point souillée par un cadavre, on fait un long circuit

à l'extérieur. C'est devant l'entrée du palais que la famille royale, les brahmes et tout le peuple viennent contempler une dernière fois ses traits; c'est là aussi que se fait l'opération du bain, accompagnée des cérémonies ordonnées par les brahmes.

« Le lendemain, dès onze heures du matin, le bruit du canon annonce la cérémonie des funérailles. La foule se dirige vers le cimetière royal, distant du palais d'environ un demi mille.

« En tête du cortège s'avance un éléphant dont le cornac tient un parasol d'or. Il est suivi d'un autre éléphant caparaçonné d'or et orné de deux clochettes d'argent qui lui battent les flancs.

« Son conducteur est à pied, car personne, pas même le roi, ne peut monter cet éléphant que l'on vénère à l'égal d'une divinité. Il porte sur le front le *trinamâ*, triangle formé par deux traits blancs et un trait rouge. Le dieu-cheval marche au troisième rang. Ce n'est encore qu'un dieu en herbe, car Vichnou, suivant une simple croyance, ne doit s'incarner dans le cheval qu'à la fin du monde. Ce cheval est richement caparaçonné et porte sur le front le *namâ* horizontal, dans lequel est inscrit *Krichnou* (appellation royale). Il est orné d'une guirlande de fleurs, comme l'éléphant qui le précède.

« On distingue ensuite la vache-déesse, caparaçonnée d'or, portant le *namâ* et conduite par une corde en soie. Viennent enfin les statues des divinités hindoues : Siva, Vichnou, Bassoa, le Serpent, le Scorpion, le Triton, le Porc, le Paon, la Tortue, le Limaçon, que l'on regarde comme autant d'incarnations de Vichnou. Les *saniassés* accompagnent leurs divinités.

« Les porte-lances, les silédors, les cipayes, les éléphants chargés du fauteuil royal et de grosses caisses en argent, précèdent immédiatement le corps du défunt, que portent,

sur un palanquin découvert, huit personnages de la famille et de la caste du roi.

« Pendant tout le trajet, on répand sur le corps des fleurs mêlées d'une poussière dorée et argentée. On jette au peuple d'innombrables roupies (la roupie d'argent vaut 2 fr. 50 c.) Les musiques royales jouent sans discontinuer, mais leurs grands accords sont couverts par les gémissements, les lamentations, les cris d'une foule immense, accourue de Mysore.

« Lorsque le corps est arrivé au cimetière royal, les brahmes commencent leurs aspersion. Vers les trois heures du soir a lieu la cérémonie de la combustion. Les brahmes font évacuer la place et se livrent aux apprêts de cette opération suprême.

« Un bûcher formé de bois de sandal, haut d'environ quatre pieds et long de six, se dresse à dix pas du cadavre. Les brahmes y déposent le corps du roi, et son petit-fils, approchant du bûcher une torche résineuse, y met le feu. Dès que la fumée s'élève, la foule s'agite; les musiques se font entendre; bientôt, ce n'est plus un bruit humain, ce sont les mugissements d'un océan en courroux. Pour activer le feu et pour accomplir un rite, on jette sur le bûcher du riz et du beurre fondu (*ney*). Puis, le petit-fils du roi prend un *codam* plein d'eau consacrée — cet instrument est un pot en terre percé de trois trous — et fait trois fois le tour du bûcher. Il jette ensuite son *codam* et s'éloigne sans regarder en arrière.

« Dès que le corps est consumé, on distribue aux brahmes les ornements et les habits du roi. On y ajoute un troupeau d'environ soixante bœufs et des roupies proportionnellement à leur dignité. Les pauvres reçoivent à leur tour une somme d'argent assez considérable. Le premier ministre donne même à la foule la permission de dévaster le magnifique jardin royal. C'est à qui grimpera le plus vite sur les cocotiers et s'emparera des plus beaux fruits.

« La cérémonie du lavage des cendres a lieu le troisième jour après le décès. Le même cortège que celui du jour des funérailles quitte le palais. Le petit-fils du rajah s'avance à pied. On agite sur sa tête plusieurs éventails. Au cimetière est placée une statue en pierre qu'on a revêtue des ornements royaux ; elle représente le monarque défunt. On verse entre ses lèvres du lait apporté dans un vase doré. On dispose autour de la statue une vingtaine de feuilles de bananier, façonnées en forme de plats et couvertes des mets dont le rajah avait coutume de se nourrir.

« Tout le monde s'éloigne afin de permettre aux corbeaux de prendre leur part de cette nourriture royale. Les corbeaux d'ordinaire ne se font pas prier ; mais, dès qu'ils ont donné quelques coups de bec pour le compte du roi, ils sont écartés respectueusement par la foule qui se précipite ensuite en désordre sur les plats. C'est le signal d'un pillage indescriptible.

« On procède ensuite au lavage des cendres, qui se fait au moyen de lait de coco, L'opération terminée, les brahmes font trois parts des cendres royales : l'une est jetée dans le Caveré, rivière sacrée ; une seconde part est envoyée à Nangangoudy, lieu également sacré ; la troisième est destinée à Nassipoor. Ce qui reste des ossements et des autres débris du mort est enfermé dans une boîte de sandal et transporté à Bénarès, la ville sainte, pour y être jeté dans le Gange. En passant par les ondes de cette grande divinité, l'âme royale, suivant la croyance populaire, ne saurait manquer de jouir de la félicité céleste.

« Durant onze jours, on distribue d'abondantes aumônes aux pauvres.

« Le onzième jour, nouvelle cérémonie, nouvelle procession. Le petit-fils du rajah se rend à l'étang, où, en signe de deuil, on lui rase la barbe et la chevelure. Dans le pandel voisin, un magnifique repas est préparé pour les brahmes.

« Enfin, le trentième jour du deuil, il y a de nouvelles cérémonies, mais qui le cèdent aux premières en solennité.

« Tels sont les hommages qu'on a rendus à la dépouille mortelle et à la mémoire du dernier rajah de Mysore. »

Une autre fois, nous pourrions raconter la manière dont fut installé et couronné le nouveau rajah, un enfant de cinq ans que le rajah défunt avait désigné lui-même comme son successeur.

NOUVELLES RÉCENTES

UNE FÊTE DE MISSIONS.

Le 13 juin dernier, l'Eglise de Beaucourt (Haut-Rhin), eut une de ces fêtes édifiantes que nous voudrions voir se multiplier partout où les populations protestantes sont assez agglomérées ou rapprochées pour le permettre. Les membres de cette Eglise et un grand nombre de fidèles des paroisses environnantes, s'étaient réunis pour s'occuper ensemble de l'œuvre des missions et prier en sa faveur. M. le pasteur Banzet, d'Héricourt, leur donna d'intéressants détails sur l'histoire d'une des missions les plus importantes de l'Inde, et M. le pasteur Bernard, de Mulhouse, prenant pour texte Matt. IX, 35-38, y fit entendre, sur le devoir de propager l'Evangile, de pressants appels, entremêlés de récits propres à faire ressortir l'importance de ce genre de travaux.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Une correspondance de Bâle, adressée à la *Semaine religieuse* en date du 5 août, lui donne une triste nouvelle.

On sait que la Société des missions de Bâle et celle de Brême ont fondé dans ces régions des stations florissantes. Une épreuve terrible vient de frapper ces œuvres et en menace jusqu'à l'existence. Dix mille Achantis, nation féroce de l'intérieur, ayant fondu sur elles à l'improviste, ont occupé la station bâloise d'Anum et deux stations des missionnaires brémois. Un des missionnaires, M. Ramseyer avec sa famille et un agent laïque, M. Kichme, sont tombés au pouvoir des envahisseurs. Il paraît cependant qu'ils sont bien traités, mais sans pouvoir donner de leurs nouvelles.

« Si ces Achantis continuent leur marche, ajoute le correspondant bâlois, toutes nos stations seront en danger, car le gouvernement anglais ne paraît guère en état de les retenir. Le Seigneur seul est notre haute retraite. »

INDE.

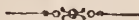
On s'occupe de fonder à Luknow, l'une des grandes villes indoues les plus septentrionales, une association littéraire qui, sous le nom de *Société de l'Himalaya*, aura pour but de recueillir autant d'informations que possible sur la géographie de ces gigantesques montagnes, ainsi que sur les langues, les mœurs et la religion des populations aborigènes qui les habitent. — Ces renseignements pourront être utiles à la cause des missions évangéliques dans cette partie du monde encore si peu connue.

Eugène CASALIS, directeur.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



AFRIQUE MÉRIDIONALE.

LES STATIONS DU LESSOUTO ; DÉCISION RELATIVE A MOTITO.

Notre avant-dernière livraison contenait le rapport général de nos missionnaires sur l'état de leur œuvre au moment où le retour de la paix leur a permis de se réunir. On sera bien aise de connaître les arrangements qu'ils ont faits pour tâcher de rendre à leurs travaux leur ancienne extension.

Aucun changement n'a eu lieu dans le personnel des stations où l'œuvre n'a pas été discontinuée pendant la guerre. M. Jousse reste chargé du troupeau de Thaba-Bossiou et de la surveillance des annexes qui se rattachent à cette importante localité.

M. Maitin demeure également à *Bérée* et continuera à jouir de la collaboration de M. Duvoisin. Toutefois, ce dernier se considérera comme plus spécialement chargé d'un district considérable qui s'étend entre *Bérée* et *Léribé*. Il le visitera fréquemment et y disposera tout pour la fondation éventuelle d'un établissement nouveau.

M. Mabile a la charge pastorale de *Morija* et de ses nombreuses succursales. Cette charge à elle seule dépassant presque les forces de notre frère, il a dû renoncer à la direction de l'école normale qu'il a mis tant de zèle à fonder.

C'est M. Dyke qui le remplace dans ces fonctions. L'établissement se trouvant à quelques pas seulement du presbytère, M. Mabilley y donnera quelques leçons. C'est ce que fera également M. Casalis, dont le domicile est définitivement fixé à Morija.

Hermon, perdant les services de son fondateur M. Dyke, sera désormais desservi par M. Rolland fils. Il est probable qu'une très-grande partie de l'ancien troupeau de Béerséba s'y ralliera autour de lui.

M. Germond reprend ses travaux à *Thabana-Moréna*. Il a pour l'encourager le souvenir du rapide développement que l'œuvre du Seigneur avait pris en cet endroit avant la guerre. M. et Mme Maeder ont été invités à réoccuper, près de là, l'importante succursale de *Siloé*. L'état de santé de notre sœur, que les suites d'une attaque de paralysie ont considérablement affaiblie faisait douter que son mari pût reprendre immédiatement ses travaux.

M. Cochet a reçu provisoirement la charge pastorale de *Béthesda*. M. Gosselin y reste avec lui. Cette station va servir de retraite à M. Rolland père. Il a heureusement recouvré la vue, mais des infirmités produites par l'âge et par quarante années de travaux incessants, ne lui permettent plus de porter le fardeau d'une Eglise. Sa grande expérience, la vénération que les indigènes ont pour lui, le bonheur qu'il éprouve à leur consacrer, chaque jour, des heures entières d'entretien, porteront encore de beaux fruits à la gloire de Dieu.

L'asile de *Masitisi* est adopté comme station permanente. On sait quels succès M. Ellenberger a déjà eus dans cet endroit. Il n'est pas probable que toutes les personnes qui s'étaient réfugiées auprès de notre frère restent là, mais plusieurs s'y sont fixés définitivement, et d'ailleurs la population primitive constitue à elle seule un beau champ de travail.

M. Keck n'a pas quitté la station de *Maboulélé* malgré la position précaire que lui ont faite les arrangements du gouvernement avec l'Etat-Libre. Avant de rien décider touchant

cet endroit et *Mékuatling*, on attendra de voir quels seront les résultats des démarches de M. Daumas en Europe. On peut en dire autant au sujet de *Hébron* et du *Nouveau Béerséba*.

M. Lauté est encore dans la petite ville coloniale de Smithfield, où il s'était réfugié après ses malheurs pendant le siège de Thaba-Bossiou. On apprendra avec regret que sa constitution a été fortement ébranlée, et que l'état de sa santé le porte à différer encore le moment de sa rentrée dans le Lessouto.

M. Coillard, après avoir rempli une mission spéciale à Motito, a revu sa chère station de *Léribé*. La prépondérance que les Boers exercent encore dans ces quartiers ne lui avait pas permis, lors du départ de ses dernières lettres, de s'installer définitivement chez lui. Tout porte à croire qu'il pourra bientôt le faire, si nos désirs et les siens à cet égard ne sont déjà réalisés.

Ceci nous amène à informer nos lecteurs d'une importante décision que le comité vient de prendre concernant Motito et ses dépendances. Il a remis cet établissement à la Société des Missions de Londres qui s'en est chargée de grand cœur et en est désormais responsable. Situé à plus de cent lieues du Lessouto, Motito était depuis longtemps enclavé et comme perdu au milieu des stations de la Société nommée ci-dessus. L'unité de l'œuvre n'en a pas souffert aussi longtemps que M. Frédoux a vécu, grâce à l'intimité des relations qu'il entretenait avec son premier voisin, M. Moffat, dont il avait épousé la fille. L'inconvénient eût pu se manifester sous la direction de nouveaux missionnaires. D'ailleurs, les rapports de M. Coillard ont convaincu le Comité qu'il y avait là à entreprendre des travaux de relèvement et d'amélioration au-dessus de nos forces. Il eût fallu faire partir de France et installer à grands frais deux ouvriers au moins. La situation critique de nos finances ne nous permettait pas d'y songer. Enfin, au désavantage, déjà mentionné, de l'isolement, s'ajou-

taut cette considération décisive que Motito a cessé d'être la clef du Nord. Depuis la découverte du pays des Bapéris, qui est infiniment plus fertile et plus peuplé que celui des Battapis, c'est par là que les habitants du Lessouto et de la colonie du Cap se mettent en relation avec les populations centrales du continent. Si nous devions un jour nous étendre jusqu'à elles, nos missionnaires suivraient une ligne de direction qui passe à plus de cinquante lieues à l'Est de ce que l'on appelait autrefois la porte de l'intérieur. — Malgré la force de ces raisons, ce n'est pas sans douleur que nous quittons ce poste, auquel se rattachent les plus anciens souvenirs de notre mission africaine, où nos frères Lemue, Rolland, Pellissier ont fait leurs premières armes, et dont le nom rappellera toujours à nos Eglises celui du martyr Frédoux. Ce qui nous console, c'est qu'il y a là des âmes gagnées à Jésus-Christ, c'est qu'on a vu là, dans maintes demeures autrefois païennes, la foi triompher des terreurs de la mort, c'est que l'œuvre commencée par nos frères est impérissable. Bien qu'elle soit présentement en souffrance, elle se relèvera très certainement sous les soins d'une Société qui a toute notre confiance et dont les ressources égalent le zèle.

Lettre de M. MARILLE.

Morija, 10 juin 1869.

Chers et honorés directeurs,

C'est aujourd'hui le neuvième anniversaire du commencement de mon ministère à Morija. Je ne saurais assez louer mon Dieu pour les bénédictions, les encouragements, les succès qu'il m'a accordés; mais je ne puis pas non plus ne pas confesser que j'ai souvent été trop indifférent aux inté-

rêts éternels de ceux qui m'entourent, trop peu attentif aux devoirs sacrés de ma charge.

Mais si le Seigneur m'a trouvé infidèle, froid, incapable, je le prie de me rendre plus fidèle, plus zélé, plus propre à son œuvre, et je ne doute pas que vous ne m'aidiez sincèrement à lui demander une nouvelle mesure de sa grâce intérieure, de son Esprit sanctifiant, pour qu'à l'avenir son nom soit glorifié plus entièrement que par le passé. Que la devise de Jean-Baptiste devienne de plus en plus la mienne, de telle sorte que quoiqu'il arrive, succès ou désappointements, joies ou douleurs, il nous soit donné, à moi et à ma chère compagne, de dire et de faire toujours davantage que « Jésus croisse et que nous décroissions. »

Certainement je ne regarde pas, d'une manière absolue, le nombre des membres inscrits sur les registres de mon Eglise comme une preuve certaine de succès. Cependant, les chiffres expriment peut-être plus qu'autre chose les progrès *visibles* du royaume de Dieu. Je voudrais être sûr que la vie intérieure du troupeau croît en raison du nombre des âmes qui se déclarent pour Christ. Je vois du zèle pour l'avancement du règne de Dieu ; mais il est possible que chez plusieurs, ce zèle ait trop pris la place de la vie intérieure et cachée. Je vois que les chrétiens en général se gardent soigneusement des coutumes du paganisme, mais est-ce à dire que ce soit surtout par amour pour Jésus ? n'est-ce peut-être pas par crainte d'être repris ou exclus de la communion de l'Eglise ? Cependant, à cet égard, je puis assurer que quand un membre souffre, il y a chez les anciens et les catéchistes, qui ont plus ou moins entre les mains la surveillance du troupeau, plus de compassion que de rigueur, plus de désir d'aider et de relever que de faire entendre des remontrances sévères.

Les services du dimanche sont en général assez bien fréquentés, surtout le service du matin. Celui de l'après-midi est, pour trois dimanches dans chaque mois, un catéchisme

par questions et réponses. Je trouve qu'il est très difficile d'amener les auditeurs à répondre; quelques-uns seulement, et presque toujours les mêmes, s'efforcent de nous satisfaire à cet égard. Le quatrième dimanche, nous avons, dans l'après-midi, un service de prières. La semaine, nous avons deux classes de catéchumènes; l'une se tient le lundi, l'autre le vendredi. Celle du lundi est composée des personnes qui se convertissent, enfants et adultes; celle du vendredi réunit les enfants des chrétiens et les enfants qui font profession de s'être déjà donnés au Seigneur; ces derniers assistent donc à deux classes par semaine. Le mercredi dans l'après-midi, nous avons une réunion de prières; ici, elle n'est guère fréquentée que par les gens de la station. Il faut dire que tous ces services du dimanche et de la semaine ont lieu également dans les annexes. Une fois par mois, je réunis les catéchistes et les maîtres d'école, pour faire avec eux la revue de leurs travaux, et surtout pour lire avec eux la parole de Dieu. Il est indispensable que nos compagnons d'œuvre bassoutos apprennent à sonder les saintes Ecritures, à comparer les textes; autrement leur propre fonds serait bientôt épuisé. Nous parlons aussi de la prédication, de la cure d'âmes, en un mot de tout ce qui a rapport à leur œuvre. Ce qui me fait grand plaisir, c'est de voir avec quelle avidité ces catéchistes reçoivent nos enseignements et nos directions. Je n'ai pas encore eu, grâce à Dieu, l'occasion de voir aucun d'entre eux s'enorgueillir de ce qu'il savait, ou de la charge qu'il remplissait. Tous, jusqu'à présent, se sont montrés empressés à corriger ce qui pouvait ne pas être juste ou utile dans leur méthode ou leur manière de voir. — Les candidats au baptême des annexes doivent aussi se rendre à Morija une fois par mois. Ma surveillance s'étend de la sorte sur l'œuvre entière.

La réunion des catéchistes a lieu le vendredi de la semaine qui suit le premier dimanche du mois; c'est demain qu'elle se tiendra. Malheureusement pour nous — heureusement pour

lui — l'un d'eux n'est plus des nôtres : Mikaële Pitso, baptisé par M. Arbousset, travaillait depuis longtemps à propager l'Évangile à Tsuéneng, lieu de sa résidence. Un bon nombre de personnes avaient été converties par son moyen. L'année dernière, je le plaçai dans un endroit appelé Boléka, le maître du village de Tsuéneng ne le laissant pas parfaitement libre d'employer son temps comme il l'entendait. Il quitta Tsuéneng en octobre ou novembre 1868, et fonda une annexe à Boléka. L'état politique du pays m'ayant pendant longtemps empêché de visiter cette localité, ce ne fut que le mois dernier que je pus, accompagné de mon Église, procéder à l'installation. M. Dyke prit part aux services, ainsi que plusieurs catéchistes. Mikaële, quoique déjà atteint de la maladie qui devait l'emporter quinze jours plus tard, promit d'annoncer l'Évangile avec vérité et pureté. C'était un homme ferme, humble, débonnaire, mais en même temps très zélé. Quelques jours plus tard, il nous faisait dire qu'il était très malade. Il était atteint d'une espèce de fièvre typhoïde, qui, depuis la famine de 1866, n'a presque pas quitté le pays. Malgré la saison tempérée de l'automne, cette fièvre est plus perniciense que jamais ; il n'y a presque pas de village où elle n'ait fait son apparition. Tous les secours médicaux furent inutiles. Mon beau-frère visita Mikaële plusieurs fois, j'allai également le voir moi-même ; le Seigneur avait ses vues particulières sur lui. Sa femme et un de ses enfants étaient malades en même temps et de la même maladie ; à l'heure qu'il est, ils ne sont pas encore hors de danger. Il paraissait s'attendre à sa fin prochaine. Quand je le vis, il ne parlait déjà plus que difficilement ; il me dit que jamais il n'avait senti l'Esprit de Dieu agir avec autant de puissance dans son âme, qu'il avait eu quelques craintes tout d'abord au sujet de ses péchés, mais que maintenant il pouvait se confier pleinement en Jésus. Des anciens de l'Église le visitèrent aussi ; l'un d'eux l'exhorta jusqu'à la fin. Bien qu'il ne pût plus parler, il écoutait avec avidité ce qu'on lui disait.

Ainsi s'en est allé le premier de nos catéchistes, et l'un des plus fidèles. Nous l'avons enterré hier, pleins de tristesse, mais croyant fermement que la semence qu'il a répandue portera ses fruits. A Boléka même et dans les environs, plusieurs personnes ont été converties par sa prédication. Le chef du village désire beaucoup que Mikaële soit remplacé. Nous allons nous occuper, demain même, de lui chercher un successeur.

Mais je me suis laissé aller à parler de notre cher Mikaële, et j'oublie que j'ai commencé en disant que je voulais récapituler ce que le Seigneur m'a donné de voir depuis mon arrivée à Morija, en 1860.

151 personnes de plus ont été baptisées ou reçues à la communion de l'Eglise ;

291 enfants ont été baptisés ;

88 mariages ont été bénis ;

34 renégats repentants ont été réadmis ;

40 membres sont morts dans la paix du Seigneur ;

8 annexes ont été fondées, et nous employons 12 catéchistes et maîtres d'école (je ne compte plus Mikaële), dont deux sont destinés à occuper une neuvième succursale chez Ramakau.

Nous avons présentement, comme je l'ai dit dans une précédente lettre, plus de 300 candidats au baptême. Les écoles fonctionnent régulièrement et d'une manière satisfaisante.

Vous le voyez, chers directeurs, la prédication de l'Evangile a été bien bénie. Plût à Dieu que les ressources pécuniaires dont nous pouvons disposer fussent plus considérables, et que le nombre de ceux qui se consacrent à l'évangélisation de leurs compatriotes fût suffisant ! Mais nous croyons que lorsque le Seigneur ouvre des portes à sa parole, il sait aussi y conduire ceux qu'il veut y employer.

Dimanche passé, avec l'assentiment de la conférence, nous avons fondé une annexe chez Mafa. Lési, ci-devant maître d'école, en est devenu le catéchiste. Le Seigneur veuille l'y

bénir! La population n'est pas encore très considérable, mais elle le deviendra dès que la récolte sera terminée. Mon beau-frère, M. Casalis, m'y avait accompagné.

A chacune de nos fêtes d'installation de catéchistes, les élèves de l'école supérieure s'y rendent avec nous et contribuent à l'édification par leurs chants. Ce n'est pas à moi de parler de leur tenue, de leurs progrès; M. Dyke l'a fait ou le fera prochainement. C'est lui, comme vous le savez, qui s'est chargé de la direction de cette institution. Je m'y intéresse toujours comme par le passé, et j'espère que le Seigneur nous aidera à former des ouvriers capables et fidèles. Je continue à donner quelques leçons, entre autres sur l'histoire de l'Eglise, l'explication de la Parole de Dieu, la chronologie biblique, et j'espère prochainement commencer un cours spécial de doctrine chrétienne. Les élèves continuent forcément à coucher dans les sacristies de l'Eglise. Ils ont transformé l'ancienne chapelle en salle d'études. Les travaux de construction ont commencé, mais il s'écoulera bien des mois avant que notre collège soit prêt.

Plusieurs de nos catéchistes ont eu leur tour de prédication à Morija. Dimanche prochain, ce sera celui de Nathan, un des plus capables. Je me réserve de vous en parler avant de fermer cette lettre, ainsi que de notre assemblée de demain.

11 juin,

Nous avons aujourd'hui tenu notre réunion de catéchistes et de maîtres d'école. Ceux de Kolo et celui de Mafa étaient absents; ce dernier pour cause de maladie et les autres retenus par le fait de la mort subite d'un jeune homme, qui, du reste, à ce que m'écrit Esaïa, a quitté ce monde dans de très bons sentiments. — Notre réunion a été un peu triste: Mikaële nous manquait. Nous avons dû lui chercher un remplaçant, et notre choix, certainement dirigé par le Seigneur, s'est porté sur un nommé Eliase, qui, depuis un certain

temps, a travaillé comme aide-catéchiste. Tous ses frères l'aiment et ont confiance en lui. Nous bénissons Dieu de ce qu'il nous procure ainsi des ouvriers au fur et à mesure que le besoin s'en fait sentir. Il n'en peut pas être autrement.

Nous avons passé plusieurs heures à méditer les dix-sept premiers versets de saint Luc : c'est l'Évangile que nous allons étudier régulièrement, s'il plaît à Dieu. Je tâche, autant que possible, d'amener mes compagnons d'œuvre à trouver d'eux-mêmes le sens des paroles que nous lisons. Ils reconnaissent eux-mêmes tout ce qui leur manque à cet égard ; et ils ont raison en ceci, car la plupart de nos Bassoutos lisent superficiellement, s'en tenant à l'idée générale, sans aller jusqu'au fond, et sans trop s'inquiéter du contexte. Je les ai engagés à faire chaque fois par écrit une espèce de résumé de nos explications bibliques, et leur ai conseillé, comme moyen de se les bien rappeler, de commencer eux-mêmes dans les annexes un service d'explication de la Parole de Dieu.

Je leur ai également donné à faire, comme exercice de composition, des méditations sur un texte, une parabole, etc., à leur choix ; ces essais seront lus et critiqués, dans notre réunion de juillet. — Ce qui me fait plaisir, c'est de voir chez nos catéchistes un grand désir de s'instruire, provenant, disent-ils, de leur grande ignorance. Et cependant tous, ainsi que beaucoup de membres de nos Eglises, pourraient, en fait de connaissances bibliques, soutenir la comparaison avec bien des chrétiens d'Europe, trop paresseux souvent pour se rendre compte de ce qu'ils ont cru, et se contentant trop facilement des impressions qu'ils reçoivent, sans remonter à leur cause. — Il est fâcheux qu'une réunion de ce genre ne puisse avoir lieu toutes les semaines, mais la distance et nos occupations ne le permettent pas.

15 juin.

Nathan a prêché, dimanche passé, sur Luc 4, 17-19 ; mais

il avait fait un plan trop vaste. Quoiqu'il ait développé plusieurs points importants comme il le fallait, il n'y avait, pour nos oreilles européennes, rien de bien saillant dans ce qu'il a dit. C'est la première fois qu'il parlait en chaire, et cela l'a passablement gêné. Dans d'autres circonstances, il parle avec beaucoup d'à-propos, et même d'une manière frappante, employant des images auxquelles nous ne penserions pas, et s'en servant d'une manière très heureuse.

Je n'ajouterai rien de plus, le temps me presse. J'ai reçu et communiqué à MM. Dyke et E. Casalis, l'avis que d'Yverdon ou avait envoyé à Paris, avec destination spéciale pour l'école normale, 1,122 francs, et de Genève, 2,000 francs.

Recevez, chers et honorés directeurs, les salutations bien sincères de votre dévoué en Christ.

A. MABILLE.

Lettre de M. COILLARD.

Mamoussa, 25 avril 1869.

Messieurs et chers frères,

Motito n'est qu'à douze ou quinze lieues de Kuruman. Nous ne pouvions donc pas résister aux invitations de nos amis, ni à notre désir de visiter cet endroit dont le nom était associé aux souvenirs les plus doux de notre enfance. Nous ne fûmes pas désappointés. Avec son large ruisseau d'eau limpide et ses magnifiques jardins, Kuruman est une riante oasis au milieu d'un triste désert. La civilisation y a fait de grands progrès. Un Parisien, un des enfants d'Abraham, homme de bonne éducation, et d'une affabilité qui fait honneur au nom français, y est établi comme commerçant. On irait loin pour trouver un magasin mieux fourni et mieux achalandé que le

sien. — Si, à cause de ma mauvaise santé, nous ne pûmes juger de l'œuvre spirituelle, une chose nous a remplis d'admiration, c'est l'école et la salle d'asile que dirige Mlle Moffat. Je n'ai vu nulle part, en Afrique, une école aussi bien organisée. Le seul souvenir mélancolique que nous ayons remporté de Kuruman, se rattache à un endroit solitaire sur le penchant d'un coteau. Là, à l'ombre de quelques arbres reposent des serviteurs et des servantes de Christ, qui ont consommé au service de leur Maître le sacrifice de leurs vies. Que de récits touchants nous avons entendus parmi ces pierres tumulaires, dont le nombre étonne ! Eux aussi ont souffert ! Mais ils s'étaient dit et redit sans doute, dans le langage sublime de la foi : « Si nous souffrons avec Christ, nous règnerons aussi avec lui. »

Au commencement de janvier, nous fîmes une deuxième visite à Kuruman, où les missionnaires de la Société de Londres se trouvaient réunis en conférence. Parmi tous ces frères comparativement jeunes, M. Moffat père et sa digne compagne sont de vénérables patriarches. Ils appartiennent à une génération qui n'est plus. M. Moffat a passé sa 70^e année et compte plus d'un demi-siècle de ministère ! Mais il a encore le cœur jeune et bouillant. Il a trouvé dans son fils, le révérend J. Moffat, un digne successeur, un ouvrier zélé. — Nous eûmes bien du plaisir à faire la connaissance de quelques-uns de ces frères, les hardis pionniers de l'armée missionnaire au sud de l'Afrique.

L'un d'eux, le Rév. M. Sykes, arrivait du pays de Mossélékatsi, où il travaille depuis plus de dix ans, avec un collègue, sans succès apparent. Un autre, M. Price, maintenant fixé parmi les Bakuénas que gouverne Séchélé, est le seul survivant du parti missionnaire envoyé il y a huit ou dix ans chez les Makololos au-delà du Zambèze. Il est douloureusement intéressant de recueillir de sa bouche une foule de détails sur cette tentative héroïque qui fixa alors les regards de l'Eglise, et remua si profondément les cœurs. C'est là une

glorieuse page dans les annales des missions contemporaines, une page bien connue de tout le monde. Ce qui l'est moins, ce sont les châtimens terribles qui ont fondu sur la tribu coupable. Sékéléto, le fils du célèbre guerrier Mossouto Sébétoane, qui émigra dans ces parages lointains, Sékéléto périt dans un combat. Aussitôt toutes les peuplades que son père avait soumises se soulevèrent, et par la trahison, par des guet-apens, des attaques nocturnes, elles ont réussi à se débarrasser de leurs tyrans en masse et à exterminer la tribu des Makololos.

Vous savez qu'elle était notre mission à Motito. Nous avons trouvé la vigne du Seigneur avec ses cloisons rompues, et presque étouffée par les ronces et les épines. Il y a là de quoi nous affliger plutôt que nous étonner, si nous réfléchissions au délaissement dans lequel cette station a été, et à l'influence du paganisme qui règne encore tout autour.

Notre ministère y a été de courte durée, et nous n'osons espérer que le peu de bien que nous y avons fait soit permanent. Quoi qu'il en soit, nous pouvons signaler quelque progrès. La congrégation par exemple s'est doublée et nous avons réussi à y introduire de l'ordre.

En février, nous commençâmes dans le district une tournée d'évangélisation. Nous pensions être quatre ou cinq semaines en voyage, mais le Seigneur en avait décidé autrement comme vous le verrez. Nous visitâmes d'abord Nyessa, un hameau de trente ou quarante familles de Barolongs, à deux jours de la station. Là vit un chrétien, Matsime, qui fait les fonctions d'évangéliste. Une poignée d'adultes et d'enfants assistent bien au service et viennent à l'école, mais pas signe de conversion, Et pourtant Matsime ne manque pas de zèle. Il a construit un abri pour servir de chapelle, s'est acheté une petite cloche, et, jour après jour, il appelle les gens à l'école et à la prière. Sa salutation fut caractéristique : « Vous me trouvez comme une pauvre gazelle égarée au milieu d'une troupe de buffles. » Nous ne perdîmes pas notre temps

dans ce village païen; mais la chaleur devenait suffocante, et une sérieuse indisposition de ma femme nous remplit d'anxiété. Dès que l'état de notre chère malade le permit, nous continuâmes notre route. Deux jours et une nuit de marches forcées, à travers des sables profonds et arides, nous amenèrent à Morokoeng. Voilà bien l'Afrique telle que je me la représentais autrefois. Des plaines à perte de vue, des pierres, du sable, un sable scintillant que recouvrent à peine un méchant chardon rampant et quelques touffes d'herbe; ici et là, des broussailles épineuses, des mimosas clair-semés rongés par les fourmis blanches; de l'eau nulle part. Je me trompe : à Morokoeng même, dans une saline desséchée, se trouvent deux sources d'eau nauséabonde, que se disputent deux villages rivaux. Nulle part, nous n'avons tant souffert de la chaleur et de la lumière. Ce n'était pas de la chaleur, on aurait dit du feu, le sable nous brûlait les pieds, le soleil nous poursuivait impitoyablement partout, de son lever à son coucher; de l'ombre nulle part. La tente et le wagon étaient deux fours infestés d'essaims de mouches aussi méchantes que des abeilles irritées. Ajoutons qu'à notre insu, nous avions planté la tente sur le lieu même de la terrible catastrophe qui nous enleva notre bien-heureux frère Frédoux, et vous comprendrez sans peine tout ce que ce séjour de chaleur et de fièvres avait d'écrasant pour nous. Le souvenir de Morokoeng nous poursuivra longtemps encore comme celui d'un cauchemar.

Ces lieux sont hantés par des marchands anglais qui viennent s'y procurer des plumes d'autruches et des fourrures, en échange d'armes, de poudre, de vêtements et de boissons spiritueuses. Les habitants de Morokoeng ont résisté jusqu'à ce jour à l'influence de l'Évangile. Ils habitaient autrefois Molito même, et ont eu l'avantage du ministère de M. Lemue. Depuis qu'ils ont émigré, M. Frédoux les a régulièrement visités et cependant il n'y a pas une âme parmi eux qui fasse profession de christianisme. Pendant les quelques

jours que nous fûmes parmi eux, nous parvîmes à rassembler d'assez bonnes congrégations; mais il n'y avait pas à s'y méprendre, nous taillions dans le roc. Il existe là un véritable système d'esclavage qui endureit les cœurs. C'est ici la porte du Khalahari, désert affreux, peuplé de hordes qui y vivent de chasse et n'ont guère pour se désaltérer que des melons d'eau sauvages. De temps immémorial, dit-on, les Batlapis et les Barolongs en ont fait leurs esclaves. Chaque année, à certaines époques, ces maîtres impitoyables vont s'emparer du produit de la chasse de ces infortunés, plumes et fourrures, saisir ceux qu'ils veulent pour les employer à de durs travaux, souvent même sans respecter les liens du sang. Le cœur saigne à la vue de ces misérables, mal vêtus, mal logés, et se nourrissant comme ils peuvent, de racines et de baies sauvages.

On comprend quelles doivent être les conséquences de cet odieux système pour les mœurs et le caractère national.

Voilà le grand obstacle qui, dans cette région particulière, bien plus que la polygamie ou toute autre coutume païenne, s'oppose aux progrès du christianisme.

Nous avons à peine quitté Morokoeng que les bruits de guerre les plus alarmants semèrent partout la consternation.

On disait que les Boers du Trans-Fal avaient attaqué et mis en déroute les Koranas de Mamousa et le chef des Batlapis. Chacun prenait la fuite. Après une mûre délibération, nous résolûmes, au grand étonnement des natifs, de poursuivre notre voyage. Nous apprîmes plus tard que l'armée formidable dont les faits d'armes avaient répandu l'épouvante dans toute la contrée, n'était qu'une commission chargée par le gouvernement du Trans-Fal de régler avec les chefs une importante question de limites; mais c'est ce que nous ignorâmes pendant plusieurs jours. Toutefois, nous avons le calme et le contentement d'esprit que donnent la confiance de Dieu et l'accomplissement d'un devoir.

Mais autre embarras. La faim se faisait sentir et nous étions en plein désert. Nous dételâmes, un soir, près d'une mare d'eau salée, espérant y trouver du gibier. Bientôt, des hurlements effrayants qui sortaient des roseaux nous convainquirent que nous étions dans des parages dangereux. Toute la nuit, nos gens entretenrent des feux, tirèrent des coups de fusil; le roi du désert nous salua de loin, mais ne nous visita pas. Nous partîmes, au point du jour, pour aller camper sous un bosquet de mimosas sur les bords d'un étang couvert d'oiseaux aquatiques. Quel bonheur ! voilà l'abondance ! Hélas ! après avoir abattu un canard, un seul ! mon domestique, qu'une si bonne chance rend nerveux, charge à plomb en oubliant la poudre, bourre et bourre si bien que tous nos efforts pour vider l'arme sont vains, et cela, pendant que des nuées d'oiseaux s'abattent sous nos yeux de la manière la plus agaçante. Mais voyez la bonté de Dieu ! Voici que des pâtres qui fuient avec leur bétail, ont aperçu le wagon ; ils nous apportent, avec des outres du lait caillé, les quartiers d'une grosse antilope fraîchement tuée. Le marché est vite conclu, et, avec l'abondance, l'entrain rentre au campement. Nos Bassoutos passent le reste du jour à dépecer et à sécher la viande, et à chanter.

Mais parlons de Mamousa, où nous arrivâmes trois ou quatre jours plus tard. Ce fut une fête au village. Les Koranas ont le cœur chaud, et on n'est pas longtemps parmi eux sans le sentir. Nous nous mettons immédiatement à l'œuvre.

Notre premier soin est pour la chapelle, qui menace ruine, et où les gens, faute de bancs, s'accroupissent dans le plus grand désordre. Un mot suffit à ce sujet. Dès le lendemain de grand matin, on voit les jeunes gens, conduits par le fils du chef, chariant de l'eau et faisant des briques, les femmes et les jeunes filles pétrissant le mortier et badigeonnant le primitif édifice. Pendant deux semaines, le village présente l'aspect d'une fourmilière, l'activité ne se ralentit pas un instant. Enfin le temple fut plâtré et blanchi, les bancs fu-

rent construits, et quand, le dimanche, l'assemblée fut décemment assise pour la première fois, plus d'un regard trahissait un sentiment de contentement bien naturel. L'école est fréquentée par une soixantaine d'élèves, jeunes gens et jeunes filles; il y a plus de cent noms inscrits sur la liste. Ce qui frappe, c'est la bonne volonté et l'entrain des écoliers. Malheureusement, le fils d'Andréase, un homme de 40 ans déjà, malgré tout son zèle, n'est pas à la hauteur de sa tâche. Nous avons naturellement essayé de réorganiser et d'enseigner. Chaque jour, nous avons une et quelquefois deux réunions d'un caractère ou d'un autre. Mes Bassoutos, Johanne et Joas, nous ont été d'un grand secours, chacun à sa place. C'est ainsi que se passa un mois des plus agréables. Nous nous préparions à retourner à Motito, lorsque je tombai malade. Ma chère femme se trouvait mieux, mais peu forté. Nos gens aussi avaient dû payer leur tribut à ce climat excessivement chaud; l'état de Joas nous inquiétait beaucoup. Par un inexplicable oubli, nous n'avions emporté ni médecines, ni aucun de ces aliments légers qui en pareil cas sont si nécessaires. Nous étions dans notre voiture par une pluie battante ou par un soleil de feu, qui se succédaient tour à tour. Triste hôpital qu'un wagon! Les Koranas firent preuve d'une affection et d'un dévouement que nous n'oublierons jamais.

M. Brown, un des missionnaires de la Société de Londres, ayant appris notre détresse, vint à notre secours. Le Seigneur, dans sa miséricorde, m'a une fois encore ramené à la vie. En me mettant tant de fois en présence de la mort, il veut sans doute me familiariser avec elle, et donner pour moi plus de réalité aux choses du ciel.

C'est dans ces circonstances que nous avons appris la nouvelle de la pacification du Lessouto. Une lettre très édifiante de notre troupeau, avec quelques lettres plus vieilles de nos frères, nous apprennent que le chemin de Lérivé nous est enfin ouvert, et que notre présence y est nécessaire. Nous

nous mettrons donc en route dans l'espoir que le voyage me fera du bien. Ne pouvant, dans mon état de faiblesse, songer à retourner à Motito, j'y ai envoyé Johanne pour chercher les choses que nous y avons laissées et pour porter nos adieux à l'Eglise.

Dès que j'ai pu me traîner jusqu'à la chapelle de Mamousa, nous avons eu le baptême de trois néophytes et la communion. Ce fut une journée de grandes émotions, et aussi, je l'espère, de grandes bénédictions. Depuis lors, j'ai béni plusieurs mariages.

Les Koranas s'affligent de voir nos préparatifs de départ. Braves gens, nous leur rendons bien l'affection qu'il nous ont vouée ! Nous garderons toujours d'eux et de notre séjour parmi eux le plus doux souvenir. Que le bon Berger veille encore sur ces tribus délaissées, pourtant si intéressantes (1)!

Votre dévoué frère,

F. COILLARD.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

MISSION PRESBYTÉRIENNE DU LAOS.

Les deux missionnaires américains établis, depuis deux ans seulement, à Chiengmaï, capitale du Laos, commencent à recueillir quelques fruits de leurs travaux. Ils ont eu, en janvier dernier, la joie de pouvoir administrer le baptême pour la première fois ; et le néophyte qu'ils ont ainsi admis

(1) Comme on l'a vu plus haut, ce vœu de M. Coillard va être réalisé pour Motito et Mamousa, par les arrangements faits avec la Société de Londres.
(Note des Réd.)

dans l'Eglise de Christ est un homme qu'à vues humaines, on peut regarder comme une précieuse acquisition pour la cause de l'Évangile.

Nan Inta, c'est ainsi qu'il se nomme, a été prêtre de Boudha, comme l'indique ce mot de *Nan* placé en tête de son nom propre. Quelques mois après l'arrivée des missionnaires, il était venu leur demander un remède, et avait reçu d'eux un récit de la création et l'Évangile de saint Jean. Il avait lu ces écrits avec un vif intérêt; mais sans que ni cette lecture ni de fréquentes conversations avec les missionnaires eussent fait sur lui une impression décisive. Ce fut un incident étranger à la religion qui vint éveiller fortement son attention.

Comme il s'entretenait avec le révérend Mac-Gilvary, celui-ci lui annonça que, quelques jours plus tard, il y aurait une éclipse de soleil, qui commencerait précisément à telle heure, et finirait à telle autre, non moins exactement désignée. Habitué à l'enseignement de ses prétendus livres sacrés, qui parlent, dans ces cas, d'un animal dévorant le soleil ou la lune, *Nan Inta* attendit l'événement avec sollicitude, et quand il vit les calculs du missionnaire pleinement justifiés, ce fut pour lui comme une révélation de la fausseté du bouddhisme. Dès ce moment, il se préoccupa sérieusement des intérêts de son âme, rechercha avec avidité les occasions de s'instruire, lut, en priant, tous les livres que les missionnaires ont dans la langue du pays; puis, après bien des réflexions et même des luttes intérieures, il finit par déclarer que, ne pouvant plus résister à l'évidence, il était décidé à embrasser la foi chrétienne.

Ce premier pas fait, il fallait avoir le courage d'en faire un second, plus difficile au point de vue du monde. Comme ancien prêtre de Boudha, *Nan Inta* avait acquis une certaine notoriété; il s'était toujours distingué par son zèle à observer les pratiques du bouddhisme; qu'allaient penser et dire de lui les nombreux amis qu'il comptait dans la ville? Agé de

quarante-neuf ans, il a une famille de sept enfants, aux besoins desquels il doit pourvoir ; il est au service d'un des premiers princes du pays, le propre neveu du roi, dont les dispositions à l'égard de la nouvelle religion ne sont pas encore bien connues ; comment affronter tous les dangers résultant d'une pareille position ? Soutenu, cependant, par l'Esprit de Dieu, qui l'a si bien dirigé dans sa recherche de la vérité, le nouveau chrétien a demandé le baptême. Et depuis qu'il l'a reçu, il s'occupe avec autant d'activité que de courage à répandre sa foi autour de lui, dans sa famille et parmi ses amis.

Nous espérons, écrivit M. Mac-Gilvary, qu'il sera pour nous un auxiliaire d'autant plus précieux qu'il se distingue de la plupart de ses concitoyens par la douceur et l'amabilité de ses manières. Une preuve de ses capacités, « c'est qu'en quelques mois, il est parvenu à apprendre le siamois de manière à pouvoir lire les écrits chrétiens publiés en cette langue. »

La conversion de Nan Inta a eu beaucoup de retentissement dans le pays. Les missionnaires craignaient qu'elle n'éloignât d'eux beaucoup de gens avec lesquels ils avaient pu se mettre en rapport ; mais cette appréhension ne s'est pas réalisée. « Grâce à Dieu, disent-ils, nous n'avons à lutter contre aucune opposition, au moins déclarée. Nos relations avec le roi et avec les autorités sont tout ce que nous pouvons désirer. Jamais nous ne voyons le monarque, soit dans son palais, soit ailleurs, sans qu'il nous fasse l'accueil le plus affable, et toutes les fois que nous avons eu l'occasion de lui prêcher l'Évangile, il nous a paru l'écouter avec attention. En quelque lieu que nous allions, chez les grands comme chez les petits, les portes nous sont ouvertes, et chaque jour nous voyons affluer chez nous des gens de toutes conditions, attirés souvent, sans doute, par la curiosité, mais quelquefois aussi par des motifs plus sérieux. Il n'y a pas, enfin, une heure, on pourrait dire un moment de la journée où le désir d'entendre nos femmes faire résonner leurs instru-

ments de musique n'attire une foule plus ou moins considérable devant la porte de notre logis. »

Une lettre, postérieure en date à celle d'où nous extrayons ces bonnes nouvelles, les confirme toutes en y ajoutant des détails non moins intéressants. On peut évaluer à cent au moins par jour le nombre des personnes avec lesquelles les missionnaires peuvent s'entretenir des choses du salut. Il n'y a eu ni nouveau baptême, ni demande de baptême, mais beaucoup de gens déclarent hautement qu'ils ont rompu avec le bouddhisme. Un prince et une princesse, d'un assez haut rang, disent à qui veut les entendre qu'ils sont convaincus de la vérité du christianisme. Un autre prince, d'un rang plus élevé encore, et qui habite à deux lieues de la ville, a fait prier les missionnaires d'aller le voir pour lui expliquer leur doctrine, et, depuis la visite qu'ils lui ont faite, il leur a demandé des livres religieux. Quelques prêtres bouddhistes, attachés aux principaux temples, ne craignent pas d'assister régulièrement au culte chrétien, et l'on peut dire qu'en général, la population entière se montre tout au moins bienveillante à l'endroit des messagers de la parole sainte. Malheureusement, ceux-ci, n'étant que deux, ne sauraient suffire à la tâche. Ils n'ont pas eu encore le temps de traduire tout le Nouveau-Testament dans la langue du pays, et les traités dont ils peuvent disposer sont forcément restés jusqu'ici très insuffisants. Ils n'en regardent pas moins leur œuvre comme très importante et déjà bénie. Outre ses 50,000 habitants, Chiengmaï voit chaque jour arriver dans ses murs un grand nombre de gens du pays. Au moyen de ces visiteurs, les enseignements qu'ils entendent dans la capitale commencent à circuler dans les autres villes, et ce résultat est assez marqué déjà pour que les missionnaires aient conçu le projet de fonder un second poste d'évangélisation dans la ville de Lampoor, située à une journée de marche de Chiengmaï.

INDE.

UN JOURNAL D'ÉDUCATION.

On vient de publier à Calcutta le premier numéro d'une *Revue*, dont l'existence suffirait à elle seule pour montrer l'importance des progrès qui s'opèrent au sein des populations indoues. Sous ce titre : *L'Étudiant Indou*, cette publication a pour but de répandre dans les classes supérieures une instruction tout à la fois variée et solide, qui tende à les élever au niveau des classes éclairées de l'Occident. Les rédacteurs sont le principal du collège de la cathédrale, le directeur actuel de la célèbre institution de l'Église libre d'Écosse, fondée par le Dr Duff, et deux professeurs qui enseignent dans ces collèges, l'un la littérature, et l'autre les mathématiques. Cette *Revue* n'est pas précisément une feuille religieuse, mais elle n'en rentre pas moins dans ce vaste système d'opérations missionnaires, qui a pour objet la substitution du Christianisme aux vaines doctrines de l'Indouïsme. Les rédacteurs en ont franchement averti leurs lecteurs. « Tout en voulant, disent-ils dans leur programme, que ce Magasin soit avant tout un journal d'éducation dans le sens le plus strict du mot, nous ne saurions oublier que nous sommes chrétiens. Non pas seulement des chrétiens de nom, mais des chrétiens convaincus, dont les convictions doivent nécessairement empreindre d'une certaine couleur les pensées et les vues sur tous les sujets qui peuvent se rattacher à l'éducation. Quand nous aurons l'occasion d'émettre ces vues, nous ne le ferons ni dans un esprit de controverse, ni pour choquer sans profit ceux qui ne pensent pas comme nous. Mais notre intention bien arrêtée est d'aider nos lecteurs à se faire des idées plus justes de ce qu'est le vrai Christianisme, et à mieux comprendre à quel titre cette religion se recommande à l'attention du peuple indou. »

ÉCOLES ET PRÉDICATIONS DANS LES VILLAGES.

D'un journal rédigé par de savants professeurs, pour les classes éclairées, à des écoles très élémentaires, ouvertes dans de pauvres villages, et aux occasions qui peuvent se présenter d'y parler de l'Évangile, la distance est grande; mais le but est le même. C'est toujours de populariser le Christianisme qu'il s'agit, et, au fond, c'est la même méthode qu'on y emploie.

Un missionnaire de Futtihguhr, le révérend Kellogg, de l'Église presbytérienne des États-Unis, écrit :

« Dans quelques villages des environs de la ville, notre mission dirige une douzaine de petite écoles, dont tous les frais sont faits par le Maharaja Dulip Singh. Il nous donne pour cela 100 roupies (250 francs) par mois, et je vois, par le dernier rapport qui lui a été présenté, qu'en retour de sa générosité on a pu lui annoncer la présence d'environ 250 élèves. Dans trois de ces écoles, se trouvent une douzaine de filles, presque toutes parentes des Zémindars ou habitants principaux des villages. Ces écolières nous sont venues de leur propre mouvement, sans que nous ayons exercé sur elles ou sur leurs familles la moindre pression, et ce ne sont pas les élèves les moins studieux. Quelques-unes d'entre elles ont appris très vite à lire couramment.

« J'ai l'habitude de visiter alternativement ces écoles le plus souvent que je peux. C'est un moyen d'en assurer la marche, et j'y trouve, de plus, l'occasion de prêcher l'Évangile aux villageois qui, dès que mon arrivée leur est annoncée, ne manquent jamais de se réunir autour de moi, en nombre plus ou moins considérable, suivant que le travail des champs leur en laisse la liberté.

« Que mes lecteurs veuillent bien m'accompagner dans une de ces visites.

« Voici, en tête du groupe qui m'attend, un homme qui

me fait respectueusement son *salaam*. C'est un fermier de la caste des Kurnous. Pour arriver au cœur d'un Indou, le moyen le plus sûr est de lui parler de ses affaires. Je demande à celui-ci des nouvelles de ses moissons. — Ah! Sahib, me répond-il, la pluie n'arrive pas; tout se dessèche; qu'allons-nous devenir? » La remarque est juste, car la saison où il devrait pleuvoir est fort avancée, et, si la pluie n'arrive pas bientôt, une famine est inévitable. Je réponds donc à mon Indou : « Qu'il plaise à Dieu de nous envoyer la pluie! Mais, savez-vous une chose, mon ami? C'est que si, dans l'Inde, vous deveniez des chrétiens au lieu d'adorer vos stupides idoles, vous ne seriez pas exposés à ces épouvantables famines qui vous inspirent tant de craintes? — Comment, Sahib! pas de famines! — Non. Dans les pays dont les habitants connaissent le vrai Dieu, les famines n'existent pas, ou du moins elles ne ressemblent en rien à ce que vous appelez de ce nom. La religion de l'Évangile rend les hommes plus sages et plus prudents. Ils ont la précaution de creuser dans leurs champs des canaux ou des réservoirs qui, en cas de sécheresse, servent à l'arrosage des terres; ils établissent des routes ou des chemins de fer qui permettent de transporter rapidement le blé dans les endroits qui en manquent; et puis, dans ces pays, les gens ont pitié les uns des autres, et ils viennent au secours des pauvres qui n'ont pas de pain. Ce sont là quelques-uns des fruits du christianisme, tandis que vous, Indous, vous avez abandonné le vrai Dieu, et n'avez pas appris à vous précautionner contre les malheurs de la famine...

« Cela dit, nous entrons dans l'école. Il n'y a là, cela va sans dire, ni bancs, ni pupitres, mais seulement quinze ou vingt petits natifs à demi-nus, assis, les jambes repliées sous eux, sur de pauvres nattes, et qui étudient leurs leçons en les criant de toute la force de leurs poumons. « Lala, dis-je à l'instituteur, faites donc faire un peu de silence; je ne comprends pas un mot des réponses que cet enfant fait à la ques-

tion que je viens de lui adresser. » Lala a dans ses mains une redoutable baguette; il la brandit d'une manière menaçante en criant d'une voix perçante *Chup raho* (restez tranquilles) et comme par enchantement, le silence le plus complet s'établit.

« J'en profite pour interroger et encourager les élèves. Puis, cela fait, je me tourne vers les villageois qui m'ont suivi et j'entre en conversation avec eux : « Sahib, me dit l'un d'eux, j'ai quelque chose à dire contre vous autres chrétiens. » — Quoi donc? — C'est que vous tuez les vaches et que vous en mangez la chair. — Eh bien! quel mal y a-t-il à cela? « En réponse à cette question, l'Indou me montre du doigt quelque chose qui se promène sur la paroi et me dit : « Vous voyez cette fourmi? — Oui. — Il y a dans elle le *jiv* (la vie). — Sans doute. — Eh bien! ce *jiv* est aussi en nous, et comme, pour cette raison, nous ne devons pas tuer un homme, c'est faire mal que de tuer un être vivant, quel qu'il soit. — Mais êtes-vous bien sûr que le *jiv* qui est dans cette fourmi soit la même chose que celui qui est en nous? — Oui, tous les êtres qui vivent sont la même chose, ils font tous partie de Dieu. — Ah! ainsi, cette fourmi a une âme et j'en ai une qui est toute pareille? — Oui, exactement pareille. » Là dessus, je me tourne de nouveau vers l'instituteur et du ton le plus sérieux : « Lala, voici un nouvel élève que je vous confie; prenez cette fourmi, montrez-lui à lire et apprenez-lui la table de multiplication. »

« A ces mots, un rire général éclate dans l'auditoire, et je réponds : « Quelle folie que de croire que la vie qui anime cet insecte soit exactement la même que celle qui est dans ces enfants! Vous voyez bien que vous n'y croyez pas vous-mêmes! — Mais les Schastras le disent. — Sans doute, et ils disent bien d'autres choses non moins absurdes. N'enseignent-ils pas que la terre est plate comme une feuille de lotus, que la pluie vient de la lune, etc., etc. Mensonges et folies que tout cela! Écoutez plutôt la vérité. Manger de la

chair ou n'en pas manger, ce n'est ni bien ni mal. Mangez ce qu'il vous plaira ou abstenez-vous en : ni l'un ni l'autre ne change rien au méchant cœur, enclin au péché et à la convoitise, qui est naturellement en nous tous. Vous ne serez sauvés que si ce cœur est changé, et Jésus-Christ seul peut le changer. Il est mort de la mort du pécheur afin que le pécheur soit affranchi. — Mais, s'écrie ici mon interlocuteur, cet homme dont Jésus-Christ aura pris pour lui le châtement n'aura plus qu'à pécher ; il pourra le faire sans rien craindre. — Non, il ne le fera pas, parce que devant la croix du Christ, l'amour du péché s'en va du cœur...

J'explique cette idée, l'entretien se prolonge et je le termine par une prière, à laquelle tous paraissent s'associer de cœur. Mon ami, le fermier Kurnou la suit, entre autres, avec un intérêt qui se révèle par des exclamations. Quand il m'entend confesser les péchés, il s'écrie : « C'est vrai, » et quand je sollicite des grâces, un vigoureux « Ah ! oui, oui, c'est une bonne chose ! » s'échappe de ses lèvres. Mais tout cela est dit à si bonne intention, que ni moi ni personne ne s'en plaint ou n'en prend occasion de se laisser distraire.

« Ce qu'on vient de lire n'est pas un tableau de fantaisie, mais le résumé, aussi exact que possible, de ce qui s'est passé dans la dernière visite que j'ai faite, il y a deux ou trois jours, à l'une de nos écoles de village. Ce récit pourra donner au lecteur une idée de ce que je fais à peu près tous les jours dans quelqu'un de nos villages. Il montre aussi comment les idées chrétiennes s'infiltrèrent peu à peu dans l'esprit de ces simples Indous. »

FUTTIBGUHR ET CAWNPORE.

La ville de Futtibguhr, dans les environs de laquelle sont dispersées les écoles dont on vient de nous parler, et la ville de Cawnpore sont célèbres dans les annales du martyrologe protestant de l'Inde. Ce fut de la première qu'en 1857, lors

de la grande révolte des Cipayes, quatre missionnaires presbytériens d'Amérique partirent, avec leurs familles, pour essayer de se soustraire à une mort imminente, et ce fut à Cawnpore que ces fidèles témoins de Christ furent impitoyablement mitraillés et précipités dans les eaux du fleuve, avec des centaines d'autres victimes dont le perfide chef de l'insurrection avait promis d'épargner la vie.

Très peu de temps après cependant, au retour de la paix, d'autres missionnaires de l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis vinrent remplacer à Futtihgur, ceux que la mort avait ainsi enlevés, et, aujourd'hui, cette mission compte parmi les œuvres chrétiennes les plus prospères du nord de l'Inde.

Et de Cawnpore les nouvelles aussi sont bonnes. Plusieurs Eglises évangéliques y ont leurs représentants; le christianisme y est prêché avec succès et le dernier rapport de la Société pour la propagation de l'Évangile annonce que jamais, depuis la grande insurrection, l'œuvre ne s'y était présentée sous un aspect aussi encourageant. On a pu, dans le courant de 1868, y procéder à la réception de vingt néophytes, qui tous font honneur à leur foi nouvelle par la sainteté de leur vie. Dans le nombre, se trouvent un noble mahométan avec toute sa famille, et un savant pundit, d'une intelligence supérieure et très versé dans toutes branches de la littérature sanscrite.

LA BIBLE COMMENTÉE PAR UN INDOU.

Plusieurs journaux ont publié dernièrement, d'après la *Patrie* (si nous ne nous trompons), une nouvelle qui ne manque pas d'intérêt. Si elle est exacte, c'est une preuve de plus à l'appui des récits d'après lesquels l'attention des Indous instruits se porte de plus en plus sur les enseignements de la foi chrétienne. Voici cette note, sur laquelle nous aurons peut-être à revenir.

« Saïd-Ahmad-Khân, sadr-amin (juge principal) de Gazi-

pur, passe pour être un des écrivains hindoustanis contemporains les plus distingués. Il a publié à ses frais, et avec ses presses particulières, une *Description des monuments de Delhi* et un *Commentaire de la Bible*.

« De la part d'un musulman, cette dernière production a lieu d'étonner : c'est un témoignage précieux des progrès que font en tous pays les principes de liberté de conscience, de tolérance religieuse et de conciliation intellectuelle, et qui montre que les musulmans de l'Inde lisent la Bible et en apprécient le contenu. Ahmad-Khân a pris pour épigraphe ce passage du Coran :

« Nous croyons en Dieu et en ce qu'il nous a révélé...
« Nous croyons à Moïse, à Jésus, à tous les prophètes, et
« nous n'établissons pas de différence entre eux. »

» L'auteur parle de Jésus-Christ presque comme un chrétien : il le nomme le *Seigneur Christ* (Hazrat-Macib).

« Saïd-Ahmad a fondé une Société littéraire à Antigarh, sa ville natale, et il en est le secrétaire honoraire ; il a de plus fondé un journal hebdomadaire, scientifique et littéraire, très intéressant, écrit en hindoustani, et qui paraît dans la même ville.

« Il est parti de Bombay le 10 avril dernier, suivi de ses deux fils, le Saïd-Ahmad et le Saïd-Mahmud, qu'il veut faire élever en Angleterre, et il est arrivé à Londres.

« Il a l'intention de venir visiter Paris et d'y rester quelques semaines avant de retourner dans l'Inde. »

AFRIQUE DU SUD.

SOUVENIRS D'UN MISSIONNAIRE.

Un des vétérans de la cause missionnaire en Afrique vient d'écrire à un chrétien d'Angleterre une lettre qui nous a pro-

fondément édifiés et qui produira, nous osons le croire, le même effet sur nos lecteurs. Elle présente à l'esprit deux tableaux toujours bons à contempler : celui d'une vocation missionnaire décrite par celui-là même qui l'a ressentie, et celui des bénédictions accordées aux travaux du serviteur de Christ qui a su entrer et marcher résolument dans la carrière que cet appel de son Dieu lui ouvrait.

De plus, nos lecteurs connaissent depuis longtemps ce fidèle serviteur du Christ. C'est le révérend M. Moffat, du Kuruman, l'intrépide et infatigable missionnaire qu'on pourrait appeler l'apôtre des Béchuanas. Un de ses livres a été traduit en français; nos missionnaires français du sud de l'Afrique nous ont souvent parlé de lui. Aujourd'hui même, M. Coillard nous en parle, et comment oublierions-nous que des liens étroits l'unissaient à l'un d'eux, qu'une de ses filles s'était associée à la vie et aux travaux de notre regretté M. Frédoux, le martyr de Motito?

Il paraît que M. Moffat était né ou du moins avait passé les premières années de sa vie dans les environs de Warrington, résidence de l'ami qui a reçu sa lettre.

« Warrington ! Ce nom, écrit-il, ne s'effacera jamais de ma mémoire. Il y reste comme embaumé et y vivra encore, je le pense, au delà de la tombe, dans les régions bienheureuses où ces dispensations providentielles que nous ne comprenons pas toujours ici-bas, ne nous apparaîtront plus que comme des raisons d'adorer et de bénir.

« Par une belle soirée d'été, en 1815, je m'étais rendu à pied de High Leigh dans votre ville, l'esprit mieux disposé que d'ordinaire à réfléchir sur les choses du passé et sur les choses de l'avenir. Après avoir franchi le pont qui est à l'entrée de la ville, mes regards tombèrent, à droite, sur une affiche missionnaire appliquée à un mur. C'était le premier placard de ce genre que j'eusse jamais vu, et il me semble le voir encore. Il annonçait une réunion dans laquelle le révérend M. Roby, de Manchester, devait entretenir l'assem-

blée des travaux de la Société des missions de Londres parmi les païens. Je m'arrêtai, je lus, je relus, et je restai cloué sur place de telle sorte qu'en m'observant, un passant aurait pu me croire occupé à prendre une leçon de lecture. La réunion dont il s'agissait avait eu lieu quelques jours auparavant. Je ne pouvais donc y assister, et je m'en allai à mes affaires. Mais, en repassant devant l'affiche, je la lus encore une fois, et quand je repris le chemin de High Leigh, je puis dire que j'étais un autre homme. Toute une révolution s'était opérée en quelques heures dans mes vues et dans mes plans.

« Tout en cheminant, je repassai dans mon esprit tout ce que dans mon enfance ma mère m'avait raconté des travaux et des souffrances des frères Moraves au Groënland ou ailleurs. Ces récits, restés dans ma mémoire à l'état de sommeil, y prirent tout à coup une vie nouvelle et devinrent pour moi une sorte de réalité. A cette époque, une carrière plus brillante, et plus lucrative que celle qu'un jeune homme de mon âge aurait eu le droit de se promettre, s'ouvrait devant moi. Mais cette perspective, qui m'avait souri jusqu'à ce moment, perdit toute sa valeur et ne me parut plus rien en comparaison du service de Christ parmi ces païens qui périssaient dans leur ignorance des voies du salut.

« En apprenant ce changement dans mes idées, les amis qui avaient le plus à cœur de me voir faire mon chemin dans le monde, et qui étaient les mieux placés pour m'y aider, pensèrent que la tête m'avait tourné, et par le fait ils avaient raison. Seulement, c'était, cette fois, du meilleur côté que mon esprit s'était tourné.

« Sous l'influence de mes nouvelles idées, je pris le parti d'aller à Manchester et de me mettre en rapport avec M. Roby. En me représentant tout ce qu'il y avait alors en moi d'inexpérience et de simplicité, je m'étonne encore du courage avec lequel j'allai frapper à la porte, non cependant sans éprouver quelques battements de cœur. Le digne pasteur me reçut avec bonté, écouta mon histoire et, me prenant par la main,

me dit paternellement d'avoir bon courage. C'est après Dieu, à lui, à son affectueuse sollicitude que je dois d'être devenu ce que je suis. Aussi sa mémoire est-elle toute vivante et le sera-t-elle jusqu'à la fin, dans mon âme, comme dans celle de la fidèle compagne de mes travaux.

» Si j'entre avec vous dans ces détails que je ne me souviens pas d'avoir jamais donnés à personne ; c'est parce que vous habitez la ville où se passa cet incident, qui a donné à ma vie la direction qu'elle a prise. Après avoir si longtemps, trop longtemps peut-être, parlé de moi, laissez-moi vous parler de la mission parmi les Béchuanas, à laquelle mon nom se trouve associé. Des cinquante-deux ans de ma vie passés au service de l'œuvre missionnaire, quarante-huit ont eu pour objet les intérêt temporels et spirituels de cette nation. Je n'ai pas besoin de vous rappeler les premières années de cette mission, elles ont été racontées au long dans mes *Travaux et scènes*, qui ont été tirés à 30,000 exemplaires (1)...


« Aujourd'hui, au lieu d'une station isolée, nous avons plusieurs postes, ou centres d'opérations, qui s'étendent à plus de cent lieues au delà du Kuruman jusque sur les bords du Zambèze, où notre cher Livingstone a eu le premier le privilège de faire retentir le nom du Sauveur venu sur la terre pour chercher ce qui était perdu. Je ne saurais jeter un regard en arrière sur les premières difficultés de notre mission sans me sentir pénétré de reconnaissance pour toutes les grâces par lesquelles il a plu à notre Père céleste de me soutenir et de m'encourager à marcher en avant. Je me rappelle l'époque où il me semblait que si je voyais un jour les saintes Écritures traduites dans la langue des Béchuanas, j'entonnerais avec bonheur le cantique du vieillard Siméon :

(1) C'est ce livre qui a été traduit en français sous le titre de : *Vingt-deux ans de séjour en Afrique*.

(2) Le célèbre Livingstone avait, comme M. Frédoux, épousé une des filles de M. Moffat.

« Laisse maintenant ton serviteur alier en paix » et la bonté de Dieu m'a permis de voir ce désir accompli. Des Eglises ont été fondées; bien des âmes converties au Christ sont allées déjà le rejoindre dans les demeures célestes; beaucoup d'autres, sincèrement entrés dans la même voie, y marchent fidèlement dans l'espoir d'arriver au même terme. Des milliers de gens lisent, dans leur langue, la Bible, et il est impossible de ne pas reconnaître, dans les effets produits par cette diffusion du livre des livres, une preuve nouvelle de cette vérité qu'en venant à l'Évangile les sauvages se préparent à la civilisation. Ici, ceux qui se rattachent à nos stations missionnaires, sont, sous ce dernier rapport, plus avancés d'un siècle que ceux qui sont encore au service, on pourrait dire sous le joug des Boers. . . . Qu'il plaise à Dieu, seulement, de les préserver des maladies et des liqueurs fortes que leur apportent les blancs!

« La chère compagne de ma vie et moi, nous avons l'un et l'autre dépassé notre soixante-quatorzième année, de sorte que quand l'esprit voudrait aller en avant, le corps ne met plus la même souplesse à suivre ses ordres. Pour ma part, je suis encore vigoureux, mais je sens mon intelligence s'allanguir, ma mémoire baisser et je suis sujet à de longues insomnies. Dans cet état, quand je tourne mes regards vers ces immenses régions de l'intérieur que couvrent encore les ténèbres du paganisme, je m'écrie parfois : « Oh ! si j'étais jeune ! » Mais de quel droit me plaindrais-je ? Dieu m'a donné de voir ici de grands changements opérés par sa miséricordieuse puissance. L'aspect qu'offrent nos congrégations du dimanche, comparé aux souvenirs de celui que présentaient ces populations à notre arrivée dans le pays, et bien des années après encore, est quelque chose de merveilleux. La Bible est achetée et lue; je ne saurais assez remercier la Société biblique de nous avoir mis en mesure de mettre le volume inspiré entre les mains de nos natifs. . . »



VARIÉTÉS

COURONNEMENT D'UN ROI DE L'INDE.

Notre dernière livraison contenait une curieuse relation des honneurs rendus à la dépouille mortelle du dernier roi de Mysore. Comme complément à ce récit, nous allons publier une description de l'installation de son successeur. C'est, cette fois, un missionnaire de l'Eglise romaine, nommé M. Janssøone, qui tient la plume, mais sans caractère officiel, à simple titre de témoin oculaire, et sans que nous ayons d'autres réserves à faire que sur le nom de ministres des sectes protestantes donnés aux missionnaires des Eglises évangéliques.

« Conformément au désir exprimé par Votre Grandeur, écrit le prêtre à son évêque, je décrirai dans tous leurs détails, autant du moins qu'il m'en souvient, les cérémonies qui se sont accomplies dans le palais de Mysore, les 23 et 25 septembre dernier, pour l'installation du nouveau roi *Cham-rajén-dra-whahadur bahadur*, âgé de cinq ans, fils adoptif du feu monarque *Khrichna-rojén-dra*.

« Dès le 21 septembre, le canon du fort signale l'arrivée du gouverneur anglais. Le lendemain matin, de nouvelles salves annoncent l'ouverture du grand jour, que, de leur côté, les Indous saluent de leurs acclamations enthousiastes. Vers onze heures et demie, les autorités et les notables se réunissent à la résidence anglaise, où l'on peut remarquer : le gouverneur, le surintendant, le député surintendant, l'assistant surintendant, les ministres des différentes sectes protestantes, les officiers du 21^e régiment de cipayes, quelques dames, et aussi, pour contraster sans doute avec

l'éclat des toilettes et des uniformes, la robe noire du prêtre catholique de Mysore. A midi, tous ces personnages, y compris votre serviteur, se rendent en voiture jusque dans la cour extérieure du fort, où stationne une foule immense, composée d'indigènes de toutes les couleurs et de toutes les castes. Les silédars et les cipayes (cavaliers et fantassins du pays) forment la haie le long de cette cour du Louvre mysorien. La musique du rajah cherche à couvrir le tapage que font les musiciens non enrégimentés. Plusieurs éléphants magnifiquement caparaçonnés dominent la foule de leurs masses imposantes. Tel est l'aspect de la cour extérieure lorsqu'un ministre royal se présente pour nous introduire dans la cour intérieure.

« Cette cour, toute tendue de nattes, offre à nos regards un vaste baldaquin sous lequel s'élève le trône destiné au jeune prince. Ce siège, fait uniquement d'ivoire et d'or massif, doit être un cadeau du Mogol de Delhy. Il est surmonté d'un dôme d'or que couronne un paon également d'or, qui tient en son bec une pierre précieuse d'un grand prix. A peu de distance en arrière, se tiennent deux Indous portant des objets assez semblables à des carquois d'or, ornés de plumes blanches. Près de là, est un plateau de riche métal sur lequel j'aperçois des feuilles de bétel, un aspersoir renfermant de l'eau de senteur, et un vase d'or où sont contenues les trois substances suivantes : de la couleur rouge, du safran et du riz. Le tout a été béni par les brahmes. Devant le trône un magnifique tapis tissé d'or couvre le sol.

« *Cham-rajendra* est assis sur une petite chaise placée à côté du trône. Le jeune prince porte des brassards d'or, et de son riche turbân pendent deux festons de perles fines. On distingue aisément sur son front deux lignes rouges, signes distinctifs de sa caste. Ce petit roi se prête avec un sérieux imperturbable à toutes les cérémonies de l'intronisation.

« J'apprends qu'avant notre arrivée, les brahmes lui ont

fait faire trois fois le tour du trône, en récitant maintes prières accompagnées de nombreuses aspersiones avec leurs feuilles de bétel et leur eau lustrale, qu'ils ne ménageaient guère, surtout aux quatre points cardinaux, où ils faisaient station. De temps en temps aussi, les brahmes avaient soin de répandre sur le *touraï* (petit bouquet à boutons d'or) leur eau de senteur, que le jeune prince ne manquait pas de verser ensuite respectueusement sur sa tête.

« A notre arrivée, le gouverneur et le surintendant prennent le nouveau roi sur sa petite chaise et le placent sur le trône entre deux glaives d'or, aux acclamations de la foule. Un ministre royal lit en langue canara l'acte d'installation. Quant à entendre cette lecture, nul n'y peut prétendre, tant redoublent, de tous côtés, le bruit et le tapage, accompagnement habituel de toute fête indoue.

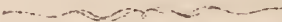
« La proclamation finie, les porte-lances agitent leurs armes, les poitrines anglaises font chorus avec les poitrines indoues pour acclamer le monarque. Les brahmes échelonnés en amphithéâtre présentent sur leurs fronts leurs hideux et diaboliques Triumâ. L'éléphant royal, auriche caparaçon, salue, lui aussi, en relevant majestueusement sa trompe. Le gouverneur achève l'intronisation en plaçant une guirlande de fleurs sur les épaules du nouveau roi. Les invités reçoivent à leur tour des guirlandes, suivant l'usage pratiqué dans les cérémonies officielles; puis chacun se retire, après avoir salué le prince, les Indous à la manière du pays, les Européens en lui serrant la main.

« Là ne devait pas se terminer la fête. Le même jour, à cinq heures du soir, il y a réception officielle (*darbar*). Le jeune roi est dans la salle du trône. Les brahmes renouvellent leurs processions du matin et leurs aspersiones accoutumées. Les invités se contentent de saluer le Roi, de lui serrer la main et de recevoir les guirlandes, le bétel et le *touraï*. Dans la cour extérieure, la foule est toujours aussi nombreuse. Musique, silédars, cipayes, éléphants, boxeurs na-

tifs, fusées, feux d'artifice, rien ne manque à la fête. Nous nous retirons à la clarté des torches, pour nous rendre à la résidence anglaise, où nous attend un grand repas préparé par le gouverneur.

« Le samedi suivant, vers trois heures de l'après-midi, le roi se rend en grande pompe à deux milles du palais, auprès de l'arbre qu'ils appellent *Banni*. Cet arbre est destiné à recevoir une flèche lancée par le jeune prince. D'après la couleur de la sève qui en sortira, l'année sera heureuse ou malheureuse. Dans cette excursion, le roi, qui occupe un palanquin d'or, est accompagné de ses silédars. Le retour s'effectue à la lueur des torches et des fusées, et au bruit du canon. J'assistais à ce spectacle du haut de la plate-forme de mon habitatiou, lorsqu'une pluie torrentielle vint se mettre de la partie et disperser le cortège. Ce fut un saue qui peut général. Mauvais présage, direz-vous. Ne craignez rien ; les brahmes sont gens habiles, ils sauront bien interpréter cet incident d'une manière favorable.

« Hier, dimanche 4 octobre, *Cham-rajen-dra* s'est rendu en grande cérémonie à la montagne Chamandi, afin d'y vénérer la grande déesse, adorer le dieu-bœuf (gigantesque monolithe façonné par un artiste indou), et assister à une procession superstitieuse. L'objet principal de cette procession consiste en un immense échafaudage, appelé *Ter*, posé sur des roues énormes, et où des sculpteurs du pays ont représenté d'ignobles statues, avec l'histoire honteuse des divinités de l'Inde. Voilà le spectacle et la leçon que ce pauvre peuple étale, pour former, sans doute, l'esprit et le cœur de son jeune roi !.... »



NOUVELLES RÉCENTES

EMPIRE TURC.

Les Eglises protestantes arméniennes ont perdu dernièrement un pasteur que nos lecteurs connaîtraient si le défaut d'espace ne nous avait empêché de reproduire ici un très remarquable discours de lui que plusieurs autres feuilles ont publié.

« Cet homme, désigné généralement par le nom de « Hohannès (Jean) l'aveugle, » était un des pasteurs indigènes que la mission américaine emploie avec tant de bénédiction parmi les Arméniens. Malgré sa cécité, il avait acquis une telle connaissance des saintes Ecritures qu'on l'avait surnommé « la Concordance vivante. » En prêchant, il appuyait pour ainsi dire chacune de ses paroles de quelque passage biblique bien choisi, sans manquer jamais d'indiquer le chapitre et le verset où ses auditeurs le trouveraient. Mais ce qui, dans ces derniers temps, avait surtout attiré l'attention sur ses travaux, c'était la part active et très efficace qu'il avait prise au mouvement des Eglises protestantes en vue de se suffire à elles-mêmes, et de permettre ainsi à la mission d'étendre son champ d'activité. Le sermon mentionné ci-dessus traitait ce sujet d'une manière si entraînante qu'on l'a traduit dans un des dialectes de l'Inde, et que des missionnaires de ce pays l'ont lu avec beaucoup de profit devant leurs troupeaux.

Hohannès l'aveugle est mort dans la petite Eglise protestante de Havadoric, village Kurde des environs de Bitlis, où il exerçait son ministère avec beaucoup de fruit. Il était te-

lement estimé et aimé que les Arméniens du lieu se sont joints aux protestants pour lui rendre les derniers devoirs.

RÉPUBLIQUE DE LIBÉRIA.

On continue à signaler, comme très favorable à l'extension du règne de Christ, l'influence qu'exercent, sur les populations de la côte occidentale d'Afrique, l'existence de cette république, ses institutions et ses Eglises évangéliques. Une lettre écrite, en novembre dernier, d'une localité nommée Millsburg constate le fait en disant :

« La soif d'instruction que les indigènes manifestent ne saurait être dépeinte en termes trop vifs. De tous les côtés, on nous demande de multiplier le nombre des écoles. J'ose dire que si nous avons les ressources nécessaires pour en ouvrir immédiatement une centaine, nous le pourrions faire en moins d'un mois. »

L'auteur de cette lettre est un pasteur nègre, nommé le révérend Alexandre Crummel, qui a fait ses études à l'Université de Cambridge, qui a reçu l'ordination dans l'Eglise anglicane et qu'on représente comme un homme vraiment distingué sous plus d'un rapport.

MICRONÉSIE.

Un des missionnaires américains qui travaillent avec ceux des îles Sandwich à l'évangélisation des archipels de la Micronésie, écrit d'une île nommée Ponape, que le nombre des conversions est loin d'être aussi considérable qu'on le voudrait, que les indigènes sont une race égoïste, indolente et ingrate, mais qu'une fois convertis, ils se montrent généralement fidèles et intrépides. Dans une petite congrégation de onze individus, vivant loin de tout missionnaire, un seul a eu

la faiblesse de renier sa foi en présence de la hache que les païens brandissaient au-dessus de leur tête. Un jour qu'un sauvage furieux menaçait le missionnaire d'un couteau, un des diacres se jeta résolûment entre eux, au risque de recevoir le coup destiné au pasteur. Une autre fois encore, un indigène appartenant à une tribu ennemie avait été surpris et conduit devant un chef renommé pour sa férocité. Celui-ci s'apprêtait à percer de sa propre main ce jeune homme, quand un chrétien qui se trouvait là, saisit la victime, et, du ton le plus résolu, déclara au chef que s'il persistait dans sa colère, ce serait deux hommes au lieu d'un qu'il aurait à égorger.

POLYNÉSIE.

Deux martyres chrétiens ont illustré l'île d'Erromanga: celui du célèbre Jonh Williams, l'apôtre de la Polynésie, et, plus tard, il y a quatre ou cinq ans, celui du révérend Gordon, missionnaire américain, dont nous avons, à cette époque, raconté les travaux et la mort. Ce dernier fait a donné lieu, nous l'avons dit aussi, à l'un de ces exemples d'héroïque dévouement qui abondent dans l'histoire du christianisme. Quand la nouvelle de la mort du révérend Gordon parvint aux États-Unis, un de ses frères, le révérend J.-D. Gordon, venait de terminer ses études. Il se sentit appelé par l'Esprit de Dieu à remplacer son frère, et c'est lui qui répand aujourd'hui la bonne nouvelle du salut parmi ces populations naguère encore si sauvages.

« A propos de mon projet de départ prochain pour la Nouvelle-Guinée » écrit-il, « beaucoup de gens sont venus me voir pour m'engager à ne pas faire ce voyage. Au nombre de ces visiteurs, était le meurtrier de mon frère. Un jour, je l'avais rencontré errant dans les environs de la station, et je m'étais croisé deux fois avec lui sans qu'aucune parole fût

échangée entre nous. Il était venu ensuite s'asseoir à ma porte, et, après quelques instants d'hésitation, il entra. Je le saluai et le reçus avec politesse, me sentant fort heureux d'avoir cette occasion de lui parler. Les serremments de mains ordinaires n'eurent pas lieu entre nous, mais notre entretien, consacré tout entier aux choses du salut, fut amical, et ses derniers mots furent une prière de ne pas m'éloigner de l'île. »

LE CHEF TSÉKÉLO.

Ce représentant remarquable de la nation des Bassoutos est encore au milieu de nous. L'accueil qu'il a trouvé à Paris le rend extrêmement heureux. Il profite de tous les moyens qui s'offrent à lui d'étudier nos mœurs, nos idées, nos institutions, d'accroître ses connaissances. Nous aurons bientôt occasion de reproduire quelques-unes des paroles piquantes et souvent profondes que ces observations lui ont inspirées.

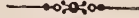
Il n'a pas encore définitivement fixé le moment de son départ. La nature du mal dont il a été atteint à son arrivée, lui fait redouter l'approche de l'hiver, bien que la guérison ait été complète. D'un autre côté, il désire être encore en Europe lorsque le ministère anglais recevra les renseignements qu'il attend du Cap et en viendra à proposer des arrangements définitifs. Cette considération décidera peut-être le jeune chef à rester jusqu'au commencement de novembre. Quant à MM. Daumas et Buchanan, ils ne repartiront pas avant d'avoir fait tout ce qui est en leur pouvoir pour obtenir une solution équitable.

Eugène CASALIS, directeur.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



UN DEUIL.

Notre mission du pays des Bassoutos est sous le poids d'une grande épreuve. La compagne de l'un de nos chers missionnaires vient d'être rappelée par le Maître. Une terrible épidémie, qui depuis quelques mois ravage la contrée, l'a couchée inopinément dans le cercueil. Cette jeune femme, qui n'avait que vingt-six ans et qui goûtait tout le bonheur que peut donner l'une des unions les mieux assorties, laisse dans la désolation un mari qui avait su l'apprécier à sa juste valeur et quatre enfants en bas âge, dont deux jumeaux, qu'elle se disposait à sevrer quand la main glacée de la mort s'est apesantie sur elle. On nous écrit que le deuil est général, non-seulement parmi les missionnaires qui la chérissaient tous, les uns comme une sœur, les autres comme une fille, mais encore parmi les indigènes qui, toute jeune qu'elle était, se plaisaient à l'appeler leur mère, tant elle avait su, par ses qualités rares et son aimable caractère, gagner leur attachement et leur respect. Il n'y avait dans le pays personne qui ne l'aimât.

Notre jeune sœur qui avait terminé son éducation à Paris, où elle avait laissé autant d'amis que de relations, n'avait pas songé d'elle-même à embrasser la carrière qui est devenue la sienne : elle était loin de s'en croire digne. Mais quand la voix du Maître s'est fait entendre à son âme, elle a

imposé silence à toutes ses hésitations et joyeuse elle est partie pour une vie de labeurs, emportant avec elle une foi si simple que personne ne se serait douté qu'elle fit un sacrifice. En réalité, en devenant la servante du Seigneur dans l'une des vocations les plus ardues et où les privations ne manquent pas, elle avait l'air de faire la chose du monde la plus naturelle. Elle était fort étonnée quand des amis, peut-être indiscrets, lui adressaient des compliments sur le courage dont elle faisait preuve.

Lorsqu'elle nous a quittés, sa piété, née sous l'influence de la famille et à l'école d'une mère éminemment chrétienne, était réellement évangélique et reposait sur le bon fondement. Elle manquait peut-être d'expérience; elle avait le caractère de son âge; elle semblait ne pas dépasser de beaucoup la mesure de la vie religieuse d'une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, quoiqu'alors elle fût déjà l'une des bonnes monitrices de l'une de nos écoles du Dimanche. Il faut ajouter qu'elle aimait peu, d'ailleurs, les démonstrations extérieures. Elle sentait plus qu'elle n'exprimait. Il y avait plus de piété dans son cœur et dans sa vie que dans ses paroles. Mais, on le sait, rien ne développe plus le sentiment chrétien que les réalités de l'existence, l'accomplissement de sérieux devoirs, le dévouement à une sainte cause, une vie passée à trois ou quatre mille lieues de la patrie, au milieu d'un peuple qui naît au christianisme et à la civilisation et qu'il faut aider, jour par jour, dans ses efforts pour atteindre le but. Aussi, dans ces conditions, notre jeune chrétienne a promptement mûri pour le ciel; en peu de temps, elle a fait de tels progrès dans les voies de la piété, que quand l'appel suprême a retenti au fond de son âme, elle s'est trouvée prête; elle est morte dans un état de paix et de joie tel que son départ pourrait soutenir la comparaison avec celui de vieux chrétiens qui ont blanchi dans les épreuves de la vie et dans les combats de la foi.

En apprenant sa fin si inattendue, un chrétien éminent

par son caractère et sa haute position sociale, s'est écrié dans un sentiment de douleur qui se justifie à un certain point de vue et que l'on comprend suffisamment : « Est-ce que le Seigneur, qui ne manque pas d'anges dans son ciel, ne pourrait pas nous laisser ceux que nous avons sur la terre? » Ce que notre ami de Port-Natal (Afrique méridionale) a exprimé dans les paroles que nous venons de citer, que d'autres qui le disent dans le secret de leur cœur, en pensant à la jeune amie qui vient de nous quitter! Une fois qu'on l'avait vue on ne l'oubliait plus. Son image se gravait aussitôt dans les souvenirs, en traits indélébiles. Cette impression elle l'a produite partout où elle a fait un séjour, si court qu'il ait été.

Puisque nous en sommes à recueillir ici de douces réminiscences, n'oublions pas le fait suivant qui nous a été raconté par un témoin oculaire. Il y a deux ou trois ans, les horreurs de la famine, se mêlant à celles de la guerre, se faisaient sentir d'un bout à l'autre du pays des Bassoutos. Fanny Casalis rencontre sur son chemin une pauvre mère qui venait de mourir de faim et sur le sein glacé de laquelle un malheureux petit nourrisson cherchait inutilement une vie et une nourriture dont les sources venaient de tarir. N'écoutant que son cœur généreux, elle prend l'enfant dans ses bras, le donne comme frère de lait à son propre nourrisson et arrache ainsi l'orphelin à une mort certaine.

Mais nous n'avons pas pris la plume pour écrire une biographie qui pourrait être longue. Rien n'a été plus loin de notre pensée; ce que nous avons voulu seulement, c'est annoncer la fin prématurée de notre jeune sœur et communiquer en même temps, sur ses derniers moments, quelques détails touchants qui viennent de nous arriver du sud de l'Afrique. Nous n'avons pas besoin d'en demander excuse à nos lecteurs. Il nous a paru que le caractère privé et intime de ces lettres ne devait pas mettre obstacle à leur publication. Nous n'avons pas le droit de priver les amis de l'œuvre des mis-

sions évangéliques de récits qui sont de nature à les édifier et à leur faire aimer toujours davantage une cause qui produit d'aussi beaux dévouements. N'est-il pas utile, d'ailleurs, que l'Eglise de Jésus-Christ apprenne par des faits de ce genre dans quels rapports de douce fraternité et de sainte amitié vivent les membres d'une même mission ? Leurs relations mutuelles ne sont pas seulement celles de collègues, mais encore celles d'amis. Ils ne forment véritablement qu'une famille ; les joies des uns sont les joies des autres, comme les deuils de ceux-ci sont les deuils de ceux-là.

Nous publierons d'abord une lettre de M. le Dr Eugène Casalis, l'époux brisé, mais puissamment fortifié, de Fanny de Pury ; nous n'en retrancherons que les détails exclusivement destinés à la famille. Nous y joindrons ensuite de courts extraits de la correspondance de MM. Mabille, Dyke et Jousse, qui complètent la première lettre, écrite à la hâte et sous la première impression du deuil.

L'œuvre des missions n'est pas tout entière dans les récits de la conversion des païens ; elle se trouve aussi dans les manifestations de la grâce divine au sein des familles qui s'y emploient.

BÉRÉE.

LETTRE DE M. EUG. CASALIS FILS.

Mes parents bien-aimés.

Comment vous annoncer une nouvelle si terrible pour la chair ? Comment avoir le courage de vous apprendre que ma chère compagne n'est plus de ce monde ? Pour adoucir le coup qui va vous frapper d'une manière si inattendue, je ne puis que crier au Seigneur d'être bien près de vous lorsque ces lignes vous parviendront et déchireront vos pauvres cœurs, Oh ! vous pleurerez, je le sais ; mais lorsque vous

saurez que votre fille a quitté ce monde avec la joie des élus, qu'elle n'a cessé d'appeler son Sauveur, et qu'elle ne s'en est allée que pour entrer dans le repos de son Maître, vous bénirez le Seigneur de la grâce qu'il a accordée à sa servante, de cette mort si belle, si calme, si glorieuse, si sainte et qui fait dire à chacun : « Oh ! que ma fin soit semblable à la sienne ! »

C'est la fièvre typhoïde qui m'a enlevé celle qui était mon trésor. L'épidémie qui sévit dans le Lessouto avait pendant longtemps épargné Morija ; mais enfin elle y avait fait son apparition, et, en trois semaines, elle avait fait cinq victimes dans le seul village de la station. C'est au moment où ma femme jouissait de la plus florissante santé, que son Maître est venu la chercher. Jamais je ne lui avais vu autant de fraîcheur et d'entrain. Elle paraissait tant jouir de la vie ! Une douce gaieté régnait dans sa maison qu'elle venait d'arranger avec beaucoup de goût. On aurait dit qu'elle avait atteint toute la félicité que peut donner ce pauvre monde. Tous nos amis en étaient frappés, et moi je me demandais souvent ce que je pouvais désirer de plus pour augmenter mon bonheur.

Eh bien, c'est à ce moment que la voix du Seigneur s'est fait entendre, et, docile à l'appel, notre bien-aimée a tout quitté, sans regret et sans crainte. C'est le 24 juillet que Fanny se sentit indisposée ; elle n'eut ce jour-là qu'un sentiment de froid général. Mais elle n'en continua pas moins à vaquer à ses occupations ; elle alla même visiter des malades. J'avais moi-même passablement à faire dehors, ayant dû accompagner aux champs les élèves de l'Ecole normale et surveiller leurs travaux de labourage. Après le diner, nous allâmes faire un tour dans le jardin ensemble ; ce devait être notre dernière petite promenade. Elle se plaignit encore du froid, ce qui m'étonna, car dehors et dans la maison il faisait chaud ;

le soleil était brillant, l'air pur et vivifiant. Elle s'intéressait beaucoup à mes plantations d'arbres. La conversation roula sur des greffes que je me proposais de faire; elle me demanda de lui expliquer comment je m'y prenais. Je finissais mes explications lorsque nous arrivâmes près de la tombe de ma bienheureuse mère, autour de laquelle croissaient de jeunes arbustes. Tout à mon sujet, je tirai mon couteau de ma poche, et, m'asseyant, je montrai comment une greffe se fait. Fanny s'était assise à mes côtés; lorsque je voulus me relever, après avoir satisfait sa curiosité, elle m'arrêta et me dit : « Reste encore; laisse-moi reposer ma tête sur toi, il fait si bon au soleil ! » Quelques minutes après, je vis une larme briller dans ses yeux et lui en demandai l'explication. C'était sa première larme depuis bien longtemps; elle était habituellement si gaie ! . . . « Ce n'est rien, » me répondit-elle. . . . J'insistai; après bien des instances, elle finit par m'avouer qu'elle croyait que le Seigneur allait l'appeler à me quitter et à quitter ses chers enfants. « Ils sont si jeunes, dit-elle, j'aurais voulu les voir grandir ! »—Je lui répondis que nous devions toujours être prêts à quitter ce monde, mais qu'il ne fallait pas croire qu'on allait mourir parce qu'on avait une légère attaque de grippe. Hélas! pauvre aveugle que j'étais, n'aurais-je pas dû voir que Fanny avait reçu l'avertissement solennel de l'Esprit?—Le lendemain, dimanche, elle avait mal à la tête, et peu à peu les symptômes de la terrible maladie se déclarèrent, mais avec si peu de violence que j'avais toute raison de combattre mes craintes et de ne pas me laisser aller à de fâcheux pressentiments. Quant à ma bien-aimée malade, plus de doute ! — elle souriait lorsque je lui disais qu'elle me semblait mieux. — Elle se mit à me parler du « Roi des épouvantements. » — « Cette expression terrible est pour le chrétien, dit-elle, anéantie par le cri de l'apôtre : « O mort! où est ton aiguillon? O sépulcre où est ta victoire? » « Pour moi, continua-t-elle, elle n'est rien. Je n'ai jamais eu besoin de

beaucoup de raisonnements pour me convaincre de la réalité de l'œuvre de Dieu dans mon cœur. Pour quiconque a senti le poids de ses péchés et la douceur de l'assurance de son pardon, il n'est pas besoin d'autres preuves que celle-là. Je sais que Christ est mon ami suprême. Oh ! quel bonheur ! — Voilà quelques-unes de ses paroles dès le dimanche. — Les jours suivants, la fièvre augmenta, mais sans être accompagnée de symptômes alarmants. Tout ce qu'un médecin dévoué peut faire, je l'ai fait. Avec le secours de ma bonne sœur Adèle (1), le dévouement de Mabelle, les soins éclairés de ma tante Dyke et les ressources de toute nature que nous avions fort heureusement dans la maison, rien n'a manqué à notre chère malade. Dans la nuit du vendredi au samedi, elle sentit qu'elle s'affaiblissait subitement, le pouls avait extrêmement baissé — elle nous fit tous appeler et nous dit qu'elle croyait que le Seigneur allait venir la chercher. Pour chacun elle eut un mot, si bien approprié ! — Je lui demandai si elle voulait que je fisse venir ses enfants. « Non, dit-elle, je les ai donnés à Jésus; pourquoi les revoir? mon cœur pourrait les regretter. » — Mon beau-frère lui dit alors : « Il est donc vrai que tu veux nous quitter? — « Oh ! oui. » — « Tu n'as pas peur de la mort? — « Non — « Tu te sens heureuse, en paix avec Jésus? » — « Oh ! oui; Jésus est mon ami suprême. Oh ! si mes lèvres pouvaient raconter les grandes choses que le Seigneur a faites pour moi; mais je n'en ai pas maintenant la force ! » — Lorsqu'elle nous eut fait ses adieux, elle voulut se reposer un peu et immédiatement se déclara une transpiration générale, le pouls se releva, les traits prirent une expression meilleure. Elle s'endormit paisiblement, au point que je crus qu'un mieux réel allait se déclarer.

Cette espèce de crise se renouvela le samedi et fut suivie

(1) Mme Adèle Mabelle, femme du missionnaire de ce nom.

des mêmes symptômes. — « Le cher Philémon (1) vint la voir. — Comme elle aimait Philémon! — « Philémon, dit Fanny, en sessouto, vois-tu Jésus? — Ma mère, lui répondit-il, je le vois des yeux de la foi comme si je le voyais avec les yeux de la chair. » — Moi, je ne le vois pas, dit-elle, et ouvrant ses yeux tout grands, elle semblait chercher quelqu'un. — Qui cherches-tu? demanda mon beau-frère. — « Jésus. » — Le vois-tu? — Non, le vois-tu toi? — Non pas avec les yeux avec lesquels je te vois. Mais il est ici avec toi, il est tout près. — Oui. — Tu le verras peut-être bientôt face à face et alors tu le connaîtras. — Oui — « Un peu plus tard elle me dit » « J'ai eu tort de chercher à voir Jésus avec mes yeux. Je sens que maintenant je dois l'attendre patiemment et alors je le verrai quand il viendra, » Plus tard, après avoir répété plusieurs fois, avec une expression et un ton que jamais je ne pourrai oublier : « Sei...gneur... Jé...sus... viens... bien... tôt... »... Sei...gneur... Jé...sus... viens... bien...tôt. », elle me dit avec un peu de tristesse : « Oh! combien Jésus tarde! » — Le dimanche soir, le mieux trompeur se manifesta de nouveau. J'étais épuisé, et, laissant mon cher beau-frère auprès de Fanny, j'allai me jeter un instant sur un canapé. Elle s'endormait et se réveillait alternativement, mais était très calme et avait l'air de se reposer. Vers huit heures et demie, un instant seulement avant qu'elle s'endormît d'un sommeil lourd dont elle ne devait plus se réveiller ici-bas, elle répondit encore affirmativement à cette question qui lui fut faite: » Es-tu toujours heureuse, paisible, sans inquiétude? Un peu avant minuit, Mabelle crut remarquer quelques mouvements convulsifs; il m'appela, et, à minuit et un quart, le 2 août, notre Fanny rendit le dernier soupir, sans lutte, sans agonie, — le Seigneur ayant exaucé sa prière, car elle lui avait demandé de pouvoir mourir paisiblement.

(1) Philemon, chrétien indigène de la station de Morija, où il remplit à la fois les fonctions de diacre et de maître d'école. Mme Fanny Casalis avait une affection particulière pour lui.

Assez pour aujourd'hui... je n'en puis plus. Et cependant le Seigneur a été bien bon pour moi ; il m'a soutenu au delà de toute expression. — Mes bien-aimés petits sont si sages ! ils sont allés demeurer chez leur bonne tante Mabilles. Eux, qu'on ne pouvait séparer de leur mère, ils ne donnent aucun tracas. Nous leur avons dit que maman était allée auprès de Jésus, et, comme elle leur avait appris que Jésus avait une belle maison où tous les bons petits enfants doivent aller, ils répètent qu'ils iront aussi auprès de Jésus et de leur maman chérie. — Nos frères sont de suite accourus de toutes parts. Jamais je n'ai autant senti les douceurs de la « communion des Saints. » Je ne saurais décrire l'affection dont j'ai été entouré. MM. Cochet, Germond, Emile Rolland, Maitin, Duvoisin, Jousse étaient auprès de nous. Oh ! pleurez avec moi, pleurez ; cela fait tant de bien de pleurer ! mais réjouissez-vous dans les larmes car notre Fanny nous attend dans la gloire !

EUGÈNE CASALIS.

Cette lettre a été écrite de Bérée où nos amis affligés s'étaient rendus après l'enterrement, sur les instances de M. et Mme Maitin.

Quelques jours après son arrivée dans cette station, le missionnaire que Dieu vient d'appeler à un si grand sacrifice assistait, avec plusieurs de ses frères, au baptême de cinquante-cinq indigènes amenés à la connaissance du Seigneur par les efforts de MM. Maitin et Duvoisin. Heureux les serviteurs auxquels le Maître accorde de telles consolations ! Elles leur étaient à tous nécessaires, car ainsi que nous le disions plus haut, ils se sentaient tous frappés.

« Nous pleurons, écrit M. Jousse au directeur de la Maison des Missions, comme si la chère défunte eût été notre parente. Aussi bien nous ne formions qu'une même famille dans le champ de la mission. Cela est tellement vrai qu'à mon

retour a Thaba-Bossiou, les gens sont venus nous apporter leurs consolations comme si nous avions été frappés d'une manière encore plus directe. J'ai eu le triste privilège de parler sur la tombe de votre chère belle-fille, et vous pouvez penser si les souvenirs du passé se pressaient dans mon esprit et dans mon cœur ! Il y avait quatorze ans et quelques mois, que vous et moi et beaucoup d'autres, nous étions réunis dans ce même jardin de Morija, autour d'une tombe fraîchement creusée !... Mais pourquoi nous appesantir sur ces souvenirs !... Nous ne serons bientôt plus nous-mêmes qu'un souvenir. C'est en haut qu'il nous faut regarder ; c'est à la droite du Père qu'il faut chercher ceux que nous pleurons. Malheur à nous si nous cherchons parmi les morts ceux qui sont vivants ! »

« Nous n'avons pas encore pu sentir, ajoute M. Mabile, toute la réalité et l'étendue de notre perte. C'est quand nous serons de nouveau rentrés dans la routine de la vie — puisqu'il faut bien y rentrer, — que le vide se fera sentir. Cette chère sœur, si forte, si active, si enjouée (car jamais elle ne s'était mieux portée) devenant tous les jours plus aimable, plus ouverte à toutes les impressions sérieuses, faisant des progrès visibles à tous ceux qui étaient en rapport avec elle, la voilà partie, au moment où elle prenait plus d'intérêt que jamais à la mission ! Nous étions très liés, elle et moi, absolument comme sœur et frère, et je voudrais pouvoir dire tout le bien qu'elle m'a fait dans ces derniers temps, me donnant des conseils, me reprenant lorsqu'il y avait lieu. Et les gens de la station, comme ils l'aimaient ! Ils le témoignent par leur douleur, qui n'a rien de bruyant et d'agité, mais qui est profondément sympathique. Les derniers jours de notre sœur, ses derniers moments ont laissé au milieu de nous comme un suave parfum de vie céleste.

« Elle repose à quelques pas de notre chère mère. L'endroit, avec ses beaux ombrages, offre l'image du calme et de la paix. C'est le lieu que ma compagne et moi avons choisi, depuis longtemps déjà, pour notre dernière demeure, sans

prévoir que celle de nous tous qui paraissait la plus forte nous précéderait dans le repos éternel ! »

Après le principal affligé, ceux de nos amis que ce coup a frappés de la manière la plus douloureuse sont M. et Mme Dyke. Représentants d'une nombreuse famille qui, en quelques années, s'est complètement éteinte, à l'exception d'un fils que sa vocation tient éloigné d'eux, ils trouvaient un précieux appui auprès des neveux et nièces auxquels des arrangements récents les avaient réunis. Dans les soins qu'ils seront appelés à donner aux élèves de l'École normale de Morija, ils comptaient beaucoup sur le concours du jeune ménage que le Seigneur vient de dissoudre. Demandons à Dieu de leur donner la force de soutenir le nouveau choc qu'ils subissent.

...« Sous l'effet du premier ébranlement, écrit M. Dyke, j'ai senti mes forces défaillir, et je me suis dit que mon œuvre était finie à Morija. Mais, patience ! Dieu ne m'a pas sans doute amené ici pour me faire voir seulement ce qu'il y avait à faire. J'attendrai et je prierai. Nous ne pleurons point comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Nous savons en qui nous avons cru. L'Éternel l'a fait et il sait ce qu'il fait. Il ne peut vouloir que ce qui est bien. »

STATION DE THABA-BOSSIOU.

On vient d'assister aux derniers moments d'une jeune chrétienne qui était sortie du milieu de nous pour aller travailler au salut des païens. Au moment où elle expirait, l'épidémie qui l'a emportée faisait d'autres victimes. Parmi elles, se trouvait plus d'un de ces convertis du Lessouto qui nous sont inconnus selon la chair, mais qui de loin nous saluent du nom de *pères* et de *frères*. Ils ont reçu les mêmes forces, les mêmes consolations que notre sœur ; leur triomphe sur

la mort a été aussi complet que le sien. On le verra par la première partie de la lettre que nous allons reproduire. Preuve admirable et bien précieuse de l'unité des opérations de l'Esprit de Dieu en tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur Jésus, quelle que soit leur extraction, quelles qu'aient été leur première éducation et les premières habitudes de leur vie !

Lettre de M. JOUSSE.

Thaba-Bossiou, 10 août 1869.

Messieurs et honorés frères,

Depuis le moment où je vous ai écrit pour la dernière fois, la main du Seigneur s'est apesantie sur nous ; dix tombes se sont successivement ouvertes pour recevoir la dépouille mortelle de bien chers enfants en la foi. La fièvre typhoïde avait pris de telles proportions dans quelques villages, que pendant quelques mois presque tout le monde en a été atteint ; au point que les membres de familles entières étaient dans l'impossibilité de s'aider mutuellement. Dans de telles circonstances, la tâche du missionnaire s'accroît énormément, En sus des soins médicaux qu'il est obligé de donner, il doit s'efforcer de relever le moral de tous, pour les empêcher de se laisser aller au découragement. Grâce à Dieu, ce terrible fléau, sans avoir complètement cessé autour de nous, ne présente plus beaucoup de gravité, mais il n'en est pas de même de certains villages où il fait encore de nombreuses victimes. Je dois ajouter que la foi des fidèles a été singulièrement fortifiée par la mort édifiante de ceux qui nous ont devancés dans l'éternel repos. La vieille Madeleine, dont la conversion remonte à plus de trente ans, disait un jour à la fille de son premier missionnaire : « A Thaba-Bossiou, nous ne pleurons plus quand la mort vient nous chercher ; nous n'éprouvons plus que de la joie. » Cela vou-

lait dire : « Ceux que le Seigneur est venu chercher sont partis avec joie ; et nous qui les avons vus partir, nous avons pleuré comme on pleure quand on se quitte avec l'espoir de se revoir bientôt. » — Voici un jeune chef chrétien nommé Anani ; il a été reçu dans l'Eglise depuis quelques mois seulement. Violamment attaqué par la fièvre typhoïde, il voit la mort s'approcher à grands pas. Il en avertit son père. Celui-ci s'efforce, mais en vain, de le persuader qu'il se rétablira. Anani, après avoir exprimé sa dernière volonté touchant certains objets qu'il voulait donner à des amis, s'agenouille, et prie longuement à haute voix. Peu après, il tombe dans un délire dont la mort seule devait le délivrer. Cependant, un jour, il me reconnaît et me dit : « Un trône m'attend ! »

A quelques pas de là, un autre jeune homme nommé Nakora, l'intime ami d'Anani, est aussi atteint de la fièvre typhoïde. Mais lui aussi a placé tout son espoir en Jésus-Christ, et la mort ne lui apparaît que comme une messagère de bonnes nouvelles. Jusqu'à son dernier soupir, il a conservé toute la plénitude de ses facultés, et nul ne l'approchait sans être frappé de la fermeté de sa foi. Sentant sa fin approcher, il exhorta ses parents à persévérer dans la foi chrétienne, fit une dernière prière et leur dit : « Je vous quitte en chantant :

Avançons-nous joyeux, toujours joyeux,
Vers le pays des esprits bienheureux ! »

Ces morts eussent laissé un grand vide dans nos cœurs, si le Seigneur lui-même n'eût pris soin de le combler par la conversion de nouveaux enfants en la foi. Que dis-je ? Pour dix membres de l'Eglise recueillis dans la gloire, le Seigneur nous en a donné plus de soixante dans l'espace de deux mois environ. Il a aussi rendu à son Eglise plusieurs de ses enfants, qui étaient autrefois retournés au monde, et, si la joie causée par le repentir sincère de ces âmes égarées, est en

raison de leurs infidélités passées, vous pourrez comprendre la grandeur de la nôtre, en apprenant le retour à la piété, d'une femme qui, depuis sa sortie de l'Eglise, c'est-à-dire, depuis quinze ans environ, semblait s'être livrée corps et âme au génie du mal. Son nom est Amélia ; elle avait épousé un fils de Moshesh, nommé Mayare. Ce dernier étant mort, il y a dix ans environ, elle devint la souveraine naturelle des gens précédemment soumis au pouvoir de son mari. Avant son mariage, elle avait fait profession de piété, mais depuis lors elle était graduellement tombée dans l'indifférence, puis dans la mondanité, et enfin dans une impiété peu commune et vraiment révoltante. Douée de talents naturels, elle les mit tous au service du prince des ténèbres. Il me répugne de faire le tableau des turpitudes de cette époque de sa vie ; je dirai seulement que l'état de dégradation morale dans lequel elle était tombée, joint à la haine qu'elle manifestait contre tout ce qui avait rapport à la religion, lui avait valu le surnom de Jésabel. Amélia est de nouveau aux pieds de son Sauveur ; elle gémit sur l'énormité de ses fautes passées et rend gloire à la miséricorde toute-puissante du Seigneur.

Voici une autre veuve, jeune encore, nommée Dorothée. Son mari, nommé Letsuabo, était le frère de cet Anani dont je viens de mentionner la mort. Catéchumène depuis plus d'un an, il reçut le baptême quelques heures seulement avant de quitter ce monde. Il y a dix ans de cela. Il laissa derrière lui un jeune enfant, qui le suivit de près dans la tombe, et une jeune femme exposée à tous les dangers d'un veuvage en pays païen. Pendant quelque temps, elle continua à bien marcher dans le chemin de la piété ; mais, trompée par les séductions d'un monde léger et frivole, elle en devint la proie, et Dieu seul peut mesurer l'étendue du chemin qu'elle a parcouru dans la voie du libertinage. Le Seigneur a eu pitié d'elle ; il a frappé de nouveau à la porte de son cœur et lui a donné la force de le lui ouvrir. A lui seul soit l'honneur, la louange et la gloire à jamais !

Quatre autres personnes dont la foi avait aussi subi un échec depuis plus ou moins longtemps, ont été réadmissées en même temps que Dorothee et Amélie, après avoir donné des preuves de la sincérité de leur retour. C'est un renfort que le Seigneur nous envoie pour faire son œuvre, et pour lequel nous le bénissons. A propos de ces relaps, il me vient une pensée que je crois juste, étant basée sur des expériences plusieurs fois répétées dans ce pays. C'est que, chez un bon nombre de païens, le premier réveil de la conscience n'aboutit pas toujours à un changement complet du cœur ; de là ces lourdes chutes (qui maintenant deviennent de plus en plus rares) de personnes dont la piété paraissait solidement établie. Mais la joie réelle dont leur cœur a été inondé aux jours de leur premier retour vers Dieu, ne leur permet plus de vivre heureux dans le monde. C'est l'enfant prodigue loin du toit paternel ; il ne goûtera de joie réelle que lorsqu'il y sera rentré de nouveau. Si donc nous devons nous attrister quand nous voyons des âmes en qui nous avons confiance, tomber de nouveau dans le péché, nous ne devons jamais désespérer d'elles.

Chaque conversion, c'est-à-dire chaque retour d'une âme à Dieu, a son histoire, et il est plus d'une de ces conversions qui présente un intérêt vraiment dramatique. Aujourd'hui même, un homme déjà d'un certain âge, que j'emploie comme évangéliste, m'a amené son fils, qui cherche les consolations de la grâce divine. Il peut avoir trente-cinq ans. Il possède une certaine connaissance des vérités du salut, mais jusqu'ici il avait obstinément fermé son cœur à ces célestes vérités, et sa présence au culte du soir et du matin, n'était qu'un acte de pure condescendance. Sa femme, qui est pieuse, éprouvant un jour de grandes angoisses à son sujet, lui fit quelques observations au sujet d'un péché dont il s'était rendu coupable et que la honte l'empêchait d'avouer. Ces observations furent très mal reçues ; la pauvre femme se tut et se dit que le secours pouvait venir de Dieu seul. Cette même

nuit, elle se lève sans faire de bruit et, dans l'obscurité la plus profonde, elle répand l'amertume de son cœur devant le Seigneur. Sa prière est arrosée de larmes. Son mari se réveille et comprend qu'elle est en prière, que c'est lui qui est l'objet de ses supplications. Sa conscience reçoit un premier choc; mais quand, au point du jour, il entend sa femme lui faire des excuses pour avoir, la veille, manqué de douceur à son égard, il fond en larmes, il se met à prier lui aussi, et demande à Dieu le pardon de tous ses péchés.

Il y a deux mois environ, je me suis arraché aux nombreux travaux de la station pour aller visiter une annexe située à dix lieues d'ici. Sylas et sa famille m'ont reçu avec la plus grande joie. Cet évangéliste, comme tous les autres d'ailleurs, est digne de la sympathie des Eglises qui nous envoient et doit avoir une large part dans leurs prières. En général, on accorde assez sa sympathie aux missionnaires de la croix qui, par obéissance à la volonté de leur Maître, ont renoncé aux douceurs de la vie civilisée et sont allés s'établir au milieu de peuples dont la langue et les usages leur étaient inconnus. Mais on peut être porté à penser que nos évangélistes indigènes n'ont pas de sacrifices à faire. C'est une erreur. L'évangéliste mossouto n'a pas à quitter son pays, cela est vrai; il n'a pas encore connu les délicatesses de ces relations intimes qui, sanctifiées par la piété, font le charme de la vie en pays civilisé; mais par le fait de la mission dont il est chargé, il devient plus ou moins étranger au milieu des siens; les doctrines qu'il prêche en font un homme à part, et, s'il y a chez quelques-uns des habitants de la localité qu'il habite, de la malveillance à l'égard de l'Évangile, c'est sur lui que cela retombe. Tout change et s'améliore quand des âmes se convertissent et forment un petit noyau dont l'évangéliste devient le centre. Toutefois, le serviteur n'étant pas plus que son Maître, il doit s'attendre à avoir sa bonne part de tribulations et d'ennuis; pour toute compensation, il n'a que le sentiment d'avoir obéi à la voix du Seigneur, car, ce que nous lui don-

nons, pour lui aider à vivre, mérite à peine d'être mentionné.

Pendant mon séjour dans cette annexe, j'ai présidé deux services, le dimanche. Avec quelle joie je voyais arriver, de divers côtés, des gens déjà habitués à fréquenter le culte divin ! Quelques-uns venaient de très loin. Au premier service, il y eut environ 200 auditeurs; je fus tout à la fois frappé et réjoui de voir comme on chantait bien. C'est là un des résultats des efforts de Tita et de sa jeune femme, Hélène. Ce jeune homme, fils de Silas, est surtout chargé de l'école. Le soir de ce jour, assis sous d'immenses rochers, que la lune éclairait de ses rayons, Silas, entouré de sa famille et de quelques amis, nous a raconté ce qu'il avait éprouvé le jour où, pour la première fois, il fut appelé à prêcher l'Évangile dans le village où il réside. « Que leur dirai-je ? » se demandait-il avec anxiété. Il ouvrit alors l'Évangile selon S^t Jean, au chap. III, et il parla de l'amour de Dieu et de la nouvelle naissance. Il parlait encore qu'une femme se mit à sanglotter. Il se dit alors : peut-être eut-il mieux valu que cette femme ne pleurât pas, car ceux qui ont peur des effets de l'Évangile ne reviendront probablement plus de peur d'être aussi convertis. A son grand étonnement, on revint dans l'après-midi, et, depuis lors, le Seigneur a manifesté sa puissance en convertissant une vingtaine de personnes. — Au nombre de ces dernières, se trouve une femme du nom de Malikéléli (la mère des larmes). Son opposition à l'Évangile était très grande; elle choisissait, de préférence, le dimanche pour inviter ses amis à venir boire chez elle. Tita, un samedi, dit à sa fille : « Tu diras à ta mère que je désire la voir demain, j'ai quelque chose à lui dire. » Elle se rendit à l'appel du jeune instituteur, mais dans des dispositions telles que Silas en fut effrayé et qu'il chercha à la calmer en lui faisant un petit présent, qui ne produisit pas d'effet. Silas dit alors à son fils : « Qu'as-tu fait d'appeler cette femme ? elle va troubler nos exercices religieux. » « Ne craignez rien, mon père, » fut la réponse de Tita. C'était l'heure

du culte du matin. Après un chant et la lecture d'une portion de la parole de Dieu, on s'agenouilla pour prier. Malikéléli, reprise par sa conscience, se mit à sanglotter, au grand étonnement de tout le monde. Depuis lors, elle s'est humiliée devant Dieu et devant les hommes, et tout fait espérer que son cœur est véritablement changé. Toute la conduite de Tita dans cette affaire me porte à croire qu'il avait spécialement prié pour la conversion de Malikéléli avant de l'appeler. Oh ! que n'avons-nous plus de foi, que ne prions-nous davantage !

Agréez, Messieurs et honorés frères, l'assurance de mon affection la plus cordiale.

Tout à vous en Jésus-Christ.

TH. JOUSSE.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ORIENT.

ÉVANGÉLISATION DES FEMMES EN CHINE, DANS L'INDE ET EN SYRIE.

Relever les femmes de l'Orient en les amenant à la connaissance de Christ, est une des parties les plus importantes de l'œuvre missionnaire. Les premiers messagers de l'Évangile dans ces contrées l'avaient compris dès l'abord. Mais, par la force des choses, ils avaient dû commencer par s'occuper à peu près exclusivement des hommes. C'était la seule partie de la population qui leur fût accessible. Avant d'atteindre l'autre, il fallait chercher, sur les lieux, le moyen de rompre les barrières que les habitudes de l'Orient élèvent

autour des femmes. Longtemps on dut se contenter de préparer, en fondant des écoles et des orphelinats de jeunes filles, l'action qu'on se proposait d'exercer plus tard, sur les pauvres victimes de l'ignorance, de la superstition et de l'omnipotence conjugale.

Après bien des essais, plus ou moins infructueux suivant que les mœurs des pays évangélisés étaient plus ou moins strictes quant à la réclusion des femmes, les missionnaires en vinrent à peu près unanimement à reconnaître que l'évangélisation des femmes de l'Orient ne deviendrait une œuvre missionnaire vraiment digne de ce nom que lorsqu'elle serait entreprise et poursuivie par des femmes. Ce fait une fois reconnu, la voie était toute tracée, et on y est résolument entré. Depuis quinze ou vingt ans surtout, la plupart des grandes Sociétés de missions et plusieurs institutions spéciales ont dirigé de ce côté d'énergiques efforts, dont les résultats commencent à paraître.

Il existe depuis longtemps en Angleterre, une Société pour la diffusion de l'instruction parmi les femmes de l'Orient, qui emploie de nombreux agents et a fondé beaucoup d'écoles. Elle a aussi transporté avec succès sur plusieurs points cette institution bénie des *Femmes de la Bible*, qui, dans les grandes villes d'Angleterre, a exercé une influence si heureuse sur certaines classes de la population, qu'on peut comparer à des nations païennes, sans se rendre coupable d'injustice.

Nous avons mentionné plusieurs fois, ici, l'œuvre connue dans l'Inde sous le nom d'*Œuvre des zénanas*. Fondée dans le Bengale par Mme Mullens, fille du célèbre missionnaire Lacroix et épouse d'un autre missionnaire non moins estimé, cette œuvre s'est rapidement étendue de là dans toutes les provinces de l'Inde où l'Évangile a pénétré. C'est par centaines, peut-être par milliers, que les appartements particuliers des femmes lui sont ouverts, et tous les rapports missionnaires constatent que, devant ces progrès, tombent peu à

peu les préventions et les résistances contre lesquelles on avait longtemps craint d'avoir à lutter sans succès.

Aujourd'hui donc, la parole du salut est annoncée aux femmes de la Chine, de l'Inde, de l'empire turc. Voici quelques récits provenant des femmes-missionnaires employées dans ces divers champs de travail.

I.

Mme Corbett, épouse d'un missionnaire américain établi à Ché-Fou, ne s'est pas contentée d'ouvrir, avec l'assistance d'une autre pieuse femme, nommée miss Drowning, une école de jeunes filles et des réunions d'édification pour les femmes de la ville. Elle accompagne souvent son mari dans ses tournées de prédication. Suivons-la dans une de ces excursions.

C'était en septembre 1868. Toute la famille missionnaire s'était transportée, pour quelques semaines, dans un village nommé Isan, situé à quinze lieues environ de Ché-Fou, et renommé dans le pays pour la vertu de ses eaux sulfureuses. Un aide-missionnaire chinois, nommé Tsoonge, accompagnait la famille.

« Les gens du lieu, dit Mme Corbett, nous ont fait l'accueil le plus bienveillant, et, tous les jours, nous avons pu avoir des réunions très intéressantes dans un vaste local, attenant à un temple, que le chef du village avait mis à notre disposition. Les auditeurs du soir y étaient surtout fort nombreux. Aussi avons-nous résolu d'y revenir, et même d'y fonder une annexe de notre station. Une maison convenable nous a été louée à cet effet. Je m'en réjouis d'autant plus, que les femmes du lieu se sont montrées très disposées à m'écouter lorsque je leur ai annoncé l'Évangile.

« Nos après-midi étaient employés à aller de village en village, en nous prévalant, pour prêcher Christ, de la curio-

sité qui en attire autour de nous les habitants. Un jour, j'avais emmené avec moi ma petite fille. Nous étions, l'enfant et moi, des êtres tout nouveaux pour la population de ces localités. A peine eûmes-nous fait notre entrée dans le premier village, qu'une troupe de femmes vint à ma rencontre, (je dis *ma* parce que j'étais le principal objet de leur attention et m'invitèrent, avec une politesse toute chinoise, à m'arrêter quelques instants auprès d'elles. Elles m'auraient volontiers ouvert l'une de leurs maisons, mais je préfèrai aller m'asseoir sur une grosse pierre que j'aperçus à l'ombre d'un arbre. Là, les premiers instants furent employés, comme de raison, à examiner par le menu ma physionomie, ma toilette et celles de ma petite Fanny. Mais une fois que j'eus payé ce tribut à une curiosité très naturelle, j'amenai la conversation sur le grand sujet dont j'avais à parler, et jamais, depuis bien longtemps au moins, je n'avais eu devant moi d'auditoire plus attentif. Elles me firent plus d'une fois répéter, et se répétèrent ensuite les unes aux autres le nom de Jésus, avec un désir évident de le graver dans leur mémoire comme un nom digne d'être vénéré. M. Tsoonge, survenant ensuite, obtint d'elles une attention non moins soutenue en leur exposant les vérités chrétiennes.

« Pendant ce temps, M. Corbett avait réuni, à l'autre bout de la rue, un groupe nombreux d'hommes. Quand il eut fini, nous nous rendîmes dans un autre quartier du village. Il s'y rassembla autour de nous une foule immense, qui bientôt se divisa, comme précédemment, en deux auditoires, l'un d'hommes, l'autre de femmes. Il y avait en outre, dans le mien, beaucoup d'enfants. Je regrette d'avoir à dire que la plupart étaient dans un état de nudité à peu près complète. Là encore, je n'eus qu'à m'applaudir de l'attention avec laquelle on m'écouta.

Le lendemain, dans un autre village, j'eus d'abord à craindre de ne pas me voir accueillie avec la même faveur, A notre arrivée, toutes les femmes, au lieu d'accourir auprès de nous,

s'enfuirent et se renfermèrent dans leur logis. J'allai m'asseoir sous un grand arbre, mais j'y restai assez longtemps sans qu'une seule des fugitives s'aventurât à venir m'y rejoindre. Voyant, à la fin, deux femmes occupées autour d'une pierre à écraser le grain, je m'approchai d'elles. Quoique un peu interdites, elles m'invitèrent à m'asseoir sur la pierre même; nous commençâmes à causer; peu à peu d'autres, se rassurant, sortirent de leurs retraites et prirent part à l'entretien. Je les trouvai assez prévenues contre les *étrangers*, peut-être parce qu'un habitant de leur village, devenu chrétien à Ché-Fou, exerce les fonctions d'ancien dans notre petite Eglise indigène. Mais peu à peu, ces préventions se dissipèrent et, peut-être pour la même raison, je trouvai là plus d'intelligence qu'on n'en trouve ordinairement chez les habitants d'un village chinois. La plupart finirent par prendre un plaisir évident à entendre le précieux message que je leur apportais de la part du Sauveur...

« En revenant à Ché-Fou, nous nous étions arrêtés pour dîner dans un village qui me parut très populeux. Après notre frugal repas, MM. Corbett et Tsoonge sortirent, et aussitôt tout un groupe de femmes, que leur présence avait sans doute intimidées, fit irruption dans l'auberge. Elles m'adressèrent beaucoup de questions, et écoutèrent mes réponses avec un intérêt marqué. Cette conversation ne tarda pas à devenir très sérieuse, de sorte que quand nos messieurs rentrèrent, ils purent, l'un après l'autre et longtemps, prêcher l'Evangile à ce timide auditoire qui les avait d'abord si visiblement évités...

« En somme, nous avons rapporté de ce voyage les meilleures impressions. Mon mari se propose de le refaire dans quelques mois, et si mes occupations à Ché-Fou me le permettaient, je me joindrais bien volontiers à lui. Nous sommes l'un et l'autre persuadés qu'il y a là une œuvre à faire, et que la station projetée d'Isan pourra devenir un excellent centre d'activité missionnaire, parmi les femmes aussi bien que

parmi les hommes. Dieu veuille nous l'aider à exécuter ce dessein qu'il nous a lui-même encouragés à former ! »

• II.

De ces pauvres femmes chinoises que l'Évangile va chercher au fond de leurs villages, à celles que les riches Indous tiennent enfermées dans leurs zénanas, la distance est grande; mais en apparence plutôt qu'en réalité, du moins quant à l'œuvre de relèvement dont nous avons à nous occuper ici. L'ignorance est la même, et les difficultés à vaincre ne réclament pas un moindre dévouement.

Un livre publié récemment à Londres, par la femme d'un missionnaire du Bengale, sous ce titre : *Les scènes au milieu desquelles nous travaillons*, consacre à la description des zénanas de l'Inde deux pages qui n'en donnent pas une idée bien attrayante.

« Comme toutes les maisons de l'Orient, celles de ce pays sont des constructions carrées, environnant une cour, plus ou moins grande, et ouverte. Tout un côté du bâtiment est divisé en appartements qui ouvrent par des portes basses sur un long balcon très étroit. Des fenêtres fort étroites aussi et garnies de grillages très-serrés, y laissent à peine pénétrer la lumière du jour. Les chambres communiquent à l'intérieur au moyen de portes latérales. Ces pièces sont petites, très basses de plafond et constamment fermées, de sorte qu'on n'y respire qu'un air épais et lourd. C'est là, cependant, que vit toute la partie féminine de la famille, là que le chef de l'établissement renferme ses femmes, ou sa femme, (il est interdit aux membres de quelques castes d'en avoir plus d'une) ses filles, et les parentes que les circonstances peuvent placer sous sa dépendance....

« Tout ce monde est pâle, d'un aspect maladif, étioilé. Les malheureuses ! Dès leur enfance elles ont vécu dans ces

sombres retraites, contemplé ces murs blancs et nus. Respirer un air frais ou promener leurs regards sur l'azur de la voûte éthérée est pour elles une chose presque inconnue. Champs ou jardins, beauté des palais ou mouvement des rues, elles n'ont vu de tout cela que ce qu'en a pu saisir à la dérobée un regard furtif, jeté à travers une fente de rideau, quand, à propos de quelque fête, on les a fait voyager dans un véhicule soigneusement clos (chariot ou palanquin). Qu'on s'étonne, après cela, de trouver en elles un esprit étroit et les goûts les moins élevés ! Depuis le matin jusqu'au soir, elles n'ont, et ne peuvent avoir en vue que la satisfaction des sens. Étudier, dans leur miroir, les charmes de leur figure et les moyens d'en rehausser l'éclat, se peigner, se parer, faire étaler devant elles leurs robes de soie ou de mousseline, en discuter la beauté et la valeur, admirer, en les essayant, leurs bijoux, diadèmes, colliers, bracelets, boucles d'oreilles, et le tout en compagnie et avec l'aide de leurs femmes de service, qui ne manquent pas de flatter autant qu'elles le peuvent les faiblesses vaniteuses de leurs maîtresses, — voilà leur vie. Tout ce qui n'en est pas employé de cette manière se passe à manger, à boire et à dormir. De nombreux enfants de toute taille partagent, avec ces femmes, les misères de cette séquestration, livrés, en fait d'influences morales, au désœuvrement et aux caprices de leurs mères, ou aux calculs intéressés des subalternes serviles qui les entourent. »

Telle est, d'après un témoignage auquel on peut s'en rapporter, la zénana de l'Inde. Comment faire pénétrer dans une atmosphère si épaisse et si malsaine les rayons de ce soleil de justice qui s'est levé sur le monde pour les femmes aussi bien que pour les hommes ? Ces retraites restaient inexorablement fermées aux missionnaires ; mais les missionnaires ont des femmes, des filles ou d'autres collaboratrices, animées de la même foi et brûlant du même zèle qu'eux. Grâce à de persévérants efforts et à l'affaiblissement des pré-

jugés indous, ces pieuses femmes sont arrivées à se faire ouvrir les zénanas.

L'histoire de cette œuvre, rappelée sommairement plus haut, n'est pas à refaire ici. Inutile aussi de s'étendre longuement sur les moyens mis en œuvre pour agir avec fruits sur les habitants de la zénana. Eveiller en elles une curiosité qui les arrache à leur indolence naturelle ou à leurs habitudes frivoles, leur enseigner à lire, à écrire, et ne laisser échapper aucune occasion de faire appel à leur conscience pour les amener de là au pied de la croix d'où provient le salut des âmes, telle est la marche suivie avec un succès, lent sans doute, mais déjà sensible et béni en un grand nombre de cas. Déjà plus d'une Indoue, cherchée et trouvée ainsi dans son obscure retraite, en est sortie croyante pour entrer, il y a tout lieu de le croire, dans ces demeures célestes où les élus de Christ n'ont plus à subir l'injuste oppression des castes humaines.

A Calcutta, le nombre des zénanas ouvertes aux messagères de la Parole sainte s'élève, dit-on, à plus de 500, et celui des femmes qui participent aux bienfaits de l'œuvre à plusieurs milliers. Dans la plupart des villes du Bengale, et ailleurs, dans toutes les cités considérables, notamment à Madras, et à Bombay, le mouvement s'est propagé avec plus de rapidité qu'on n'avait osé l'espérer d'abord. C'est comme une nouvelle physionomie donnée aux travaux missionnaires ayant pour objet spécial les classes supérieures de l'Inde.

Avant de quitter ce pays, n'oublions pas de signaler deux faits qui paraissent assurer à l'œuvre des zénanas un avenir de plus en plus prospère.

Le premier, c'est que dans plusieurs cas, elle a été provoquée plutôt que permise par des maris Indous, sans le consentement desquels il eût été impossible de l'entreprendre. Tout ce qu'il y a maintenant d'Indous un peu éclairés comprend que jouir des avantages de l'instruction ne peut plus être, même dans l'Inde, le privilège exclusif des hommes, et

qu'après tout, ceux-ci ne perdront rien à ce que leurs épouses et leurs femmes ne restent pas à perpétuité sous le joug écrasant de l'ignorance grossière où elles ont vécu depuis des siècles.

Un missionnaire américain d'Allahabad racontait naguère une anecdote qui montre bien comment ces dispositions nouvelles peuvent contribuer aux progrès de la foi chrétienne.

« Parmi les indigènes avec lesquels je suis en relation, dit-il, se trouve un jeune légiste, très-intelligent et très-instruit, mais grand partisan du Brahmo-Somaj, c'est-à-dire de cette secte de déistes qui compte aujourd'hui beaucoup de sectateurs parmi les Indous de quelque éducation.

« Dernièrement, ce jeune homme vint me voir et me demanda un de nos catéchismes, qu'il désirait mettre entre les mains de sa femme.

« — Votre femme sait donc lire, lui demandai-je ?

« — Oui, je lui ai servi moi-même de maître et elle li maintenant assez bien.

« — Et vous pensez à lui enseigner le catéchisme ?

« — Oui, je tiens à lui faire lire quelques livres religieux.

« — Mais notre catéchisme proclame hautement la divinité de Jésus-Christ, et vous êtes tout aussi opposé à cette croyance qu'à celle de l'indouïsme. Voulez-vous donc enseigner à votre femme ce que vous appelez un mensonge ? »

Cette question quelque peu vive et imprévue embarrassait mon interlocuteur ; il hésita un instant, mais prenant bientôt son parti :

« — Bah ! me dit-il, ce mensonge ne peut lui faire aucun mal, et, après tout, je ne connais pas de meilleur livre à lui mettre entre les mains. »

Le second fait digne d'être mentionné ici, c'est que ce ne sont plus seulement des dames anglaises ou américaines qui se dévouent ainsi à faire pénétrer quelques lumières au fond de la zénana. Parmi les femmes indigènes converties à la

foi, il s'en est trouvé plusieurs qui se sont senties appelées à entrer dans ce champ d'activité et qui dès à présent y rendent d'excellents services. Quelques-unes ont joyeusement accepté, dans ce but, le nom et les fonctions de *Femmes de la Bible*. Le dernier rapport de la mission du Lahore dit de l'une d'elles :

« Notre pieuse femme de la Bible, Marthe, qu'emploie ici la Société anglaise pour l'éducation des femmes, est très-encouragée dans ses travaux. Beaucoup de portes, d'abord obstinément fermées devant elle, se sont ouvertes; le nombre des familles qu'elle visite s'accroît, pour ainsi dire, de jour en jour; partout on lui témoigne de l'estime, de la confiance; partout, dit-elle, on se montre joyeux de ses visites. Et cela ne nous étonne pas. C'est plaisir que de la voir s'en aller de maison en maison, paisiblement, sans prétentions, sans bruit, mais avec le ferme désir de répandre, partout où elle le peut, la connaissance de ce Christ en qui elle a trouvé la paix de l'âme. Par ses soins, beaucoup de femmes ont appris à lire. Une de ses amies, qui a pris, au baptême, le nom d'Abigaïl, travaillait aussi avec succès dans plusieurs zénanas, mais elle a été obligée de nous quitter pour suivre son mari à Sabathu. Nous apprenons qu'elle y a déjà fait du bien à un certain nombre de femmes..... »

Une association de dames américaines, fondée à New-York il y a quelques années, compte à son service 75 *femmes de la Bible*, dont la plupart dans l'Inde. Un autre Comité de femmes, de date plus récente encore et affilié au *Conseil Américain des missions étrangères*, annonce qu'il s'occupera tout particulièrement de l'œuvre des zénanas.

(La suite au prochain numéro).

CHINE.

La mission américaine de Ningpo a pu ajouter dernièrement un poste nouveau, à ceux qu'elle a fondés à la campagne, dans les environs de la ville. Cette station qui a pour centre le village populeux de Kag-jiao a pris promptement assez de consistance pour qu'on y ait bâti une chapelle et qu'on y ait établi, à demeure fixe, un prédicateur indigène, nommé Yi-Zong-foh.

Les autorités du lieu et celles de la ville voisine, de qui le village relève, n'ont fait aucune opposition; mais les lettrés et quelques fanatiques du canton n'ont pas pris la chose si paisiblement. Ils ont répandu parmi la population les bruits les plus absurdes, renouvelé les anciennes accusations portées contre les missionnaires, d'arracher les yeux et le cœur des enfants pour en faire des sortilèges, de donner aux malades des remèdes qui les forcent à changer de religion, etc. Mais, le plus beau et comme le bouquet de leurs menées, a été de faire placer, une nuit, dans la chapelle, on ne sait trop comment, une lettre à l'adresse du prédicateur indigène. Cette curieuse missive, écrite au nom d'une idole très-renommée dans la contrée, était conçue dans ces termes :

« Bah, le Dragon Volant, le prince des armées vêtues de blanc, obéissant aux ordres de Yuh-Houang (l'Être suprême) est descendu sur la terre pour vous frapper de destruction, vous, l'esclave chéri des esclaves étrangers. Sous un règne précédent, par suite de faiblesse (chez l'empereur), la présence des étrangers dans le pays a été permise, de sorte qu'aujourd'hui on les trouve partout, trompant le peuple et leur faisant embrasser leur religion, et qu'ici même, dans cet endroit célèbre, vous êtes venu promulguer vos opinions. Ma première idée en voyant cela, a été de détruire les esclaves étrangers et vous, leur parasite. Toutefois, comme je ne veux pas vous exterminer sans avertissement, je vous

supporterai encore sept jours. Mais si, d'ici là, vous ne quittez pas le lieu pour vous en aller dans le pays des étrangers, le huitième jour mes légions seront assemblées et le temps de se repentir sera passé pour vous. Je donne cet avis aux esclaves blancs et à vous, leur parasite, pour que vous sachiez bien ce qui vous arrivera. »

Comme on le peut bien penser, les colères du terrible Dragon Volant n'ébranlèrent beaucoup ni M. Yi, ni aucun de ceux qui se sont rattachés à la naissante Eglise. Les réunions continuèrent, la chapelle resta ouverte, et le huitième jour se passa sans que ni Bah ni ses légions armées parussent. Quelques jours après, un des missionnaires de Ningpo visita Kag-jiao et y prêcha Christ devant une assemblée que la chapelle pouvait à peine contenir. Les terribles menaces n'avaient eu pour effet que de rendre l'auditoire plus nombreux en piquant la curiosité publique.

POLYNÉSIE.

Le Day-Spring, navire missionnaire de l'Eglise presbytérienne de la Nouvelle Galles du Sud, faisait, l'année dernière, un voyage à travers un archipel de la Polynésie encore assez peu connu. Un missionnaire, nommé le révérend D^r Geddie était à bord. On lui avait parlé de l'île d'*Espiritu-Santo*, ou *Minaru*, comme propre à devenir le siège d'une mission; il s'y fit descendre, sur un point nommé Nak-ouin-chinu, et reçut des indigènes un accueil amical, dont il cite les particularités suivantes :

« Le chef me conduisit dans un petit bâtiment dont il paraissait désirer beaucoup que je visitasse l'intérieur. Il contenait une grande quantité de mâchoires de porcs garnies encore de toutes leurs dents, et de dents qui, à en juger d'après leurs dimensions, n'avaient pas appartenu à des animaux en bas

âge. L'interprète me dit que ces mâchoires représentaient le nombre de porcs que le chef avait mangés, et qu'il devait en avoir mangé beaucoup pour qu'il fût parvenu au rang qu'il occupe aujourd'hui. Il paraît, d'après cela, que la grandeur d'un chef Santo se mesure à la quantité de mâchoires dont il peut faire parade.

Après cela, le chef me conduisit dans l'endroit où il boit son kava (liqueur fermentée) et où il reçoit ses visites. C'était à l'ombre d'un grand arbre, entouré, à une assez grande distance, d'un mur de pierres, haut d'environ deux pieds. Cette enceinte, soigneusement pavée, contenait deux rangées de piliers de pierres de forme conique, dont on ne put, ou ne voulut pas, me dire la destination. Je trouvai là un grand chef de l'intérieur, avec lequel j'échangeai quelques paroles.

« Pendant cette visite, une troupe considérable d'hommes, de femmes et d'enfants s'était rassemblée à l'extérieur et s'était assise sur le sol. Je demandai au chef d'ordonner le silence, afin que je pusse exposer à ces gens l'objet de ma visite. Tous s'étant aussitôt conformés à cet ordre, j'entrai en matière. Je leur dis que nous n'étions pas des marchands, mais des missionnaires, que notre seul but était de les faire passer de leur état d'ignorance à la lumière, en leur parlant de Jésus-Christ venu au monde pour sauver ceux qui croient, et je leur demandai s'ils éprouvaient quelque désir d'être instruits de cette manière. Leur réponse ne se fit pas attendre. De tous les rangs partit le mot *Talelei*, qui, comme on me l'expliqua, signifie « très bon ». Quelques-uns allèrent plus loin; ils voulaient arranger l'affaire séance tenante, et me demandèrent de rester avec eux pour les instruire sur-le-champ. En réponse, je leur montrai les deux indigènes d'Anyteum qui m'accompagnaient, et leur dis que j'étais occupé à instruire une peuplade pareille à ces deux hommes, mais que je donnerais avis de leurs dispositions à quide droit, et que, peut-être, un autre missionnaire pourrait bientôt venir s'établir auprès d'eux. Je terminai cette intéressante réunion

par une prière, qu'ils ne comprirent sans doute pas bien, mais que tous écoutèrent, cependant, d'une manière très respectueuse.

« Avant notre départ, le chef et ses gens me dirent qu'ils désiraient me parler d'une chose qui leur tenait au cœur. Des blancs, mes compatriotes sans doute, avaient enlevé un assez grand nombre de leurs amis; ils désiraient savoir s'il n'y avait rien à faire pour les recouvrer. Je leur répondis que j'écrirais au sujet de leur réclamation, et j'exprimai l'espoir que les chefs de ma nation prendraient des mesures pour faire cesser cette abominable manière de voler des hommes et de les conduire au loin. L'un des assistants me montra la marque d'une balle, qui, lancée par le fusil d'un blanc, l'avait frappé à la poitrine après lui avoir traversé le bras. — En somme, je me sentis, en quittant cette peuplade, heureux d'avoir pu nouer des relations avec elle, mais triste de penser que le défaut de ressources suffisantes nous contraigne à laisser encore vivre dans les ténèbres du paganisme, tant de gens qui paraissent prêts à entendre le bon message du salut...

« Sur un autre point de l'île, ajoute le D^r Geddie, je fis aux natifs la même ouverture, et leur demandai s'ils verraient avec plaisir des chrétiens venir s'établir chez eux pour les instruire. Voici, en termes aussi exacts que possible, la naïve réponse que l'interprète me transmit de leur part : « Beaucoup d'hommes comme le missionnaire, ce serait trop; mais un missionnaire, bon ! S'il en venait un ici, les gens de Santo (de l'île) ne se querelleraient plus, et peu à peu tous deviendraient des hommes du livre, » c'est à dire apprendraient à lire. Cette partie de l'île me paraît, comme la première, ouverte à la prédication des missionnaires. C'est une porte nouvelle que la Providence nous désigne; il importe que l'on y entre le plus tôt possible. »

L'île d'Anyteum, dont il est question dans le récit qu'on vient de lire, appartient au groupe connu sous le nom de *Nouvelles Hébrides*. Cet archipel était renommé, naguère encore, par la férocité de ses habitants. La Société des missions de Londres y commença, en 1839, une œuvre qui exigea de ses premiers agents des prodiges de dévouement, de courage et de patience. Une trentaine de ces admirables évangélistes indigènes qui ont accompli de si grandes choses en Océanie, y ont perdu la vie pour la cause du Christ. Mais là aussi, comme en tant d'autres lieux, le sang des martyrs a fécondé le sol au profit des âmes. Six des îles de l'archipel, Anyteum, Tanua, Erromanga, Faté, Aniva et Futuna ont actuellement des stations bien organisées et vivantes, où beaucoup d'âmes ont été amenées à la connaissance de Dieu. La Société de Londres, après avoir dépensé plus de 200,000 francs dans ce champ de travail, l'a cédé volontairement à la Société missionnaire presbytérienne de la Nouvelle Galles du Sud, qui pouvait le cultiver plus aisément qu'elle. Cet arrangement fraternel est une nouvelle preuve de l'intérêt qu'excite l'œuvre des missions dans les contrées mêmes qui en sont l'objet, et a mis, de plus, en relief la largeur de vues qui préside aux relations de la Société de Londres avec les Sociétés ou les missionnaires appartenant à d'autres dénominations qu'elle. L'essentiel pour elle c'est que Jésus-Christ soit prêché aux nations.

ALLEMAGNE.

L'ŒUVRE MISSIONNAIRE D'HERMANNSBOURG.

Tous ceux qui suivent le développement des œuvres missionnaires, depuis une vingtaine d'années, connaissent le nom du pasteur Louis Harms et de l'institut qu'à lui seul, ou à peu

près, il avait fondé à Hermannsburg, village situé à quelques lieues de Hambourg, dans une grande plaine peu fertile qu'on a souvent appelée un désert. A force de foi, de courage et d'une indomptable persévérance, Louis Harms avait en quelque sorte changé son Eglise en Société de missions; il lui avait inspiré un esprit de sacrifice singulièrement remarquable; beaucoup de ses jeunes paroissiens, préparés par lui, avaient été envoyés chez les païens, et plus d'une fois le monde chrétien s'est étonné de la vigueur avec laquelle cette œuvre a été conduite.

Notre feuille a donné, en 1866, quelques détails sur la vie si bien remplie et sur les derniers moments si édifiants du pieux pasteur d'Hermannsburg, qui est entré dans son repos à la fin de 1865. Il a été remplacé dans la direction de l'institut par son frère, M. Théodore Harms, qui, en l'assistant depuis quelques années, avait pu se pénétrer de son esprit et en a continué les traditions dans la marche de l'œuvre.

Nous n'avons nullement l'intention de toucher ici à ce qui concerne la méthode et les vues qui distinguent cette institution, soit dans son siège même, soit dans les lieux où s'étend son influence. Nous nous bornerons à montrer à quel point elle obéit encore à la forte impulsion qu'elle a reçue de son fondateur.

Le 17 août dernier, l'Institut missionnaire de Hermannsburg a célébré sa fête annuelle dans la magnifique forêt de Wandsbeck, en présence d'une foule nombreuse, aux premiers rangs de laquelle se trouvaient la plupart des élèves missionnaires, organisés en corps de musique. Un grand nombre d'orateurs y ont plaidé la cause des missions du haut d'une chaire rustique, adossée au tronc d'un chêne séculaire.

Un pasteur genevois, qui dessert l'Eglise française de Hambourg, M. H. Røerich, assistait à cette émouvante réunion, et dans une lettre adressée à la *Semaine religieuse*, il a résumé

dans les termes suivants quelques-uns des détails donnés à l'assemblée :

« Depuis 1853, époque à laquelle ses premiers agents, au nombre de 16, partaient pour l'Afrique orientale, cette œuvre a pris une grande extension. Aujourd'hui, elle compte dans ces contrées 34 stations et y entretient 61 missionnaires. Dans l'Inde orientale, elle a 4 stations et 8 missionnaires; en Australie, une station, la nouvelle Hermannsburg et quelques missionnaires. La Société a également un vaste champ de travail en Amérique, tout particulièrement dans l'Amérique du nord où l'Eglise luthérienne est très fortement représentée. « Si nous avons 300 élèves, écrit Théodore Harms, nous pourrions tous les y placer. » Le synode du Missouri en a réclamé plusieurs, et plusieurs aussi sont établis dans le Canada. D'autres demandes sont parvenues de divers côtés à la Société : d'abord de la Californie ; on espère pouvoir y envoyer quelques hommes pour travailler parmi les nombreux ouvriers chinois qui y sont employés. Des Wurtembergeois luthériens établis entre le Caucase et l'Ararat, ont fait la même demande, et il est probable qu'une réponse favorable pourra leur être faite. Des chrétiens des îles Molluques réclament aussi dix élèves d'Hermannsburg. Un missionnaire est parti, il y a quelque temps, pour l'Arménie, et les récentes lettres reçues de lui montrent que son travail y est béni.

« Le mercredi matin, 18 août, la fête s'est terminée par le départ de seize missionnaires qui, sur le vaisseau *Saxonia*, se rendaient dans l'Amérique du nord. »

Nos lecteurs auront compris d'eux-mêmes que tous les missionnaires mentionnés dans ce résumé statistique ne sont pas des prédicateurs consacrés au saint ministère, et que ce n'est pas exclusivement aux païens qu'ils consacrent leurs forces. Comme les frères de l'Unité, comme l'établissement de Chrischona, et comme d'autres institutions du même genre,

celle d'Hermannsburg donne le nom de missionnaires à des agents employés dans quelques pays déjà chrétiens, parmi des colonies allemandes, et cette partie de son œuvre nous paraît tendre à devenir la plus importante,

NOUVELLES RÉCENTES

LES MISSIONS CATHOLIQUES ROMAINES ET LES MISSIONS PROTESTANTES.

Une feuille catholique romaine, la *Semaine religieuse* de Paris, mentionnant, il y a quelque mois, les opérations de l'*Œuvre de la propagation de la foi*, a rendu aux missions protestantes un témoignage que d'autres de nos feuilles religieuses ont déjà cité, mais qui a sa place marquée dans la nôtre. Ceux de nos lecteurs qui se tiennent au courant des institutions du protestantisme pour la propagation de l'Évangile, s'apercevront des méprises du journal catholique, quant au caractère spécial de quelques-unes des institutions qu'il cite; mais ils savent aussi que le chiffre de vingt-cinq millions assigné « aux ressources de la propagande protestante » dans toutes ses branches, est bien au-dessous de la réalité. On s'en rapprocherait davantage en le doublant. Mais citons :

« En 1868, l'*Œuvre de la propagation de la foi* a recueilli 5,368,867 fr., soit 158,948 fr. de plus qu'en 1867. L'œuvre embrasse l'univers entier, à la seule exception de l'Autriche et de la Bavière. Aussi sommes-nous près de la vérité en estimant qu'à elle seule, elle réunit au moins la moitié des ressources consacrées aux missions catholiques. L'*Œuvre des*

écoles d'Orient, celle de *Saint François de Salles* et quelques autres institutions françaises réunissent à peine de 100 à 150,000 fr. par an. L'*Œuvre de Saint-Boniface* (Etats du nord de l'Allemagne) arrive à 340,000 fr ; l'association de saint-Louis (Bavière) réunit de 250 à 300,000 fr., les *Œuvres de Sainte-Marie* et *Saint-Léopold*, de *Saint-Severin* (Autriche) et de *Saint-Ladislav* (Hongrie), n'atteignent pas même ces chiffres. Les œuvres particulières des autres pays catholiques fournissent des chiffres analogues. Somme toute, nous arrivons tout au plus à 10 millions de francs pour les missions catholiques.

Les œuvres protestantes fournissent de tout autres chiffres. La *Société de Gustave-Adolphe* (Allemagne) fait de 675 à 700,000 fr. de recettes. Les Sociétés bibliques et autres en fournissent bien autant. L'Angleterre est beaucoup plus riche encore. En 1868, la *Church missionary Society* a réuni 3,877,350 fr. (155,094 liv. st.). La *Religious Tract Society*, 2,928,250 fr. (119,170 liv. st.); total : 6,805,600 fr. pour deux Sociétés anglaises seulement. Comme l'Angleterre compte encore plusieurs autres œuvres analogues, on peut hardiment estimer qu'elle fournit annuellement 10 millions de francs aux missions protestantes, sauf les traitements fort considérables accordés par le gouvernement aux évêques et pasteurs anglicans des colonies. Les Etats-Unis dépensent certes bien autant. La Hollande, la Suisse et les pays Scandinaves fournissent de même des ressources; partout les gouvernements encouragent les œuvres de mission.

« Nous n'exagérons donc pas en estimant à *vingt-cinq millions* de francs les ressources de la propagande protestante. C'est formidable à côté des *dix millions* des missions catholiques.

LE DOCTEUR LIVINGSTONE

On avait de nouveau conçu des inquiétudes sur le sort de cet illustre voyageur, enfoncé, comme l'on sait, dans l'intérieur du continent Africain, à la recherche des sources du Nil. Des lettres récentes, venues de Zanzibar, dissipent ces craintes. Elles annoncent que le Docteur croit avoir enfin découvert ces fameuses sources, si obstinées à se laisser reconnaître. La santé du voyageur était bonne. D'après le rapport d'une caravane arrivée plus tard à Zanzibar, il se serait depuis lors rapproché de la côte et pourrait y être attendu bientôt.

BIRMAN

On annonce que deux missionnaires de la Société pour la propagation de l'Évangile, MM. Trew et Powel, récemment consacrés au saint ministère à Londres, viennent de partir pour Mandelay, capitale du royaume birman. Nos lecteurs comprendront l'intérêt que présente ce fait, s'ils se rappellent que le souverain du Birman a témoigné la plus grande bienveillance aux missionnaires qui ont déjà visité ses états, qu'il s'est engagé à laisser aux prédicateurs de l'Évangile la liberté la plus complète, et qu'il a fait don d'un terrain très-convenable pour y établir le siège d'une mission.

CHINE.

Un missionnaire de Tien-Tsien envoyait dernièrement à un journal de New-York quelques chiffres curieux. Depuis que le révérend Marshman s'établit à Serampore, en vue de préparer les voies à l'évangélisation de la Chine, c'est-à-dire depuis 1799, le nombre des missionnaires employés dans ce

pays s'est élevé à 338, appartenant à 31 Sociétés diverses, la plupart anglaises ou américaines. Aujourd'hui 124 de ces missionnaires sont encore à l'œuvre. — La Bible entière a été traduite quatre fois dans la langue classique du pays, et le Nouveau Testament l'a été de plus en dix dialectes provinciaux. Environ 800 livres, religieux ou autres, ont été composés en chinois par des missionnaires, et imprimés, du moins pour la plupart, dans deux imprimeries fondées, l'une à Schanghai par les presbytériens, et l'autre à Fuhchow, par les méthodistes d'Amérique.

JAPON.

Un missionnaire de Yokohama croit pouvoir donner comme certaine une nouvelle bien propre à réjouir les amis de l'Évangile.

C'est que le gouvernement japonais, cédant à l'influence et aux conseils des représentants des puissances occidentales avec lesquelles il s'est mis en rapport, serait sur le point d'abolir les anciennes lois qui prohibent le christianisme et frappent les chrétiens de mort. Dans la crainte d'exciter la colère des prêtres bouddhistes, cette mesure ne serait pas ouvertement proclamée. On se contenterait de l'inscrire au *Bulletin des lois* et de la notifier aux tribunaux ordinaires, en les invitant à regarder comme non avenue toute plainte ou dénonciation relative à la profession du christianisme.

INDE.

UN ÉVÉNEMENT REGRETTABLE.

Les épreuves les plus redoutables qu'une mission puisse avoir à traverser, ne sont pas celles qui proviennent de la

violence et des persécutions. Des dissensions intérieures, la discorde se glissant dans les rangs de ses directeurs ou de ses troupeaux, peuvent plus sûrement en paralyser l'action et en arrêter les développements. Une des œuvres les plus florissantes de l'Inde, celle du Chota Nagpore, en fait aujourd'hui la triste expérience. Nos lecteurs n'auront pas oublié les magnifiques résultats accordés, parmi les Coles de ce pays, aux travaux des missionnaires allemands, et de la Société berlinoise dite de Gossner. Malheureusement, après la mort regrettée du fondateur de cette Société, de graves dissentiments, dans le détail desquels il serait trop long d'entrer ici, ont éclaté entre les anciens missionnaires et les renforts que le *Curatorium* de Berlin leur avait envoyés. Des essais de conciliation étant restés inutiles, une partie des missionnaires, les premiers arrivés, ont fait à l'évêque anglican de Calcutta, des ouvertures que ce prélat a acceptées. Une grande partie de leurs troupeaux les ont suivis, de sorte qu'aujourd'hui l'œuvre se trouve divisée. Des opinions très diverses ont été exprimées sur la conduite de l'évêque dans cette affaire. Quelques-uns estiment qu'il n'aurait pas dû intervenir, tandis que d'autres pensent qu'il ne pouvait s'y refuser. Les détails nous sont trop peu connus pour que nous décidions entre ces deux jugements. Nous avons cru devoir cependant mentionner le fait, qui a eu beaucoup de retentissement dans l'Inde, en Angleterre et en Allemagne. Puisse les conséquences n'en être pas aussi fâcheuses et aussi prolongées qu'on pourrait le craindre ! Le chef suprême de l'Eglise ne se laissera pas enlever, pour cela, les 10,000 Coles qu'il s'est acquis au Chota Nagpore, par le ministère de ses premiers serviteurs !

UNE PUBLICATION NOUVELLE.

Nous signalions naguère, comme indice de progrès dans les idées de la population du Bengale, l'apparition d'une

Revue d'éducation dont les rédacteurs se donnaient comme bien décidés à parler en chrétiens. Voici un autre signe du même genre. On annonce la fondation d'une feuille en langue bengali, qui portera le titre de *Sapta hie Songbad* (les Nouvelles de la semaine) et dont les rédacteurs sont des chrétiens indigènes, appartenant à diverses Eglises protestantes. Plusieurs articles, déjà publiés, racontent les succès obtenus par l'Évangile sur divers points du pays, dénoncent avec vigueur les coutumes absurdes ou cruelles de l'indouisme et font des appels pressants à la conscience de ceux qui attachent encore quelque prix à ces pratiques. On y lit, entre autres faits curieux, qu'il y a quelques années, certaines fêtes païennes attiraient encore dans les rues de Calcutta une telle foule que la circulation y devenait impossible, tandis qu'aujourd'hui les mêmes rues présentent, au moment des mêmes fêtes, à peu près le même aspect que les jours ordinaires.

UN BRAHMINE COURAGEUX.

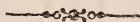
La province du Tinnevely est une de celles où la prédication de l'Évangile a été le plus abondamment bénie parmi les classes inférieures. Plusieurs brahmines aussi, s'étaient convertis au Christianisme, mais craignant d'en faire profession en face de leurs familles ou de leurs anciens amis, ils avaient tous pris le parti de s'en aller vivre ailleurs. Dernièrement l'un d'eux s'est montré plus viril; il a voulu être baptisé publiquement dans la localité qu'il habitait et a reçu au baptême le nom de Thomas Isudasen. Il paraît être un homme capable, instruit, sincèrement pieux et qui pourra rendre de précieux services.

Eugène CASALIS, directeur.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



ENCORE UN DEUIL.

Notre vénéré frère, M. Daumas, vient de recevoir une accablante nouvelle : celle de la mort de sa fille aînée, décédée à Natal, le 29 août. C'était une intime amie de la jeune sœur dont notre dernière livraison annonçait la fin édifiante. Qui leur eût dit qu'elles entreraient presque en même temps dans le repos de leur Dieu ?

Pendant qu'elle partageait l'exil de ses parents, Mlle Mathilde Daumas avait trouvé un époux qui la rendait parfaitement heureuse, M. Campbell, fils du pasteur de l'Église libre écossaise de Maritzburg. C'est en donnant le jour à son premier enfant qu'elle a contracté la courte maladie à laquelle elle a succombé. D'atroces souffrances, souvent accompagnées de délire, l'ont empêchée d'exprimer, comme elle l'eût voulu, les sentiments de foi et d'espérance chrétienne dont son cœur était plein. Dans un moment lucide, elle disait à l'une de ses sœurs : « Ne pleure pas : si Dieu voit que je puis être utile dans ce monde, il me rendra la vie ; s'il n'y a plus pour moi rien à faire ici-bas, il me retirera. » Ces paroles sont caractéristiques. La piété de la chère défunte a eu pour trait distinctif l'activité, le dévouement, le besoin de se rendre utile, et surtout de contribuer au bien terrestre et au salut éternel des Africains. Les nombreux amis qui ont eu des rapports avec la famille Daumas, pendant le séjour qu'elle fit en France, de 1855 à 1857, se rappellent encore avec

quelle chaleur, quel touchant enthousiasme, Mathilde, qui n'avait alors que quinze ans, plaidait la cause des indigènes, de quel profond attachement pour eux témoignaient ses paroles, sa physionomie, son attitude, lorsqu'on l'interrogeait sur l'état et les dispositions de ces *noirs*, parmi lesquels on trouvait étrange qu'elle pût se plaire. Ils l'aimaient, eux aussi, ils avaient su lire dans son jeune cœur tout ce qu'elle éprouvait pour eux. A son retour à Mékuatling, elle ne tarda pas à acquérir des droits réels à leur reconnaissance. C'était parfois en leur adressant d'utiles répréhensions. Elle n'était pas aveugle sur leurs défauts; douée d'une rectitude morale peu commune, chez elle, la conscience l'emportait toujours sur les affections. Il serait difficile de décrire l'expression que prenaient ses traits lorsqu'elle voyait le mal se manifester chez ceux qu'elle aimait. C'était un mélange d'alarme, de sévérité et de compassion dont l'effet était irrésistible; les chefs eux-mêmes s'arrêtaient consternés ou attendris sous le regard, tout à la fois austère et charitable, de cette jeune fille.

Ces qualités avaient fait de Mathilde le bras droit de son père; elle l'accompagnait souvent à cheval dans ses tournées pastorales, pour diriger le chant et exhorter les personnes de son sexe. Elle s'occupait des écoles avec assiduité; c'est sous ses soins que se sont préparés des jeunes gens qui devaient aller recevoir à la ville du Cap un enseignement supérieur. Parlant et écrivant l'anglais comme sa langue maternelle, elle aidait ses parents dans la correspondance que nécessitaient les affaires de la mission.

Mais c'est surtout au milieu des terribles scènes qui se sont tant de fois reproduites dans la station de Mékuatling pendant la guerre, que l'on a vu se déployer l'énergie et le dévouement de notre jeune sœur. — Au moment où les hostilités allaient éclater, Moshesh demanda à tous les missionnaires de son pays de se réunir avec les membres de leurs Églises, pour supplier le Seigneur de détourner le fléau dont on était

menacé. M. Daumas, accompagné de sa fille et d'une partie de son troupeau, approchait de la station où l'on devait se rassembler, lorsqu'une indisposition subite le força à retourner chez lui. Il n'hésita pas à confier à Mathilde le soin de conduire les fidèles, de les diriger, et celui de le représenter lui-même au milieu de ses collègues.

Un peu plus tard, un combat se livrait près de la station. Les femmes et les vieillards, tremblant pour leurs défenseurs, avaient gravi une montagne voisine pour voir ce qui se passait sur le champ de bataille. En proie aux mêmes émotions, la fille de leur pasteur ne tarda pas à paraître au milieu d'eux. « A genoux ! à genoux ! leur crie-t-elle ; n'y a-t-il personne ici qui veuille faire une prière ? » Un vieillard se présente, tout le monde se prosterne, et les supplications les plus ardentes montent vers Dieu mêlées au bruit de la fusillade.

Un autre jour, l'ennemi avait pénétré dans la station, et mettait le feu aux maisons des indigènes. Dans ce moment critique, Mathilde et ses sœurs, sans faire attention aux balles qui sifflaient dans l'air, couraient d'un incendiaire à l'autre, les suppliaient d'avoir pitié : « Ceci, » disaient-elles, c'est la demeure d'une veuve, épargnez-la ! Ici habite un pauvre impotent, vous ne brûlerez pas le toit qui le couvre ! »

Mais c'est surtout auprès des blessés et des mourants que se montraient la charité, l'énergie de cette belle âme.

Aucune plaie n'était trop repoussante pour elle ; et lorsqu'elle voyait la mort déjouer tous ses efforts et ses soins les plus assidus, elle consolait les parents de ceux qui succombaient. C'est ainsi que le jour où onze jeunes gens de la station furent massacrés dans le jardin de son père, on la vit, pendant des heures entières, agenouillée dans la cuisine, entre une des victimes qui respirait encore, et la jeune femme de cet infortuné. D'une main, elle humectait les lèvres brûlantes du moribond, de l'autre elle pressait celle de la jeune épouse. « Prends courage, *Naké*, ma sœur, » lui disait-elle, « le Seigneur est puissant ! »

Le mariage de Mlle Mathilde Daumas ne nous avait pas enlevé sa coopération. Il y a à Natal un grand nombre de réfugiés bassoutos, dont elle s'occupait avec sollicitude. Vivant un peu en dehors de la ville, il lui était facile de les recevoir, de converser longuement avec eux et de leur faire du bien de plusieurs manières. Les amis des indigènes s'étaient, eux aussi, habitués à aller fréquemment chez elle pour lui demander des renseignements et, au besoin, des conseils.

Dire ce qu'a été la défunte, c'est faire comprendre quel doit être le deuil de sa famille, et en particulier celui de son père. Pour lui s'ajoute aux regrets d'une telle perte, celui de n'avoir pas pu assister aux derniers moments de sa fille, la soutenir, la bénir et lui dire un suprême adieu. On comprendra aussi ce que doit lui faire éprouver l'éloignement où il est de sa femme et de ses autres enfants. Que les voies du Seigneur sont mystérieuses ! N'était-ce pas assez que son serviteur fût comme assiégé nuit et jour par les soucis que lui causent les intérêts qu'il est venu défendre en Europe ? C'est ainsi que parlerait l'homme du monde, mais la Bible et l'histoire nous apprennent que c'est au milieu des grandes douleurs que s'opèrent les grandes délivrances.

ENTERREMENT DE MADAME FANNY CASALIS.

Des amis auxquels leur position dans l'Église et l'intérêt qu'ils prennent à l'œuvre des missions, donnent beaucoup d'autorité sur nous, insistent pour que nous complétions le douloureux récit de notre dernière livraison. Nous le faisons en reproduisant des notes recueillies par M. Duvoisin à l'intention de la famille.

« Quand j'arrivai à Morija, le mardi 5 août, à l'heure de midi, j'y trouvai réunis, outre les frères de cette station, MM. Maitin, Cochet, Jousse, F. Rolland et P. Germond, ce der-

nier était arrivé le matin même après avoir voyagé une partie de la nuit.

« A deux heures environ, nous descendîmes aux *Ombages* pour rendre les derniers devoirs à la défunte. Le cercueil, porté par quelques-uns des jeunes gens de l'école, fut déposé sur un brancard devant la maison. La foule fit cercle autour, et notre frère, M. Cochet, ouvrant le livre de vie, fit lecture d'une partie de ce beau quinzième chapitre de la première aux Corinthiens qui a déjà séché tant de larmes ; puis il éleva son âme à Dieu dans une prière. Les missionnaires voulurent transporter eux-mêmes le corps à sa dernière demeure. Ils le firent en chantant le cantique bien connu : *Thlong re eeng*, traduction de : « *Avançons-nous joyeux, toujours joyeux.* » Traversant la cour, puis le jardin dans toute son étendue, nous arrivâmes à l'endroit où l'on avait creusé la tombe, à quelques pas de ces grands saules encore dépouillés par l'hiver, mais qui bientôt l'ombrageront pendant une partie du jour. Après que la bière eut été descendue dans la fosse, M. Jousse adressa à l'assemblée quelques paroles émues. Rappelant une parole prononcée par Moshesh, seize ans auparavant, lorsque, à quelques pas de là, on déposait dans la tombe les restes de la bienheureuse mère de notre ami : « elle nous a laissé un modèle afin que nous marchions sur ses traces, » « Qu'avez-vous fait, » s'écria-t-il, « de ces traces ? Les avez-vous suivies ? Eh bien ! c'est aujourd'hui sa fille à laquelle nous rendons les mêmes devoirs. Elle aussi nous montre la voie. Ces deux tombes sont deux témoins qui vous crient que si vous voulez mourir en paix, il faut que vous deveniez les disciples de Jésus. Ne passez jamais devant ce jardin, vous qui refusez de vous convertir. Prenez un autre chemin, de peur qu'au jour du jugement ces deux tombes ne s'élèvent en témoignage contre vous ! » Puis, prenant congé de la dépouille mortelle de celle que nous ne devons plus revoir ici-bas, il la salua successivement au nom de tous ceux qu'elle avait le plus aimés, et en particulier au nom de son

père, au delà des mers, de ce père, dont le cœur sera brisé quand il apprendra la douloureuse nouvelle. Après que M. Jousse se fut arrêté, Philémon et Assera, deux des chrétiens indigènes que Fanny aimait le plus, prirent successivement la parole, et insistèrent sur le fait que la mort n'a plus d'aiguillon pour le chrétien. Parlant de la défunte, ils ne l'appelèrent que « notre mère. » Philémon rapporta un entretien qu'il avait eu avec elle peu d'heures avant sa mort, et qui témoignait de l'ardeur avec laquelle son âme soupirait après Jésus, comme si elle eût souhaité le voir des yeux de la chair. Il raconta ensuite le bien qu'elle faisait dans les derniers temps de sa vie, son zèle à visiter les malades.....

» Qu'elle est belle ! dit Assera, la mort du disciple du Seigneur ! Si même un Balaam n'a pu s'empêcher de l'envier et de désirer que sa fin ressemblât à celle des justes, combien plus devons-nous saluer la mort avec joie, nous qui avons connu Jésus ! M. Germond se leva ensuite, et prononça quelques paroles impressives. Ce sont celles dont il me reste le plus distinct souvenir. « Il y a, » dit-il, « deux choses que l'homme ne peut regarder en face, le soleil et la mort. En temps de paix, on voit des hommes se vanter de leur courage à la guerre; ils parlent de la mort avec mépris. Mais quand il faut marcher au combat, quand il faut aller au-devant du roi des épouvantements, ce n'est plus la même chose; nous l'avons vu assez dans les dernières guerres. Eh! bien, voici une femme, une femme faible et délicate, qui a vu la mort approcher, non-seulement sans terreur, mais avec calme, mais avec impatience. Et comment cela? C'est que Jésus lui a donné la victoire!.... « Elle était, » dit-il, « aimable et aimée de tous; elle était au milieu de nous comme une fleur. Dieu nous l'a redemandée afin de la transplanter dans son ciel.... »

» M. Dyke parla le dernier. Rappelant ce qu'avait dit M. Jousse sur l'impression profonde que la mort de la mère de notre ami avait faite sur Moshesh, il s'adressa à son fils Machoupa, qui était présent : « Va, » lui dit-il, « demander

à ton père ce qu'il a fait de l'appel que Dieu lui adressa alors, et dis-lui qu'il lui adresse un autre appel aujourd'hui.... » Après cela nous chantâmes le beau cantique *E, Monateng Ki Sioneng* : Oui, le bonheur est en Sion.

» M. E. Rolland termina par une prière. Il y avait des larmes dans tous les yeux. Le moment était venu pour l'époux affligé de prendre congé des restes mortels de celle qui avait été la compagne de son pèlerinage. Se penchant sur la tombe, une bêche à la main, il laissa tomber un peu de terre sur le cercueil, et adressa, en français, quelques paroles d'adieu à sa bien-aimée, lui disant au revoir dans un monde meilleur, après une courte séparation. Jusqu'à ce moment, il avait fait preuve d'une fermeté dont nous étions tous surpris ; mais, dans cet instant, la nature reprit ses droits : des sanglots coupèrent sa voix. Mme Mabille s'approchant de lui, lui donna le bras, et ils reprirent ensemble le chemin de la maison.

» L'un après l'autre, la plupart des frères qui étaient présents prirent la bêche, et, jetant sur le cercueil une pelletée de terre, ils saluèrent la bienheureuse sœur une dernière fois. Cela fait, on procéda à l'inhumation. Deux ouvriers prirent des dalles taillées exprès, et les placèrent avec soin l'une à côté de l'autre sur le rebord en maçonnerie disposé à cet effet dans l'intérieur de la fosse, de manière à former au-dessus du cercueil comme une espèce de voûte ; puis on jeta de la terre par-dessus, et nous nous retirâmes.

» Quelques instants après, nous étions tous réunis dans le salon de M. Mabille, abattus et silencieux comme on l'est après de semblables moments. Letsié et Machoupa, fils de Moshesh, qui avaient assisté aux funérailles, vinrent pour saluer M. Casalis. Le premier lui adressa quelques paroles de sympathie, et avoua que, quoiqu'il fût lui-même inconverti, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que les chrétiens seuls étaient heureux. Après cela, ils firent le tour de la salle, donnant à chacun une poignée de main, et se retirèrent. Machoupa était tout en larmes.

» Tels sont les principaux incidents de cette journée si douloureuse, mais dans laquelle le Seigneur a particulièrement manifesté sa présence, et qui aura laissé dans bien des cœurs des impressions ineffables. »

L. DUVOISIN.



MOSHESH.

Les forces de notre vieil ami Moshesh déclinent rapidement. On nous écrit que par moments sa faiblesse est telle que, lorsqu'il veut quitter sa couche, on est obligé de le porter dans les bras comme un enfant.

Il s'en va, moins par l'effet des années que par celui du chagrin. Il est loin d'avoir atteint l'âge qu'avait son père Makachané, lorsque nous le vîmes mourir. Grâce au régime extrêmement simple qu'il a toujours suivi, à son aversion pour les boissons fermentées ou spiritueuses, pour tous les narcotiques, sa constitution est saine, et c'est à peine s'il a fait une maladie vraiment sérieuse pendant tout le cours de sa vie. Ce qui le tue, ce sont les cruels désappointements et les humiliations dont on abreuve ses vieux jours. Se croyant près de sa fin, il a dernièrement appelé auprès de lui ses principaux sujets : « Je ne suis pas malade, » leur a-t-il dit, « mais je ne puis survivre aux malheurs de mon peuple. Depuis que l'on menace de nous enlever par un décret la moitié de notre pays, le chagrin me dévore. Je succomberai si j'apprends que les efforts de mon fils et de mes amis ont été vains. »

Ces amis, ce fils, font encore tout ce qu'ils peuvent pour prévenir la ratification des arrangements qui ont navré le cœur du malheureux vieillard. Ils y travaillent en ce moment plus que jamais. C'est pour rester à la brèche jusqu'à la der-

nière extrémité que Tsékélo et MM. Daumas et Buchanan prolongent leur séjour en Europe bien au delà de ce qu'ils avaient projeté. Supplions le Seigneur de bénir leurs efforts, et de leur accorder la joie d'apporter à Moshesh la bonne nouvelle qui pourrait, plus que toute autre chose, contribuer à prolonger ses jours.

Mais prions surtout pour l'âme du pauvre vieillard. M. Jousse va fréquemment le voir, lui lire la parole de Dieu et prier avec lui. Notre frère est toujours reçu et écouté avec plaisir. Intercédons avec ardeur, avec foi. Il ne se peut pas que Moshesh quitte ce monde sans avoir trouvé la paix et la joie du salut.

MISSION DE TAITI.

Nous devons aux nombreux amis de M. Viénot de les informer qu'il est en France depuis quelques semaines. Il y est venu seul, avec la pensée et le désir de repartir le plus tôt possible. L'urgence de ce voyage lui a paru assez grande pour le déterminer à en prendre sur lui-même la responsabilité et les frais. La question qui l'a ramené fait encore l'objet de l'examen et des délibérations du comité.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ORIENT.

ÉVANGÉLISATION DES FEMMES EN CHINE, DANS L'INDE ET EN SYRIE.

(Suite et fin.)

III.

C'est, aujourd'hui, dans un pays plus rapproché et parmi des populations mahométanes, que nous allons conduire nos lecteurs.

Personne ne s'est occupé de la marche des œuvres missionnaires en Orient sans savoir qu'une pieuse dame écossaise, Mme Bowen-Thompson, est parvenue à fonder à Beirouth des écoles considérables, prospères, et à l'excellente tenue desquelles plusieurs hauts fonctionnaires du pays ont rendu les plus honorables témoignages.

En dépit des préventions de l'islamisme contre tout ce qui est d'origine ou d'apparence chrétienne, Mme Bowen compte parmi ses élèves beaucoup d'enfants mahométans. Laissons-lui raconter la fondation d'une de ces écoles. C'est tout ensemble un tableau de mœurs et la constatation d'un fait encourageant.

« Dans le courant de l'été dernier, dit-elle, quelques dames mahométanes, dont les enfants suivent nos classes, étaient venues me voir et m'avaient longuement entretenue de leur désir de voir une école établie dans le quartier mahométan qu'elles habitent. Il nous était alors matériellement impossi-

ble d'accéder à ce désir ; mais, semblables à la veuve de l'Évangile, ces visiteuses étaient revenues plusieurs fois à la charge, avec l'intention évidente de ne pas accepter nos refus comme définitifs. Pendant les vacances, une de nos maîtresses d'école, que ses goûts et ses aptitudes rendent particulièrement propre à l'évangélisation des mahométans, alla visiter plusieurs fois ces dames, et me rapporta de leur part un message qui sollicitait un nouvel entretien sur le sujet. Elle me remit en même temps une longue liste contenant les noms de toutes les dames qui souhaitaient d'acquérir de l'instruction. Bien décidée à ne pas donner plus d'extension à une œuvre qui dépassait déjà nos moyens d'action et de surveillance, je crus cependant impossible de me tenir plus longtemps à l'écart, et, en conséquence, je m'acheminai, un après-midi, avec Miss Lindsay et l'institutrice ci-dessus mentionnée, vers le quartier de nos solliciteuses. Là se trouvent, cachées dans des jardins ombragés de mûriers, beaucoup de maisons mahométanes, appartenant soit à des riches, soit, et en plus grand nombre, à des familles pauvres. Ce fut dans l'une des premières que j'entrai. Une belle jeune femme d'environ trente ans l'habitait. Elle me reçut avec cordialité et me salua à la manière du pays, c'est-à-dire en m'embrassant d'abord sur la joue droite, puis sur la joue gauche ; après quoi, prenant dans un vase une rose, elle vint me la présenter avec une grâce tout orientale ; elle m'exprima ensuite poliment sa surprise de ce que je ne lui avais pas rendu plus tôt sa visite, mais n'en mit pas moins d'empressement à faire servir du café et des gâteaux.

Cependant plusieurs dames du voisinage, informées de ma présence, étaient entrées. Elles s'assirent en cercle sur le divan ou sur le riche tapis qui recouvrait le sol, et immédiatement la conversation s'engagea sur la question des écoles. Toutes réclamaient avec chaleur la fondation d'un de ces établissements dans le quartier. Je leur demandai si elles ne pouvaient pas envoyer leurs enfants soit à Musaitbeh, soit

à l'institution centrale. « Oh ! sans doute, me répondirent-elles ; mais ce n'est pas seulement pour nos enfants, c'est pour nous aussi que nous voudrions avoir cette école. » Puis, elles m'expliquèrent que pour se rendre à une école éloignée, elles auraient à se montrer sur une route ouverte à tous venants, et que cela leur était impossible, du moins en dehors du quartier mahométan. Une de mes interlocutrices m'avait frappée par son air intelligent et par l'exquise propreté de sa toilette. Je me tournai vers elle et lui demandai si réellement elle ne pourrait pas se rendre à l'institut. Elle ne me répondit d'abord rien, mais une de ses compagnes prit la parole : « Elle a, dit-elle, été quelque temps une de vos élèves, mais à présent elle est trop *vieille* pour l'être encore ; elle aurait honte de faire le trajet, car elle est mariée. » La jeune femme m'apprit ensuite que son mari ne s'opposait en aucune façon à ce qu'elle continuât d'étudier, mais que certainement il ne lui permettrait pas de quitter le quartier.

Redoublant d'instances, mes interlocutrices m'apprirent qu'elles s'étaient occupées déjà de trouver un local pour l'école désirée, et m'offrirent de me montrer celui qu'elles avaient en vue. Pendant notre visite, le ciel s'était obscurci et la pluie commençait à tomber. N'ayant pris aucune précaution contre ce changement de température, j'exprimai le désir de regagner notre logis le plus tôt possible et me levai pour prendre congé. Mais personne ne voulut accepter cette excuse. L'une de mes nouvelles amies, relevant sa robe par-dessus sa tête, pour s'en faire un abri, m'invita à suivre son exemple ; une autre, richement vêtue d'un pantalon et d'une tunique de soie, avec des bijoux sur la tête et au cou, me prit par la main et se lançant bravement sous les arbres du jardin, très insuffisants pour nous préserver des torrents de pluie qui avaient fini par tomber, elle m'entraîna bon gré mal gré jusques dans la maison où se trouvait le local projeté. Que faire, chers amis, en face et sous la pression d'une

volonté si décidée à triompher de toute résistance? Sur-le-champ on promet de faire nettoyer la pièce à fond, de l'approprier en la garnissant de nattes, de bancs, de tables, de chaises; tout cela se fit comme par enchantement, et, dès le lendemain, nous eûmes là une école mahométane, où deux de nos jeunes filles, que ces dames avaient désignées elles-mêmes, se mirent de suite à l'œuvre. »

Que de vivacité et de chaleur dans ce récit! La soif de l'instruction n'est pas la soif du salut, mais elle peut être un acheminement à le recevoir, et comment l'ami de l'Évangile ne se réjouirait-il pas de voir rechercher de cette manière un bien que les chrétiens ont tellement à cœur de répandre autour d'eux?

IV.

Nous voulions nous borner aux détails qu'on vient de lire, mais un journal religieux des États-Unis entretient ses lecteurs d'un projet qui vaut la peine d'être mentionné ici. Il montre tout au moins, par cela seul qu'on l'a conçu, à quel point la triste condition des femmes de l'Orient et le devoir d'y porter remède, dans l'intérêt même des œuvres missionnaires, préoccupent l'ingénieuse et infatigable charité de nos frères d'Amérique.

Chacun sait les immenses services que rendent partout les médecins-missionnaires, que la Société des missions médicales d'Edimbourg et, d'une manière plus générale, toutes, ou à peu près toutes les grandes associations missionnaires, emploient dans leurs champs respectifs d'activité. Il s'agirait, dans le projet dont nous parlons, d'étendre aux femmes de l'Orient le bénéfice de cette bienfaisante institution. Voici comment. Trois cents femmes environ, aux États-Unis, ont fait des études médicales, pris leurs degrés, et se livrent avec un succès, de mieux en mieux apprécié, à la pratique de leur art. Des collèges ou facultés de médecine ont été fondés en vue d'ouvrir cette carrière aux femmes

Pourquoi ne pas diriger de ce côté la sainte ambition des jeunes chrétiennes qui se sentent appelées à servir leur Maître dans les pays idolâtres, et en particulier dans ce vieux monde oriental, où la femme a tellement besoin d'être secourue, soulagée et relevée de la situation dégradée que lui ont faite les mœurs produites par l'ignorance du vrai Dieu ?

Ce n'est pas d'hier, ni aux États-Unis seulement, que cette idée a surgi dans l'esprit des plus fervents amis de la cause des missions.

Il y aura vingt ans bientôt qu'un missionnaire célèbre, le Dr Dwight, l'un des fondateurs de la mission protestante dans l'empire ture, écrivait de Constantinople :

« Dans ma pensée, des femmes missionnaires ayant fait des études médicales, et joignant à ces connaissances une piété sincère et l'amour des âmes, seraient les auxiliaires les plus précieux que nous pussions avoir dans cette partie du monde.... Que de bien elles auraient à y faire ! Elles pourraient aller là où le missionnaire n'ira jamais, agir sur toute une partie de la population que nous n'atteignons pas, et qu'il faut gagner pourtant, car, en Turquie, comme ailleurs, l'abaissement de la femme ne l'empêche pas d'exercer une immense influence sur la marche des idées et des choses.... »

Depuis lors, plusieurs des missionnaires employés dans l'Inde, et qui en ont longuement observé l'état, ont exprimé les mêmes pensées : « Mon expérience de plus de vingt ans, » disait dernièrement l'un d'eux, « m'a conduit à cette conviction que, pour conquérir à l'Évangile les femmes de ce pays, rien ne pourrait être plus utile que d'arriver à leur donner des médecins de leur sexe.... »

Les médecins-missionnaires, dont le nombre s'accroît de jour en jour, partout où s'étend l'action des Sociétés de missions, parviennent bien quelquefois jusqu'aux femmes, mais dans les classes inférieures seulement, et, quand on les appelle ailleurs, c'est pour y voir leur art entravé par d'infranchissables barrières. Qu'on en juge par ce fragment de lettre de miss Brit-

tan, l'une des chrétiennes employées à l'œuvre des zénanas à Calcutta.

« La belle-mère de « Brillante-étoile » (nom de l'une des femmes que miss Brittan instruit) est malade de la fièvre. J'ai demandé si elle avait eu les soins d'un médecin. — Oui, m'a-t-il été répondu, et d'un bon, car il est élève du Collège médical. — Mais, ajoutai-je, un médecin peut-il examiner bien à son aise une femme malade? Lui est-il permis de la voir? — Oh! non, me répondit Brillante-étoile; il y a devant le lit un rideau percé de quelques trous, la malade présente son pouls au docteur par une de ces ouvertures, sa langue par une autre, et le docteur juge. S'il a des questions à faire, il les adresse à la domestique de garde, qui les transmet à sa maîtresse, et lui rend ensuite compte de la réponse. »

En Chine, ces précautions jalouses ont atteint, dans les hautes classes du moins, et surtout à la cour, un degré de rigueur grotesque. Dernièrement, un des interprètes de la grande députation chinoise qui a visité les États-Unis et l'Europe, donnait, à ce propos, un détail qui, sur d'autres lèvres que les siennes, aurait été pris pour une mauvaise plaisanterie. « Quand une des femmes de l'empereur est malade, » disait-il, « le médecin ne peut ni la voir, ni la toucher, ni même pénétrer dans sa chambre. Il s'assied dans une pièce voisine; on entoure le poignet de la malade d'un cordon dont on fait passer le bout à travers une fenêtre. Le docteur prend ce fil conducteur entre le pouce et l'index, et c'est ainsi qu'il se rend compte des pulsations du pouls. Il va sans dire que toutes les questions et les réponses doivent passer par l'entremise d'un tiers, c'est-à-dire d'une femme de service. Jugez de l'exactitude des appréciations obtenues par de tels procédés. Heureusement pour les femmes du commun que le même cérémonial ne les tient pas à une telle distance de leur médecin. »

Le docteur chinois Tso, attaché à l'ambassade comme médecin, et tous les autres membres de la délégation, y com-

pris son chef, M. Burlingham, ont été consultés sur l'idée d'envoyer en Chine des *femmes-médecins*, et l'ont trouvée excellente. M. Burlingham qui jouit d'une grande influence à la cour de Pékin, a promis que si l'on parvenait à réaliser un tel projet, il l'appuierait de tout son pouvoir, et il a ajouté qu'il n'avait pas le moindre doute quant au succès.

L'auteur de l'écrit auquel nous empruntons ces curieux détails, le docteur Grégory, est attaché comme secrétaire au Collège médical de Boston. Il a étudié sérieusement la question, croit l'entreprise parfaitement réalisable, et la recommande avec chaleur à l'attention des Sociétés de missions qui en ont eu déjà l'idée. Les pays de l'Orient ont des sages-femmes, mais toujours ignorantes et souvent très-peu habiles; il faudrait aviser à leur envoyer des femmes instruites, capables de les rendre plus aptes à pratiquer convenablement leur art, cela serait un grand bienfait. Mais ce qu'il faudrait se proposer surtout, ce serait de former pour ces contrées, non pas seulement quelques *femmes-médecins*, mais des *femmes professeurs de médecine*, qui enseigneraient leur art, et feraient dans les grands centres missionnaires ce que font pour les hommes, avec un si grand succès, les médecins attachés aux missions de l'Inde, de la Chine, de Madagascar, etc. En s'efforçant d'amener leurs élèves à la connaissance de Christ en même temps qu'à la pratique de leur art, elles feraient honneur à l'Évangile, et montreraient, une fois de plus au monde païen ou mahométan, la puissance de la foi pour venir en aide à toutes les souffrances humaines.

S'il est donné suite à ce projet, nous aurons occasion d'en reparler; il offre des difficultés de plus d'un genre, mais il est entre bonnes mains. Ce ne sont, on le sait, ni le courage, ni la persévérance, ni les moyens d'action qui manquent aux chrétiens des États-Unis, et, en fait d'entreprises pieuses, ils en ont mis à fin de plus vastes que celle-ci.

EMPIRE TURC.

LA MISSION PARMİ LES ARMÉNIENS.

La mission entreprise et soutenue dans ce vaste empire par le *Conseil américain*, est une de celles qu'on ne se lasse pas de suivre dans ses développements. L'extrait suivant du dernier rapport de la Société en expose, dans les termes qu'on va voir, les résultats les plus généraux.

« Nos missions arméniennes, dit le rapporteur, embrassent un territoire à peu près aussi considérable que la moitié du sol des Etats-Unis situé à l'est du Mississipi. Elles ont pour champ d'activité une partie de la Turquie d'Europe, toute l'Asie mineure, et s'étendent, au nord, jusqu'à la Perse, et, au sud, jusqu'à la Syrie et l'Arabie. L'évangélisation de cette immense région appartient presque exclusivement à notre Société. Elle y emploie 46 missionnaires, fixés dans 21 stations principales, et des pasteurs ou évangélistes indigènes répandus et travaillant dans plus de 170 annexes. Vingt femmes chrétiennes non mariées y sont occupées à des travaux ayant pour objet le bien de leur sexe.

« Le chiffre des Eglises organisées s'élève actuellement à 65, et, sur ce nombre, il en est 41 qui ont à leur tête des pasteurs indigènes, qu'elles soutiennent elles-mêmes en tout ou en partie. L'année dernière (1868) a vu le nombre des membres de ces Eglises s'accroître d'environ 300, ce qui en porte le chiffre total à plus de 3000. Dans celle de Marasch seulement, cet accroissement de l'année a été de 69. Plusieurs autres Eglises, en voie de formation dans diverses localités, n'attendent pour recevoir une organisation complète que de s pasteurs ou que les ressources nécessaires pour assurer leur marche.

« La moyenne des auditeurs qui réquentent le culte d'u ne

manière suivie, peut être évaluée à 11,000; celle des élèves des écoles du dimanche à 8,000, et le chiffre des élèves des différentes écoles de la mission, depuis les écoles primaires jusqu'aux séminaires, s'élève à près de 6 000.

« Les contributions volontaires des Eglises en vue de l'entretien du culte ou d'autres œuvres religieuses, ont dépassé, l'année dernière, le chiffre de 15,000 dollars (75,000 fr.), qui présente sur celui des années précédentes, une augmentation d'environ 2,000 dollars. En rapprochant ce chiffre de celui des membres effectifs de l'Eglise, on voit qu'en moyenne chacun des communicants a donné un dollar (5 fr.) Trouverait-on dans nos vieilles Eglises beaucoup de congrégations dont les membres donnent dans la même proportion pour des objets purement religieux? On peut dire de plus, que presque sur tous les points, les Eglises comprennent de mieux en mieux le devoir de s'assurer ainsi les avantages de l'indépendance. Ce fait a droit d'être cité comme l'un des résultats de l'œuvre les plus dignes de remarque et les plus encourageants. »

Nous avons souvent conduit nos lecteurs dans quelques-unes des stations dont il vient d'être question, et ils n'auront pas perdu le souvenir des édifiants détails que nous avons eu à leur donner sur celles de Marasch, Aintab, etc. Conduisons les aujourd'hui dans un champ de travail qui vient à peine d'être abordé, au moins d'une manière efficace.

Il s'agit des populations arméniennes du Mont Taurus, qui se trouve au nord de l'ancienne Cilicie. Ces montagnards ont longtemps résisté à la domination turque; jusqu'à présent, les efforts tentés pour faire pénétrer jusqu'à eux les lumières du pur Evangile étaient restés infructueux. Il y a sept ou huit ans qu'un missionnaire américain d'Aintab, le révérend Cofling, avait essayé d'aller se fixer à Hadjin, ville de 30 à 40 mille habitants, presque tous Arméniens, qui se trouve au centre même de ces régions montagneuses. Mais il y rencontra

une opposition tellement vive qu'après une courageuse lutte, il fut obligé d'abandonner son projet. Ce missionnaire ayant été, quelques mois plus tard, massacré par des voleurs, sur les bords de la mer, on ne s'était plus occupé d'Hadjin. Mais quand les hommes s'effraient ou se laissent distraire, la Providence veille et agit.

Bien des montagnards de Hadjin ou des environs, ne trouvant pas à s'occuper dans ces régions, très peu fertiles et encore moins industrielles, descendent dans les plaines et s'en vont assez loin chercher quelque moyen d'existence. Quelques-uns d'entre eux avaient eu ainsi l'occasion d'entrer en rapports avec des chrétiens évangéliques, et en repartant ils avaient emporté avec eux des exemplaires du Nouveau Testament. Par leurs récits, ils avaient éveillé chez leurs compatriotes un esprit de recherche, qui avait eu pour premiers effets, d'abord la fondation de trois écoles réunissant presque aussitôt un grand nombre d'élèves, puis le désir de se procurer des Bibles en langue arménienne. Informé de ce changement dans les dispositions du pays, un prédicateur évangélique a pris le chemin de Hadjin. Il y a trouvé des gens encore prévenus, à la vérité, contre le nom de protestant, effrayés à la pensée d'occasionner un schisme dans l'Eglise de leurs pères, mais disposés pourtant à s'occuper sérieusement des choses spirituelles. Quelques-uns des plus éclairés se sont hardiment joints à lui; il compte, le dimanche, un auditoire habituel de 30 à 40 auditeurs; il a, durant la semaine, de fréquentes occasions de parler de Jésus-Christ à un plus grand nombre de personnes, et, dès maintenant, il est question de construire, à Hadjin, une petite chapelle, pour laquelle on espère n'avoir rien à demander aux étrangers. Tout, en un mot, donne lieu d'espérer que cette œuvre naissante se développera vite, et sur une grande échelle. Les dernières nouvelles annoncent que des colporteurs bibliques, parcourant les nombreux villages des environs de Hadjin, y reçoivent l'accueil le plus encourageant, et qu'on leur achète avec em-

pressement, des livres saints qu'ils peuvent, à la vérité, donner à des prix excessivement modiques.



MADAGASCAR

PROGRÈS ACCOMPLIS ET PROGRÈS PRÉVUS

Les missionnaires de la Société des missions de Londres dans le pays des Hovas sollicitent à grands cris du renfort. La rapidité avec laquelle s'accroît ici la communauté chrétienne, écrivent-ils, a quelque chose de vraiment extraordinaire. Vous avez vu, par nos précédents rapports, que, du mois de mai 1867 au mois de décembre 1869, le chiffre des personnes assistant au culte s'était accru d'environ 30,000, et que, dans le même espace de temps, le nombre des congrégations s'était élevé de 92 à 148. Eh bien ! l'année courante pourra, selon toute apparence, donner des résultats plus remarquables encore. Depuis le mois de janvier, il s'est formé de 20 à 30 congrégations nouvelles, et plusieurs des anciennes ont vu doubler le nombre de leurs membres. On travaille maintenant à construire ou à réparer, en les agrandissant, environ 120 chapelles. La profession de la foi chrétienne faite par la reine et par son premier ministre a donné à l'œuvre une impulsion qui a bien ses dangers, mais qui nous impose le devoir de redoubler d'activité dans ce champ de travail. »

Le comité de Londres a décidé qu'au printemps prochain, si Dieu le permet, cinq nouveaux missionnaires partiront pour Antananarivo.

Nos lecteurs n'auront peut-être pas oublié que, depuis quelques années, une autre Société anglaise, celle de l'Eglise établie, a envoyé des missionnaires à Madagascar, mais au

nord-ouest de l'île, bien loin de la capitale, avec la recommandation expresse de n'empiéter en rien sur le champ d'opérations de la Société de Londres.

L'un de ces missionnaires, le révérend Maundrell, établi dans une localité nommée Andevorante, écrit à son Comité :

« Depuis que la reine et son premier ministre ont reçu le baptême, des proclamations ont annoncé aux habitants des provinces soumises à son autorité, qu'il était permis de prier à la façon des chrétiens, et ordonné que, le dimanche devant être regardé comme saint, le pavillon national fût, ce jour là, arboré dans chaque ville et dans chaque village où s'assemblent des chrétiens. Or Andevorante possède deux de ces pavillons et veut les faire voir, de sorte que, tous les dimanches, notre établissement se trouve entre ces deux drapeaux; il serait difficile que le chemin en fût mieux indiqué. Nos congrégations et nos écoles s'en ressentent; elles se sont rapidement accrues, tandis que, de tous côtés, les villes et les villages des environs demandent, à grands cris, qu'on aille les instruire. Je crois que, si je pouvais être à la fois dans cent lieux divers, je trouverais de quoi m'y occuper tous les jours. Il y a, dans l'esprit de ces populations, comme un flot qui les précipite vers la religion chrétienne. Malheureusement, nous n'avons pas de quoi répondre, soit en fait de missionnaires européens, soit en fait d'agents indigènes, à ce mouvement si imprévu et si prompt. La capitale et l'intérieur du pays, ou du moins tout ce qu'on nomme l'Imenérine a, pour y pourvoir, nos frères de la Société de Londres, mais comment subvenir aux besoins des tribus dispersées sur les côtes? Oh si le comité pouvait au moins nous envoyer deux missionnaires, l'un pour Betsizarara, l'autre pour Mangarana! On m'assure que les contrées situées au sud de cette dernière ville sont les plus peuplées de toute l'île.....

« Le jour de Pâques, j'ai baptisé, en une seule fois, quatorze néophytes, dont quelques-uns sont des jeunes gens qui promettent beaucoup. Ai-je besoin de dire que nous entre-

tenons avec nos frères de la Société de Londres, dans la mesure où nous le permettent les distances, les relations les plus fraternelles et les plus amicales? Nos petits succès sont dus, en grande partie du moins, aux merveilleuses bénédictions que le chef de l'Eglise répand sur leurs travaux. »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

UN PEUPLE ANTHROPOPHAGE.

La barbarie et le cannibalisme, ces épouvantables produits de la perversité humaine, reculent devant l'Évangile partout où l'Évangile pénètre; mais souvent encore les messagers de la Parole sainte les trouvent en face d'eux, les attristant de leur sinistre aspect et appelant de leur part un redoublement d'activité chrétienne.

Un missionnaire de l'Eglise presbytérienne des États-Unis, le révérend De Heer, qui dessert, sur la côte occidentale d'Afrique, l'importante station de Corisco, a fait tout récemment une rencontre de ce genre, mais une rencontre prévue, cherchée, et par conséquent affrontée sans crainte.

Deux de ses prédécesseurs au poste de Corisco, tous deux entrés aujourd'hui dans leur repos, s'étaient déjà mis en rapport avec une tribu nouvellement venue de l'intérieur et qui s'appelle la nation des Pangouis. M. de Heer voulait entrer à son tour dans ce champ de travail et de là la visite qu'il va nous raconter lui-même.

Après avoir remonté en bateau le fleuve Mouni, il arriva, le troisième jour, au terme de son voyage, dans un endroit nommé Mbeni.

« Là, dit-il, je me trouvai pour la première fois en contact avec cette peuplade cannibale, dont je n'avais encore vu que quelques individus isolés. J'étais moi-même pour eux un

spectacle tout nouveau ; mais avant d'en jouir, ces pauvres sauvages eurent besoin de rassembler tout leur courage. Leur timidité répondait peu à l'idée qu'on se fait d'un peuple qui se nourrit de chair humaine. Elle avait quelque chose de presque divertissant. Les uns refusaient de me donner la main, d'autres ne le firent qu'après hésitation et comme en tremblant. Peu à peu, cependant, ils s'apprivoisèrent et, à la fin de mon séjour, ils me suivaient pas à pas, au point que je cherchais vainement à me procurer le repos d'un peu de solitude.

« Cette peuplade, nouvellement descendue des régions montagneuses de l'intérieur, fait encore, par ses qualités physiques, honneur à l'air qu'on respire dans ces contrées. Jamais je n'avais vu d'hommes mieux constitués et dont l'aspect général annonçât mieux un excellent état de santé. Leurs habitudes sont, du reste, d'une simplicité qu'il arrive rarement de trouver même dans cette partie du continent africain. C'est à peine si quelques lambeaux de nos étoffes de coton sont parvenus jusqu'à eux, et, par le fait, ils ne paraissent pas s'en soucier le moins du monde ; en guise de vêtements des peaux d'animaux et des fragments d'écorces leur suffisent. Mais ils s'oignent constamment d'huile ; beaucoup d'entre eux sont tatoués de la manière la plus fantastique, et leurs chevelures arrangées avec soin, reçoivent, en outre, des ornements d'un goût contestable, mais qui indiquent pourtant des prétentions.

« C'est, du reste, une population industrielle et intelligente, parmi laquelle on voit avec plaisir les hommes s'acquitter des rudes travaux qui, chez les peuples barbares, sont ordinairement le partage des femmes. Ils savent extraire du sol le minerai de fer, le fondre et en fabriquer des coutaux, des hameçons, des chaînes, des lances, etc. Mais leurs demeures sont de misérables huttes, où ils ont l'habitude d'enterrer leurs morts...

« Et pourtant, avec leurs qualités, les Pangouis ou Fans

(autre nom qu'ils se donnent à eux-mêmes) sont bien une race sauvage, barbare et féroce. Ils aiment, par-dessus tout, la guerre, et tous les ennemis qui tombent entre leurs mains sont massacrés avec d'horribles cruautés, accompagnées de cérémonies bizarres et pompeuses. Le sang, soigneusement recueilli, est regardé comme un aliment de choix, et les corps sont répartis entre les hommes de la tribu qui en font d'horribles festins. Le chef qui préside à ces exécutions, a le droit de s'adjuger à lui-même la tête des victimes.

« On évalue à 80,000 au moins le nombre des membres de la tribu; 80,000 êtres dégradés sans doute, mais créatures de Dieu pourtant, âmes originellement faites à son image et, comme telles, précieuses à ses yeux. Je m'estime heureux d'avoir pu passer quelques jours à leur exposer le message du salut, et je suis d'autant plus résolu à continuer cette œuvre, que les blancs qui s'établissent peu à peu sur les bords du fleuve, ne peuvent manquer, s'il n'y est porté remède, de rendre la situation de ce peuple plus misérable encore, en greffant sur leurs vices primitifs ceux d'une civilisation que la pensée de Dieu ne moralise pas. Les mauvaises dispositions de ces trafiquants sont un des obstacles contre lesquels nous pourrions avoir à lutter.

« Un des buts de mon voyage était de ramener quelques enfants Pangouis pour les instruire à Corisco. Je n'ai réussi qu'imparfaitement à cet égard. Cependant un père, cédant à mes instances, m'a confié son fils. Si j'obtiens un bon résultat des soins que je vais lui donner, la confiance des autres s'en accroîtra et Dieu pourra se servir de ce moyen pour nous aider à cultiver le nouveau champ de travail qu'il ouvre ainsi devant nous. »

ÉTATS-UNIS.

NÈGRES AFFRANCHIS ET INDIENS.

Rappeler que les chrétiens des États-Unis : Eglises, Sociétés religieuses ou individus, s'occupent avec zèle à répandre, parmi les trois ou quatre millions de nègres affranchis, l'instruction et les lumières moralisantes de l'Évangile, serait superflu. Ouvertures d'écoles, organisations d'Eglises, colportage de bons livres, tournées d'évangélisation, secours de toute espèce, rien de ce qui pouvait être fait n'a échappé à la sollicitude des amis du bien, et de nombreux renseignements, dont quelques-uns ont été signalés dans nos pages, montrent que ce vaste travail ne reste pas vain.

Un rapport, récemment présenté à la Société américaine des traités religieux, renfermait sur le colportage parmi les nègres affranchis des États du Sud, des détails du plus haut intérêt. « De toutes les parties de la population de ces contrées, y est-il dit, les affranchis sont les plus accessibles. Il est très rare qu'on ne les trouve pas prêts et disposés à entrer en conversation sur les sujets religieux les plus importants, et l'on peut dire les plus personnels. Il y a parmi eux beaucoup d'ignorance et d'infirmités, dont on n'est jamais plus frappé peut-être que quand ils font leurs exercices de piété; mais, à ce point de vue même, ils peuvent être comparés avec avantage à toute autre population placée dans des circonstances égales. Les enfants de couleur qui fréquentent les écoles du dimanche ou les écoles de la semaine, rendent à leurs parents d'inappréciables services. Ils leur lisent à haute voix la Bible, les livres et les traités religieux qu'on met entre leurs mains. Le culte de famille, dont un assez grand nombre de nègres ont l'habitude, y gagne considérablement, et il produit des effets bien no-

tables et bénis dans les maisons où il était établi depuis longtemps. »

On porte à 150,000 environ le nombre des enfants d'affranchis qui fréquentent les écoles fondées à leur intention par des personnes charitables, avec l'aide du gouvernement. C'est beaucoup en soi, mais bien peu si l'on tient compte du chiffre total des affranchis qui s'élève à près de quatre millions. Aussi les chrétiens blancs ne voient-ils, dans les résultats obtenus, qu'un encouragement à continuer leurs efforts.

Un renseignement d'une autre nature, et portant sur les effets matériels de l'émancipation, montre que, malgré bien des prédictions ou des craintes contraires, ce grand acte de justice ne tournera nullement à la ruine des contrées désignées autrefois par le sinistre nom d'États à esclaves. Les nègres, devenus ouvriers, travaillent généralement avec une ardeur dont on ne les croyait pas capables, et ceux qui les emploient les dirigent avec une facilité qui leur rend la tâche moins pénible. Un riche propriétaire du Sud disait dernièrement à un voyageur anglais que, pour rien au monde, il ne voudrait voir revenir l'esclavage, et un autre qu'avec vingt-cinq ouvriers nègres il obtenait de meilleures récoltes qu'il n'en avait autrefois avec soixante-quinze esclaves. Des rapports officiels ont constaté, enfin, qu'en 1868 les revenus des États du Sud ont dépassé de plus de 25,000 dollars (125 millions de francs) ceux des meilleures années de l'ancien régime.

Les faits qu'on vient de lire sont réjouissants. Une nouvelle d'un autre genre et relative à une autre portion des déshérités de la population américaine, intéressera nos lecteurs.

Chacun sait la triste condition de la plupart des tribus indiennes qui se trouvent dispersées sur le sol des États-Unis, sans avoir encore participé aux bienfaits du christia-

nisme et aux avantages de la civilisation. Ces peuplades, encore nombreuses et toujours plus ou moins errantes, dans les contrées de l'ouest et du nord-ouest, sont une source d'embarras pour le gouvernement et un continuel sujet de préoccupations pour les amis du bien. En arrivant au pouvoir, le général Grant, président actuel de l'Union, avait déclaré qu'il appuierait de toute son influence tous les efforts tentés en vue de « christianiser et de civiliser » les Indiens. Et ce langage n'était pas une vaine promesse. On annonce aujourd'hui que, sur la proposition de M. Cox, ministre de l'intérieur, le président vient de nommer une sorte de « Commission chrétienne » appelée à seconder le gouvernement dans tout ce qu'il entreprendra pour mettre un terme à ce qu'on appelle aux Etats-Unis « les difficultés indiennes. » Neuf chrétiens, appartenant à diverses dénominations, mais tous éminents et jouissant de l'estime générale, ont été nommés membres de cette commission. Une circulaire, adressée à tous les agens du gouvernement parmi les Indiens, leur prescrit d'apporter un concours actif aux mesures que prendra la commission, et spécifie bien le but qu'on se propose. C'est de « civiliser les Indiens, de les protéger dans la jouissance de leurs droits et de les aider à devenir des citoyens paisibles et industriels, ayant des demeures fixes, au lieu de la vie vagabonde et sauvage que beaucoup d'entre eux mènent encore. »

Ces excellentes intentions, qu'on est heureux de voir mettre en quelque sorte sous le patronage du zèle chrétien, atteindront-elles le but non moins excellent qu'on veut obtenir? Arracheront-elles à leurs misères, tout à la fois spirituelles et temporelles, ces pauvres peuplades que la race blanche refoule de plus en plus vers l'ouest, et dont le christianisme seul a préservé quelques-unes d'une ruine complète? Dieu seul le sait; mais à défaut d'un succès absolu, du bien pourra être fait, et, en tout cas, les travaux des nombreux missionnaires qui se sont consacrés à ces tribus

en deviendront plus aisés. Bien des fois ces travaux ont été déplorablement entravés par les difficultés même que l'on va s'efforcer d'aplanir.

Du reste, les rapports de ces missionnaires témoignent, à peu près de tous les côtés, que l'œuvre d'évangélisation se poursuit avec une sainte confiance et avec des succès plus ou moins sensibles. La plupart des stations forcément abandonnées, ou plutôt dissoutes par suite de la guerre, ont été reprises; le prix de l'instruction commence à être mieux compris et des conversions parfois éclatantes, sont signalées avec bonheur.

« Une œuvre de grâce, écrivait en avril dernier un missionnaire occupé parmi les Omahas, s'est manifestée ici et nous inspire les plus douces espérances, Dimanche dernier, nous avons célébré la Sainte-Cène et admis à la table du Seigneur quatorze nouveaux communiants, dont onze ont en même temps reçu le baptême. Deux autres, retenus dans leurs lits par la maladie, ont été baptisés le soir. Cela fait seize et porte à trente-six le nombre des admissions depuis le 1^{er} janvier dernier. Sur ce chiffre, trois personnes seulement ne sont pas de race purement indienne. D'autres me donnent lieu d'espérer que notre Eglise ne tardera pas à s'enrichir encore; plusieurs de ces néophytes en perspective parlent et prient déjà dans nos réunions. Véritablement le Seigneur est toujours bon envers nous! »

Des missions nouvelles sont aussi en voie de formation. L'Eglise presbytérienne vient d'en fonder une parmi les Navajos, peuplade très-pauvre, mais encore assez considérable, qui se trouve, momentanément du moins, campée dans les forêts du Nouveau-Mexique.

N'oublions pas de dire, en terminant, que l'achèvement du gigantesque travail qui, depuis quelques mois, relie les deux Océans à travers l'Amérique du Nord, le chemin de fer du Pacifique, ouvre, dans les immenses contrées de l'Ouest, (Far West) un nouveau champ d'activité chrétienne. Plusieurs

Sociétés s'occupent activement des moyens d'arriver à des tribus encore sauvages avec lesquelles il avait été jusqu'ici à peu près impossible de se mettre en rapport.

RECETTES DE QUELQUES SOCIÉTÉS RELIGIEUSES.

Après la Grande-Bretagne, les États-Unis sont certainement le pays où les chrétiens donnent le plus pour l'avancement du règne de leur Maître céleste, et en particulier pour l'œuvre des missions parmi les païens. Au mois de juin dernier (page 231), nous établissions par des chiffres qu'en 1868, les chrétiens anglais avait contribué pour 18 millions de francs au moins à l'évangélisation des idolâtres, des Mahométans et des Juifs. Nous ne sommes pas en mesure de formuler pour les États-Unis des appréciations aussi précises, mais les chiffres qu'on va voir peuvent-être cités honorablement en regard des chiffres anglais. Les deux premières institutions mentionnées ne sont pas exclusivement missionnaires, mais, comme leurs sœurs d'Angleterre, elles viennent puissamment en aide à ce genre d'œuvres.

La Société biblique américaine a reçu, en 1868, au-delà de	fr. 3,660,000
La Société des traités religieux	2,435,000
La Société des missions baptistes	1,000,000
La Société de l'Eglise presbytérienne	1,700,000
Le Conseil américain pour les missions étrangères	2,690,000
Société des missions wesleyennes épiscopales	3,000,000
Association missionnaire américaine	1,800,000
Eglise hollandaise ou réformée	460,000
Société des presbytériens unis	260,000

En appréciant ces résultats, il faut, pour en mieux comprendre l'importance, se rappeler que toutes les Eglises aux-

quelles se rattachent les diverses Sociétés des États-Unis ont à pourvoir à leur entretien particulier, c'est-à-dire aux frais de leur culte, à la construction de leurs temples, aux traitements de leurs pasteurs, à l'entretien de leurs séminaires de théologie, etc. Il existe, en outre, dans le pays, un nombre toujours croissant de Sociétés de mission intérieure et d'œuvres de bienfaisance. Chacun sait les millions de dollars que les États-Unis ont consacrés, depuis plusieurs années, à venir en aide aux nègres affranchis. En somme, nous avons sous les yeux une liste où les recettes de 65 Sociétés (y compris celles indiquées plus haut) s'élèvent ensemble, pour l'année 1868, à la somme d'environ 7,320,000 dollars, c'est-à-dire plus de 36,000,000 de francs.

Beaucoup de citoyens des États-Unis sont très riches, dit-on. Sans doute, mais il faut reconnaître aussi qu'ils savent donner. Que les institutions religieuses de leur pays sont heureuses de pouvoir compter sur de tels amis !



FRANCE.

EVANGÉLISATION DES ISRAÉLITES EN ALSACE.

Il existe en Alsace, depuis trente quatre ans, une institution modeste, mais utile, qui, sous le nom de *Société des amis d'Israël*, travaille à répandre parmi les Juifs la connaissance et le goût de l'Évangile. De son trente-troisième rapport, lu en assemblée générale le 4 avril dernier, il résulte que, sans avoir d'argent spécial, la Société a pu faire donner une instruction chrétienne à plusieurs individus, adultes, ou enfants, exercer sur d'autres un patronage précieux, distribuer des publications évangéliques, et venir en aide à des œuvres ayant pour but l'évangélisation d'Israël. Nous citerons parmi

ces œuvres, celles que dirige à Jérusalem l'évêque Gobat, et celle dont les Juifs de Tunis sont l'objet.

La première de ces missions est bien connue. Celle de Tunis devrait l'être mieux qu'elle ne l'est. Elle a, pour la diriger, un missionnaire anglais, M. Fenner, dont la femme est Alsacienne, aussi bien qu'une institutrice placée à la tête d'une école de jeunes filles. Les écoles de la mission contiennent environ 130 enfants des deux sexes. Le nombre des Juifs qui habitent la ville s'élève à 35,000. Les livres saints ont été si abondamment répandus parmi eux qu'il serait difficile peut-être d'en trouver un qui n'ait jamais entendu parler de l'Évangile. Plusieurs l'ont compris et goûté d'une manière efficace; mais les difficultés qui attendent le Juif tunisien converti au christianisme, sont telles que plus d'un converti a dû quitter la ville pour aller professer ailleurs sa nouvelle foi.

Les recettes de la Société, pendant l'année, avaient été de 2,326 francs, et elle a commencé son nouvel exercice avec un encaisse de 770 francs. Le comité demande à ses amis de lui fournir les moyens d'étendre son œuvre.

La Société de Londres pour l'évangélisation des Juifs, emploie depuis longtemps en Alsace un missionnaire, qui est actuellement le révérend M. Sehlochow. Un rapport de ce frère a paru, à la suite du précédent, dans le vingt-troisième cahier du *Recueil de la mission évangélique parmi les Israélites* qui se publie à Strasbourg. Ce compte rendu renferme des faits intéressants. Il constate, entr'autres, que les distributions de livres saints faites en 1867 à l'Exposition universelle de Paris, n'ont pas été stériles. M. Sehlochow a rencontré en Alsace plusieurs Juifs qui avaient reçu alors le Nouveau Testament, l'avaient lu et que cette lecture avait disposés à s'entretenir avec lui des enseignements de Jésus-Christ.

Le missionnaire, dont la résidence est Mulhouse, reçoit souvent des visites d'Israélites, avec lesquels il peut parler

des choses du salut. L'année dernière, il a, de son côté, visité une vingtaine de villes ou villages de l'Alsace, où il a trouvé bien souvent beaucoup d'indifférence ou d'ignorance, mais rarement des dispositions hostiles.

« Quant à la distribution des Bibles et des traités, ajoute-t-il, il y a eu progrès. Des circulaires imprimées ont été adressées à un grand nombre de rabbins et d'instituteurs et insérées dans les deux journaux israélites de France, pour recommander notre édition de la Bible à bon marché. Sans parler des Livres saints, qui, par l'intermédiaire des Sociétés bibliques, ont pu venir entre les mains d'Israélites, il a été vendu en France à des Juifs 41 Bibles hébraïques, 17 avec la traduction française, 88 portions des Écritures avec ou sans traduction, le tout pour une somme d'environ 120 fr. Il en a été donné 40 exemplaires, parmi lesquels 8 du Nouveau Testament; ce qui fait un total de 194 volumes, dont 77 pour l'Alsace seule.

« Quelques centaines de traités ont été distribués, et l'on a pris soin de les remettre à ceux dont on pouvait espérer qu'ils les liraient; plusieurs exemplaires du traité « le Tabernacle » ont été achetés par des Juifs. »

M. Schlochow entretient des rapports fraternels avec la *Société des amis d'Israël* de Strasbourg. A Mulhouse, un comité de pieux chrétiens lui accorde son concours, et une Société auxiliaire de dames se réunit tous les mois pour entendre des rapports sur l'œuvre, tout en s'occupant des moyens de venir en aide aux Juifs pauvres qui lui paraissent dignes d'être secourus.



RUSSIE.

On annonce qu'un mouvement religieux très remarquable s'est manifesté parmi les Juifs de la Russie méridionale, et a

pour centre Kischenew, qui est la principale ville de la province de Bessarabie. Un ancien rabbin, nommé Gurland, converti à la foi chrétienne et qui exerce le ministère sacré dans cette ville, écrivait dernièrement :

« De Wilna, Rowna, Minsk, Schilomiz, Odessa, et de bien d'autres lieux encore, nous voyons arriver des Israélites qui demandent à être instruits. Le message béni de notre Maître ressuscité pénètre au cœur même du judaïsme orthodoxe. Dans le courant du mois dernier, ces demandes d'instruction nous ont été faites par trente-trois Israélites, dont huit sont des hommes mariés et désirent que leurs femmes et leurs enfants les suivent. Plusieurs d'entr'eux exercent des fonctions dans leur congrégation et sont des hommes très estimés. Ils voudraient arriver à former une sorte d'Eglise judæo-chrétienne, en conservant quelques-uns de leurs anciens rites, dans l'espoir d'attirer plus sûrement à eux la masse des Juifs orthodoxes... En somme, depuis sept mois, 151 Israélites se sont adressés à moi pour apprendre à connaître la vérité qui sauve. Malheureusement, faute de force, de temps et de ressources, je n'en ai pu admettre que dix-huit. D'autres, non compris dans le chiffre précédent, viennent à moi de nuit, comme leur ancêtre Nicodème... »

VARIÉTÉS

L'INFANTICIDE DANS L'INDE.

Depuis qu'ils sont maîtres de l'Inde, les Anglais ont attaqué avec résolution et succès quelques-unes des plus abominables coutumes que la superstition avait fait naître et encourageait dans ce pays, notamment le thuggisme et les

sutties, c'est-à-dire les assassinats en l'honneur de l'infâme déesse Kali, et les bûchers consumant les veuves avec les corps de leurs maris décédés. Depuis quelque temps, c'est vers la répression de l'infanticide que la sollicitude du gouvernement s'est portée. Sachant que, dans certaines parties du pays, notamment dans le Goruckpore et le Radjpoutana, la coutume de massacrer les filles à leur naissance existait encore sur une grande échelle, il a chargé un de ses agents supérieurs, nommé M. Hubart de faire une enquête, dont les résultats viennent d'être publiés. Ce rapport fait frémir. En voici quelques traits ; on peut les recommander à la méditation des gens qui contestent la nécessité de christianiser l'Inde.

« Dans la tribu des Bahous, dans le Kudavar-Kulan, il n'existe qu'une seule fille sur deux cents et quelques enfants, elle n'a été préservée de la mort que parce qu'elle est venue au monde dans la maison de sa grand'mère, qui l'a cachée quelque temps. Dans les vingt-trois villages des Kunders (ou Gondes), sur deux cent vingt-six enfants, il y a vingt-deux filles ; dans quatorze autres villages de la même tribu, il n'y a pas un seul enfant du sexe féminin. Les Bahous d'Azogport se sont vantés à M. Hobart d'avoir, depuis vingt ans, mis à mort toutes leurs filles.

« Dans le Pergana d'Amorka, qui se compose de 145 grands villages, la proportion des garçons aux filles est de 76 à 24 ; chez les Choans, elle est de 77 à 23. Voici l'origine de cet usage barbare : toutes ces populations sont des Rajpoutes et ne s'allient pas aux autres races. Quant à eux, ils n'ont aucun goût pour le mariage ; ils n'en contractent qu'en vue d'une très forte dot ; ces enfants de la nature en sont aux mêmes idées que les peuples saturés de civilisation. Or, quand une union arrive à se célébrer, les dépenses de noce se trouvent fixées, par une coutume antique, à des sommes très considérables.

« C'est pourquoi ces pauvres gens, ayant toutes les chances de garder leurs filles, les massacrent froidement à leur nais-

sance. Sur les instances de M. Hubart, plusieurs personnages influents de ces contrées, dont le Rajah de Jansé, sont convenus d'abaisser de moitié le taux légal de la dot et les frais de noces. Le rajah, prêchant d'exemple, a épousé à la fois, sans aucune dot, cinq filles de sa tribu, et a étalé la plus grande mesquinerie dans les réjouissances de son mariage. Quelque temps après, il n'a, en mariant son fils, accepté qu'une dot de seize roupies. Mais, jusqu'ici, il n'y a que la tribu des Haouras qui se soit quelque peu départie de cette cruauté féroce. »

UN PEUPLE ÉTRANGE.

« Dieu a fait naître d'un seul sang tout le genre humain. » Cette déclaration de nos saints Livres n'est pas vraie seulement aux yeux des chrétiens. L'unité de la race humaine a été niée quelquefois par les incrédules et par quelques savants, mais, de nos jours, et depuis quelques années surtout, les recherches les plus approfondies, les études les plus consciencieuses de la science tendent à démontrer que, sur ce point comme sur tous les autres, la parole de Dieu n'enseigne que la vérité. Les différences de race à race subsistent, mais peuvent être expliquées par des circonstances de climat ou de mœurs qui n'excluent en aucune manière l'idée d'une origine commune.

Quelques-unes de ces différences offrent cependant des particularités curieuses à observer. C'est à ce titre que nous allons reproduire l'extrait suivant du journal scientifique le *Cosmos*. Rien de ce qui regarde la grande famille humaine ne saurait être insignifiant pour les disciples de Celui qui veut que son Evangile soit prêché à toute créature. Le correspondant du *Cosmos* lui écrivait l'année dernière :

« A une des dernières séances de la *Société ethnologique* de Londres, M. W. Martin Wood a lu un mémoire fort intéressant sur les hommes poilus de l'île de Yesso, au nord de l'empire du Japon, séparée de Nippon par le petit détroit de Fougar. Les habitants de cette île, connus en langue japonaise sous les noms de *Ainos* ou *Mosinos*, qui veut dire « peuple poilu, » constituent une race dégradée, persécutée, rejetée sur les parties nord de l'île, où elle peuple principalement les villes de Matho-mai et Hakodadi, tandis que les parties méridionales de l'île sont habitées par les Japonais. La race entière ne compte plus qu'environ 100,000 âmes; la partie de l'île qu'elle habite est froide et stérile. C'est un peuple timide, peu actif, maladroit, et dont l'esprit paraît avoir été entièrement subjugué et abattu. Ce sont ordinairement des hommes courts et gros, d'une force musculaire considérable; leurs cheveux forment sur leur tête une énorme masse, épaisse et entortillée; leur barbe est très-longue, fournie et ordinairement noire, tandis que des poils de même couleur couvrent presque toute la figure. Leurs mains et leurs bras, ainsi que toutes les parties du corps, sont couverts d'une quantité extraordinaire de poils, mais la couleur de leur peau est plus claire que celle des japonais; leur front est bien développé, et ils ont des yeux noirs d'une expression très douce et qui modifie beaucoup leur aspect sauvage. Les femmes se peignent certaines parties de la figure en bleu, principalement les contours de la bouche. Ce peuple étrange, dit M. Martin Wool, a pourtant une histoire. Il existe parmi eux une tradition d'après laquelle leurs pères auraient été les maîtres, ou au moins les égaux des Japonais, et quoique les détails de leur histoire soient perdus, la tradition, qui a été propagée de génération en génération, tendrait à faire croire que telle était leur situation au VI^e siècle avant l'ère chrétienne. »



NOUVELLES RÉCENTES

CHINE.

MORT D'UN MISSIONNAIRE.

Un missionnaire de Tien-Tsin, nommé le révérend Williamson, vient de payer de sa vie son dévouement à la cause de l'Évangile. Embarqué sur le Grand-Canal, avec un de ses collègues, pour aller visiter une des annexes de leur station principale, la barque qui les portait a été attaquée, pendant la nuit, par des voleurs qui l'ont impitoyablement massacré. Son compagnon de voyage, M. Hodge, rapporte que, s'étant endormi un instant, il avait été réveillé en sursaut par une violente secousse imprimée au bâtiment et par ce cri des assaillants, qui étaient au nombre de quatre ou cinq : *Mao-tazu, ta lu* (C'est un chevelu, — nom dérisoire donné aux étrangers, — tue, tue). Il se sentit aussitôt frappé de plusieurs coups, mais parvint cependant à sauter sur le rivage et courut dans un village voisin pour demander du secours. Là il apprit que les assassins appartenaient à une troupe d'environ vingt brigands, qui, depuis quelque temps, répandaient la terreur dans le voisinage. Le mandarin du lieu l'accompagna cependant, avec quelques hommes, vers le lieu de l'attaque, mais ils n'y trouvèrent plus que la barque, pillée et échouée sur le rivage. C'est le 25 août dernier que l'attaque avait eu lieu. Quelques jours après, le corps du révérend Williamson fut retrouvé dans le Grand-Canal, mais horriblement défiguré. Encore un nom à inscrire au martyrologe des missions évangéliques modernes!

AFRIQUE OCCIDENTALE.

DES MISSIONNAIRES SOUS LA CROIX.

Nous annonçons dernièrement que des missionnaires de la Société de Bâle sur la côte occidentale d'Afrique, avaient été violemment attaqués et faits prisonniers par une troupe d'Achantis. On avait pensé d'abord qu'ils étaient restés à leur station (celle d'Anum), gardés de près par les assaillants; mais cet espoir ne s'est pas réalisé. Les dernières nouvelles annonçaient qu'ils avaient été emmenés au loin sur la route de Kumasi, capitale des Achantis, et qu'il était à craindre qu'ils ne fussent mis à mort par l'ordre du farouche tyran qui règne sur ce peuple sanguinaire.

Les captifs sont M. Ramseyer, du canton de Berne, avec sa femme et un enfant en bas âge, et M. Kuhne, de Gnadenberg, en Prusse.

Le comité de la Société des missions de Bâle a demandé au gouvernement anglais d'intervenir auprès du roi des Achantis en faveur de ses agents, et la Société des missions de l'Eglise anglicane a chaleureusement appuyé cette demande. Mais si des démarches sont faites en vertu de ce recours, arriveront-elles à temps pour sauver la vie des prisonniers? On craint que Mme Ramseyer et son enfant n'aient pas pu supporter les fatigues de la marche forcée et violente qu'on leur a fait faire. Ces victimes de la cruauté si connue des Achantis sont recommandées aux prières des chrétiens.

SYRIE.

UNE PERTE POUR L'ŒUVRE DES MISSIONS.

Au moment de mettre sous presse nous recevons une triste nouvelle dont un des articles de cette livraison expliquera

la prompt publication. C'est encore, hélas ! l'annonce d'un deuil. Mme Bowen Thomson, la fondatrice des belles écoles de Beyrouth et de plusieurs lieux, vient d'être enlevée prématurément à ses évangéliques travaux. Elle s'est endormie en paix soutenue par les saintes espérances de la foi. Elle a pris son vol vers le ciel en s'écriant : « Repos ! repos ! debout ! amen. » Elle a pu en mourant remettre son œuvre avec confiance entre les mains de deux sœurs et de son beau-frère, tous animés de l'esprit qui a fait d'elle une servante du Seigneur *si utile* à l'évangélisation de la Syrie. Sur son lit de mort, elle avait reçu de la part du sultan lui-même, un témoignage d'intérêt très encourageant. Ses dernières préoccupations, enfin, ont eu pour objet l'ouverture d'une école de filles à Damas et l'amélioration d'un établissement fondé par elle dans un village du mont Hermon.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

ŒUVRE DES CHIFFONS

AU PROFIT DE CETTE SOCIÉTÉ.

Le déficit, qui depuis longtemps cause tant d'embarras à la Société des Missions, a suggéré à une amie de notre œuvre, l'idée de lui venir en aide par un moyen fort modeste, mais qu'un peu de soin et de bonne volonté peuvent rendre très-efficace :

La Collecte des chiffons.

Des circonstances imprévues ont porté l'auteur du projet à quitter la France, mais son idée est restée et on a pensé qu'il valait la peine de chercher à la réaliser, en y ajoutant celle de la collecte du papier.

A cet effet, nous engageons toutes les familles qui ont le désir de concourir à l'extinction du déficit de la Société de vouloir bien recueillir soigneusement :

1° Tous les débris de laine provenant des vêtements usés et mis de côté comme non raccommodables, ainsi que les découpures résultant de la confection ou de la réparation journalière des vêtements, tels que : bas, molleton, flanelle, tricots, couvertures, draperie, serges, châles, étoffes de fantaisie, de demi-saison, d'ameublement, etc., etc.

2° Tous les Chiffons en général, de soie, de coton ou de fil. — Ces Chiffons seront vendus au profit de l'œuvre des Missions, sous notre surveillance particulière, et sous celle du Trésorier de la Société.

3° Tout vieux papier.

Les dames patronnesses de l'œuvre :

Mme la comtesse ROBERT DE POURTALÈS, 25, rue de Londres; Mme F. GRANDPIERRE, 4, rue de l'Oratoire-du-Louvre; Mme S. CASALIS, 21, rue Franklin (Passy-Paris); Mme BONNET, 38, rue Lemercier (Batignolles).

N. B. Pour la livraison des Chiffons et papiers recueillis à Paris, on est prié d'écrire à M. ROCHE, 33, rue des Couronnes, à Belleville-Paris, qui veut bien se charger de les faire prendre à domicile, de les réunir et de les trier (Prière d'affranchir.)

Les réclamations, s'il y a lieu, devront être adressées à M. J. Schultz, secrétaire du trésorier des Missions, 25, rue de Londres, Paris.

Eugène CASALIS, directeur.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



PARIS, 13 DÉCEMBRE 1869.

On trouvera dans cette livraison le récit d'une consécration qui a vivement impressionné ceux des amis de notre œuvre qui habitent la capitale. Par ce premier acte, le Comité les a fait participer à la réalisation d'un projet qu'il a longuement mûri sous le regard du Seigneur : la reprise de la mission du Sénégal. Les épreuves qui ont accompagné un premier essai étaient de nature à nous faire hésiter. Nos lecteurs assidus auront pu voir par les communications que nous leur avons faites, chaque fois qu'un peu de jour est venu nous éclairer, combien nous désirions nous laisser diriger par la Providence. Au milieu de l'année dernière, tout paraissait indiquer que le moment était venu de remettre la main à l'œuvre, lorsque le choléra éclata au Sénégal. Il n'y a cessé ses ravages qu'à la fin du mois de juillet de cette année. Pendant qu'il sévissait, il eût été plus que téméraire de laisser partir des frères qui étaient tout disposés à en affronter les périls, pour peu que nous eussions pensé que leur vocation leur en faisait un devoir. Même après avoir reçu la nouvelle que le fléau avait disparu, nous avons attendu qu'elle fût confirmée par l'arrivée de plusieurs des paquebots qui font mensuellement le service de la poste entre Saint-Louis et Bordeaux. Enfin, le doute n'étant plus possible et le moment de l'année le plus propice, au point de vue sanitaire, pour arriver au Sénégal, étant venu, le Comité a dû se recueillir

encore une fois et se demander ce que Dieu voulait de lui. Il a cru que Dieu lui ordonnait de persévérer. Voici pour quelles raisons. L'incident qui nous a ouvert la porte de cette colonie a eu un cachet tout providentiel. La facilité avec laquelle le gouvernement se prête maintenant à notre projet d'occuper le poste de Saint-Louis, beaucoup plus salubre et plus important que celui de Sedhiou, paraît aussi devoir être attribuée à une intervention divine. Il s'agit d'une colonie française; l'accès nous en est plus facile qu'à tout autre Société de missions. A côté de milliers de païens et de mahométans, nous avons là des coreligionnaires abandonnés qu'il faut pourvoir de moyens de grâce. Nous avons été éprouvés, mais c'est ainsi que le Seigneur prépare généralement ses instruments; il accorde toujours des succès à ses enfants lorsqu'ils le glorifient par leur foi. Nous avons des ouvriers qui demandent avec instance à aller occuper ce poste; refuser de les faire partir ne serait-ce pas méconnaître l'appel qu'ils ont reçu du Seigneur? Ils disent avec raison que ni le commerce, ni l'industrie, ni la science ne se laissent arrêter par la crainte des fièvres du Sénégal; pourquoi la mission évangélique se montrerait-elle plus pusillanime?

Ces ouvriers ce sont : M. Andrault, qui ne fait que retourner dans son champ de travail après s'être remis, au milieu de nous, de l'état de faiblesse et d'ébranlement où l'avaient réduit de grandes fatigues et d'excessives préoccupations, provenant de la mort de ses deux compagnons d'œuvre; M. Villéger, des environs de Limoges et M. Preen, de Rothau. Ces deux derniers frères, avant de venir à la Maison des missions, ont passé par l'institution de Glay, où leurs noms ont été inscrits à côté de ceux de MM. Rolland, Pellissier et Coillard. C'est M. Villéger qui vient de recevoir l'imposition des mains. Dieu lui a donné pour compagne une jeune institutrice, dont les services étaient justement appréciés à Paris. M. Preen part en qualité d'instituteur-missionnaire. Il est breveté, ce qui lui facilitera sa tâche dans un pays soumis

aux règlements de l'administration française. Il possède d'ailleurs en métallurgie et d'autres branches industrielles, des connaissances pratiques dont il espère pouvoir tirer parti pour le bien des indigènes. C'est en servant l'Etat dans des ateliers d'artillerie qu'il a été amené à la connaissance du Seigneur et qu'il a résolu d'entrer dans la milice missionnaire.

Ces trois frères partent avec l'intention de former entre eux à Saint-Louis une seule famille, à laquelle Mme Villégér servira de centre, ou plutôt de mère. Le Comité désire qu'ils ouvrent immédiatement un lieu de culte et une école pour nos coreligionnaires français et pour les personnes de couleur qui comprennent notre langue. Ils s'appliqueront, en même temps, à l'étude des idiomes du pays, afin de pouvoir étendre leur action le plus promptement possible.

Bientôt après leur arrivée, ils nous enverront un rapport sur l'état des petits immeubles que nous avons à Sedhiou et sur ce qu'il convient d'en faire.

Le départ des missionnaires du Sénégal est fixé au 24 de ce mois. Il sera suivi de celui de M. et Mme Brun qui s'embarqueront pour Taïti, le 8 janvier, à Saint-Nazaire. Nous les recommandons bien vivement à l'intérêt et aux prières de nos Eglises. M. Viénot se prépare à recevoir l'imposition des mains en France, après quoi il ira, sans délai, reprendre son poste. On sait que son voyage n'aura pas accru les charges de la Société. Il n'en sera pas de même de celui des autres.

Nous touchons ici à une question qui nous donne des préoccupations douloureuses et qui ne devrait cependant offrir aucune difficulté. Nous faisons de nouveaux envois et le déficit de notre caisse est loin d'être comblé ! Avons-nous raison ? Avons-nous tort ? Que nos amis en jugent. S'il nous eût été possible de les rassembler tous, de nous mettre en rapport direct et personnel avec eux, nous nous fussions bien gardés de rien faire sans leur avis. Voulez-vous, leur eussions-

nous dit, que nous continuions ou que nous arrêtions la marche de l'œuvre? Leur décision eût été la nôtre. Mais nous ne pouvons juger de leurs sentiments que par ce que nous éprouvons nous-mêmes et par l'esprit général dont témoigne leur correspondance avec nous. De toutes parts, on nous fait entendre qu'on serait désolé de voir la Société des missions périr. Or, du jour où elle cesserait d'envoyer des missionnaires là où Dieu l'invite à le faire, elle serait frappée de mort. Et cela non pas seulement parce qu'elle aurait cessé de vivre de foi et d'obéissance, mais encore en vertu de la loi fatale qui condamne à périr tout organisme qui commence à ne plus fonctionner. Condamnée à s'arrêter, à se contenter de ce qu'elle a fait jusqu'ici, notre Société serait semblable à une maison de commerce en liquidation. Ceux-là même qui semblent se décourager en nous voyant avancer, se décourageraient bien plus encore en voyant que nous n'avancions plus. A quoi bon, diraient-ils entretenir une œuvre qui n'a pas d'avenir? Nous n'avons donc d'autre alternative que celle de suivre le précepte de Jésus-Christ : « Que celui qui a mis la main à la charrue ne regarde point en arrière! » Nous sommes du reste persuadés que, loin de déplorer cette impossibilité de rester stationnaires, nos frères y verront, comme nous, un privilège. Que prouve-t-elle en effet, si ce n'est que nous faisons l'œuvre de Dieu? Il est impossible que Dieu revienne de sa résolution de faire connaître l'Évangile à toute créature, et voilà pourquoi ceux dont ils se sert seront dans l'impossibilité de s'arrêter aussi longtemps que l'Évangile n'aura pas été publié partout.—Mais n'est-ce pas faire injure à nos amis, n'est-ce pas douter de leur foi, de leur dévouement, que d'insister davantage? Qui donc, auraient-ils le droit de nous dire, vous a fait entendre de notre part que vos projets nous inquiètent, que nous ne voulons plus étendre nos travaux? Personne, en effet, personne!.. Mais ce déficit? Ce déficit qui ne se comble pas!.. Bien-aimés en Christ, voilà ce qui nous trouble et nous fait parler en im-

prudents. Confondez-nous, faites-nous rougir de nos inquiétudes, de nos hésitations, en nous mettant à même d'effacer de nos comptes ce sinistre mot : *déficit*.

A côté du moyen immédiat, infaillible, que tous vous connaissez, il en est un qu'il faudrait subsidiairement employer, c'est de vous abonner tous au *Journal des missions*, de le lire régulièrement, de le faire lire. On s'intéresse peu à des choses que l'on ne connaît qu'imparfaitement. Nous pourrions citer des veuves, des gens très pauvres qui nous envoient leurs dons avec une régularité étonnante, en les accompagnant presque toujours de quelques mots par lesquels ils expriment la joie qu'ils trouvent à pouvoir s'imposer des sacrifices pour les païens. Eh bien, ces personnes-là lisent régulièrement le *Journal des Missions* ou le *Petit Messager*. Elles sont les premières à réclamer lorsque l'expédition de ces feuilles souffre quelque retard.

Si l'on vous demandait pourquoi vous lisez les journaux politiques, vous répondriez probablement, avec un chrétien éminent, que vous voulez savoir *comment Dieu gouverne le monde*. Mais ne devriez-vous pas être désireux aussi de voir *comment Dieu sauve le monde*? Le *Journal des missions* vous l'apprendrait et vous mettrait à même de l'apprendre à votre entourage, et qui sait si les récits que vous feriez ne gagneraient pas des âmes à Christ en même temps que de nouveaux soutiens à notre Société? Cela s'est déjà vu, et même en divers lieux.

Et quand on songe à la modicité du prix! Six francs pour 478 pages de récits pleins d'édification, de détails du plus haut intérêt sur les mœurs, les institutions, les croyances de presque tous les peuples de la terre!

Pensez donc qu'il est un grand nombre de nos Eglises où l'on ne voit qu'un seul exemplaire de notre journal et encore est-il envoyé *gratuitement* au pasteur. Si l'on veut savoir le nombre de ses abonnés *payants*, qu'on nous le demande, nous le ferons connaître; mais, vraiment, nous aurions honte de le

mentionner. Nous avons donné pendant quelque temps d'intéressantes gravures, espérant gagner par là un plus grand nombre de lecteurs, mais nous y avons été pour nos frais et nous avons dû cesser.

Allons, voici le moment où l'on s'abonne, que nos amis se ravisent, qu'ils se rappellent que l'intérêt et le zèle s'éteignent faute d'aliment. De notre côté, nous ferons tous nos efforts pour répondre à leur attente en ne leur offrant que des choses propres à les intéresser et à les édifier.

CONSÉCRATION DE L'ÉLÈVE MISSIONNAIRE FRANÇOIS VILLÉGER.

C'était le dimanche 12 décembre, à 8 heures du soir.

Il y avait longtemps que l'on n'avait vu une telle assemblée à l'Oratoire, le temple le plus vaste de Paris. Tout était comble, jusqu'aux galeries du second étage; les couloirs même étaient encombrés.

En face de la chaire, ayant une Bible ouverte devant lui, le candidat était assis entre ses futurs collaborateurs, MM. Andrault et Preen. Sur les sièges du premier rang, que l'on avait disposés en demi-cercle, on remarquait une vingtaine de pasteurs, le chef Tsékélo et les trois jeunes Sénégalais qui se proposent d'aller un jour, eux aussi, servir le Seigneur dans leur pays.

Connaissant le vif intérêt que M. le pasteur Bersier porte à l'œuvre des missions, le soin avec lequel il l'étudie depuis longtemps, le directeur de la Maison des missions, appuyé par les membres du comité, avait obtenu de ce pasteur qu'il vint, en cette occasion, plaider devant la génération à laquelle il appartient, la sainte cause de l'évangélisation du monde.

M. le pasteur Mettetal, de la confession d'Augsbourg, est d'abord monté en chaire, et, après l'indication d'un chant et la lecture d'un chapitre de la Bible, il a imploré le secours

de Dieu avec une solennité et une ferveur dont l'effet a été senti par toute l'assemblée.

M. Bersier lui a succédé dans la chaire. A la vigueur de sa parole, on a compris, dès le début, que jamais les dons qu'il a reçus du Seigneur n'avaient trouvé l'occasion de se déployer en faveur d'une cause qui lui fût plus sympathique. Plein de la grandeur de son sujet, convaincu autant qu'eût pu l'être le missionnaire le plus ardent, affligé des difficultés que rencontre, au sein même de l'Église, l'exécution des ordres les plus positifs de Dieu, la réalisation de ses desseins les plus évidents, les plus augustes, initié par des lectures assidues à tout ce que les serviteurs de Christ ont à craindre et à souffrir en terre païenne, l'orateur n'a cessé, pendant plus d'une heure, d'instruire, de convaincre, d'émouvoir ses auditeurs. Si nous n'espérons que son discours sera publié, nous regretterions davantage de ne pouvoir en donner ici qu'une froide et imparfaite analyse.

M. Bersier s'est d'abord demandé si la cause à laquelle les trois jeunes hommes assis devant lui allaient consacrer leur vie, était comprise, approuvée, aimée de tous ceux qui l'écoutaient. Il n'ose l'espérer, il craint même le contraire. Il doit donc d'abord montrer la grandeur et la nécessité de cette œuvre.

La tiédeur des chrétiens est étrange. En faisant descendre dans leurs cœurs la vérité religieuse, Dieu ne leur a-t-il pas commandé, du même coup, de la propager? Est-ce de la loi fatale du progrès qu'ils attendent le relèvement du monde? Mais l'histoire est là pour nous apprendre que tous les progrès du christianisme ont été achetés par des sacrifices. Rencontrant devant lui tous les préjugés, toutes les passions et toutes les lâchetés du cœur humain, la voie par laquelle il s'avance a toujours été douloureuse et sanglante.

Voici plus que jamais le moment de l'action. Le monde s'ouvre; on le parcourt dans tous les sens; la foi religieuse

aurait-elle moins d'ambition que la science, le commerce, la politique?

S'adressant ensuite aux hommes qui, ne croyant pas à la divinité du christianisme, prennent en pitié ceux qui croient au règne futur et universel de Jésus-Christ, l'orateur les confond en leur disant que cette pitié, ils l'eussent probablement ressentie avec plus de force encore si, il y a dix-huit siècles, ils eussent vu partir pour conquérir Athènes et Rome à leur foi, de pauvres Juifs qui rêvaient, eux aussi, l'établissement du règne de Dieu sur la terre. Mais s'ils ne croient pas au règne de Dieu, les incrédules modernes attendent celui de l'homme, de la civilisation? Eh bien! qui plus que les missionnaires a propagé les idées de fraternité, de solidarité humaines dont ce siècle se croit l'inventeur? Pendant que l'on discute dans nos académies sur l'unité de l'espèce humaine, ils l'ont prouvée en vivant de la vie de toutes les peuplades du monde. En amenant, à force d'amour, les êtres les plus dégradés à dévoiler les secrets de leurs cœurs, les missionnaires ont établi d'un bout de la terre à l'autre un mystérieux courant de sympathies et de prières plus merveilleux mille fois que les merveilles du télégraphe.

Mais on dira que les succès qu'on leur attribue sont avant tout le résultat du contact des races supérieures et de la civilisation.....

A cette prétention l'orateur oppose un effrayant tableau de toutes les iniquités dont l'Europe civilisée s'est rendue et se rend encore coupable envers les races inférieures. Après la traite des nègres, les vaisseaux anglais forçant à coups de canon les ports de la Chine pour y introduire l'opium; un amiral français menaçant les populations de l'Océanie de les mitrailler si elles ne reçoivent nos eaux-de-vie; un gouverneur des États-Unis offrant une récompense de 100 dollars pour chaque crâne d'Indien, et celle de 50 pour la tête de tout enfant âgé de moins de dix ans, etc.

Malgré les formidables obstacles, les préventions invété-

rées que les injustices de la civilisation et de la politique faisaient surgir devant les pas des missionnaires, leur œuvre a marché, et présente déjà des résultats généraux d'une grande importance. L'orateur le prouve en parcourant presque tous les champs de mission, et faisant une admirable revue des réformes, ou plutôt des transformations qui s'y sont opérées.

La seconde partie du discours a été consacrée à expliquer au candidat et à ses compagnons d'œuvre leurs devoirs, à les prémunir contre les déceptions et les difficultés de toute espèce qui les attendent.

« Ah! » s'est écrié M. Bersier, « si du moins, dans tous ces « déboires, le missionnaire pouvait toujours compter sur ses « frères. Mais c'est ici qu'il faut toucher au point le plus « douloureux de mon sujet. La sympathie de ses frères elle- « même lui fera parfois défaut. Pendant que là-bas il usera sa « vie, ici, au sein de l'Église, on jugera son œuvre, on s'éton- « nera de la lenteur de ses progrès, on accusera son zèle. Si, « par respect pour la vérité, il ne veut point exagérer ses suc- « cès, on dira qu'il échoue. »—Ces derniers mots ont servi de transition à une chaleureuse péroraison pendant laquelle l'assemblée, haletante d'émotion, a entendu décrire et flétrir les sentiments qui nous font marchander à l'œuvre des missions les secours pécuniaires dont elle ne peut se passer, et qu'il serait si facile de lui fournir.

Le prédicateur étant descendu de la chaire, le directeur de la Maison des missions a invité M. Villéger à faire connaître ses sentiments.

« Mes frères, a-t-il dit, vous comprenez l'émotion dont je suis rempli en ce moment. Je vais recevoir une grâce à laquelle j'aspirais depuis longtemps : l'imposition des mains. Le jour où Dieu est descendu dans mon cœur pour le toucher, le changer, y dissiper les ténèbres, en effacer les

souillures, j'ai fait vœu de lui consacrer la vie et les forces qu'il m'a données. Mon désir le plus ardent était d'entrer comme ouvrier dans sa vigne, de dire aux autres ce qu'il a fait pour moi, de faire connaître le seul nom qui ait été donné aux hommes pour être sauvés.

« Il n'y a pas bien longtemps que j'étais encore loin de Christ, sans espérance au monde. Mes premières impressions religieuses ne remontent pas plus haut que l'année 1861. J'étais couché sur un lit de maladie, dans un hôpital de Paris, lorsqu'un pasteur, que je ne connais pas (s'il est ici, qu'il reçoive mes remerciements les plus sincères), vint visiter une personne près de moi, lui parler de la seule chose nécessaire, lui dire que Christ a tout accompli, qu'il est le chemin, le seul médiateur entre Dieu et les hommes.

Moi, qui croyais connaître d'autres médiateurs, je demandai au pasteur ce qu'il faisait des saints. Je ne reçus d'abord aucune réponse, mais, laissant son malade, le serviteur de Christ vint près de moi et me dit quelques mots. Je voulais discuter, le pasteur voyant que mes forces ne me permettraient pas de soutenir une conversation, se retira en me laissant trois traités, qu'on ne me permit de lire que lorsque je fus convalescent. L'un de ces traités me fit penser sérieusement à la mort. Une fois en voie de guérison, je retournai dans mon cher pays de la Haute-Vienne, triste, angoissé, recherchant la solitude pour penser au salut de mon âme. Mais où était-il, ce salut? où aller le chercher? C'est ce que je ne savais pas, quand Dieu envoya sur ma route un de ses serviteurs pour me dire : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. » J'ai cru, mais que de combats, que de luttes avant de trouver la paix! que de fois mes péchés se sont dressés devant moi dans toute leur noirceur! que de fois l'enfer a presque paru s'ouvrir sous mes pas! Pendant un an, je n'ai fait autre chose que pousser des soupirs, que verser des larmes. Mes nuits étaient sans sommeil et mes jours sans lumière. Au plus fort de ces souffrances, je me retirai dans une forêt voisine pen-

sant que la solitude me procurerait quelque repos, mais Dieu m'y suivit. Là, je le suppliai de me retirer de ce monde, s'il ne m'accordait pas la joie du salut. J'en voulais finir avec une vie si misérable. Oh ! ne vous étonnez pas de ce désir insensé ; ma douleur était si grande que je ne pouvais plus la supporter. Il me semblait que tous les tourments de l'enfer eussent été préférables à cette vie sans Dieu. Il vint alors, celui qui est descendu sur notre pauvre terre pour chercher ses brebis perdues ; il vint verser dans mon âme les consolations de sa grâce, cette sainte joie que le chrétien seul connaît. Il vint me prendre dans ses bras, m'attirer sur son cœur, me faire sentir son amour, en embraser tout mon être.

O Christ, ta doctrine, ta mort, sont une folie pour le monde ; mais quel bonheur et quelle paix tu donnes à celui qui se réfugie à l'ombre de ta croix !

A partir de cette heure bénie, mon unique désir a été de servir mon Sauveur, de faire quelque chose pour Celui qui a tout fait pour moi. Voici le moment arrivé. Je vais recevoir mon mandat, mais, comme on me l'a dit, que de difficultés je vais rencontrer sur ma route ! Je n'ai pas l'expérience des devoirs du ministère, mais je n'ignore pourtant pas tout ce qu'il réclame de foi, de zèle, d'abnégation, d'amour, de lumières.

Le ministre de l'Évangile peut sauver les âmes, je le sais, mais il peut aussi les perdre. Aussi n'est-ce pas sans effroi que je vais recevoir cette charge tant désirée.

Je sens toute ma faiblesse, toute mon impuissance pour l'œuvre à laquelle je me consacre. Et si je n'envisageais que ce sombre côté, à cette heure suprême, je dirais volontiers comme Jérémie : « Ah ! Seigneur Eternel voici, je ne sais pas parler, car je ne suis qu'un enfant. » Mais je sais en qui je crois, je sais au nom de qui je parlerai. Je ne vais pas seul au Sénégal. Celui qui a produit en moi le désir d'y aller y viendra avec moi, et lorsque j'annoncerai l'Évangile aux

Sénégalais, que déjà je porte sur mon cœur, je me rappellerai que si je suis faible, Dieu est tout-puissant. Je crois à la chute profonde, radicale de l'homme, mais je crois aussi à la grâce toute-puissante de Dieu pour le relever. Ce que j'annoncerai aux païens, aux mahométans, ce n'est pas une doctrine humaine, c'est la doctrine de l'Évangile, résumée dans ces paroles de saint Paul : *Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié*. Je l'annoncerai parce que seule elle répond aux besoins de l'âme. Je l'annoncerai parce que je la crois seule capable de vivifier, de sanctifier, de sauver les pécheurs de toute race et de tout pays.

Ce n'est pas sans douleur que je quitte ma patrie, que je renonce à mes affections les plus chères. La séparation d'avec une famille qu'on aime est toujours pénible, douloureuse. Elle l'est autant pour le missionnaire que pour tout autre. L'adieu suprême a quelque chose de déchirant. Quand le navire, fendant les flots, emporte vers la terre étrangère, vers un pays inconnu, le messager de la bonne nouvelle, que de pensées contradictoires, que de sentiments tumultueux l'obsèdent encore ! Toutes les douleurs du drame final le suivent, son cœur se soulève, il tourne vainement ses regards vers les rives chéries qu'il vient de quitter. Elles ont disparu et c'est peut-être pour toujours. Je vois déjà cela, je le sens, mais à côté de cette tristesse, il y a la joie durable que donne la soumission à la volonté de Dieu. En allant au Sénégal, je ne fais qu'obéir au Maître que je veux servir. Obéir à Dieu, voilà de toutes les joies, la plus pure ; porter la vie où est la mort, voilà la plus belle des missions. Le Sénégal est mort, il faut qu'il se réveille ; il se réveillera parce que l'Esprit du Seigneur soufflera sur les ossements desséchés !

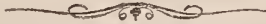
Je termine, mes frères, en vous demandant d'être pour moi et pour mes compagnons d'œuvre des Hur et des Aaron. Vous qui croyez à l'efficacité de la prière, priez pour le Sénégal, priez pour moi et la compagne que le Seigneur m'a donnée, priez pour ceux que nous laissons en France, et

surtout... pour nos pauvres mères. Si jamais, sur la terre africaine, je sens les atteintes du découragement, je me dirai : Prends courage, tu as en France des amis qui prient pour toi. Crois, et tu verras que, sous la main du Seigneur, le désert se change en une terre fertile, les ténèbres font place à d'éblouissantes clartés. Crois, et tu verras la gloire de Dieu ! »

Après cette allocution qui, elle aussi, a vivement impressionné l'assemblée, le candidat s'est mis à genoux, et, répondant aux questions qui lui étaient adressées par M. Casalis, il a, la main sur la Bible, pris l'engagement de servir fidèlement le Seigneur, et d'enseigner selon sa parole. La prière de consécration a été prononcée par le vénérable pasteur qui a si longtemps dirigé la Maison des missions. Aux requêtes spéciales qu'il a faites pour le récipiendaire, M. GrandPierre en a ajouté de bien ferventes pour le frère qui a déjà travaillé dans le Sénégal, et pour M. Preen, l'instituteur-missionnaire.

Après la bénédiction, chacun s'est retiré, emportant le sentiment que jamais une réunion plus belle et plus bénie ne s'était tenue à Paris depuis la fondation de la Société.

Dix-sept pasteurs ont pris part à la consécration et en ont signé l'acte. La collecte a produit 1,000 francs.



MORIJA.

MORT DE L'INSTITUTEUR PHILÉMON RAPÉTLOANÉ.

Au moment où nous mettons sous presse, nous recevons une nouvelle bien douloureuse. L'excellent instituteur de Morija, cet ami auquel Mme F. Casalis, sur son lit de mort, ouvrait son cœur avec tant de confiance, vient d'être emporté, lui aussi, par le terrible fléau qui ravage Morija. « Une

» colonne s'est écroulée, « nous écrit M. Casalis, » un homme » fort est tombé en Israël ! » Philémon était assez connu parmi nous pour que cette exclamation ne surprenne personne.

Quelques lignes de M. Mabile vont accroître les regrets que tous nos lecteurs éprouveront en apprenant cette perte. Ils comprendront aussi, après les avoir parcourues, quelles doivent être nos alarmes, et combien nous sentons le besoin que l'on intercède auprès du Seigneur, de toutes parts, pour qu'au moins les directeurs de troupeau de Morija soient épargnés.

« Ce matin même nous avons rendu les derniers devoirs à notre cher Philémon. C'est tristesse sur tristesse, départ après départ ; mais c'est le Seigneur qui agit, et nous demandons que les douloureuses dispensations de sa providence ajoutent aussi, de jour en jour, à notre sanctification ; à notre préparation pour le ciel où Jésus règne, et où il introduit ses enfants les uns après les autres. Dans cette épreuve, nous pouvons même rendre grâces : nous savons que notre cher défunt est entré dans son repos. L'une des bien rares paroles qu'il a prononcées pendant sa maladie : « je suis las de la terre et de ses péchés, » montre assez quelle direction avaient prise ses pensées. Mais, même avec cette certitude, nous ne pouvons pas ne pas pleurer. Que de fois, pendant cette année, nous avons porté nos pas au champ des morts, que de deuils autour de nous ! Jamais je n'ai autant senti combien le troupeau que je pais au nom du Seigneur est devenu ma famille.

» Il y a tantôt un mois, un dimanche, nous enterrions deux personnes : l'une, la compagne d'un des anciens d'Hermon qui, ayant suivi ici son pasteur, M. Dyke, s'est affilié à notre troupeau ; l'autre, une jeune fille, Rosa, membre de la classe des candidats au baptême. J'avais dit quelques mots sur la première tombe, et je priai Philémon d'adresser à ses enfants quelques paroles d'exhortation au sujet du départ de leur compagne Rosa. Il le fit brièvement, et demanda, comme

nous l'avons fait souvent, avant et encore depuis : « pour qui la prochaine tombe ? »—Il pensait à ses enfants, aux enfants de l'école, dont les plus grands avaient porté le corps de leur jeune amie.—Aujourd'hui, c'est lui ; demain, qui sera-ce ? Le fléau continue, se propage même ; nous sommes tous les jours, d'une manière extraordinaire, en face de la mort ; ne vous étonnez pas si bientôt vous recevez la nouvelle du départ de l'un de nous.

» Dans le cas de Philémon, la fièvre a d'abord présenté des symptômes qui semblaient indiquer autre chose ; son cours a été rapide : une semaine de maladie, au plus, si je ne compte pas deux ou trois jours de malaise. Philémon a vite perdu la parole ; l'ouïe, elle aussi, était bien faible, et parfois ce n'était que le regard fixe qu'il arrêtait sur nous qui nous faisait penser qu'il nous reconnaissait ; quelquefois aussi un faible signe de salutation. Nous avons beaucoup prié pour que le Seigneur nous le conservât ; dans chaque demeure, se faisaient des prières spéciales. Tous l'aimaient, tous sentaient que c'était l'épreuve de tous et d'un chacun. Les frères des autres Églises nous ont aussi aidés de leurs prières, mais le Seigneur avait ses desseins. Philémon est mieux là où il est maintenant.

» C'est une grande perte pour l'Église de Morija. J'ai souvent parlé de notre ami dans mes lettres, et rendu témoignage à sa sincérité, à son activité incessante, à son zèle en toutes choses, à ses bons conseils, à ses capacités. Nul ne saura ce qu'il était pour moi : mon bras droit, mon conseiller, un aide en qui j'avais toute confiance. Je pourrais en parler en des termes qui paraîtraient excessifs à plusieurs, et cependant je resterais probablement au-dessous de la réalité. Il était notre commensal habituel ; ne pouvant pas facilement digérer les aliments du pays, il vivait avec nous ; avant le décès de ma belle-sœur, celle-ci et ma femme le prenaient chacune pour une semaine. Il pouvait soutenir une conversation très facilement ; ses remarques, ses apprécia-

tions étaient toutes frappées au coin du bon sens. C'est beaucoup dire pour un Mossouto qui n'avait proprement pas reçu d'éducation. Mais ses facultés naturelles, éveillées par son commerce journalier avec nous, l'avaient élevé bien haut. Quoique parfois il parût avoir un peu trop le sentiment de ce qu'il valait, il y avait chez lui, bien plus souvent, presque toujours, beaucoup d'humilité. Il était peut-être aussi un peu sévère alors que, comme ancien, il était appelé à donner son avis sur tel cas de discipline. Si je parle de ses défauts, c'est plutôt pour montrer que notre admiration n'était pas aveugle. Nous avons assez de confiance en lui pour en faire notre intime ami. Aussi, nos joies de famille, nos douleurs, nos fêtes, il prenait part à tout; il savait quelles étaient nos relations en Europe. Tout ce qui nous touchait le touchait. C'était une belle âme que la sienne; c'était un chrétien vivant, qui avait fait bien des expériences, des expériences de tout genre, de chute, de relèvement, de confiance en lui-même et de défiance de lui-même, de combats contre le péché, hélas! comme tout autre enfant de Dieu est appelé à en faire.

» Je me rappelle les petits commencements, les progrès, le développement de son ministère auprès des enfants, les luttes qu'il dut soutenir pour obtenir des parents qu'ils lui laissassent la direction entière de leurs enfants en dehors de l'école comme à l'école. Il était fort aimé de ses élèves; il les amena à être aussi sages, aussi ordonnés, aussi appliqués en son absence qu'en sa présence. La marche, la méthode de son école devinrent bientôt celles des écoles du district.

» J'aurais encore bien à dire si je parlais de son école du dimanche, des réunions qu'il tenait pour les enfants baptisés, non convertis, des leçons qu'il donnait à des adultes et même à des vieillards. — Un des derniers signes qu'il a faits pendant sa maladie, a été pour demander le flageolet dont il se servait pour appeler les enfants et leur donner des ordres; mais il ne put en tirer aucun son.

» Nous lui avons donné pour successeur Asère, qui était maître d'école dans une de nos annexes.

» L'Église du ciel s'enrichit de ceux que perd l'Église de Jésus sur la terre, et c'est là notre consolation. Heureux sont ceux qui, comme Philémon, sont maintenant et pour toujours à l'abri de l'orage, des tentations, hors de l'atteinte du péché, délivrés des faiblesses et des misères de la vie, en repos dans le sein de Dieu ! »

A. MABILLE.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

PERSÉCUTIONS CONTRE LES CHRÉTIENS INDIGÈNES.

Les missions protestantes de l'Empire chinois, ou du moins plusieurs d'entr'elles, traversent en ce moment une crise qu'on peut appeler tout à la fois triste et encourageante. Triste parce qu'elle occasionne des souffrances, mais encourageante parce qu'elle est un indice de progrès, et parce qu'elle donne à la foi chrétienne l'occasion de se montrer toujours puissante à produire la patience, le courage, la fidélité dans les choses de la conscience.

Ces œuvres missionnaires sont soumises au feu de la persécution. Depuis un an environ, les chrétiens indigènes ont vu des mandarins et des magistrats subalternes travailler à soulever contre eux l'animadversion des classes populaires, généralement assez indifférentes et même inertes en matière d'opinions religieuses. On a ravivé, contre les missionnaires

d'abord, puis contre leurs adhérents, d'absurdes accusations qu'on croyait abandonnées, comme celle de manger la chair des petits enfants, d'employer la moëlle de ces pauvres victimes à la composition de certains sortilèges, d'arracher dans le même but les yeux des mourants, etc, etc. Des placards, rappelant ces abominables contes ou représentant les missionnaires comme des étrangers perfides, venus dans le pays pour s'en approprier les richesses, ont été nuitamment placés sur les murs d'un grand nombre de localités, et même de grandes villes, telles que Schanghai, Ningpo, Hangchow. Plusieurs congrégations indigènes ont, enfin, été assaillies, et beaucoup de leurs membres appelés à souffrir de diverses manières pour le nom de Christ.

Quelques faits de ce genre ont été déjà signalés ici. Le révérend J. Wolfe, missionnaire de l'Eglise-établie d'Angleterre à Fuh-Chau, écrivait en date du 21 août dernier :

« La persécution contre les chrétiens de notre annexe de Lo-Ngnong a redoublé de violence, et nous ne pouvons rien faire pour arrêter l'espèce d'ouragan qui menace d'anéantir cette Eglise naissante, sans qu'on puisse l'accuser d'avoir rien fait pour le provoquer. C'est des autorités seules que vient le mal. Le peuple n'y a été pour rien; il s'est généralement, au contraire, montré sympathique à l'égard des victimes. La seule accusation formulée contre nos frères était d'avoir démoli un temple et brisé des idoles. M'étant rendu immédiatement sur les lieux, je demandai aux magistrats de me montrer les débris de ce temple, mais on ne put les découvrir nulle part. Il fallut alors abandonner ce moyen de justifier les violences commises; mais les passions soulevées par les mandarins et par quelques personnages influents de leurs amis ne s'apaisèrent pas pour cela, et toutes nos démarches auprès des autorités supérieures sont restées infructueuses.

« Il y a maintenant trois mois que la chapelle missionnaire et les maisons des principaux chrétiens furent envahies

et saccagées. Ces excès se sont reproduits à diverses reprises sous l'impulsion de la police chinoise; beaucoup de nos chrétiens y ont perdu tout ce qu'ils possédaient et plusieurs d'entre eux ont été les objets d'une brutalité révoltante. Le 27 juillet dernier, un ordre du magistrat local prescrivit d'arrêter les chrétiens. En vertu de cet ordre, un vieillard de quatre-vingts ans fut traîné, une chaîne autour du cou, dans les rues de la localité, et il ne recouvra la liberté qu'au prix d'une somme d'argent considérable, car c'est aux riches surtout qu'on s'adresse. Ce vieillard avait déjà été maltraité, au début de la persécution, à tel point qu'on avait craint pour ses jours. Mais Dieu l'a conservé pour l'édification de ses frères en la foi, car il s'entend admirablement bien à les consoler, et à leur donner l'exemple de la résignation.—Un autre a reçu, pendant le trajet de sa demeure à la prison, des coups si violents qu'il en a perdu connaissance et qu'il a fallu le transporter à demi-mort dans la maison de son vieux père. Un troisième, cruellement battu aussi, est encore en prison, et traité très rigoureusement pour avoir osé désigner quelques-uns des agents de la police qui avaient présidé à la destruction de la chapelle. Le magistrat du district prétend, du reste, avoir le droit de traiter les chrétiens comme des criminels. Par ses ordres, ou du moins à son instigation, une bande d'environ cent mauvais drôles s'est jetée sur le logis d'un chrétien, en a enlevé tout ce qui était à sa convenance et le maître lui-même, accusé sans la moindre preuve, d'avoir causé la mort d'un de ces voleurs a été condamné à la décapitation. Averti à temps, j'ai pris sur moi de le couvrir de ma protection jusqu'à ce que les magistrats supérieurs aient examiné le cas d'une manière sérieuse.

« Un de nos catéchistes, enfin, coupable d'avoir osé démentir publiquement un des accusateurs de ses frères a été jeté en prison et fustigé brutalement. On nous a même dit qu'il était mort, et comme le magistrat hostile avait intérêt à le faire disparaître, je crains que ce bruit ne soit fondé. Cet

homme était plein de zèle et personne n'avait contribué plus que lui au succès de l'œuvre chrétienne à Lo-gnong. Il paraît qu'on lui a donné sur les joues 27 coups d'un fer chaud et qu'il en a eu toutes les dents brisées. Un chrétien, venu d'un autre district et que le chef de la prison ne connaissait pas comme tel, a obtenu la permission de le voir. C'est lui qui a donné ces détails en ajoutant qu'il croyait le pauvre prisonnier près de sa fin, mais qu'il l'avait trouvé inébranlable dans sa foi et joyeusement résigné à mourir, si telle était la volonté de Dieu.

» D'autres personnes encore ont été jetées en prison, sous les prétextes les plus mensongers, et quelques-unes même sans qu'on se soit donné la peine d'alléguer contre elles le moindre prétexte. »

Tels sont les faits racontés par le révérend M. Wolfe. Le Comité des missions de l'Église-établie a fait publier sa lettre dans plusieurs journaux religieux de Londres pour appeler l'attention du public anglais sur ce triste sujet, et surtout pour solliciter des prières en faveur de ces pauvres Chinois chrétiens, si odieusement persécutés, mais fidèles et constants sous la croix. Les missionnaires anglais n'ayant pas été personnellement atteints par ces violences, aucun recours à l'intervention du gouvernement anglais ne peut être tenté, et l'on sait que dans le Parlement même, la cause des missions compte des adversaires prêts à sacrifier le christianisme et ses prédicateurs devant les intérêts de la diplomatie. Mais le Chef suprême de l'Église est là, toujours le même, et l'on peut être sûr qu'au moment convenable, il saura lui-même délivrer les siens de la gueule du lion.

Ajoutons, toutefois, qu'une démarche en faveur des missions protestantes persécutées vient d'être tentée, à Pékin, auprès de sir R. Alcock, ambassadeur de la reine d'Angleterre. Tous les missionnaires anglais fixés dans cette ville se sont réunis pour présenter à ce haut fonctionnaire un mémoire consacré à laver leurs collègues de toutes les accusations dirigées con-

tre eux, et à prouver que si leur présence occasionne, sur quelques points de l'empire, une agitation plus ou moins grande, c'est à la vérité qu'ils prêchent et peut-être aussi à leur qualité d'étrangers qu'il faut l'attribuer. Etudiant la langue du pays plus à fond que les autres résidents, se mêlant davantage aux populations, et consacrant leur vie à populariser ces grandes notions morales, contre lesquelles le cœur dépravé de l'homme s'irrite toujours et partout, il ne faut pas s'étonner de ce que leur présence et leur travaux excitent des susceptibilités et leur créent des ennemis. En face de ces inimitiés, les missionnaires ne demandent pas qu'on les protège à coups de canon; tout ce qu'ils réclament c'est le respect des traités, qui leur assurent le droit de s'établir dans l'empire partout où ils le voudront pour s'y acquitter des devoirs de leur ministère. Personne, du reste, ne rend à la Chine, dans le but de la mettre en rapports avec les nations civilisées de l'Occident, des services plus signalés que les missionnaires protestants. Ce sont eux qui ont composé tous les dictionnaires chinois dont se servent les résidents de langue anglaise; les principaux auteurs du *Chinese repository*, ce grand ouvrage qui fait mieux que tout autre connaître la Chine, sa topographie, ses lois, ses mœurs, sa littérature, etc., sont des missionnaires protestants; c'est un missionnaire protestant qui a traduit en anglais les livres qu'on appelle les classiques chinois; c'est un missionnaire protestant qui a traduit en chinois le grand ouvrage de Wheaton sur les lois internationales, ouvrage qui a été imprimé aux frais du gouvernement chinois; l'un des principaux professeurs appelés à instruire la jeunesse chinoise dans la grande université que le gouvernement chinois a conçu le projet de fonder à Pékin, est un missionnaire protestant, etc.

Ce mémoire, qui paraît avoir été très remarqué, a eu pour rédacteur principal le révérend M. Edkins, représentant à Pékin de la Société des missions de Londres. On le dit admirablement bien fait et de nature à dissiper toutes les préven-

tions dont les missionnaires protestants ont été les objets soit en Chine, soit dans le pays même d'où ils sont partis pour aller prêcher Christ aux extrémités de l'Orient.

RUSSIE.

CONVERSION D'UN RABBIN,

Notre dernier numéro parlait d'un remarquable mouvement religieux et qui s'opère parmi les Juifs de la Russie méridionale, et citait quelques lignes du pasteur Guland qui paraît en être l'âme, qui est lui-même un Juif converti à la foi chrétienne. Voici l'histoire de la conversion de ce ministre du Saint-Evangile. Nous l'empruntons au *Recueil de la mission évangélique parmi les Israélites*, (numéros 22 et 23) qui se publie à Strasbourg, sous la direction de M. Schlochow, missionnaire à Mulhouse, et qui est lui-même, si nous ne nous trompons, sorti des rangs du judaïsme.

Ce récit est un peu long. Nous avons eu la pensée de le resserrer; mais en le relisant dans ce but, il nous a semblé impossible d'en rien retrancher sans en diminuer l'intérêt. C'est pour la même raison que nous y avons scrupuleusement respecté quelques germanismes.

« Un jour, un homme d'environ trente ans se présente au pasteur Faltin, de Kischenew. « Je viens, lui dit-il, de terminer mes études et de subir mes examens; je suis rabbin, mais j'ai peu à faire et je gagne peu; je voudrais donner des leçons particulières; j'ai du temps à moi et je pourrais ainsi m'accorder quelque bien-être; je me permets de m'adresser à vous pour vous prier de m'aider à trouver des élèves pour le dessin et la calligraphie; j'ai apporté, pour vous les soumettre, quelques spécimens de mon savoir-faire. »

« Les dessins et les modèles d'écriture qu'il montra au pas-

teur étaient d'une perfection telle que toute autre recommandation devenait inutile. M. Faltin, toujours prêt à rendre service, se mit en quête d'élèves, mais il n'en trouva aucun. Après avoir fait connaître au jeune rabbin l'insuccès de ses démarches, il lui dit : « J'ai toujours regretté de ne pas mieux savoir l'hébreu ; je voudrais cependant arriver à lire l'Ancien Testament dans le texte original : voudriez-vous me donner des leçons ? » Le rabbin consentit, à condition cependant que ses leçons ne seraient pas un prétexte pour engager une discussion religieuse ; le pasteur accepta, en priant le Seigneur d'éclairer de son Saint-Esprit cet Israélite et de l'amener par sa parole à connaître et à aimer Jésus. Il se fiait à cette puissance qui est plus grande qu'une épée à deux tranchants ; mais sa foi fut mise à une dure épreuve. Des mois se passèrent sans qu'il pût remarquer le moindre changement en l'Israélite ; aussi le pasteur redoublait-il de prières pour le salut de cette pauvre âme en voie de périr.

« Ils avaient déjà lu ensemble tout l'Ancien Testament, et ils en étaient arrivés pour la seconde fois au 53^e chapitre d'Esaïe. Le pasteur remarqua qu'il se passait quelque chose dans l'âme du rabbin, qu'il devenait plus sérieux, qu'il était souvent absorbé dans ses pensées. Quand le chapitre fut terminé, le rabbin proposa de le relire ; le pasteur s'en réjouit et accéda avec empressement à ce désir. Le rabbin s'en retourna ce jour-là sérieux et pensif ; le pasteur, dès qu'il se vit seul, se jeta à genoux, remercia Dieu d'avoir écouté sa prière, et le supplia de continuer l'œuvre ainsi commencée.

« Le pasteur n'avait pas cessé de penser au rabbin jusqu'à ce qu'il revint : quel ne fut pas son étonnement de lui entendre proposer de lire de nouveau le 53^e chapitre d'Esaïe. La lecture finie, le rabbin s'écria avec une vive émotion : « Je ne sais ce que cela peut être ; quoique je sache par cœur tout l'Ancien Testament, je trouve maintenant dans la Bible bien des choses qui ne m'avaient pas frappé auparavant ; tout s'ac-

corde si bien avec la vie de votre Jésus que je me verrai forcé de croire qu'il est le Messie promis. » — Le moment est venu, se dit alors le pasteur et il appela l'attention du Juif sur tous les passages des psaumes et des prophètes qui désignent clairement le Christ comme le Messie. Il vint un jour où le rabbin lui dit : « Je ne puis résister plus longtemps : oui, je crois que Jésus est le Fils de Dieu ; mais je ne comprends pas que j'aie lu si souvent la Bible dans le temps, sans avoir reconnu ce que je vois clairement maintenant. Vous vous convaincrez facilement de mes études bibliques ; ouvrez ma Bible, prenez la page que vous voudrez, lisez le premier mot des cinq premières lignes et je vous dirai quel livre vous avez devant vous. » Le pasteur essaya, non pas seulement une fois mais plusieurs fois, et, à chaque fois, le rabbin lui désigna le livre, le chapitre, le verset, et même lui récita par cœur la page entière ; le résultat était le même quand le pasteur lui disait le premier mot de la cinquième ligne. Le pasteur lui en exprima son étonnement, le rabbin lui répondit ; Je vous ai proposé cela, non pas pour vous montrer ce que j'ai appris, mais pour vous faire voir que j'ai étudié avec soin la parole de Dieu, et cependant il me semble lire maintenant quelque chose que je n'aurais jamais lu auparavant ; je ne puis m'expliquer que je ne l'aie pas compris précédemment. »

Depuis qu'il eut reconnu Jésus pour le Messie, il se montra plein de décision à confesser sa foi nouvelle en recevant le baptême. Les positions respectives avaient changé ; le maître était devenu élève. Le rabbin fit part à sa femme de ses impressions et l'engagea à suivre son exemple. Elle ne voulut rien entendre et lui reprocha d'abandonner la foi de ses pères ; mais il avait appris du pasteur ce qu'il avait à faire pour gagner une âme à Jésus. Il pria pour sa femme comme le pasteur avait prié pour lui, et comme il avait appris du Seigneur que lorsque deux ou trois sur la terre mettent en commun leurs prières, le Père céleste les exauce,

il demanda au pasteur de prier aussi avec lui pour sa femme. Bientôt elle fut gagnée à l'Évangile, et tout en recevant lui-même l'instruction évangélique, le rabbin se fit son instructeur dans la foi chrétienne.

« Cependant à la fin les Juifs s'étonnèrent de voir si souvent leur rabbin visiter le pasteur. Un jour qu'un chrétien allemand était entré dans la boutique d'un Juif pour y faire une emplette, le rabbin vint à passer; aussitôt le marchand juif de dire; « Votre pasteur est en train de se faire juif, notre rabbin va chez lui tous les jours et lui donne des leçons. Nous serons heureux de le recevoir parmi nous, il pourra aussi devenir rabbin, un homme aussi distingué trouvera facilement une bonne place. » Les Juifs ne pouvaient croire que leur rabbin, si connu pour son attachement au judaïsme, eût l'idée de se convertir au christianisme. Cet Allemand, qui était un des paroissiens de M. Faltin, vint trouver, le même jour, son cher pasteur et lui dit: « Bien sûr, n'est-ce pas, ce que m'a dit le Juif n'est pas vrai? » Le pasteur le rassura, en lui affirmant que jamais il ne renierait son Sauveur. Puis, comme l'attente des Juifs ne se réalisait pas, ils se prirent à soupçonner qu'une conversion d'un tout autre genre pourrait bien se préparer.

Un jour le rabbin reçut la visite de quelques-uns de ses confrères qui vinrent lui demander s'il se proposait de convertir le pasteur au judaïsme, ajoutant en même temps qu'il ferait mieux d'y renoncer, car il entreprenait là une œuvre impossible. Le rabbin leur répondit en toute franchise: « tel n'est point mon but, je me propose au contraire de me faire chrétien. » Aussitôt, ils se mirent à blasphémer contre Jésus et sa doctrine, se faisant forts de prouver par l'Ancien Testament qu'il n'était pas le Messie, mais un imposteur. Alors le jeune rabbin leur lut les passages prophétiques de l'Écriture qui se rapportent à Jésus. — « Vous avez une Bible falsifiée, s'écria l'un de ses adversaires; ce que vous nous lisez n'est pas dans notre Bible. » — « Oui, répétèrent les autres,

il a une Bible falsifiée. » — « Mais, mes frères, dit le rabbin, comparez ma Bible avec les vôtres et vous vous convaincrez qu'il n'en est rien. » — Examen fait, il leur fallut bien convenir en eux-mêmes que la faute n'en était pas à la Bible de leur jeune collègue, mais à leur propre aveuglement et à l'endurcissement de leurs cœurs, car jamais ils n'avaient encore compris l'Écriture de la manière qui venait de leur être expliquée. Ils ne s'en raidirent pas moins contre la vérité, et voyant qu'il leur était impossible de ramener à eux le rabbin chrétien de cœur, ils le quittèrent, pleins de rancune. L'instruction religieuse du nouveau prosélyte fut bientôt assez avancée pour qu'il pût recevoir le baptême ; le pasteur lui laissa le choix du jour où le sacrement lui serait administré ; il choisit le jour de Pâques et manifesta le désir que sa femme fût baptisée en même temps que lui. Comme elle avait encore besoin d'instruction, le pasteur se rendit souvent au sein de cette famille juive ; une après-midi, il trouva les deux époux agenouillés, et le rabbin remerciant avec ferveur le Messie de les avoir amenés à la connaissance de la vérité et le priant de les rendre dignes d'être reçus dans l'alliance de grâce. Cette prière était si touchante qu'elle arracha des larmes au pasteur.

« Le jour de Pâques arriva ; toute la ville était en émoi. Juifs et chrétiens, tous savaient ce qui devait se passer. L'église était remplie comme elle ne l'avait jamais été ; dans le nombre des auditeurs on remarquait des Juifs. Le sermon fut écouté avec la plus grande attention ; quand ensuite commença le service du baptême, le silence le plus profond régna dans l'assemblée et jusque dans les rangs de ceux qui, faute de place, se pressaient aux portes. Après le baptême, le pasteur, les deux nouveaux chrétiens et les fidèles s'agenouillèrent ; le rabbin remercia Dieu à haute voix pour la grâce qu'il venait de lui faire, et le supplia de rendre dignes de sa miséricorde encore beaucoup plus d'enfants d'Israël. L'émotion était grande ; presque tous les assistants pleuraient ; trois

Juives, s'oubliant elles-mêmes, s'approchèrent de la femme du rabbin et l'embrassèrent en disant : « Que vous êtes heureuse ! » Les nouveaux baptisés rentrèrent chez eux sans difficulté, car leurs ennemis même les plus acharnés ne pouvaient se défendre de l'impression profonde que cette cérémonie avait produite sur eux.

« Après son baptême, le rabbin dit au pasteur : « Le Seigneur a été bien bon envers moi, mais combien n'y en a-t-il pas parmi mon peuple qui n'ont point encore fait cette douce expérience ! Cela me peine, aussi voudrais-je travailler auprès de mes frères pour les amener comme moi à la connaissance de la vérité et de la grâce. » Le pasteur écrivit alors au Comité de la Société de Berlin en faveur d'Israël pour que l'on voulût bien recevoir le rabbin baptisé et le préparer en vue du ministère qu'il désirait remplir. En retour, le Comité envoya au rabbin quelques numéros de ses publications, afin de pouvoir juger de ses talents par ses traductions ; elles furent si bien faites que le Comité, auquel le pasteur Faltin avait fait parvenir les meilleurs témoignages en sa faveur, se montra prêt à le recevoir. Le jour du départ fut fixé, et le pasteur se prépara à accompagner, un bout de chemin, son catéchumène.

« Quelques jours se passèrent : une Juive vint trouver le rabbin néophyte, et lui dit : « J'ai appris que vous alliez partir pour Berlin ; vous avez sans doute bien des choses à vendre : voulez-vous me les montrer, car il me manque dans mon ménage divers objets que j'aimerais à me procurer. » Le rabbin lui répondit : « Je n'ai rien à vendre, car j'ai toujours vécu simplement et pauvrement. et je me suis déjà défait de ce dont je pouvais me passer. » Là-dessus la femme partit ; elle n'était pas venue chez lui pour acheter, mais seulement pour s'assurer s'il était seul à la maison. A peine était-elle sortie, que huit hommes entrèrent : « Nous savons, dirent-ils au rabbin, que vous vous êtes permis de vous faire baptiser, et que vous avez poussé l'aveuglement jusqu'à

abandonner a religion de vos ancêtres; mais nous avons aussi appris que vous en êtes peiné, et que vous regrettez votre démarche. Voici 600 roubles d'argent (environ 2,250 fr.), prenez-les et partez pour Constantinople. Là, personne ne saura que vous avez été baptisé : vous pourrez reprendre la vie du Juif. S'il vous faut plus d'argent, nous vous en enverrons. Si vous hésitez à suivre notre bienveillant conseil, nous vous prévenons que vous ne quitterez pas vivant cette ville. Si vous avez envie de nous poursuivre devant la justice, vous en êtes le maître; nous avons plus de 20,000 roubles à notre disposition pour soutenir le procès, et, avec cet argent, nous pourrons au moins vous empêcher de quitter le pays; ce sera toujours autant de gagné, car cela vous ôtera tout moyen de séduire nos coreligionnaires. »

« Le rabbin n'en partit pas moins au jour convenu, et le Seigneur lui fit éprouver la vérité de sa promesse : « Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. » Malgré les menaces de ses ennemis, il arriva sain et sauf à Berlin; il entra au séminaire de la Mission pour se préparer au ministère et, après avoir terminé ses études et subi ses examens, il fut consacré le 2^e dimanche après la Trinité, le 30 juin 1867, par le surintendant Brechel, à l'église de Saint-Matthieu. Il retourna à Kischenew comme pasteur de l'Église évangélique et collègue de son maître vénéré, le pasteur Faltin, et il s'y occupe avec ardeur de ses frères de la maison d'Israël.

J.-M. EPPSTEIN.

EMPIRE TURC.

LE COLPORTAGE DE LA BIBLE EN SERVIE.

La Société biblique britannique et étrangère emploie dans les provinces occidentales de l'empire turc, notamment en Serbie, parmi des populations où la religion grecque domine, plusieurs colporteurs qui y accomplissent une œuvre bénie déjà, mais difficile, très fatigante et parfois dangereuse.

On en jugera par quelques extraits de la correspondance d'un de ces humbles serviteurs de Christ. M. Locher, ancien élève de la maison Chrischona, près de Bâle, écrivait en décembre 1868 ;

« Depuis deux mois, je suis en tournée de colportage, sur la ligne de Mitrowitz à Belgrade, où j'arriverai dans trois semaines... pour célébrer Noël selon le calendrier slave, c'est-à-dire douze jours plus tard que vous...

« Ma santé est bonne, Dieu en soit loué. Cela m'était bien nécessaire, car, depuis que je suis ici, je n'avais jamais essuyé autant de fatigues que dans ces derniers temps. Je travaille actuellement dans un pays où, malheureusement, la parole de Dieu est souverainement méprisée (dans les villages comme dans les villes)... C'est souvent avec de grands éclats de rire que je suis reçu de maison en maison. A mon approche, on chuchotte et l'on crie. » « Le Nouveau-Test ! le Nouveau-Test ! » (1). Il y a deux jours, je fus éconduit par un paysan qui n'épargna pas mon dos ; mais ce fut pour moi la source immédiate d'une série de bénédictions. Ce qu'il y a d'intime et de précieux à souffrir pour Jésus, ne se peut pas décrire sur le papier ; il faut l'avoir expérimenté. Heureux celui qui a fait cette expérience !...

(1) « Allusion dérisoire à l'abréviation qui se lit sur le dos des livres que je présente. »

« Depuis quelques semaines, nous avons eu un temps tellement défavorable que mes deux chevaux n'étant plus en état de porter mes caisses de livres, je suis obligé de me charger moi-même d'un ballot de Nouveaux Testaments. Les chemins sont si détériorés, que souvent il m'a fallu traverser des eaux fangeuses et marcher dans des boues où mon pied s'enfonçait jusqu'à la cheville. J'étais parti un matin, il y a quinze jours de cela, pour me rendre à une distance d'une lieue et demie d'ici. C'était à six heures et demie environ; d'épais brouillards cachèrent à mes yeux le clocher du village où j'allais, je perdis mon chemin et j'errai à travers champs et marais jusqu'à midi. Alors je m'arrêtai; je posai mon ballot à terre, et, m'agenouillant, j'implorai le secours du Seigneur en lui exposant ma fatigue et ma faim, (je n'avais rien pris ce jour-là.) Je priais encore que j'entendis l'aboïement lointain d'un chien. Je rendis grâces à mon Dieu, remis mon fardeau sur mes épaules et courant, l'oreille attentive, dans la direction d'où partaient ces aboïements, j'arrivai bientôt au lieu de ma destination. J'y trouvai le pasteur évangélique Reuss (ancien élève de la maison des Missions de Bâle), qui prêchait aux émigrés répandus en grand nombre dans la contrée. Aidé de son influence je vendis 26 exemplaires du Nouveau Testament... »

Dans une autre lettre, portant la date du 22 mars 1869, M. Locher annonce que, malgré tant d'opposition, il a pu placer un bon nombre de volumes; dans une localité, 16 Bibles et quelques Nouveaux Testaments; ailleurs, 49 Bibles et 20 Nouveaux Testaments; dans un village fondé, il y a 77 ans par des émigrants du Wurtemberg, 104 Bibles, 112 Nouveaux Testaments et 196 portions ou livres détachés de la Sainte-Ecriture, etc.

« A Semlin, où j'arrivai ensuite, continue le pieux colporteur, se trouvent à côté les uns des autres, des Serbes, des Croates, des Allemands, des Juifs, des catholiques romains,

des grecs, et des protestants. Dans l'espérance que mes livres se vendraient facilement et promptement, j'avais fait entrer avec moi dans la ville 5 grosses caisses de Bibles, en 6 langues différentes. Le lendemain de mon arrivée, en effet, j'avais déjà distribué 43 livres saints. Mais l'ennemi ne pouvait demeurer oisif. Le jour suivant, mon logis est investi par la police, qui confisque mes seules richesses et m'arrête au nom de l'article de loi qui défend le colportage et punit la contre-vention à cette loi par la confiscation et l'amende. Quelques heures plus tard, j'étais rendu à la liberté et je réussissais à faire la distribution d'une nouvelle provision de livres saints, dans un village entièrement peuplé de Serbes. Je vis là des âmes se réjouir de la réconciliation de Dieu en Jésus-Christ. »

Défense est faite au colporteur de continuer ses distributions; mais, grâce à Dieu, ces prohibitions ont depuis tourné au profit de la cause biblique; les Bibles confisquées ont été, sur les réclamations de la Société biblique, rendues, et le colportage de ses agents autorisé à condition d'être limité aux livres de la Bible.

En dépit du mauvais vouloir, de l'indifférence ou de l'incrédulité que le colporteur trouve à combattre au sein de ces populations serbes, bien des faits prouvent que l'œuvre biblique, commencée avant lui par d'autres agents de la Société biblique, a porté ses fruits.

« Dans les villages de Beschka et de Slankamen, dit-il, il y a des âmes qui ont souffert la persécution sans se laisser ébranler. Il y a bientôt une année qu'une quarantaine d'hommes et de femmes furent menés d'un village à l'autre pour être la risée de la populace. L'évangéliste était à leur tête; on lui avait attaché une Bible autour du cou et on le huait en le montrant du doigt. Lui, tranquille, au milieu de la foule, remerciait le Seigneur de l'avoir jugé digne de souffrir le mépris à cause de son nom et avec sa parole. Cet évangéliste est un ancien président de tribunal, qui, déjà avant sa conversion, avait résigné sa charge, parce qu'il ne pouvait

plus supporter les injustices flagrantes commises par les juges contre les pauvres, les veuves et les orphelins. Il a déjà souffert pour l'Évangile dans sa propre famille, car sa femme ne croit pas. Il vient de sortir de la prison où il fut incarcéré après l'acte brutal dont je viens de parler. Cependant, de tous côtés, des âmes se réveillent, et manifestent leur vie nouvelle par un grand amour fraternel. C'est comme au jour de la vision d'Ezéchiel (ch. 37.) Par conséquent, le diable tourmente de malheureuses âmes; j'en fus le témoin un jour que j'offrais à une femme un Nouveau Testament. Elle le prit et le jeta par terre avec imprécations, puis elle se répandit en injures contre moi et cracha plusieurs fois sur le livre en me menaçant de me chasser de la maison. Je ramassai le Nouveau Testament et heurtant à la porte voisine, je fus au milieu d'une famille pauvre, grelottant autour d'un poêle sans flamme. J'offris le livre dédaigné; un jeune homme l'ouvrit, y reconnut l'Évangile et me dit qu'il en aurait acheté un depuis longtemps s'il avait eu de l'argent. Je le lui laissai en lui recommandant d'en faire la lecture avec beaucoup de prières. Je ne doute pas que l'Esprit de Dieu n'en vivifie pour son cœur les pages sacrées. »

En terminant sa lettre, M. Locher, demande instamment pour son œuvre et pour lui les prières de ses frères de Chrischona. Mais ceux-là seuls se sentiront-ils portés à se souvenir de lui devant le trône de Celui qu'il sert avec un dévouement si constant dans un champ de travail si modeste?



NOUVELLES RÉCENTES

CHINE.

Dans une lettre reproduite par l'*Evangelical Christendom*, un missionnaire anglais, le révérend Scott, décrit dans les termes qu'on va voir une des difficultés que la prédication de la vérité rencontre chez la plupart des Chinois.

« Parlez-leur de Dieu, dit-il, et leurs pensées se dirigent immédiatement vers une idole. Dites-leur que vous entendez par là le Dieu qui seul a la vie et l'existence par lui-même, celui qui a créé les cieux et la terre et toutes les créatures qu'ils renferment, aussitôt ils penseront à un démon légendaire qui, de sa hache monstre, sépara les cieux d'avec la terre. Causez avec eux du péché et de ses conséquences, ou ils nieront d'avoir jamais péché, ou s'ils en conviennent, ils seront débarrassés de leur faute par une expiation offerte au démon en faveur de leurs ancêtres. Parlez-leur des lois de Dieu, vous découvrirez bientôt qu'ils les connaissent au fond, mais les transgressent en tous points. Si vous abordez la question de l'amour et de la grâce de Dieu, la difficulté sera plus grande que jamais car ils n'entendent rien à la miséricorde et à l'amour. Ils connaissent ces mots et vous écouteront pour ainsi dire aussi longtemps que vous voudrez, mais, avec toute leur apparente attention, ils ne savent attacher aucun sens aux mots que vous avez prononcés. »

Les ennemis des missions protestantes ont souvent cité avec éloge, comme pouvant suffire, ou à peu près, aux besoins religieux de l'humanité en Chine, les lois et les écrits du célèbre Confucius. Les détails qu'on vient de lire et une multitude de

faits cités par nous, montrent à quel point ce moraliste si vanté a laissé les Chinois courbés sous le joug des superstitions, ou incapables de s'élever à des idées religieuses qui agissent avec quelque force sur la conscience.

Océanie.

ENCORE L'ESCLAVAGE.

Un article de la *Revue des Deux-Mondes* nous apprend que dans une des îles Philippines, celle de Soulou, l'esclavage est encore en vigueur.

« Ce sont en effet des Guimbas fugitifs ou arrachés à leurs montagnes, des Indiens enlevés violemment à leur gai village, des pêcheurs jetés par un typhon sur les côtes de cette île inhospitalière, qui en cultivent les immenses plantations.

« Il en est dont le sort est affreux. En parcourant la plage, je rencontrai, dit M. Edm. Planchut, un groupe de captifs dans un état de maigreur effrayant. Je m'en approchai pour leur donner un peu de tabac. Ils me remercièrent, étonnés, puis je les vis bientôt, flagellés par le rotin, plonger au milieu d'une mer infestée de requins et en sortir les yeux injectés de sang, tenant presque toujours à la main l'huitre grossière dans laquelle est renfermée la perle fine. Si les femmes d'Europe savaient ce qu'un collier de ces belles larmes de l'Océan coûtent de souffrances, elles s'en pareraient avec moins de joie. »

Détestable institution ! hideuse et honteuse plaie de l'humanité ! Quand le christianisme parviendra-t-il à la faire passer enfin au rang des choses qui ont disparu sans retour ?

BRÉSIL.

L'Église presbytérienne des États-Unis emploie, depuis quelques années, dans l'empire du Brésil, des missionnaires qui évangélisent tout à la fois les protestants disséminés, les catholiques romains et les Indiens qui sont encore païens, ou à peu près. Cette œuvre a produit d'excellents fruits et en promet de plus abondants encore. Cinq Églises évangéliques, dont une à Rio Janeiro, capitale de l'empire, en sont déjà sorties. Dans une localité, nommée Panso-Alegre, le pasteur de Brotas, le révérend Lenington, a pu baptiser ensemble trente-quatre personnes, adultes ou enfans, dont quatorze participèrent ensuite au sacrement de la Cène. Presque tous appartenaient à la même famille. Il y avait : le chef, vénérable septuagénaire en cheveux blancs, sa femme, deux fils, trois filles, deux gendres, une belle-fille et des petits-enfans. Cette famille jouit d'une grande estime dans toute la contrée, et l'événement a produit une grande impression. Quatorze nouveaux baptisés ont reçu ensuite la communion. Une des filles du vieillard, mariée à une grande distance de là, et déjà baptisée, avait voulu assister à la cérémonie, et elle avait fait dans ce seul but, à cheval, un voyage d'environ soixante lieues.

INDE.

On écrit à la *Gazette de Bombay* qu'il vient de se passer à Surate un fait qui met une fois de plus au jour la misérable condition de la femme indoue. Une jeune fille d'environ 11 ans a été mariée par sa famille à un brahmine octogénaire. La pauvre enfant, d'une intelligence très précoce, dit-on, a protesté et s'est comme débattue contre la volonté de ses parents; mais c'était une affaire d'argent et il a fallu se résigner. Selon toute apparence elle sera bientôt veuve, mais

alors sa famille, qui est très attachée aux pratiques de l'indouïsme, lui interdira jusqu'à la pensée d'un second mariage, de sorte que sa vie presque entière se trouve inévitablement vouée à l'isolement et au mépris.

UNE FIDÈLE SERVANTÈ DE CHRIST.

Le comité des missions de l'Eglise presbytérienne des États-Unis vient de recevoir un don de 25 dollars (125 fr.) dont la provenance est digne de remarque. Il a été envoyé par une chrétienne, nommée Miss Thompson, qui a consacré la plus grande partie de sa vie à la mission parmi les Indiens Creeks, et qui destine cette offrande à l'entretien d'une seconde maîtresse dans la station qu'elle habite. « Miss Thompson, écrit le missionnaire chargé d'envoyer cette somme vient d'entrer dans sa quatre-vingtième année, mais il semble que son amour pour l'œuvre du Seigneur s'accroisse avec le nombre des années, et elle rend ici des services tels que nous ne savons vraiment pas comment nous pourrions nous passer d'elle. »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

On désigne sous le nom de Mandingues une famille de peuples très répandus dans les contrées qu'arrose la Gambie ou Négritie occidentale, et dans une partie du Soudan. Ces populations, comparativement plus policées que les autres races voisines, parlent une langue assez agréable que l'on comprend dans toute cette partie de l'Afrique.

Il y a donc là un champ missionnaire précieux que quelques Sociétés ont abordé déjà, mais qu'il importerait de cultiver sur une plus grande échelle. Dernièrement, un jeune chef, ou prince d'origine mandingue, mais élevé à Monrovia,

capitale de la république de Libéria, et par conséquent chrétien, a visité sa ville natale, située à quatre-vingts lieues environ de Monrovia. A son retour, il a supplié les Eglises de Libéria d'envoyer le plus promptement possible un missionnaire et un instituteur dans cette localité. Ses compatriotes 'ont chargé eux-mêmes de faire cette demande.

AFRIQUE DU SUD.

Un missionnaire de race cafre, le révérend Tiyo Soga, employé dans son pays au service de la Société des Presbytériens unis, vient de terminer une œuvre qui fait honneur à son intelligence et à sa piété.

C'est une traduction en langue cafre du célèbre livre de Bunyan : *Le Voyage du Chrétien* (Pilgrim's Progress) que beaucoup de missionnaires ont déjà fait passer dans le dialecte des pays qu'ils évangélisent. Les personnes capables d'en juger s'accordent à dire que cette traduction est admirablement faite, rendant avec une fidélité merveilleuse toutes les nuances d'idées ou de sentiments qui font de l'ouvrage une lecture tout à la fois si instructive et si édifiante.

Le révérend Tiyo-Soga passe, du reste, pour un des prédicateurs indigènes du sud de l'Afrique les plus intelligents, les plus dévoués et les plus éloquents. Son nom a déjà paru quelquefois dans nos récits.

LES JOURNAUX MISSIONNAIRES AUX ETATS-UNIS.

Les Etats-Unis comptent un grand nombre de journaux consacrés à l'œuvre des missions. Chaque dénomination ou chaque Société de missions a le sien, et, ce qui vaut mieux, toutes ces feuilles ont leurs lecteurs plus ou moins nombreux mais assidus et persévérants. Ce fait s'explique avant tout par la piété de ces lecteurs, mais aussi par le zèle que les

conducteurs des Eglises apportent à recommander et à propager les publications de ce genre.

C'est ainsi que l'Assemblée générale, ou Synode de l'Eglise presbytérienne a depuis longtemps voté, mais a soin de rappeler souvent, dans ses communications officielles, des résolutions conçues à peu près dans ces termes.

« L'Assemblée, tout en apprenant avec plaisir que le *Home and Foreign Record* (titre du journal de l'Eglise) jouit déjà d'une grande circulation, mais qu'il reste encore étranger à beaucoup de familles et de membres de l'Eglise... recommande instamment aux presbytères et aux pasteurs de s'employer activement à faire pénétrer cette feuille et le *Foreign Missionary* (autre journal de l'Eglise plus spécialement consacré aux missions), dans les familles, dans les écoles du diocèse et partout où ils le pourront...

« Exprime de plus le désir que, le premier dimanche de chaque mois, et dans toute occasion propice, les pasteurs entretiennent leurs troupeaux de chacune de nos missions extérieures, des mœurs et usages des pays où elles ont été fondées et des bénédictions que Dieu répand sur elles... qu'à l'effet de pouvoir s'acquitter avec fruit de ce devoir les pasteurs prennent la peine de lire eux-mêmes avec soin lesdits journaux, et qu'ils ne négligent aucune occasion de leur procurer le plus grand nombre possible de lecteurs. »

Les exemples qui nous viennent des Etats-Unis sont généralement bons à suivre, du moins en matière religieuse. L'intérêt auquel a droit l'œuvre des missions est loin d'être ce qu'il devrait être en France, et les feuilles qui en parlent comptent bien peu de lecteurs. Que ceux qui les aiment fassent de cet état de choses l'objet d'une active sollicitude. Travailler à répandre autour de soi l'amour des missions est un des moyens les plus efficaces de servir la cause de l'Evangile.

TABLE DES MATIÈRES.



SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

	Pages
Paris, janvier 1869	1
<i>Mission du Lessouto.</i> — Lettre de M. Ellenberger.	8
<i>Mission du Sénégal</i>	13
<i>Mission du Lessouto.</i> — Lettre de M. P. Germond au comité de la Société des Missions évangéliques. — Exploration et séjour en Cafrerie, retour à Béthesda et de là à Thabana-Moréna	41
Lettre de M. F. Coillard	50
Paris, 9 mars 1868.	81
Lettre de M. Vernier.	84
<i>Taiti.</i> — Quelques mots sur les écoles.	87
<i>Lessouto.</i> — Improvisation pieuse et poétique de deux femmes de Maboulélé.	88
<i>Afrique méridionale.</i> — Morija.	121
Lettre de M. Lemue.	125
Extrait d'une lettre de M. Lautré, médecin-missionnaire.	129
Paris, 10 mai 1869.	161
Grande assemblée convoquée par sir P. Wodehouse chez les Bas- soutos	165
Lettre de M. Jousse.	168
Paris, 18 juin 1869	201
Extraits d'une lettre de M. le pasteur Atger, adressée au directeur de la Maison des missions.	204
<i>Lessouto.</i> — Rapport sur l'école supérieure de Morija, par le docteur Casalis	206
Lettre de Philéon Rapétloané, maître d'école à Morija.	210
Paris, 13 juillet 1869.	241
Extraits d'une lettre de M. Lemue, adressée au directeur de la Maison des Missions.	243
Rapport de la Conférence.	245

	Pages
Le chef Tsékélo et M. Buchanan.	281
Taïti. — Départ prochain de deux ouvriers pour cette destination.	294
Afrique méridionale. — Les stations du Lessouto ; décision relative à Motito	321
— Lettre de M. Mabile.	324
— Lettre de M. Coillard.	331
Un deuil.	361
Bérée. — Lettre de M. Eug. Casalis fils.	364
Station de Thaba-Bossiou. — Lettre de M. Jousse	371
Encore un deuil.	401
Enterrement de Mme Fanny Casalis	404
Moshesh.	408
Mission de Taïti.	409
Paris, 13 décembre 1869	441
Consécration de l'élève missionnaire François Villéger	446
Moriya. — Mort de l'instituteur Philémon Rapétloané	453

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Les Missions protestantes en 1868.	14
Inde. — Scènes de la vie missionnaire au Bengale.	21
Afrique occidentale. — La mission américaine de Corisco	26
Océanie. — L'île de Rotoumah et les îles Fidji.	29
— Un service divin à Bau.	34
Pays Birman. — Les Karens. — Un missionnaire chez le roi du Birman.	58
Madagascar. — Deux jours de fête	66
Les missions médicales dans l'Inde et en Chine.	91
Inde. — Évangélisation des femmes	99
Les missions de l'Unité des Frères ou Moraves	103
Australie. — Mœurs des indigènes.	104
Amérique du Sud. — Une excursion missionnaire dans la Guyane anglaise.	106
Etats-Unis. — Une belle réunion missionnaire	113
Etats-Unis. — Walter Lowrie.	132
Chine. — La mère et le fils.	140
Royaume de Laos. — Travaux des missionnaires américains	142

Evangelisation des Juifs. — Société de Londres pour la propagation de l'Evangile parmi les Israélites. — Soixantième rapport général	146
Une Eglise du nord de l'Inde	174
<i>Empire turc.</i> — Progrès du protestantisme dans la Turquie centrale.	182
<i>Etats-Unis.</i> — Scènes de la vie missionnaire parmi les Indiens.	184
<i>Abyssinie.</i>	189
<i>Angleterre.</i> — Société des Missions de l'Eglise établie	190
<i>Madagascar.</i> — Un baptême	214
<i>Amerique et Océanie.</i> — Les émigrants chinois en Californie, en Australie et aux Iles Sandwich	219
<i>Nouvelle-Zélande.</i> — Massacre d'un missionnaire	227
<i>Angleterre.</i> — Assemblées générales des Sociétés de missions en 1869	229
<i>Japon</i>	255
<i>Chine.</i> — Un missionnaire et sa femme.	261
— Progrès du christianisme à Ché-Fou	264
<i>Egypte.</i> — Ecoles de Miss Watheley, au Caire.	267
Les traités religieux parmi les païens	271
<i>Genève.</i>	275
<i>Chine</i>	296
Une intéressante population.	302
<i>Madagascar.</i>	304
<i>États-Unis.</i> — L'Evangile parmi les nègres	308
<i>Grèce,</i> — Le révérend docteur Jonas King	311
<i>Mission presbytérienne du Laos.</i>	338
<i>Inde.</i> — Un journal d'éducation	342
— Ecoles et prédications dans les villages	343
— Futtihguhr et Cawnpore	346
— La Bible commentée par un Indou.	347
<i>Afrique du Sud.</i> — Souvenirs d'un missionnaire.	348
Evangelisation des femmes en Chine, dans l'Inde et en Syrie. I.	378
<i>Chine</i>	388
<i>Polynésie</i>	389
<i>Allemagne.</i> — L'œuvre missionnaire d'Hermannsburg	392
<i>Orient.</i> — Evangelisation des femmes en Chine, dans l'Inde et en Syrie. II.	410
<i>Empire turc.</i> — La mission parmi les Arméniens	417
<i>Madagascar.</i> — Progrès accomplis et progrès prévus.	420
<i>Afrique occidentale.</i> — Un peuple anthropophage	422

	Pages.
<i>États-Unis.</i> — Nègres affranchis et Indiens	425
— Recettes de quelques Sociétés religieuses	429
<i>France.</i> — Évangélisation des Israélites en Alsace	430
<i>Russie.</i>	432
<i>Chine.</i> — Persécutions contre les chrétiens indigènes	457
<i>Russie.</i> — Conversion d'un rabbin.	462
<i>Empire turc.</i> — Le colportage de la Bible en Serbie.	469

VARIÉTÉS.

Le Sahara et ses habitants.	68
Pékin	233
Mort et funérailles d'un roi de l'Inde	314
Couronnement d'un roi de l'Inde.	353
L'infanticide dans l'Inde	433
Un peuple étrange	435

NOUVELLES RÉCENTES.

Londres. — Une institution chrétienne	3
Allemagne. — Évangélisation des Israélites.	36
Empire turc. — Une réparation	37
Chine	38
Libéralité de quelques chrétiens chinois	38
Japon	38
Même pays.	39
Inde. — Accroissement du nombre des pasteurs indous.	40
Inde.	78
Palestine.	79
Corée	80
Colombie britannique.	114
Le docteur Livingstone.	115
Japon	398

	Page
Afrique occidentale	116
Afrique du Sud.	116
Iles Sandwich	117
Sierra-Leone	117
Ce qu'un missionnaire pense des épreuves de la vie missionnaire.	118
Chine. — Persécutions et réparations.	119
Cinquante-quatrième assemblée générale de la Société des Mis- sions évangéliques de Paris	152
Russie.	158
Amérique du Nord.	159
Etats-Unis. — La nation des Chactas.	159
Cafrerie et Natalie.	160
Madagascar	196
L'esclavage à Madagascar.	196
Les traités religieux dans l'Inde et en Chine.	197
Quelques dons généreux en dehors du christianisme	198
Mer des Indes.	198
Un missionnaire mahométan	199
Bel exemple donné par des officiers anglais	200
Colonie du Cap	238
Cafrerie	239
Ceylan. — Une belle vieillesse.	239
Chine	240
Deux nouveaux missionnaires.	276
Un voyage missionnaire autour du monde.	276
Ile Formose.	277
Afrique du Sud	278
Une cérémonie comme il s'en voit peu	279
Etats-Unis	280
Une fête de Missions.	319
Afrique occidentale	320
Inde.	320
Empire turc.	357
République de Libéria	358
Micronésie	358
Polynésie	359
Japon	360
Les missions catholiques romaines et les missions protestantes . .	395
Le docteur Livingstone	397
Birman.	397
Chine.	397

	Pa es.
Inde. — Un événement regrettable.	393
Une publication nouvelle	399
Un brahmine courageux.	400
Chine. — Mort d'un missionnaire.	437
Afrique occidentale. — Des missionnaires sous la croix.	438
Syrie. — Une perte pour l'œuvre des missions.	438
Société des Missions évangéliques de Paris. — Œuvre des chiffons au profit de la Société	439
Chine.	473
Océanie. — Encore l'esclavage.	474
Brésil	475
Inde.	475
Une fidèle servante de Christ	476
Afrique occidentale	476
Afrique du Sud	477
Les journaux missionnaires aux Etats-Unis.	477



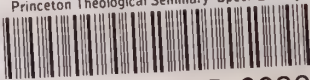
For use in Library only

For use in Library ^{only} only

100. 10. *

I-7 v.44
Journal Des Missions Evangeliques

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00315 0036